Universitas
BIBLIOTHECA
Otavi
Kalvinia

9/5/16

ŒUVRES
COMPLETES
DE DÉMOSTHENE
ET D'ESCHINE,
TRADUITES EN FRANÇOIS

Avec des Remarques sur les Harangues & Plaidoyers de ces deux Orateurs :

PRÉCÉDÉES

D'un discours préliminaire sur l'éloquence & autres objets intéressans ; d'un Précis historique sur la constitution de la Grece, sur le Gouvernement d'Athenes, & sur la vie de Philippe ; d'un Traité de la juridiction & des Loix d'Athenes ; &c.

PAR M. *l'abbé* AUGER, *Vicaire général du diocèse de Lescar, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, & de celle de Rouen.*

Τί δὲ, εἰ αὐτοῦ τοῦ Δημίου τ' αὐτὰ ῥήματα βοῶν[τος] ἀκηκόειτε!

Ita citat Plinius minor.

Que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez CRAPART, Libraire, à l'entrée de la rue d'Enfer, n°. 129.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Universitas BIBLIOTHECA Ottavien

PA
3951
.F8A
1788
V.3
COLL
SPEC.

SOMMAIRE DES RÉFLEXIONS SUIVANTES.

DÉMOSTHÈNE plus ſouvent accuſateur que défenſeur; pourquoi. Il nous reſte de lui peu de plaidoyers publics: grandes cauſes bien plus rares à Athenes qu'à Rome. On regrette qu'il n'ait pas eu autant d'occaſions que Cicéron d'exercer ſes talens dans ce genre d'éloquence. Caractere particulier des plaidoyers publics qu'il nous a laiſſés. Plaidoyers d'Eſchine & de Démoſthene très longs. Dans quelles diſpoſitions il faut lire les répétitions & morceaux détachés qui les terminent, & qui paroîtront fort naturels ſi on les lit dans ces diſpoſitions. Ce qu'il faudroit connoître pour bien juger de la force ou de la foibleſſe des moyens qu'ils emploient. L'orateur doit choiſir ſes moyens ſuivant les circonſtances dans leſquelles il parle, ſuivant le caractere de ceux auxquels il parle. On le prouve par le raiſonnement & par une anecdote intéreſſante rapportée du célebre Cochin. On ſe propoſe, au ſujet des harangues ſur la couronne & ſur les prévarications de l'ambaſſade, quelques difficultés qu'on tâche de réſoudre. On montre comment l'accuſateur pouvoit prévoir les défenſes de l'accuſé; comment ſur-tout celui-ci pouvoit répondre aux imputations diverſes de ſon adverſaire. Mais, diſent quelques perſonnes, comment Eſchine & Démoſthene pouvoient-ils prononcer tout de

ſuite d'auſſi longs diſcours dans une place publique, en plein air, devant un peuple immenſe ? Réponſe à cette difficulté : 1°. l'uſage où étoient les orateurs de faire lire par un greffier toutes les pieces du procès ; 2°. maniere dont les places publiques étoient conſtruites ; 3°. inconvéniens de parler dans un lieu enfermé, qui ne ſe rencontrent pas en plein air ; 4°. enfin attention des Grecs & des Romains à former leur voix, oppoſée à l'indifférence des modernes ſur cet article. Réflexions ſur les diviſions du diſcours & ſur celles de Démoſthene en particulier. Diviſions trop ſymmétriques blâmées. Il eſt impoſſible d'établir des regles certaines ſur la meilleure maniere de diſpoſer ſes moyens, parceque cela dépend de mille circonſtances qu'il n'eſt pas poſſible de marquer. Démoſthene n'a point un plan fixe dont il ne s'écarte jamais ; la nature & l'intérêt de ſa cauſe le guide & le dirige dans la diſpoſition de ſes moyens. Fécondité inépuiſable de ſon génie qui lui fait trouver & accumuler une multitude de raiſons de différente eſpece : c'eſt la partie où il triomphe, où il n'a pas d'égal. Eloge de notre fameux Cochin ; on admire ſes talens, mais on le croit inférieur à Démoſthene.

RÉFLEXIONS
PRÉLIMINAIRES
SUR LES PLAIDOYERS PUBLICS
DE DÉMOSTHENE ET D'ESCHINE.

JUSQU'A préſent, nous avons vu Démoſthene haranguant le peuple dans les affaires de l'état, lui expoſant avec force ſes vrais intérêts, lui donnant des conſeils avec ſincérité, lui reprochant ſes défauts avec franchiſe, s'efforçant de vaincre ſon indolence, & de le déterminer au bien de la patrie par des raiſons ſimplement mais noblement & fortement exprimées : nous allons le voir plaidant pour lui-même ou pour d'autres, accuſant ou défendant, mais plus ſouvent accuſateur que défenſeur ; car Démoſthene ne pouvoit pas ſe rendre, le témoignage que ſe rend Cicéron dans une de ſes Verrines, d'avoir toujours défendu, de n'avoir jamais accuſé. Un génie auſtere & rigide, un caractere un peu âpre, devoit le porter à l'accuſation plutôt qu'à la défenſe.

Il nous reſte peu de plaidoyers publics de cet homme célebre : les grandes cauſes à Athenes étoient bien plus rares qu'à Rome, où la vaſte étendue de l'empire romain multiplioit les affaires

importantes, & où les gouverneurs des provinces, cités ſouvent en juſtice à leur retour, étoient accuſés ou défendus. Il ſeroit à deſirer, pour la gloire & pour les progrès de l'éloquence, que l'orateur grec eût eu les mêmes occaſions d'exercer ſes talens que l'orateur latin. Ce ſont les occaſions qui donnent du reſſort au génie, & qui lui font invoquer toutes ſes reſſources. Saurions-nous tout ce que pouvoit Démoſthene, juſqu'où il étoit capable de s'élever, ſi Eſchine, attaquant toutes les parties de ſon miniſtere, ne lui avoit donné ſujet de déployer toutes les richeſſes & toute la force de ſon éloquence ?

Le peu de plaidoyers publics qui nous reſtent de lui ont un caractere particulier que nous avons tâché de faire connoître dans la traduction de ces harangues, & dans les ſommaires mis à la tête. On remarque dans les plaidoyers contre Ariſtocrate, Timocrate & Androtion qu'il a compoſés pour d'autres, la ſubtilité étonnante & la ſcience profonde avec leſquelles il diſcute les loix. La harangue contre Leptine qu'il a prononcée pour le fils de Chabrias, montre qu'il pouvoit réuſſir, même dans le genre modéré & tranquille. Celle contre Midias, qu'il a écrite pour lui, mais ſans la prononcer, préſente la véhémence & toute l'impétuoſité d'un homme cruellement outragé dans

ſa perſonne. Les harangues ſur la couronne & ſur les prévarications de l'ambaſſade, qui compoſent ce ſecond volume, annoncent ſur-tout la fécondité admirable de ſon génie, qui épuiſe tout ce qu'un ſujet peut offrir d'intéreſſant, & qui trouve encore une foule de raiſons, lorſqu'on croit qu'il n'y en a plus à produire.

Le tems que pouvoient durer les diſcours étoit borné & réglé par une horloge d'eau appellée *clepſydre*, pour les cauſes publiques comme pour les particulieres; mais il paroît qu'on donnoit un tems aſſez conſidérable pour les cauſes importantes qui tenoient à l'adminiſtration de l'état. Les plaidoyers d'Eſchine & de Démoſthene ſont fort longs; peut-être même ſembleront-ils trop longs à quelques uns. Lorſqu'on penſe qu'ils ont rempli leur ſujet, & qu'ils ont prouvé ce qu'ils avoient annoncé, à peine ſont-ils encore à la moitié de leurs harangues. Les répétitions & morceaux détachés qui les terminent naturellement, pourront ennuyer quelques lecteurs qui ne ſe mettront pas à la place de ceux qui parloient & de ceux qui écoutoient. Ces plaidoyers n'étoient pas des diſcours d'appareil dans leſquels l'orateur ſe propoſe de traiter un ſujet pour amuſer utilement un certain nombre d'auditeurs; dès que le ſujet eſt rempli, l'orateur ſe tait, & les auditeurs ſe retirent ſatisfaits de ce

qu'ils ont entendu : c'étoit des cauſes ſérieuſes qui intéreſſoient perſonnellement les parties, qui intéreſſoient les juges, & le peuple qui aſſiſtoit au jugement. Les juges ne vouloient pas ſeulement être amuſés, mais décidés pour ou contre un des contendants. Chacun de ceux-ci devoit donc travailler ſur-tout à déterminer ſes juges pour lui & contre ſon adverſaire, d'autant plus qu'à Athenes les plus grandes cauſes ſe plaidoient & ſe décidoient dans un ſeul jour, & que ſi la harangue ne produiſoit pas d'abord tout ſon effet, il n'y avoit plus à revenir. L'orateur ne devoit donc rien négliger pour frapper les derniers coups ; il devoit faire de nouveaux efforts pour emporter les ſuffrages, prévenir & détruire les objections de la partie adverſe s'il avoit à parler le premier, préſenter ſous un nouveau jour ſes raiſons les plus convaincantes, y en ajouter de nouvelles, tourner de toutes les manieres des eſprits ébranlés déja, les décider tout-à-fait en ſa faveur, croire n'en avoir jamais dit aſſez, riſquer plutôt d'en avoir trop dit que d'en dire trop peu. Cette conduite eſt fort naturelle : qu'un homme vivement intéreſſé aille expoſer ſa cauſe à un de ſes juges, ſe contente-t-il de la lui avoir expliquée le plus nettement & le plus fortement qu'il lui étoit poſſible ? ne revient-il pas à la charge après avoir tout

dit ? ne reproduit-il pas ſes meilleures raiſons, comme ſi on ne les avoit pas bien compriſes ? n'en produit-il pas de nouvelles qui ont pu lui échapper ? Il ennuie preſque toujours ſon auditeur, parceque ſon auditeur ne prend ſouvent aucun intérêt à ce qu'il lui vient dire. Mais les juges & le peuple prenoient intérêt à ce que leur diſoient Eſchine & Démoſthene. Dans les plaidoyers publics où Démoſthene n'étoit pas intéreſſé auſſi perſonnellement, il avoit toujours une ſorte d'intérêt perſonnel, c'étoit de gagner une cauſe dont l'importance occupoit & attachoit toute la ville.

Pour juger sûrement de la force ou de la foibleſſe des moyens que les deux orateurs emploient, il faudroit être sûr de connoître les circonſtances dans leſquelles ils parloient, les caracteres différens de ceux auxquels ils parloient. Ce qui nous ſemble une pure déclamation, un moyen forcé, foible ou trop ſubtil, étoit peut-être le meilleur moyen, le plus propre à déterminer, vu la nature des circonſtances & la diſpoſition des auditeurs ; & l'on doit appliquer ici la regle judicieuſe de Quintilien : « Jugeons, dit-il, avec circonſpection « ces grands hommes, dans la crainte de blâmer « ce que nous ignorons ». Il faut que l'orateur connoiſſe bien tous ceux à qui il parle. Les juges à Athenes étoient pris parmi le peuple ; le peuple

de cette ville avoit l'eſprit fort ſubtil, mais il étoit peuple : les orateurs en lui parlant raiſonnoient donc preſque toujours avec ſubtilité, mais employoient quelquefois des moyens plus impoſans que ſolides ; je ne doute pas non plus qu'ils n'en employaſſent quelques uns pour s'accommoder au tems & à la trempe d'eſprit de certains juges du tribunal (1). Le but de l'orateur eſt de déterminer ; il ſait que tel moyen déterminera : il peut donc, il doit donc en faire uſage.

On pourroit faire quelques queſtions au ſujet des harangues ſur la couronne & ſur les prévarications de l'ambaſſade. Comment Eſchine & Démoſthene pouvoient-ils prononcer de ſuite d'auſſi longs diſcours, dans une place publique, en plein air, devant un peuple immenſe ? Comment l'accuſateur pouvoit-il prévoir les défenſes de l'accuſé ? Comment ſur-tout celui-ci pouvoit-il répondre ſur-le-champ aux accuſations diverſes de ſon ad-

(1) Rappellons-nous ici une anecdote qu'on raconte d'un de nos plus célebres avocats, du fameux Cochin. Il avoit employé différentes ſortes de moyens dans une cauſe, les uns forts, les autres foibles. Après l'audience, le préſident du tribunal paſſant près de lui, M. Cochin, lui dit-il, vous avez fourni de bons moyens, mais il y en avoit de bien foibles. = Monſieur, lui répondit l'avocat, il y en a pour tout le monde : tel moyen eſt pour Monſieur un tel, tel autre moyen pour tel autre, &c. Lorſque

verſaire, à tous les reproches dont il le chargeoit?

Pour commencer per la derniere queſtion, il n'eſt pas difficile de comprendre comment l'accuſateur, par la pénétration de ſon génie, par les recherches qu'il faiſoit & les diſcours qu'il recueilloit, venoit à bout de deviner & s'efforçoit de détruire les défenſes de l'accuſé. *J'ai appris*, diſoit-il, *qu'il doit dire pour ſa défenſe. Il dira peut-être &c. S'il dit, Athéniens, &c. répondez-lui &c.* Par rapport à l'accuſé, d'abord il ſavoit par l'acte d'accuſation ſur quoi en général on l'accuſoit. Quant au détail des griefs, il tâchoit de les deviner lui même, ou de les découvrir par quelque voie. Lorſqu'il avoit entendu ſon accuſateur, le grand exercice de la parole lui donnoit la facilité de retrancher de ce qu'il avoit écrit, d'ajouter ou de réformer, ſelon le beſoin de ſa cauſe & l'intérêt du moment; car ne nous imaginons pas que les harangues que nous liſons aient été écrites d'abord & nous aient été tranſmiſes telles qu'elles ont été prononcées.

Pour répondre aux premieres queſtions que nous

---

le préſident recueillit les voix, il vit que les moyens qui avoient fait le plus d'impreſſion ſur tel ou tel juge, étoient préciſément ceux que l'orateur lui avoit cités. *M. Cochin*, dit-il après le jugement à l'avocat qui avoit gagné ſa cauſe, *tous vos paquets ont été à leur adreſſe.*

nous ſommes faites, il faut remarquer, 1°. que les orateurs faiſoient lire par un greffier toutes les pieces du procès; ce qui étoit fort commode, & leur ménageoit des repos néceſſaires. 2°. Les places publiques étoient conſtruites de façon qu'elles étoient favorables à la voix, & qu'elles pouvoient contenir un grand nombre d'auditeurs auxquels le diſcours parvenoit ſans peine, porté d'un ſeul lieu dans pluſieurs endroits différens. 3°. Il eſt peut-être plus avantageux à un homme qui a une bonne complexion, de l'aſſurance, une voix ferme, nette & ſonore, de parler en plein air que dans un lieu enfermé. Toutes les haleines d'une foule de perſonnes aſſemblées dans un même édifice, ſouvent aſſez étroit, échauffent l'air, le corrompent, lui ôtent une grande partie de ſon reſſort. L'air que reſpire celui qui parle étant moins pur, ſes poumons ſont moins libres, & moins à l'aiſe; ils ſont moins rafraîchis & moins ſoulagés par un air doux & frais, ou du moins par un air qui n'eſt pas altéré & qui circule librement: l'orateur eſt plus ſujet à s'enrouer par un changement d'air ſubit (1). 4°. Enfin, les anciens Grecs & Romains s'exer-

(1) Sans parler de nos miſſionnaires, dont le zele vraiment apoſtolique fait retentir la parole divine au milieu des campagnes, ne voyons-nous pas dans les places publiques ces hommes qui vivent de la crédulité du peuple,

çoient plus que nous à former & à régler leur voix ; ils en faiſoient une étude particuliere : il eſt étonnant quels ſoins & quelles peines ils prenoient pour réuſſir dans cette partie qui eſt ſi eſſentielle, & que nous négligeons preſque entièrement. Je n'ai preſque point vu chez nous d'homme parlant en public qui sût conduire ſa voix, lui donner les inflexions convenables, l'enfler ou la diminuer, la hauſſer ou la baiſſer à propos. Tous la jettent au haſard, ne connoiſſent que deux tons, le plus haut & le plus bas, ignorent le nombre infini des tons intermédiaires ; le plus élevé eſt celui qu'ils adoptent ordinairement, celui qui leur ſemble préférable, ils crient plutôt qu'ils ne parlent. Démoſthene & Cicéron s'exerçoient ſeuls à bien prononcer ; ils avoient pris les plus habiles maîtres pour diriger les inflexions de leur voix, pour en tirer tout le parti poſſible. L'hiſtoire nous apprend que le jeune Gracchus (dans le premier âge de l'éloquence latine) avoit derriere lui, lorſqu'il parloit en public, un joueur de flûte qui l'avertiſſoit de hauſſer ou de baiſſer le ton. Quoi qu'il en ſoit de l'attention que donnoient les an-

haranguer fort long tems, en plein air, avec une voix forte, la multitude qui les environne, & recommencer dix fois par jour, ſur le même ton, leur harangue intéreſſée ?

ciens à former leur voix, & de l'indifférence des modernes ſur cet article, je ſuis perſuadé qu'un orateur qui ſait bien conduire ſa voix éprouve lui-même moins de fatigue, en même tems qu'il procure plus de ſatisfaction aux autres qui l'écoutent; & que, dans la muſique, celui qui fait le plus de plaiſir à entendre, fatigue le moins à chanter.

Il faut maintenant faire quelques réflexions ſur la diſpoſition des moyens, & ſur la méthode particuliere à Démoſthene. Faut-il toujours diviſer? quelle eſt la meilleure maniere de diviſer? comment Démoſthene diviſoit-il? Trois queſtions que je vais examiner en peu de mots.

On doit travailler ſur un plan, ſe propoſer un but, un terme vers lequel on avance toujours; autrement, on marche ſans ſavoir où l'on va, on revient ſans ceſſe ſur ſes pas, on ſe laſſe en tournant toujours autour de quelques idées, on ennuie les autres: il faut donc diviſer, il faut déterminer ce qu'on dira d'abord, ce qu'on dira enſuite, par où l'on finira. Mais faut-il ſe tracer un plan régulier & ſymmétrique, compaſſer les différentes parties d'un diſcours, les tirer, pour ainſi dire, au cordeau, de maniere qu'elles ſe répondent dans une proportion exacte, & que l'une ne ſoit pas plus longue que l'autre? faut-il circonſcrire toutes ſes raiſons & toutes ſes preuves

dans des propoſitions générales, clairement annoncées & remplies exactement ? Fléchier, Boſſuet, Bourdaloue, Maſſillon, ſuivent preſque toujours cette méthode. Je l'approuverois aſſez dans les diſcours d'appareil, où l'art ſe montre à découvert; encore Boſſuet, qui avoit plus de génie que Fléchier, & par conſéquent plus de naturel, ne compaſſe point ordinairement, avec une exactitude ſymmétrique, les grandes parties de ſes oraiſons funebres : il s'étend beaucoup ſur la partie la plus intéreſſante de ſon ſujet, & dit peu de choſe ſur les autres ; enſorte que de trois points qui compoſent ſon diſcours, un ſeul en forme ſouvent plus des deux tiers. Quant aux ſermons, l'uſage a prévalu, & ſemble exiger du prédicateur des diviſions bien marquées & bien ſuivies. Je crois néanmoins qu'il y a trop d'art dans cette méthode, & le célebre archevêque de Cambrai deſiroit, avec raiſon, que le prédicateur ſe remplît d'une grande vérité, qu'il l'exposât ſimplement, mais fortement, & qu'il ne mît dans ſes preuves que l'ordre néceſſaire pour qu'elles ſe fortifiaſſent les unes les autres. Je renvoie à ſon ſecond dialogue ſur l'éloquence; on y verra ce qu'il dit en général ſur la diviſion. Je ſuis entiérement de ſon avis, & je compte développer mes idées, en expoſant la

maniere de S. Jean Chryſoſtome, à la tête de la traduction des principales homélies de ce Pere, que je me propoſe de donner inceſſamment au public.

Il faut de l'ordre ſans doute dans un diſcours, il en faut par-tout; mais quel ordre? celui que demandent le ſujet & l'effet que nous voulons produire ſur ceux qui nous écoutent. Nous devons d'abord les préparer à ce que nous allons leur dire, les diſpoſer en notre faveur, nous concilier leur attention & leur bienveillance. S'il s'agit d'un fait, tâchons de l'expoſer clairement, de le tourner adroitement à notre avantage. Pour les preuves, on doit examiner celles qui ſont les plus capables de faire impreſſion, qui ſont les plus fortes, qui ſont déciſives; on s'étendra ſur ces preuves, on les développera, on y reviendra pluſieurs fois, on en fortifiera les autres que l'on diſtribuea dans le diſcours, de façon qu'elles y jettent de la variété, & que, ſi elles ne frappent point par leur force, elles accablent par leur multitude. Après avoir établi ſes raiſons, on détruit celles de l'adverſaire; c'eſt ce qu'on appelle la réfutation. Doit-on réfuter quand on a tout prouvé, ou à meſure qu'on prouve? il eſt impoſſible de donner là-deſſus des regles certaines. Ce qu'il y a d'inconteſtable,

teſtable, c'eſt qu'il faut plaire, convaincre & perſuader. On convainc en éclairant l'eſprit, en le frappant par la force des raiſonnemens ; on perſuade en intéreſſant le cœur, en lui faiſant prendre les ſentimens qu'on veut lui inſpirer. Il eſt mille moyens de plaire que dicte la nature & que l'art enſeigne ; un des principaux eſt la variété. Paſſer rapidement d'un objet à un autre, ne pas trop s'arrêter ſur un ſeul, fondre habilement le ſentiment & la raiſon, ſuivant les perſonnes à qui l'on parle & les ſujets que l'on traite ; c'eſt par-là qu'on eſt sûr de ne pas ennuyer l'auditeur, de l'attacher à ce qu'on lui dit, en un mot, de plaire. Un jugement droit, un ſens exquis, une grande connoiſſance des hommes, & en particulier de ceux qu'il veut déterminer, une étude réfléchie de l'objet de ſon diſcours ; voilà les maîtres que doit conſulter l'orateur, c'eſt d'après leurs conſeils qu'il doit arranger & diſtribuer tout ce qu'il a à dire.

Faut-il commencer par des moyens foibles, paſſer à de plus forts, & finir par des moyens triomphans & déciſifs ? ou bien, jettera-t-on au centre les raiſons les plus foibles, mettant les plus fortes au commencement & à la fin ? On ne peut, je le répete, donner là-deſſus des regles certaines ;

Démoſthene ne ſuit pas dans ſes plaidoyers un plan fixe & uniforme dont il ne s'écarte jamais. Quand ſon ſujet lui fournit une diviſion ſimple & naturelle, il l'adopte, & la ſuit avec exactitude; ſinon il fournit ſes preuves les unes après les autres de façon qu'elles ſoient variées & qu'elles ſe fortifient mutuellement. Dans pluſieurs de ſes harangues, & ſur-tout dans celles ſur la couronne, il montre d'abord la raiſon principale, qu'il fait ſouvent reparoître dans toute la ſuite ſous diverſes formes. Plein de ſon ſujet qu'il embraſſe tout entier d'une ſeule vue, il diſpoſe ſes autres raiſons dans tout le diſcours, ſuivant l'ordre qu'il juge le plus favorable. Je crois voir un général habile, qui ſaiſit d'un coup d'œil une vaſte campagne, & qui y place avec intelligence ſes différens corps de troupes, de façon qu'ils puiſſent ſe prêter un mutuel ſecours, & produire tout l'effet qu'il deſire. Démoſthene annonce quelquefois des diviſions qu'il ne ſuit pas, il promet de parler d'un article dont il ne parle point; c'eſt une eſpece de ruſe qu'il emploie. Eſchine, ſon rival, la lui reproche, auſſi-bien que ſes digreſſions & ſes écarts, qui font, dit-il, oublier le ſujet principal, & tournent l'attention des juges vers des objets étrangers à la cauſe. Mais où Démoſthene triomphe, ce qui lui eſt propre,

& ce que je n'ai trouvé dans nul autre orateur, c'eſt lorſqu'après avoir rempli ſes diviſions, ſi le ſujet demande qu'il diviſe, il accumule & fait ſuivre avec rapidité une multitude de raiſons de différente eſpece, qu'il trouve dans la fécondité inépuiſable de ſon génie. L'adverſaire eſt comme ébloui, étourdi, renverſé, atterré par cette foule de traits qui l'aſſaillent de toutes parts; il ne ſait lequel repouſſer d'abord; s'il ſe couvre d'un côté, il eſt percé d'un autre.

J'ai lu avec attention les principaux plaidoyers & mémoires qui nous ſont reſtés de nos plus célebres avocats; Cochin eſt le ſeul qui m'ait paru pouvoir ſoutenir le parallele avec l'orateur d'Athenes; mais je crois qu'il lui eſt inférieur pour la ſubtilité & l'abondance des raiſons, pour la ſimplicité piquante & la rapidité du ſtyle. Il écrit avec nobleſſe, avec force; il a du nombre & de l'harmonie; ſon ſtyle s'éleve & s'anime dans les grandes cauſes. A l'exemple de Démoſthene, il diſcute & approfondit l'eſprit des loix, il généraliſe les idées particulieres, & en tire des principes lumineux qui frappent & ſaiſiſſent par leur évidence. La raiſon principale & victorieuſe d'une cauſe ne lui échappe pas; il la préſente pluſieurs fois ſous des jours différens; il en fortifie ſes au-

tres moyens. Ce ſont là de grandes parties dans leſquelles il ne le cede nullement à l'orateur grec ; mais il doit, je penſe, lui céder dans celles dont je parlois tout-à-l'heure, & je me perſuade, malgré les défauts de la traduction, qu'en liſant les plaidoyers publics de Démoſthene, on reconnoîtra que c'eſt l'orateur le plus véhément, le plus ſubtil, le plus fécond qui ait jamais exiſté.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DES DEUX HARANGUES

SUR LA COURONNE.

JE vais répéter ce que je disois en 1768, lorsque je publiai les deux harangues que je redonne pour la troisieme fois avec des corrections considérables.

On sera, sans doute, étonné de voir paroître une traduction nouvelle des deux harangues sur la couronne. Pourquoi, dira-t-on, traduire encore ce qui a déjà été traduit par des mains habiles ? prétend-on nous faire connoître Eschine & Démosthene ? nous les connoissons déjà ; de bons écrivains leur ont fait parler notre langue. Je répondis alors à cette objection, en exposant de quelle maniere j'avois conçu le dessein d'entreprendre une traduction nouvelle des deux discours.

J'avois fini mes études, disois-je ; un goût particulier me faisoit relire la harangue de Démosthene sur la couronne, dont un grand maître, M. le Beau, connu si avantageusement dans la littérature, m'avoit fait sentir & admirer les beautés. Je lisois le grec & le françois en même tems. Je m'étois persuadé, avec beaucoup d'autres, que M. de Tourreil étoit un bon traducteur ; j'étois surpris néanmoins de ne pas revoir dans le françois ce que j'admirois dans le grec, je ne retrouvois pas Démosthene dans Tourreil ; cependant, me disois je, c'est un habile homme. J'étois tenté à chaque phrase de m'écrier avec

Racine, *Ah le bourreau* (1) ! mais le préjugé étouffoit en moi la voix ſecrete qui condamnoit le traducteur, & m'auroit fait regarder cette parole comme un blaſphême. Enfin, un vif amour pour l'éloquence mâle de Démoſthene, dont les beautés me tranſportoient, & me faiſoient deſirer ardemment de les faire paſſer dans notre langue, s'il étoit poſſible ; cet amour plus fort que le préjugé, me fit entreprendre de traduire l'exorde de ſon diſcours pour la couronne, & m'inſpira la hardieſſe de comparer ma traduction à celle de Tourreil, de trouver la mienne un peu meilleure, un peu plus approchante de l'original. Me défiant de l'amour-propre, qui eſt un juge récuſable, je conſultai un de mes amis, d'un goût fin & ſolide, qui me confirma dans mon ſentiment & dans mon entrepriſe. J'y fus confirmé encore par M. l'abbé d'Olivet, à qui je lus ce même exorde Cet excellent traducteur en fut content, le trouva, tout informe qu'il étoit, d'un meilleur goût que celui de Tourreil, & m'exhorta à continuer cette traduction. Je l'ai continuée, m'étant enfin laiſſé convaincre, & m'étant convaincu moi-même, qu'on pouvoit traduire Démoſthene, quoiqu'il eût été traduit par Tourreil, & que ſi on aimoit ce grand orateur, c'étoit une raiſon de plus pour le traduire.

---

(1) M. de Tourreil liſoit ſa traduction dans une compagnie d'hommes de lettres, parmi leſquels étoit Racine : celui-ci, indigné de voir que dans plus d'un endroit le traducteur défiguroit la ſimplicité noble de Démoſthene par de faux brillans & des ornemens étrangers, ſe tourna du côté de Boileau, auprès duquel il étoit, & lui dit tout bas : *Ah le bourreau ! il veut donner de l'eſprit à Démoſthene.*

J'ai dit avec la ſincérité dont je me pique, dans le diſcours préliminaire mis à la tête du premier volume, ce que je penſois de la traduction de M. de Tourreil & de M. l'abbé Millot, dont j'eſtime d'ailleurs infiniment les talens littéraires : laiſſant donc ce qui les regarde, & ne parlant plus de moi, je vais parler des deux harangues, en donner le ſujet & le ſommaire.

Eſchine ne devoit voir qu'avec peine un orateur tel que Démoſthene, ſans lequel il auroit primé dans ſa ville. Il ne fut d'abord que ſon rival, la rivalité eſt bien près de la jalouſie, & la jalouſie touche à la haine : il devint bientôt ſon ennemi irréconciliable, ſur-tout quand il l'eut accuſé d'avoir prévariqué dans une ambaſſade vers Philippe. Sa jalouſie & ſa haine, quelque tems aſſoupies, ſe réveillerent & éclaterent après la bataille de Chéronée (1), lorſqu'on propoſa de décerner à Démoſthene une couronne d'or : récompenſe honorable dont on payoit les ſervices de ceux qui avoient bien mérité de la république. Démoſthene avoit été chargé de la réparation des murs (2). La ſomme qu'on lui avoit remiſe ne s'étant pas trouvée aſſez forte, il y ſuppléa généreuſement, ſans ſe faire tenir compte de ce qu'il avoit ajouté. Un citoyen d'Athenes, nommé Ctéſiphon, propoſa un décret en vertu duquel on devoit lui décerner

(1) Chéronée, ville de Béotie, près de laquelle Philippe remporta ſur les Athéniens une victoire qui le rendit maître de la Grece.

(2) On craignoit que Philippe vainqueur, ne vînt attaquer Athenes, dont il n'étoit pas éloigné ; on vouloit donc, en fortifiant ſes murs, la mettre en état de lui réſiſter en cas d'attaque.

une couronne d'or, comme à un bon citoyen, qui avoit fait un préſent à l'état, qui l'avoit toujours bien ſervi, & qui étoit toujours diſpoſé à le bien ſervir. Eſchine ne pouvant ſouffrir l'honneur & les éloges décernés à un rival odieux, attaqua le décret comme contraire aux loix; il accuſa Ctéſiphon comme les ayant violées en trois chefs: premièrement, parcequ'il avoit propoſé de couronner Démoſthene encore comptable, contre la diſpoſition d'une loi d'Athenes, qui défendoit de couronner un magiſtrat avant qu'il eût rendu ſes comptes; ſecondement, parcequ'il avoit demandé qu'on proclamât la couronne ſur le théâtre, contre la diſpoſition d'une autre loi qui, dans le cas où le peuple jugeoit quelqu'un digne d'une couronne, aſſignoit l'aſſemblée du peuple pour le lieu de la cérémonie; troiſièmement enfin, parcequ'il avoit expoſé le faux dans ſon décret, préſentant Démoſthene comme un citoyen fidele & zélé, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre. On peut dire qu'Eſchine n'accuſe Ctéſiphon que parcequ'il haïſſoit Démoſthene; car il inſiſte principalement ſur ce que celui-ci étoit un traître vendu aux ennemis de l'état, l'auteur & la cauſe des malheurs publics.

L'accuſation fut intentée quatre ans avant la mort de Philippe, & l'on ne procéda au jugement que la troiſieme année de la CXII olympiade, ſous l'archonte Ariſtophon, & la ſixieme du regne d'Alexandre, lorſque ce prince étoit déjà maître de l'Aſie.

On accourut à cette cauſe de tous les pays de la Grece, comme à un ſpectacle extraordinaire. C'en étoit un en effet, & des plus beaux, de voir aux priſes les deux plus grands orateurs de leur ſiecle, tous deux miniſtres, employés ſouvent dans les affaires de leur ville & dans celles

de la nation, animés tous deux par leur intérêt perſonnel, & par la haine la plus vive. L'importance & la célébrité de leur cauſe, l'attente d'un nombreux auditoire, à laquelle il falloit répondre, leur firent épuiſer toutes les reſſources de l'éloquence; & l'on ne croit rien dire de trop, en diſant de leurs harangues ſur la couronne, que ce ſont deux chefs-d'œuvre qui peuvent ſervir de regle.

Tout y eſt admirable & parfait: beauté du plan, ordonnance & liaiſon de toutes les parties; ſuite & enchaînement des preuves; marche & progrès du diſcours qui va toujours en augmentant de force & d'intérêt; chaleur d'une imagination ſage & réglée, qui unit tout, qui anime tout juſqu'aux diſcuſſions les plus ſeches, qui fait tout avancer à ſon but avec rapidité; adreſſe avec laquelle ils ſe concilient par-tout l'attention & la bienveillance des auditeurs; ſageſſe dans la diſtribution des ornemens, richeſſes d'une élocution facile & dégagée; fineſſe & ſolidité des penſées; préciſion & harmonie des phraſes coupées dans des endroits & arrondies dans d'autres; ſimplicité noble & piquante de l'expreſſion & des tours: tout y eſt pur & naturel, tout y coule de ſource; art de mêler habilement tous les ſtyles, qui obvie au dégoût d'une triſte & ennuyeuſe monotonie: tantôt familiers, mais avec nobleſſe, ils converſent ſimplement avec ceux qui les écoutent pour les faire entrer dans un raiſonnement, ou les inſtruire d'un fait: tantôt plus ornés, mais ſans affectation, ils répandent dans le cœur de ceux auxquels ils parlent comme une roſée agréable qui le pénetre & le remplit d'une ſatisfaction douce & délicieuſe: tantôt ſublimes, mais ſans enflure, ils remuent l'ame,

l'élevent & la tranſportent par les traits les plus forts & les plus touchans.

Ils ne ſe contentent pas l'un & l'autre d'avoir inſtruit leurs juges dans le corps du diſcours, de leur avoir préſenté d'une maniere intéreſſante tout ce qu'ils ont cru propre à décider leurs ſuffrages, ils ramaſſent à la fin, en faveur de leur cauſe, ce qui a pu leur échapper. Ils reviennent avec de nouvelles inſtances aux raiſons qu'ils eſtiment les plus fortes, les plus capables de leur obtenir un jugement favorable; ils y reviennent, ou pour achever de déterminer leurs juges, ſi par hafard ils n'euſſent été d'abord qu'ébranlés, ou pour rappeller en leur mémoire ce qui a fait le plus d'impreſſion ſur eux.

Mon amour pour mes modeles ne m'aveugle pas néanmoins ſur leurs défauts. Je ſais que les Grecs ont toujours paſſé, & avec quelque juſtice, pour babillards. Eſchine & Démoſthene ſont quelquefois Grecs en cela: ils babillent quelquefois un peu trop, ils tombent dans des longueurs, ſur-tout Eſchine. Car excepté quelques morceaux que Démoſthene auroit pu abſolument retrancher, il n'y a aucun vuide, rien d'inutile dans ſa harangue. Bien plus vif, bien plus preſſant que ſon rival, il raiſonne toujours d'après des principes lumineux, dont il tire les conſéquences les plus juſtes. Dès le commencement de ſon diſcours il établit un principe qui renverſe d'un ſeul coup l'accuſation entiere, en jettant ſur l'accuſateur le ſoupçon le plus violent de malignité & de calomnie. Tous les faits qu'il raconte ſont autant de preuves ſolides, qui lui fourniſſent d'autres preuves par induction. Avec ce ton tranchant & décidé, ce ton de vérité ſuprême, cette vigueur énergique, cette

rapidité véhémente, ce noble orgueil qui ſied ſi bien à la vertu calomniée, il pourſuit ſon adverſaire, il le preſſe, l'attaque par ſes propres paroles, par ſes propres ſentimens, & le force, pour ainſi dire, à ſe condamner lui même. L'indignation & la haine donnent à ſon ſtyle une impétuoſité qu'il n'a point dans ſes autres diſcours.

Eſchine eſt plus lâche. Il y a chez lui beaucoup de raiſonnemens qu'il auroit pu ſerrer davantage; beaucoup de petites anecdotes qu'il raconte avec fineſſe, mais qui ne prouvent pas grand choſe contre Démoſthene; beaucoup de déclamations éloquentes ſans doute, qui pouvoient faire impreſſion ſur le peuple, mais qui ne ſont dans la réalité que des déclamations; beaucoup de lieux communs très beaux aſſurément, mais en effet étrangers à la cauſe, quoiqu'ils y ſoient amenés avec art.

Cette différence des deux harangues vient du génie différent des deux orateurs, & en partie, je crois, de la différence de leurs cauſes. La cauſe d'Eſchine étoit auſſi mauvaiſe que celle de Démoſthene étoit bonne. Il attaque principalement le miniſtere de Démoſthene, lui dont la conduite n'étoit pas, à beaucoup près, irréprochable (1); il repréſente cet orateur comme un citoyen perfide, vendu à Philippe, & aux autres ennemis de l'état; & Démoſthene, ſuivant le témoignage de toutes les hiſtoires, étoit le miniſtre le plus incorruptible (2), le

(1) Eſchine étoit un de ces miniſtres peu ſcrupuleux, qui s'étoient laiſſé gagner par l'or de Philippe, & qui ſecrètement favoriſoient ſes deſſeins.

(2) Du moins vis-à-vis de Philippe, car il recevoit volontiers

plus zélé, le plus infatigable qu'avoient eu les Athéniens, & ſur-tout le plus fier ennemi de Philippe & ſon adverſaire le plus terrible. L'éloquence de Démoſthene étoit le plus grand obſtacle à ſes projets ambitieux. Lui ſeul valoit à ſa ville des armées entieres. Philippe lui-même rendoit juſtice à ce républicain redoutable, en l'appellant l'unique rempart d'Athenes; & on ne peut trop blâmer Eſchine de s'être laiſſé aveugler par la haine, juſqu'à proſtituer ſon éloquence à la calomnie, & à la calomnie la plus révoltante. Démoſthene l'emporte donc autant ſur Eſchine pour la bonté de la cauſe que pour la force du diſcours.

Et qu'on ne s'imagine point d'après cela, ou que Démoſthene n'ait eu aucune peine à gagner ſa cauſe, qu'il n'ait pas eu beſoin de toute ſon éloquence; ou qu'Eſchine ait eu aſſez peu de ſens pour entreprendre contre un homme tel que Démoſthene, une cauſe qu'il eût penſé devoir perdre infailliblement. Bien des raiſons faiſoient croire à celui-ci qu'il pourroit réuſſir. Il accuſoit Démoſthene devant un peuple capricieux & volage, qui avoit déjà condamné ſans raiſon pluſieurs de ceux qui l'avoient bien ſervi. La circonſtance étoit des plus favorables. On venoit de perdre la bataille de Chéronée, dans laquelle les Athéniens & les Thébains réunis avoient été vaincus. Cette défaite avoit mis toute la Grece ſous le

---

les préſens de Darius. Il eſt vrai qu'alors ſon amour pour l'argent, qu'on lui a reproché, ſe trouvoit d'accord avec ſon amour pour la patrie, qu'on ne peut lui diſputer. Les intérêts de Darius & des Athéniens étoient les mêmes. Philippe vouloit marcher contre le roi de Perſe après avoir aſſervi la Grece.

joug ; Démoſthene en étoit la cauſe innocente. C'étoit lui qui avoit ménagé & formé entre Athenes & Thebes cette alliance ſi avantageuſe en effet, & ſi malheureuſe par l'événement ; & c'eſt pour l'ordinaire par l'événement qu'on juge un général ou un miniſtre. Il s'étoit trouvé à la bataille, il y avoit pris lâchement la fuite, lâcheté dont Eſchine triomphe. Le même Démoſthene voyant que Philippe, ſous un prétexte de religion, vouloit troubler & aſſervir la Grece, avoit détourné les Athéniens d'entrer dans la ſeconde guerre ſacrée qu'avoit ſuſcitée ce prince : Eſchine, dans un endroit de ſon diſcours, crie à l'impiété, & prétend que Démoſthene a perdu la Grece par ſa conduite impie, qu'il traînoit après lui le courroux des dieux qui le pourſuivoient, lui en particulier, & tous les peuples dans ſa perſonne. Cet endroit de ſon diſcours, qui eſt de la plus grande éloquence, devoit fort ébranler le peuple. Ajoutez que Démoſthene, dans un long miniſtere, pouvoit avoir fait quelques fautes que l'accuſateur releve & exagere avec malignité, tandis qu'il profite de l'éloignement, ou du malheur des tems, pour affoiblir, ou même noircir ſes ſervices les plus réels. Enfin Eſchine avoit coloré la calomnie avec tant d'art, que Ctéſiphon, l'auteur du décret, après l'avoir entendu, trembloit pour Démoſthene & pour lui-même. Et en effet, ſi Démoſthene n'eût point parlé avec autant de force, la calomnie triomphoit, & l'innocence ſuccomboit : tant il eſt vrai de dire que l'éloquence eſt une arme dangereuſe entre les mains d'un homme artificieux que la paſſion domine !

Juſqu'à préſent j'ai donné une idée générale des deux harangues ; il eſt à propos, je crois, de faire une analyſe de chacune, un peu plus détaillée.

Analyſe de la harangue d'Eſchine.

Dans ſon exorde, Eſchine, après avoir fait des vœux pour le rétabliſſement du bon ordre dans la république, & des plaintes ſur les déſordres actuels, montre toute l'importance de ſa cauſe. Il plaide pour le maintien des loix & de la démocratie, & par conſéquent ſa cauſe intéreſſe les juges en particulier, & tous les citoyens en général. Il n'annonce pas la diviſion de ſon diſcours, qu'il a annoncée dans ſon acte d'accuſation. Il le diviſera en trois parties; il accuſe Ctéſiphon, comme nous l'avons dit plus haut, d'avoir violé les loix en trois chefs; premièrement, parcequ'il a propoſé de couronner Démoſthene encore comptable; ſecondement, parcequ'il demande qu'on proclame la couronne ſur le théâtre; troiſiémement enfin, parcequ'il a expoſé le faux dans ſon décret.

Toute la premiere partie peut ſe réduire à ces deux ſyllogiſmes.

Premier ſyllogiſme.

Les loix défendent de couronner des magiſtrats comptables avant qu'ils aient rendu leurs comptes; or, Démoſthene étoit comptable lorſqu'on lui a décerné une couronne: donc on a enfreint les loix en lui décernant une couronne.

Second ſyllogiſme, pour prouver que Démoſthene étoit comptable.

Tous ceux qui poſſedent de vraies charges ſont obligés à rendre des comptes; or Démoſthene, nommé répara-

teur des murs, poſſédoit une vraie charge: donc Démoſthene étoit obligé à rendre des comptes.

Pour établir la ſeconde partie, Eſchine fait lire la loi touchant les proclamations, qui ordonne expreſſément de proclamer la couronne dans la ſalle du ſénat, ſi c'eſt le ſénat qui la décerne; ſi c'eſt le peuple, dans l'aſſemblée du peuple, *& jamais ailleurs.* Il montre l'oppoſition évidente de cette loi avec le décret de Ctéſiphon. Dans l'une & l'autre partie, il prévient & réfute habilement toutes les objections que pouvoient apporter les adverſaires. Il y a mis tout l'intérêt & toute la chaleur dont une diſcuſſion de loix pouvoit être ſuſceptible.

La troiſieme partie eſt celle à laquelle il déclare lui-même s'attacher principalement. Il eſt faux que Démoſthene ſoit un citoyen vertueux, un citoyen fidele & zélé. Afin de le prouver, il entreprend de parcourir toute la vie publique de Démoſthene. Il rapporte, comme en paſſant, quelques anecdotes particulieres de ſa vie privée. C'eſt ſur ſon miniſtere qu'il doit s'étendre. Il diviſe en quatre parties tout le tems où il a gouverné la république. Il date la premiere de la guerre d'Athenes avec Philippe au ſujet d'Amphipolis, & il la termine à la concluſion de la paix & de l'alliance que Philocrate a propoſées de concert avec Démoſthene; le tems qui s'eſt écoulé entre la paix & la guerre, forme la ſeconde partie; le tems qu'a duré la guerre juſqu'à la bataille de Chéronée, compoſe la troiſieme; enfin, la quatrieme eſt remplie par les circonſtances préſentes.

Pour la premiere diviſion, Eſchine prouve que Démoſthene a propoſé pluſieurs décrets, de concert avec Philocrate, dans les premieres négociations de la paix & de l'alliance; qu'il n'a pas attendu les députés envoyés aux

Grecs contre Philippe ; qu'il a empêché le peuple de conclure la paix dans une assemblée de la nation ; qu'il a livré au roi de Macédoine, Cersoblepte, roi de Thrace, ami & allié des Athéniens ; enfin, que dans la personne des députés de Philippe il a flatté ce prince avec la derniere bassesse. Il conclut par une déclamation éloquente où il reproche à Démosthene d'avoir paru en public avec toutes les marques de la joie à l'occasion de la mort de ce même Philippe, quoiqu'il eût perdu depuis peu une fille unique.

Dans la seconde division, l'accusateur représente Démosthene changeant tout à coup de système, accusant ses collegues, déclamant contre le monarque, & fournissant des semences de guerre & de trouble. Il parle de l'alliance des Eubéens ; il expose très finement toutes les intrigues & toutes les manœuvres de Démosthene avec un nommé Callias, citoyen de Chalcide, pour satisfaire sa propre cupidité, pour ménager ses propres intérêts & ceux de Callias, sous prétexte de travailler au bien public.

La troisieme division est la plus intéressante de toutes. Elle renferme l'histoire des Locriens d'Amphisse, & de la seconde guerre sacrée, & la conclusion de l'alliance d'Athenes avec Thebes. Ici le style de l'orateur s'éleve ; après n'avoir été que fin & subtil, il devient pompeux & magnifique. Démosthene, selon lui, a favorisé l'impiété des Locriens d'Amphisse, qui cultivoient un terrein sacré ; il a attiré l'indignation des dieux sur sa personne, sur sa patrie & sur toute la Grece. C'est un scélérat, un sacrilege, qui traîne après lui par-tout le courroux du ciel, que ses crimes ont allumé ; le sort fatal, attaché de tout tems à sa personne, & plus encore depuis ses impiétés, plonge dans des maux irrémédiables tous ceux qui l'approchent, particuliers, princes, républiques.

Il ſe glorifie d'avoir rapproché les Thébains des Athéniens, d'avoir formé une alliance entre les deux peuples : mais c'eſt la conjoncture toute ſeule qui a réuni les deux villes ; & dans la concluſion du traité, lui qui ſe vante d'en être l'auteur, a cauſé aux Athéniens trois énormes préjudices, pour leſquels il mériteroit un châtiment plutôt qu'une couronne. Ces préjudices ſont expoſés avec autant de préciſion que de force.

Eſchine finit cette diviſion de ſon diſcours par montrer d'une maniere véhémente, ſublime, pathétique, combien il ſeroit indigne de couronner ſur le théâtre, en préſence des Athéniens & de tous les Grecs, l'aſſaſſin cruel des guerriers morts à Chéronée, l'auteur funeſte du déſaſtre des infortunés Thébains, & des calamités de toute la Grece.

Le récit de pluſieurs anecdotes de l'adminiſtration de Démoſthene, qui compoſe la quatrieme diviſion, eſt terminé par l'expoſition des qualités que doit avoir un bon républicain, & que ce miniſtre n'a pas (c'eſt dans cet endroit qu'il parle de ſa famille) ; par un très beau lieu commun ſur la diſtribution des récompenſes ; par des réflexions générales ſur les jugemens concernant les loix, & ſur l'ancienne ſévérité comparée avec la molleſſe actuelle ; enfin, par une exhortation aux Juges, d'obliger Ctéſiphon, à ſe juſtifier lui-même, de refuſer d'entendre Démoſthene, ou s'ils veulent abſolument qu'il parle, de lui marquer un plan d'apologie dont il ne s'écarte point ; & à ce ſujet vient naturellement une récapitulation vive & préciſe de tout le diſcours.

Le reſte de la harangue offre des moyens employés pour fermer les cœurs à la compaſſion, pour rendre inutiles tous les artifices des adverſaires ; des objections pré-

vues & réfutées, des obſervations malignes ſur le héros & le panégyriſte, ſur l'auteur du décret & celui qu'il couronne ; des ſorties violentes contre Démoſthene & les miniſtres ſes pareils ; des réflexions déjà faites & rappellées au ſouvenir des auditeurs ; des réflexions nouvelles qui avoient échappé ; en un mot, tous les motifs propres à déterminer ceux qui ne ſeroient encore qu'ébranlés.

La péroraiſon eſt noble & magnifique. L'orateur invite les juges à ſe repréſenter les plus grands hommes de la république, les bienfaiteurs de la patrie, placés autour de la tribune, oppoſés à Démoſthene, & à tous les complices de ſes brigandages qui ſe ſont rangés autour de lui pour ſa défenſe. Solon, Ariſtide, Thémiſtocle, ſollicitent la condamnation de Ctéſiphon ; ils ſeroient indignés, ils gémiroient ſi on couronnoit un homme tel que Démoſthene. L'accuſateur a fait ſon devoir ; c'eſt aux juges à ne prononcer rien qui ne ſoit conforme à la juſtice & aux intérêts de l'état.

Analyſe de la harangue de Démoſthene.

L'exorde de Démoſthene me paroît un chef-d'œuvre d'adreſſe pour ſe concilier la faveur des juges, pour les engager à le laiſſer parler dans une cauſe qui lui eſt ſi perſonnelle, & à entendre ſes raiſons comme ils ont écouté celles de l'accuſateur. Cet exorde eſt ſublime dans ſa ſimplicité : l'invocation aux dieux qui le commence & le termine, devoit produire le plus grand effet.

Après ce début intéreſſant, Démoſthene détruit d'abord en peu de mots les mauvaiſes impreſſions qu'Eſchine avoit pu faire prendre ſur ſa perſonne : il ſe contente, pour cela, d'invoquer la connoiſſance intime des juges & des autres Athéniens au milieu deſquels il a vécu. Il annonce

enſuite qu'il examinera, avant tout, quelques calomnies employées pour noircir & décrier ſon adminiſtration. On peut conſidérer ce diſcours, & c'eſt, je crois, l'idée la plus préciſe qu'on en puiſſe donner, comme une longue expoſition de tout le miniſtere de Démoſthene, coupée par l'article de la proclamation & des comptes, par des ſorties violentes contre l'accuſateur, & par des réflexions générales & particulieres.

Avant que d'entrer en matiere, il montre (c'eſt une raiſon victorieuſe par laquelle il renverſe d'un ſeul coup toute l'accuſation; il y revient ſans ceſſe dans ſa harangue, & il la fait toujours reparoître ſous une nouvelle face) il montre l'irrégularité du procédé d'Eſchine qui ne l'a pas accuſé lorſque les faits étoient récens, qui ne l'a pas empêché de nuire à la république, enfin qui accuſe Ctéſiphon à cauſe de lui & pour avoir occaſion de ſatisfaire ſa haine.

Il entreprend après cela, d'expoſer ſon miniſtere; il remonte à la paix propoſée par Philocrate. Ce n'eſt pas lui qui a déterminé les Athéniens à la paix: par rapport aux négociations & à la concluſion de la paix, c'eſt Philocrate & ſes complices qui ont tout perdu. Démoſthene a eſſayé, mais inutilement, de corriger les mauvais effets de leur perfidie: Eſchine, par ſes faux rapports, au retour de ſon ambaſſade, a été la cauſe de la ruine des Phocéens & des alarmes d'Athenes. Philippe en paix faiſoit réellement la guerre aux Grecs par toutes les conquêtes qu'il faiſoit, par toutes les batteries qu'il diſpoſoit; Démoſthene prévoyoit tous ſes deſſeins, il en avertiſſoit tous les peuples, mais chez tous les peuples les magiſtrats & les miniſtres ſe laiſſoient corrompre. A ce ſujet vient un fort beau lieu commun ſur les traîtres,

terminé par une ſortie violente contre Eſchine, qu'il appelle, de l'aveu de tous les Athéniens, qui par leurs cris lui confirment ce nom, mercenaire aux gages de Philippe & d'Alexandre.

Il interrompt le récit de ſes actions politiques pour faire lire l'acte d'accuſation; car tout ce qu'il a dit juſqu'à préſent n'eſt que le préliminaire de ſon apologie. Il n'étoit pas fort ſur l'article de la proclamation & des comptes: Eſchine avoit commencé par-là, & il vouloit que Démoſthene répondît d'abord ſur cet objet. Il falloit une raiſon à celui-ci pour ſuivre un autre plan, il la trouve dans l'acte même d'accuſation. L'accuſateur, faute d'attention ſans doute, y ſuivoit un autre ordre que dans ſon diſcours; Démoſthene profite adroitement de cette mépriſe. Il prouvera donc d'abord qu'il a ſervi & continue de ſervir avec zele, par ſes actions & par ſes diſcours, les Grecs en général & les Athéniens en particulier; il répondra enſuite à ce qui regarde la proclamation & les comptes.

Il reprend l'hiſtoire de ſon adminiſtration. Son but unique fut toujours de s'oppoſer à Philippe, qui vouloit envahir la Grece & la dominer. Il explique les vrais deſſeins de ce prince, les moyens qu'il employoit pour réuſſir, & prouve avec une éloquence forte & véhémente, qu'il étoit néceſſaire de réprimer ſon ambition; il avoue qu'il a animé contre lui les Athéniens & tous les Grecs, qu'il a travaillé ſans ceſſe à rompre ſes projets; mais c'eſt Philippe & non lui Démoſthene qui a rompu la paix. Les Eubéens, les Byzantins, pluſieurs peuples de la Querſonèſe, défendus contre le monarque & heureuſement ſauvés, une loi ſage & utile portée pour l'armement des vaiſſeaux, ſont des preuves inconteſtables du zele & de la vigilance

vigilance de notre miniſtre. On lui a décerné une couronne pour récompenſe de ſes ſervices ; Eſchine n'a pas attaqué le décret qui le couronnoit, quoiqu'il fût conçu dans les mêmes termes que celui de Ctéſiphon. Il lui a reproché d'avoir fait ſecourir les Eubéens par les Athéniens qui avoient à s'en plaindre : mais Athenes, en tout tems, ſe fit une loi de ſecourir les opprimés, quelques injures qu'elle en eût reçu. Cet endroit du diſcours eſt rempli de ſentimens propres à élever l'ame des Athéniens, & à les indigner contre l'accuſateur.

Il paſſe à l'article de la proclamation & des comptes. Nous avons déjà obſervé qu'il n'étoit pas fort ſur cet article. Il répond à toutes les diſcuſſions d'Eſchine ſur les loix ; 1°. par des mépris, en préſentant ces diſcuſſions comme obſcures & inintelligibles ; 2°. par de grands principes, qu'il fait ſonner bien haut, & par leſquels il étourdit ſes auditeurs ; 3°. par des exemples de décrets pareils à celui qu'on attaque, & qui prouvent au moins que, ſi Ctéſiphon avoit enfreint les loix, ces loix n'étant plus guere obſervées, étoient comme abolies par le nonuſage ; 4°. enfin, par des injures auxquelles il n'eſt que trop ordinaire d'avoir recours quand on manque de raiſons. Au reſte, Démoſthene avoit aſſez bien diſpoſé en ſa faveur les juges & les autres Athéniens pour qu'ils lui paſſaſſent quelques raiſons un peu foibles, pour que même ils n'en apperçuſſent pas la foibleſſe, par l'aſſurance avec laquelle les débitoit un orateur pour qui ils étoient déjà prévenus.

Après s'être juſtifié, lui & l'auteur du décret, il attaque ſon adverſaire, il ſe moque de ſon portrait du républicain, il lui reproche certaines expreſſions empha-

tiques auxquelles il oppoſe la baſſeſſe de ſon premier état, la condition vile de ſon pere, & les turpitudes de ſa mere; il rapporte de lui comme miniſtre, pluſieurs traits qui prouvent qu'il étoit dévoué & vendu aux ennemis de la patrie : Eſchine a toujours agi pour eux à ſon préjudice, même lorſque la guerre étoit déclarée; il n'a rien dit, il n'a rien propoſé pour l'avantage de l'état; il n'a parlé que lorſqu'il falloit nuire à ſa ville, par exemple, dans l'affaire des Locriens d'Amphiſſe. C'étoit un article important : Démoſthene le traite avec un ſoin particulier. Il debute par invoquer les dieux, & ſur-tout Apollon Pythien; il les prend à témoin de la vérité de ſes diſcours. Il prétend que c'eſt Eſchine qui a ſuſcité la guerre d'Amphiſſe, cette guerre qui a ouvert à Philippe les portes d'Elatée, qui l'a mis à la tête des Grecs amphictyoniques, & qui a perdu la Grece. Il développe la politique du monarque; il montre comment il s'eſt ſervi d'Eſchine qu'il a pris à ſes gages pour ſe rendre maître des affaires. Il anime les juges contre ce citoyen perfide, qu'il repréſente comme l'auteur des maux qui ont accablé la nation, & qui ſeroient venus fondre ſur Athenes, ſi l'alliance conclue avec les Thébains n'eût rompu à propos le cours du torrent.

Ici Démoſthene revient encore à ſon adminiſtration, il rappelle ce qu'il a fait pour ſauver ſa patrie & toute la Grece que les traîtres vouloient perdre. Philippe avoit indiſpoſé, l'une contre l'autre, les républiques de Thebes & d'Athenes; élu général des amphictyons pour punir les Locriens d'Amphiſſe, il s'étoit emparé d'Elatée : Démoſthene ſe ſurpaſſe lui-même par la maniere dont il expoſe l'alarme qui ſe répand

dans Athenes à l'occaſion de la priſe de cette ville ; l'aſſurance avec laquelle il monte à la tribune dans cette conjoncture critique où aucun des orateurs n'oſoit ſe préſenter ; l'avis utile qu'il donne à ſa patrie, & le beau décret qu'il porte ; enfin le courage avec lequel il ſe charge d'aller en ambaſſade à Thebes pour réconcilier les deux peuples & leur faire conclure une alliance importante.

Il ſuſpend ici pour quelque tems ſa narration, & avec une éloquence plus qu'humaine ; il montre qu'on n'avoit pas d'autre parti à prendre que celui qu'on a pris, & que lui Démoſthene a donné le meilleur avis poſſible : il confond Eſchine qui alors a gardé le ſilence parceque ſans doute il n'avoit rien de mieux à dire, & qui l'attaque après l'événement ; événement qui dépendoit des dieux & non du miniſtre. En même tems qu'il terraſſe l'accuſateur de ſes foudres, il éleve l'ame de ſes concitoyens, embellit leur défaite, & la leur rend aimable en la préſentant comme glorieuſe ; il va juſqu'à dire que quand même ils l'euſſent prévue, ils devoient toujours agir comme ils ont agi ; il juſtifie leur démarche par l'exemple de leurs ancêtres dont ils ont ſuivi les principes : échauffé, tranſporté par un enthouſiaſme divin & ſublime, il jure par les ancêtres d'Athenes, par ces grands hommes qu'il réclame comme des divinités, il jure que les Athéniens, leurs deſcendans, n'ont point failli en s'expoſant pour le ſalut & la liberté des Grecs.

Après cette belle digreſſion, qu'on peut regarder comme le triomphe de notre orateur, ou même comme celui de l'éloquence, il reprend ſon récit où il l'avoit

laiſſé. Il va donc en ambaſſade à Thebes; il détermine les Thébains, l'alliance eſt conclue. Il rapporte les ſuites heureuſes qu'eut d'abord cette alliance; il vante le zele infatigable qui l'animoit dans ces circonſtances pour le bien de l'état; il détaille les effets avantageux de ſa politique, & les ſervices qu'il a rendus à la république dans tous les tems, malgré le déſavantage des conjonctures, quoiqu'il eût en tête un homme tel que Philippe: il fait pluſieurs ſorties contre Eſchine qui n'a pas accuſé l'auteur du décret par lequel on lui décerna alors une couronne pour récompenſer ſon zele; qui s'eſt amuſé à ridiculiſer des termes & des geſtes, au lieu de diſcuter le fond même des choſes; qui vient donner des conſeils après coup, comme un médecin qui viendroit donner des avis après la mort; qui, enfin, lui reproche une défaite à laquelle il n'a nullement contribué. Démoſthene n'a rien négligé de ce que pouvoit faire un miniſtre zélé & incorruptible, &, quant à ſa partie, il a triomphé du roi de Macédoine qui n'a pu le corrompre; la ville d'Athenes a été invincible. Le diſcours que nous analyſons eſt ſi beau, qu'on ſeroit preſque tenté de le copier en l'analyſant. J'abrege pour le reſte.

Après la bataille de Chéronée, le peuple, loin de lui témoigner aucun mécontentement, l'emploie partout; il ſort victorieux de toutes les accuſations qu'on lui intente. Eſchine l'avoit repréſenté comme un miſérable pourſuivi par la fortune, & qui communiquoit ſon malheur à tous ceux des affaires deſquels il ſe mêloit. Il prend de là occaſion de comparer la fortune de toute ſa vie avec celle de toute la vie d'Eſchine. Suivant celui-ci

encore, il étoit la cauſe des maux que tous les peuples avoient éprouvés dans les derniers tems. Une infinité d'hommes qui ne l'ont jamais ni vu ni entendu, des peuples chez leſquels il n'a jamais été, viennent d'eſſuyer mille affreux revers : eſt-ce lui qui eſt cauſe que le ſort les perſécute ? Il examine quelles doivent être les qualités & la conduite d'un orateur eſtimable. Il les a, lui, ces qualités, il l'a tenue, cette conduite ; & le peuple l'a reconnu d'une façon bien honorable, lorſqu'il l'a choiſi préférablement à tous les autres orateurs pour faire l'éloge des guerriers morts à Chéronée. Eſchine n'eſt pas animé de ſentimens patriotiques ; il n'a jamais parlé pour la patrie, il ne parle que pour ſatisfaire ſa haine, il triomphe lorſque tout le monde eſt dans l'affliction. Telle eſt ſon animoſité, qu'il lui reproche même d'avoir été dévoué à Philippe. Cependant, lorſque tous les miniſtres de toutes les villes, à commencer par Eſchine, ſe ſont vendus à Philippe, & enſuite à ſon fils Alexandre, lui ſeul eſt toujours reſté incorruptible ; & voilà pourquoi ſur-tout il prétend mériter une couronne. Il parle de la réparation des murs & des foſſés, ſur laquelle ſon adverſaire a voulu jetter du ridicule. Ce ſervice, ſans doute, méritoit des éloges & une récompenſe ; mais il a rendu des ſervices bien plus eſſentiels : ce n'eſt pas avec des pierres & des briques qu'il a fortifié ſa patrie. Il détaille tout ce qu'il a fait pour la munir de toutes parts. Eſchine reſte oiſif, ne rend aucun ſervice à ſa ville, & ne ſort de ſon repos que pour venir attaquer un citoyen qui la ſert avec ardeur. Il le compare aux grands hommes qui ſont morts, & qui ne ſont plus perſécutés par l'envie ; que ne le compare-t-il à ſes con-

temporains qui vivent encore ? que ne le compare-t-il à lui même ? Il ne le cede à aucun des miniſtres actuels. Enfin, l'orateur montre comment, depuis ſes premiers pas dans le miniſtere, ſon zele patriotique ne ſe dément jamais.

Une priere adreſſée aux dieux, priere ſimple mais ſublime, termine toute ſa harangue.

HARANGUE
D'ESCHINE
SUR LA COURONNE,
OU
CONTRE CTÉSIPHON.

Vous avez vu, Athéniens, les mouvemens & les intrigues de mes adverſaires, cette armée de factieux rangés en bataille, les ſollicitations employées dans la place publique à deſſein d'abolir nos regles & nos uſages : pour moi, je viens ici n'ayant de confiance que dans les dieux, dans mes juges & dans nos loix, perſuadé qu'auprès de vous la cabale & l'intrigue ne prévaudront jamais ſur les loix & ſur la juſtice.

Je voudrois, Athéniens, que tout fût ſagement réglé par les magiſtrats, dans le ſénat des Cinq-cents (1), dans l'aſſemblée du peuple, & qu'on fît

(1) La ville d'Athenes étoit diviſée en dix tribus. On éliſoit tous les ans dans chaque tribu cinquante citoyens, qui tous enſemble compoſoient le ſénat des Cinq-cents. Ce ſénat préparoit les affaires avant qu'elles fuſſent por-

revivre les loix de Solon concernant les orateurs : je voudrois que d'abord, ſans trouble & ſans tumulte, le plus âgé de tous pût jouir de ſon privilege, monter le premier à la tribune, & y donner l'avis le plus utile avec la ſageſſe, fruit de ſon expérience ; qu'enſuite, chacun ſuivant ſon âge, pût, à ſon tour, expoſer ſon ſentiment ſur le ſujet de la délibération. Par-là, je crois, la république ſeroit mieux gouvernée, & les accuſations y ſeroient moins fréquentes. Mais depuis qu'on a aboli les anciens uſages regardés de tout tems comme ſagement établis ; depuis que pluſieurs citoyens ne ſe font aucune peine d'enfreindre les loix dans les décrets qu'ils propoſent, que d'autres, élus préſidens de vos aſſemblées par intrigue & non par des voies légitimes, font paſſer leurs décrets, &, comme ſi l'adminiſtration des affaires n'appartenoit qu'à eux ſeuls, menacent de citer devant le peuple quiconque des autres ſénateurs, nommé légitimement par le ſort, exerce fidèlement le droit d'annoncer vos ſuffrages ; depuis qu'aſſerviſſant les

---

tées devant le peuple. = *Les loix de Solon*. . . . . Ces loix ordonnoient que l'ancienneté réglât les rangs, & que les orateurs montaſſent à la tribune ſelon leur âge. Voyez, par rapport à ces loix, tome ſecond, ſommaire de la premiere Philippique, page 2.

particuliers, & s'érigeant en maîtres dans un état libre, ces audacieux ont anéanti les réglemens ſages preſcrits par les loix, & diſpoſent à leur gré de ceux qui ſont conſignés dans vos ordonnances : elle ne ſe fait plus entendre cette belle & utile proclamation, *Qui des citoyens au-deſſus de cinquante ans veut monter à la tribune ? Qui des autres Athéniens à ſon tour veut parler au peuple ?* Rien ne peut plus réprimer la licence des orateurs, ni les loix, ni les prytanes, ni les préſidens des aſſemblées, ni la tribu qui jouit à ſon tour de la préſéance, & qui compoſe la dixieme partie de la ville (1).

Dans cet état des choſes, au milieu de ces déſordres qui ſont tels que vous le voyez vous-mêmes, la ſeule partie d'autorité, ſans doute, qui vous reſte, c'eſt le droit de pourſuivre les infracteurs des loix. Si vous vous dépouillez de ce droit eſſentiel, ou ſi vous permettez qu'on vous en dé-

(1) Chaque tribu, dans la perſonne de ſes cinquante citoyens, avoit tour-à-tour la préſéance dans le ſénat des Cinq-cents. On appelloit *prytanes* les cinquante ſénateurs qui étoient en tour de préſider, & qui ſeuls avoient le droit de convoquer les aſſemblées du peuple. On appelloit *proedres* ou *préſidens*, les dix, parmi les cinquante, qui préſidoient par chaque ſemaine, & qui dans les aſſemblées en expoſoient le ſujet.

pouille, je vous avertis que bientôt, ſans vous en appercevoir, vous aurez livré votre autorité entière à un petit nombre d'ambitieux. Car, vous le ſavez, Athéniens, il eſt parmi les peuples trois ſortes de gouvernemens; la monarchie, l'oligarchie, & la démocratie : les deux premiers ſoumettent les hommes aux volontés de ceux qui commandent; le troiſieme les aſſujettit à la loi. Qu'aucun de vous n'ignore donc, & que chacun ſe convainque avant tout, que lorſqu'il monte au tribunal pour juger une infraction contre la loi, il va prononcer dans ce moment même ſur ſa propre liberté. Auſſi le légiſlateur (1), perſuadé que le maintien des loix eſt le ſalut de l'état démocratique, a-t-il placé ces mots à la tête du ſerment des juges, *Je jugerai ſuivant les loix.*

Pleins de ces réflexions, vous devez haïr tout citoyen qui propoſe des décrets contraires aux loix, ne regarder comme légere aucune de ces fautes, les punir toutes avec rigueur comme infiniment graves, ſans écouter ni les ſollicitations des généraux qui depuis long-tems ſe liguent avec les orateurs pour affoiblir la conſtitution de l'état, ni les prieres de ces étrangers que des miniſtres reconnus

(1) Solon, qui étoit, à l'égard des Athéniens, le légiſlateur par excellence.

coupables ſont monter à la tribune, pour ſe dérober par leur crédit à la ſévérité de la juſtice : & comme dans la guerre chacun de vous rougiroit de quitter le poſte où l'auroit placé ſon général (1), il faut qu'aujourd'hui vous rougiſſiez de quitter le poſte où vous ont placés les loix, les loix qui vous conſtituent en ce moment défenſeurs de la liberté publique.

Souvenez-vous encore que ceux des citoyens qui ſont venus ici pour nous entendre, que ceux qui ſont retenus ailleurs par des occupations perſonnelles, vous ont tous confié & ont dépoſé entre vos mains les intérêts du gouvernement. Par égard pour vos concitoyens, par déférence aux loix, par reſpect pour votre ſerment, annullez en ce jour, ſi je vous démontre que Ctéſiphon a propoſé un décret contraire aux loix, contraire à la vérité, nuiſible à l'état, annullez de pareils décrets, affermiſſez dans votre ville l'autorité populaire, puniſſez des miniſtres qui ne craignent pas d'agir contre les loix, contre la république en général, & contre chacun de vous en particulier. Si vous m'écoutez dans cet eſprit, vous ne déciderez rien, ſans doute, qui ne ſoit conforme à la juſtice, à votre

(1) Alluſion maligne à la lâcheté de Démoſthene qui avoit abandonné ſon poſte à la bataille de Chéronée.

ſerment, à vos intérêts propres & à ceux de la république entiere.

Je penſe, Athéniens, d'après ce que je vous ai dit, vous avoir donné une idée ſuffiſante de la cauſe : je vais dire un mot des loix touchant les comptables, que Ctéſiphon a violées dans ſon décret.

On a vu dans les derniers tems des citoyens revêtus parmi nous d'importantes magiſtratures, & chargés d'adminiſtrer nos finances, gagner, après une geſtion infidele, les orateurs du ſénat & du peuple (1), prévenir de loin les comptes par des proclamations & des éloges mendiés : ce qui, dans l'examen des magiſtrats comptables, embarraſſoit les accuſateurs, & plus encore les juges. Pluſieurs de ces magiſtrats, convaincus d'avoir détourné les deniers du tréſor, échappoient à la rigueur des jugemens ; & cela devoit être. Les juges auroient rougi, je penſe, que le même homme, dans la même ville, peut-être dans le cours de la même année, proclamé ſolemnellement ſur le théatre, honoré par le peuple d'une couronne d'or pour ſa vertu & ſon intégrité, ſortît des tribunaux quelques mois après, condamné & flétri pour ſes

(1) Il y avoit des orateurs qui s'attachoient excluſivement au ſénat ou au peuple : il y en avoit qui étoient attachés à l'un & à l'autre.

malverſations. Les juges conſultoient donc, en donnant leurs ſuffrages, l'honneur du peuple, & non le crime du coupable. Frappé de ces abus, un des nomothetes (1) porte une loi fort ſage, qui défend expreſſément de couronner un comptable.

Malgré cette utile précaution, on a trouvé des ſubterfuges pour éluder la loi, & vous y ſerez trompés, ſi on ne vous prémunit contre la ſurpriſe. Parmi ceux qui veulent, contre les loix, couronner des comptables, il en eſt de modérés, ſi toutefois on peut l'être en violant les loix. Attentifs du moins à colorer leur prévarication, ils ajoutent une clauſe dans leur décret : *on couronnera*, diſent-ils, *le magiſtrat comptable après qu'il aura rendu ſes comptes*. C'eſt faire, il eſt vrai, le même tort à la république, puiſque c'eſt prévenir les comptes par des couronnes & des éloges ; mais enfin celui qui propoſe le décret, montre à ceux qui l'entendent, que, même dans ſa faute, une certaine honte l'a retenu, & l'a empêché de propoſer ouvertement des décrets contraires aux loix. Ctéſiphon, plus hardi, franchiſſant de plein ſaut & la loi & la clauſe qui l'élude, propoſe de couronner

(1) Les nomothetes étoient à Athenes des magiſtrats prépoſés pour abroger les loix qui préjudicioient à l'état.

Démoſthene, avant qu'il ait rendu ſes comptes, dans l'exercice même de ſa charge.

Mais nos adverſaires auront recours à un ſubterfuge différent de celui dont je parlois tout-à-l'heure : ils diront, Athéniens, que les emplois auxquels nomme une tribu en vertu d'un décret, ne ſont pas des *charges*, mais des *commiſſions* ; qu'on doit appeller *charges* ſeulement les emplois que les theſmothetes (1) diſtribuent par le ſort, ou ceux que le peuple confere par ſes ſuffrages ; celui, par exemple, de général de l'infanterie, de commandant de la cavalerie, & autres ſemblables, que tout le reſte n'eſt que *commiſſions* données en vertu d'un décret.

A ces ſubtilités j'oppoſe la loi que vous avez établie à deſſein de les prévenir. Voici votre loi en termes précis. *Tous ceux qui poſſedent des charges conférées par le peuple* (le légiſlateur les comprend toutes ſous un ſeul nom, & il appelle charges tous les emplois que le peuple confere) ; *tous ceux qui ſont prépoſés à des ouvrages publics* (or Démoſthene étoit chargé de la réparation des murs, pré-

(1) On appelloit *theſmothetes*, des magiſtrats qu'on éliſoit tous les ans à Athenes, pour être gardiens & conſervateurs des loix. On voit ici qu'ils donnoient au ſort certaines charges.

posé à un des ouvrages publics le plus considérable) ; *tous ceux qui ont le maniement de quelques deniers du tréſor pour plus de trente jours, & qui doivent préſider à un tribunal* (or quiconque eſt prépoſé à un ouvrage public, préſide à un tribunal) : que leur ordonne la loi ? d'exercer, non leur *commiſſion*, mais leur *charge*, après avoir ſubi un examen juridique, examen dont les charges mêmes conférées par le ſort ne ſont pas exemptes. La loi leur ordonne encore, comme à tous les autres citoyens en charge, de porter leurs comptes au greffier & aux juges établis pour cet effet. Les loix elles-mêmes qu'on va vous lire, prouveront ce que j'avance.

On lit les loix.

Puis donc, Athéniens, qu'ils appellent *commiſſions* les emplois auxquels le légiſlateur donne le nom de *charges*, c'eſt à vous de leur rappeller la loi, de l'oppoſer à leur impudence, & de leur répondre que vous n'écoutez pas les ſubtilités d'un ſophiſte qui croit avec des mots renverſer les loix ; mais que plus un citoyen aura d'éloquence en parlant contre elles, plus il encourra votre indignation. Car il faut que l'orateur parle comme la loi ; & s'il s'exprime différemment, on doit ſon ſuffrage à la loi qui condamne l'orateur, & non à l'orateur qui attaque la loi.

Je vais répondre en peu de mots à une raiſon que Démoſthene croit ſans réplique. Il dira : J'ai été chargé de la réparation des murs, je l'avoue ; mais les deniers qui m'avoient été remis, ne ſuffiſant pas pour achever l'ouvrage, j'ai tiré cent mines (1) de ma bourſe ; de quoi ſuis-je donc comptable ? à moins qu'on ne doive rendre compte d'un acte de libéralité.

Ecoutez les réflexions juſtes & ſolides que j'oppoſe à cette raiſon ſans réplique. Dans une ville auſſi ancienne & auſſi étendue que la nôtre, aucun de ceux qui ſont employés au ſervice de l'état de quelque façon que ce puiſſe être, n'eſt exempt de rendre des comptes. Les exemples que je vais citer ſurprendront ſans doute. Les prêtres & les prêtreſſes qui ne reçoivent de vous que des honoraires, qui ne font qu'adreſſer pour vous des prieres aux dieux, ſont comptables en vertu de la loi ; je ne dis pas ſeulement chacun pris à part, mais tous en corps & par familles, les Eumolpides, les Céryces (2), & tous les autres. La loi rend auſſi comptables les armateurs qui n'ont pas eu le maniement

(1) Cinq mille livres.

(2) Eumolpides, Céryces, familles ſacerdotales, ainſi nommées parcequ'elles deſcendoient d'Eumolpe & de Céryx, anciens ſacrificateurs d'Athenes. Elles avoient leurs de

de vos finances, qui n'ont pas détourné la plus grande partie de vos revenus, tandis qu'ils n'en débourſent qu'une légere portion, qui ne ſe vantent pas de vous donner ce qui eſt à eux, tandis qu'ils vous rendent ce qui eſt à vous; mais qui, pour ſervir l'état, ont dépenſé généreuſement leur patrimoine. Non ſeulement les armateurs, mais nos compagnies les plus reſpectables ſont ſoumiſes à l'examen des tribunaux. La loi ordonne au ſénat de (2) l'Aréopage de préſenter ſes comptes aux juges & de ſubir un examen ſur la ſévérité de ſes déciſions; elle ſoumet à vos ſuffrages ce conſeil auguſte qui décide en dernier reſſort des cauſes les plus importantes. Les ſénateurs de l'Aréopage, toujours en charge, ne ſeront donc jamais couronnés? non, ſans doute; leurs conſtitutions ne le permettent pas. Sont-ils donc inſenſibles à l'honneur? très ſenſibles au contraire, même au point que, peu

---

fonctions réglées à la fête d'Eleuſis, c'eſt-à-dire, aux myſteres de Cérès. = *Les armateurs*, en grec, *les triérarques*. C'étoient des citoyens chargés par la république d'équiper à leurs dépens une ou pluſieurs galeres.

(1) L'Aréopage étoit un tribunal d'Athenes, fameux dans l'antiquité, célebre par la ſageſſe & l'équité de ſes déciſions. Les aréopagites connoiſſoient ſur-tout des crimes capitaux; on les chargeoit quelquefois extraordinairement de cauſes importantes qui intéreſſoient l'état.

contens de s'interdire toute injuſtice, ils puniſſent parmi eux la moindre faute, tandis que vos orateurs ſe croient au-deſſus des réglemens & des loix. Le légiſlateur oblige auſſi le ſénat des Cinq-cents à rendre des comptes; & il ſe défie tellement d'un comptable, qu'à la tête de ſes loix, il défend à tout magiſtrat comptable de s'abſenter pour aucune raiſon. Quoi! dira quelqu'un, parceque j'ai été en charge je ne pourrai m'abſenter? Non, vous ne le pouvez pas; la république craint que vous ne preniez la fuite, & que vous n'emportiez avec vous ſon ſecret ou ſon argent. Le légiſlateur défend encore à un comptable de conſacrer ſes biens, d'en faire des offrandes aux dieux, d'en diſpoſer par un teſtament, & de ſe faire adopter; il ne lui permet aucun acte de cette nature; il arrête, en un mot, les biens des comptables juſqu'à ce qu'ils aient rendu leurs comptes. Soit, dira-t-on; mais ne peut-il pas ſe trouver un homme qui n'ait rien reçu ni rien dépenſé des deniers de l'état, & qui néanmoins ait travaillé pour l'état? Eh bien, cet homme-là même eſt obligé par la loi de porter ſes comptes devant les juges. Mais comment le pourra-t-il n'ayant rien reçu ni rien dépenſé? La loi lui apprend & lui dicte ce qu'il doit inſcrire & certifier dans ſon mémoire; elle lui ordonne d'inſcrire & de certifier cela même, qu'il n'a rien reçu ni

rien dépensé : car nul emploi dans la république n'est exempt de reddition de comptes, de perquisition & de recherche. Pour preuve que je dis vrai, écoutez les loix mêmes.

On lit les loix.

Lors donc que Démosthene, avec confiance & d'un air triomphant, vous dira qu'il n'est point comptable de ce qu'il a donné, répondez-lui : Quoi ! Démosthene, ne deviez-vous pas permettre à l'huissier des comptes de faire entendre cette proclamation si conforme à nos loix & à nos usages, *Qui veut se porter pour accusateur ?* Permettez au citoyen qui le voudra de prétendre contre vous que, loin d'avoir donné de vos biens à la république, vous n'avez pas même dépensé les dix talens (1) qu'elle vous a remis pour la réparation des murs. N'emportez pas de force les honneurs ; n'arrachez pas aux juges leurs suffrages, obéissez aux loix, & ne leur commandez pas ; car voilà ce qui maintient la démocratie.

Je crois avoir suffisamment réfuté les raisons frivoles qu'apporteront mes adversaires : je vais prouver actuellement, par les registres publics, que Démosthene étoit comptable lorsque Ctésiphon a proposé son décret, puisqu'alors il étoit

(1) Dix mille écus.

chargé de l'adminiſtration des deniers du théatre & de la réparation des murs, ſans avoir rendu compte d'aucune de ces deux charges. Greffier, faites-nous voir ſous quel archonte (1), dans quelle aſſemblée, quel mois & quel jour, Démoſthene fut nommé à la charge d'adminiſtrateur des deniers du théatre; & l'on verra que Ctéſiphon a propoſé de couronner Démoſthene encore revêtu de ſa charge. Liſez.

On lit les dates.

Quand je ne dirois rien de plus, Ctéſiphon pourroit être juſtement condamné, puiſqu'il eſt convaincu, non par mes diſcours, mais par les regiſtres publics. Obſervez, je vous prie, Athéniens, qu'avant qu'Hégémon (2) eût porté ſa loi, il y avoit chez vous un contrôleur nommé par le peuple, qui, à chaque prytanie, lui rendoit compte des revenus de l'état. Par la confiance que vous aviez en Eubulus, vous voulûtes que les citoyens nommés à la charge d'adminiſtra-

(1) L'archonte étoit le chef de tous les autres magiſtrats, ou plutôt le chef de toute la république d'Athenes; ſa juriſdiction s'étendoit ſur tout ce qui concernoit la juſtice & la police; c'étoit par ſon nom que ſe datoient les actes publics & les événemens. Il changeoit tous les ans.

(2) Hégémon, miniſtre d'Athenes. Il eſt parlé d'un

teur des deniers du théatre, euſſent en même tems celles de contrôleur, de receveur général, d'intendant de la marine, d'inſpecteur des arſenaux, de réparateur des chemins, qu'ils fuſſent enfin chargés de preſque toutes les finances d'Athenes. Je n'accuſe ici ni ne blâme perſonne, j'obſerve ſeulement que le légiſlateur ne permet pas de couronner un citoyen comptable de la moindre charge; & que Ctéſiphon propoſe de couronner Démoſthene qui réuniſſoit dans ſa perſonne toutes les charges de la ville. Pour vous prouver qu'il poſſédoit auſſi celle de réparateur des murs lorſque Ctéſiphon propoſa ſon décret, qu'il avoit le maniement de deniers publics, qu'il impoſoit des amendes comme les autres magiſtrats, qu'il préſidoit à un tribunal, j'en appelle au témoignage de Démoſthene lui-même & de Ctéſiphon. Sous l'archonte Chéronide, le 29me jour du mois de Juillet, dans une aſſemblée du peuple, Démoſthene propoſa un décret pour qu'on aſſemblât les tribus le ſecond & le troiſieme jour du mois d'Août; & alors, par un

---

Hégémon dans les diſcours de Démoſthene; c'eſt probablement le même dont il eſt ici queſtion. = *Prytanie.* On appelloit prytanie le tems pendant lequel préſidoient les cinquante ſénateurs de chaque tribu. = *Eubulus.* C'eſt probablement le même Eubulus dont il eſt parlé pluſieurs fois dans les diſcours de Démoſthene & d'Eſchine.

nouveau décret, il demanda qu'on choisît dans chaque tribu des hommes pour veiller aux ouvrages, & pour distribuer l'argent. Il vouloit, sans doute, & il avoit raison, que la république trouvât des citoyens solvables auxquels elle pût faire rendre compte de la dépense. Lisez-nous les décrets.

On lit les décrets.

Mais Démosthene insiste, & dit qu'il n'a été nommé réparateur des murs, ni par le sort, ni par les suffrages du peuple. Ctésiphon & lui chercheront à faire valoir cette raison futile ; ils emploieront mille subtilités que je vais détruire d'un mot après une courte explication des différentes charges de la république.

On distingue trois especes de magistrats revêtus de vraies charges. La premiere espece, qui est la plus connue, est composée de ceux qui sont élus par le sort ou par les suffrages du peuple. Dans la seconde, sont renfermés tous ceux qui ont le maniement des deniers publics pour plus de trente jours, & ceux qui sont prépposés à des ouvrages publics. La troisieme est désignée clairement par la loi, *& si d'autres encore*, dit-elle, *en vertu d'un choix particulier, préſident à des tribunaux, qu'ils exercent auſſi leur charge après avoir ſubi un examen.* Mais si l'on retranche les magistrats élus par le

ſort ou par les ſuffrages du peuple, il reſte à reconnoître pour magiſtrats élus en vertu d'un choix particulier les citoyens que des tribus, des tiers de tribus & des bourgs (1), éliſent parmi eux pour avoir le maniement de deniers publics. Les tribus procedent à ces élections quand elles ſont chargées, comme nous voyons ici, de faire creuſer des foſſés, ou de faire conſtruire des galeres. Vous allez connoître, par la lecture des loix, la vérité de ce que j'avance.

On lit les loix.

N'oubliez donc pas, Athéniens, ce que vous venez d'entendre, que le légiſlateur ordonne à ceux qui ſont choiſis par les tribus, d'exercer leur charge après avoir ſubi un examen juridique : or la tribu Pandionide (2) a choiſi Démoſthene pour la *charge* de réparateur des murs, & à cet effet il a reçu du tréſor près de dix talens : un autre loi défend de couronner un magiſtrat comptable; vous avez fait ſerment de juger ſuivant les loix; Ctéſiphon a propoſé de couronner un comptable, ſans

(1) Athenes, & en général l'Attique, ſe diviſoit en tribus, en tiers de tribus & en bourgs.

(2) Les dix tribus d'Athenes empruntoient leurs noms de dix héros du pays. Pandion, cinquieme roi d'Athenes, donnoit ſon nom à la tribu Pandionide.

avoir même ajouté cette clauſe, *après qu'il aura rendu ſes comptes.* J'ai apporté en preuves, contre mes adverſaires, des loix, des décrets, leur propre témoignage: peut-on prouver avec plus d'évidence que le décret eſt contraire aux loix dans cette partie?

Je vais prouver maintenant qu'il ne l'eſt pas moins quant à la proclamation de la couronne. Il eſt ordonné expreſſément par la loi de proclamer la couronne dans la ſalle du ſénat, ſi c'eſt le ſénat qui la décerne; ſi c'eſt le peuple, dans l'aſſemblée du peuple, *& jamais ailleurs.* Greffier, liſez-nous la loi.

On lit la loi.

Cette loi, Athéniens, eſt fort ſage: le légiſlateur penſoit qu'un bon miniſtre ne devoit pas ambitionner de ſe faire valoir devant les étrangers, mais ſe contenter d'être honoré devant vous ſeuls & par vous ſeuls, ſans briguer les proclamations par des vues d'un indigne intérêt. Voilà comment s'exprime le légiſlateur; & l'auteur du décret, comment s'exprime-t-il? Greffier, liſez le décret.

On lit le décret de Ctéſiphon.

Vous l'entendez, Athéniens; le légiſlateur veut qu'on proclame dans le Pnyce (1), à l'aſſemblée

(1) Pnyce, lieu où le peuple d'Athenes tenoit quelquefois ſes aſſemblées.

du peuple, la couronne décernée par le peuple, *& jamais ailleurs :* Ctéſiphon, au contraire, ne s'embarraſſant ni des loix, ni du lieu qu'elles preſcrivent pour la proclamation, veut qu'on proclame la couronne ſur le théatre, non dans l'aſſemblée des Athéniens, mais pendant les nouvelles tragédies, en préſence, non du peuple ſeul, mais de tous les Grecs, afin qu'ils ſachent auſſi quel eſt l'homme que nous honorons.

Après avoir heurté de front les loix, on le verra, ſecondé par Démoſthene, chercher des détours pour les éluder : je dois vous en avertir, Athéniens, de peur qu'on ne vous trompe. Ils ne pourront pas dire que les loix permettent de proclamer hors de l'aſſemblée du peuple une couronne décernée par le peuple ; mais ils s'appuieront d'une loi concernant les fêtes de Bacchus (1), abſolument étrangere à la cauſe ; ils ne vous en préſenteront même qu'une partie, vous dérobant l'autre à deſſein de vous ſurprendre. Il y a dans Athenes, diront-ils, deux loix touchant les proclamations ; l'une, dont

(1) Les fêtes de Bacchus étoient de deux ſortes, les grandes & les petites. Les grandes tenoient un des premiers rangs entre les fêtes les plus ſolemnelles des Athéniens ; elles ſe célébroient dans la ville vers le printems, & ſe nommoient *Dionyſia ;* les petites ſe célébroient en pleine campagne vers le tems de l'automne, & s'appelloient

je parle ici, qui défend expreſſément de proclamer hors l'aſſemblée du peuple une couronne décernée par le peuple ; l'autre, oppoſée à la premiere, qui permet, ſi le peuple y conſent, de proclamer la couronne ſur le théatre au tems des nouvelles tragédies : or, ajouteront-ils, c'eſt ſur cette derniere loi qu'eſt formé le décret qu'on attaque.

A ces nouvelles ſubtilités de mes adverſaires, j'oppoſe encore les loix d'Athenes, mon unique appui dans tout le cours de cette accuſation. Si ce qu'ils diſent eſt vrai, ſi cette coutume s'eſt introduite dans notre gouvernement, de laiſſer des loix qui ne ſont plus en vigueur à côté de celles qui y ſont encore, d'admettre pour le même objet deux

---

Lénæa. = Plus bas, *aux tems des nouvelles tragédies.* Quelque tems avant les grandes fêtes de Bacchus, les poëtes tragiques produiſoient les nouvelles pieces qu'ils avoient compoſées pour diſputer le prix. Il y avoit des juges nommés par l'état pour juger du mérite de ces pieces. On les jouoit devant eux, & même en préſence du peuple, mais apparemment ſans beaucoup d'appareil. Les juges donnoient leurs ſuffrages, & la piece qui avoit la pluralité des voix, étoit déclarée victorieuſe, couronnée comme telle, & repréſentée avec beaucoup de pompe aux frais de la république. On ne laiſſoit pas de repréſenter auſſi celles qui n'étoient qu'au ſecond ou au troiſieme rang. Ces pieces ſe jouoient pendant les fêtes, & ſe nommoient *les nouvelles tragédies.*

loix contradictoires; que dira-t-on d'une république dans laquelle il eſt ordonné de faire & de ne pas faire la même action? Mais il n'en eſt rien; & puiſſiez-vous ne tomber jamais dans un tel déſordre! Cet inconvénient n'a pas été négligé par le légiſlateur célebre qui a réglé chez nous la démocratie. Il eſt enjoint aux theſmothetes (1) de s'aſſembler tous les ans pour s'occuper de la réforme des loix, d'examiner avec attention s'il y en a de contradictoires, s'il y en a qui ne ſoient plus en vigueur avec celles qui y ſont encore, s'il y en a plus d'une pour chaque objet; & ſuppoſé qu'ils en trouvent, on leur ordonne de les faire tranſcrire & afficher (2). Les prytanes ont auſſi ordre d'aſſembler le peuple, & de donner le nom des auteurs de chaque loi. Le chef des préſidens doit recueillir les ſuffrages, & parmi les loix oppoſées entre elles, abroger les unes, conſerver les autres, afin que pour un ſeul

(1) Nous avons déjà parlé des theſmothetes; ils étoient chargés de revoir les loix, & d'empêcher qu'il ne s'y gliſsât des abus.

(2) *Afficher.* Le grec ajoute, *aux ſtatues des héros qui ont donné leurs noms aux tribus.* = *Le chef des préſidens.* En grec, *l'épiſtate.* On appelloit ainſi dans le ſénat des Cinq-cents le ſénateur qui étoit en jour de préſider. C'étoit lui qui recueilloit les avis. Nous avons parlé plus haut des prytanes & des proedres ou préſidens.

& même objet il n'y ait pas plusieurs loix, mais une seule. Lisez-nous les loix.

On lit les loix.

Si donc, Athéniens, ce qu'ils disent étoit véritable, s'il y avoit deux loix touchant les proclamations, il seroit arrivé, je pense, nécessairement que les thesmothetes les ayant remarquées, les prytanes en ayant nommé les auteurs, l'une des deux auroit été abrogée, ou celle qui défend, ou celle qui permet de couronner sur le théatre. Rien de cela ne s'est fait, ils sont donc convaincus d'avancer des choses non seulement fausses, mais impossibles.

Je vais vous indiquer la source où ils ont puisé cette fausseté, en vous exposant l'origine des loix touchant les proclamations sur le théatre (1).

Dans le tems des nouvelles tragédies, il se trou-

(1) Pour bien éclaircir tout cet endroit, il est bon d'observer qu'Eschine distingue quatre objets de proclamations; les couronnes accordées ou par le peuple & le sénat, ou par les tribus ou les bourgs de l'Attique, ou par les étrangers, & l'affranchissement des esclaves. Par rapport aux couronnes accordées par le peuple & le sénat, une loi ancienne assignoit le lieu où elles devoient être proclamées : le magistrat ne pouvoit toucher à cette loi. Par rapport aux autres, que l'usage faisoit proclamer sur le théatre, un magistrat défendit, à cause des abus & des

voit des citoyens qui, ſans avoir obtenu le conſentement du peuple, ſe faiſoient couronner les uns par ceux de leur tribu, les autres par ceux de leur bourg : quelques uns, après avoir fait faire ſilence, affranchiſſoient publiquement leurs eſclaves, prenant tous les Grecs pour témoins d'un affranchiſſement. Mais ce qu'il y avoit de plus odieux, des miniſtres qui s'étoient ménagé des liaiſons dans des villes étrangeres, venoient à bout de faire annoncer par la voix du héraut, que le peuple de Rhodes, par exemple, ou celui de Chio, ou de quelque autre ville, les couronnoit *pour leur vertu & leur fermeté courageuſe* (1). Ils faiſoient proclamer ces couronnes, non à l'exemple de ceux qui ſont couronnés par le ſénat ou par le peuple, en obtenant de vous un conſentement formel dont ils vous auroient ſu gré ; mais en s'adjugeant eux-

---

inconvéniens, qu'on les proclamât dans ce lieu : il permit ſeulement d'y proclamer quelquefois celles qui étoient accordées par les étrangers, mais à condition qu'on obtiendroit le conſentement du peuple, & que ces couronnes, après la proclamation, ne ſeroient pas laiſſées entre les mains de ceux à qui elles auroient été décernées, mais retirées auſſitôt pour être conſacrées à Minerve. Il défendit d'affranchir les eſclaves ſur le théatre.

(1) *Pour leur vertu & leur fermeté courageuſe*, formule ordinaire des proclamations.

mêmes cet honneur public, ſans avoir beſoin de votre déciſion. Il arrivoit de là que les ſpectateurs, les choreges & les acteurs étoient troublés, & que ceux dont on proclamoit les couronnes ſur le théatre, étoient plus honorés que ceux qui étoient couronnés par le peuple. Le lieu où ſe devoit proclamer la couronne, étoit marqué pour les uns, il leur étoit défendu de la faire proclamer ailleurs; les autres la faiſoient proclamer en préſence de tous les Grecs: on ne pouvoit couronner ceux-là qu'avec un conſentement exprès de votre part; on couronnoit ceux-ci ſans cette formalité.

Un de nos légiſlateurs ayant découvert ces abus, porte une loi qui n'a rien de commun avec la loi concernant les couronnes que vous accordez, & qui même n'a pu l'abolir, puiſque ce n'étoit pas l'aſſemblée du peuple, mais le ſpectacle qui étoit troublé. Par ſa nouvelle loi, il n'attaque en rien les anciennes, n'en ayant pas le pouvoir; mais ſeulement les couronnes accordées ſans décret par les tribus & les bourgs, ou par les étrangers, & l'affranchiſſement des eſclaves: il défend expreſſément d'affranchir un eſclave ſur le théatre, de faire proclamer ſur le théatre les couronnes accordées par les tribus, par les bourgs, *ou par d'autres*, ſous peine, au héraut, d'être diffamé. Puis donc que le légiſlateur ordonne de proclamer dans la

ſalle du ſénat les couronnes décernées par le ſénat, dans l'aſſemblée du peuple celles que le peuple décerne, puiſqu'il défend de proclamer ſur le théatre les couronnes décernées par les tribus ou par les bourgs, dans la crainte qu'un citoyen, mendiant des couronnes & des proclamations, ne reçoive des honneurs dont il n'eſt pas digne ; puiſqu'il défend en outre d'y proclamer celles qui ſont décernées *par d'autres*, c'eſt-à-dire, par d'autres que le ſénat, le peuple, les tribus & les bourgs : que reſte-t-il en retranchant les couronnes décernées par le ſénat, le peuple, les tribus & les bourgs, ſinon celles décernées par les étrangers ? Les loix mêmes vous prouveront la vérité de ce que j'avance.

Il eſt ordonné par la loi de conſacrer à Minerve la couronne d'or qui aura été proclamée ſur le théatre ; on l'enleve auſſitôt à celui qui eſt couronné : cependant qui oſeroit taxer le peuple d'Athenes d'une économie ſi ſordide ? Jamais un particulier, je ne dis pas une république, ne ſeroit aſſez peu libéral pour proclamer, enlever & conſacrer en même tems la couronne dont il a fait don. C'eſt parceque cette couronne eſt étrangere qu'on la conſacre, de peur, ſans doute, qu'elle ne nous détache de la patrie, en nous faiſant préférer la faveur des étrangers à l'eſtime de nos compa-

triotes. Mais on ne conſacre pas une couronne proclamée dans l'aſſemblée du peuple ; celui qui l'a obtenue peut la garder & la conſerver dans ſa maiſon, afin que ce monument honorable, toujours préſent à ſes yeux & à ceux de ſes enfans, leur inſpire du zele pour la république. Auſſi le légiſlateur a-t-il ajouté qu'on ne proclameroit pas ſur le théatre une couronne étrangere, à moins que le peuple n'y eût conſenti. Il veut que la ville qui voudra couronner un de vos citoyens, vous envoie demander votre conſentement, & que par-là, celui qui eſt couronné vous en ſache gré à vous plus qu'à ceux qui le couronnent, en voyant que c'eſt vous qui avez ſcellé cet honneur de vos ſuffrages. Pour preuve que je dis vrai, écoutez les loix mêmes.

On lit les loix.

Lors donc que pour vous ſéduire ils vous diront que, ſuivant l'expreſſion de la loi, il eſt permis de couronner ſur le théatre, ſi le peuple y conſent, ſouvenez-vous de leur répondre ; oui, ſi c'eſt une ville étrangere qui vous couronne, car ſi c'eſt le peuple d'Athenes, on vous a marqué le lieu où la couronne doit être proclamée ; il vous eſt défendu de la faire proclamer ailleurs que dans l'aſſemblée du peuple. Employez tout un jour à expliquer ces mots, *& jamais ailleurs*, vous ne prouverez point

que

que votre décret ſoit conforme aux loix dans cette partie.

Mais il me reſte un dernier chef d'accuſation auquel je m'attache principalement, je veux dire le motif que Ctéſiphon allegue pour décerner une couronne à Démoſthene ; car voici comme il s'exprime dans ſon décret : *Et le héraut publiera ſur le théatre, en préſence des Grecs, que les Athéniens couronnent Démoſthene pour ſa vertu & ſa fermeté courageuſe, &*, ce qui eſt l'objet eſſentiel, *parcequ'il continue de ſervir le peuple par ſes actions & par ſes diſcours.* La maniere dont je procede eſt fort ſimple & facile à comprendre. Je dois, comme accuſateur, démontrer que les éloges donnés à Démoſthene ſont faux, qu'il n'a jamais commencé & qu'il ne continue pas maintenant à ſervir le peuple par ſes actions & par ſes diſcours. Si je démontre ce point, Ctéſiphon aſſurément eſt condamnable, puiſque toutes les loix défendent d'inſérer des fauſſetés dans des actes publics. L'auteur du décret doit, comme accuſé, établir ce que je détruis. Vous, Athéniens, vous jugerez de nos raiſons. Je commence.

Il ſeroit trop long, ſans doute, de parcourir tous les détails de la vie privée de Démoſthene (1) :

(1) Je n'entreprendrai ni de détruire, ni d'établir les

qu'eſt-il beſoin, par exemple, de vous entretenir de ſa bleſſure prétendue, de l'inciſion qu'il s'eſt faite lui-même à la tête, & de l'accuſation qu'il a intentée à ce ſujet devant l'Aréopage contre Démomele ſon parent ? qu'eſt-il beſoin de rapporter ſon procédé odieux à l'égard de Céphiſodote, lorſque celui-ci, élu pour commander nos vaiſſeaux, partit pour l'Helleſpont ? vous dirai-je comment Démoſthene, qui étoit un des armateurs, qui avoit l'amiral ſur ſon navire, qui mangeoit à la même table, participoit aux mêmes libations & aux mêmes ſacrifices, diſtinction flatteuſe qu'il devoit à une ancienne amitié entre les deux familles ; comment, dis-je, Démoſthene oſa ſe joindre aux accuſateurs qui pourſuivoient à mort ce citoyen comme criminel d'état ? Pourquoi vous rappellerois-je ſon affaire avec Midias (1), les ſoufflets qu'il en reçut

---

anecdotes particulieres avancées contre Démoſthene par un ennemi. = Plus bas, on ne ſait de Démomele & de Céphiſodote que ce qu'en dit ici Eſchine ; on ſait ſeulement que ce dernier aſſiégeoit l'Halopéconèſe quand il fut révoqué, accuſé juridiquement de prévarication, & condamné à une amende de cinq talens.

(1) Midias, citoyen d'Athenes, homme riche & puiſſant. Ennemi de Démoſthene, il avoit porté l'audace juſqu'à lui donner un ſoufflet en plein théâtre lorſqu'il étoit chorege. Il avoit été condamné ſur-le-champ par le

en plein théatre, au milieu de ſes fonctions de chorege, la baſſeſſe qui lui fit vendre trente mines & l'affront qu'il avoit eſſuyé & la condamnation déjà prononcée par le peuple ? Je crois devoir omettre ces faits & beaucoup d'autres pareils : non que je veuille, ou tromper votre attente, ou trahir ma cauſe, mais j'appréhende que vous ne me reprochiez de rapporter des faits certains, à la vérité, mais trop anciens & trop connus. Cependant, Ctéſiphon, un homme dans qui les actions les plus honteuſes ſont ſi avérées & ſi notoires, que le ſeul reproche à faire à l'accuſateur eſt de rapporter des faits trop anciens & trop connus, un tel homme mérite-t-il d'être couronné ou blâmé ? & vous qui avez le front de propoſer des décrets contraires aux loix & à la vérité, devez-vous échapper à la ſévérité des tribunaux, ou être puni par la république ?

---

peuple ; la cauſe devoit être portée à un tribunal particulier pour être jugée en dernier reſſort ; l'orateur avoit déjà compoſé contre Midias un diſcours que nous avons encore : mais il s'accommoda avec lui, & ſe contenta, dit-on, de toucher trente mines [1500 liv.] pour le ſoufflet qu'il en avoit reçu. = *Chorege.* La chorégie étoit une eſpece de fonction publique & ſacrée. Le citoyen qui en étoit revêtu s'engageoit à former à ſes dépens une troupe de muſiciens & de danſeurs pour célébrer les fêtes de Bacchus.

Quant aux iniquités de Démosthene dans le gouvernement, je tâcherai, Athéniens, de vous les exposer dans l'ordre le plus clair. J'apprends qu'il doit, lorsque ce sera son tour à parler, diviser en quatre parties le tems où il a gouverné la république. La premiere, dit-on, il la date de notre guerre avec Philippe au sujet d'Amphipolis, & il la termine à la conclusion de la paix & de l'alliance, que Philocrate a proposées de concert avec lui, comme je le prouverai par la suite. La seconde, suivant sa division, commence au tems où nous avons joui de la paix, & finit au jour où lui-même qui avoit rompu la paix, a proposé la guerre. La troisieme s'étendra depuis le moment où nous avons repris les armes jusqu'à la bataille funeste de Chéronée. La quatrieme, enfin, sera remplie par les circonstances présentes. Après avoir ainsi partagé toute son administration, il doit, à ce que j'ai appris, m'adresser la parole, me demander dans lequel de ces tems je le trouve en faute, dans lequel je soutiens qu'il n'a pas servi le peuple avec zele. Si, refusant de répondre à ses questions, je m'enveloppe de ma robe & veux m'échapper, il ose dire que, venant à moi, il me découvrira le visage, me traînera à la tribune, & me forcera de parler. Afin donc qu'il ne triomphe pas insolemment, que vous, Athéniens, vous soyez prévenus,

& que je ne ſois pas réduit au ſilence, je vous réponds, Démoſthene, en préſence de nos juges, en préſence des autres citoyens qui ſont hors de cette enceinte, & de tous les Grecs dont ce jugement excite la curioſité (& tel eſt leur concours extraordinaire, que jamais cauſe publique n'en vit peut-être un ſi grand nombre) : je vous réponds que je vous trouve en faute dans chacun des tems que vous diſtinguez. Si donc je puis me rappeller des faits qui me ſont parfaitement connus, je me flatte, avec l'aide des dieux & l'attention favorable des juges, de prouver à tout le monde que les dieux & les citoyens qui ont gouverné ſagement la république, ſont les auteurs de notre conſervation, que le ſeul Démoſthene eſt la cauſe de tous nos maux. J'obſerverai dans mon diſcours le même ordre qu'il doit obſerver dans le ſien; je parlerai d'abord du premier tems de ſon adminiſtration dont lui-même doit d'abord vous entretenir, du ſecond enſuite, puis du troiſieme, & enfin des circonſtances préſentes.

Je remonte donc à la paix que Démoſthene & Philocrate ont propoſée conjointement. Vous auriez pu, Athéniens, faire cette premiere paix de concert avec toute la nation, ſi certains miniſtres vous euſſent permis d'attendre les députés que vous aviez alors envoyés à divers peuples de la Grece pour les

animer contre Philippe & les engager à former avec nous une assemblée générale ; vous auriez pu, par la suite des tems, recouvrer la prééminence parmi les Grecs qui vous l'auroient déférée d'eux-mêmes. Vous fûtes privés de ces avantages, grace à Démosthene & à Philocrate, grace à cette cupidité sordide qui les fit conspirer contre vos intérêts. Si le fait, au premier coup d'œil, vous paroît incroyable, écoutez-en les preuves comme si vous veniez examiner un ancien compte de finances. Vous apportez quelquefois à de pareils examens des préjugés peu favorables ; aucun de vous cependant, quand la preuve est faite, n'est assez peu raisonnable pour quitter le tribunal sans convenir de l'exactitude du calcul. Ecoutez-moi de même, si quelques uns de vous, par hasard, apportoient ici cet ancien préjugé, que Démosthene n'a jamais parlé pour Philippe de concert avec Philocrate. Celui qui seroit ainsi disposé, doit suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il m'ait entendu, la justice l'exige. Si donc, Athéniens, je vous rappelle en peu de mots toutes les circonstances, si je vous présente le décret que Démosthene a proposé conjointement avec Philocrate, si le calcul de la vérité même convainc Démosthene d'avoir proposé de concert avec Philocrate plusieurs décrets dans les premieres négociations de la paix & de l'alliance ;

d'avoir flatté Philippe avec la derniere baſſeſſe ; de n'avoir pas attendu les députés envoyés aux Grecs contre ce prince ; d'avoir empêché le peuple de conclure la paix dans une aſſemblée de la nation ; d'avoir enfin livré à Philippe, Cerſoblepte, roi de Thrace, notre ami & notre allié : ſi je vous offre ſur tous ces objets des preuves évidentes, je vous fais une demande des plus juſtes ; convenez avec moi, je vous en ſupplie, que le premier tems de ſon adminiſtration n'eſt pas à l'abri de reproche. Je parlerai de façon que vous n'aurez pas de peine à me ſuivre.

Philocrate propoſa un décret, par lequel Philippe pouvoit envoyer ici un héraut d'armes & des députés pour la paix & pour l'alliance : ce décret fut attaqué comme contraire aux loix. Le tems du jugement arriva : Lycine étoit accuſateur ; Philocrate accuſé ; Démoſthene défendoit Philocrate : celui-ci fut abſous. Quelque tems après, c'étoit ſous l'archonte Thémiſtocle, Démoſthene entre au ſénat en qualité de ſénateur : dignité qu'il n'avoit pas obtenue par le ſort, mais à prix d'argent & par intrigue ; il entre afin de ſeconder en tout Philocrate par ſes diſcours & par ſes actions, comme ſa conduite l'a prouvé. Il fait paſſer, en effet, un ſecond décret de Philocrate, dans lequel celui-ci demande que l'on choiſiſſe dix députés qui join-

dront Philippe, & le prieront d'envoyer ici des plénipotentiaires pour la paix : Démosthene étoit un des députés. A son retour de Macédoine il parloit hautement en faveur de la paix, & confirmoit le rapport de ses collegues. Enfin, seul des sénateurs il propose de conclure un traité avec le héraut d'armes & les députés de Philippe, se conformant en cela aux vues de Philocrate. L'un avoit permis à Philippe d'envoyer ici un héraut d'armes & des députés, l'autre conclut avec eux. Mais écoutez la suite, & donnez-moi toute votre attention.

Démosthene s'étant brouillé avec ses collegues & les ayant chargés de calomnies, intriguoit à leur insu avec Philocrate ; ce qui ne doit pas étonner, puisqu'ils rempliſſoient l'ambassade & proposoient ensemble les décrets. Ils agissoient tous deux de concert, & vouloient premièrement, que vous n'attendissiez pas les députés envoyés par vous aux Grecs pour les animer contre Philippe, afin que par-là vous fissiez la paix seuls, & non avec les autres Grecs. Ils vouloient, en second lieu, vous faire conclure avec le roi de Macédoine non seulement la paix, mais une alliance ; afin que les peuples de votre parti fussent entièrement découragés, en voyant que vous-mêmes qui les animiez à la guerre, vous aviez déterminé chez vous non seulement la paix, mais une alliance. Ils vouloient enfin que Cer-

ſoblepte, roi de Thrace, ne fût pas compris dans le traité, & qu'il n'y eût aucune part; cependant on armoit déjà contre ce Prince. Celui qui achetoit ces avantages n'avoit pas tort; il lui étoit permis de ne pas négliger ſes intérêts avant la concluſion du traité. Ceux qui lui vendoient, qui lui livroient les reſſources de la république, méritoient ſeuls toute votre indignation. Ce Démoſthene, qui ſe dit aujourd'hui l'ennemi d'Alexandre, qui ſe diſoit autrefois l'ennemi de Philippe, cet anti-macédonien, qui me reproche l'amitié d'Alexandre, vous enleve adroitement l'avantage des circonſtances. Il propoſe un décret en vertu duquel les prytanes convoqueront une aſſemblée le huit du mois de Mai, jour conſacré aux jeux & aux ſacrifices en l'honneur d'Eſculape, jour de fête, choſe inouie juſqu'alors, afin, diſoit-il, (c'étoit ſon prétexte), afin qu'auſſitôt que les députés de Philippe ſeront arrivés, vous délibériez ſans délai ſur ceux que vous enverrez à Philippe. Il propoſoit une aſſemblée pour des députés qui étoient encore en Macédoine; & dérobant à la république un tems précieux, il précipitoit les affaires pour que vous fiſſiez la paix ſeuls avant le retour de vos députés, & ſans attendre l'acquieſcement des autres peuples de la Grece. Après quoi, Athéniens, les députés de Philippe arriverent; ceux qu'on avoit envoyés aux Grecs

pour les animer contre ce prince, étoient encore abſens ; que fait Démoſthene ? il fait paſſer un ſecond décret, qui porte qu'on délibérera non ſeulement ſur la paix, mais ſur l'alliance, avant le retour de vos députés, auſſitôt après les fêtes de Bacchus le 18 & le 19 du mois. Pour preuve que je dis vrai, écoutez les décrets mêmes.

On lit les décrets.

On tint donc deux aſſemblées auſſitôt après les fêtes de Bacchus. Dans la premiere, celle du 18, on lut le décret fait par les alliés en commun, & dont voici en peu de mots les principaux articles. Ils vouloient d'abord que vous délibéraſſiez ſur la paix ſeulement; ils ne parloient pas d'alliance, non par oubli, mais parcequ'ils penſoient que la paix elle-même étoit plus néceſſaire qu'honorable. Enſuite, pour corriger & prévenir les deſſeins perfides de Démoſthene, ils demandoient que le peuple de la Grece, qui voudroit s'inſcrire avec Athenes ſur la même colonne (1), & avoir part aux traités, eût trois mois pour le faire. On retiroit de là deux grands avantages. On ménageoit premièrement aux Grecs un eſpace de trois mois, qui

(1) On gravoit ſur des colonnes de marbre ou d'airain les traités que l'on faiſoit avec quelque prince ou quelque république.

ſuffiſoit pour leurs ambaſſades ; on procuroit, en ſecond lieu, à la république la bienveillance des Grecs par le moyen d'une aſſemblée générale, & on la mettoit dans le cas de ne point faire la guerre ſeule & ſans défenſe, ſi les traités venoient à être rompus ; malheur dans lequel vous a jettés Démoſthene. La lecture du décret même vous prouvera ce que je dis.

On lit le décret des alliés.

Je me déclarai, je l'avoue, pour ce décret, & je fus imité par ceux qui avoient harangué le peuple dans la premiere aſſemblée ; le peuple, en un mot, ſe ſépara convaincu qu'on feroit la paix, & qu'on la feroit conjointement avec toute la Grece, mais qu'il n'étoit pas à propos de parler d'alliance, à cauſe de la ſollicitation faite aux Grecs. Une nuit ſe paſſe, on s'aſſemble le lendemain. Alors Démoſthene s'emparant de la tribune, & ne laiſſant à perſonne la liberté de parler, commence par attaquer tout ce qu'on avoit dit la veille ; *qu'en vain on prenoit des arrangemens, ſi l'on n'y faiſoit conſentir les députés de Philippe, qu'il ne connoiſſoit pas de paix ſans alliance. Il ne faut pas*, diſoit-il, (je me ſouviens encore de l'expreſſion, elle m'a frappé par l'odieux du mot & de la perſonne) *il ne faut pas ARRACHER* (1) *l'alliance de la paix*,

(1) *Arracher.* Cette expreſſion eſt dure en françois,

ni attendre les lenteurs des autres Grecs, mais faire la guerre ou conclure la paix ſéparément. Il finit par adreſſer la parole à Antipater de deſſus la tribune, après avoir concerté avec lui les queſtions & les réponſes contre les intérêts de la république. On vit paſſer enfin ce que Démoſthene avoit emporté par ſes déclamations, & ce que Philocrate avoit propoſé dans un décret.

Il leur reſtoit encore à livrer la Thrace avec ſon roi Cerſoblepte. Ils le firent auſſi le 25me jour du mois de Mai, avant que Démoſthene partît pour la ſeconde ambaſſade où la paix devoit être conclue. Car ce grand ennemi de Philippe & d'Alexandre, cet orateur qui affecte aujourd'hui de décrier les Macédoniens, a fait deux ambaſſades en Macédoine, quoique rien ne l'obligeât d'en accepter une ſeule. Sénateur par intrigue, préſent à l'aſſemblée, je dis celle du 25, il livra Cerſoblepte de concert avec Philocrate. En effet, ſans qu'on

---

elle rend mot pour mot l'expreſſion grecque, qui ſembloit dure à Eſchine, & qui peut-être n'étoit que forte dans la circonſtance où Démoſthene s'en étoit ſervi. Il faut ſe repréſenter le moment où parle l'orateur, & ſe mettre à ſa place pour juger de ſes expreſſions. = *Antipater*, un des députés de Philippe. C'eſt le même Antipater qu'Alexandre laiſſa en Macédoine pendant ſon abſence, avec la qualité de vice-roi.

s'en apperçût, Philocrate inféra dans ſon décret & Démoſthene fit paſſer l'article fatal à ce prince. Cet article porte que les députés des alliés prêteront ſerment le même jour entre les mains des députés de Philippe ; or n'admettre au ſerment que ceux qui avoient des députés, c'étoit en exclure Cerſoblepte qui n'en avoit point. Pour preuve de ce que j'avance, qu'on nous liſe le nom du citoyen qui a propoſé le décret, & celui du préſident qui l'a fait paſſer.

On lit le décret & le nom du préſident.

Qu'il eſt beau, Athéniens, qu'il eſt beau l'établiſſement des archives publiques ! Les écrits qu'on y dépoſe, monumens ineffaçables, ne varient pas au gré de ces traîtres qui changent ſi aiſément de parti : ils fourniſſent au peuple les moyens de connoître, quand il voudra, ces hommes qui, après une adminiſtration criminelle, ſe déguiſent tout-à-coup en citoyens vertueux.

Il me reſte à vous parler de ſa baſſe flatterie. On ne verra jamais que dans le cours de l'année où il étoit ſénateur, il ait accordé la préſéance à aucun député : il l'accorda cependant alors, pour la premiere & la ſeule fois, aux députés de Philippe ; il leur fit apporter des couſſins, & fit étendre devant eux des tapis de pourpre ; dès le point du jour il les conduiſit lui-même au théatre : enſorte

que ces baſſes & indignes complaiſances lui attiroient les huées du peuple. Lorſqu'ils partirent pour Thebes, ce fut lui qui fit le marché pour les voitures ; il les accompagna juſqu'à Thebes, à la honte & à la confuſion de ſa patrie. Mais pour ne point m'écarter de mon ſujet, greffier, liſez-nous le décret qui concerne la préſéance.

On lit le décret.

Ce flatteur outré de Philippe, ô Athéniens, inſtruit le premier de la mort de ce prince par un exprès que lui envoyoit Charideme (1), feignit d'avoir un ſonge de la part des dieux : il prétendit impudemment avoir reçu cette nouvelle, non de Charideme, mais de Jupiter & de Minerve, qu'il outrage le jour par ſes parjures, & avec leſquels il dit avoir la nuit des entretiens ſecrets qui l'éclairent ſur l'avenir. Il venoit de perdre une fille unique ; & avant de la pleurer, avant de lui rendre les derniers devoirs, il parut en public couronné de fleurs, revêtu d'une robe blanche ; il

(1) Il y avoit un Charideme, qui étoit né à Orée, ville d'Eubée, qui apprit la guerre ſous Iphicrate, & mérita, par ſes ſervices, le droit de cité dans Athenes. Si c'eſt du même Charideme qu'il eſt ici queſtion, ſans doute qu'il ſe trouvoit à la cour de Philippe, quand celui-ci fut aſſaſſiné par Pauſanias, & qu'il inſtruiſit Démoſthene ſecrètement & promptement de la mort de ce prince.

immola des victimes au mépris des loix les plus ſacrées, le malheureux ! après avoir perdu celle qui la premiere & la ſeule lui avoit donné le doux nom de pere. Ce n'eſt point à ſon malheur que j'inſulte, c'eſt ſa perverſité que je veux démaſquer. Un homme qui n'aime pas ſes enfans, un mauvais pere, ne ſera jamais un orateur integre; un homme qui ne chérit pas les perſonnes qu'il doit le plus chérir, qui le touchent de plus près, n'aimera pas davantage ceux qui ne lui ſont unis que par la qualité de citoyens. Non, un particulier pervers ne ſera jamais un bon miniſtre; & celui qui ne porte au ſein de ſa famille qu'un naturel inſenſible & dur, n'a montré en Macédoine dans ſon ambaſſade ni vertu ni probité : il a pu changer de lieu, il n'a pas changé de caractere.

Pourquoi donc alors cette révolution ſubite ? car me voici arrivé au ſecond tems de ſon adminiſtration; pourquoi Philocrate, engagé dans les mêmes complots que Démoſthene, a-t-il été condamné & exilé comme criminel d'état en même tems que Démoſthene s'eſt porté pour accuſateur contre ſes collegues ? comment ce miniſtre odieux nous a-t-il enfin plongés dans un abîme de maux ? je vais vous le dire, Athéniens; la choſe mérite d'être écoutée.

Philippe avoit paſſé les Thermopyles, il avoit

renverſé, contre l'attente de tout le monde, les villes des Phocéens, & augmenté la puiſſance des Thébains plus que ne le demandoit le bien de la Grece & notre propre avantage, car pour lors nous penſions ainſi; une alarme ſubite vous avoit fait déſerter la campagne, on ſe plaignoit hautement des citoyens députés pour la paix, & ſur-tout de Philocrate & de Démoſthene, qui avoient été en ambaſſade, & qui de plus avoient propoſé les décrets (ils s'étoient depuis brouillés pour les raiſons, ſans doute, que vous ſoupçonnâtes vous-mêmes): effrayé par ces événemens imprévus, prenant conſeil des vices de ſon cœur, de ſa lâcheté naturelle, & de l'envie qu'il portoit à Philocrate mieux payé par Philippe, Démoſthene s'imagina que s'il ſe mettoit à déclamer contre le prince & à accuſer ſes collegues d'ambaſſade, Philocrate ſuccomberoit infailliblement, ſes autres collegues ſeroient en péril, que pour lui il ſe feroit honneur, & que plus il trahiroit ſes amis, plus il paroîtroit ſervir ſa patrie. Inſtruits de ſon deſſein, les ennemis du repos public le preſſoient de monter à la tribune, publiant par-tout que c'étoit le ſeul homme incorruptible. Celui-ci prenant la parole & ſecondant leurs vues, ne manquoit pas de leur fournir des ſemences de guerre & de trouble. C'eſt lui qui le premier nous fit connoître des places dont les noms

noms même nous avoient été jusqu'alors inconnus, Dorisque, Ergisque, Myrgisque, Ganos & Ganide. C'est lui dont les chicanes éternelles ont fermé toute voie d'accommodement. Si Philippe n'envoie pas de députés, c'est qu'il mépriſe la république ; s'il en envoie, ce ſont des eſpions & non des députés : s'il propoſe de déférer les plaintes reſpectives à une ville neutre & impartiale ; il n'eſt point de juge impartial entre Philippe & nous : s'il nous donne l'Halonèſe ; diſputant ſur les mots, il doit, diſoit-il, non la donner, mais la rendre. C'eſt lui enfin qui a rompu la paix, qui nous a précipités dans une guerre malheureuſe, en faiſant couronner ceux qui, au mépris du traité, ont porté la guerre, ſous la conduite d'Ariſtodeme (1), dans la Theſſalie & dans la Magnéſie.

Oui, dira-t-on ; mais par l'alliance des Eubéens & des Thébains, pour me ſervir de ſes propres paroles, *il a revêtu notre ville de murs d'airain & de diamant.* Mais, Athéniens, dans ces parties là mêmes de ſon miniſtere, il vous a cauſé, ſans que vous y priſſiez garde, les plus énormes préjudices. Je voudrois bien déja paſſer à l'alliance des Thé-

(1) Ariſtodeme, général Athénien. Il eſt parlé, dans le diſcours de Demoſthene, d'un autre Ariſtodeme qui étoit comédien, & qui ne commanda jamais les armées.

bains, cette alliance ſi importante; mais afin de procéder avec ordre, je commence par les Eubéens.

Vous aviez beaucoup à vous plaindre non ſeulement de Mnéſarque de Chalcide (1), pere de Tauroſthene & de Callias, ces deux hommes que Démoſthene décore aujourd'hui du titre d'Athéniens qu'il leur a vendu; mais encore de Thémiſon d'Erétrie qui en tems de paix nous avoit enlevé Orope : cependant lorſque les Thébains paſſerent en Eubée, avec le deſſein d'en réduire les villes en ſervitude, ſans ſonger alors au mal qu'on vous avoit fait, vous ſecourûtes les Eubéens par terre & par mer dans l'eſpace de cinq jours, & en moins de trente vous obligeâtes les Thébains à mettre bas les armes. Maîtres de l'Eubée, vous rendîtes aux Eubéens & leurs villes & leur liberté : & vous aviez raiſon de rendre ce dépôt remis entre vos mains, vous ſentiez qu'il n'étoit pas juſte d'abuſer de la confiance pour ſatisfaire votre reſſentiment.

Les Chalcidiens payerent d'ingratitude votre généroſité. Quand vous repaſsâtes en Eubée pour

(1) Mnéſarque, Callias, Tauroſthene, Thémiſon, connus ſur-tout par ce que dit d'eux Eſchine, ſoit que tout ce qu'il en dit ſoit vrai, ſoit qu'il ſoit faux en partie.

ſecourir Plutarque (1), d'abord ils feignoient du moins d'être vos amis; mais dès que nous fûmes arrivés à Tamynes, & que nous eûmes franchi le mont Cotylée, Callias de Chalcide, à qui Démoſthene prodiguoit des éloges qu'il s'étoit fait payer, Callias, voyant l'armée d'Athenes enfermée dans des défilés d'où elle ne pouvoit ſortir que par une victoire, & où elle n'eſpéroit de ſecours ni par terre ni par mer, ramaſſa dans toute l'Eubée des troupes qu'il renforça de celles que lui envoyoit Philippe. Tauroſthene, d'ailleurs, qui aujourd'hui nous tend la main à tous d'un air ſi gracieux, amena lui-même de Phocide des milices ſoudoyées, & s'étant joint à ſon frere, ils vinrent enſemble comme pour nous écraſer. Et ſi, ſecondés par la faveur des dieux, nos ſoldats n'euſſent montré le plus grand courage, & vainqueurs près de l'Hippodrome (2) de Tamynes, n'euſſent forcé les ennemis de mettre bas les armes, la république

(1) Plutarque, citoyen d'Erétrie, ville d'Eubée, demanda aux Athéniens du ſecours contre Philippe qui menaçoit l'Eubée, & trahit enſuite les Athéniens en ſe joignant à Philippe. = *Tamynes*, ville d'Eubée, près de laquelle les Athéniens, conduits par Phocion, défirent les Chalcidiens. *Cotylée*, montagne voiſine de cette ville.

(1) Hippodrome, place deſtinée à la courſe des chevaux.

étoit déshonorée. Car, dans la guerre, le plus grand malheur n'eſt pas d'être vaincu, mais de l'être par un ennemi qu'on mépriſe.

Malgré l'indignité du procédé des Eubéens, vous vous réconciliâtes encore avec eux. Callias, à qui vous aviez pardonné ſa faute, revint bientôt à ſon naturel. Sous prétexte d'aſſembler à Chalcide un conſeil général, mais cherchant en effet à tourner contre Athenes les forces de l'Eubée, aſpirant à une domination tyrannique, & ſe flattant d'engager Philippe à le ſeconder dans ſes vues, il fait un voyage en Macédoine ; il ſuivoit ce prince par-tout, & ſe diſoit un de ſes courtiſans. Il offenſe ce monarque, ſe ſauve de ſon royaume, & va faire ſa cour aux Thébains. Il abandonne encore ceux-ci, plus inconſtant que l'Euripe (1) ſur les bords duquel il habitoit. Placé entre la haine des Thébains & celle de Philippe, voyant des ennemis de toutes parts, & ne ſachant de quel côté ſe tourner, il n'appercevoit qu'une reſſource, c'étoit d'engager les Athéniens à faire alliance avec lui,

(1) Euripe, détroit qui ſéparoit l'Eubée du continent de la Grece ; il avoit chaque jour de fréquens flux & reflux. Séneque le tragique, & Pline le naturaliſte, prétendent que le flux & le reflux de l'Euripe revient ſept fois en vingt-quatre heures.

à ſe dire alliés de Callias, & à le ſecourir ſi on l'attaquoit, comme il avoit tout lieu de le craindre, ſi vous ne l'empêchiez.

Dans cette penſée, il députe à Athenes Glaucete, Empédon, & Diodore fameux coureur (1), avec de vaines eſpérances pour le peuple, & de l'argent pour Démoſthene & ſes partiſans. Il achetoit à la fois trois avantages. D'abord il ne vouloit pas manquer votre alliance; car il n'y avoit point de milieu, ſi vous la lui refuſiez dans un juſte reſſentiment, il falloit de toute néceſſité ou qu'il s'enfuît de Chalcide, ou qu'il y périt s'il y reſtoit, tant il y avoit de troupes prêtes à tomber ſur lui de la part de Philippe & des Thébains: en ſecond lieu, il devoit payer quiconque feroit paſſer

(1) En grec, *Diodore qui autrefois s'étoit exercé dans les combats de la longue courſe.* Perſonne n'ignore que la courſe tenoit un rang conſidérable entre les exercices des athletes. Il y avoit différentes ſortes de courſes, ſelon la longueur de la carriere que l'on couroit; les trois principales étoient celles qu'on appelloit *Stadium*, *Diaulus & Dolichus*, c'eſt-à-dire, *la ſtade ou la courſe ſimplement dite*, *la courſe redoublée*, *& la longue courſe.* La courſe ſimple ou la ſtade contenoit cent vingt-cinq pas géométriques: la courſe double, deux fois autant; mais la longue contenoit douze ſtades, & même plus encore. Glaucete, Empédon, Diodore, inconnus d'ailleurs.

l'alliance qu'il desiroit, de façon que ceux de Chalcide ne fussent pas tenus d'envoyer ici des députés : il vouloit enfin se dispenser de fournir des subsides. Callias obtint toutes ses demandes. Ce Démosthene, qui se dit l'ennemi des tyrans, qui, suivant Créſiphon, sert le peuple avec zele dans tous ses discours, vendit alors les intérêts de la république, vous proposa de faire alliance avec les Chalcidiens, & de les secourir en toute occasion, nous donnant quelques mots en échange, ajoutant, pour la forme, que ceux de Chalcide nous secourroient si on marchoit contre nous. La dispense d'envoyer ici des députés, & de fournir les subsides qui devoient être tout le nerf de la guerre, il la vendit encore à ce peuple. Il couvroit d'expressions honnêtes la honte de ses actions, affectoit de beaux sentimens, & vous faisoit croire qu'il falloit d'abord secourir les Grecs qui avoient besoin de secours, & ne songer à l'alliance qu'après les avoir sauvés. Mais afin qu'on sache que je ne dis rien que de véritable, greffier, prenez la lettre de Callias (1), & le décret de Démosthene

(1) *La lettre de Callias*, sans doute la lettre remise par Callias aux députés qu'il envoyoit aux Athéniens. Eschine fait prendre trois pieces au greffier, & n'en fait lire qu'une ; comme si cette réflexion lui fût venue dans

concernant l'alliance, avec le traité même d'alliance; mais ne liſez que le décret.

On lit le décret.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir vendu aux Chalcidiens de ſi grands intérêts, la diſpenſe d'envoyer ici des députés & de fournir des ſubſides; vous allez entendre un trait encore plus criant. Callias & Démoſthene le héros de Ctéſiphon, en ſont venus à cet excès, l'un d'inſolence, l'autre de cupidité, qu'en votre préſence & ſous vos yeux, ils vous ont dérobé les contributions d'Orée & d'Erétrie montant à dix talens, & qu'après avoir diſpenſé les députés de ces villes de venir aux aſſemblées dans Athenes, ils les ont convoquées à Chalcide, au conſeil général de l'Eubée. Quelles manœuvres ont-ils employées pour réuſſir? c'eſt ce qui mérite d'être entendu.

Callias ſe rend ici, non plus par députés, mais lui-même en perſonne; il ſe préſente à l'aſſemblée du peuple, vous débite de longs diſcours concertés avec Démoſthene: il arrivoit, diſoit-il, du Péloponèſe, où il avoit impoſé une contribution de cent talens pour la guerre contre Philippe; il ſpé-

---

le moment à l'eſprit, que le décret de Démoſthene parloit de la lettre de Callias & du traité d'alliance, & qu'ainſi la lecture du décret devoit ſuffire.

cifioit les ſommes que chaque peuple devoit fournir : les Achéens & les Mégariens ſoixante talens, toutes les villes de l'Eubée quarante ; avec leſquels on ſoudoieroit des armées de terre & de mer : d'autres Grecs, ſelon lui, ne demandoient pas mieux que d'entrer dans la contribution, enſorte qu'on ne manqueroit ni d'argent ni de ſoldats. Voilà pour les objets qu'il vouloit rendre publics. Il ajoutoit qu'il étoit occupé d'autres négociations qu'il vouloit tenir ſecretes, & dont quelques uns de nos citoyens étoient inſtruits. Il finiſſoit en nommant Démoſthene, & en le priant de rendre témoignage à la vérité de ſes diſcours.

Celui-ci s'avançant d'un air grave, donnoit de grands éloges à Callias, feignoit d'être inſtruit du ſecret, & ſe diſpoſoit à vous rendre compte de ſa députation dans le Péloponèſe & dans l'Acarnanie. Son diſcours, en ſomme, ſe réduiſoit à ceci : il avoit fait contribuer, diſoit-il, pour la guerre contre Philippe, tous les Péloponéſiens & tous les Acarnaniens ; il avoit réglé les ſubſides que fourniroient ces deux peuples, ſubſides avec leſquels on équiperoit des galeres, on leveroit mille hommes de cavalerie & dix mille d'infanterie ; en outre, ces mêmes peuples devoient fournir de leurs propres milices chacun plus de deux mille ſoldats peſamment armés ; les confédérés, ajou-

toit-il, vous accordoient tous de concert le commandement : l'exécution de ces projets n'étoit pas renvoyée à un terme fort éloigné, mais fixée au 16 d'Avril ; & même, disoit-il, il avoit annoncé dans les villes, pour le 15, un rendez-vous général à Athenes. Cet imposteur, ô Athéniens, a une méthode qui lui est propre. Lorsqu'un menteur ordinaire débite ses mensonges, il n'a garde de s'exprimer clairement & avec précision, dans la crainte d'être convaincu d'imposture : mais lorsque Démosthene avance une fausseté, il débute par des sermens, & fait des imprécations sur lui-même ; puis il annonce avec assurance des faits qu'il sait bien ne devoir jamais arriver, il marque le tems précis où ils doivent arriver ; des personnes qu'il n'a jamais vues il les cite par leurs noms ; en un mot, pour mieux surprendre ceux qui l'écoutent, il emprunte le langage de la vérité même ; d'autant plus digne de votre haine, que, sous le masque de la vertu, la malice de son cœur en profane les caracteres.

Mais continuons notre récit. Démosthene fit suivre sa harangue de la lecture d'un décret plus long que l'Iliade, & plus vuide que les discours qu'il débite, que la vie qu'il mene, rempli d'espérances chimériques & d'armées imaginaires. Dans ce décret, après avoir détourné votre attention de

ſa fripponnerie, & vous avoir tenus en ſuſpens par une longue énumération d'avantages en idée, il vient à ſon but, & veut qu'on choiſiſſe des députés pour Erétrie, qui prieront les Erétriens (en effet, il étoit bien néceſſaire de les prier) de remettre leurs cinq talens, non à vous, mais à Callias; il veut de plus qu'on choiſiſſe d'autres députés pour les Oritains qui les prieront de regarder comme leur ami & leur ennemi l'ami & l'ennemi d'Athenes. Après quoi, il fait voir encore qu'un vil intérêt eſt le ſeul motif du décret qu'il propoſe; on y lit cet article, *Et les députés exigeront des Oritains qu'ils paient leurs cinq talens non à vous, mais à Callias.*

Pour preuve que je dis vrai, greffier, laiſſant là les armées, les galeres, tout ce faſtueux appareil de promeſſes frivoles, arrêtez-vous à la partie du décret qui prouve la baſſe cupidité de cet infâme & odieux perſonnage, de cet homme qui, ſelon Ctéſiphon, continue à ſervir le peuple par ſes diſcours & par ſes actions.

On lit une partie du décret de Démoſthene.

Vous avez donc goûté, Athéniens, le vain plaiſir d'entendre parler d'armées, de galeres, de rendez-vous (1), de députés, tandis que vous

(1) *De rendez-vous*, en grec, *de pleine lune*, c'eſt-à-

avez eſſuyé la perte réelle de dix talens, contribution de vos alliés.

Il me reſte à vous prouver que Démoſthene a mis cet article dans ſon décret pour trois talens qu'il devoit recevoir, l'un de Chalcide par les mains de Callias, l'autre d'Erétrie par les mains de Clitarque, le troiſieme enfin de la ville d'Orée; & c'eſt ce dernier talent qui a dévoilé tout le myſtere, les Oritains ayant un gouvernement démocratique, & faiſant tout par décrets. Ce peuple épuiſé par la guerre contre Philippe, réduit à une extrême diſette, envoie à Démoſthene Gnoſideme, fils de ce Charigene autrefois tout-puiſſant dans leur ville, pour le prier de remettre aux Oritains le talent qu'ils lui devoient, avec promeſſe de lui ériger une ſtatue d'airain dans leur ville. Démoſthene répondit à Gnoſideme qu'il n'avoit que faire d'un vil morceau d'airain, qu'il ſauroit bien ſe faire payer de ſon talent par Callias. Les malheureux Oritains, preſſés de fournir une ſomme dont ils manquoient pour lors, engagerent les revenus publics, promirent de lui donner tous les mois, pour intérêt de ſa corruption, une drachme par mine, juſqu'à ce qu'ils euſſent acquitté le principal; ce

---

dire, le 15 du mois, pour lequel jour Démoſthene avoit annoncé un rendez-vous général à Athenes.

qui fut confirmé par un décret du peuple. Pour preuve de ce que je dis, qu'on liſe le décret des Oritains.

On lit le décret des Oritains.

Ce décret, Athéniens, eſt en même tems le déshonneur de la république, une preuve frappante des prévarications de Démoſthene, & la condamnation évidente de Ctéſiphon; car il n'eſt pas poſſible qu'un homme capable d'un trait de cupidité auſſi honteux, ſoit un bon citoyen, comme l'a oſé dire Ctéſiphon dans ſon décret.

C'eſt ici que je place le troiſieme tems de ſon adminiſtration, époque funeſte où ce miniſtre a perdu ſans reſſource les affaires d'Athenes, & celles de la Grece, par ſes impiétés envers le temple de Delphes, par cette alliance également injuſte & déſavantageuſe qu'il nous a fait contracter avec les Thébains. Je commence par ſes crimes envers les dieux.

Il eſt une campagne appellée *Cirrhée*, un port nommé *le port maudit & abominable* : ce pays étoit jadis habité par les Cirrhéens (1) & les Acragalli-

(1) *Cirrhéens*, habitans de Cirrhe, ville de Phocide, dont la plaine Cirrhée empruntoit ſon nom. *Acragallides*, peuple voiſin des Cirrhéens. = *Amphictyons*. Nous avons déjà parlé de l'aſſemblée des amphictyons : ils s'aſſem-

des, nations criminelles, qui avoient profané le temple de Delphes, pillé les offrandes, insulté les amphictyons. Nos ancêtres sur-tout, à ce que l'on rapporte, & les autres amphictyons, indignés de la conduite de ces peuples, consulterent l'oracle pour savoir quelle peine on leur imposeroit. *Il faut*, répondit la Pythie, *faire la guerre aux Cirrhéens & aux Acragallides jour & nuit; les réduire en servitude, ravager leur territoire, le consacrer à Apollon Pythien* (1), *à Diane, à Latone, à la sage Minerve, le laisser entièrement inculte, ne le labourer jamais vous-mêmes, &*

---

bloient deux fois l'année; le printems à Delphes, & l'automne aux Thermopyles. La plupart des peuples de la Grece avoient droit d'y envoyer deux députés; ils y en envoyoient quelquefois jusqu'à trois ou quatre, mais qui n'avoient que deux voix. Le premier, le chef des députés, s'appelloit *hiéromnémon*, c'est-à-dire, garde des sacrés registres; les autres se nommoient *pylagores*, c'est-à-dire, orateurs députés aux Thermopyles. On traitoit, dans cette assemblée, des affaires générales de la religion & de la nation. = *Pythie*, prêtresse d'Apollon, qui rendoit les oracles à Delphes.

(1) Apollon Pythien, ainsi nommé, parcequ'il avoit tué à coups de fleches le serpent Python = *A la sage Minerve*, en grec, *à Minerve la prévoyante.* Dans Athenes on honoroit Minerve sous le nom de *prévoyante*, parcequ'elle avoit su prévoir le tems où Latone seroit dans son

ne point permettre qu'un autre le laboure. D'après cette réponſe, & de l'avis de Solon, cet excellent légiſlateur, ce poète philoſophe (1), les amphictyons réſolurent de marcher contre les peuples proſcrits par l'oracle. Ayant donc raſſemblé des forces conſidérables parmi les Grecs amphictyoniques, ils réduiſirent les habitans en ſervitude, comblerent les ports, raſerent les villes, en conſacrerent le ſol & le territoire, ſuivant les ordres de la Pythie. Ils s'engagerent de plus, par un ſerment ſolemnel, à ne point labourer eux-mêmes le terrein ſacré, & à ne point permettre qu'un autre le labourât, mais à défendre le dieu & le terrein qui lui étoit conſacré, de leurs biens, de leurs perſonnes, de tout leur pouvoir. Ce ſerment ne parut pas même leur ſuffire, ils l'accompagnerent d'une imprécation horrible conçue en ces termes : *S'il*

---

terme, & préparer toutes les choſes néceſſaires pour les couches de cette déeſſe. Mais en général les Athéniens entendoient par *Minerve Prévoyante*, l'intelligence de l'Etre ſouverain, & cette providence par laquelle il regle tous les événemens.

(1) Nous verrons dans la harangue de Démoſthene ſur la fauſſe ambaſſade que Solon aimoit beaucoup la poéſie, & qu'il avoit fait un grand nombre de vers. = Les *Grecs amphictyoniques*, c'eſt-à-dire, les Grecs qui avoient droit d'envoyer des députés à l'aſſemblée des amphictyons.

ſe trouve des tranſgreſſeurs, particulier, république, ou nation entiere, qu'ils ſoient exécrables, dévoués à la colere d'Apollon Pythien, de Diane, de Latone, de la ſage Minerve, que la terre ne produiſe pas pour eux ſes fruits, que leurs femmes ne leur donnent que des monſtres, & non des enfans qui leur reſſemblent; que même leurs troupeaux n'engendrent pas des petits ſuivant l'ordre naturel; qu'ils ne réuſſiſſent ni dans la guerre, ni dans les procès, ni dans le commerce, qu'ils périſſent miſérablement, eux, leurs maiſons, leurs familles: que leurs ſacrifices ne ſoient agréés ni d'Apollon Pythien, ni de Diane, ni de Latone, ni de la ſage Minerve, que leurs offrandes ne ſoient pas mêmes reçues de ces dieux! Pour preuve de ce que je dis, greffier, liſez-nous la réponſe de l'oracle. Ecoutez, Athéniens, à la ſuite de cette réponſe, écoutez l'imprécation horrible; rappellez-vous auſſi les ſermens des amphictyons, les ſermens de vos ancêtres.

RÉPONSE DE L'ORACLE.

N'eſpérez pas abattre une ville ennemie;
L'orgueil de ſes remparts bravera vos efforts,
Par ſes flots écumans ſi la mer en furie
Des terres d'Apollon ne vient baigner les bords.

On lit les ſermens & l'imprécation.

Malgré cette imprécation, ces ſermens, & cette

réponſe de l'oracle, gravés encore aujourd'hui ſur la pierre, les Locriens d'Amphiſſe (1), ou plutôt leurs chefs, les plus ſcélérats des hommes, labourerent le terrein ſacré, réparerent & habiterent *le port maudit & abominable*, exigerent des péages de ceux qui y entroient, & corrompirent par argent quelques uns des pylagores parmi leſquels étoit Démoſthene. Celui-ci, nommé par vous pylagore, reçut des Amphiſſiens mille drachmes pour ne rien dire à leur ſujet dans le conſeil des amphictyons. De plus, on convint pour toujours de lui envoyer tous les ans à Athenes vingt mines d'un argent impie & ſacrilege, à condition qu'il défendroit les Amphiſſiens de tout ſon pouvoir auprès du peuple. De là il eſt arrivé, encore plus qu'auparavant, que tous ceux qui l'approchoient, particulier, prince, ou république, il les plongeoit bientôt dans des maux irrémédiables.

Mais admirez, Athéniens, la puiſſance du ſort, qui triomphe de l'impiété des Locriens d'Amphiſſe. Sous l'archonte Théophraſte, & ſous l'hiéromnémon Diognete, vous choisîtes pour députés, ce

(1) Les Locriens ſe diviſoient en *Loeriens-Ozoles*, en *Locriens-Opontiens*, & en *Locriens-Epicnémides*. Ces trois ſortes de Locriens avoient chacun leur capitale. Celle des Locriens-Ozoles, étoit Amphiſſe.

Midias

Midias (1) ſi connu lorſqu'il vivoit (& je voudrois qu'il vécût encore pour plus d'une raiſon), Thraſiclès, & moi troiſieme avec eux. Dès que nous fûmes arrivés à Delphes, Diognete, notre chef, fut attaqué de la fievre ; la même choſe étoit arrivée à Midias. Les autres amphictyons avoient déja pris ſéance : quelques uns d'entre eux, qui vouloient donner à notre ville des preuves de leur attachement, nous firent ſavoir que les habitans d'Amphiſſe, livrés alors & dévoués aux Thébains, propoſoient contre nous un décret, qu'ils vouloient nous faire condamner à une amende de cinquante talents, parceque nous avions ſuſpendu des boucliers d'or aux voûtes du nouveau temple avant qu'il fût conſacré, avec cette inſcription qui n'avoit rien que de juſte, *Dépouilles remportées par les Athéniens ſur les Perſes* (2) *& les Thébains, lorſqu'ils combattoient enſemble contre les Grecs.* Dans

(1) C'eſt le Midias qui avoit donné un ſoufflet à Démoſthene en plein théatre, & contre lequel celui-ci a compoſé un diſcours que nous avons encore.

(2) *Sur les Perſes*, en grec, *ſur les Medes.* Les Perſes & les Medes avoient été réunis ſous un même empire par la victoire de Cyrus. Les Grecs donnoient quelquefois aux Perſes le nom de Medes. La premiere fois que les Perſes vinrent attaquer la Grece, les Thébains ſe joignirent à eux, & les ſeconderent dans leur entrepriſe.

le moment où je penſois à me rendre à l'aſſemblée des amphictyons, Diognete me fit avertir de m'y tranſporter ſur-le-champ pour défendre la république. J'étois ſeul d'Athenes, mes collegues étoient abſens ; j'arrivai donc, j'entrai d'un air aſſez animé ; & comme j'ouvrois la bouche pour juſtifier ma patrie, je fus interrompu par les clameurs d'un Amphiſſien, homme brutal, à ce qu'il me parut, & de la derniere impudence ; peut-être auſſi quelque dieu le pouſſoit-il à faire une telle faute. Il commença bruſquement : Grecs, ſi vous étiez ſages, vous n'auriez pas même prononcé en ces jours le nom des Athéniens, vous les auriez chaſſés du temple, comme des gens exécrables. Il reprochoit en même tems à notre république l'alliance avec les Phocéens que Crobyle (1) avoit propoſée ; il débitoit contre elle mille autres propos injurieux que je n'eus pas alors la patience d'entendre, & que même à préſent je ne puis me rappeller ſans indignation.

(1) En grec, *ce Crobyle*. Cet emphatique *ce*, annonce que Crobyle étoit fort connu à Athenes. Harpocration à ce mot dit que *Crobyle* étoit un ſurnom d'Hégéſippe l'orateur, & il eſt très poſſible qu'il ſoit ici queſtion d'Hégéſippe, orateur d'Athenes aſſez connu : mais on ne ſait pas à quel ſujet, & dans quelle conjoncture, il avoit propoſé l'alliance des Phocéens.

Je fus irrité dans cette circonſtance plus que je ne l'avois été de ma vie. Je ſupprime les diſcours que j'oppoſai pour lors à ceux de l'Amphiſſien : avant de finir, il me vint à l'eſprit de rappeller aux amphictyons l'impiété des habitans d'Amphiſſe envers le terrein ſacré ; & de la place où j'étois, leur montrant la campagne des Cirrhéens (cette campagne eſt préciſément au-deſſous du temple & frappoit nos regards) : Voyez-vous, leur diſois-je, voyez-vous, amphictyons, cette campagne labourée par les Amphiſſiens, ces chaumieres & ces métairies dont ils l'ont chargée ? voyez vous de vos propres yeux *ce port maudit & abominable* entièrement rétabli ? vous ſavez par vous-mêmes, & vous n'avez pas beſoin d'autres témoignages, qu'ils exigent des droits & qu'ils prennent de l'argent dans un port conſacré. En même tems, je leur faiſois lire la réponſe de l'oracle, le ſerment & l'imprécation de leurs ancêtres. Je proteſtai que pour moi je prendrois en main les intérêts du peuple d'Athenes, les miens propres, ceux de mes enfans & de ma famille ; que, fidele au ſerment, je ſecourrois Apollon, & le terrein qui lui étoit conſacré, de ma perſonne, de mes biens, de ma voix, de tout mon pouvoir ; que j'acquitterois ma république envers les dieux. Pour vous, amphic-

tyons, ſongez à vous-mêmes : le ſacrifice va commencer (1), les victimes ſont au pied de l'autel ; vous allez implorer la faveur des dieux, & pour vous en particulier, & pour la nation en général : conſidérez, je vous prie, de quelle voix, avec quels ſentimens, de quel œil, de quel front vous leur adreſſerez des prieres à ces dieux, en laiſſant impunis des hommes exécrables qui ont encouru l'anathême porté par l'imprécation. L'imprécation s'exprime clairement & ſans équivoque, contre ceux qui auront commis ou permis le ſacrilege. Voici les mots qui la terminent : *Que les ſacrifices de ceux qui ne puniront pas les prévaricateurs ne ſoient agréés, ni d'Apollon Pythien, ni de Latone, ni de la ſage Minerve, que leurs offrandes ne ſoient pas même reçues de ces dieux !*

Après ces diſcours, & beaucoup d'autres encore, dès que j'eus quitté l'aſſemblée, il s'éleve parmi les amphictyons de grands cris & un grand tumulte ; on ne parloit plus des boucliers par nous ſuſpendus à la voûte du temple, mais de la peine

(1) *Le ſacrifice va commencer*, en grec, *les corbeilles ſont levées*, c'eſt-à-dire, ſont entre les mains de ceux qui les préſentent. Il n'y avoit point de ſacrifices ſans corbeilles. On y mettoit les offrandes, le couteau, & autres uſtenſiles néceſſaires pour la cérémonie.

encourue par les Amphiſſiens. Le jour étoit déja fort avancé : on fait publier par le héraut, que tous ceux de Delphes depuis l'âge de ſeize ans (1), ſoit libres, ſoit eſclaves, aient à venir, dès la pointe du jour, avec des faux & des bêches, dans un lieu nommé Tytheum. Le même héraut annonce aux hiéromnémons & aux pylagores, qu'ils aient à ſe rendre tous au même endroit, pour défendre Apollon, & le terrein qui lui étoit conſacré : *Quiconque ne s'y trouvera pas, ſera exclus du temple, regardé comme exécrable, & ayant encouru l'anathême porté par l'imprécation.*

Le lendemain donc nous nous rendîmes de grand matin au lieu marqué ; de là nous deſcendîmes dans la campagne des Cirrhéens ; & après avoir détruit le port & brûlé les maiſons, nous nous retirâmes. Nous marchions encore lorſque les Locriens d'Amphiſſe, qui ne demeuroient qu'à ſoixante ſtades de Delphes, vinrent à nous en foule les armes à la main ; & ſi nous n'euſſions regagné la ville avec précipitation, nous courions riſque de perdre la vie.

(1) En grec, *tous ceux de Delphes qui ont l'âge de puberté, & deux ans par-deſſus.* L'âge de puberté étoit quatorze ans. = *Tytheum*, la place des victimes.

Le jour ſuivant, Cottyphe (1), chargé de recueillir les ſuffrages, convoqua l'aſſemblée générale des amphictyons : on appelle aſſemblée générale lorſqu'outre les hiéromnémons & les pylagores, on convoque ceux-mêmes qui ſont venus pour ſacrifier au dieu & conſulter l'oracle. Dans cette aſſemblée, on faiſoit de vives plaintes contre les Locriens d'Amphiſſe, & on donnoit de grandes louanges à notre république : pour concluſion enfin, on décida que les hiéromnémons viendroient à Delphes, un jour marqué, avant l'aſſemblée ſuivante, munis d'un décret, en vertu duquel les Amphiſſiens ſeroient punis des fautes par eux commiſes envers le dieu, envers le terrein ſacré, envers les amphictyons. Pour preuve de ce que j'avance, le greffier va vous lire l'arrêté des amphictyons.

---

(1) Cottyphe ; Eſchine, un peu plus bas, ajoute le nom de la ville où il demeuroit, *Cottyphe de Pharſale*. Un décret rapporté par Démoſthene, dit du même Cottyphe qu'il étoit Arcadien : cependant Pharſale eſt une ville de Theſſalie ; il n'en eſt point de ce nom en Arcadie. Il y a toute apparence que Cottyphe étoit originaire d'Arcadie ; mais que s'étant attaché aux Theſſaliens, il étoit allé s'établir à Pharſale qui eſt une de leurs villes : & il eſt prooable qu'Eſchine, en le diſant de Pharſale, a voulu déſigner ſa patrie d'adoption, & non ſa patrie d'origine.

Le greffier lit.

J'avois remis l'arrêté des amphictyons au ſénat, & puis au peuple; on avoit approuvé ma conduite, & l'on étoit réſolu à ſecourir le dieu : Démoſthene ne manqua point de s'y oppoſer par une ſuite de ſes engagemens avec les habitans d'Amphiſſe. Je le confondis en pleine aſſemblée, & il voyoit d'ailleurs que les choſes étoient trop évidentes pour qu'il pût vous tromper; que fait-il ? il ſe rend au ſénat, où il entraîne avec lui des gens ſimples, & il rapporte dans l'aſſemblée du peuple un décret, ouvrage de quelque ſénateur dont l'ignorance ſervoit ſa perfidie; il vint à bout, par ſes intrigues, de faire confirmer ce décret par le peuple, d'en faire un décret du peuple, attendant pour cela que l'aſſemblée fût déja levée, que la plupart ſe fuſſent retirés, & que je fuſſe parti moi-même; car je ne l'aurois jamais ſouffert. Voici le précis de ſon décret : il veut que l'hiéromnémon & les pylagores d'Athenes, ſe rendent à Delphes au tems marqué par nos ancêtres. Cet article étoit honnête en apparence, mais criminel en effet, puiſque par-là il nous empêchoit de nous rendre à l'aſſemblée des Thermopyles, qui, de toute néceſſité, devoit ſe tenir avant le tems ordinaire. Par un article du même décret beaucoup plus clair & plus criant, il défend à l'hiéromnémon & aux pylagores d'Athe-

nes de communiquer en rien avec ceux qui ſeront à Delphes, d'entrer pour rien dans leurs actions, dans leurs diſcours, dans leurs décrets. Qu'eſt-ce à dire, ne pas communiquer avec ceux qui ſeront à Delphes? dirai-je ce qui eſt vrai ou ce qui eſt agréable? je dirai, Athéniens, ce qui eſt vrai: car c'eſt la coutume de ne vous parler que pour vous flatter, qui a réduit la république au triſte état où nous la voyons. Ne pas communiquer avec ceux qui ſeront à Delphes, c'eſt mépriſer l'imprécation, les ſermens de vos ancêtres, la réponſe de l'oracle.

Nous donc, Athéniens, nous reſtâmes en vertu de ce décret, les autres amphictyons s'aſſemblerent à Delphes, excepté ceux d'une ville (1) que je ne nommerai pas; & puiſſe aucun des Grecs ne jamais reſſentir une partie des maux qu'elle a éprouvés! Il fut réſolu dans l'aſſemblée des amphictyons, qu'on marcheroit contre les Locriens d'Amphiſſe; & l'on choiſit pour général Cottyphe, celui qui auparavant avoit recueilli les ſuffrages. Quoique Philippe ne fût pas alors en Macédoine, ni même dans la Grece, mais dans un pays fort éloigné, dans la Scythie, Démoſthene oſera pour-

(1) Thebes, qui venoit d'être entièrement ruinée par Alexandre.

tant dire tout-à-l'heure, qu'alors j'ai armé ce prince contre les Grecs. On traita fort doucement les coupables la premiere fois qu'on marcha contre eux. Pour toute punition de leurs crimes énormes, on les condamna à une amende payable au dieu dans un certain tems; on exila les auteurs impies du sacrilege, & l'on fit revenir ceux que leur piété avoit fait exiler. Mais comme les Amphissiens ne payoient pas au dieu leur amende, qu'ils rappelloient les citoyens impies qu'on avoit chassés, & chassoient les pieux citoyens qu'on avoit rappellés, on marcha contre eux pour la seconde fois, dans le tems où Philippe étoit enfin revenu de son expédition contre les Scythes (1), & lorsque la trahison de Démosthene nous avoit empêchés d'accepter le commandement d'une guerre sainte, que nous offroit la protection des immortels.

Cependant, Athéniens, ne recevions-nous pas d'en haut des avis suffisans, &, à moins que d'emprunter la voix d'un homme, les dieux pouvoient-ils nous dire plus clairement d'être en garde contre

(1) Philippe avoit reçu quelque mécontentement personnel d'Athéas, roi des Scythes; il marcha contre lui, défit son armée qui étoit fort nombreuse, & fit un butin très considérable.

les coups du ſort ? Non, je n'ai jamais vu de république plus protégée que la nôtre par la bonté du ciel & plus expoſée par le crime de certains orateurs. Les phénomenes qui accompagnoient nos myſteres, & la mort des nouveaux initiés, n'étoient-ils pas un préſage aſſez frappant des malheurs que nous avions à craindre ? Amyniade ne nous avertiſſoit-il pas alors de prévenir les diſgraces, d'envoyer à Delphes pour conſulter l'oracle ? Démoſthene s'y oppoſoit : la *Pythie philippiſe*, diſoit cet orateur brutal, qui abuſe inſolemment de la liberté que nous lui accordons. Dans la derniere guerre contre Philippe, quoique les ſacrifices ne fuſſent point favorables, n'a-t-il pas envoyé nos ſoldats à un péril manifeſte ? Toutefois il oſoit dire, il n'y a pas long-tems que Philippe n'étoit point venu dans notre pays, parceque les ſacrifices ne lui étoient point favorables. Quel ſupplice méritez-vous donc, fléau de la Grece, vous qui avez envoyé notre armée au combat ſans aucune connoiſſance de l'avenir, ſans aucun préſage heureux dans les ſacrifices, tandis que le vainqueur n'eſt point venu dans le pays des vaincus, parceque les ſacrifices ne lui étoient point favorables ? Faut-il bannir ou couronner en vous l'auteur de toutes les calamités préſentes ?

Eſt-il, en effet, Athéniens, eſt-il un malheur

inoui & imprévu qui n'ait pas eu lieu de nos jours ? notre ſiecle n'eſt pas un ſiecle ordinaire ; nous ſommes nés, à ce qu'il ſemble, pour étonner la poſtérité. Le grand roi, ce monarque qui a ouvert le mont Athos, qui a enchaîné l'Helleſpont, qui demandoit aux Grecs la terre & l'eau (1), qui ſe diſoit dans ſes lettres le ſouverain de tous les hommes depuis l'orient juſqu'à l'occident, ne combat-il pas aujourd'hui pour défendre ſa perſonne, & non pour commander à d'autres peuples ? ne voyons-nous pas accompagnés de la victoire, & honorés du commandement des Grecs contre les Perſes, ceux qui ont ſecouru le temple de Delphes ? Thebes, ville voiſine, Thebes n'a-t-elle pas diſparu en un ſeul jour du milieu de la Grece ? Quoique les Thébains aient manqué de prudence & de ſageſſe dans les affaires de la nation, ce n'eſt pas toutefois à une cauſe naturelle qu'on doit attribuer leur déſaſtre, mais à un vertige qui leur a été envoyé par les dieux, & à un aveuglement dont ils les ont frappés. Les malheureux Lacédémoniens qui n'ont

(1) *Qui demandoit aux Grecs la terre & l'eau.* C'étoit la maniere dont les Perſes avoient coutume d'exiger la ſoumiſſion de ceux qu'ils vouloient s'aſſujettir. = *Ne combat-il pas.....* Alexandre avoit déja remporté pluſieurs victoires ſur Darius.

eu que la plus modique part au premier pillage du temple (1), les Lacédémoniens, qui prétendoient jadis commander aux Grecs, ne vont-ils pas bientôt trouver Alexandre en qualité d'otages, traîner par-tout le ſpectacle de leurs diſgraces, ſe mettre à la merci du jeune prince, eux & leur patrie, s'abandonner à la diſcrétion d'un vainqueur qu'ils ont offenſé ? Athenes elle-même, l'aſyle commun des Grecs, dans laquelle auparavant les députés de leurs villes venoient réclamer ſa protection puiſſante, Athenes combat maintenant non plus pour l'empire de la Grece, mais pour le ſol de la patrie.

---

(1) Les Phocéens avoient profané des terres conſacrées à Apollon, ils eurent en conſéquence une guerre fort longue à ſoutenir contre pluſieurs peuples de la Grece ; ils furent ſecourus par quelques uns, par les Lacédémoniens entre autres. Pendant le cours de la guerre, les Phocéens ne ſe firent aucun ſcrupule de piller le temple de Delphes. Les Lacédémoniens eurent, ſans doute, ou furent ſoupçonnés d'avoir eu quelque part au premier pillage du temple. = *Ne vont-ils pas bientôt*... Les Lacédémoniens voulant ſecouer le joug de la Macédoine lorſqu'Alexandre faiſoit la guerre en Aſie, s'étoient révoltés, & avoient attiré dans leur parti tout le Péloponèſe ; mais leurs efforts furent malheureux : ils furent vaincus par Antipater, qui leur permit d'envoyer une ambaſſade au roi pour apprendre leur ſort de ſa bouche.

Nous avons éprouvé ces révolutions, depuis que Démoſthene eſt entré dans le miniſtere. La penſée d'Héſiode à ce ſujet eſt donc bien véritable : il dit dans un endroit de ſes poèmes, où il veut inſtruire les peuples, & conſeiller les républiques, qu'il ne faut pas écouter des miniſtres criminels. Je rapporterai ſes vers ; car ſans doute, on ne nous fait apprendre dans notre enfance les plus belles ſentences des poètes, qu'afin que dans le reſte de la vie nous en faſſions uſage au beſoin.

VERS D'HÉSIODE (1).

Pour un ſeul criminel, ſur une ville entiere,
Jupiter a ſouvent fait tonner ſa colere.
Du céleſte courroux, qu'allument ſes forfaits,
La cité malheureuſe épuiſe tous les traits.
Tous les maux réunis viennent fondre ſur elle,
La peſte, la famine & la guerre cruelle.
Ses murs ſont renverſés, & la mer dans ſes flots
Dévore les débris de ſes frêles vaiſſeaux.

Si vous oubliez le poète pour ne ſonger qu'au ſens des vers, il vous ſemblera, je crois, que les vers d'Héſiode ſont un oracle prononcé contre le

(1) Héſiode, poète Grec fort ancien. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homere. On dit qu'il étoit né à Cumes, ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Aſcra, petite ville de Béotie, qui depuis a paſſé pour ſa patrie. Il n'eſt guere connu que par le peu de

miniſtere de Démoſthene. C'eſt lui, en effet, c'eſt ſon miniſtere funeſte qui a ruiné de fond en comble les armées navales, les troupes de terre, les républiques.

Mais, aſſurément, ni Phrynondas, ni Eurybate (1), enfin nul autre des anciens ſcélérats, ne fut jamais auſſi fourbe, auſſi trompeur que cet homme. Il oſe, ciel & terre, je vous en atteſte, & vous tous qui voulez entendre la vérité! il oſe dire, en vous regardant en face, que ce n'eſt ni la circonſtance, ni la gloire dont vous jouiſſiez, ni le danger qui les menaçoit, qui ont engagé les Thébains à faire alliance avec vous; mais les harangues de Démoſthene. Avant lui cependant les plus grands amis des Thébains ſont allés pluſieurs fois chez

---

poéſies qui nous ſont reſtées de lui, toutes en vers hexametres. Ce ſont 1°. *les ouvrages & les jours*; 2°. *la théogonie*, ou généalogie de dieux; 3°. *le bouclier d'Hercule*. Le premier de ces poëmes traite de l'agriculture, & a ſervi de modele à Virgile. C'eſt de ce poëme que ſont tirés les vers cités. J'ai annoncé dans la ſeptieme Philippique, que je ne traduirois pas en vers les inſcriptions ou morceaux des poëtes qui ſe rencontrent dans les harangues: j'en ai dit la raiſon. Comme j'avois traduit les vers actuels d'Héſiode avant que j'euſſe pris cette réſolution, je les donne en vers, auſſi bien que pluſieurs inſcriptions qui viennent après.

(1) Phrynondas & Eurybate, deux impoſteurs célebres & fameux ſcélérats.

eux en ambaſſade ſans aucun ſuccès : le général Thraſybule (1) qui avoit toute leur confiance, y alla le premier de tous ; & après lui, Thraſon, qui jouiſſoit dans leur ville du droit d'hoſpitalité ; Léodamas, dont l'éloquence n'a pas moins de force, & certainement plus de douceur que celle de Démoſthene ; Archideme, homme éloquent, à qui ſon amitié pour Thebes a fait courir des riſques dans le miniſtere ; le miniſtre Ariſtophon qui a ſubi long-tems le reproche d'être vendu aux Béotiens ; l'orateur Pyrandre, qui vit encore. Aucun d'eux ne put jamais engager les Thébains à faire alliance avec vous : la raiſon, je ne l'ignore pas, je la tairai cependant par égard pour leurs malheurs. Mais, ſans doute, après que Philippe leur eut ôté Nicée pour la donner aux Theſſaliens, que, traverſant la Phocide, il eut rapproché de Thebes la guerre qu'il avoit d'abord éloignée de la Béotie, qu'enfin ayant pris Elatée (2) il l'eut

(1) Thraſybule, général d'Athenes, autre que celui dont il eſt fait mention par la ſuite : il eſt parlé d'un Léodamas dans un décret rapporté par Démoſthene, & plus bas, dans ce diſcours-ci, d'un Ariſtophon qui eſt ſans doute le même. = Thraſon, Archideme & Pyrandre, ne ſont connus que par ce qu'Eſchine en dit dans cet endroit.

(2) Elatée, ville de Phocide, voiſine de Thebes. Il paroît que c'étoit un poſte important pour tenir en reſpect

fortifiée & y eut mis garniſon ; voyant alors le péril à leurs portes, ils eurent recours à vous ; vous ſortîtes d'Athenes, vous entrâtes dans Thebes tous en armes, infanterie & cavalerie, avant que Démoſthene eût parlé d'alliance. C'étoit donc l'occaſion, la crainte du péril, le beſoin de votre alliance qui vous ouvrirent les portes de Thebes, & non Démoſthene : car pour ce qui eſt de la concluſion du traité, on vous cauſa, dans le cours de cette affaire, trois préjudices énormes.

Voici le premier. Philippe ſembloit n'en vouloir qu'à vous, mais en effet il haïſſoit beaucoup plus les Thébains, comme l'événement le prouva (1) ; & qu'eſt-il beſoin d'en dire davantage ? Qu'a fait Démoſthene ? il vous a dérobé cette connoiſſance importante, & vous ayant fait accroire que vous ſeriez redevables de l'alliance qui alloit être conclue, non à la conjoncture, mais à ſes ambaſſades, il a d'abord perſuadé au peuple qu'on ne

---

les Thébains, & même les Athéniens. La conſternation où la priſe de cette ville jetta ceux-ci en eſt un preuve certaine.

(1) Philippe, après la bataille de Chéronée, où les Athéniens & les Thébains réunis furent vaincus, traita les Thébains beaucoup plus durement que les Athéniens : il mit une garniſon dans la ville de ceux-là ; il fit la paix avec ceux-ci, & renvoya leurs priſonniers ſans rançon.

devoit

devoit pas examiner à quelles conditions ſe feroit cette alliance, pourvu qu'elle ſe fît. Cet avantage une fois obtenu, il a livré toute la Béotie aux Thébains (1), annonçant dans un décret, que, ſi quelque ville ſe révoltoit contre les Thébains, nous ſecourrions les Béotiens de Thebes. Il employoit, ſuivant ſa coutume, des expreſſions captieuſes pour donner le change; comme ſi les Béotiens, réellement & injuſtement maltraités, devoient admirer eux-mêmes les vaines ſubtilités de Démoſthene, & non s'indigner des injuſtices trop réelles qu'ils eſſuyoient. Enſuite, il vous a chargés des deux tiers de la dépenſe, vous qui étiez plus éloignés du péril, & n'a fait ſupporter aux Thébains que le tiers qui reſtoit, ſe faiſant payer pour chacun de ces arrangemens. Il a partagé entre eux & vous

(1) Thebes étoit la capitale, & non la ſouveraine de la Béotie. Le conſeil ſouverain de Béotie s'aſſembloit à Thebes, où les principales villes, Tanagre, Theſpies, Platée, & pluſieurs autres envoyoient leurs députés, qu'on appelloit *béotarques*, chefs ou principaux de la Béotie. = *Les Béotiens de Thebes;* périphraſe pour dire, *les Thébains.* Les Athéniens avoient preſque toujours été ennemis mortels des Thébains, & amis des autres Béotiens. Voilà pourquoi l'orateur, afin de ne pas choquer les oreilles, diſoit, *les Béotiens de Thebes*, au lieu de dire *les Thébains.*

le commandement ſur mer, & vous a laiſſé tous les frais en entier. Quant au commandement ſur terre, parlons ſans détour, il l'a abandonné aux ſeuls Thébains, enſorte que pendant tout le cours de la guerre, Stratoclès votre général (1) n'étoit pas libre de pourvoir par lui-même au ſalut de vos ſoldats. Et l'on ne dira pas que je l'accuſe ſeul, tandis que les autres ne lui reprochent rien; je l'accuſe d'avoir prévariqué, tout le monde le lui reproche, vous le ſavez vous-mêmes, & vous n'en témoignez nul courroux. Voici, en effet, dans quelles diſpoſitions vous êtes à l'égard de Démoſthene; l'habitude d'entendre raconter ſes prévarications, vous les fait voir ſans ſurpriſe. Mais ce n'eſt pas ainſi que vous devez vous conduire. Il faut, ſi vous voulez rétablir vos affaires, vous élever contre lui & vous réſoudre à le punir.

Le ſecond préjudice que vous a cauſé cet orateur, & qui ſurpaſſe le premier, eſt d'avoir trouvé moyen, par un complot formé avec les chefs de

(1) L'hiſtoire ne parle pas de général nommé Stratoclès, qui ait commandé les troupes des Athéniens après leur alliance conclue avec les Thébains, elle parle de Charès & de Lyſiclès, qui commandoient l'armée d'Athenes à la bataille de Chéronée; a moins que Stratoclès ne l'ait commandée dans pluſieurs petits combats livrés avant cette bataille.

la Béotie, d'enlever au ſénat & au peuple de notre ville la diſcuſſion & la déciſion des affaires, & de les tranſporter à Thebes dans la citadelle (1). Par-là il s'eſt acquis une puiſſance ſi abſolue, qu'il vous annonçoit du haut de cette tribune que, ſans attendre vos ordres, il iroit en députation par-tout où il le jugeroit néceſſaire. Si quelqu'un des généraux oſoit le contredire, pour toute réponſe, aſſerviſſant vos chefs, & les accoutumant à ne le démentir en rien, il diſoit qu'il feroit décider la prééminence de la tribune ſur le camp; il ſoutenoit que vous aviez reçu plus de ſervices dans la tribune d'un ſeul de vos orateurs, que dans le camp de tous vos généraux. Quant à la ſolde des étrangers, n'a-t-il point pillé la caiſſe militaire? ne s'eſt-il point fait remettre la paie de ſoldats qui ne ſervoient pas? Après avoir loué dix mille de ces étrangers aux habitans d'Amphiſſe (2) malgré mes plaintes & mes proteſtations dans les aſſemblées, n'a-t-il point, au gré de Philippe, expoſé ſans défenſe la république dépourvue de troupes étrangeres? En effet, je vous le demande, qu'eſt-ce

(1) *Dans la citadelle*, en grec, *dans la Cadmée*, nom de la citadelle de Thebes.

(2) Je ne trouve dans l'hiſtoire aucune trace du fait rapporté par Eſchine.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

que ce prince ſouhaitoit alors davantage, ſinon de combattre ſéparément ici les troupes athéniennes, à Amphiſſe les troupes étrangeres, & de tomber enſuite ſur les Grecs abattus par un coup ſi terrible ? Et Démoſthene, l'auteur de ces maux, n'eſt pas ſatisfait d'avoir échappé à la peine, il veut être honoré d'une couronne d'or ! il s'irrite ſi on s'oppoſe à ſes deſirs ! ce n'eſt pas aſſez pour lui d'être proclamé devant vous, il s'indigne ſi on refuſe de le proclamer à la face de tous les Grecs ! C'eſt ainſi, comme on le voit, qu'un mauvais génie, armé d'une grande puiſſance, devient l'artiſan des calamités publiques.

Mais le troiſieme préjudice eſt ſans contredit le plus affreux. Philippe ne mépriſoit point les Grecs ; il étoit trop habile pour ne pas voir qu'il alloit tout riſquer en un jour ; auſſi vouloit-il faire la paix, & ſe diſpoſoit-il à vous envoyer des députés. D'ailleurs, les principaux de Thebes eux-mêmes redoutoient, & avec raiſon, le péril d'une action déciſive, inſtruits de ce qu'ils pouvoient craindre, non par un orateur timide, déſerteur de ſon poſte (1), mais par la guerre de Phocide qui avoit

(1) On ſait que Démoſthene s'étant trouvé à la bataille de Chéronée, quitta ſon poſte, jetta ſon bouclier & prit lâchement la fuite. = *Par la guerre de Phocide.* La plupart

duré dix ans, & leur avoit donné une leçon qu'ils ne pouvoient oublier. Telle étoit la diſpoſition des eſprits. Démoſthene s'appercevoit déja que les chefs des Béotiens alloient faire la paix en particulier, & recevoir ſeuls l'argent de Philippe; ſe regardant donc comme indigne de vivre, s'il manquoit un ſeul profit honteux, il s'élance dans l'aſſemblée où il n'étoit queſtion ni de guerre ni de paix avec Philippe, mais où il vouloit annoncer aux chefs de la Béotie, &, pour ainſi dire, leur déclarer à ſon de trompe qu'ils euſſent à lui apporter ſa part de l'argent; il jura par Minerve, dont Phidias (1) ſemble n'avoir fait la ſtatue que

---

des peuples de la Grece, & ſur-tout les Thébains, déclarerent la guerre aux Phocéens qui avoient profané, en les cultivant, les terres conſacrées à Apollon. Cette guerre fut fort longue, & fut appellée *la guerre de Phocide*, ou *la guerre ſacrée*.

(1) Phidias, fameux ſculpteur de l'antiquité, qui joignoit à une main habile un eſprit orné des plus belles connoiſſances. Un de ſes principaux ouvrages étoit ſa ſtatue de Minerve. Alcamene & lui avoient été chargés de faire une ſtatue de cette déeſſe, que l'on vouloit placer ſur une colonne fort haute. Quand les deux ſtatues furent achevées, on les expoſa aux yeux du public. La Minerve d'Alcamene, vue de près, parut admirable, & eut tous les ſuffrages. Celle de Phidias fut trouvée hideuſe: on ſe moqua du ſculpteur & de ſa ſtatue. Placez-les, dit-il, à l'endroit

pour fournir à Démosthene un moyen de corruption & de parjure, il protesta que si quelqu'un parloit de faire la paix avec Philippe, il le saisiroit aux cheveux, & le traîneroit lui-même en prison ; fidele imitateur de ce Cléophon (1) qui, dans la guerre contre Lacédémone, perdit, à ce qu'on rapporte, la république par ses emportemens. Mais comme les Thébains ne l'écoutoient pas, & qu'ils vous conseilloient de faire rentrer vos soldats pour délibérer sur la paix ; troublé & hors de lui-même, il monte à la tribune, traite les chefs des Béotiens de lâches qui trahissoient les intérêts de la Grece, & leur déclare qu'il alloit porter un décret, lui qui ne regarda jamais l'ennemi en face, en vertu duquel vous enverriez des députés à Thebes pour demander aux Thébains un passage contre Philippe. Les principaux de Thebes, honteux, & craignant, avec quelque raison, de pa-

---

où elles doivent être. On les plaça l'une après l'autre. alors la Minerve d'Alcamene ne parut plus rien ; au lieu que celle de Phidias frappoit par un air de grandeur & de majesté qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer.

(1) C'est probablement du même Cléophon qu'il est parlé dans la harangue du même Eschine sur la fausse ambassade, dans quelques comédies d'Aristophane, & en particulier dans celle des grenouilles, enfin dans les plaidoyers de Lysias contre Agoratus & contre Nicomaque.

roître avoir trahi les intérêts de la Grece, renoncerent à la paix, & ne penſerent plus qu'à la guerre.

C'eſt ici le lieu de vous parler de ces braves citoyens qu'il a envoyés à un péril évident, quoique les ſacrifices ne fuſſent pas favorables, de ces illuſtres morts dont il a oſé louer la bravoure en foulant leurs tombeaux de ces pieds timides qui ont fui, qui ont abandonné leur poſte (1). O le plus lâche de tous les hommes, le plus incapable d'une grande action, mais le plus audacieux, le plus inſolent en paroles, aurez-vous tout à-l'heure, à la face de cette aſſemblée, aurez-vous le front de dire qu'on vous doit une couronne pour tous les malheurs dont vous êtes la cauſe? & s'il le dit, Athéniens, le ſouffrirez-vous? la mémoire de ces braves gens, morts pour notre défenſe, mourra-t-elle avec eux? Tranſportez-vous en eſprit du tribu-

(1) C'étoit l'uſage à Athenes de faire rapporter dans la ville les os des citoyens morts en combattant pour la patrie, de les y faire inhumer aux dépens du public, & de choiſir un orateur pour faire leur éloge. Démoſthene fut choiſi pour faire l'éloge de ceux qui étoient morts à Chéronée. Il témoigne dans ſon diſcours combien il fut flatté de ce choix. On prononçoit ordinairement l'éloge funebre ſur le lieu même où les os des guerriers avoient été inhumés.

nal au théatre ; imaginez-vous voir le héraut s'avancer & entendre la proclamation faite en vertu du décret. Penſez-vous que les parens de nos guerriers malheureux verſent plus de larmes, pendant les tragédies, ſur les infortunes des héros qu'on y verra paroître, que ſur l'ingratitude de la patrie ? Quel homme, je ne dis pas un Grec, mais un homme né de parens libres, ne ſeroit pénétré de douleur, quand, à la vue du théatre, ſuppoſé même qu'il eût oublié tout le reſte, il ſe ſouviendroit du moins qu'à pareil jour, avant les tragédies, lorſque la république étoit gouvernée par de meilleures loix & de meilleurs magiſtrats, le héraut s'avançoit, & préſentant aux Grecs, revêtus tous d'une armure complete, les jeunes orphelins dont les peres étoient morts à la guerre, il faiſoit cette proclamation ſi belle, ſi capable d'exciter à la vertu : *Ces jeunes gens*, diſoit-il, *dont les peres ſont morts à la guerre en combattant avec courage, le peuple les a élevés pendant leur enfance, il les revêt maintenant d'une armure complete, les renvoie à leurs affaires domeſtiques ſous d'heureux auſpices, & les invite à mériter les premieres charges* (1). C'eſt là ce que proclamoit autrefois

(1) Platon, dans le Ménexene où ſe trouve un éloge funebre des morts, parle de l'uſage que rapporte ici

le héraut ; mais aujourd'hui, que dira-t-il en préſentant aux Grecs celui-là même qui a rendu orphelins nos enfans ? qu'annoncera-t-il ? s'il répete les paroles du décret, la vérité ne ſe taira pas ſans doute ; elle en publiera la honte à haute voix, &, contrediſant le héraut, elle annoncera que le peuple couronne cet homme, s'il faut l'appeller homme, *pour ſa vertu*, lui qui eſt ſouillé de vices, *pour ſa fermeté courageuſe*, lui qui eſt un lâche, lui qui a abandonné ſon poſte. Je vous en conjure, Athéniens, au nom de Jupiter & des autres dieux, n'allez pas ſur le théatre ériger un trophée contre vous-mêmes, n'allez pas, en préſence des Grecs, condamner de folie le peuple d'Athenes ; ne rappellez pas aux Thébains les maux ſans nombre & ſans remede qu'ils ont eſſuyés. N'affligez pas de nouveau ces infortunés qui, obligés de fuir de de leur ville, grace à Démoſthene, ont été reçus dans la vôtre ; ces exilés malheureux dont la corruption de ce traître, & l'or du roi de Perſe (1),

---

Eſchine, & à peu près dans les mêmes termes que cet orateur.

(1) Darius, roi des Perſes, qui vainquit Alexandre, voyoit que Philippe ne cherchoit à envahir la Grece que pour tomber enſuite ſur lui ; il favoriſoit donc de tout ſon pouvoir Démoſthene, le plus fier ennemi du roi de Macédoine. L'orateur, qui aimoit ſa patrie, la défendoit

ont tué les enfans, détruit les temples & les tombeaux. Mais puiſque vous n'étiez pas préſens à leur déſaſtre, tâchez de vous l'imaginer ; figurez-vous une ville priſe d'aſſaut, des murs renverſés, des maiſons réduites en cendre, des meres & leurs enfans traînés en ſervitude, des vieillards languiſſans & des femmes affoiblies par l'âge, privés ſur la fin de leurs jours des douceurs de la liberté, verſant des larmes, vous adreſſant des prieres, indignés moins contre les inſtrumens que contre les auteurs de leurs maux, vous ſuppliant enfin de ne pas couronner le fléau de la Grece, de vous garantir du ſort funeſte attaché à ſa perſonne : car ni particulier, ni république ne réuſſit jamais avec les conſeils de Démoſthene. Vous ne rougiſſez pas, Athéniens, vous qui avez fait une loi contre les nautonniers de Salamine, qui avez ordonné que quiconque d'entre eux auroit renverſé ſa barque dans le trajet, ſans même qu'il y eût de ſa faute,

---

contre l'ambition de Philippe, qui tenta inutilement de le corrompre ; mais comme il ne haïſſoit pas l'argent, il n'étoit pas fâché de pouvoir en même tems, & ménager les intérêts d'Athenes en ſe prêtant aux vues de Darius, conformes à celles des Athéniens, & augmenter ſa fortune, en profitant lui-même des richeſſes immenſes de ce Prince. Par-là il ſatisfaiſoit à la fois deux paſſions, dont l'une n'étoit pas à beaucoup près auſſi noble que l'autre.

ne pourroit plus par la ſuite exercer ſa profeſſion, afin d'apprendre combien on doit ménager la vie des Grecs : vous ne rougiſſez pas de laiſſer encore gouverner l'état à celui qui a renverſé totalement votre ville & la Grece entiere !

Mais afin de parler des circonſtances préſentes qui forment le quatrieme tems de l'adminiſtration de Démoſthene, je dois vous rappeller que non content d'avoir quitté ſon poſte comme guerrier, il le quitta encore comme citoyen. Au lieu de revenir à Athenes, il s'embarque ſur un de vos vaiſſeaux, & va rançonner les Grecs. Un bonheur ineſpéré l'ayant ramené dans la ville, tremblant d'abord & preſque mourant, il monte à la tribune & vous demande de le nommer pour maintenir la paix. Vous ne vouliez pas même alors que le nom de Démoſthene parût à la tête de vos décrets, vous prîtes celui de Nauſiclès (1); & il veut à préſent qu'on le couronne ! Cependant Philippe meurt aſſaſſiné, Alexandre lui ſuccede; Démoſthene reprend le cours de ſes impoſtures, dreſſe des autels

(1) Nauſiclès, général d'Athenes, qui ſe ſignala plus d'une fois par ſes libéralités envers l'état. Il en eſt parlé dans la harangue de Démoſthene. = Plus bas, *Pauſanias*, jeune ſeigneur de la cour de Philippe, à qui ce prince n'avoit pas rendu juſtice, & qui l'aſſaſſina pour ſe venger.

à Pauſanias, fait décerner par le ſénat des réjouiſſances publiques, & le charge ainſi de l'opprobre d'une joie indécente. Il ne déſignoit plus le nouveau roi de Macédoine que par le nom de Margitès (1); il aſſuroit qu'il ne ſortiroit pas de ſon royaume, qu'il reſteroit dans Pella, uniquement occupé à promener & à conſerver ſa perſonne : *Et je n'aſſure point cela*, diſoit-il, *ſur de ſimples conjectures, je le ſais avec certitude, puiſque le courage ne s'achete qu'au prix du ſang.* Il parloit de la ſorte, lui qui n'a pas de ſang dans les veines, qui jugeoit d'Alexandre, non par le caractere d'Alexandre, mais par ſa propre timidité. Les Theſſaliens avoient réſolu de vous faire la guerre (2), le jeune roi, animé d'une juſte colere, avoit inveſti Thebes; Démoſthene, député vers ce prince, prit l'épouvante ſur le mont Cithéron, revint au plus

(1) *Margitès* étoit le nom que l'on donnoit en grec à un fou & à un imbécille. Suidas prétend que Margitès étoit un homme célebre par ſa ſottiſe. Margitès étoit le titre d'un poème que quelques uns attribuent à Homere. Au reſte, Alexandre démentit bien le ſurnom que lui donnoit Démoſthene. L'orateur ne connoiſſoit pas encore la grande ame & le courage invincible du jeune prince.

(2) Je ne vois pas dans l'hiſtoire à quelle occaſion les Theſſaliens avoient réſolu de faire la guerre aux Athéniens. Au reſte, ce peuple avoit été attaché à Philippe,

vîte ſur ſes pas, également inutile & dans la paix & dans la guerre. Et ce qu'il y a de plus étonnant, vous ne livrâtes point & ne laiſsâtes point juger dans l'aſſemblée des Grecs le traître qui vous a livrés vous-mêmes, ſi l'on doit ajouter foi à la renommée.

Au rapport des nautonniers qui conduiſoient vos citoyens députés vers Alexandre, & d'après le récit de vos députés eux-mêmes (l'hiſtoire eſt fort croyable), il y avoit dans le vaiſſeau un certain Ariſtion, natif de Platée, & fils d'Ariſtobule le droguiſte, que pluſieurs de vous peuvent connoître. Ce jeune homme, d'une beauté rare, habita long-tems dans la maiſon de Démoſthene; ſur quel pied, on ne le ſait pas au juſte, & je craindrois de l'approfondir. Ariſtion, à ce que j'ai oüi dire, perſuadé qu'on ignoroit ſon origine & ſa vie, s'inſinue dans le palais d'Alexandre, & gagne

---

& le fut encore à ſon fils Alexandre, quoique cependant, perfide & léger par caractere, il fut toujours prêt à abandonner le parti qu'il défendoit = *Des nautonniers....* En grec, *des Paraliens*, c'eſt-à-dire, des habitans des côtes de la mer. Les habitans de l'Attique ſe diviſoient en habitans des plaines, en habitans des montagnes, & en habitans des côtes. Ceux-ci probablement avoient des vaiſſeaux de paſſage dans leſquels ils conduiſoient ceux qui vouloient ſe rendre dans un pays étranger.

ſes bonnes graces. Par ſon moyen, Démoſthene écrit au jeune monarque, &, lui prodiguant ſes flatteries, ſe ménage une réconciliation & quelque ſécurité. Et voyez, Athéniens, combien le fait eſt vraiſemblable. Si Démoſthene penſoit alors ce qu'il veut faire croire à préſent, s'il étoit ſi contraire à Alexandre, il s'eſt offert trois occaſions de nuire à ce prince, ſans qu'il paroiſſe avoir profité d'aucune.

D'abord, Alexandre, nouvellement monté ſur le trône, paſſa en Aſie ſans avoir ſuffiſamment réglé les affaires de ſon royaume; le roi de Perſe étoit fourni abondamment de vaiſſeaux, d'argent & de troupes; il nous auroit reçus volontiers dans ſon alliance, vu les dangers qui le menaçoient. Dans cette premiere occaſion, qu'avez-vous dit, Démoſthene, qu'avez-vous propoſé? Je conſens, ſi vous le voulez, que vous ayez craint, & que le naturel l'ait emporté; cependant, les conjonctures de la république n'attendent pas les lenteurs d'un miniſtre timide.

Mais enſuite, lorſque Darius ſe fut avancé avec ſes troupes, qu'Alexandre étoit preſque enfermé dans la Cilicie (1), manquant de tout, comme

(1) C'eſt près d'Iſſus, ville de Cilicie, qu'Alexandre remporta une victoire célebre ſur les Perſes, dont la cavalerie étoit fort nombreuſe.

vous le disiez, & à la veille, selon votre rapport, d'être écrasé par la cavalerie des Perses; lorsque la ville ne pouvoit contenir votre insolence, que tenant à la main les lettres que vous aviez reçues, vous les promeniez par-tout avec affectation, faisant remarquer mon air à quelques uns, comme celui d'un homme abattu & désespéré, & disant que j'étois (1) une victime déjà couronnée de fleurs, que j'expirerois sous le couteau au moindre revers qu'éprouveroit Alexandre; vous ne fîtes rien même alors, vous vous réservâtes pour une meilleure occasion.

Mais laissons-là des objets déja trop anciens, & parlons de faits plus récens. Les Lacédémoniens, avec le secours des étrangers, engagerent un combat, & défirent une armée près de Corrhage. Les

---

(1) *Disant que j'étois....* En grec, *m'appellant le taureau aux cornes dorées, & disant que j'étois couronné.* Personne n'ignore que dans les sacrifices on doroit les cornes des grandes victimes, telles que le bœuf & le taureau, & qu'on couronnoit de feuilles d'arbre ou de plantes les victimes, grandes ou petites, qu'on alloit immoler. = *Les Lacédémoniens.....* Voyez plus haut, page 92. — Par rapport à Corrhage, on ne sait pas si c'est un nom d'homme ou de ville. Si c'est un nom de ville, il faut traduire comme j'ai fait; si c'est un nom d'homme, il faut traduire, *une armée commandée par Corrhage.*

Eléens étoient entrés dans leur parti, tous les Achéens, excepté les Pellénéens, & toute l'Arcadie, excepté Mégalopolis. Cette ville étoit assiégée, & sur le point d'être prise; on en attendoit la nouvelle tous les jours. Alexandre avoit passé le pôle arctique, & presque franchi les bornes de l'univers (1). Antipater s'occupoit depuis longtems à lever des troupes; l'avenir étoit incertain. Montrez-nous, Démosthene, ce que vous fîtes, ce que vous dîtes alors: je vous cede la tribune, parlez-y à votre aise..... Puisque vous gardez le silence, je vous pardonne votre embarras, & je vais rapporter, moi, ce que vous disiez. Ne vous rappellez-vous pas, Athéniens, les expressions étranges & odieuses qu'il vous débitoit du haut de cette tribune, & que vous écoutiez, j'ose le dire, avec une patience stupide? *Il est des gens*, crioit-il, *qui ébourgeonnent la république & qui ébranchent le peuple; on coupe les nerfs des affaires; les uns nous plient comme de l'osier, les autres nous en-*

(1) Alexandre, après la défaite de Darius, avoit pénétré dans la partie septentrionale de l'Asie du côté du pôle arctique. L'orateur, ou par exagération, ou parceque véritablement les Grecs ne connoissoient rien au-delà, dit qu'il *avoit passé le pôle arctique, & presque franchi les bornes de l'univers.*

filent

filent comme des aiguilles (1). De qui ſont, bête féroce, ces expreſſions, ou plutôt ces monſtres d'expreſſions ? Dirai-je enſuite de quelle maniere, vous tournant & vous agitant dans la tribune, vous vous donniez pour le plus grand ennemi d'Alexandre ? C'eſt moi, diſiez-vous, qui ai armé contre lui les Lacédémoniens; c'eſt moi qui ai ſoulevé contre lui les Theſſaliens & les Perrhébiens. En effet, Démoſthene, vous pourriez ſoulever la moindre bourgade ! vous pourriez approcher, je ne dis pas d'une ville, mais d'une maiſon où il y

(1) Les métaphores qui précedent ſont véritablement fort extraordinaires, & paroiſſent bien choquantes. Ecoutons néanmoins ſur cet endroit un orateur célebre. Cicéron, après avoir parlé de Démoſthene comme d'un orateur très circonſpect, qui connoît mieux que perſonne la force & la propriété des mots : *Eſchine pourtant*, ajoute-t-il, *lui reproche certaines expreſſions dures, odieuſes, inſupportables. Il fait plus ; car, l'apoſtrophant par le nom injurieux de bête féroce, il lui demande ſi ce ſont là des expreſſions, ou des monſtres d'expreſſions ? de ſorte que Démoſthene lui-même, au jugement d'Eſchine, peche contre la délicateſſe attique. Mais il eſt aiſé*, continue Cicéron, *de critiquer un mot qui a été dit dans la chaleur de l'action, & d'y attacher un ridicule lorſque l'embraſement des eſprits eſt comme éteint. Auſſi Démoſthene ne ſe juſtifie qu'en badinant, & prétend que le ſalut des Grecs ne dépend pas d'un mot ou d'un geſte.*

auroit du péril ! Si on diſtribue de l'argent en quelque endroit, vous vous préſenterez pour en avoir votre part ; mais vous ne ferez nulle action de bravoure. S'il arrive par haſard un événement heureux, vous vous l'arrogerez, vous vous en attribuerez toute la gloire ; s'il ſurvient quelque alarme, vous prendrez la fuite, & quand nous ſerons raſſurés, vous demanderez des récompenſes, vous exigerez des couronnes d'or.

Oui, dira-t-on, mais c'eſt un bon républicain. Si vous ne faites attention, Athéniens, qu'à la beauté de ſes paroles, il vous trompera toujours, comme par le paſſé ; examinez ſon caractere & la vérité, & dès-lors l'illuſion ceſſera. Voici la regle que vous devez ſuivre en l'écoutant. Je vais conſidérer avec vous les qualités qui forment un citoyen ſage, un bon républicain ; je leur oppoſerai celles qui conſtituent un mauvais citoyen, partiſan de l'oligarchie : comparez enſemble ces deux hommes, &, les rapprochant de Démoſthene, voyez non duquel des deux il tient le langage, mais duquel des deux il ſuit la conduite.

Vous conviendrez ſans doute avec moi qu'un bon républicain doit avoir les qualités que je vais dire. Premièrement, il doit être libre du côté de ſon pere & de ſa mere, afin que le malheur de ſa naiſſance ne le rende pas mal intentionné pour les

loix qui maintiennent la démocratie. Il faut ſecondement que ſes ancêtres aient rendu quelques ſervices au peuple, & qu'ils en aient reçu la récompenſe, ou du moins qu'ils ne ſe ſoient pas attiré ſa haine, de peur qu'il ne veuille venger ſur la république les diſgraces de ſa famille. Il faut en troiſieme lieu qu'il ſoit naturellement ſage, modéré & réglé dans ſa dépenſe, pour que ſes folles profuſions ne le tentent pas de ſe laiſſer corrompre. Quatrièmement, le bon ſens chez lui doit être joint au talent de la parole. Il eſt beau d'avoir aſſez & de pénétration d'eſprit pour démêler ſoi-même ce qu'il y a de mieux à dire, & d'éloquence acquiſe & naturelle pour le perſuader aux autres; ſinon, le bon ſens eſt toujours préférable au talent de la parole. Cinquièmement enfin, il doit être rempli d'un courage qui l'empêche d'abandonner le peuple dans la guerre & dans les périls. Les qualités oppoſées à celles-là conſtituent le partiſan de l'oligarchie: qu'eſt-il beſoin d'entrer dans le détail? Examinez maintenant quelles ſont les qualités de Démoſthene, que l'examen ſe faſſe avec la plus grande équité.

Il a eu pour pere Démoſthene du bourg de Péanée, homme libre, il faut en convenir: quant à ſa mere & à ſon aïeul maternel, voici quel il eſt de ce côté. Un certain Gylon du Céramique, avoit

livré aux ennemis Nymphée, ville du pont, qui alors nous appartenoit. Le traître n'attendit pas le jugement qui le condamnoit à mort ; il s'exila lui-même, & venant dans le Bosphore, il reçut des tyrans de ce lieu, pour récompense de sa perfidie, une place appellée *Kèpoi* (1), épousa une femme riche assurément & bien dotée, mais Scythe de nation. Il en eut deux filles, qu'il envoya ici avec des sommes considérables. Il maria l'une à quelqu'un que je ne nommerai pas, pour éviter de me faire trop d'ennemis : Démosthene de Péanée, au mépris de toutes nos loix, a épousé l'autre, qui nous a donné ce brouillon, cet imposteur. Ainsi, par son aïeul maternel, c'est un ennemi du peuple ; vous condamnâtes à mort ses ancêtres : par sa mere, c'est un Scythe, un Barbare qui n'a de grec que le langage ; il a le cœur trop pervers pour être Athénien.

Par rapport à sa vie privée, quel est-il ? De commandant de navire devenu tout-à-coup faiseur

(1) *Kèpoi*, suivant Harpocration, étoit une place dans le Bosphore ; Strabon en parle dans sa géographie. = *Que je ne nommerai pas.* Démosthene nous révele lui-même dans une de ses harangues le nom qu'Eschine supprime ici par des raisons politiques, & nous apprend que sa mere étoit fille de Gylon, & sœur d'une autre fille qui épousa Démocharès.

de mémoires, il cherchoit à remplir le vuide de ſon patrimoine qu'il avoit follement diſſipé. Comme il avoit la réputation de trahir ſes cliens, & de ſe vendre aux parties adverſes, il quitta ce métier, & paſſa d'un ſaut à la tribune. Il tira beaucoup d'argent de la république, & n'en conſerva que fort peu. Les tréſors du roi de Perſe (1) coulent maintenant au gré de ce prodigue, il eſt comme inondé de ſon or ; mais cela ne lui ſuffit pas, nulle richeſſe ne pouvant jamais combler les deſirs d'un diſſipateur : il vit enfin non de ſes revenus, mais de vos périls.

Quant au bon ſens & à l'éloquence, quel eſt ſon talent ? de bien dire, & de mal faire. La maniere, par exemple, dont il ſe livre à des plaiſirs défendus par toutes les loix, & celle dont il uſe des plus légitimes, eſt ſi abominable, que je n'oſe la révéler ; car, en général, on hait ceux qui parlent trop ouvertement des infamies d'autrui. De là que revient-il à la république ? de belles harangues, & de méchantes actions.

Pour le courage, je n'ai qu'un mot à dire. S'il ne convenoit de ſa lâcheté, & ſi vous n'en étiez intimement convaincus, je m'arrêterois pour vous en donner la preuve ; mais puiſqu'il la reconnoît

(1) Voyez plus haut, page 105, note (1).

lui-même devant le peuple, & que vous n'en doutez nullement, il me reſte à vous rappeller les loix portées contre les lâches. Solon, cet ancien légiſlateur, a cru devoir ſoumettre à la même peine celui qui refuſe de ſervir, & celui qui abandonne ſon poſte, en un mot tout citoyen lâche; car on intente procès à la lâcheté. On ſera peut-être ſurpris qu'on faſſe procès à une conſtitution naturelle qui ne dépend pas de nous : oui, on le fait; & pour quelle raiſon? c'eſt afin que redoutant moins les armes des ennemis que la rigueur des loix, chacun de nous combatte pour la patrie avec plus de courage. Le légiſlateur exclut de l'aſperſion luſtrale dans les aſſemblées tout citoyen lâche, celui qui refuſe de ſervir, & celui qui abandonne ſon poſte; il ne veut pas qu'on les couronne, ni qu'on les admette aux ſacrifices publics : & vous, Ctéſiphon, vous voulez que nous couronnions celui que les loix nous défendent de couronner! vous produiſez ſur le théatre, pendant les tragédies, un homme indigne d'y paroître! vous introduiſez dans le temple de Bacchus (1) un lâche qui par ſa fuite à livré aux ennemis les temples des dieux!

(1) On jouoit des tragédies dans ce temple, & on y proclamoit des couronnes; celle décernée à Démoſthene devoit y être proclamée.

Mais, Athéniens, ne perdons pas de vue notre ſujet. N'oubliez pas cette regle : quand Démoſtehe vous dira qu'il eſt un bon républicain, conſidérez, non ſon langage, mais ſa conduite; examinez, non ce qu'il dit être, mais ce qu'il eſt.

Mais puiſque nous parlons de couronnes & de récompenſes, il eſt à propos de vous prévenir que, ſi vous n'arrêtez le cours de cette prodigalité imprudente qui vous fait couronner indifféremment & récompenſer tout le monde, ceux à qui vous prodiguerez les honneurs ne vous en ſauront aucun gré, & les affaires de l'état n'en iront pas mieux. Vous ne corrigerez pas, en effet, les mauvais citoyens, & vous découragerez les bons. Je crois avoir de fortes preuves pour établir ce que j'avance. Si on vous faiſoit cette demande : Athéniens, la république vous paroît-elle plus floriſſante de notre tems que du tems de nos ancêtres? Vous avoueriez tous qu'elle étoit plus floriſſante du tems de nos ancêtres. Les hommes alors valoient-ils mieux qu'à préſent? Alors ils excelloient, à préſent ils dégénerent. Les couronnes & les éloges, les récompenſes & les gratifications publiques (1) étoient-

(1) *Les gratifications publiques.* En grec, *les diſtributions de nourriture dans le prytanée.* On nourriſſoit aux dépens du public, dans le prytanée, (lieu où s'aſſembloient

elles autrefois plus multipliées qu'aujourd'hui ? Autrefois les honneurs étoient rares chez nous, le nom de la vertu étoit précieux : aujourd'hui rien de si commun, de si avili que les honneurs ; vous prodiguez des couronnes par habitude & non par réflexion. D'après cette idée, ne trouvez-vous donc pas étrange que, quoique les récompenses soient à présent plus multipliées, les affaires de l'état néanmoins allassent mieux alors qu'elles ne vont à présent, & que les hommes valussent mieux autrefois qu'ils ne valent aujourd'hui ?

Je vais tâcher, Athéniens, de vous en donner la raison. Pensez-vous qu'on voulût, pour aucune des fêtes de votre ville (1), s'exercer à la lutte ou au pugilat, se préparer enfin à d'autres combats

---

les prytanes) ceux qui avoient signalé leur zele pour la république ; & cet honneur étoit un des plus grands qu'un citoyen pût recevoir pour prix de ses services.

(1) *Pour aucune des fêtes de votre ville*, en grec, *pour les panathénées, & pour aucune autre des fêtes où l'on distribue des couronnes.* Les panathénées étoient des fêtes qui se célébroient à Athenes en l'honneur de Minerve, avec beaucoup d'appareil, aussi bien que les bacchanales & les fêtes d'Eleusis, en l'honneur de Bacchus & de Cérès. C'étoient là les trois grandes fêtes des Athéniens. = *S'exercer à la lutte & au pugilat*, en grec, *s'exercer au pancrace.* J'ai suivi avec M. Tourreil, Plutarque, qui assure que le *pancrace* étoit un combat mêlé de la lutte & du pugilat.

pénibles, ſi la couronne ſe donnoit, non au meilleur athlete, mais au plus intrigant? non, on ne le voudroit pas. Mais comme la couronne donnée au vainqueur, eſt rare, honorable, difficile à gagner, qu'elle procure une gloire immortelle, il eſt des hommes qui, pleins de confiance dans leurs forces, ſe dévouent aux plus rudes travaux, expoſent leur vie, & ſe conſacrent tout entiers à vos plaiſirs (1). Imaginez-vous donc que vous êtes établis juges de la vertu des citoyens, & conſidérez que ſi vous ne récompenſez, ſuivant les loix, qu'un petit nombre de gens qui en ſeront dignes, une foule d'athletes ſe diſputeront ſous vos yeux le prix de la vertu; mais que ſi vous favoriſez la cabale & l'intrigue, vous pervertirez les meilleurs naturels.

(1) L'état des athletes étoit auſſi dur & gênant que pénible & périlleux. Eſclaves du public, leurs corps étoient conſacrés à ſes plaiſirs. = *Etablis juges*, en grec, *établis agonothetes.* On appelloit *agonothetes* ceux qui préſidoient aux jeux ſolemnels de la Grece, ou aux jeux particuliers de chaque ville. On leur faiſoit prêter ſerment qu'ils obſerveroient très religieuſement toutes les loix preſcrites dans chaque ſorte de combats, & qu'ils ne feroient rien ni directement ni indirectement contre l'ordre & la police établis dans les jeux. Les agonothetes, à Athenes, étoient chargés de veiller à la proclamation des couronnes accordées aux citoyens pour récompenſer leurs ſervices, comme on le voit dans les décrets cités par Démoſthene.

Je vais mettre cette vérité dans un nouveau jour. Thémiſtocle qui commandoit votre flotte lorſque vous vainquîtes le roi de Perſe à Salamine, vous paroît-il préférable à Démoſthene qui a abandonné ſon poſte ? celui-ci vous paroît-il valoir mieux que Miltiade qui vainquit les Barbares à Marathon ; ou que ces braves citoyens qui ramenerent de Phyle (1) le peuple fugitif ; ou que ce fameux Ariſtide ſurnommé le juſte, ſurnom bien différent de ceux qui ont été donnés à Démoſthene ? Pour moi, j'en atteſte tous les habitans de l'Olympe, je ne crois pas qu'il convienne de nommer enſemble ce ſcélérat & ces grands hommes. Eh bien ! que Démoſthene nous montre s'il eſt dit quelque part qu'on ait couronné quelqu'un de ces héros. Le peuple étoit-il donc ingrat ? non, il étoit magnanime ; & les citoyens auxquels il n'accordoit pas cet honneur étoient vraiment dignes de la république. Ils ne croyoient pas que leur gloire dût être conſignée dans des décrets, mais dans le ſouvenir d'une pa-

(1) Phyle, fort de l'Attique. On ſait que pendant la domination des trente tyrans, un grand nombre de citoyens, ennemis de la tyrannie & partiſans de la démocratie, ſe retirerent d'abord à Phyle & enſuite au Pirée, ſous la conduite de Thraſybule & d'Archine, & qu'enfin ils rentrerent triomphans dans la ville.

trie reconnoiſſante ; ſouvenir qui depuis ce tems juſqu'à nos jours ſubſiſte encore & ſubſiſtera éternellement.

Il eſt bon de vous rappeller les récompenſes qu'on leur accordoit. Il y eut dans les tems dont je parle, des guerriers d'Athenes qui, après avoir eſſuyé les plus longues fatigues & couru les plus grands périls, combattirent & défirent enfin les Perſes auprès du Strymon (1). Revenus ici, ils demanderent une récompenſe au peuple, qui leur en accorda une, fort belle pour ces tems-là. Il fut ordonné qu'on leur dreſſeroit trois ſtatues de pierre dans la galerie des Hermès, avec défenſe d'y mettre leurs noms, afin, ſans doute, que les inſcriptions paruſſent être faites pour le peuple, & non pour

(1) Ce fut ſous la conduite de Cimon, un de leurs grands généraux, que les Athéniens combattirent & défirent les Perſes auprès du Strymon, dans la Thrace. Les Perſes s'étoient emparés de pluſieurs villes dans ce pays, d'où ils incommodoient beaucoup les Grecs. Cimon pourſuivit ſa victoire, & les en chaſſa. Eſchine dit les *Medes* & non les Perſes ; mais on ſait que les Medes avoient été réunis à l'empire des Perſes, & ne faiſoient avec eux qu'un ſeul & même peuple. = *Dans la galerie des Hermès.* Les Hermès étoient des ſtatues de Mercure de pierre quarrée, propres à recevoir des inſcriptions.

les généraux. Je ne dis rien que de véritable ; vous en jugerez par les inſcriptions mêmes (1).

INSCRIPTION DE LA PREMIERE STATUE.

Ils étoient pleins d'ardeur ces guerriers généreux
Que le Strymon a vus, des Perſes orgueilleux
Domter, le glaive en main, la fureur inſolente,
Et porter dans leurs rangs la mort & l'épouvante.

INSCRIPTION DE LA SECONDE.

De ſes illuſtres chefs la ſenſible patrie
Récompenſe ainſi la valeur ;
Pour elle craindrons-nous d'expoſer notre vie,
Excités par un tel honneur ?

INSCRIPTION DE LA TROISIEME.

C'eſt d'ici que jadis le vaillant Ménestée
Suivit aux champs troyens les braves fils d'Atrée.
Si l'on en croit Homere, il étoit au combat
Habile capitaine, intrépide ſoldat.
La ſcience guerriere, & l'ardeur du courage
Du peuple Athénien fut toujours le partage.

Voyez-vous dans une de ces inſcriptions le nom des généraux ? dans aucune ; mais celui du peuple. Tranſportez-vous en eſprit dans la galerie des pein-

(1) J'ai tâché de laiſſer aux inſcriptions grecques, que j'ai trouvées dans Eſchine & dans Démoſthene, toute la

tures ; car la place publique nous offre des monumens de tous nos grands exploits. Dans quelle vue, Athéniens, vous parlé-je de la galerie des peintures ? On y a repréſenté le combat de Marathon. Quel étoit le général ? c'étoit Miltiade, répondriez-vous ſi on vous le demandoit. Son nom, cependant, n'y eſt pas gravé. Pourquoi cela ? n'a-t-il pas demandé cet honneur ? oui, mais on le lui a refuſé ; on lui a permis ſeulement de ſe faire peindre à la tête de l'armée exhortant ſes troupes. On peut voir dan le emple de Cybele, auprès de la ſalle du ſénat, la récompenſe dont vous honorâtes ceux qui ramenerent de Phyle le peuple fugitif. Celui qui propoſa & fit paſſer le décret, étoit Archine, un de ces braves citoyens. Il pro-

---

ſimplicité qu'on leur connoît. Le mot grec qui ſignifie *inſcription* eſt *epigramma*, dont nous avons pris notre mot d'*épigramme*. La plupart n'ont trouvé aucun ſel, rien de piquant dans un recueil intitulé *Anthologie*, ou *choix d'épigrammes grecques ;* de ſorte que, pour dire une épigramme ſans pointe, ils ont dit *une épigramme à la grecque*. Je veux bien croire que les Grecs n'ont pas réuſſi, comme les Latins & les François, dans ce que nous appellons ſtyle épigrammatique ; mais auſſi nous avons tort de chercher une pointe épigrammatique dans ce que les Grecs appelloient *épigramma*, qui ne ſignifioit pas toujours chez eux une *épigramme*, mais une inſcription ou une ſentence miſe en vers.

posa d'abord de leur donner mille drachmes (1) pour les offrandes & les sacrifices ; c'est un peu plus de dix drachmes par tête. Il demande ensuite qu'on leur accorde à chacun, non une couronne d'or, mais une couronne d'olivier. Une couronne d'olivier étoit alors précieuse ; une couronne d'or est maintenant avilie. Encore Archine ne veut-il pas que ces récompenses soient données au hasard, mais qu'après une exacte recherche, le sénat désigne ceux qui, dans Phyle, ont soutenu courageusement le siege contre les Lacédémoniens & les trente tyrans, & non ceux qui ont abandonné lâchement leur poste à Chéronée, & qui ont fui devant l'ennemi. Pour preuve de ce que j'avance, on va vous lire le décret.

On lit le décret touchant la récompense accordée aux citoyens revenus de Phyle :

Lisez aussi, pour le comparer à l'autre, le décret porté par Ctésiphon en faveur de Démosthene l'auteur de tous nos maux.

On lit le décret de Ctésiphon.

Ce dernier décret efface la gloire qui vous revient du premier : le second est déshonorant si le premier est honorable ; si nos libérateurs méritoient

(1) Cinq cents livres.

une récompenſe, Démoſthene eſt indigne d'une couronne. J'apprends néanmoins qu'il doit dire que j'ai tort de comparer ſes actions à celles de nos ancêtres, que Philamon (1) a été couronné aux jeux olympiques pour avoir vaincu non Glaucus, cet ancien & fameux lutteur, mais ceux de ſon tems : comme ſi nous ignorions que les athletes ont à combattre contre d'autres athletes, mais que ceux qui veulent être couronnés, ont à lutter contre la vertu même pour laquelle on les couronne ; car le héraut ne doit rien publier que de vrai dans les proclamations qu'il fait ſur le théatre en préſence des Grecs. Ne dites donc pas, Démoſthene, que vous avez mieux gouverné que Patécion (2) ; acquérez de la vertu, & demandez enſuite des

(1) Philamon, athlete, contemporain d'Eſchine & de Démoſthene. = Glaucus, ancien athlete fort célebre, étoit de Cariſte, ville d'Eubée. Il vainquit pluſieurs fois dans les jeux ſolemnels de la Grece. Après ſa mort, ſon fils lui fit ériger une ſtatue, qui le repréſentoit en athlete, parcequ'il s'étoit diſtingué dans cet état ; & les Cariſtiens le firent enterrer dans une iſle qu'on appelle encore aujourd'hui l'*iſle de Glaucus*.

(2) Patécion étoit probablement un miniſtre d'Athenes qui n'avoit pas grand mérite. Suivant Harpocration & Suidas, Patécion paſſoit pour un voleur & un brigand. Le dernier ajoute qu'il vivoit de calomnies, & qu'il faiſoit métier de ſéduire les jeunes gens riches.

récompenſes. Mais afin de ne pas m'écarter de mon ſujet, on va vous lire l'inſcription faite pour les citoyens revenus de Phyle.

INSCRIPTION.

D'une couronne Athene honora le courage
De ces dignes enfans armés par le devoir,
Qui briſerent le joug d'un honteux eſclavage,
Et rompirent le cours d'un injuſte pouvoir.

Le poète dit qu'ils furent honorés d'une couronne, parcequ'ils *rompirent le cours d'un injuſte pouvoir:* car tout le monde penſoit & diſoit alors que l'autorité du peuple s'étoit affoiblie du moment où l'on avoit ceſſé de pourſuivre les infracteurs des loix. J'ai appris de mon pere, qui eſt mort à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.... ce bon vieillard, qui avoit paſſé par toutes les infortunes de la république, m'entretenoit ſouvent dans ſes heures de loiſir; il me diſoit qu'après le retour du peuple, on puniſſoit également les paroles & les actions, dans quiconque étoit pourſuivi en juſtice comme infracteur des loix. Qu'y a-t-il, en effet, de plus criminel que de parler ou d'agir contre les loix? Les juges, ajoutoit-il, n'écoutoient pas comme ils écoutent aujourd'hui. Beaucoup plus ardens que l'accuſateur même, ils faiſoient lever le greffier à pluſieurs repriſes, lui ordonnoient de relire les loix

loix & le décret, & condamnoient comme coupables, non seulement ceux qui les avoient transgressées toutes, mais celui qui dans une seule avoit changé une seule syllabe. Rien de si ridicule, au contraire, que ce qui se pratique de nos jours. Le greffier lit le décret de l'accusé; les juges inattentifs & distraits écoutent cette lecture comme quelque chose de frivole, comme on écouteroit une chanson. D'ailleurs, les artifices de Démosthene ont introduit dans vos tribunaux un abus honteux qui détruit la forme de vos jugemens. C'est l'accusateur qui se justifie, & l'accusé qui accuse; les juges oublient quelquefois l'affaire qu'ils sont venus juger, & prononcent, comme malgré eux, sur l'objet dont ils ne sont pas juges. Si l'accusé touche par hasard le vrai point du procès, il s'attache à prouver non que ce qu'il a proposé est conforme aux loix, mais qu'un autre avant lui, qui a proposé la même chose, a été absous; & c'est là, comme je l'entends dire, ce qui remplit Ctésiphon d'une confiance orgueilleuse. Le fameux Aristophon (1) se

(1) Aristophon & Céphale, l'un général, & l'autre ministre d'Athenes. Il paroît par ce qu'en dit Eschine, que le premier étoit aussi peu scrupuleux que l'autre étoit integre & irréprochable. Il est parlé plusieurs fois d'Aristophon dans la harangue de Démosthene.

vantoit publiquement d'avoir été ſoixante & quinze fois accuſé comme infracteur des loix. Céphale, au contraire, cet ancien miniſtre, connu comme excellent républicain, ſe glorifioit de ce qu'ayant propoſé plus de décrets qu'aucun autre, on ne l'avoit jamais accuſé d'avoir enfreint les loix. Et il avoit d'autant plus raiſon d'en tirer gloire, qu'alors ſur l'article des loix, non ſeulement les citoyens de partis oppoſés s'accuſoient les uns les autres, mais les amis mêmes accuſoient leurs amis pour le moindre délit.

En voici une preuve frappante. Archine accuſa Thraſybule d'avoir violé les loix en propoſant de couronner un de ceux qui étoient revenus de Phyle avec lui. Il le fit condamner; & les juges n'eurent point d'égard à ſes ſervices, quoique la mémoire en fût toute récente. Ils penſoient que ſi Thraſybule les avoit ramenés de Phyle dans Athenes, c'étoit de nouveau les en chaſſer lui-même que de donner aux loix quelque atteinte. Mais aujourd'hui un autre uſage a prévalu: vos braves généraux, & quelques uns des citoyens penſionnés par la ville (1), ſollicitent pour ceux qui ſont accuſés d'avoir enfreint les loix. On pourroit, à juſte titre,

(1) *Des citoyens penſionnés par la ville*, en grec, *de ceux qui ont obtenu des penſions dans le Prytanée.* Voyez plus haut, page 119, note (1).

les traiter d'ingrats. En effet, dans une ville où ils jouiſſent d'une récompenſe honorable, une ville comme la nôtre que les dieux & les loix conſervent, protéger ceux par qui les loix ſont attaquées, c'eſt travailler à détruire la ville même qui récompenſe leurs ſervices.

Je vais expoſer les regles que doit ſuivre un homme ſage & raiſonnable qui s'intéreſſe pour un accuſé. Dans une accuſation concernant les loix, on diviſe le jour en trois parties. La premiere eſt pour l'accuſateur (1), pour les loix & pour le peuple. La ſeconde eſt pour l'accuſé & pour ſes avocats. Si après que chacun a parlé, l'accuſé eſt déclaré coupable, il vous reſte la troiſieme partie du jour pour décerner la peine & la proportionner au crime. Vous prier de l'adoucir, ce n'eſt que ſolliciter votre clémence. Mais avant que les juges aient peſé les raiſons, les conjurer de déclarer un homme innocent, c'eſt les conjurer de violer leur

(1) *La premiere eſt pour l'accuſateur*, en grec, *la premiere eau coule pour l'accuſateur.* Les anciens ſe ſervoient d'horloges d'eau, appellées *clepſydres*, pour meſurer le tems que chaque orateur devoit parler. = *Si les griefs....* Dans les cauſes criminelles, les juges prononçoient deux fois. D'abord ils jugeoient le fonds de la cauſe, & enſuite ils établiſſoient la peine. Par le premier jugement, ils ne faiſoient que déclarer s'ils condamnoient l'accuſé, ou s'ils

ſerment, d'abolir les loix, de détruire l'autorité populaire, c'eſt demander une choſe qu'on ne peut pas plus vous demander que vous ne pouvez l'accorder. Ordonnez donc à tous ces ſolliciteurs injuſtes de vous laiſſer d'abord porter vos ſuffrages conformément aux loix, & de ne ſollicier que pour adoucir la peine.

Enfin, Athéniens, je ſerois tenté de dire que pour les cauſes qui concernent l'infraction des loix, il faudroit défendre expreſſément à l'accuſateur & à l'accuſé, d'employer des ſollicitations auprès de leurs juges. Dans ces cauſes le droit n'eſt pas obſcur & incertain, mais clairement déterminé par vos loix. Or comme dans l'architecture, lorſqu'on veut voir ſi un mur eſt d'à-plomb, on applique le niveau pour s'en aſſurer: de même dans les accuſations concernant l'infraction des loix, les juges ont ſous la main la tablette où ſont écrites les loix & le décret attaqué. Montrez-nous, Ctéſiphon, la conformité de votre décret avec la loi, & vous n'avez pas beſoin d'en dire davantage.

---

le renvoyoient abſous. Si la pluralité des voix étoit pour la condamnation, alors, au cas qu'il ne s'agît point d'un crime d'état, on obligeoit le coupable à marquer lui-même la peine qu'il avoit méritée. Après quoi ſuivoit un ſecond jugement par lequel les juges proportionnoient la peine au crime.

Pourquoi, je vous prie, recourir à Démosthene (1)? pourquoi négliger une défense légitime & implorer le secours d'un méchant homme, d'un faiseur de harangues? Agir de la sorte, c'est vouloir tromper vos auditeurs, nuire à la république, & porter atteinte à la démocratie.

Quel est donc, Athéniens, le moyen de vous garantir de tels artifices? le voici. Lorsque Ctésiphon, du haut de cette tribune, vous aura débité l'exorde qu'on lui a composé, & qu'ensuite, laissant de côté le vrai point de justification, il perdra le tems en vains propos, avertissez-le sans bruit de prendre la tablette pour confronter les loix avec son décret. S'il fait semblant de ne pas vous entendre, refusez de l'écouter, puisque vous êtes venus pour prononcer d'après des justifications avouées par les loix, & non d'après des apologies qu'elles réprouvent. Si donc il évite de se justifier selon les regles, s'il implore l'éloquence de Démosthene, vous ferez sagement d'éloigner de la tribune ce mépriſable sophiste qui croit avec des mots

(1) Eschine auroit bien voulu que ce ne fût pas Démosthene, mais Ctésiphon qui répondît à son discours; il auroit eu meilleur marché de l'un que de l'autre. Il n'avoit point tort de redouter Démosthene, comme on verra par la réponse de cet orateur.

renverſer les loix. Qu'aucun de vous, lorſque Ctéſiphon vous demandera s'il fera parler Démoſthene, ne ſe faſſe un mérite de crier le premier ; *Faites-le parler, oui, faites-le parler* (1). Je vous le dis, Athéniens, c'eſt à votre préjudice, c'eſt pour la ruine des loix & le renverſement de la démocratie que vous le ferez parler. Mais ſi vous voulez abſolument entendre Démoſthene, exigez du moins qu'il ſuive dans ſa juſtification le plan que j'ai ſuivi dans mon accuſation. Voici mon plan à peu près ; je vais vous le rappeller.

Je n'ai pas commencé par vous entretenir de la vie privée de Démoſthene, & par attaquer les crimes de ſa vie publique, parcequ'elles m'offroient l'une & l'autre une ample matiere ; ou j'aurois été le moins propre des hommes à tirer d'un ſujet quelconque tout ce qu'il préſente. Dans la premiere partie de ce diſcours, je vous ai d'abord expoſé les loix qui défendent de couronner des comptables ; enſuite j'ai convaincu Ctéſiphon d'avoir propoſé de couronner Démoſthene lorſqu'il étoit comptable, ſans ajouter au moins cette clauſe, *après qu'il aura rendu ſes comptes ;* je l'ai convaincu, dis-je, d'avoir propoſé la choſe ſans reſtric-

(1) Ce que dit ici l'orateur eſt une preuve du plaiſir que les Athéniens avoient à entendre Démoſthene.

tion, d'avoir bravé les loix & les juges. J'ai détruit les objections frivoles qu'ils pourront oppoſer à la ſolidité de mes preuves, & que je vous conjure de de pas oublier. Dans la ſeconde partie, je vous ai rappellé les loix touchant les proclamations, qui défendent en termes formels de proclamer hors de l'aſſemblée du peuple une couronne décernée par le peuple. Je vous ai fait voir que l'auteur du décret ne s'eſt embarraſſé ni des loix, ni du tems & du lieu qu'elles preſcrivent pour la proclamation, puiſqu'il veut qu'on proclame la couronne, non dans la place publique, mais ſur le théatre; en préſence, non des ſeuls Athéniens, mais de tous les Grecs, avant les tragédies. Dans la derniere partie enfin, j'ai rapporté quelques traits qui concernent Démoſthene comme particulier, & je me ſuis étendu ſur ce qui le regarde comme homme d'état.

Exigez donc de cet orateur qu'il ſuive ce même plan dans ſon apologie; qu'il ſe juſtifie d'abord ſur la loi des comptables, enſuite ſur celle des proclamations, enfin, ce que je regarde comme l'eſſentiel, ſur les vices & les crimes qui le rendent indigne de la couronne. S'il vous prie de le laiſſer libre ſur le plan qu'il doit ſuivre, promettant de purger Ctéſiphon du violement des loix à la fin du diſcours, ne vous rendez pas à ſa priere; c'eſt

l'artifice d'un impoſteur qui n'a pas envie de remplir ſa promeſſe, & qui, faute de raiſons ſolides, veut, à force de digreſſions & d'écarts, vous donner le change & vous faire oublier la cauſe. Comme donc vous voyez les athletes dans le pugilat ſe diſputer l'avantage du terrein; de même vous, en vrais athletes de la république, diſputez à Démoſthene le plan de ſa juſtification pendant tout le jour, s'il le faut. Ne ſouffrez pas qu'il s'écarte du ſujet par des faux-fuyans étudiés; mais toujours attentifs & ſur vos gardes, obſervant avec ſoin toutes ſes paroles, obligez-le de ſe renfermer dans la cauſe, & défiez-vous de ſes détours artificieux.

Il eſt bon de vous prévenir du parti qu'il doit prendre, s'il vous voit apporter au tribunal les diſpoſitions que je dis. Changeant de rôle, il cherchera à exciter votre compaſſion, à vous attendrir pour lui-même, pour un fourbe habile & un brigand inſigne, qui a mis en lambeaux la république: il pleure avec plus de facilité que les autres ne rient; c'eſt le premier homme du monde pour ſe parjurer. Je ne ſerois pas étonné que, paſſant tout-à-coup des larmes aux injures, il n'éclatât en invectives contre les citoyens qui écoutent hors de cette enceinte, il ne prétendît que les partiſans de l'oligarchie, déſignés & nommés par la vérité

même, ſe rangent du côté de l'accuſateur, & les défenſeurs de la démocratie du côté de l'accuſé. Lorſqu'il débitera ces diſcours ſéditieux, interrompez-le pour lui dire : Démoſthene, ſi les braves citoyens qui ramenerent de Phyle le peuple fugitif, vous euſſent reſſemblé, c'en étoit fait de la république ; mais ces grands hommes ſauverent l'état que les diſcordes civiles avoient épuiſé, en proclamant l'oubli des injures par ce mot admirable & plein de ſageſſe, *amniſtie* (1). Vous, Démoſthene, plus curieux de la beauté de vos phraſes que du ſalut de la ville, vous ne vous étudiez qu'à aigrir les eſprits. Mais lorſque pour ſe faire croire il aura recours aux ſermens, ou plutôt aux parjures, rappellez-lui que quiconque emploie ſouvent un tel moyen devant les mêmes hommes pour donner créance à ſes paroles, doit pouvoir, ce que ne peut Demoſthene, changer de dieux ou d'auditeurs.

Quant à ſes larmes & à ſon ton lamentable, lorſqu'il s'écriera : Où me réfugierai-je, Athéniens ?

(1) Lorſque les Athéniens vouloient éteindre leurs guerres civiles, ils avoient coutume d'ordonner par un décret que, de part & d'autre, on eût à oublier le paſſé. Ils avoient dans leur langue un mot pour exprimer cet uſage ; ce mot étoit *mè mnêſikakein* ſous entendu *dei*, c'eſt-à-dire, *il faut oublier le mal paſſé*. Le mot françois eſt *amniſtie*, du grec *amnêſtia*, qui veut dire *oubli*.

exilé d'Athenes, je n'ai plus d'asyle ; répondez-lui : Et les Athéniens, Démosthene, où se réfugieront-ils ? où trouveront-ils de l'argent & des alliés ? quelles ressources avez-vous ménagées à la république ? Nous voyons tous ce que vous avez fait pour vous-même. Vous avez quitté la ville, & vous êtes passé au Pirée (1), moins pour y fixer votre demeure que pour être prêt à partir. Vous avez ramassé, pour favoriser votre fuite & fournir aux frais du voyage, les fruits odieux d'un ministere vénal. Mais enfin, à quoi bon vos pleurs, vos cris, votre ton lamentable ? n'est-ce pas Ctésiphon qu'on accuse ? s'il succombe, la peine n'est-elle pas fixée par les loix ? Vous, Démosthene, vous ne risquez ni vos biens, ni votre vie, ni votre honneur. Mais de quoi est-il donc jaloux ? Il veut absolument des couronnes d'or proclamées sur le théatre contre toutes les loix, lui qui, supposé même que le peuple d'Athenes fût assez peu sensé, assez aveugle, pour vouloir le couronner dans des conjonctures si peu convenables, devroit monter à la tribune, & dire : Athéniens, j'accepte la couronne, mais j'en refuse la proclamation dans

(1) Pirée, port & fauxbourg d'Athenes. Démosthene habitoit dans ce port, dit Eschine ; il étoit comme un vaisseau à l'ancre prêt à partir.

les circonſtances préſentes. Il n'eſt pas juſte que je ſois couronné lorſque la république (1) eſt plongée dans l'affliction & dans le deuil. Ce ſeroit là, ſans doute, le langage d'un homme vraiment & ſolidement vertueux ; le ſien ſera celui d'un ſcélérat hypocrite, qui n'a de la vertu que le maſque. Ne craignez pas que Démoſthene, héros magnanime, guerrier illuſtre, fruſtré de la récompenſe de ſa valeur, ſe donne la mort dès qu'il ſera rentré dans ſa maiſon : non, n'appréhendez rien de tel de ce cœur bas & mercenaire qui, peu jaloux de votre eſtime, s'eſt fait lui-même mille fois des inciſions à la tête, à cette tête coupable & comptable qu'on veut couronner contre toutes les loix, qui a eu le front d'intenter des procès criminels pour ſe faire payer de ſes propres bleſſures, qui enfin a mis à profit le ſoufflet de Midias, ce ſoufflet dont l'empreinte eſt encore ſur ſa joue : car cet homme (2)

(1) En grec, *lorſque la république eſt dans le deuil, & qu'elle a coupé ſes cheveux ;* métaphore priſe des funérailles. Lorſqu'on avoit perdu quelqu'un qu'on aimoit, on ſe coupoit les cheveux pour témoigner ſa triſteſſe, & on en couvroit le corps de celui qu'on pleuroit. Cet uſage étoit fort ancien ; Homere en fait pluſieurs fois mention dans ſes poëmes.

(2) En grec, *car il a reçu de la nature non une tête, mais une rente.* La traduction littérale n'auroit pas eu de grace

fait de ſa tête une terre d'un excellent revenu.

Je vais dire un mot de Ctéſiphon, l'auteur du décret : je n'entrerai pas dans le détail de ſa vie ; je veux voir ſi de vous-mêmes & ſans le ſecours d'un orateur, vous pouvez connoître les méchans. Ne ſéparons point le héros & le panégyriſte, & diſons ce qu'on peut dire de tous deux en toute juſtice. Ils ſe promenent dans la place publique, penſant & parlant l'un de l'autre dans la plus exacte vérité. Ctéſiphon aſſure qu'il eſt tranquille pour lui-même, il ſe flatte d'être pris pour un homme ſimple ; mais il redoute les variations de Démoſthene dans le miniſtere, ſes traits de cupidité & ſon manque de courage. Quant à Démoſthene, lorſqu'il s'examine il proteſte qu'il eſt plein de confiance pour ce qui le regarde, mais qu'il craint étrangement pour les

---

en françois : il falloit rendre cependant la pointe épigrammatique qui termine agréablement les anecdotes malignes dont Eſchine amuſe ſes auditeurs. Je ne ſais pas ſi j'ai réuſſi. Il y a dans Lucien, dit M. de Tourreil, une expreſſion ſemblable à celle d'Eſchine, & qui a bien l'air d'avoir été faite d'après la ſienne. Jupiter qui ſent de violens maux de tête, ordonne à Vulcain de lui décharger un grand coup de hache ſur le front. Vulcain obéit ; & voyant ſortir de la tête de Jupiter, Minerve armée de pied en cap : *Oh ! oh !* s'écrie-t-il, *vous portez ſur les épaules non une tête, mais un camp.*

mœurs corrompues & les infâmes trafics de Ctéſiphon. Et vous, Athéniens, juges de Ctéſiphon & de Démoſthene, abſoudrez-vous deux hommes qui ſe condamnent mutuellement?

Je vais répondre en peu de mots aux invectives dont ils ne manqueront pas de me charger. Selon ce que j'apprends, Démoſthene dira que j'ai cauſé autant de dommages à la république qu'il lui a rendu de ſervices. Il m'imputera tout le mal que Philippe & Alexandre ont pu faire. Ce harangueur dangereux ne ſe contentera pas de noircir ce que j'ai dit & fait en qualité de miniſtre; il décriera mon loiſir même & mon ſilence, afin qu'aucune partie de ma conduite n'échappe à ſa malignité. Il empoiſonnera juſqu'à mes habitudes innocentes avec la jeuneſſe dans les gymnaſes (1). Dès l'entrée de ſon diſcours, il doit chercher à rendre ſuſpecte l'accuſation actuelle, ſoutenir que ce n'eſt point

(1) Ceux qui aimoient les lettres ſe faiſoient un plaiſir d'aller dans les gymnaſes, c'eſt-à-dire, dans les lieux où les jeunes gens s'exerçoient à la lutte & au pugilat, pour s'entretenir avec eux, & les inſtruire dans des converſations auſſi utiles qu'agréables. Démoſthene ne reprochera point à ſon adverſaire ce goût particulier, peut-être un peu frivole pour un miniſtre d'Athenes. Il lui fera la plupart des autres reproches prévus avec ſagacité & réfutés avec aſſez d'adreſſe; mais ce ſera avec une force victo-

par zele pour le bien de l'état que je l'ai accuſé, mais par envie de faire ma cour à Alexandre, ſachant bien que ce prince ne l'aime pas. J'apprends enfin qu'il doit me demander pourquoi je m'éleve en même tems contre toutes les opérations de ſon miniſtere, lorſque je ne les ai ni traverſées, ni attaquées dans le détail ; pourquoi je m'aviſe en ce jour de l'accuſer auprès de vous, moi qui ne me ſuis mêlé des affaires publiques que rarement & par intervalle ?

Pour moi, Athéniens, je n'ai jamais envié les occupations de Démoſthene & ne rougis pas des miennes. Je ne me reproche aucun des diſcours que j'ai prononcés devant vous, & je mourrois de honte ſi je m'étois permis les ſiens. Quant à mon ſilence, c'eſt ma vie ſimple, Démoſthene, qui m'en a inſpiré le goût. Modéré dans mes deſirs, je me contente d'une fortune médiocre, & ne cherche pas à la groſſir par des voies honteuſes. Ma volonté ſeule, & non le beſoin d'entretenir

---

rieuſe qu'Eſchine ne prévoyoit pas ſans doute. = *Par envie de faire ma cour à Alexandre.* Ce n'eſt point en lui reprochant de vouloir faire ſa cour à Alexandre, que Démoſthene, dès l'entrée de ſon diſcours, doit rendre ſuſpecte l'accuſation d'Eſchine ; mais en lui reprochant de l'attaquer ſur des faits anciens, tandis qu'il pouvoit le pourſuivre lorſque les faits étoient encore tout nouveaux.

mon luxe, me fait taire ou parler : vous vous taiſez, vous, lorſque vous avez reçu de l'argent, & vous criez de nouveau lorſque vous l'avez dépenſé. Vous parlez, non pas quand & comme il vous plaît, mais quand & comme il plaît à ceux qui vous paient; & vous ne craignez pas d'avancer des faits ſur leſquels, le moment d'après, vous ſerez convaincu de menſonge. Vous dites, par exemple, que j'ai intenté l'accuſation actuelle, non par amour du bien public, mais pour faire ma cour à Alexandre. Cependant, lorſque je l'ai intentée, Philippe vivoit encore (1), Alexandre n'étoit pas monté ſur le trône, & vous n'aviez pas eu votre ſonge au ſujet de Pauſanias, ni vos entretiens nocturnes avec Junon & Minerve. Comment donc aurois-je eu l'idée de faire ma cour à Alexandre, n'étant pas favoriſé du même ſonge que Démoſthene? Vous me reprochez encore de ne paroître à la tribune que rarement & par caprice; comme ſi nous ignorions qu'un tel reproche, qui pourroit convenir ailleurs, eſt déplacé dans une démocratie.

(1) Eſchine intenta ſon accuſation du vivant de Philippe, & la cauſe ne fut plaidée que la ſixieme année du regne d'Alexandre. = *Au ſujet de Pauſanias.* Voyez plus haut, page 107, note (1), & page 108, ligne 1. = *Et vos entretiens nocturnes....* Voyez page 62, ligne 11 & ſuiv.

Dans un état oligarchique, n'accuſe pas qui veut, mais celui-là ſeul qui a le pouvoir en main : dans un gouvernement populaire, celui qui veut accuſe & quand il le juge à propos. Parler quelquefois au peuple, c'eſt la marque d'un homme ſage qui attend que l'occaſion & l'intérêt public l'appellent à la tribune ; ne point paſſer un jour ſans parler, c'eſt le propre d'un mercenaire qui trafique de la parole.

Quand vous oſez dire que je ne vous ai pas encore accuſé, & que vous n'avez pas ſubi la peine due à vos crimes, quand vous avez recours à de telles raiſons, il faut que vous comptiez ſur le défaut de mémoire de vos auditeurs, ou que vous vous abuſiez vous-même (1). Peut-être vous flattez-vous que le tems qui s'eſt écoulé depuis que je dévoilai vos impiétés au ſujet d'Amphiſſe & vos corruptions dans les affaires de l'Eubée, les a fait oublier au peuple. Mais quel eſpace de tems pourroit effacer le ſouvenir de vos brigandages dans l'intendance de la marine ? Vous aviez porté une loi pour faire armer trois cents voiles, & vous aviez perſuadé aux Athéniens de vous prépoſer

(1) Eſchine avoit, ſans doute, plus d'une fois attaqué Démoſthene à la tribune, dans ſes harangues ; mais il ne l'avoit jamais pourſuivi juridiquement.

aux

aux dépenſes de l'armement; je vous convainquis alors d'avoir ſouſtrait à la république ſoixante & quinze vaiſſeaux, de nous avoir privés d'un plus grand nombre de galeres que nous n'en avions quand nous vainquîmes à Naxe les Lacédémoniens & leur général Polis (1). Toutefois, à force de vous envelopper de récriminations, vous vous mîtes à couvert de la peine, enſorte que c'étoient les accuſateurs qui avoient à craindre & non le coupable. Flattant toujours le peuple d'un brillant avenir & ruinant le préſent, vous nous accuſiez d'enchaîner les forces de la république & de lui ravir les occaſions. Enfin, au moment où je voulois vous dénoncer comme criminel d'état, ne fîtes-vous pas arrêter Anaxine (2) l'Oritain, qui commerçoit à Olympie ? ne le fîtes-vous pas mettre à la torture, après avoir écrit de votre main l'arrêt de ſa mort ? Cependant à Orée vous logiez dans ſa maiſon, vous mangiez & buviez à ſa ta-

(1) Chabrias, général Athénien, vainquit Polis près de Naxe, dans une bataille navale.

(2) Anaxine, connu ſeulement par cet endroit. On ignore quel étoit ſon crime. Sans doute il étoit coupable; mais ce n'étoit pas à Démoſthene, ſon hôte, à le faire condamner, à moins qu'un intérêt public bien preſſant n'eût demandé ſa mort. On ſait combien les droits de l'hoſpitalité étoient ſacrés chez les anciens.

ble, vous y faiſiez des libations, vous lui préſentiez la main en ſigne d'amitié & d'hoſpitalité. C'eſt ce même homme que vous fîtes mourir indignement; & lorſqu'en préſence du peuple, vous reprochant l'atrocité de cette action, je vous appellai meurtrier de votre hôte, ſans nier le fait vous me fîtes une réponſe contre laquelle ſe récrierent tous les citoyens & tous les étrangers qui l'entendirent; vous répondîtes que vous préfériez (1) les intérêts d'Athenes aux vains droits de l'hoſpitalité. Je ne parle pas ici des lettres ſuppoſées, des prétendus eſpions pris & mis à la torture pour des crimes imaginaires, ſous prétexte que moi & pluſieurs autres, nous voulions innover dans la république.

Et il doit, après cela, me demander ce qu'on penſeroit d'un médecin qui ne donneroit aucun conſeil à un malade pendant ſa maladie, & qui, venant à ſes obſeques, détailleroit à ſes parens ce qu'il auroit dû faire pour recouvrer la ſanté? Mais vous, Démoſthene, ne vous demanderez-vous pas ce qu'on penſeroit d'un miniſtre qui, faiſant profeſſion de flatter le peuple, & de vendre aux enne-

(1) En grec, *que vous préfériez le ſel d'Athenes à la table d'un hôte.* Le ſel & la table formeñt l'amitié; ils en ſont le ſymbole. On dit communément que pour être parfaitement amis, il faut avoir mangé enſemble pluſieurs minots de ſel.

mis de l'état les occaſions favorables, fermeroit la bouche par ſes calomnies aux orateurs bien intentionnés, d'un miniſtre qui après avoir fui au milieu du combat, inutile à la patrie, auteur de tous les maux qui la déſolent, exigeroit des couronnes d'or pour ſes ſervices, & demanderoit à ceux que ſes perſécutions auroient éloignés des affaires, lorſqu'on pouvoit encore ſauver la république, pourquoi ils ne l'empêcherent pas de la perdre ? Pour derniere réponſe, ils vous diroient, Démoſthene : Si, après la bataille, nous ne vous accuſâmes point ; c'eſt qu'alors nous n'avions point le loiſir de ſonger à votre punition, & qu'on nous employoit ailleurs pour le ſalut de l'état (1) ; mais lorſque je vous ai vu, non content de n'avoir pas été puni, demander encore à être récompenſé, & par-là expoſer notre ville à la riſée des Grecs, je me ſuis élevé contre vous, & je vous ai intenté cette accuſation.

Mais de tout ce que dira Démoſthene, voici ; j'en atteſte les dieux, ce qui m'indigne davantage. Il doit comparer mon éloquence au chant des Si-

(1) *Et qu'on nous employoit....* En grec, *& que nous allions en ambaſſade*, vers Philippe, ſans doute, à qui les Athéniens demanderent la paix après la bataille de Chéronée.

renes, dont la douce mélodie, juſtement décriée, perd bien plutôt qu'elle ne charme ceux qui les entendent : il prétendra que mes talens pour la parole, acquis & naturels, perdent ceux qu'ils ont charmés. Je crois, en général, que perſonne ne peut me faire ce reproche, parcequ'on doit rougir de reprocher ce qu'on ne peut prouver ; mais ſi quelqu'un avoit ce droit, ce ne ſeroit certainement pas Démoſthene, mais un brave général qui ayant bien ſervi la république, & ne ſe ſentant d'ailleurs aucune éloquence, envieroit le talent de ſon adverſaire, & verroit avec peine que par l'artifice de ſes diſcours il peut ſe faire honneur de ſervices qu'il n'a pas rendus. Mais lorſqu'un homme pétri d'expreſſions ameres & recherchées, veut être regardé comme un homme ſimple dont les ſervices parlent ſeuls pour lui, qui pourroit ſouffrir une pareille prétention dans un miſérable diſcoureur qui, comme une flûte à qui on ôteroit l'embouchure, perdroit tout ſi on lui arrachoit la langue.

Vous m'étonneriez, Athéniens, ſi vous rejettiez mon accuſation ; & je voudrois ſavoir pour quel motif. Seroit-ce parceque le décret eſt conforme aux loix ? mais jamais décret n'y fut plus contraire. Parceque ſon auteur ne mérite pas d'ê-

tre puni ? mais si vous le renvoyez absous, on ne pourra plus examiner la vie des citoyens. Ne seroit-il pas bien triste que dans un jour qui étoit consacré aux couronnes étrangeres, & où le théatre étoit rempli de couronnes d'or accordées au peuple par les Grecs (1), on couronnât en ce même jour & sur ce même théatre un ministre qui est cause que vous n'êtes plus couronnés ? Si quelqu'un des poètes, dont les tragédies doivent être jouées après la proclamation, représentoit dans sa piece Therſite couronné par les Grecs, nul de vous ne pourroit soutenir ce spectacle, parcequ'Homere nous peint ce ridicule personnage comme un lâche & un calomniateur ; & vous qui allez couronner le Therſite de nos jours, vous croyez n'être pas sifflés dans l'esprit des Grecs ? Vos peres, attentifs à faire honneur au peuple des succès heureux & brillans, rejetterent toujours les événemens peu honorables sur la perversité de certains orateurs : renversant cet ordre, Ctésiphon voudroit vous

(1) Non seulement un peuple décernoit des couronnes d'or à des citoyens pour récompenser leurs services, mais encore un peuple en décernoit à un autre peuple par reconnoissance. = *Therſite.* Homere en parle dans le second livre de son Iliade ; il nous le représente comme un monstre de laideur & de poltronerie, dont la langue insolente n'épargnoit pas les principaux de l'armée.

engager à purger Démoſthene de ſes infamies pour en noircir le peuple lui-même. Vous dites que vous êtes heureux, & grace au ciel, vous l'êtes en effet; déciderez-vous donc que, ſoutenus par Démoſthene, vous avez été trahis par la fortune? &, ce qui eſt le comble de l'abſurdité, couronnerez-vous un miniſtre que vous ſavez s'être laiſſé corrompre, le couronnerez-vous dans ces mêmes tribunaux où vous diffamez ceux qui ſont convaincus de corruption? Vous condamnez à une amende les juges qui dans les fêtes de Bacchus, ne diſtribuent pas avec équité le prix de la danſe (1); & vous, établis juges, non des danſes, mais des loix de l'état & de la vertu des citoyens, vous diſtribuerez les récompenſes, non, ſuivant les loix, à un petit nombre de perſonnes qui en ſeront dignes, mais au premier intrigant! Et qu'arrivera-t-il au juge, partiſan de Démoſthene? il ſe retirera, après avoir diminué par ſon ſuffrage ſa propre puiſſance pour augmenter celle de l'orateur. Car c'eſt par les loix & par les ſuffrages qu'un particulier

(1) *Qui ne diſtribuent pas avec équité le prix de la danſe*, en grec, *qui ne jugent pas avec équité les chœurs orbiculaires.* On appelloit *chœurs orbiculaires* ou *bachiques*, les chœurs qui chantoient le dithyrambe, & qui danſoient au chant de cette eſpece d'hymne à l'honneur de Bacchus, les mains tantôt libres, tantôt entrelacées.

exerce dans un état libre ſon autorité de ſouverain ; & il ne peut livrer à d'autres ce double gage de ſon pouvoir ſans détruire lui-même ſa ſouveraineté. Ajoutez encore que le ſerment qu'il prête avant de monter au tribunal, le ſuit par-tout & le tourmente : il a à ſe reprocher un parjure ; &, les ſuffrages étant ſecrets, le ſervice qu'il rend ne peut être connu de celui qu'il oblige.

Il me ſemble, Athéniens, d'après notre conduite peu ſage, que nous ſommes à la fois heureux & téméraires. En effet, que dans les circonſtances préſentes le peuple ait abandonné ſon autorité à quelques ambitieux, c'eſt une imprudence extrême ; mais c'eſt un bonheur inſigne qu'il ne ſe ſoit pas élevé un plus grand nombre d'orateurs pervers & entreprenans. La république a produit anciennement beaucoup d'hommes de ce caractere, bien capables d'aſſervir le peuple. Le peuple aimoit à être flatté : il fut aſſervi, non par ceux qu'il craignoit, mais par ceux qu'il écoutoit. Quelques uns de ceux-ci, du nombre des trente tyrans (1), firent mourir plus de quinze cents citoyens, ſans

(1) Lacédémone, victorieuſe & maîtreſſe d'Athenes, y avoit établi pour la gouverner trente hommes, pris dans la ville même, qui l'aſſerviſſoient, & traitoient cruellement leurs concitoyens.

aucune forme, ſans entendre les accuſations & les défenſes, ſans permettre même aux parents d'aſſiſter aux funérailles. Ne vous rendrez-vous donc pas maîtres de vos miniſtres ? n'humilierez-vous pas, n'éloignerez-vous pas des orateurs fiers & ſuperbes ? ne vous perſuaderez-vous pas que jamais citoyen n'entreprit d'aſſervir le peuple avant de s'être mis au-deſſus des jugemens ?

Je ſerois bien aiſe d'examiner devant vous, avec le panégyriſte de Démoſthene, pour quels ſervices il veut qu'on le couronne. Si vous dites, Ctéſiphon, (& c'eſt le premier article de votre décret) que c'eſt pour les foſſés dont il a entouré la ville, je vous admire : car il eſt moins louable d'avoir fini ce bel ouvrage, que blâmable de l'avoir rendu néceſſaire. Un bon miniſtre doit demander des récompenſes, non pour avoir rétabli des murs, creuſé des foſſés, détruit des (1) tombeaux, mais pour avoir procuré à la patrie quelque avantage ſolide. Si vous venez au ſecond article, où vous

(1) *Détruit des tombeaux.* Le mot grec *anelonta*, peut ſignifier également *détruire* ou *relever*. J'ai préféré le premier, parceque Démoſthene n'avoit pas été chargé de relever les tombeaux, mais de réparer les murs ; & que cette réparation qui ſe faiſoit à la hâte, demandoit ſans doute qu'on abattît des tombeaux qui nuiſoient à l'ouvrage, ou dont les pierres pouvoient y ſervir.

ne craignez pas d'avancer que c'eſt un bon citoyen, qu'il continue à ſervir le peuple d'Athenes par ſes actions & par ſes diſcours ; laiſſant toute vaine emphaſe, arrêtez-vous aux faits, & prouvez ce que vous dites. Je ne parle pas de ſon dévouement mercenaire pour les Amphiſſiens & les Eubéens ; mais quand vous faites honneur à Démoſthene de notre alliance avec Thebes, vous trompez ceux qui ne ſont pas inſtruits, & vous inſultez ceux qui le ſont. Car en affectant d'omettre & la circonſtance du tems, & la gloire d'Athenes, qui ſeules nous procurerent cette alliance, vous croyez, ſans doute, qu'on ignore que vous attribuez à votre héros ce qui appartient à la république. Je vais prouver combien eſt vaine leur arrogance ; la preuve en ſera évidente & ſenſible.

Le roi de Perſe, un peu avant qu'Alexandre eût paſſé en Aſie, écrivit au peuple une lettre inſolente (1), digne d'un barbare, dans laquelle, entre autres expreſſions dures, il finit de cette maniere : *Je ne vous donnerai point d'argent, m'en demandez pas, vous n'en aurez pas.* Ce même prince ſe voyant depuis environné de périls, envoya, de lui-même & ſans qu'on lui fît aucune

(1) L'hiſtoire ne dit pas à quelle occaſion le roi de Perſe écrivit aux Athéniens la lettre dont parle l'orateur.

demande, trois cents talens au peuple d'Athenes; qui eut la générosité de les refuser. C'étoit la circonstance, l'extrémité du péril & le besoin d'alliés, qui nous envoyoient cet argent; c'est aussi ce qui nous a procuré l'alliance des Thébains. Cependant, Démosthene, vous nous étourdissez du nom des Thébains & de leur alliance malheureuse; & vous ne dites pas un mot des soixante & dix talents du roi de Perse que vous détournâtes à votre profit, lorsque nous avions le plus grand besoin d'argent. N'est-ce pas, en effet, faute d'argent, faute de cinq talens, que les troupes étrangeres ne livrerent pas aux Thébains la citadelle? n'est-ce pas encore faute de neuf talens, que tous les Arcadiens s'étant mis en campagne, & leurs chefs étant disposés à nous secourir, nous ne pûmes profiter de l'occasion (2)? L'état est pauvre, Démosthene est riche, & fournit abondamment à ses plaisirs: en un mot, Athéniens, l'or de Darius est pour lui, les dangers pour vous.

Il est bon d'observer leur audace impudente. Lorsque Ctésiphon invitera Demosthene à monter à la tribune, & qu'il y montera pour faire lui-même son éloge, la vanité de ses discours ne sera-t-elle

(1) Je n'ai trouvé dans l'histoire aucune trace des deux faits cités par Eschine.

pas plus insupportable que l'infamie de ses actions ? & si l'on n'écoute qu'avec peine le bien que dit de lui un homme d'un mérite réel, dont les actions & la bravoure sont connues ; aura-t-on la patience d'entendre un lâche, l'opprobre de cette ville, se donner des louanges à lui-même ? Si vous êtes sage, Ctésiphon, vous agirez avec plus d'honnêteté & de franchise. Faites vous-même votre apologie. Vous ne pourriez dire que vous manquez de talent pour la parole. Non, un homme qui a accepté, il y a quelque tems, une ambassade vers Cléopatre, fille de Philippe, & qui lui a fait un compliment de condoléance sur la mort d'Alexandre, roi des Molosses (1), son époux, ne pourroit prétendre aujourd'hui n'avoir point de talent pour la parole. Quoi ! Ctésiphon, vous avez trouvé des expres-

(1) Alexandre, roi des Molosses, (peuple d'Epire, dont la ville principale étoit Dodone, célebre par le temple & l'oracle de Jupiter) avoit porté la guerre en Italie, guerre qui, à la fin, lui fut fatale. Ses armées furent mises en déroute, & il se vit contraint de prendre la fuite. Mais comme il traversoit un fleuve à cheval, il fut percé d'un coup mortel. Sa mort n'assouvit pas la fureur de ses ennemis. Ils firent mille outrages à son cadavre, & après l'avoir mis en pieces, ils eurent bien de la peine à consentir que les tristes restes de ce malheureux roi fussent renvoyés dans ses états, & portés à Cléopatre sa femme. Ce

sions pour consoler dans sa douleur une princesse étrangere ; & lorsqu'on vous accuse d'avoir vendu à prix d'argent le décret que vous avez proposé, vous n'essaierez pas de vous justifier vous-même ! L'homme que vous gratifiez d'une couronne ne peut-il donc être connu de ceux qu'il a bien servis, à moins qu'on ne vous aide à le faire connoître ? Demandez aux juges s'ils connoissoient Chabrias, Iphicrate & Timothée (1) ; demandez leur pourquoi on leur a accordé des récompenses, & érigé des statues : ils répondront tous à la fois qu'on a récompensé & honoré Chabrias pour avoir, près de Naxe, remporté une victoire navale ; Iphicrate, pour avoir taillé en pieces les troupes de Lacédémone ; Timothée, pour avoir, dans une expédition

---

fut dans une circonstance si douloureuse qu'on députa Ctésiphon pour aller faire à cette reine affligée des complimens de condoléance.

Quoiqu'un homme puisse avoir le talent de composer & de prononcer un compliment dans ces sortes d'occasions, sans avoir celui de plaider une cause, il faut croire néanmoins que les Athéniens, qui avoient la réputation de bien dire, choisissoient alors des citoyens en qui ils connoissoient le talent de la parole.

(1) Chabrias, Iphicrate & Timothée, trois fameux capitaines Athéniens, connus sur-tout par les victoires que cite Eschine dans cet endroit.

maritime, délivré Corcyre ; & tant d'autres grands hommes, pour s'être distingués par nombre de glorieux exploits. Mais si l'on vous demande, Athéniens, pourquoi vous ne récompensez pas Démosthene ; vous répondrez que c'est un homme qui se vend, que c'est un lâche, qu'il a abandonné son poste. En croyant honorer cet orateur, ne vous déshonorerez-vous pas vous-mêmes, & ne ferez-vous pas injure à ces braves citoyens qui sont morts pour vous à la guerre ? Imaginez-vous entendre leurs ombres gémir & se plaindre si on couronne Démosthene. Quoi donc ? vous rejettez avec horreur & loin de vos limites, le bois, la pierre, le fer, tous ces êtres inanimés qui par hasard auroient écrasé un homme dans leur chûte (1) ; vous ne souffrez pas même que la main de quiconque auroit attenté à ses propres jours, soit inhumée avec le corps du suicide : & le funeste auteur de la derniere expédition, l'assassin de nos guerriers, ô honte, sera couronné de vos mains, & proclamé

(1) Dracon, fameux législateur des Athéniens, pour leur inspirer l'horreur de l'homicide, avoit ordonné par une loi qu'on exterminât les choses même inanimées, dont la chûte causeroit la mort d'un homme. Solon, qui abolit les loix de Dracon, comme trop dures, ne toucha point à celles qui concernoient l'homicide, & les laissa dans toute leur force.

en plein théatre ! croyez-vous que dans le tombeau ils ne reſſentent pas cet affront, & que ceux qui leur ſurvivent ne perdent pas courage en voyant que la valeur ne mene qu'à la mort, & la mort à l'oubli ?

Mais, ce qui eſt de la plus grande importance, ſi les jeunes gens vous demandent ſur quel modele ils ſe formeront, que leur répondrez-vous ? Vous le ſavez, ce ne ſont pas ſeulement les exercices du corps & de l'eſprit (1), l'étude de la philoſophie & des lettres, qui forment la jeuneſſe, mais beaucoup plus encore les proclamations publiques. Le héraut annonce-t-il ſur le théatre qu'un ſcélérat ſans honneur eſt couronné pour ſa vertu éminente & pour ſon zele patriotique ? une telle proclamation pervertit le jeune homme qui en eſt témoin. Un débauché, un corrupteur infâme tel que Ctéſiphon, a-t-il été puni ? c'eſt une leçon pour les autres. L'auteur d'un décret injuſte & malhonnête,

(1) *Les exercices du corps & de l'eſprit*, en grec, *les paleſtres & les écoles publiques*. Paleſtres, lieux où l'on occupoit les jeunes gens à la lutte, au pugilat & aux autres exercices. Ces exercices entroient dans le plan de leur éducation. C'eſt ainſi que chez nous on leur apprend à danſer, à monter à cheval, à faire des armes, pour leur former le corps, après qu'on a formé leur eſprit. = Plus bas, *l'étude de la philoſophie & des lettres*. Le grec, *è mouſikè*, *muſica*,

rentré dans ſa maiſon, veut-il inſtruire ſon fils? le jeune homme ne l'écoute pas; & comment l'écouteroit-il? il ne voit plus dans celui qui le reprend qu'un cenſeur incommode. Prononcez donc aujourd'hui, non en ſimples juges, mais en hommes d'état ſur qui tous les yeux ſont ouverts; & faites enſorte de pouvoir juſtifier votre déciſion auprès des citoyens abſens, qui vous demanderont compte de ce que vous aurez décidé. C'eſt par les miniſtres qu'elle couronne, que les peuples jugent d'une république; voulez-vous qu'ils jugent de la vôtre non par le courage de vos ancêtres, mais par la lâcheté d'un Démoſthene?

Comment donc éviterez-vous cette honte? c'eſt en vous défiant de ces hommes qui, ſous des noms honnêtes & populaires, cachent un naturel perfide. On peut prendre, quand on veut, le nom de vrai & zélé républicain; mais les premiers à uſurper ce titre, ſont, pour l'ordinaire, les der-

---

la muſique. Ce mot ſe diſoit de toutes les ſciences; ſans doute parceque les premiers ſavans & les premiers philoſophes étoient des poètes qui faiſoient des vers qu'ils chantoient eux-mêmes, enſeignant les hommes par leurs chants, tâchant de leur apprendre, en amuſant leurs eſprits & flattant leurs oreilles, les ſciences néceſſaires à leur bonheur, les vertus morales & civiles.

niers à le mériter. Lors donc que vous trouverez un orateur jaloux de couronnes proclamées en préſence des Grecs, ordonnez-lui, conformément à la loi des proclamations, de confirmer les éloges qu'il ſe donne par le témoignage d'une vie réguliere & de mœurs irréprochables. S'il manque d'un pareil témoignage, ne les confirmez pas, vous, ces éloges, & ſongez à retenir un reſte d'autorité qui vous échappe. Car enfin, n'eſt-il pas étrange qu'au mépris du ſénat & du peuple, de ſimples particuliers reçoivent des députations & des dépêches, non de la part de gens obſcurs, mais des principaux perſonnages de l'Europe & de l'Aſie? Oui, ils en reçoivent; & quoiqu'il y ait peine de mort pour de pareilles liaiſons, loin de les diſſimuler, pluſieurs font trophée de leurs correſpondances; ils ſe liſent leurs dépêches, & n'ont pas honte, les uns de vous exhorter à vous repoſer ſur eux comme ſur les ſoutiens du gouvernement, les autres de demander qu'on les honore comme les ſauveurs de la patrie. Cependant le peuple abattu par ſes diſgraces, tel qu'un vieillard dans la décrépitude & le délire, ne gardant pour lui que le titre de ſon pouvoir, en laiſſe à d'autres la réalité. Et vous, Athéniens, vous ſortez de vos aſſemblées, non après avoir délibéré ſur vos intérêts,

mais

mais après avoir partagé entre vous, comme les reſtes d'un feſtin à frais communs, les débris de votre ancienne opulence (1).

Vous allez voir par ce qui ſuit, que j'ai raiſon de vous reprocher votre molleſſe. Un citoyen de cette ville (je ſouffre de vous retracer ſi ſouvent l'image de nos malheurs), un citoyen timide dont toute la faute étoit d'avoir tenté de paſſer à Samos, fut pris le même jour, & condamné à mort par le ſénat de l'Aréopage, comme traître à la patrie. Un autre particulier qui s'étoit réfugié à Rhodes, fut accuſé, il n'y a pas long-tems, comme criminel d'état, pour avoir montré de la frayeur dans des circonſtances critiques. Les voix furent partagées; une ſeule de plus, il ſubiſſoit la mort ou l'exil (2). Rapprochons le paſſé du préſent. Un orateur, la

(1) Il faut entendre ici par les débris de l'ancienne opulence d'Athenes, des fonds conſidérables provenus des contributions des alliés de cette république, fonds qui avoient été affectés originairement à des expéditions pour le bien de la Grece, mais qui furent employés par abus en diſtributions faites au peuple les jours d'aſſemblées & de ſpectacles.

(2) On ignore quel eſt le citoyen dont il eſt parlé en premier lieu. Par rapport à l'autre, il s'appelloit Léocrate. Il étoit un de ces citoyens timides qui ne purent réſiſter à la terreur que répandit dans Athenes la déroute de Ché-

cauſe de tous nos maux, qui a quitté ſon poſte dans le combat, & s'eſt enfui d'Athenes parce-qu'elle étoit menacée d'un ſiege, exige des couronnes & des proclamations. N'éloignerez-vous point ce fléau commun de la Grece? ou plutôt ne ſaiſirez-vous point, pour le punir, cet uſurpateur du gouvernement, ce tyran de la tribune, qui nous maîtriſe avec des paroles?

Conſidérez d'ailleurs dans quelle circonſtance vous allez juger. Nous ſommes à la veille des jeux pythiques; les Grecs vont bientôt ſe réunir our les célébrer: par une ſuite de l'adminiſtration de Démoſthene, on impute aujourd'hui aux Athéniens d'avoir perdu la Grece. Si vous couronnez ce miniſtre, vous paroîtrez être complices des infracteurs de la paix générale; mais ſi vous le puniſſez,

---

ronée, & qui chercherent leur ſalut dans la fuite. L'orateur Lycurgue l'accuſa juridiquement d'avoir trahi la patrie & contrevenu au décret qui, peu de jours après la bataille de Chéronée, défendit à tout citoyen de ſortir d'Athenes. Lycurgue nous a peint le caractere de Léocrate, & nous a donné l'hiſtoire de ſa déſertion ou de ſa fuite, dans la ſeule harangue qui nous reſte de lui. = *Une ſeule de plus, il ſubiſſoit la mort ou l'exil.* La coutume générale des Athéniens étoit d'abſoudre lorſque les voix ſe trouvoient partagées. Ils ne manquoient point, en ce cas, d'être contraires à l'accuſateur & favorables à l'accuſé. Cette coutume étoit fort ſage, & conforme à toutes les regles

vous purgerez le peuple de toute imputation. Penſez donc qu'il ne s'agit pas dans cette cauſe d'une ville étrangere, mais de la vôtre. Ne prodiguez pas les honneurs, donnez-les avec diſcernement: accordez les récompenſes aux meilleurs citoyens, aux citoyens les plus dignes.

Ne vous contentez pas de prêter l'oreille à mes diſcours, ouvrez les yeux pour voir quelle ſorte de gens ſolliciteront pour Démoſthene. Sera-ce ceux qui ont partagé les exercices & les amuſemens de ſa jeuneſſe? Mais peu jaloux de la dépouille d'un ſanglier ou des honneurs du gymnaſe, il s'eſt enfoncé dans des études de chicane pour envahir les biens des riches. Examinez encore ſa vanité audacieuſe lorſqu'il oſera dire que, par une ſimple ambaſſade, il a arraché Byzance des mains de Philippe (1); que par la force de ſon éloquence il a

---

de la juſtice & de l'humanité. = Plus bas, jeux pythiques, un des quatre jeux ſolemnels de la Grece; ſe célébroient tous les cinq ans près de Delphes, en l'honneur d'Apollon Pythien.

(1) *Il a arraché Byzance...* On verra dans la harangue même de Démoſthene comment il ſauva Byzance. Cet orateur ne parle pas des Acarnaniens, qui étoient un peuple d'Epire en Grece, & qu'il anima ſans doute contre le roi de Macédoine. La détermination des Thébains à l'alliance avec Athenes, eſt la partie la plus importante & la plus frappante de ſon diſcours.

ſoulevé les Acarnaniens & déterminé les Thébains; car il vous croit aſſez ſimples pour vous laiſſer perſuader par tout ce qu'il vous dit, comme ſi vous poſſédiez dans ſa perſonne la déeſſe de la Perſuaſion, & non pas un impoſteur habile.

Mais lorſqu'à la fin de ſon diſcours il invitera les complices de ſes brigandages à ſe ranger autour de lui pour ſa défenſe, imaginez-vous voir rangés autour de cette tribune où je parle, & oppoſés à l'impudence de ces traîtres, les bienfaiteurs de la république. Imaginez-vous entendre Solon, grand philoſophe, légiſlateur fameux, dont les ſages inſtitutions ont affermi chez nous la démocratie; Ariſtide, cet homme juſte & déſintéreſſé, qui a réglé les contributions de la Grece, & dont le peuple, après ſa mort, fut obligé de doter les filles: l'un vous conjurant avec cette douceur qui lui étoit ſi naturelle, de ne pas préférer aux loix & à votre ſerment les vains diſcours de Démoſthene; l'autre ſe plaignant avec force du mépris de la juſtice, & vous demandant comment vous dont les peres ont délibéré s'ils feroient mourir, & ont fini par bannir de leur ville & de tous les pays de leur domination, Arthmius de Zélie (1), qui avoit ſeulement ap-

(1) Arthmius étoit fils de Pythonax, & né à Zélie, ville de la Troade. Il paſſoit ſouvent par Athenes, où il jouiſ-

porté dans la Grece de l'or des Perſes, Arthmius reçu dans Athenes où il avoit droit d'hoſpitalité ; comment, dis-je, vous ne rougiſſez pas d'honorer d'une couronne d'or Démoſthene qui n'a pas ſimplement apporté mais qui a reçu de l'or des Perſes pour prix de ſes trahiſons, & qui l'a encore entre les mains. Penſez-vous que Thémiſtocle, que tous nos braves citoyens morts à Marathon & à Platée, ſoient inſenſibles à ce qui ſe paſſe de nos jours, & que des tombeaux mêmes de nos ancêtres ne ſortent pas des gémiſſemens, ſi on couronne celui qui avoue lui-même avoir conſpiré avec les Barbares contre les Grecs ?

Pour moi, terre, ſoleil, vertu, lumieres acquiſes & naturelles, qui nous faites diſcerner le bien & le mal, je vous prends à témoin que, dans cette cauſe, j'ai défendu l'état autant qu'il m'étoit poſſible avec de ſimples diſcours ; & ſi j'ai parlé d'une maniere digne de mon ſujet, j'ai rempli mon miniſtere ſelon mes deſirs, du moins ſelon

---

ſoit même du droit d'hoſpitalité. Emiſſaire d'Artaxerxès, roi de Perſe, il répandit dans le Péloponèſe l'or de ce prince. Il vint à Athenes ; mais les Athéniens ayant découvert ſes menées, le bannirent de leur ville, & le déclarerent à jamais infâme, lui & ſa race. Il eſt beaucoup parlé de cet Arthmius dans une des Philippiques.

mes forces si je suis resté au-dessous. Vous, Athéniens, éclairés & par les raisons que je vous ai présentées & par d'autres qui auront pu m'échapper, prononcez aujourd'hui selon la justice & pour les intérêts de la république.

HARANGUE DE DÉMOSTHENE SUR LA COURONNE, OU POUR CTÉSIPHON. *

Je commence (1), Athéniens, par implorer tous les dieux : je leur demande que, dans cette cauſe, ils vous inſpirent pour moi les mêmes ſentimens dont je ſuis animé pour la république & pour chacun de vous; je leur demande encore, & votre religion, votre sûreté, votre honneur, y ſont intéreſſés, que ſur la maniere dont je dois me défendre, vous ne conſultiez pas mon adverſaire (il y

* Le ſommaire de la harangue de Démoſthene ſe trouve avec celui de la harangue d'Eſchine qui précede.

(1) Lucien, dans un de ſes dialogues, fait un éloge très ingénieux de l'éloquence de Démoſthene, & en particulier de ſa harangue ſur la couronne. Il introduit la Rhétorique qui ſe plaint de ce que lui Lucien l'a abandonnée pour le Dialogue ; & dans la harangue qu'elle fait à ce ſujet, elle débute par les premieres paroles de l'exorde de Démoſthene.

auroit de l'injuſtice), mais nos loix & votre ſerment. Ce ſerment porte entre autres choſes qu'on écoutera également les deux parties; c'eſt-à-dire, qu'il faut non ſeulement dépoſer toute prévention, & accorder à l'une & l'autre partie une faveur égale, mais encore permettre à chacúne d'elles de ſuivre le plan d'accuſation ou de défenſe qu'elle aura préféré.

Eſchine, dans ce jugement, a ſur moi deux grands avantages. Le premier, c'eſt que nos périls ne ſont pas égaux. Je riſque bien plus à déchoir de votre bienveillance, que lui à ne pas triompher dans ſon accuſation. Je riſque, moi, ... mais je dois éviter toute parole ſiniſtre (1) en commençant ce diſcours; lui, au contraire, n'a rien à perdre s'il perd ſa cauſe.

Le ſecond avantage, c'eſt qu'il eſt dans la nature de l'homme d'écouter avec plaiſir l'accuſation & l'injure, & de ne ſupporter qu'avec peine l'apologie & l'éloge. Ce qui eſt fait pour plaire étoit donc le partage de mon rival; ce qui déplaît preſque

(1) Les Grecs avoient une crainte ſuperſtitieuſe ſur certaines paroles de mauvais augure. Cette ſuperſtition régnoit principalement dans les ſacrifices, où le héraut avoit grand ſoin d'avertir que l'on s'abſtînt de toute parole qui pût porter malheur.

généralement eſt maintenant le mien. Si d'un côté, par un ſentiment de crainte, je n'oſe vous entretenir de mes actions, je paroîtrai n'avoir pu détruire les reproches de mon adverſaire, ni établir mes droits à la récompenſe qu'il voudroit me ravir. De l'autre, ſi j'entre dans les détails de ma vie publique & privée, je ſerai forcé de parler ſouvent de moi. Je le ferai du moins avec la plus grande réſerve; & ce que la nature de ma cauſe m'obligera de dire, il eſt juſte de l'imputer à celui qui a rendu ma juſtification néceſſaire.

Vous conviendrez, je penſe, Athéniens, que la cauſe préſente m'eſt commune avec Ctéſiphon, & que je ne dois pas le défendre avec moins d'ardeur que ſi j'étois accuſé moi-même. Il eſt cruel d'être dépouillé par qui que ce ſoit, plus cruel encore de l'être par un ennemi; mais le plus grand des malheurs ſeroit de ſe voir enlever le plus grand des biens, votre affection & votre bienveillance.

Intéreſſé comme je le ſuis dans ce différend, je vous prie, Athéniens, & je vous ſupplie tous d'écouter mon apologie dans des diſpoſitions équitables, ainſi que l'ordonnent les loix: ces loix que cet ancien légiſlateur, Solon, votre ami & l'ami du peuple, ne ſe contenta pas de graver ſur l'airain pour en aſſurer l'empire, mais qu'il crut encore devoir conſacrer par la religion du ſerment. Non

qu'il ſe défiât de votre intégrité, du moins je l'imagine; mais il ſentoit qu'il eſt impoſſible à l'accuſé d'échapper à des imputations & à des calomnies ſi puiſſantes dans la bouche de l'accuſateur qui parle le premier, ſi chacun de vous, fidele au reſpect envers les dieux, n'accueille favorablement celui qui parle le dernier, & ne peſe les raiſons de l'un & de l'autre avec l'impartialité qui convient à des juges.

Puis donc qu'en ce jour j'ai à rendre compte de mon adminiſtration publique & de ma vie privée, je vais implorer de nouveau tous les dieux, en leur adreſſant la même priere qu'au commencement de ce diſcours. Je leur demande donc que, dans cette cauſe, ils vous inſpirent pour moi les mêmes ſentimens dont je ſuis animé pour la république & pour vous; je leur demande encore qu'ils vous dictent dans cette affaire le jugement le plus convenable à la gloire de tous les citoyens en général, & à la religion de chacun des juges en particulier.

Si mon adverſaire ſe fût renfermé dans ſon accuſation, j'aurois commencé moi-même par juſtifier le décret qu'il attaque (1); mais puiſqu'il s'eſt

(1) *Le décret qu'il attaque*, en grec, *le décret préliminaire du ſénat.* Le décret de Ctéſiphon avoit été approuvé

répandu en déclamations auſſi fauſſes que déplacées, je crois devoir, Athéniens, le réfuter d'abord en peu de mots ſur cet article, de peur que quelqu'un de vous, prévenu par des calomnies étrangeres au procès, ne ſoit moins favorable au fond même de la cauſe.

Conſidérez, je vous prie, avec quelle ſimplicité & quelle ſolidité je répons à ſes invectives contre ma perſonne. Si vous me connoiſſez tel qu'il m'a dépeint, car je n'ai pas vécu ailleurs que chez vous, fermez-moi la bouche; &, mon miniſtere fût-il irréprochable, prononcez & condamnez moi. Mais ſi vous êtes parfaitement convaincus que j'ai plus d'honneur que lui, & que je ſors de parens plus honnêtes, que ni moi ni les miens, pour ne rien dire de plus, ne le cédons à aucune famille eſtimable, refuſez de l'en croire ſur le reſte, comme n'ayant avancé par-tout que des menſonges: pour moi, je réclame en cette occaſion la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée dans les accuſations diverſes que j'ai eues à ſoutenir. Un homme auſſi ruſé que vous l'êtes, Eſchine, a-t-il bien pu

---

par le ſénat, & par conſéquent adopté comme ſien; il falloit qu'il fût encore approuvé & adopté par le peuple pour être exécuté; & c'eſt ce qu'Eſchine vouloit empêcher, en accuſant Ctéſiphon devant le peuple, comme ayant enfreint les loix dans ſon décret.

s'imaginer que je différerois de juſtifier mes actions politiques, pour repouſſer d'abord des outrages perſonnels : non, je ne le ferai point, je ne ſuis pas aſſez inſenſé. Je vais examiner avant tout les calomnies dont vous noirciſſez mon adminiſtration ; & quant à ce torrent d'injures que vous m'avez prodiguées ſans pudeur, je m'en occuperai dans un autre tems, ſi l'on veut bien m'entendre.

L'accuſation préſente eſt grave, & par le nombre & par la qualité des délits qu'elle renferme ; elle offre même de ces crimes que la loi punit des derniers châtimens : mais l'accuſateur n'a d'autre motif dans le procès qu'il intente, que d'inſulter un ennemi, de l'outrager, de le diffamer, de l'accabler, d'aſſouvir enfin un cruel reſſentiment. Si j'étois coupable de tout ce qu'il m'impute, la république, non la république ne pourroit aſſez le punir lui-même. Je ſais que la tribune ne doit être fermée à aucun des citoyens qui veulent parler au peuple ; mais auſſi, j'en atteſte les dieux, il eſt contraire aux loix de la juſtice & d'une ſage démocratie, de n'y paroître que pour contenter ſa haine & ſa malignité. Ce qui ſeroit juſte & régulier, ce ſeroit qu'Eſchine, quand il me voyoit cauſer à la république d'auſſi grands dommages qu'il l'annonçoit tantôt avec ſon ton de déclamateur, m'eût

attaqué & poursuivi légalement dans le tems même où je commettois les délits, qu'il m'eût dénoncé comme infracteur des loix si j'enfreignois les loix, déféré aux juges comme traître à l'état si je trahissois l'état; car, sans doute, un homme qui accuse Ctésiphon uniquement pour me nuire, n'eût pas manqué de m'accuser moi-même s'il eût cru pouvoir me convaincre. Supposé donc qu'il me vît commettre quelqu'un des crimes qu'il me reprochoit tout à l'heure, ou quelqu'autre, il est des formes établies pour la poursuite des coupables, & des tribunaux qui infligent les peines les plus séveres. Eschine pouvoit me poursuivre selon ces formes, m'attaquer devant ces tribunaux; & par-là il auroit mis les juges à portée de confronter les imputations avec les faits. Mais comment procede-t-il ? Il fuit la voie la plus simple & la plus droite, & craignant d'être convaincu par les faits mêmes encore récens, il vient long-tems après accumuler à plaisir les inculpations diffamantes, les sarcasmes, les invectives, jouer une comédie. Enfin, c'est à moi qu'il en veut, & c'est Ctésiphon qu'il accuse. Toute son accusation respire la haine qu'il me porte: &, malgré cette haine, il ne m'a jamais attaqué; mais pour me perdre, il cherche à en diffamer un autre qu'il seroit facile de tirer d'embarras. En effet, Athéniens, si l'on vouloit défendre Cté-

ſiphon, on pourroit ſe contenter de dire qu'Eſchine & moi nous devions vuider enſemble les débats d'une animoſité mutuelle, ſans nous jetter ſur un tiers, & lui porter des coups qui ne devoient tomber que ſur nous ſeuls; car c'eſt le comble de l'injuſtice.

Il n'en faudroit point davantage pour ſe convaincre que toute l'accuſation d'Eſchine eſt auſſi contraire à la juſtice qu'à la vérité : je vais examiner néanmoins chaque article ſéparément, & ſur-tout les menſonges qu'il a débités au ſujet de l'ambaſſade faite en Macédoine & de la paix conclue avec Philippe, en m'attribuant tout le mal qu'il a fait lui-même conjointement avec Philocrate (1). Il eſt convenable Athéniens, & même néceſſaire de vous rappeller l'état de la Grece dans ces tems-là, pour vous préſenter chaque événement dans ſon vrai point de vue.

Pendant la guerre de Phocide, qu'on ne m'imputera pas, ſans doute, puiſque je n'étois pas en-

(1) Il eſt beaucoup parlé de ce Philocrate dans la harangue d'Eſchine. Voyez, p. 53 & ſuiv. = Plus bas, *pendant la guerre de Phocide*.... La plupart des peuples de la Grece, & ſur-tout les Thébains, déclarerent la guerre aux Phocéens, qui avoient profané, en les cultivant, des terres conſacrées à Apollon. Cette guerre fut fort longue, & fut appellée *la guerre de Phocide*, ou *la guerre ſacrée*.

tré dans les affaires quand elle s'alluma, vous, Athéniens, vous étiez disposés à desirer le salut des Phocéens quoique coupables à vos yeux, en même tems que vous n'auriez pas été fâchés du mauvais succès des Thébains quel qu'il pût être : & vous aviez d'autant plus sujet d'être animés contre ceux-ci, que la victoire de Leuctres (1) les avoit rendus insolens. Tout le Péloponese d'ailleurs étoit divisé : ceux qui haïssoient Lacédémone n'étoient pas assez forts pour détruire sa puissance ; ceux que Lacédémone avoit mis à la tête des villes, n'en étoient plus les maîtres ; ce n'étoit chez ces peuples & chez tous les autres que dissentions & que troubles interminables. Philippe, qui voyoit ces désordres, & ils étoient assez visibles, distribuoit de l'argent aux traîtres de tous les pays, animoit les peuples les uns contre les autres, les mettoit aux prises ensemble, profitoit des fautes & des imprudences d'autrui, en un mot faisoit tout servir à son ambition. Mais comme, selon toute apparence, ces Thébains, si fiers alors, aujourd'hui si malheu-

(1) Leuctres, ville de Béotie, près de laquelle les Thébains, sous la conduite d'Epaminondas, remporterent une victoire célebre sur les Lacédémoniens. Cette victoire les rendit fort puissans dans la Grece, & leur inspira beaucoup d'orgueil.

reux (1), épuisés par la guerre, alloient être forcés de recourir aux Athéniens ; Philippe, pour leur ôter cette envie, & empêcher l'union des deux républiques, vous offrit à vous la paix, & aux Thébains du secours. Qu'est-ce donc qui pensa vous livrer entre les mains de ce prince, aux artifices duquel vous vous abandonniez volontairement ? C'est, dirai-je la lâcheté ou l'imprudence des autres Grecs ? dirai-je l'une & l'autre en même tems ? Ils vous voyoient essuyer les fatigues d'une guerre longue & continuelle, & cela pour les intérêts communs de la nation, comme on le vit bien ensuite, sans vous aider ni d'hommes, ni d'argent, sans vous secourir en rien. Irrités, comme il convenoit, d'une telle indifférence, vous prêtâtes volontiers l'oreille aux propositions de Philippe. Ce sont donc les conjonctures, & non mes intrigues, comme le disoit faussement Eschine, qui vous ont déterminés à la paix. Mais on verra, si l'on veut tout examiner, que la corruption des citoyens perfides qui ont négocié cette paix, est la cause de tous nos malheurs. C'est uniquement l'intérêt de la vérité qui me fait traiter & discuter ce point avec exactitude, puisque les délits qu'on

(1) *Aujourd'hui si malheureux.* Alexandre venoit de saccager & de ruiner de fond en comble la ville de Thebes.

à

à pu commettre alors ne me regardent en aucune façon. Celui qui fit mention de paix, qui en parla le premier, c'étoit le comédien Ariſtodeme (1). Celui qui appuya ſon ſentiment, qui le propoſa par écrit, & qui, en conſéquence, partageoit avec lui les préſens de Philippe, c'étoit Philocrate, votre complice, Eſchine, & non le mien; non, duſſiez-vous le nier juſqu'à extinction de voix. Ceux qui ſe déclarerent pour le décret, je n'examine pas ici leur motif, furent Eubulus & Céphiſophon; quant à moi je n'y ſuis pour rien.

Quoique tous ces faits ſoient d'une vérité inconteſtable, il a pouſſé l'impudence juſqu'à oſer dire que j'ai conſeillé la paix, & que même j'ai empêché la république de la concerter avec les Grecs

(1) *Le comédien Ariſtodeme.* Nous avons déja obſervé que les comédiens chez les Grecs étoient plus conſidérés que chez nous, qu'ils n'étoient pas même exclus de l'adminiſtration des affaires. On ne mépriſoit que ceux qui, ayant peu de talens, ſe jettoient dans ces troupes qui courent le pays. Eſchine avoit commencé par être acteur dans ces troupes, & même, ſuivant Démoſthene, il n'y jouoit que les troiſiemes rôles. Notre orateur lui reproche plus d'une fois dans ce diſcours ſa premiere profeſſion. Il y fait alluſion plus haut, p. 172, l. dern., & plus bas, p. 178, l. 6, où il ſe ſert du verbe *tragôdein*, *tragico more vociferari*, *parler avec le ton d'un acteur tragique*. = Eubulus & Céphiſophon, deux citoyens d'Athenes, & miniſtres de cette ville,

dans une assemblée générale. Cependant, ô le plus... mais je ne puis trouver de nom qui vous convienne, vous a-t-on vu, vous qui étiez présent, sous les yeux duquel je privois la république d'une confédération aussi importante que vous l'annonciez tantôt avec votre ton de déclamateur, vous a-t-on vu faire éclater votre zele, monter à la tribune, éclairer vos compatriotes, les instruire des trahisons dont vous m'accusez? Si pourtant je m'étois vendu à Philippe pour exclure les Grecs de la participation à la paix, vous deviez, Eschine, non garder le silence, mais crier, protester, confondre le traître. Vous n'en avez rien fait, vous n'avez pas dit un mot... Et qu'auroit-il dit, Athéniens? On n'avoit alors député à aucun des Grecs; ils s'étoient déclarés tous depuis long-tems, & l'accusateur n'a rien avancé que de faux à ce sujet.

Mais je ne suis pas le seul sur qui tombent ses mensonges; ils attaquent la république entiere dans un point essentiel. En effet, Athéniens, si vous excitiez les autres Grecs à la guerre dans le tems même que vous députiez à Philippe pour la paix, vous agissiez en vrais Eurybates (1), & non en

(1) Eurybate étoit un Ephésien fameux par sa perfidie & sa scélératesse. Ayant reçu des sommes considérables de Crésus pour lui lever des troupes contre les Perses, il

gens d'honneur, en républicains généreux. Mais il n'eſt rien de cela ; non, il n'en eſt rien. A quel deſſein, je vous prie, auriez-vous député vers les Grecs dans cette circonſtance ? Pour les amener à la paix ? mais ils en jouiſſoient tous : pour les exciter à la guerre ? mais, vous-mêmes, vous délibériez ſur la paix. Il eſt donc manifeſte que je n'ai été ni l'auteur, ni la cauſe de la paix d'alors, & par conſéquent qu'il n'y a rien de vrai dans tous les diſcours d'Eſchine à cette occaſion.

Depuis que la paix eut été réſolue, examinez encore quelle fut ſa conduite & la mienne : cet examen vous fera connoître celui de nous deux qui travailloit pour Philippe, & celui qui n'étoit occupé que de vous & des intérêts de l'état. Je portai, en qualité de ſénateur, un décret qui enjoignoit aux députés de ſe rendre au plutôt dans le lieu où ils pourroient recevoir le ſerment du monarque : ce qu'ils ont refuſé de faire, malgré l'ordre qu'ils en avoient reçu. Il faut vous apprendre, Athéniens, combien il importoit d'uſer de diligence. Philippe, pour ſon avantage, devoit différer les ſermens, & vous, pour le vôtre, vous auriez

---

manqua de fidélité à ce roi, & remit cet argent à Cyrus. De là on diſoit proverbialement *un Eurybate*, pour dire un homme ſans foi.

dû les hâter. Pourquoi ? c'eſt que vous, vous interrompîtes tous les préparatifs de guerre, je ne dis pas du jour où vous aviez juré la paix, mais du jour même où vous l'aviez eſpérée. Philippe, au contraire, ne fut jamais plus actif. Il penſoit, & il penſoit juſte, qu'on ne lui diſputeroit pas ce qu'il auroit pris avant la concluſion du traité, & qu'aſſurément on ne voudroit pas le rompre pour quelques places. Prévoyant donc ſes intentions, & ſongeant à le prévenir, je portai un décret qui ordonnoit aux députés de le joindre au plutôt pour recevoir ſon ſerment. Par là, Athéniens, la paix auroit été conclue, ſans que les Thraces vos alliés euſſent perdu les places dont Eſchine ſe railloit tout à l'heure, Serrie, Myrtium, Ergiſque, ſans que Philippe ſe fût rendu maître de la Thrace, en s'emparant des poſtes qui pouvoient l'y conduire; ſans qu'il eût acquis des facilités pour conquérir le reſte, en tirant de ſes premieres conquêtes beaucoup d'argent & de ſoldats. Et mon adverſaire, qui ne dit pas un mot de ce décret, qui n'a garde de le produire, me fait un crime de ce qu'en qualité de ſénateur, j'ai admis à votre audience les députés du prince (1). Mais que devois-je faire, Athé-

(1) Démoſthene répond ici en paſſant aux reproches que lui fait Eſchine ſur les baſſes complaiſances qu'il pré-

niens? devois-je écarter de votre audience des hommes qui venoient exprès pour conférer avec vous? devois-je encore ne pas faire donner l'ordre de leur aſſigner une place au ſpectacle? Mais ils en auroient eu pour deux oboles, ſi cet ordre n'avoit pas été donné. Falloit-il ménager ces minces intérêts de la république, & vendre, comme ces traîtres, l'état entier à Philippe? Non, certes. Greffier, liſez le décret que n'a pas produit Eſchine, quoiqu'il le connût très bien: liſez.

DÉCRET.

« Sous l'archonte Mnéſiphile, le dernier jour « du mois de Septembre, pendant la préſidence de « la tribu Pandionide, Démoſthene, fils de Dé- « moſthene de Péanée, a dit (1): Attendu que

---

tend qu'il a eues pour les députés de Philippe, en les introduiſant dans l'aſſemblée & au ſpectacle. On peut voir ces reproches, p. 61. = *Pour deux oboles.* On donnoit deux oboles pour avoir une place au ſpectacle; ces deux oboles ſervoient probablement aux réparations des ſieges. L'obole valoit vingt deniers de notre monnoie.

(1) J'ai cru devoir traduire mot à mot les débuts des décrets, voulant leur laiſſer leur air d'antiquité & de forme judiciaire. = *Sous l'archonte.* Nous avons déja vu que l'archonte étoit le chef de tous les autres magiſtrats, ou plutôt le chef de toute la république d'Athenes: c'étoit

« Philippe, ayant envoyé aux Athéniens une am-
« baſſade pour la paix, eſt convenu avec eux des
« articles du traité; il a ſemblé bon au ſénat & au
« peuple d'Athenes, pour conclure la paix arrêtée
« dans la premiere aſſemblée, de choiſir cinq dé-
« putés parmi tous les Athéniens, avec ordre de
« ſe rendre, ſans aucun délai, où ils apprendront
« que ſera le prince, de recevoir au plutôt ſon ſer-
« ment, & de comprendre dans le traité convenu
« entre lui & le peuple d'Athenes, les alliés de
« l'un & de l'autre. Ont été nommés pour la dé-
« putation, Eubulus d'Anaphlyſte, Eſchine de
« Cothoce, Céphiſophon de Rhamnuſe, Démo-
« crate de Phlyes, Cléon de Cothoce (1) ».

J'avois porté ce décret pour l'intérêt d'Athenes,

---

par ſon nom que ſe datoient les actes publics & les événemens; il changeoit tous les ans. = *Pendant la préſidence....* en grec, *pendant la prytanie....* Nous répéterons ce que nous avons déja dit dans le diſcours d'Eſchine, & ailleurs. La ville d'Athenes étoit diviſée en dix tribus. On éliſoit tous les ans dans chaque tribu cinquante citoyens, qui, tous enſemble, compoſoient un ſénat appellé *le ſénat des Cinq-cents.* Chaque tribu, dans la perſonne de ces cinquante citoyens, avoit tour-à-tour la préſéance dans le ſénat. On appelloit *prytanie* le tems pendant lequel préſidoient les cinquante ſénateurs de chaque tribu.

(1) Eſchine & Démoſthene ſemblent annoncer dans

& non pour l'avantage de Philippe ; nos honnêtes députés n'en firent aucun cas ; ils s'arrêterent trois mois entiers en Macédoine jusqu'au retour du prince, qui eut le tems de subjuguer toute la Thrace. Ils pouvoient cependant en moins de dix jours, peut-être en moins de trois ou quatre, arriver dans l'Hellespont, prévenir Philippe, & sauver les places en lui faisant jurer la paix. Car, sans doute, il ne les auroit pas attaquées en notre présence, ou ne recevant pas son serment, nous n'aurions point fait la paix ; & il n'auroit pas joui du double avantage de la paix & des places. Voilà quel fut dans l'ambassade le premier trait, & de fourberie de la part de Philippe, & de perfidie de la part de ces hommes pervers & ennemis des dieux. Aussi je déclare que je fus, que je suis, que je serai tou-

---

leurs harangues sur la fausse ambassade, que les mêmes citoyens qui avoient été de la premiere ambassade, furent de la seconde, de celle pour les sermens. Mais je vois par le décret actuel, que les députés de la seconde ambassade n'étoient pas les mêmes que ceux de la premiere, à l'exception d'Eschine. Pour concilier les deux orateurs avec le décret, il faut croire qu'on donna des adjoints aux députés ci-nommés, & qu'on les prit parmi ceux de la premiere ambassade. Eschine dit positivement qu'ils étoient onze députés dans la seconde ambassade, en comptant celui des alliés, & il est certain aussi que Démosthene étoit de cette ambassade.

jours l'implacable ennemi de pareils hommes, éternellement oppoſé à leurs deſſeins. A la ſuite de la premiere manœuvre vous en allez voir une autre encore plus criminelle.

Philippe avoit juré la paix, après s'être aſſuré de la Thrace, grace à ces députés corrompus qui n'avoient tenu compte de mon décret; il obtient encore d'eux, à prix d'argent, qu'ils ne ſortiroient pas de Macédoine juſqu'à ce qu'il eût tout diſpoſé pour aller attaquer les Phocéens. Il vouloit, ſans doute, que n'ayant ici, par vos députés, aucune nouvelle de ſon expédition prochaine, vous ne ſongeaſſiez pas à prendre les armes, & à vous mettre en mer pour lui fermer, comme vous aviez déja fait, le paſſage des Thermopyles; qu'enfin vous n'appriſſiez d'eux ſon vrai deſſein que lorſqu'il auroit déja franchi ce paſſage, & que vous ne feriez plus à tems de rien faire. Mais comme il n'étoit pas encore ſans inquiétude, comme il trembloit que, malgré ſa diligence à s'emparer d'un poſte important, vous ne vous déterminaſſiez, dès que vous l'en ſauriez maître, à ſecourir les Phocéens avant leur entiere deſtruction, & qu'ainſi il ne manquât le ſuccès de ſon entrepriſe; il ſépare Eſchine de ſes collegues, & le payant en particulier, il engage cette ame vénale à vous tenir des diſcours, à vous faire des promeſſes, qui ont tout

perdu. Je vous prie, Athéniens, & je vous supplie de ne pas oublier, dans toute la suite de ma justification, que si Eschine, en m'accusant, n'eût rien dit d'étranger à la cause, je me serois prescrit la même regle en me défendant; mais que ce méchant homme ne m'ayant pas épargné les imputations calomnieuses, je suis obligé de répondre en peu de mots à chacun de ses reproches.

Quels étoient donc alors ces discours & ces promesses d'Eschine qui vous ont été si funestes? Il ne faut pas, disoit-il, vous alarmer de ce que Philippe a passé les Thermopyles: tout ira selon vos desirs, si vous vous tenez en repos; & vous apprendrez, dans deux ou trois jours, qu'il est devenu l'ami de ceux dont il paroissoit l'ennemi, & l'ennemi de ceux dont il se disoit l'ami. Il ajoutoit d'un ton grave & sentencieux, que ce n'étoient point les paroles qui cimentoient les amitiés, mais l'unité d'intérêts: or que c'étoit également l'intérêt de Philippe, celui des Phocéens & le vôtre, d'abattre au plutôt l'orgueil insupportable des Thébains. Plusieurs écoutoient ces discours avec plaisir par la haine qu'on portoit alors à ce peuple: mais qu'arriva-t-il quelques jours après? Les malheureux Phocéens furent perdus sans ressource, leurs villes furent rasées; vous qui vous endormiez sur la foi de ce traître, vous désertâtes bientôt la

campagne & tranſportâtes vos effets dans la ville ; Eſchine reçut de l'argent. Ce n'eſt pas tout : les Thébains & les Theſſaliens, mécontens d'Athenes, ſurent gré à Philippe de ſes ſuccès & de ſes conquêtes.

Je ne veux rien avancer ſans preuve : greffier, liſez-nous le décret de Calliſthene (1) & la lettre de Philippe ; ces deux pieces prouveront la vérité de ce que j'avance.

DÉCRET.

« Sous l'archonte Mnéſiphile, le vingt & unie-
« me jour du mois de Décembre, dans une aſſem-
» blée extraordinaire convoquée par les généraux,
« de l'avis des prytanes & du ſénat, Calliſthene,
« fils d'Etéonique de Phalere, a dit : Qu'aucun
« Athénien, ſous aucun prétexte, ne ſéjourne à
« la campagne, qu'il réſide dans la ville & dans
« le Pirée, excepté ceux qu'on aura diſtribués dans

(1) Calliſthene, citoyen d'Athenes, qui ſe mêloit du gouvernement. = Plus bas, *dans une aſſemblée extraordinaire.* On diſtinguoit à Athenes deux ſortes d'aſſemblées, les unes ordinaires, les autres extraordinaires. Les premieres étoient convoquées par les ſeuls prytanes, en des jours & pour des ſujets marqués. Les dernieres ſe convoquoient tantôt par les prytanes, tantôt par les généraux, & n'avoient de ſujet qu'autant que les occaſions leur en

« les garniſons ; que ces derniers gardent exacte-
« ment leur poſte, ſans s'écarter de jour ni de
« nuit. Quiconque déſobéira à ce décret encourra
« les peines portées contre les traîtres, à moins
« qu'il ne prouve qu'il lui a été impoſſible d'obéir.
« Le général d'office, le tréſorier, & le greffier du
« ſénat, jugeront les excuſes des contrevenans.
« Que chacun tranſporte au plutôt de la campagne
« tous ſes meubles & effets, ceux qui ſeront en-
« deçà de cent ſtades, dans la ville & le Pirée,
« ceux qui ſeront au-delà de cent ſtades, dans
« Eleuſis, Phyle, Aphidne, Rhamnuſe & Su-
« nium. Signé, *Calliſthene de Phalere* ».

Etoit-ce, Athéniens, dans cette eſpérance que vous aviez conclu la paix ? étoit-ce là ce que vous avoit promis ce vil mercenaire ? Liſez maintenant, greffier, la lettre que Philippe nous écrivit après ſon expédition.

---

donnoient. = Les prytanes étoient les cinquante ſénateurs qui étoient en tour de préſider, & qui ſeuls avoient le droit de convoquer les aſſemblées du peuple. = On éliſoit dix généraux tous les ans, chacune des dix tribus en éliſoit un ; ils commandoient chacun leur jour ; chaque général de jour exerçoit la charge de généraliſſime. Les généraux commandoient les armées, & ils étoient dans la ville comme miniſtres de la guerre.

LETTRE DE PHILIPPE (1).

« Philippe, roi de Macédoine, au ſénat & au « peuple d'Athenes, ſalut. Vous ſavez que nous « avons paſſé les Thermopyles & ſubjugué la Pho- « cide. Nous avons mis garniſon dans les villes « qui ſe ſont rendues d'elles-mêmes; celles qui « ont fait réſiſtance, nous les avons détruites, « après les avoir emportées de force, & réduit les « habitans en ſervitude. Mais comme j'apprens « que vous vous diſpoſez à ſecourir les Phocéens, « je vous conſeille, par cette lettre, de vous épar- « gner ce ſoin. En général, votre conduite ne me « ſemble nullement réguliere : vous concluez la « paix avec moi, & vous prenez les armes contre « moi pour un peuple qui n'eſt pas compris dans « notre traité. Si vous violez nos conventions, « vous ne gagnerez que d'avoir commis les pre- « miers une injuſtice ».

Vous entendez comme il parle, comme il s'ex- plique clairement dans la lettre qu'il vous adreſſe

(1) Les lettres de Philippe, que nous retrouvons dans Démoſthene, ont toutes un air cavalier & militaire, que j'ai tâché de conſerver dans la traduction. Le ton de ces lettres annonce la ſupériorité du prince qui écrit, & la foibleſſe du peuple auquel il écrivoit.

à vous-mêmes, c'eſt-à-dire, à ſes alliés. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait contre le vœu & en dépit des Athéniens. Ainſi, Thébains & Theſſaliens, ſi vous êtes ſages, vous les regarderez comme vos ennemis, vous vous abandonnerez à moi. Voilà ce que dit ſa lettre, ou du moins voilà ce qu'elle veut dire. Par cette politique, il vint à bout d'aveugler, d'endormir ces deux peuples, de façon que, ſans nulle prévoyance, ſans nul preſſentiment de l'avenir, ils le laiſſoient s'agrandir librement de toutes parts. Et c'eſt là ce qui a enfin opéré la ruine totale des malheureux Thébains. Celui qui a ſecondé Philippe, qui, de concert avec ce prince, les a jettés dans une confiance aveugle; celui qui vous a trompés vous-mêmes par de faux rapports & par de vaines promeſſes; c'eſt celui-là même qui déplore aujourd'hui les maux des Thébains, qui en fait un récit lamentable; lui qui eſt la cauſe de leurs maux, de ceux des Phocéens, & généralement de tous les malheurs de la Grece. Oui, ſans doute, Eſchine, ces malheurs vous touchent, l'infortune des Thébains vous afflige, vous qui avez des poſſeſſions dans la Béotie (1), qui labourez les champs dont ils ſont dépouillés;

(1) La Béotie étoit la contrée, & comme la province dont Thebes étoit la capitale. Eſchine avoit eu ou avoit

& je m'en réjouis, moi Démoſthene dont la tête fut demandée auſſitôt après par le prince auteur de leur déſaſtre. Mais je ſuis tombé ſur des diſcours qu'il eſt peut-être à propos de renvoyer à un autre tems : je reviens donc à prouver que la corruption & la perfidie de mes adverſaires ſont la cauſe des calamités préſentes.

Lorſque Philippe vous eut trompés, grace à ces députés perfides, qui en Macédoine s'étoient vendus à lui, & qui ne vous annonçoient ici que des menſonges ; lorſque les Phocéens eurent été les victimes du même artifice, & que leurs villes eurent été ruinées, qu'arriva-t-il ? Les mépriſables Theſſaliens & les ſtupides Thébains voyoient dans l'ennemi commun leur ami, leur bienfaiteur, leur libérateur ; il étoit tout pour eux ; ils ne vouloient rien entendre quand on leur parloit contre Philippe. Vous, Athéniens, quoique mécontens & remplis de défiance, vous obſerviez néanmoins la paix : & que pouviez-vous faire étant ſeuls ? Les autres Grecs, abuſés comme vous, & trompés

---

acquis des terres dans cette contrée. = *Dont la tête...* Alexandre, après avoir ruiné Thebes, demanda aux Athéniens effrayés, & qui craignoient pour eux le même ſort, qu'ils lui livraſſent quelques uns de leurs orateurs, au nombre deſquels étoit Démoſthene ; mais il ſe déſiſta de ſa demande.

dans leurs espérances, l'observoient sans aucune peine, quoique Philippe, depuis long-tems, leur fît réellement la guerre. En effet, subjuguer, dans ses courses, les Illyriens, les Triballes (1), & même quelques uns des Grecs, renforcer de tous côtés sa puissance, gagner par argent certains ministres qui voyageoient chez lui à la faveur de la paix, du nombre desquels étoit Eschine; dresser de telles batteries n'étoit-ce pas faire la guerre aux peuples contre lesquels il les disposoit? S'ils ne s'en apperçurent point, c'est autre chose; ce n'est pas à moi du moins qu'on doit s'en prendre, à moi qui éclairois les projets de Philippe, qui protestois contre, chez vous sans cesse, & par-tout où j'étois envoyé. Mais la contagion avoit gagné toutes nos villes. Les magistrats & les ministres se laissoient corrompre par des présens; les particuliers & le peuple ou ne prévoyoient rien, ou se livroient aux fausses douceurs d'un repos actuel. Telle étoit d'ailleurs la disposition de tous les Grecs, que chacun d'eux, ne pouvant s'imaginer que l'orage arriveroit jusqu'à lui, se flattoit de pouvoir échapper quand il voudroit, tandis que les autres seroient en péril. De là, je pense, on a vu, d'un côté, les peuples

(1) Illyriens, peuple voisin de la Macédoine. Triballes, peuple de la Mysie, contrée de l'Asie-Mineure.

trouver la ſervitude dans une oiſive & funeſte ſécurité ; de l'autre, ceux qui les gouvernoient, & qui croyoient avoir tout vendu, excepté eux-mêmes, ſentir bientôt qu'ils s'étoient vendus eux-mêmes les premiers. Au lieu des noms d'hôtes & d'amis qu'ils recevoient avec l'or de Philippe, on leur donne à préſent les noms de flatteurs, d'ennemis des dieux, & autres qui leur conviennent. Car, Athéniens, ce n'eſt pas pour l'intérêt du traître qu'on dépenſe ſon argent ; & l'on n'a garde de le conſulter dès qu'on ſe voit maître de ce qu'il a vendu : autrement, y auroit-il un ſort plus heureux que celui d'un traître ? Mais non, il n'en eſt pas ainſi, il s'en faut bien : pourquoi ? en devenant maître des villes, l'uſurpateur le devient auſſi des perfides qui lui en ont ouvert les portes ; & c'eſt alors, oui, c'eſt alors qu'il les déteſte, parcequ'il connoît leur ſcélérateſſe ; c'eſt alors qu'il n'a pour eux que de la défiance & du mépris : voici des faits qui le démontrent. Quoique les événemens ſoient paſſés, ils doivent être toujours préſens aux yeux du ſage qui veut s'inſtruire. On appelloit amis de Philippe, Laſthene (1), juſqu'à ce qu'il eût livré Olynthe ; Timolaüs, juſqu'à ce qu'il eût perdu

(1) Laſthene, Timolaüs, Eudicus, Simus, Ariſtrate, Périlas, tous citoyens de différentes villes, dévoués au Thebes ;

Thebes ; Eudicus & Simus, tous deux de Lariſſe, juſqu'à ce qu'ils euſſent trahi les Theſſaliens ; mais bientôt toute la terre a été pleine de traîtres chaſſés de leurs villes & accablés d'outrages. Et que n'ont-ils pas eu à ſouffrir ? que ſont devenus Ariſtrate à Sicyone, Périlas à Mégares ? n'y traînent-ils pas leur vie dans l'opprobre ? Il n'en faudroit pas davantage pour ſe convaincre que le citoyen qui défend ſa patrie avec le plus de zele, qui s'oppoſe avec le plus d'ardeur à ceux qui la trahiſſent, ce citoyen, Eſchine, vous procure à vous-mêmes traîtres & mercenaires, les moyens de continuer vos criminels trafics. Et c'eſt, je le puis dire, c'eſt parcequ'il eſt un certain nombre de ces amis de l'état qui combattent ſans ceſſe vos projets, que vous ſubſiſtez encore, & qu'on vous paie ; vous auriez péri il y a long-tems, s'il n'eût tenu qu'à vous.

Je ſuis loin d'avoir épuiſé tout ce qu'on pourroit dire ſur les événemens dont je parle ; mais je crois

---

roi de Macédoine, qui lui livrerent quelque partie de la Grece ; mais qui n'eurent pas à ſe louer de leur trahiſon. Il y a une particularité ſur Laſthene. Il avoit livré à Philippe, Olynthe, ſa patrie. Appellé traître par les ſoldats mêmes de ce prince : *Ne prenez pas garde*, lui dit ce monarque, *à ce que diſent des hommes groſſiers qui nomment chaque choſe par leur nom.*

en avoir déja trop dit. Au reſte, il faut s'en prendre à ce méchant homme qui, ſe déchargeant ſur moi des ſes iniquités, auroit voulu me ſouiller de ſes propres noirceurs, & qui par-là m'oblige à me laver auprès de nos jeunes citoyens qui ſont nés depuis ces événemens. J'ai pu fatiguer la plupart de ceux qui m'écoutent, & qui connoiſſoient ſa perfidie mercenaire avant même que j'euſſe dit un mot. Il la décore néanmoins du nom d'amitié; *lui qui me reproche l'amitié d'Alexandre* (1), diſoit-il dans un endroit de ſon diſcours, ce ſont ſes propres termes.... Moi, vous reprocher l'amitié d'Alexandre! d'où l'auriez-vous acquiſe? comment l'auriez-vous méritée? Non, je ne vous nommerai jamais l'ami ni de Philippe ni d'Alexandre, je ne ſuis pas aſſez inſenſé; à moins qu'il ne faille nommer amis de ceux qui les paient, les moiſſonneurs & autres mercenaires qu'ils tiennent à leurs gages. Mais je ne l'ai pas fait; j'étois bien éloigné de le faire. Mercenaire aux gages de Philippe d'abord & maintenant d'Alexandre, c'eſt le nom que je vous donne, que vous donne ce peuple. Si vous en doutez, demandez-le à lui-même, ou plutôt je

(1) Ce ſont les propres paroles extraites du diſcours d'Eſchine: on peut les voir dans le diſcours même, page 57.

vais le demander pour vous... Athéniens, penſez-vous qu'Eſchine ſoit l'ami ou le mercenaire d'Alexandre ?... Vous entendez ce qu'ils diſent (1).

Je vais à préſent me juſtifier ſur le fond même de l'accuſation, & entrer dans le détail des actions de ma vie, afin qu'Eſchine, quoiqu'il ne l'ignore pas, entende néanmoins à quel titre je prétends mériter le décret porté en ma faveur, & de plus grandes récompenſes encore. Greffier, prenez l'acte d'accuſation, & faites-en lecture.

ACTE D'ACCUSATION.

« Sous l'archonte Chéronide, le ſixieme jour « du mois de Mai, Eſchine, fils d'Atromete de « Cothoce, a cité devant l'archonte, Ctéſiphon, « fils de Laoſthene, d'Anaphlyſte, pour avoir pro- « poſé un décret contraire aux loix. Ce décret « porte qu'on accordera à Démoſthene, fils de

(1) Après que les Athéniens ont répondu tout d'une voix qu'Eſchine eſt un mercenaire, Démoſthene reprend, en lui adreſſant la parole à lui-même : *Vous entendez ce qu'ils diſent.* Il falloit être bien sûr de ſon éloquence & de ſon pouvoir ſur les auditeurs, pour riſquer une telle interrogation. Remarquons que l'orateur ne ſe haſarde à la leur faire que quand il a enflammé & embraſé leurs cœurs par la ſortie la plus vive contre les traîtres, & que par-là il les a diſpoſés à répondre ſuivant ſon deſir.

« Démoſthene, de Péanée, une couronne d'or ;
« qui ſera proclamée ſur le théatre aux grandes
« fêtes de Bacchus, le jour des nouvelles tragé-
« dies (1) : que le peuple couronne Démoſthene,
« fils de Démoſthene, de Péanée, à cauſe de ſa
« vertu & de ſa fermeté courageuſe, à cauſe du
« zele dont il eſt animé ſans ceſſe pour les Grecs
« en général & pour les Athéniens en particulier ;
« & encore, parceque toujours ardent pour les
« intérêts de la république, il continue à la ſervir
« par ſes actions & par ſes diſcours. — Ce décret
« eſt faux & contraire aux loix dans toutes ſes
« parties : car les loix défendent d'abord d'inſé-
« rer des fauſſetés dans les actes publics, & enſuite
« de couronner un comptable ; or Démoſthene
« étoit chargé de la réparation des murs & des
« dépenſes du théatre. Il eſt ordonné par ces mê-
« mes loix de proclamer la couronne, non ſur le
« théatre, aux fêtes de Bacchus, le jour des nou-
« velles tragédies, mais dans la ſalle du ſénat,
« ſi c'eſt le ſénat qui la décerne ; ſi c'eſt le peuple,
« dans le Pnyce (2), à l'aſſemblée du peuple.

(1) *Aux grandes fêtes....* Voyez plus haut, page 41, note (1).

(2) Pnyce, lieu où le peuple s'aſſembloit quelquefois. — Céphiſophon, Cléon, deux citoyens qui avoient prêté leurs noms à l'accuſateur, auquel ils ſe joignoient.

« Concluſions, cinquante talens. Se ſont joints à « l'accuſateur, Céphiſophon, fils de Céphiſophon, « de Rhamnuſe, Cléon, fils de Cléon, de Co- « thoce ».

C'eſt là, Athéniens, ce qu'Eſchine attaque dans le décret de Ctéſiphon, & c'eſt auſſi par-là que je vais vous prouver d'abord l'exactitude & la régularité de ma juſtification. Je ſuivrai l'accuſateur pas à pas, &, réfutant chaque point de ſon accuſation, je tâcherai de n'en omettre aucun. Pour juſtifier l'article du décret qui annonce que je continue à ſervir la république par mes actions & par mes diſcours, & qui fonde mon éloge ſur le zele dont je ſuis animé pour la patrie, il faut, ſans doute, examiner ma conduite dans le gouvernement. Par cet examen, on verra ſi tout ce qu'avance Ctéſiphon à mon ſujet eſt faux ou véritable. Mais il n'a pas ajouté, *après qu'il aura rendu ſes comptes*, il veut qu'on lui décerne une couronne, & qu'on la proclame ſur le théatre : ce point tient auſſi, je penſe, à mon adminiſtration ; ſavoir, ſi je mérite ou non qu'on me décerne une couronne, & qu'on la proclame devant le peuple. Cependant je me propoſe de juſtifier encore par les loix mêmes le décret porté en ma faveur.

Telle eſt, Athéniens, la maniere ſimple & rai-

ſonnable dont j'ai réſolu de me défendre. Je vais vous entretenir d'abord de mon miniſtere ; & ne penſez pas que je m'écarte de la cauſe en rappellant mes diſcours & mes démarches pour l'intérêt de la Grece. S'inſcrire en faux contre l'article du décret qui annonce que je ſers la république par mes actions & par mes diſcours, c'eſt rendre propre & eſſentiel à la cauſe préſente l'expoſé de ma conduite dans le gouvernement : mais comme il y a pluſieurs parties dans l'adminiſtration, & que j'ai préféré celle qui a pour objet les intérêts de toute la Grece, il eſt juſte de tirer de là mes preuves.

Je ne parlerai pas de ce que Philippe a conquis & uſurpé dans la Grece avant que je montaſſe à la tribune, puiſque cela m'eſt abſolument étranger : quant à ce que j'ai dit & fait pour m'oppoſer à ſes entrepriſes, depuis que je travaille dans cette partie, j'en parlerai & j'en rendrai compte après quelques réflexions préliminaires.

Philippe avoit un grand avantage : on vit paroître, je ne dis pas chez quelque peuple de la Grece, mais chez tous en général, une multitude incroyable de traîtres, d'ames vénales, de ſcélérats ennemis des dieux. De concert avec ces hommes, miniſtres & inſtrumens de ſon ambition, le roi de Macédoine animoit les uns contre les autres, les Grecs que des diſſentions mutuelles n'avoient

déja que trop animés. Trompant ceux-ci, corrompant ceux-là, les gagnant tous par toutes sortes de moyens, il vint à bout de diviser des forces qu'un même intérêt auroit dû réunir contre ses projets de grandeur. Dans cet état des choses, & dans l'ignorance où étoient les peuples de la Grece d'un mal naissant qui empiroit tous les jours, il faut que vous examiniez, Athéniens, à quelles démarches devoit se porter notre république, & que vous m'en fassiez rendre compte, puisque c'est moi qui me suis mis à la tête de ce genre d'administration. Falloit-il donc, Eschine, que la république d'Athenes, dépouillant sa dignité & la noblesse de ses sentimens, se rangeât, avec les Thessaliens & les Dolopes (1), sous les étendards de Philippe, pour conquérir avec lui & lui assurer le commandement de la Grece, pour détruire elle-même la gloire & les droits de nos ancêtres? ou, sans se déshonorer par cette infamie, falloit-il qu'elle attendît en repos des malheurs qu'elle prévoyoit

(1) Les Thessaliens & les Dolopes, deux peuples qui n'étoient pas fort estimés dans la Grece pour la noblesse de leurs sentimens. Les uns mettent les Dolopes dans la Thessalie, les autres dans l'Etolie, d'autres enfin dans l'Epire. Ils étoient, au siege de Troie, soldats d'Achille, de Phénix, ou de Pyrrhus; car on n'est pas d'accord sur ce point.

depuis long-tems, & qui paroiſſoient inévitables ſi perſonne ne travailloit à les prévenir?

Pour moi je le demande au cenſeur le plus rigoureux des avis que j'ai donnés, quel parti vouloit-il qu'embraſsât la république? Le parti peut-être de ceux qui contribuerent à l'infortune & au déshonneur de la Grece, tels que les Theſſaliens & d'autres qui ne penſoient pas mieux; ou de ceux qui laiſſerent agir l'ennemi commun dans l'eſpérance de profiter des révolutions, parmi leſquels on peut citer les Arcadiens, les Meſſéniens & les Argiens. Mais la plupart de ces peuples, pour ne pas dire tous, ſe trouvent encore plus mal de leur conduite que nous de la nôtre. Quand même Philippe, après avoir vaincu, ſe ſeroit arrêté auſſitôt, ſans chercher d'autres avantages, & ſans inquiéter aucun des Grecs ni de ſés alliés, n'auroit-on pas dû ſe plaindre de quiconque auroit fermé les yeux ſur ſes premieres conquêtes? Mais s'il en vouloit également à la gloire, à la puiſſance, à la liberté de tous les peuples, ſi par-tout où il le pouvoit, il détruiſoit la forme républicaine; dira-t-on que vous n'embraſsâtes pas le parti le plus honorable en ſuivant mes conſeils? Encore un coup, Eſchine, que devoit faire la république lorſqu'elle voyoit Philippe marcher à l'empire & à la ſouveraineté de la Grece? Et moi, miniſtre, que devois-je dire?

que devois-je propoſer dans la ville d'Athenes? la circonſtance du lieu n'eſt pas indifférente. Je ſavois que dans tous les tems, juſqu'au moment où je montai à la tribune, ma patrie avoit toujours combattu pour l'honneur & pour la prééminence; qu'elle avoit ſacrifié plus d'hommes & d'argent par un motif de gloire & pour l'intérêt de tous les Grecs, que les autres Grecs n'en avoient fourni chacuns pour eux-mêmes. Je voyois le Macédonien notre adverſaire, braver les périls pour étendre ſon empire & ſa domination; je le voyois, un œil de moins, l'épaule rompue, la main & la cuiſſe eſtropiées (1), abandonner ſans regret à la fortune telle partie de ſon corps qu'elle voudroit prendre, pourvu que le reſte vécût plein d'honneur & de gloire. Qui oſeroit dire cependant qu'un Barbare élevé dans Pella, ville juſqu'alors obſcure & mépriſée, dût avoir une opinion de lui-même aſſez haute pour

(1) Philippe eut l'œil droit crevé d'un coup de fleche au ſiege de Méthone; dans une bataille livrée aux Triballes, il fut bleſſé à la cuiſſe, & eut un cheval tué ſous lui. Il reçut ſans doute encore, dans d'autres circonſtances, des bleſſures dont les hiſtoriens ne parlent pas. = *Qu'un Barbare.* Les Grecs traitoient de *Barbares* tous les peuples qui n'étoient pas Grecs. La plupart d'entre eux traitoient de *Barbares* les Macédoniens mêmes, quoique les rois de ceux-ci prétendiſſent deſcendre d'Hercule par Caranus.

deſirer, pour eſpérer de commander aux Grecs; & que des Athéniens, à qui la tribune & le théatre offrent tous les jours des exemples de la vertu de leurs ancêtres, duſſent avoir des ſentimens aſſez bas pour aller d'eux-mêmes livrer à Philippe la liberté de la Grece? Non, on n'oſeroit le dire.

Il ne vous reſtoit donc qu'un parti, & un parti indiſpenſable, c'étoit de réprimer par de juſtes voies les entrepriſes d'un monarque injuſte. Vous, Athéniens, vous le fîtes toujours, comme vous le deviez faire; & moi je vous y animai, je vous le propoſai en arrivant au miniſtere, je ne le nie pas. Mais dites-nous, Eſchine, je vous le demande encore, que devoit faire Démoſthene? Je paſſe ſous ſilence Amphipolis, Pydna, Potidée, l'Halonèſe, je n'en fais point mention. Quant à la priſe de Serrie & de Doriſque, à la ruine de Péparrhete, & à quelques autres dommages qu'a eſſuyés notre république, je pourrois même ignorer ſi ces faits ſont réels: vous diſiez néanmoins tout-à-l'heure que mes diſcours, à l'occaſion de ces pertes, nous avoient attiré l'inimitié de Philippe, quoique les décrets d'alors ſoient d'Eubulus (1), d'Ariſtophon, de Diopithe, & non de moi, ô vous qui débitez

(1) Eubulus, miniſtre d'Athenes; Ariſtophon & Diopithe, miniſtres & généraux athéniens. Il eſt parlé d'A-

au hasard tout ce que la malignité vous suggere. Je me tais encore là-dessus. Mais un prince qui s'assujettissoit l'Eubée, & vouloit s'en servir pour tenir l'Attique en respect; qui entreprenoit sur Mégares, s'emparoit d'Orée, détruisoit Porthmos, établissoit pour tyrans, à Orée Philistide, Clitarque à Erétrie, qui soumettoit l'Hellespont, assiégeoit Byzance, rasoit les villes de la Grece, ou y rappelloit les exilés : un prince qui commettoit toutes ces violences, agissoit-il contre la justice, contre la foi des traités? rompoit-il la paix ou non? falloit-il ou non que quelqu'un des Grecs parût pour arrêter le cours de ses brigandages? S'il ne le falloit pas, s'il falloit que la Grece devînt la proie du premier occupant (1) à la vue & de l'aveu des Athéniens, je l'accorde, j'ai eu tort de donner des conseils, on a eu tort de les suivre, & même je consens qu'on fasse retomber sur moi seul tous les

---

ristophon dans le discours d'Eschine, qui précede. Diopithe étoit pere de Ménandre, poète comique, qui a été l'original de Térence. = Plus bas, Philistide & Clitarque, deux citoyens ambitieux & mal intentionnés, qui asservirent chacun leur ville pour se conformer aux vues de Philippe.

(1) En grec, *la proie des Myſiens*, c'est-à-dire, la proie des peuples les plus foibles, & accoutumés à être pillés par les autres. Ce qui fonda ce proverbe, c'est que les

délits & toutes les fautes. Mais s'il étoit beſoin que quelqu'un des Grecs ſe montrât le vengeur de la Grece, à qui convenoit-il mieux de le faire qu'au peuple d'Athenes ? C'étoit là l'objet de mon adminiſtration. Quand je voyois Philippe aſſervir tous les Grecs, je traverſois ſes deſſeins, j'avertiſſois les peuples, je les inſtruiſois, je les exhortois, je remuois tout pour lui créer des obſtacles. Enfin, c'eſt lui, Eſchine, & non pas Athenes, qui a rompu la paix en nous enlevant nos vaiſſeaux. Greffier, prenez les décrets avec la lettre de Philippe, & liſez-les de ſuite. Par l'examen de ces pieces, on verra clairement ſur qui doivent tomber les reproches. Liſez.

PREMIER DÉCRET.

« Sous l'archonte Néoclès, au mois d'Août, « dans une aſſemblée extraordinaire convoquée « par les généraux, Eubulus, fils de Mnéſithée,

---

Myſiens, pendant l'abſence de leur roi Télephe, ſe trouverent ſi foibles, qu'ils furent en butte aux outrages de tous les peuples voiſins, qui les pillerent impunément ; de ſorte que, pour dire qu'un peuple étoit réduit à la derniere foibleſſe, on diſoit qu'il pouvoit être pillé par les Myſiens mêmes, eux qui avoient coutume d'être pillés par tous les autres peuples. La Myſie étoit un pays de l'Aſie mineure.

« de Cypre, a dit : Les généraux ayant annoncé « dans l'aſſemblée qu'Amyntas, général de Phi- « lippe, avoit emmené en Macédoine & tenoit « ſous bonne garde, l'amiral Léodamas, & les « vingt vaiſſeaux envoyés avec lui dans l'Helleſ- « pont pour le tranſport du bled ; les prytanes & « les généraux auront ſoin d'aſſembler le ſénat, « & de faire élire des députés pour Philippe, qui « lui demanderont de renvoyer l'amiral, les vaiſ- « ſeaux & les ſoldats. Si Amyntas a agi par igno- « rance, on ne lui en fait pas un crime. Si le général « d'Athenes a paſſé les ordres, on examinera ſa « faute, & on le fera punir ſelon qu'il le mérite. « Mais ſi c'eſt le prince ou ſon général qui ſont « coupables, les députés le manderont au peuple, « afin qu'il délibere auſſitôt ſur ce qu'il eſt à pro- « pos de faire ».

C'eſt Eubulus qui a porté ce décret & non Démoſthene. Ariſtophon a porté le ſuivant, Hégéſippe en a porté un enſuite, puis Ariſtophon pour la ſeconde fois, puis Philocrate, puis Céphiſophon, puis tous les autres, mais de ma part il n'en exiſte aucun. Liſez un ſecond décret.

SECOND DÉCRET.

« Sous l'archonte Néoclès, le dernier jour du

« mois d'Août, de l'avis du sénat, les prytanes &
« les généraux ont fait leur rapport de ce qui avoit
« été décidé dans l'assemblée extraordinaire, sa-
« voir, qu'on choisiroit des députés pour Philippe,
« qui lui demanderoient de renvoyer les vaisseaux,
« & qui lui communiqueroient les ordres & les
« décrets du peuple. Ont été nommés pour la dé-
« putation, Céphisophon, fils de Cléon, d'Ana-
« phlyste, Démocrite, fils de Démophon, d'A-
« nagyruse, Polycrite, fils d'Apémante, de Co-
« thoce. Ce décret a été porté par Aristophon pen-
« dant la présidence de la tribu Hippothoontide ».

Je produis, Eschine, ces décrets, produisez à votre tour celui que j'ai porté, & d'après lequel je suis auteur de la guerre. Mais vous ne le pourriez pas ; si vous l'aviez pu, c'eût été la premiere chose que vous auriez faite. Philippe lui-même ne me reproche rien à ce sujet, quoiqu'il se plaigne des autres ministres. Lisez, greffier, la lettre de Philippe.

LETTRE DE PHILIPPE.

« Philippe, roi de Macédoine, au sénat & au
« peuple d'Athenes, salut. Vos députés Céphiso-
« phon, Démocrite & Polycrite, m'ont demandé
« de vous renvoyer les vaisseaux que commandoit
« Léodamas. En général, vous me paroissez bien

« ſimples de croire que j'ignore que ces vaiſſeaux « partis en apparence pour tranſporter du bled « de l'Helleſpont à Lemnos, étoient deſtinés à « ſecourir les Sélymbriens que je tiens aſſiégés, & « qui ne ſont pas compris dans nos traités; que ces « ordres ont été donnés à l'amiral, ſans l'aveu « du peuple d'Athenes, par quelques magiſtrats « qui ſont encore en charge, & par d'autres qui n'y « ſont plus. Ils voudroient abſolument que le « peuple rompît avec moi & me déclarât la guerre, « cherchant plutôt à nous mettre aux priſes qu'à « ſecourir les Sélymbriens, dans l'idée que la « guerre ne peut que leur être avantageuſe. Mais « comme je penſe qu'elle n'eſt utile ni à vous ni « à moi, je vous renvoie vos vaiſſeaux; & par la « ſuite ſi vous éloignez des affaires ceux de vos « chefs qui vous conſeillent auſſi mal, ſi vous les « puniſſez comme ils le méritent, je ferai enſorte « moi-même de maintenir la paix. Adieu ».

On ne voit dans cette lettre ni le nom de Démoſthene, ni aucune plainte qui tombe ſur moi perſonnellement. Pourquoi donc, en ſe plaignant des autres miniſtres (1), Philippe ne parle-t-il pas

(1) *En ſe plaignant des autres miniſtres.* Que veut dire Démoſthene par ces mots? Les autres miniſtres ne ſont

de moi ? c'eſt qu'il n'auroit pu rappeller ce que j'ai fait, ſans réveiller le ſouvenir de ſes injuſtices que je pourſuivois & traverſois ſans ceſſe. Il avoit cherché à s'introduire dans le Péloponèſe ; je propoſai ſur-le-champ une imputation pour le Péloponèſe : j'en propoſai auſſi pour l'Eubée, lorſqu'il toucha à l'Eubée : lorſqu'il établit des tyrans dans Orée & dans Erétrie, je propoſai pour ces deux villes non plus une députation, mais une expédition : après quoi, j'envoyai contre lui des flottes qui ſauverent la Querſonèſe, Byzance & tous nos alliés. De là, les éloges, les honneurs, les couronnes, les actions de graces dont leur reconnoiſſance paya vos bienfaits & qui vous couvrirent de gloire. Parmi les peuples attaqués, ceux qui ſuivirent vos conſeils, y trouverent leur ſalut ; les autres, qui les avoient négligés, eurent ſouvent lieu de ſe rappeller ce que vous leur aviez prédit, auſſi convaincus de votre ſageſſe & de votre prévoyance que de votre amitié généreuſe, puiſque vos prédictions furent toutes juſtifiées par l'événement. Cependant, que n'eût pas donné Philiſtide pour être maître dans

---

pas plus nommés que lui. Apparemment qu'ils étoient déſignés par ces paroles, *quelques magiſtrats qui ſont encore en charge, & d'autres qui n'y ſont plus* : circonſtance où probablement Démoſthene ne ſe trouvoit pas.

Orée,

Orée ; Clitarque pour l'être dans Erétrie, Philippe lui-même pour jouir de ces deux places & s'en ſervir contre vous, pour qu'on ne découvrît pas ſes autres injuſtices & qu'on ne les éclairât pas ? Tout le monde le ſait, & vous, Eſchine, mieux que perſonne, vous qui logiez les députés de Clitarque & de Philiſtide lorſqu'ils vinrent dans notre ville, vous qui étiez leur hôte, & qui faiſiez leurs affaires. Oui, des gens qu'on avoit chaſſés, comme ennemis de la république, oppoſés dans tous leurs diſcours à ſes droits & à ſes intérêts, vous les aviez pour amis. Vous n'avez donc rien avancé que de faux, ô vous qui oſez dire, dans vos invectives, que je me tais quand j'ai reçu de l'argent, & que je crie quand je l'ai dépenſé : vous, au contraire, vous criez les mains pleines, & vous crierez toujours, ſi on ne vous ferme la bouche aujourd'hui par une ſentence qui vous diffame.

Quoiqu'on m'ait couronné pour les ſervices que je rendis alors ; quoiqu'Ariſtonique (1) ait porté un décret conçu dans les mêmes termes que celui de Ctéſiphon, quoique la couronne ait été procla-

(1) Il y avoit deux Ariſtonique, l'un de Marathon, & l'autre du bourg de Phréare, Plutarque dit d'Anagyruſe. C'eſt de ce dernier qu'il eſt ici queſtion : ce fut lui qui décerna une couronne d'or à Démoſthene. Nous verrons par

mée ſur le théatre, & que cette proclamation eût déja été précédée par une autre plus ancienne; quoiqu'Eſchine fût préſent, il ne s'eſt point oppoſé au décret, & n'en a point accuſé l'auteur. Greffier, liſez ce décret.

DÉCRET.

« Sous l'archonte Chéronide, fils d'Hégémon, « le vingt ſixieme jour du mois de Mai, pendant « la préſidence de la tribu Léontide, Ariſtonique « de Phréare a dit: Attendu que Démoſthene, fils « de Démoſthene, de Péanée, a rendu de grands « ſervices aux Athéniens & à pluſieurs de leurs « alliés; que, par ſes décrets, il a ſervi les uns & « les autres, ſoit par le paſſé, ſoit dans ces der- « niers tems; qu'il a arraché à la ſervitude plu- « ſieurs villes de l'Eubée; qu'il continue à montrer « du zele pour le peuple d'Athenes, que par ſes « diſcours & par ſes actions il ſe rend utile, au- « tant qu'il peut l'être, aux Athéniens & aux au- « tres Grecs: il a ſemblé bon au ſénat & au peuple « d'Athenes d'accorder publiquement des louanges

---

la ſuite que Démomèle & Hypéride avant lui avoient porté en faveur du même Démoſthene des décrets tendans à lui décerner une couronne d'or qui devoit être proclamée ſur le théatre.

« & une couronne d'or à Démoſthene, fils de « Démoſthene, de Péanée, de proclamer la cou- « ronne ſur le théatre aux fêtes de Bacchus, dans « le tems des nouvelles tragédies, & de charger « du ſoin de la proclamation l'agonothete (1) & « la tribu en tour de préſider. Signé *Ariſtonique* « *de Phréare* ».

Eſt-il donc quelqu'un parmi vous qui ſache que ce décret ait attiré ſur la ville d'Athenes la honte, le mépris & la riſée, qu'Eſchine lui fait craindre ſi l'on me décerne une couronne. Cependant, c'eſt quand les actions ſont récentes & généralement connues, qu'on les récompenſe ſi elles ſont louables, & qu'on les punit ſi elles ſont répréhenſibles. Or il eſt clair que j'ai été alors récompenſé, & non blâmé ni puni ; il eſt donc clair & avoué de tout le monde que, du moins juſqu'à ce tems, j'ai toujours bien ſervi la république. Je l'ai bien ſervie, puiſque mes diſcours & mes décrets ont toujours prévalu dans vos délibérations ; puiſque mes décrets ſe ſont exécutés heureuſement, & que par-là j'ai mérité des couronnes à la patrie, à vous tous, & à moi-même ; enfin puiſque vous avez fait aux dieux des ſacrifices ſolemnels & des prieres publiques, comme dans un tems de proſpérité.

(1) *L'agonothete.* Voyez plus haut, p. 121, note (1).

Après que Philippe eut été chaſſé de l'Eubée, par la force de vos armes, ſans doute, &, j'oſe le dire, malgré la rage de mes envieux, par la ſageſſe de mon adminiſtration; ce prince dreſſa contre Athenes de nouvelles batteries. Comme il voyoit que nous conſommions plus de grains étrangers que tout autre peuple, voulant ſe rendre maître du tranſport, il ſe jette dans la Thrace, & prie les Byzantins, ſes alliés, de ſe joindre à lui contre nous. Mais comme ceux-ci ne ſe prêtoient pas à ſes vues, qu'ils diſoient, & avec raiſon, que le traité ne les y obligeoit point, il entoure leur ville de paliſſades, fait avancer ſes machines, & commence le ſiege. Ce qu'on devoit faire dans cette conjoncture, je ne le demanderai pas, la choſe eſt trop évidente. Qui donc a ſecouru les Byzantins? qui les a ſauvés du péril? qui a empêché l'Helleſpont de ſubir le joug? Vous, Athéniens, quand je dis vous, je dis la république. Mais quel étoit celui qui parloit, qui propoſoit, qui agiſſoit pour cette république, qui ſe donnoit tout entier & ſans réſerve à ſes affaires? moi. Il n'eſt pas beſoin de paroles pour vous apprendre tous les avantages qui réſulterent de cette conduite, puiſqu'ils ſe ſont fait ſentir par les effets. Outre la gloire qui vous revint de la guerre d'alors, cette même guerre vous procura des vivres en plus grande abondance

& à plus bas prix que la paix actuelle (1), cette paix que vantent nos honnêtes citoyens au préjudice de la patrie, parcequ'ils ſe flattent d'y trouver leur avantage. Puiſſent-ils être fruſtrés de leurs eſpérances ? puiſſent-ils être exclus des biens que demandent aux dieux les amis de l'état ! puiſſent-ils ſur-tout ne pas vous communiquer leurs ſentimens criminels ! Greffier, liſez le décret par lequel les Byzantins & les Périnthiens ont décerné des couronnes au peuple d'Athenes.

DÉCRET DES BYZANTINS (2).

« Sous le pontife Boſphoricus, après avoir conſulté le ſénat, Damagete a dit dans une aſſemblée générale : Attendu que par le paſſé le peuple d'Athenes ne ceſſa jamais d'être bien intentionné pour les Byzantins, & pour les Périnthiens qui leur ſont unis par l'amitié & par le ſang, que

(1) Notre orateur ne voyoit pas ſans peine qu'Athenes portoit tranquillement, avec toute la Grece, le joug des Macédoniens ; il auroit bien voulu qu'elle eût pris les armes pour le ſecouer : en conſéquence il attaque en paſſant, comme citoyens mal intentionnés, ceux qui, dévoués au roi Alexandre, & au vice-roi Antipater, exhortoient les Athéniens à garder la paix avec la Macédoine.

(2) Cette piece eſt fort obſcure ; je l'ai débrouillée & éclaircie, autant qu'il m'a été poſſible, dans mes notes

« dans la circonſtance préſente il vient encore de « leur rendre de grands & d'importans ſervices, « en les défendant contre Philippe, roi de Macé- « doine, qui avoit marché contre notre pays & « notre ville, qui ravageoit déja par le feu notre « territoire, qui coupoit & renverſoit les arbres; « attendu que, dans cette circonſtance, les Athé- « niens nous ont fourni cent vingt vaiſſeaux, « des vivres, des armes & des ſoldats, qu'ils nous « ont délivrés des plus grands périls, rétablis dans « la poſſeſſion du gouvernement, des loix & des « tombeaux de nos ancêtres : il a ſemblé bon aux « peuples de Périnthe & de Byzance, d'accorder « aux Athéniens les droits de cité dans les villes « de l'un & de l'autre, le droit de s'y marier, « d'y acquérir des terres & des maiſons; la pré- « ſéance dans les ſpectacles, une place auprès des « miniſtres de la religion dans les aſſemblées du « ſénat & du peuple; & à ceux qui voudront « habiter dans nos villes, une exemption entiere « des charges municipales. On érigera dans le

---

ſur le texte grec, avec le ſecours de M. de Tourreil & des autres commentateurs. Ce décret eſt dans le dialecte dorique dont ſe ſervoient les Byzantins. = *Sous le pontife.* Les Byzantins déſignoient l'année par le nom du ſouverain pontife, comme les Athéniens par le nom de l'archonte.

« Boſphore trois ſtatues de ſeize coudées chacu-
« ne (1), qui repréſenteront le peuple d'Athenes
« couronné par les peuples de Byzance & de Pé-
« rinthe. On enverra des préſens dans les grandes
« aſſemblées de la Grece, aux jeux iſthmiques,
« néméens, olympiques & pythiques, on y fera
« proclamer la couronne que nous décernons au
« peuple d'Athenes, afin que tous les Grecs ſoient
« inſtruits & de la généroſité des Athéniens &
« de la reconnoiſſance des peuples de Byzance
« & de Périnthe ».

Liſez auſſi le décret par lequel les peuples de la Querſonèſe nous ont décerné des couronnes.

DÉCRET DES PEUPLES DE LA QUERSONÈSE.

« Les peuples de la Querſonèſe, qui habitent
« Seſtos, Cléonte, Madyte, Alopéconèſe, décer-

(1) La hauteur de ces ſtatues devoit être énorme; mais elle n'a rien de ſurprenant par rapport aux uſages des anciens, qui, pour marquer leur reconnoiſſance envers leurs bienfaiteurs, leur élevoient ſouvent, comme on ſait, des ſtatues coloſſales. = *Aux jeux iſthmiques....* Voyez pour ces quatre jeux, tome premier, précis hiſtorique, ARTICLE *jeux ſolemnels de la Grece.*

« nent au ſénat & au peuple d'Athenes une cou-
« ronne du prix de ſoixante talens (1) ; ils dreſſent
« deux autels, l'un à la reconnoiſſance & l'autre
« au peuple d'Athenes, qui leur a rendu le plus
« grand ſervice qu'il pût leur rendre, en les déli-
« vrant des mains de Philippe, en les rétabliſſant
« dans la poſſeſſion paiſible de leur patrie, de
« leurs loix, de leur liberté, de leurs temples & de
« leurs ſacrifices ; & par la ſuite, ils ne ceſſeront
« jamais de lui témoigner leur reconnoiſſance, &
« de lui faire tout le bien dont ils ſeront capables :
« c'eſt ce qu'ils ont réſolu en plein ſénat ».

Ainſi, par la ſageſſe & la vigueur de ma politique, non ſeulement j'ai ſauvé la Querſonèſe & Byzance, non ſeulement j'ai empêché que l'Helleſpont ne fût aſſujetti au roi de Macédoine, non ſeulement j'ai procuré des honneurs à la république, mais encore j'ai expoſé aux yeux de tous les Grecs la généroſité des Athéniens & la méchanceté de Philippe. On a vu d'un côté Philippe aſſiéger les Byzantins, quoique leur ami & leur allié ; procédé le plus indigne & le plus horrible : de l'autre, vous, Athéniens, qui n'aviez contre eux que trop de ſujet de plainte pour la maniere

(1) Soixante mille écus.

peu ſatisfaiſante dont ils en avoient agi avec vous, on vous a vus, je ne dis pas oublier toute injure, mais ſauver des ingrats qu'on attaquoit, & gagner par ce procédé généreux, l'eſtime, l'amitié, la conſidération de tous les Grecs. On ſait généralement que la république a couronné, avant moi, pluſieurs de ſes citoyens; mais on ne pourroit citer que moi, du moins parmi les orateurs & les miniſtres, qui aie fait couronner la république.

Mais pour vous convaincre que les reproches qu'a faits Eſchine aux Eubéens & aux Byzantins, en rappellant ce qui avoit pu vous deplaire en eux, ne partent que d'un fond de malignité, & parcequ'ils ſont faux, comme ſans doute perſonne ne l'ignore, & ſur-tout parceque, fuſſent-ils véritables, on devoit tenir envers ces peuples la conduite que jai tenue; je vais rapporter en peu de mots un ou deux traits à la gloire de la république d'Athenes: car une république, ainſi qu'un particulier, doit régler ſes démarches ſur les grands exemples qu'elle a devant les yeux.

Vous donc, Athéniens (1), dans un tems où Lacédémone commandoit ſur terre & ſur mer,

(1) La guerre du Péloponèſe étoit finie, les Lacédémoniens étoient ſortis vainqueurs; maîtres d'Athenes, ils avoient ruiné ſes murailles, détruit ſes vaiſſeaux, &

où ſes garniſons occupoient les pays voiſins de l'Attique, l'Eubée, toute la Béotie, Tanagre, Mégares, Egines, Cléones, les autres iſles d'alentour; dans un tems où vous n'aviez ni murs ni vaiſſeaux, vous marchâtes au ſecours d'Haliarte, & peu de jours après au ſecours de Corinthe, quoique dans la guerre du Péloponeſe vous euſſiez eu beaucoup à vous plaindre des Corinthiens & des Thébains. Mais vous n'écoutâtes pas un reſſentiment que vous auriez rougi de manifeſter. Cependant, Eſchine, on ne peut dire que dans ces deux circonſtances

---

y avoient établi trente tyrans pour la gouverner. Tout-puiſſans dans la Grece, ils venoient d'envoyer contre le roi de Perſe, Agéſilas, qui le faiſoit trembler juſques dans ſon palais. Un commandant d'Artaxerxès en Aſie trouve moyen de détacher de leur parti, Thebes, Argos & Corinthe. Les Thébains députent vers les Athéniens pour implorer leur ſecours, & les faire entrer dans la ligue. Les Athéniens, quoiqu'à peine délivrés de leurs tyrans, malgré leur foibleſſe & la puiſſance de leur rivale, prennent les armes, & marchent d'abord vers Haliarte, ville de Béotie, & enſuite vers Corinthe, auprès deſquelles Lacédémone avoit des troupes conſidérables, & d'excellens généraux; & cela, quoiqu'ils n'euſſent pas lieu d'être contens de la conduite qu'avoient tenue à leur égard les Thébains & les Corinthiens dans la guerre du Péloponèſe: il y a en grec, *dans la guerre décélique*. Décélée étoit un bourg de l'Attique. Les Lacédémoniens s'en

les Athéniens euſſent des ſervices à reconnoître, ou qu'ils n'apperçuſſent pas le péril de leurs démarches : mais incapables de rejetter des peuples qui recouroient à eux, ils s'expoſoient pour l'honneur & pour la gloire avec une réſolution auſſi ſage qu'héroïque. Car ils ſavoient que la mort eſt inévitable avec quelque ſoin qu'on s'enferme pour échapper à ſes coups ; ils ſavoient qu'un grand cœur doit toujours entreprendre les grandes choſes, animé par l'eſpoir du ſuccès, & ſupporter avec courage les diſgraces qui lui ſont envoyées par les dieux. C'eſt

---

étant rendus maîtres la dix-neuvieme année de la guerre du Péloponèſe, le fortifierent ; & à la faveur de ce poſte, ils cauſerent de grands dommages aux Athéniens pendant tout le reſte de cette guerre. La derniere partie de cette guerre s'appella donc *guerre décélique*. Mais le fort de Décélée devint ſi célebre, qu'on donnoit quelquefois ce nom à la guerre entiere du Péloponèſe. Laquelle guerre du Péloponèſe s'étoit élevée entre Athenes & Lacédémone. La révolte des Corcyréens contre Corinthe, en fut l'occaſion & le prétexte ; mais la trop grande puiſſance, & la domination odieuſe d'Athenes, en furent la véritable cauſe. Cette guerre entraîna tous les peuples de la Grece, dont les uns ſe déclarerent pour Athenes, les autres pour Lacédémone. Elle dura vingt-ſept ans. Elle étoit appellée *guerre du Péloponèſe*, parceque les Lacédémoniens, qui en étoient les chefs, étoient habitans d'une partie de la contrée de la Grece appellée Péloponèſe.

là le principe d'après lequel ſe conduiſirent nos ancêtres, d'après lequel ſe ſont conduits les plus âgés d'entre nous.

Les Lacédémoniens (1) n'étoient pas vos amis ſans doute ; quel bien vous avoient-ils fait ? vous en aviez éprouvé mille traitemens cruels : cependant, lorſque les Thébains, après la victoire de Leuctres, cherchoient à les détruire, vous vous y oppoſâtes, ſans craindre la gloire & la puiſſance dont jouiſſoit pour lors la république de Thebes, & ſans penſer à tous les maux que vous avoient fait ſouffrir ceux-mêmes pour qui vous vous expoſiez. Par-là vous apprîtes à tous les peuples de la Grece, que quelque offenſe qu'un d'eux ait pu vous faire, vous pourrez vous en venger dans toute

(1) Les Thébains, ayant à leur tête Epaminondas, avoient remporté à Leuctres, ſur les Lacédémoniens, une victoire qui avoit fort affoibli leur puiſſance ; ſous la conduite du même chef, ils avoient fait une irruption dans la Laconie, qu'ils avoient ravagée ; ils avoient fait trembler Sparte elle-même. Les Lacédémoniens ayant tout à craindre d'un ennemi qui devenoit tous les jours plus fier & plus entreprenant, recoururent aux Athéniens, & députerent vers ce peuple pour implorer ſon ſecours. Les Athéniens n'avoient pas oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de Sparte en plus d'une occaſion : il fut réſolu cependant qu'Athenes ſecourroit les Lacédémoniens de toutes ſes forces.

autre occaſion, mais que dès qu'il s'agira de leur ſalut ou de leur liberté, vous oublierez tout reſſentiment pour les défendre contre la violence.

D'autres Grecs (1) trouverent en vous des protecteurs auſſi magnanimes. Les mêmes Thébains s'étant emparés de l'Eubée, vous ne fermâtes pas les yeux ſur cette uſurpation; vous ſecourûtes les Eubéens, malgré la juſte colere qui vous animoit contre Thémiſon & Théodore, au ſujet d'Orope. Alors, pour la premiere fois, des citoyens zélés s'étoient portés d'eux mêmes à ſubvenir aux frais d'un armement naval (2); je fus du nombre: mais nous parlerons ailleurs de cet article. Quelque belle

(1) L'Eubée étoit diviſée en deux factions, dont l'une avoit réclamé le ſecours de Thebes, & l'autre celui d'Athenes. Les Thébains d'abord ne rencontrerent point d'obſtacle, & firent ſans peine triompher leur faction; mais à l'arrivée des Athéniens tout changea de face. Ils repouſſent les Thébains, les chaſſent, rétabliſſent le calme dans l'Eubée, & ne veulent d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir vaincu & pacifié. Ils avoient toutefois beaucoup à ſe plaindre de Thémiſon, tyran d'Erétrie, qui, de concert avec Théodore, leur avoit enlevé Orope en pleine paix.

(2) En grec, *des citoyens s'étoient alors offerts d'eux-mêmes pour être triérarques.* Les triérarques étoient des citoyens chargés par la république d'équiper à leurs dépens une ou pluſieurs galeres = *Mais nous parlerons....* Je ne trouve dans ce diſcours aucun endroit où il ſoit parlé

que fût l'action de ſauver l'iſle d'Eubée, vous en fîtes une bien plus belle encore, lorſque maîtres & des perſonnes & des villes de ceux qui vous avoient offenſés, mais qui s'étoient abandonnés à vous, vous les leur rendîtes généreuſement, ne voulant pas abuſer de leur confiance pour venger d'anciennes injures.

Je paſſe mille autres faits pareils que je pourrois rapporter; des expéditions fréquentes, des combats ſur terre & ſur mer livrés anciennement & de nos jours, par la république d'Athenes, pour le ſalut & la liberté des autres Grecs.

Après cela, moi qui l'avois vue cette république toujours prête, dans de telles conjonctures, à combattre pour les intérêts d'autrui, & qui voyois qu'alors il s'agiſſoit de ſes intérêts propres, à quoi devois-je la déterminer par mes diſcours & par mes conſeils? à montrer du reſſentiment, grands dieux! contre des peuples qui réclamoient ſon aſſiſtance, & à chercher elle-même des prétextes pour trahir ſon propre avantage? Eh! ne m'eût-on pas exterminé, & avec juſtice, ſi j'euſſe dit un ſeul

---

de l'article qu'annonce ici Démoſthene; à moins qu'il n'en ſoit parlé dans des pieces qu'il fait lire, comme atteſtant les charges publiques qu'il a remplies, pieces qui ne nous ont pas été conſervées.

mot propre à diminuer la gloire de notre ville ? Quoique j'euſſe dit, vous n'euſſiez rien fait de honteux, je le ſais, & je n'en doute pas : car ſi vous l'aviez voulu, qui vous en empêchoit ? n'en aviez-vous pas le pouvoir ? & manquiez-vous de traîtres pour vous le conſeiller ?

Mais reprenons la ſuite de mon miniſtere. Conſidérez encore, Athéniens, dans ce que je vais dire, les vrais intérêts de la république. Je voyois votre marine dépérir tous les jours ; les riches s'acquittant à peu de frais des contributions, ceux qui étoient pauvres ou médiocrement riches, ſurchargés du reſte, & le peuple d'Athenes manquant par-là les occaſions : je portai une loi par laquelle je rappellai les riches à leur devoir, je tirai d'oppreſſion les pauvres ; &, ce qui importoit le plus à l'état, je fis enſorte qu'on n'attendît point après les préparatifs. Je fus accuſé comme infracteur des loix, je parus au tribunal, je gagnai ma cauſe, & l'accuſateur n'obtint pas la cinquieme partie des ſuffrages. Quelle ſomme, cependant, croit-on que m'offroient les premiers de chaque claſſe, les ſeconds & les troiſiemes, pour m'engager ſurtout à ne point propoſer ma loi, ou du moins à faire enſorte qu'elle ne paſſât pas ? La ſomme qu'ils m'offroient, Athéniens, je n'oſe vous le dire. Et ils avoient leur raiſon pour eſſayer de me cor-

rompre. En vertu des premieres loix, pouvant s'aſſocier juſqu'à ſeize pour acquitter leur taxe, ils ne donnoient rien ou preſque rien, & les citoyens peu riches ſe trouvoient foulés : en vertu de la mienne, chacun donne ſuivant ſes facultés, & tel qui auparavant ne contribuoit que d'un ſeizieme à l'armement d'un ſeul vaiſſeau, ſe vit obligé d'en équiper deux. Auſſi ne ſe nommoient-ils pas armateurs, mais aſſociés pour l'armement d'un vaiſſeau. Que n'auroient-ils pas donné pour faire rejetter une loi ſi utile, & pour s'affranchir d'une ſi juſte obligation ? Greffier, liſez-nous d'abord le décret qui certifie que j'ai été accuſé & abſous : vous lirez enſuite les rôles, celui qui fut fait ſur la premiere loi, & celui qui fut dreſſé ſur la mienne. Liſez.

DÉCRET.

« Sous l'archonte Polyclès, le ſeizieme jour du « mois de Novembre, pendant la préſidence de la » tribu Hyppothoontide, Démoſthene, fils de « Démoſthene, de Péanée, a ſubſtitué à l'ancienne « loi, ſuivant laquelle les armateurs s'aſſocioient « pour la conſtruction d'une galere, une nouvelle « loi concernant l'armement des vaiſſeaux, que « le ſénat & le peuple ont acceptée ; Patrocle « de Phlyes a cité Démoſthene devant les juges « comme infracteur des loix, & n'ayant pas ob-

« tenu

« tenu la cinquieme partie des ſuffrages (1), il a « payé une amende de cinq cents drachmes. »

Montrez-nous auſſi le rôle ci-devant en uſage.

ANCIEN ROLE.

« On tirera des ſociétés établies pour les contri- « butions, ſeize citoyens, depuis vingt-cinq ans « juſqu'à quarante ; & ils contribueront à frais « égaux, à la conſtruction & à l'armement d'une « galere ».

Montrez-nous par oppoſition à ce rôle celui qui fut dreſſé ſur la derniere loi.

NOUVEAU ROLE.

« On choiſira des armateurs pour conſtruire une « galere ſuivant l'eſtimation des biens, depuis la « ſomme de dix talens (2). Ceux dont les biens « ſont eſtimés davantage, ſeront chargés, ſuivant

(1) On voit par cet endroit, & par quelques autres, que, quand on accuſoit quelqu'un, il falloit toujours avoir au moins la cinquieme partie des ſuffrages, pour n'être pas condamné à une amende plus ou moins forte, ou à quelque autre punition plus conſidérable. = *Cinq-cents drachmes*, deux cents cinquante livres.

(2) Dix talens, dix mille écus ; car il faut ſe rappeller que le talent valoit mille écus.

« l'eſtimation faite, de fournir juſqu'à trois vaiſ-
« ſeaux & une chaloupe : la même proportion ſera
« obſervée à l'égard de ceux qui auront moins de
« dix talents ; ils s'uniront enſemble pour contri-
« buer, chacun ſelon ſes facultés, juſqu'à la
« concurrence de dix talens ».

Vous ſemble-t-il donc que j'ai peu ménagé les citoyens pauvres, ou que les riches n'euſſent pas acheté bien cher la diſpenſe d'une obligation légitime ? Je ne m'applaudis pas ſeulement d'avoir réſiſté aux ſollicitations des riches, & d'être ſorti abſous d'une accuſation, mais encore d'avoir porté une loi ſage, dont l'expérience a confirmé l'utilité. Pendant toute la guerre où l'on a ſuivi ma loi pour l'armement des flottes, aucun armateur ne vous a préſenté de requête comme étant trop chargé ; aucun ne s'eſt réfugié dans le temple de Diane (1) ; aucun n'a été mis en priſon par les intendans de la marine ; aucune galere ayant mis à la voile n'a été enlevée à la république, ou n'eſt reſtée dans le port faute de pouvoir partir : ce qui n'étoit que trop

(1) En grec, *ne s'eſt réfugié dans Munychie.* Munychie étoit un port de l'Attique. Diane y avoit un temple célebre qui ſervoit d'aſyle à ceux que l'on pourſuivoit pour dettes.

ordinaire lorſque les anciennes loix ſubſiſtoient. Le mal venoit de la pauvreté des contribuables, dont pluſieurs ſe trouvoient ſouvent hors d'état de payer leur taxe. Pour remédier à ces abus, je tranſportai des pauvres ſur les riches les frais de l'armement ; & par-là tout ſe paſſa dans l'ordre.

Je mérite donc des éloges pour avoir ſuivi conſtamment un ſyſtême politique qui a procuré à l'état de la gloire, des honneurs & de la puiſſance ; pour n'avoir déshonoré mon adminiſtration par aucun trait de jalouſie, de reſſentiment, ni de malignité ; pour ne m'être permis rien de honteux, ni d'indigne des Athéniens. Et ma conduite ne ſe démentit jamais, ſoit dans les affaires de la république, ſoit dans celles de la Grece. Dans les affaires de la république, j'ai eſtimé les droits du peuple plus que la faveur des riches ; dans celles de la Grece, j'ai préféré aux dons & à l'amitié de Philippe les intérêts de tous les Grecs.

Il me reſte, je crois, maintenant à parler de la proclamation & des comptes (1) ; car il me ſemble qu'il eſt aſſez prouvé juſqu'ici que j'ai toujours bien ſervi la république, & que je ne ceſſe d'être zélé pour elle : j'omets néanmoins les plus impor-

(1) Voyez ſommaire, page 17, ligne 11, les réflexions que nous avons faites ſur cet endroit du diſcours.

portans de mes ſervices, perſuadé qu'il eſt tems de répondre à ce qui concerne l'infraction des loix, & que même en taiſant le reſte de mes actions politiques, j'aurai pour elles votre propre témoignage.

Tous ces diſcours embrouillés & confus dont vous fatiguoit Eſchine en diſcutant les loix, étoient, ſans doute, inintelligibles pour vous, & n'étoient pas moins obſcurs pour moi-même : je vais me défendre par la ſimple équité, & en ſuivant la route la plus droite.

Je ſuis ſi loin de me croire diſpenſé de rendre des comptes, comme le répétoit ſi ſouvent cet impoſteur, que j'avoue être comptable tous les jours de ma vie des deniers & des affaires d'Athenes dont j'ai eu l'adminiſtration ; mais je ſoutiens que je ne le ſuis nullement de ce que j'ai donné à la république de mon plein gré ; entendez-vous, Eſchine ? ni moi, ni aucun autre, pas même un des neuf archontes (1). En effet, lorſqu'un citoyen généreux, exerçant ſa libéralité envers l'état, lui a fait

(1) *Archontes*, magiſtrats d'Athenes, dépoſitaires de l'autorité ſouveraine ; ils ſuccéderent aux rois dans le gouvernement de l'état : on en éliſoit neuf tous les ans. Le premier s'appelloit ſimplement *archonte ;* nous en avons parlé plus haut : on a vu dans le premier volume les noms & les fonctions des autres.

don d'une partie de ſes biens, eſt-il une loi aſſez injuſte, aſſez inhumaine, pour le fruſtrer de la reconnoiſſance qui lui eſt due, pour le livrer à la calomnie, & ſoumettre le bienfait à ſa malignité? Non, il n'en eſt pas. Si l'accuſateur dit qu'il en eſt une, qu'il la montre, je me rends & je me tais. Mais il n'en eſt aucune, Athéniens. Eſchine cependant, par un excès de malice, me faiſant un crime de mes propres largeſſes lorſque j'adminiſtrois les deniers du théatre, s'écrie: Le ſénat couronne un comptable. Oui, mais c'eſt pour les dons qu'il a faits, & non pour aucun emploi dont il ſoit comptable, infâme calomniateur. Vous étiez chargé, dit-il encore, de la réparation des murs. Auſſi méritois-je des éloges pour avoir ſuppléé de ma bourſe aux deniers qui m'avoient été remis, ſans me faire tenir compte de ce ſupplément. Un compte, il eſt vrai, demande un examen & une reviſion; mais un préſent mérite de la reconnoiſſance & des éloges: & voilà le motif du décret qui me couronne.

Il m'eſt facile de prouver par pluſieurs exemples, que ces principes ſont véritables, qu'ils ſont fondés & dans vos loix & dans vos coutumes. Vous couronnâtes plus d'une fois le général Nauſiclès (1)

(1) Nauſiclès & Diotime, généraux athéniens, ne ſont

pour ſes libéralités envers l'état. Diotime & Charideme furent couronnés tous deux pour avoir fourni des boucliers. Néoptoleme que voici, préposé à des ouvrages publics, reçut le même honneur pour avoir fait une partie de ces ouvrages à ſes propres dépens. Il ſeroit, en effet, bien triſte qu'un citoyen, dans l'exercice & à cauſe de ſa charge, ne pût faire aucun don à l'état; ou qu'au lieu d'éprouver la reconnoiſſance qu'il mérite pour un pareil don, il eût à ſubir la rigueur des comptes. Pour preuve de ce que j'avance, greffier, prenez les décrets qui furent portés alors, & faites-en lecture. Liſez.

PREMIER DÉCRET.

« Sous l'archonte Démonique, le vingt-ſixieme « jour du mois de Novembre, Callias de Phréare,

---

connus que par ce qu'en dit Démoſthene. Il eſt parlé d'un Charideme dans le diſcours d'Eſchine; peut-être eſt-ce le même que celui-ci. Voyez plus haut, p. 61. Démoſthene, dans ſa harangue ſur la fauſſe ambaſſade, parle d'un Néoptoleme, comédien fameux, qui fut employé dans les affaires publiques. Celui dont il eſt parlé ici n'étoit pas le même; car dans la cinquieme Philippique, ou harangue ſur la paix, il eſt dit expreſſément que Néoptoleme le comédien s'étoit tranſporté en Macédoine lui & toute ſa fortune. = Philon, cité dans le décret ſuivant, inconnu d'ailleurs.

« de l'avis du ſénat & du peuple, a dit : Il a ſem-
« blé bon au ſénat & au peuple de couronner le
« général Nauſiclès pour avoir fourni une ſomme
« ſans exiger qu'on le remboursât, lorſque Phi-
« lon, tréſorier des troupes, ne pouvoit, à cauſe
« des tems orageux, ni joindre ni ſoudoyer les
« deux mille Athéniens qui ſervoient à Imbros,
« & qui portoient du ſecours à leurs compatriotes
« établis dans cette iſle. La couronne ſera procla-
« mée aux fêtes de Bacchus, dans le tems des
« nouvelles tragédies ».

SECOND DÉCRET.

« Ouï le rapport des prytanes, conformément
« à l'avis du ſénat, Callias de Phréare a dit :
« Attendu qu'une partie des troupes ayant été dé-
« pouillée par les ennemis dans le combat près du
« fleuve (1), Charideme, général de l'infanterie,
« envoyé à Salamine, & Diotime, commandant
« la cavalerie, ont fourni, à leurs dépens, huit
« cents boucliers aux ſoldats de recrue ; il a ſem-
« blé bon au ſénat & au peuple de décerner à Cha-

(1) On ne ſait ni de quel fleuve, ni de quel combat il eſt ici queſtion. = Salamine, ville de l'iſle de Cypre. On ignore quelle étoit cette expédition des Athéniens à Salamine.

« ridème & à Diotime une couronne d'or, de la « proclamer aux grandes panathénées (1) dans le « combat gymnique, & aux fêtes de Bacchus dans « le tems des nouvelles tragédies, & de charger « du ſoin de la proclamation les theſmothetes, « les prytanes & les agonothetes ».

Chacun d'eux, Eſchine, comptable de la charge qu'il exerçoit, ne l'étoit pas de l'action pour laquelle il étoit couronné: je ne l'étois donc pas, moi, davantage; car dans une même cauſe, j'ai les mêmes droits que les autres, ſans doute. J'ai donné de mes biens, & c'eſt pour cela que je reçois des éloges, n'étant pas comptable de ce que j'ai donné. J'exerçois une charge, & j'ai rendu compte de ma charge, mais non pas, certes, de mes largeſſes. J'ai malverſé, direz-vous; & pourquoi ne m'accuſiez-vous pas, vous qui étiez préſent quand je rendois mes comptes?

Pour vous convaincre, Athéniens, par ſon propre témoignage, que j'étois couronné pour des

(1) Panathénées, fêtes qui ſe célébroient à Athenes en l'honneur de Minerve: il y en avoit de deux ſortes, les grandes & les petites, qui ſe célébroient à peu près avec les mêmes cérémonies: les petites chaque année, les grandes après quatre ans révolus. = *Dans le combat gymnique*, dans le combat de la lutte & du pugilat. = *Les*

actions dont je n'étois pas comptable, on va prendre le décret porté en ma faveur & le lire en entier. Par les articles de ce décret qu'il n'attaque point, on verra clairement ſes impoſtures par rapport à ceux qu'il attaque. Liſez, greffier.

DÉCRET.

« Sous l'archonte Eutyclès, le vingt-deuxieme « jour du mois de Janvier, pendant la préſidence « de la tribu Œnéide, Ctéſiphon, fils de Laoſ- « thene d'Anaphlyſte, a dit : Attendu que Dé- « moſthene, fils de Démoſthene, de Péanée, « chargé de la réparation des murs, a dépenſé « trois talens de ſon bien, dont il a fait préſent « au peuple ; que lorſqu'il avoit l'adminiſtration « des deniers du théatre, il a généreuſement ajou- « té cent mines pour les ſacrifices, à la ſomme « tirée de toutes les tribus : il a ſemblé bon au « ſénat & au peuple d'Athenes de donner des « éloges à Démoſthene, fils de Démoſthene, de « Péanée, à cauſe de ſa vertu & de ſa fermeté cou-

---

theſmothetes étoient des magiſtrats qu'on éliſoit tous les ans à Athenes pour être les gardiens & les conſervateurs des loix. On voit ici qu'ils étoient chargés quelquefois du ſoin de la proclamation des couronnes. = Prytanes. Voyez plus haut, page 25, note (1). = Agonothetes. Voyez page 121, note (1).

« rageuſe, à cauſe du zele dont il eſt animé ſans
« ceſſ pour le peuple d'Athenes, de lui décerner
« une couronne d'or qui ſera proclamée ſur le
« théatre, aux fêtes de Bacchus, dans le tems des
« nouvelles tragédies, & de charger l'agonothete
« du ſoin de la proclamation ».

Vous le voyez, Eſchine, vous vous taiſez ſur le don que j'ai fait au peuple, & vous vous récriez contre l'honneur dont le ſénat (1) le paie; vous avouez que le bienfait eſt légitime, & la reconnoiſſance vous l'attaquez comme illégitime. Un méchant atroce, ennemi des dieux, poſſédé du démon de l'envie, quel eſt-il, juſte ciel? n'eſt-ce pas un tel homme?

Quant à la proclamation ſur le théatre, je ne dis point que mille couronnes y furent mille fois proclamées, que moi-même j'y fus couronné pluſieurs fois auparavant. Mais, au nom des dieux, Eſchine, êtes-vous aſſez dépourvu de ſens pour ne pas comprendre que celui qui reçoit la couronne acquiert la même gloire, en quelque endroit qu'on la proclame; que c'eſt pour l'intérêt de ceux qui la décernent que la proclamation s'en fait ſur le théa-

(1) Le ſénat avoit déja approuvé & adopté le décret de Ctéſiphon. Voyez plus haut, page 170.

tre. Oui, ſans doute, la récompenſe que la république accorde avec appareil, eſt un encouragement à la bien ſervir ; & on applaudit moins au ſervice qui la mérite qu'à la gratitude qui la donne. Auſſi a-t-on porté la loi que le greffier va nous lire. Liſez.

LOI.

« Les couronnes que décerneront des bourgs ſe-
« ront proclamées dans chaque bourg particulier ;
« mais ſi le peuple ou le ſénat décernent des cou-
« ronnes, on pourra proclamer celles-ci ſur le
« théatre, aux fêtes de Bacchus ».

Entendez-vous, Eſchine, la loi qui dit expreſſément : *Si le ſénat ou le peuple décernent des couronnes, on pourra les proclamer ſur le théatre, aux fêtes de Bacchus.*

Pourquoi donc, malheureux impoſteur, accumuler des menſonges ? pourquoi forger des fables ? pourquoi ne pas recourir à l'ellébore (1) pour vous guérir de ces manies ? Quoi ? vous ne rougiſſez pas d'intenter par haine une accuſation ſans fonde-

(1) Tout le monde ſait que l'ellébore étoit une plante employée communément par les anciens pour guérir les cerveaux malades.

ment ! vous n'avez pas honte, tantôt d'altérer, tantôt de tronquer des loix, qu'il auroit fallu lire dans leur intégrité, du moins à des juges qui ont fait ſerment de prononcer ſuivant les loix ! Et après cela, tel qu'un homme qui donneroit à un artiſte l'idée d'une ſtatue dont il ne trouveroit jamais l'exécution à ſon gré, vous tracez de fantaiſie le portrait du vrai républicain (1), comme ſi le vrai républicain ſe faiſoit connoître par des paroles & non par des actions. Ce n'eſt pas tout : vous criez comme un furieux, vous vomiſſez des torrens d'injures qui vous conviennent à vous & aux vôtres plus qu'à moi.

Au reſte, Athéniens, je penſe que l'invective eſt très différente de l'accuſation. L'accuſation doit former un corps de délits ſoumis à l'animadverſion des loix : l'invective n'eſt qu'un tiſſu d'injures que des ennemis ſe renvoient en ſuivant leur humeur. Auſſi je crois que ces tribunaux ont été érigés par nos ancêtres, non pour que vous y raſſemblant, après vous avoir arrachés à vos affaires domeſ-

(1) Voyez dans le diſcours même d'Eſchine, page 114 & ſuiv., les qualités qu'il demande dans un bon républicain. = Plus bas, *vous vomiſſez des torrens d'injures*, en grec, *vous dites tout ce qui vous paſſe par la tête comme de deſſus un tombereau ou une charrette.* Il y a plu-

tiques, nous nous déchirions devant vous les uns les autres par des invectives ſanglantes ; mais pour que, ſi quelqu'un a trahi les intérêts de l'état, nous le convainquions de ſes crimes par des preuves ſolides. Inſtruit de ces vérités auſſi-bien que moi, Eſchine a mieux aimé invectiver qu'accuſer. Or comme il ne ſeroit pas juſte d'être en reſte avec lui, même pour cet article, je tâcherai de le ſatisfaire après lui avoir fait cette ſeule queſtion.

Eſchine, doit-on vous nommer l'ennemi de la république, ou le mien ? le mien, direz-vous ſans doute. Cependant, lorſque vous pouviez, ſi j'étois coupable, me pourſuivre devant les tribunaux où je rendois mes comptes, devant ceux où j'étois accuſé de crimes d'état, devant d'autres encore, vous me laiſſiez tranquille : & lorſque tout conſpire à me déclarer innocent, loix, tems écoulé, jour préfix, jugemens antérieurs toujours à mon avantage, adminiſtration reconnue irréprochable, ſervices rendus à la patrie qui lui ont acquis plus ou moins de gloire ſelon les conjonctures dont un

---

ſieurs opinions ſur ces façons de parler grecques ; la plus probable eſt que, pendant les vendanges, les premiers acteurs de comédie, montés dans un tombereau, barbouillés de lie, ſe promenoient dans les campagnes, & diſoient des injures à tous les paſſans.

miniſtre ne peut répondre ; c'eſt alors que vous m'attaquez. Prenez garde d'être en effet l'ennemi de la république quand vous prétendez être le mien.

Après avoir expoſé à mes juges toutes les raiſons capables de décider leurs ſuffrages, comme la juſtice ſemble exiger que, malgré mon éloignement pour l'invective, je rende à mon accuſateur quelques vérités abſolument néceſſaires pour toutes les injures calomnieuſes qu'il a vomies contre moi, il faut faire connoître le caractere & l'origine de cet homme, ſi prompt à médire, ſi hardi à relever mes expreſſions, lui qui s'en eſt permis dont rougiroit tout homme un peu raiſonnable. En effet, ſi j'avois pour accuſateur un Eacus, un Rhadamanthe, un Minos (1), & non pas un artiſan de mots, un ſuppôt de chicane, un clerc de greffe, je ne crois pas qu'ils euſſent jamais emprunté un langage auſſi extraordinaire, qu'ils ſe fuſſent écriés d'un ton auſſi tragique : *ô terre, ô ſoleil, ô vertu* (2), invoquant *les lumieres acquiſes & naturelles*

(1) Eacus, Rhadamanthe, Minos, trois rois fameux par leur équité pendant leur vie, & que la fable, après leur mort, a faits juges des enfers.

(2) Ces exclamations & invocations ſe trouvent dans la péroraiſon d'Eſchine, page 165.

qui nous font discerner le bien & le mal... & autres exclamations que nous venons d'entendre. Vous osez prononcer le nom de vertu, infâme ! eh ! qu'avez-vous de commun avec elle vous & les vôtres ? connoissez-vous ce qui est bien ou ce qui est mal ? où l'auriez-vous appris ? nommez-nous votre école ? est-ce à vous de nous vanter les succès de vos maîtres ? Ceux qui ont le plus profité de leurs soins, ne sont pas les plus empressés à en tirer gloire ; on les voit même embarrassés des éloges qu'ils reçoivent. Mais quiconque, ainsi que vous, abandonné dans son enfance, affecte les manieres & les talens, fruits d'une éducation soignée, ne fait que révolter ceux qui le voient & qui l'entendent, sans réussir à passer pour ce qu'il veut être.

Ayant à parler de vous & des vôtres, Eschine, je n'appréhende point de manquer de matiere, tout mon embarras est de savoir par où commencer. Dirai-je d'abord comment votre pere Tromès, les pieds retenus dans des entraves (1) de bois, servoit, en qualité d'esclave, Elpias, maître d'école

(1) *Entraves de bois*, morceaux de bois qu'on mettoit dans les pieds des esclaves pour les empêcher de s'enfuir. = *Du héros Calamite.* On ne sait pas quel étoit ce héros *Calamite.*

auprès du temple de Théſée ; ou comment votre mere, qui paſſoit tous les jours à de nouveaux mariages dans un lieu ſuſpect près du héros Calamite, éleva dans vous une belle ſtatue, un excellent acteur pour les troiſiemes rôles ? dirai-je enſuite comment un certain Phormion, joueur de flûte, eſclave de Dion, la retira de cet honnête commerce ? Mais, en vérité, je crains que de tels détails qui ſont dignes de vous, ne paroiſſent indignes de moi. Je les abandonne donc pour commencer l'hiſtoire de ſa vie.

Eſchine, ô Athéniens, n'eſt pas né parmi ceux au rang deſquels vous le voyez aujourd'hui, mais parmi ces miſérables que le peuple abhorre. Il n'y a pas long-tems, que dis-je ? il n'y a que deux jours qu'il eſt devenu tout-à-coup Athénien & orateur. Ajoutant deux ſyllabes au nom de ſon pere, il l'appella Atromete, au lieu de Tromès. Il décora ſa mere du nom de Glaucothée ; perſonne n'ignore qu'on la nommoit auparavant *Empuſa* (1), ſans doute à cauſe de ſon libertinage effréné & de ſes complaiſances criminelles : pour quelle autre rai-

(1) *Empuſa*, mot grec, *un ſpectre, un lutin.* J'ai franciſé ce mot, parceque n'ayant pas un ſon fort agréable, il m'a paru propre à exprimer une injure : ce qu'il exprimoit ſans doute chez les Grecs.

ſon,

ſon, en effet, lui eût-on donné ce beau nom?

Tel eſt donc, Eſchine, votre naturel ingrat & pervers; d'eſclave devenu libre, d'indigent devenu riche par la faveur des Athéniens, loin de leur témoigner votre reconnoiſſance, vous cherchez à leur nuire en vous vendant à leurs ennemis. Je tairai les occaſions dans leſquelles il eſt incertain qu'il ait parlé pour la république, je rappellerai celles dans leſquelles il eſt évident qu'il agiſſoit pour Philippe.

Qui de vous ne connoît cet Antiphon (1) chaſſé de votre ville? Il avoit promis au roi de Macédoine de brûler vos arſenaux de marine: en conſéquence il s'étoit introduit dans Athenes. Je le ſurpris au Pirée, & le fis comparoître devant le peuple. Le perfide Eſchine, à force de s'emporter, à force de crier que j'exerçois des violences inouies dans une république, que j'outrageois des citoyens malheureux, que je forçois leurs maiſons, fit relâcher le coupable ſans aucune forme. Et ſi le ſénat de l'Aréopage (2), inſtruit du fait & de votre ignorance condamnable en pareil cas, n'eût recherché l'incendiaire pour ſe reſſaiſir de lui & l'amener de-

(1) Antiphon, inconnu d'ailleurs.

(2) *Le ſénat de l'Aréopage.* Voyez plus haut, p. 33, note (1).

vant vous, il vous auroit échappé, il auroit évité la rigueur des jugemens, & jouiroit de l'impunité, grace aux déclamations d'Eſchine; mais par la vigilance du ſénat, il ſubit la queſtion, & fut puni de mort comme l'eût mérité ſon défenſeur.

Juſtement irrité d'une pareille conduite, le même ſénat de l'Aréopage voyant que, par un effet de cette imprudence qui vous fait ſi ſouvent négliger l'utilité commune, vous aviez nommé Eſchine pour plaider votre cauſe dans le temple de Délos (1); le ſénat, dis-je, à qui vous aviez abandonné cette affaire, le rejetta comme un traître, & chargea Hypéride de parler à ſa place. Il procéda dans cette nomination en prenant ſur l'autel les marques de ſes ſuffrages; & ce méchant homme n'en eut pas un ſeul. Pour preuve de ce que je dis, Greffier, faites paroître les témoins.

TÉMOINS.

« Au nom de tous les ſénateurs, Callias de

(1) *Vous aviez nommé Eſchine*..... en grec, *vous aviez nommé Eſchine ſyndic*, *ſyndikon*. On appelloit en grec, *ſynd kos*, un orateur choiſi & député pour ſoutenir les prérogatives d'une ville, ou d'une nation entiere, & pour être le défenſeur du droit public. = *Hypéride*, un des dix orateurs célebres d'Athenes; il étoit recommandable par la douceur & la délicateſſe de ſon ſtyle. Il fut

« Sunium, Zénon de Phlye, Cléon de Phalere,
« Démonique de Marathon, atteſtent, en faveur
« de Démoſthene, que, le peuple ayant nommé
« Eſchine pour plaider ſa cauſe dans le temple de
« Délos, devant les amphictyons, l'Aréopage
« aſſemblé jugea Hypéride plus digne que lui de
« parler pour la république; Hypéride fut envoyé
« en conſéquence ».

Lors donc qu'Eſchine chargé de parler pour le peuple, fut rejetté & remplacé par un autre, il fut déclaré par-là traître à la patrie, & mal intentionné pour Athenes. Et cet audacieux impoſteur puni alors pour un trait bien plus grave que tous ceux qu'il m'impute, m'en fournit un nouveau que je vais vous rappeller.

Quand Philippe envoya Python le Byzantin (1), & avec lui les députés de tous ſes alliés, dans le deſſein de vous confondre & d'expoſer vos torts,

---

toujours fort oppoſé à Alexandre. Antipater, un des ſucceſſeurs de ce prince, obligea les Athéniens de le bannir de leur ville, le pourſuivit dans ſon exil, & le fit mourir. = *En prenant ſur l'autel....* Ce qui ne ſe faiſoit que dans les matieres concernant la religion.

(1) Python de Byzance, grand orateur, avoit obtenu le droit de cité à Athenes, puis s'étoit tourné du côté de Philippe. Il avoit une éloquence vive & perſuaſive, à

je ne cédai pas à l'insolence de Python qui se répandoit en invectives contre vous, je ne lui laissai pas le champ libre ; mais je me levai, je pris la parole, je défendis avec ardeur les droits de ma patrie, & je prouvai si évidemment les torts de Philippe, que ses alliés eux-mêmes se leverent & en convinrent avec moi. Pour Eschine, il secondoit Python, il déposoit contre vous & contre la vérité. Ce n'est pas tout, on l'a surpris peu de tems après, se rendant chez Thrason avec l'espion Anaxine. Mais peut-on conférer tête à tête avec l'espion des ennemis, sans être soi-même un espion & l'ennemi de la république ? — Pour preuve que je dis vrai, greffier, faites paroître les témoins.

TÉMOINS.

« Célédeme, fils de Cléon, Hypéride fils de « Calleschre, Nicomaque fils de Diophante, « après avoir prêté serment entre les mains des « généraux, attestent, en faveur de Démosthene, « qu'ils ont vu Eschine, fils d'Atromete, de Co-

---

laquelle il étoit difficile de résister. Philippe s'en servit avec avantage dans plusieurs députations ; mais Python trouvoit en Démosthene un homme qui savoit lui répondre, & qui ramenoit bientôt les esprits qu'il avoit entraînés.

« thoce, ſe rendre de nuit chez Thraſon, & con-
« férer avec Anaxine convaincu d'être l'eſpion de
« Philippe. Ces témoignages ont été rendus ſous
« l'archonte Nicias, le troiſieme jour du mois de
« Septembre ».

Il eſt, Athéniens, il eſt encore mille autres traits pareils que je pourrois rapporter, & que j'omets. Oui, je pourrois ajouter une infinité d'actions qu'on lui vit faire alors pour ſervir vos ennemis ou pour me nuire. Mais vous oubliez ces actions & ne gardez pas contre les coupables toute la haine qu'ils méritent. Par un abus dangereux vous permettez à tout orateur, quel qu'il ſoit, de ſupplanter & de calomnier celui qui ne parle que pour vous, ſacrifiant le bien de l'état au plaiſir d'entendre débiter des injures. Auſſi eſt-il toujours plus facile, & plus sûr en même tems, de ſe mettre à la ſolde de vos ennemis que de défendre vos intérêts dans le poſte où ils nous demandent.

Avoir agi de concert avec Philippe, même avant que la guerre fût déclarée, c'eſt un crime énorme, grands dieux! c'étoit agir contre la patrie : paſſez-lui néanmoins, ſi vous le trouvez bon, paſſez-lui cet attentat. Mais lorſqu'on nous prenoit ouvertement nos vaiſſeaux, qu'on ravageoit la Querſonèſe, que l'ennemi marchoit contre l'Attique, que

ſes projets n'étoient plus douteux, & qu'enfin la guerre fut allumée, ce malin auteur des ſatyres les plus mordantes (1) ne pourroit citer aucun ſervice rendu pour lors à l'état. Non, on ne voit pas le moindre décret utile qui porte le nom d'Eſchine. S'il prétend qu'il en eſt un ſeul, qu'il le montre, je lui cede la tribune; mais il n'en eſt aucun. Cependant, il n'y a pas de milieu, il faut ou qu'il n'ait pas porté de décrets contraires aux miens, parcequ'il ne trouvoit rien à reprendre dans ce que je propoſois, ou qu'il n'ait rien propoſé de meilleur, parcequ'il craignoit de bleſſer les intérêts de Philippe. Mais s'il n'a pas porté de décret lorſqu'il falloit vous ſervir, ſe taiſoit-il lorſqu'il étoit queſtion de vous nuire? Il n'y avoit que pour lui à parler.

La république, peut-être, auroit pu ſouffrir ſes

---

(1) En grec, *ce miſérable faiſeur d'iambes*, c'eſt-à-dire, *de ſatyres ameres & mordantes.* On ſait que les anciens employoient volontiers les vers iambes dans les pieces mordantes & ſatyriques; le poète Archiloque les avoit mis en vogue. *Archilochum proprio rabies armavit iambo*, dit Horace, la colere arma le poète Archiloque de l'iambe dont il fut l'inventeur. = *Qu'il le montre* .... en grec, *qu'il le montre aux dépens de mon eau.* Les anciens ſe ſervoient d'horloges d'eau appellées *clepſydres*, pour meſurer le tems que chaque orateur devoit parler.

perfidies obſcures ; il eſt, Athéniens, il eſt un crime éclatant qui a mis le comble à tous les autres. En vous débitant de longs diſcours, en vous rapportant les décrets des Locriens d'Amphiſſe (1), ce méchant homme vouloit étouffer la vérité, mais il n'a pu réuſſir, il s'en faut bien ; non, Eſchine, quoique vous puiſſiez dire, vous ne vous laverez jamais des iniquités que vous commîtes alors. J'invoque devant vous, Athéniens, les dieux & les déeſſes tutélaires de l'Attique, Apollon Pythien révéré par Athenes comme un de ſes ancêtres ; & ſi je vous dis aujourd'hui la vérité, ſi je vous l'ai dite alors dès que je vis ce ſcélérat ourdir ſon intrigue (& je ne tardai pas, non je ne tardai pas à m'en appercevoir), je les ſupplie tous de m'accorder le ſalut & le bonheur ; mais ſi la haine ou la rivalité me portent à l'accuſer fauſſement, puiſſent ces mêmes dieux me priver de tout avantage ! Pourquoi donc toutes ces imprécations ſur moi-

(1) Les Locriens ſe diviſoient en *Locriens-Ozoles*, en *Locriens-Opontiens* & en *Locriens-Epicnémides*. Ces trois ſortes de Locriens avoient chacun leur capitale. Celle des Locriens-Ozoles étoit Amphiſſe. = *Apollon Pythien*, il étoit ſurnommé *Pythien*, parcequ'il avoit tué le ſerpent Python. = *Révéré par Athenes comme un de ſes ancêtres*. Apollon avoit épouſé Créuſe, fille d'Erecthée, ſixieme roi d'Athenes, de laquelle il eut un fils nommé Ion.

même, & ce ton de véhémence ? C'eſt, Athéniens, que malgré le témoignage des regiſtres publics, & la vérité des faits encore préſents à votre mémoire, je crains que vous ne jugiez Eſchine incapable de ſi grands crimes ; comme il arriva, lorſque ſéduits par ſes faux rapports, vous laiſſâtes ruiner de fond en comble la malheureuſe Phocide. Cette guerre d'Amphiſſe qui a ouvert à Philippe les portes d'Elatée, & qui l'a mis à la tête des Grecs amphictyoniques, événement d'où eſt enfin réſultée la ruine de la Grece, c'eſt lui qui l'a ſuſcitée, lui, l'unique auteur de tous nos maux. Je ne manquai pourtant pas alors d'élever la voix, & de m'écrier en pleine aſſemblée : Eſchine, vous portez la guerre dans l'Attique, la guerre des amphictyons. Mais ſes audacieux partiſans me fermoient la bouche ; les autres dans leur ſurpriſe, me ſoupçonnoient de lui intenter, par inimitié perſonnelle, une accuſation chimérique. Ecoutez donc aujourd'hui, puiſqu'alors on vous empêchoit de l'entendre, écoutez quelle fut la nature, le but & le dénouement de ces intrigues. Je vais vous mettre ſous les yeux un projet bien concerté, vous inſtruire ſur l'hiſtoire de ces tems là, & vous apprendre quelle étoit la politique de Philippe.

Pour ſe délivrer de la guerre que lui faiſoit Athenes, ce prince n'avoit qu'un moyen ; c'étoit de

ſoulever contre elle Thebes & la Theſſalie. Quoique ſupérieur à vos généraux auſſi malheureux que mal-habiles, il avoit à ſouffrir de la guerre même & des courſes de vos armateurs. Il ne pouvoit ni faire entrer les productions des autres pays, ni faire ſortir les ſiennes. Moins fort que vous ſur mer, il ne lui étoit pas poſſible de paſſer dans l'Attique, à moins que les Theſſaliens ne le ſuiviſſent dans ſon expédition, & que les Thébains ne lui en livraſſent le paſſage. Quels que fuſſent vos généraux (je n'en dis rien ici), & quel que fut le ſuccès de ſes armes, il ſe trouvoit gêné par la poſition des lieux & les avantages réciproques des deux républiques (1). Il faiſoit réflexion que s'il conſeilloit aux Theſſaliens & aux Thébains de marcher contre vous par le ſeul motif d'une haine particuliere, ils ne l'écouteroient pas; mais il eſpéroit qu'en ſe faiſant élire général ſous prétexte de défendre la cauſe commune, il pourroit plus aiſément les perſuader ou les tromper. Que fait-il donc? admirez ſon adreſſe. Il entreprend de ſuſciter une guerre aux amphictyons, & de ſemer le trouble dans leurs aſſemblées, bien aſſuré de les forcer par-là de recourir à lui. Il ſentoit encore que ſi dans cette intrigue il employoit l'entremiſe de quelqu'un de

(1) Athenes & Thebes.

ſes députés (1) ou de ſes alliés, les Theſſaliens & les Thébains s'appercevant du piege, pourroient ſe tenir ſur leurs gardes; mais que ſi l'avis partoit d'un Athénien, de quelqu'un de chez vous qui étiez ſes rivaux, il cacheroit aiſément ſa marche. Son but étoit sûr; comment y parvint-il? Il prend Eſchine à ſes gages; celui-ci, ſans que perſonne parmi vous, comme c'eſt aſſez l'ordinaire, en craignît ou prévînt les ſuites, avoit été nommé pylagore par les brigues de trois ou quatre factieux. Il ne ſe fut pas plutôt rendu à l'aſſemblée des amphictyons avec le titre honorable de répréſentant des Athéniens, qu'oubliant & négligeant tout le reſte, il ne s'occupa que de l'objet pour lequel il étoit payé. Par ſes beaux diſcours, par des fables inventées avec art & débitées avec emphaſe, pour faire croire que la campagne Cirrhée étoit conſacrée aux dieux, il trompa aiſément les députés des autres peuples, qui ne ſe défioient pas de ſes artifices, & qui ne voyoient rien dans l'avenir; il leur fit décider qu'on viſiteroit la campagne que les Locriens d'Amphiſſe cultivoient comme étant de leur domaine, & qu'il prétendoit faire partie du terrein

(1) *De ſes députés*, en grec, *des hiéromnémons envoyés par lui.* = Plus bas, *nommé pylagore.* Voyez plus haut, page 76, note (1).

ſacré. Les Locriens ne nous avoient intenté aucun procès, & ne nous faiſoient aucun de ces reproches qu'il a fabriqués pour colorer ſon crime : il eſt aiſé de s'en convaincre. Les Locriens ne pouvoient intenter un procès à la république ſans un ajournement ; qui donc nous ajourna ? de quelle autorité (1) ? dites-nous, Eſchine, nommez-nous quelqu'un qui le ſache : mais vous ne le pourriez pas ; & c'eſt un moyen faux employé pour nous ſéduire.

Les amphictyons ayant viſité le territoire des habitans d'Amphiſſe par le conſeil de ce fourbe, ceux-ci tomberent ſur eux les armes à la main ; les percerent preſque tous de traits, & en prirent même quelques-uns. Dès qu'une fois ces attentats eurent donné lieu de ſe plaindre des Amphiſſiens & de leur déclarer la guerre, d'abord Cottyphe (2) fut élu général de l'armée des amphictyons. Mais comme les uns n'étoient pas venus au rendez-vous, & que les autres ne pouvoient réuſſir, d'anciens ſcélérats de Theſſalie & de quelques autres républiques, gagnés & apoſtés pour cet effet déférerent le commandement à Philippe pour la prochaine aſ-

(1) Pour intenter action contre quelqu'un, il falloit avoir autorité du magiſtrat.

(2) *Cottyphe.* Voyez plus haut, page 86.

ſemblée. Ils s'appuyoient de raiſons plauſibles : il falloit, diſoient-ils, contribuer enſemble, ſoudoyer des troupes, punir ceux qui contreviendroient, ou recourir à ce prince. Qu'eſt-il beſoin d'en dire davantage ? Il eſt élu général ; bientôt après il leve une armée à la hâte, ſe met en marche comme pour aller à Cirrhée, laiſſe là & Cirrhéens & Locriens, tombe ſur Elatée, s'empare de cette ville ; & ſi les Thébains détrompés dès qu'ils eurent appris cette nouvelle, ne s'étoient pas réunis à vous, tout l'effort de la guerre ſeroit venu fondre ſur Athenes avec la rapidité d'un torrent (1). Les Thébains arrêterent du moins la premiere impétuoſité de Philippe, par la faveur de quelque dieu, ſans doute, mais auſſi par ma politique autant qu'il dépendoit d'un mortel. — Greffier, montrez-nous les décrets des amphictyons, & la date des événemens, on verra combien ce méchant homme a

(1) Je me ſuis interdit les notes ſur le ſtyle pour ne point trop les multiplier ; qu'on me permette cependant d'en mettre une ici. La phraſe grecque, dit M. de Tourreil, par le ſon, par le nombre & par la cadence des mots, peint d'après nature la rapidité & le fracas d'un torrent ; mais ce genre de beautés, ajoute-t-il, quoique ſenſible, ne ſe peut point aiſément tranſporter dans une autre langue. J'adopte la premiere partie de ſon ſentiment, mais non pas la ſeconde. Je ne vois point, par

excité de troubles ſans être puni. Liſez-nous d'abord les décrets des Amphictyons.

PREMIER DÉCRET

DES AMPHICTYONS.

« Sous le pontife Clinagoras, dans l'aſſemblée « du printemps, les pylagores & leurs adjoints, « avec tous les membres du conſeil amphictyo- « nique, inſtruits que les Amphiſſiens profanent « un terrein ſacré, qu'ils l'enſemencent, & y font « paître leurs troupeaux, ont arrêté que les pyla- « gores & leurs adjoints ſe rendroient ſur les lieux, « qu'ils feroient poſer des colonnes pour ſervir « de bornes au territoire des Amphiſſiens, avec « défenſe à ceux-ci de les paſſer dans la ſuite.

SECOND DÉCRET.

« Sous le pontife Clinagoras, dans l'aſſemblée « du printemps, attendu que les Locriens d'Am- « phiſſe ont partagé entre eux un terrein ſacré,

---

exemple, que notre langue manque de reſſources pour l'harmonie imitative. Nos bons écrivains ont montré le contraire. Je ne prétends pas avoir trouvé le mieux; mais je penſe avoir rendu à peu près l'harmonie du grec: *tout l'effort de la guerre ſeroit venu fondre ſur Athenes avec la rapidité d'un torrent.*

« qu'ils le cultivent, qu'ils y font paître leurs trou-
« peaux, que voyant qu'on s'oppoſoit à leur im-
« piété, ils ſont venus les armes à la main, ont
« repouſſé avec violence ceux qui compoſent l'aſ-
« ſemblée auguſte dé tous les Grecs, & en ont
« bleſſé quelques uns, entre autres Cottyphe l'Ar-
« cadien (1), général des amphictyons; les pyla-
« gores & leurs adjoints, avec tous les autres
« membres du conſeil amphictyonique, ont arrêté
« qu'on enverroit des députés à Philippe, qu'on
« l'inviteroit à ſecourir Apollon & les amphic-
« tyons, à empêcher que le dieu ne continue d'ê-
« tre inſulté par les impies Locriens, qu'enfin on
« lui feroit ſavoir que les Grecs, qui jouiſſent du
« droit amphictyonique, l'ont choiſi pour leur
« général ».

Liſez auſſi la date des événemens; elle s'accorde avec le tems où Eſchine fut pylagore. Liſez.

DATE.

« Sous l'archonte Mnéſitide, le ſeizieme jour
« du mois d'Avril ».

---

(1) Eſchine, dans ſon diſcours, dit qu'il étoit de Phar-ſale, ville de Theſſalie. Voyez p. 86, note (1).

Liſez-nous maintenant la lettre que Philippe écrivit à ſes alliés dans le Péloponèſe, quand il vit que les Thébains n'entroient pas dans ſes vues. Vous verrez, Athéniens, qu'il cachoit le vrai but de ſes démarches, le projet de vous attaquer, vous, les Thébains, & tous les Grecs, en même tems qu'il affectoit de ſervir la cauſe commune, & de faire exécuter les décrets des amphictyons. L'homme qui fourniſſoit ce prétexte au roi de Macédoine, qui lui procuroit les moyens de réuſſir, c'étoit Eſchine. Liſez.

LETTRE DE PHILIPPE.

« Philippe, roi de Macédoine, aux magiſtrats ſu-
« périeurs & inférieurs des Péloponéſiens qui ſont
« dans mon alliance, & généralement à tous mes au-
« tres alliés, ſalut. Attendu que les Locriens, ſur-
« nommés Ozoles, habitans d'Amphiſſe, ont com-
« mis des ſacrileges contre le temple d'Apollon qui
« eſt à Delphes, qu'ils ravagent les armes à la main
« une terre qui lui eſt conſacrée, je veux ſecourir
« le dieu conjointement avec vous, je veux punir
« des impies qui violent le reſpect juſtement dû
« aux choſes regardées comme ſaintes parmi les
« hommes. Ainſi aſſemblez-vous en armes dans
« la Phocide avec des vivres pour quarante jours,
« au commencement du mois prochain, appellé

« *Loüs* en Macédoine, *Boëdromion* chez les Athé-
« niens, *Panémus* (1) chez les Corinthiens. Nous
« conſulterons ceux qui ſe trouveront au rendez-
« vous; ceux qui ne s'y trouveront pas, ſeront
« condamnés à une amende. Adieu ».

Voyez-vous comme il élude les motifs particuliers qui le font agir, & comme il ſe couvre du prétexte de la cauſe commune des amphictyons? Quel eſt donc l'homme qui l'a ſecondé dans cette manœuvre, qui lui a fourni ces prétextes, qui enfin a été la cauſe principale de tous nos malheurs? n'eſt-ce pas ce traître? Ne dites donc plus, Athéniens, en vous promenant dans les places: Un ſeul homme a cauſé tous les malheurs de la Grece. Non, ce n'eſt pas un ſeul homme, mais une infinité d'hommes pervers répandus chez tous les peuples, j'en atteſte la terre & le ciel. Eſchine étoit de ce nombre, & même, s'il faut le dire ſans détour, je ne crains pas d'aſſurer qu'il eſt le fléau qui a enveloppé dans la même ruine, hommes, villes, républiques: car c'eſt à celui qui a fourni le principe des maux qu'on doit les imputer tous. J'admire, au reſte, qu'en le voyant, vous n'ayez

(1) Ce mois, qui avoit différens noms chez les trois peuples cités, répondoit à notre mois de Novembre.

pas

pas d'abord détourné les yeux ; mais, ſans doute, d'épaiſſes ténebres offuſquent votre vue, & vous dérobent l'aſpect de la vérité.

Les menées nuiſibles de cet ennemi de l'état me conduiſent naturellement aux projets utiles que leur oppoſa mon zele : vous devez m'écouter, Athéniens, pour pluſieurs raiſons, & ſur-tout parcequ'il ſeroit honteux qu'ayant ſoutenu pour vous les plus rudes travaux, je ne puſſe vous engager à en ſupporter le récit.

Comme je voyois que les Thébains, & preſque vous-mêmes, ſéduits par les agens mercenaires que Philippe s'étoit ménagés dans Thebes & dans Athenes, vous fermiez les yeux ſur l'objet le plus à craindre pour vous, le plus digne de votre attention, ſur l'accroiſſement de ſa grandeur, & que, ſans être en garde contre ſes mauvais deſſeins, vous étiez animés par des haines mutuelles toujours prêtes à éclater, je travaillois ſans ceſſe à prévenir une rupture ouverte. Et je n'étois pas le ſeul convaincu qu'il importoit de réunir les deux peuples. Je ſavois qu'Ariſtophon, & enſuite Eubulus, s'étoient occupés, dans tous les tems, de ce projet d'alliance, toujours d'accord ſur ce point, quoique ſouvent oppoſés ſur les autres. Vous les flattiez, cœur faux & perfide, vous leur faiſiez la cour pendant leur vie, & vous n'avez pas honte de les dé-

crier après leur mort : car tous les reproches que vous me faites au ſujet de notre alliance avec Thebes, ne tombent pas auſſi directement ſur moi, que ſur eux qui l'approuverent avant moi. Mais reprenons le fil de notre diſcours.

Lorſque ce traître eut allumé la guerre d'Amphiſſe, lorſque d'autres citoyens, aſſociés dans ſa trahiſon, eurent réuſſi à diviſer les deux peuples, Philippe, & c'étoit là le but de leurs intrigues, commençoit à marcher contre nous ; & ſi nous ne nous étions pas réveillés à tems, nous n'aurions pu même nous reconnoître, tant leurs manœuvres étoient bien conduites. Vous allez voir par les décrets d'Athenes, & par les lettres de Philippe, comment vous étiez avec les Thébains. Greffier, prenez ces pieces, & faites-en lecture.

PREMIER DÉCRET.

« Sous l'archonte Héropythe, le vingt-cinquieme jour du mois de Mai, pendant la préſidence de la tribu Erecthéide, de l'avis des ſénateurs & des généraux : Attendu que Philippe s'eſt emparé de quelques villes grecques qui confinent à nos états, qu'il en a ruiné d'autres, qu'enfin, au mépris des traités & des ſermens, il ſe prépare à marcher contre l'Attique, à rompre la paix qu'il a faite avec nous, & à violer la

« foi qu'il nous a donnée : il a semblé bon au sénat « & au peuple de lui envoyer un héraut d'armes « & des députés pour traiter avec lui, pour l'exhorter sur-tout à conserver l'union & la paix « qu'il nous a jurées ; sinon, qu'il nous laisse le « tems de délibérer, & qu'il nous accorde une « treve jusqu'au mois de Juillet. Ont été nommés « pour la députation, parmi les sénateurs, Simus « d'Anagyrusse, Euthydeme de Phlye, Boulagore « d'Alopeque ».

SECOND DÉCRET.

« Sous l'archonte Héropythe, le dernier jour du « mois de Juin, de l'avis du polémarque (1) : « Attendu que Philippe veut éloigner de nous les « Thébains, & qu'il se dispose à s'emparer, avec « toutes ses troupes, des postes les plus voisins de « l'Attique, au mépris du traité qu'il a fait avec « notre ville : il a semblé bon au sénat & au peuple de lui envoyer un héraut d'armes, & des députés pour lui demander une treve, pendant

(1) On appelloit ainsi à Athenes le troisieme des neuf archontes. Il avoit l'intendance de la guerre, & jugeoit dans la ville les causes militaires. Il paroît cependant, comme nous l'avons remarqué ailleurs, qu'il avoit d'autres fonctions qui lui étoient encore plus propres.

« laquelle on délibérera ſuivant la conjoncture ;
« car juſqu'à préſent on n'a pas cru devoir ſe per-
« mettre la moindre hoſtilité. Ont été nommés
« pour la députation, parmi les ſénateurs, Néar-
« que, fils de Sozinome, Polycrate, fils d'Epi-
« phrone, & pour héraut d'armes parmi le peu-
« ple, Eunome d'Anaphlyſte ».

Liſez auſſi les réponſes de Philippe.

RÉPONSE AUX ATHÉNIENS.

« Philippe, roi de Macédoine, au ſénat & au
« peuple d'Athenes, ſalut. Je n'ignore pas la diſ-
« poſition où vous êtes depuis long-tems à mon
« égard, ni les efforts que vous faites pour attirer
« dans votre parti les Theſſaliens, les Thébains
« & les Béotiens ; mais comme ces peuples ſont
« trop éclairés ſur leurs intérêts pour vous rendre
« les arbitres de leurs actions, vous changez tout-
« à-coup d'avis, vous m'envoyez des députés &
« un héraut d'armes pour me rappeller le traité &
« me demander une treve, & cela ſans que je
« vous aie léſés en aucune maniere. Quoi qu'il
« en ſoit, après avoir ouï vos députés, je veux
« bien ſouſcrire à votre demande, & je ſuis prêt
« à faire une treve, à condition toutefois que vous
« chaſſerez de votre ville les orateurs qui vous

« donnent de mauvais conſeils, & que vous les « noterez comme ils le méritent. Adieu ».

RÉPONSE AUX THÉBAINS.

« Philippe, roi de Macédoine, au ſénat & au « peuple de Thebes, ſalut. J'ai reçu votre lettre « par laquelle vous renouvellez l'union & la paix « que nous avons jurées enſemble. J'apprends « néanmoins que les Athéniens vous témoignent la « plus grande amitié, pour vous faire entrer dans « leurs vues. Je vous blâmois d'abord croyant « que vous alliez vous rendre à leurs inſtances & « embraſſer leur parti : convaincu maintenant « que vous aimez mieux garder la paix avec moi « que de ſuivre leurs conſeils, j'ai lieu de me « réjouir, & je loue votre conduite à pluſieurs « égards, mais ſur-tout parceque vous prenez le « parti le plus sûr, & que vous avez pour moi de « l'amitié. J'eſpere que vous vous trouverez bien « de perſiſter dans cette diſpoſition. Adieu ».

Philippe content d'avoir indiſpoſé, l'une contre l'autre, les deux républiques, par l'entremiſe & les menées des traîtres, fier de nos décrets & de ſes réponſes, s'avance à la tête d'une armée, & s'empare d'Elatée. Il penſoit que les Thébains & vous, quoiqu'il pût entreprendre, ne vous uniriez jamais

contre lui. Vous ſavez tous l'alarme qui ſe répandit alors dans cette ville, écoutez néanmoins quelques circonſtances eſſentielles pour ma cauſe.

Il étoit déja tard, les prytanes prenoient leur repas accoutumé (1); un courrier vient leur annoncer qu'Elatée eſt priſe. Auſſitôt les uns ſe levent de table, courent à la place publique, en chaſſent les marchands, mettent le feu à leurs marchandiſes; les autres envoient chercher les généraux, ordonnent au trompette de donner le ſignal : toute la ville étoit pleine de tumulte. Le lendemain, dès le point du jour, les prytanes convoquent les ſénateurs dans le lieu de leur aſſemblée, vous, Athéniens, vous vous rendez auſſi dans le lieu de la vôtre; & avant que le ſénat eût eu le tems de rien arrêter, tout le peuple avoit déjà pris ſes places. Après quoi, dès que les ſénateurs parurent, que les prytanes eurent annoncé la nouvelle, préſenté

(1) Les prytanes (les cinquante ſénateurs qui étoient en tour de préſider, & qui ſeuls avoient le droit de convoquer les aſſemblées du peuple) avoient toujours dans le Prytanée, ou hôtel-de-ville, un repas de fondation. Ce repas étoit ſimple & frugal : ſoit afin que par leur exemple ils prêchaſſent la tempérance aux autres citoyens; ſoit afin qu'en cas d'accidens inopinés, ils fuſſent en état de prendre ſur le champ des réſolutions convenables. = *Elatée.* Voyez plus haut, page 95, note (2). = *Font ve-*

le courrier qui l'apportoit, que celui-ci eut été entendu; le héraut s'avance, & commence à crier: Qui veut monter à la tribune ? Perſonne ne ſe préſentoit. Il recommence à pluſieurs repriſes. Perſonne ne ſe levoit, quoique tous les généraux & tous les orateurs fuſſent préſens, quoique la patrie demandât à haute voix un avis ſalutaire : car c'eſt la patrie elle-même qui parle lorſque le héraut ſe fait entendre au nom des loix. Cependant, ſi c'étoit à ceux qui vouloient le ſalut de la patrie à ſe préſenter dans la circonſtance, vous qui m'écoutez, & les autres Athéniens, vous levant auſſitôt vous ſeriez tous montés à la tribune, puiſque tous vous vouliez également le ſalut de la république. Si c'étoit aux plus riches, les trois cents plus riches (1) auroient parlé. Si c'étoit aux citoyens riches en même tems que zélés, on auroit vu paroître ceux qui depuis ont ſecouru l'état de ſommes

---

nir le trompette, qui appelloit les citoyens à l'aſſemblée. = *Le héraut s'avance.* Le héraut, chez les Athéniens, étoit un crieur, un huiſſier de l'état, chargé de faire les proclamations publiques; il étoit comme la voix du peuple dans les aſſemblées.

(1) Les trois cents plus riches citoyens de la ville étoient plus chargés que les autres dans les contributions, mais auſſi ils jouiſſoient d'une plus grande diſtinction.

d'argent conſidérables : ces libéralités annonçoient du zele & des richeſſes. Mais, ſans doute, cette conjoncture, cette journée ne demandoit pas un citoyen qui fût riche ſeulement & zélé, mais qui eût ſuivi les affaires dès le principe, qui, par de juſtes réflexions, eût pénétré les deſſeins du prince & les motifs de ſa conduite. Un citoyen, en effet, qui n'eût pas connu ſa politique, qui ne l'eût pas étudiée depuis long-tems, malgré ſon zele & ſes richeſſes, n'eût pas été plus capable de diſcerner le bon parti, & de vous donner le meilleur conſeil. Le citoyen que demandoient les circonſtances & qui parut alors, ce fut moi. Je montai à la tribune, je vous tins des diſcours que vous devez écouter de nouveau pour deux raiſons ; premièrement afin que vous ſachiez que, ſeul des orateurs & des miniſtres, je ne quittai pas dans ces tems orageux le poſte (1) où me demandoit le bien de la patrie, mais que dans ces conjonctures critiques je la ſervis avec ardeur par mes décrets & par mes conſeils ; la ſeconde raiſon, c'eſt que

(1) On doit remarquer que Démoſthene affecte de ſe ſervir de ce mot *poſte* dans pluſieurs endroits de ſon diſcours, comme pour faire entendre que s'il avoit, comme guerrier, abandonné ſon poſte à la bataille de Chéronée, il ne l'avoit jamais abandonné, comme miniſtre, à la tête des affaires.

le peu de tems que vous mettrez à m'entendre, vous rendra beaucoup plus éclairés par la ſuite ſur vos vrais intérêts. Je diſois donc :

« Ceux qui s'alarment ſi vivement, dans l'idée « que les Thébains ſont dévoués à Philippe, igno- « rent l'état préſent des affaires ; moi, je ne doute « pas que, s'il jouiſſoit de cet avantage, nous « n'appriſſions qu'il eſt, non dans Elatée, mais « ſur nos frontieres ; & je ſuis convaincu que « ſes démarches n'ont pour but aujourd'hui que « de s'aſſurer des Thébains. En voici la preuve. « Ce prince tient à ſes ordres tous les citoyens de « Thebes qu'il a pu corrompre par ſon argent, ou « ſéduire par ſon adreſſe ; mais il lui reſte à gagner « ceux qui ſe ſont toujours oppoſés, & qui s'op- « poſent encore à ſes entrepriſes. Quelles ſont donc « ſes vues, & pour quelle raiſon a-t-il pris Ela- « tée ? C'eſt afin qu'en approchant ſon armée vic- « torieuſe, la montrant de plus près & à ſes par- « tiſans & à ſes adverſaires, il inſpirât aux uns de « la confiance & de la hardieſſe, en même tems « qu'il épouvanteroit les autres & les obligeroit « de céder par crainte ou par néceſſité. Si donc, « vous diſois-je, paroiſſant trop ſenſibles à ce qui « auroit pu nous déplaire autrefois dans la con- « duite des Thébains, nous nous défions de ce « peuple & le regardons comme notre ennemi,

« ſans compter que nous agirons au gré de Phi-
« lippe, je crains que ceux qui lui ont été oppoſés
« juſqu'à préſent, n'entrent enfin dans ſes intérêts,
« & que par-là tous les Thébains, livrés de con-
« cert à ce prince, ne viennent avec lui tomber ſur
« l'Attique. Mais ſi vous déférez à mes conſeils,
« ſi, renonçant à de vaines diſputes, vous exa-
« minez ſérieuſement ce que je vais dire, il vous
« ſemblera, je penſe, que je ne dis rien qui ne
« ſoit à propos, & qui ne tende à délivrer la
« république du danger qui la menace. Quel eſt
« donc mon avis? Il faudroit d'abord ceſſer de
« craindre pour vous, ne vous occuper que des
« Thébains qui ſont plus expoſés que vous ne
« l'êtes, & qui ont plus beſoin d'être ſecourus; il
« faudroit enſuite faire partir pour Eleuſis votre
« infanterie & votre cavalerie, vous montrer ſous
« les armes à toute la Grece, afin que vos parti-
« ſans à Thebes puiſſent auſſi eux-mêmes parler
« librement pour la bonne cauſe, lorſqu'ils ver-
« ront que, ſi Philippe a dans Elatée une armée
« prête à ſecourir ceux qui lui vendent leur patrie,
« vous auſſi, Athéniens, vous êtes prêts à ſecourir
« ceux qui veulent combattre pour la liberté, &
« que vous les ſecourrez en effet, ſi on les attaque.
« Je voudrois encore qu'on nommât dix députés,
« & qu'on leur permît de décider par eux-mêmes,

« avec les généraux, le jour qu'ils partiroient pour « Thebes, & celui où nos troupes ſortiroient « d'Athenes. Mais les députés une fois arrivés, « que faire dans cette conjoncture délicate? Don- « nez-moi, je vous prie, toute votre attention. « Ne demandez rien aux Thébains, cela ſeroit « peu décent dans la circonſtance; mais engagez- « vous à leur donner du ſecours dès qu'ils en de- « manderont; faites-leur entendre qu'ils ſont « dans un péril extrême, & que nous ſommes « mieux inſtruits qu'eux des deſſeins de Philippe. « S'ils acceptent nos offres, s'ils écoutent nos con- « ſeils, nous aurons obtenu ce que nous voulions, « & nous l'aurons obtenu ſans avoir compromis « l'honneur de la république; ſi au contraire nos « démarches ſont inutiles, ils ne pourront s'en « prendre qu'à eux des malheurs où ils ſeront « tombés par leur faute, & nous n'aurons rien fait « qui ne ſoit digne de nous ».

Après de tels diſcours, & d'autres ſemblables, je deſcendis de la tribune. Mon avis fut approuvé généralement, & ne fut contredit de perſonne. Je ne me contentai pas de le donner de vive voix, je le propoſai par écrit; je ne me bornai pas à propoſer le décret, je me chargeai de l'ambaſſade; chargé de l'ambaſſade, je déterminai les Thébains: en un mot, me livrant à toute cette affaire ſans

réſerve & ſans relâche, je n'épargnai ni mes ſoins ni mes peines dans les périls qui aſſiégeoient la république. Greffier, montrez-nous le décret qui fut porté alors.

Eh bien, Eſchine, quel rôle avons-nous joué, vous & moi, dans ce jour remarquable? Prétendez-vous que j'ai joué celui d'un Batalus (1), ſurnom que vous me donnez dans vos plaiſanteries & dans vos ſarcaſmes; & vous celui d'un héros, non d'un héros obſcur, mais de quelqu'un des plus connus ſur la ſcene, Creſphonte, Créon, ou cet Œnomaüs dont vous eſtropiâtes le perſonnage dans Colytte. Moi donc alors le Batalus de Péanée, je fus pour la république un citoyen plus utile que vous l'Œnomaüs de Cothoce. Vous, Eſchine, vous n'étiez d'aucun ſecours pour la patrie; & moi

(1) Nous avons déja obſervé que Batalus étoit un joueur de flûte mou & efféminé: ſon nom avoit paſſé en proverbe parmi les Grecs. On le donna à Démoſthene dans ſa jeuneſſe. La vie oiſive & nonchalante dans laquelle le plongea d'abord une molle éducation, le lui fit donner. = Creſphonte, un des deſcendans d'Hercule; Créon, frere de Jocaſte; Œnomaüs, roi d'Elide. Il y a bien de la malignité cachée ſous le dénombrement de ces héros. Ce ſont les noms des perſonnages qu'Eſchine avoit joués lorſqu'il étoit comédien. Démoſthene a grand ſoin de lui rappeller le ſouvenir de ſa premiere profeſ-

Démosthene, je remplissois tous les devoirs d'un excellent patriote. Greffier, lisez le décret.

DÉCRET DE DÉMOSTHENE.

« Sous l'archonte Nausiclès, le seizieme jour « du mois d'Août, pendant la présidence de la « tribu Aïantide, Démosthene, fils de Démos- « thene, de Péanée, a dit : Attendu que, par le « passé, Philippe, roi de Macédoine, a violé « manifestement le traité de paix conclu entre lui « & le peuple d'Athenes, qu'il a mépriſé les ser- « mens & les droits regardés comme sacrés dans « toute la Grece, qu'il a pris des villes qui ne lui « appartenoient pas, qu'il en a même asservi qui « nous appartenoient, n'ayant reçu de nous au-

---

sion. = *Dont vous estropiâtes le personnage dans Colytte.* Harpocration rapporte qu'Eschine jouant à Colytte le personnage d'Œnomaüs qui poursuit Pélops, tomba sur le théatre, brisa dans sa chûte les ajustemens de son personnage, & fut relevé par Sannion, chef des musiciens. Démosthene se sert d'un verbe en grec que j'ai rendu en françois par celui d'*estropier*, qui rappelle la chûte désagréable que fit alors Eschine, en même tems qu'il exprime la maniere déplaisante dont il rendoit son rôle. Colytte étoit un bourg de l'Attique. = *Le Batalus de Péanée....* Démosthene étoit du bourg de Péanée, Eschine de celui de Cothoce.

« cune offenſe ; que préſentement encore, pour
« comble de violence & de cruauté, il s'empare
« des villes grecques, met des garniſons dans les
« unes & abolit la forme de leur gouvernement,
« détruit les autres, réduit leurs habitans en ſervi-
« tude, & livre à des Barbares leurs demeures,
« leurs temples & leurs tombeaux, ne faiſant rien
« en cela que de conforme à ſa patrie & à ſon ca-
« ractere, uſant inſolemment de ſa fortune pré-
« ſente, oubliant qu'il a paſſé contre toute eſpé-
« rance d'un état de foibleſſe à ce point de gran-
« deur : tant que les Athéniens le voyoient s'em-
« parer de villes barbares de leur dépendance, ils
« étoient moins ſenſibles à des injuſtices qui les
« regardoient eux ſeuls ; mais aujourd'hui qu'ils le
« voient emporter de force des villes grecques,
« les inſulter ou les renverſer, ils croiroient com-
« mettre un crime & dégénérer de la gloire de
« leurs ancêtres s'ils laiſſoient un macédonien aſ-
« ſervir la Grece. En conſéquence le ſénat & le
« peuple d'Athenes, animés du courage de leurs
« ancêtres qui ont mieux aimé défendre la liberté
« des Grecs que leur propre patrie, ont réſolu,
« après avoir fait des prieres & des ſacrifices aux
« dieux & demi-dieux qui protegent l'Attique,
« de mettre en mer deux cents vaiſſeaux, d'or-
« donner à l'amiral de paſſer les Thermopyles, au

« général de l'armée & au commandant de la ca-
« valerie de conduire leurs troupes à Eleusis. Ils
« ont résolu, en outre, d'envoyer des députés
« aux autres Grecs, mais avant tout aux Thébains
« comme étant menacés de plus près par Philippe,
« de les exhorter à combattre avec ardeur pour
« leur liberté & pour celle des autres Grecs, sans
« craindre les efforts de l'ennemi commun; de
« les avertir enfin que le peuple d'Athenes, ou-
« bliant le passé & ne songeant plus aux sujets de
« plainte qui ont pu aliéner les deux républiques,
« leur enverra des secours de troupes, d'argent,
« d'armes & de traits, persuadé qu'il est beau pour
« des Grecs de se disputer le commandement;
« mais que souffrir qu'un Barbare les en dépouillât,
« & se soumettre volontairement à son joug, ce
« seroit attenter eux-mêmes à leur propre gloire,
« & déroger à la vertu de leurs ancêtes. Les Athé-
« niens d'ailleurs savent que les Thébains comme
« eux Grecs d'origine, leur sont encore unis par
« les liens du sang (1). De plus, ils se rappellent

(1) Les Grecs se regardoient tous comme enfans d'une même famille & du même sang, descendans tous d'Hellen, fils de Deucalion. La Grece étoit pour eux une patrie commune qu'ils croyoient devoir défendre contre tous les autres peuples qu'ils traitoient de Barbares. Il falloit cependant qu'il y eût quelque liaison de parenté plus in-

« les ſervices que notre ville a rendus à leurs an-
« cêtres. En effet, lorſque les Héraclides furent
« dépouillés par les Péloponéſiens, du royaume de
« leurs peres, nos ancêtres les rétablirent, en ré-
« duiſant par la force des armes les ennemis des
« deſcendans d'Hercule, ils recueillirent Œdipe
« & les compagnons de ſon infortune; ſans parler
« de beaucoup d'autres actions célebres qu'on
« pourroit citer encore, leſquelles atteſtent notre
« amitié pour les Thébains. Auſſi le peuple d'Athe-
« nes n'abandonnera pas dans cette occaſion leurs
« intérêts, ni ceux des autres Grecs; il a réſolu de
« former avec eux des alliances publiques & par-
« ticulieres, & de les ſceller par des ſermens ré-
« ciproques ».

DÉPUTÉS.

« Démoſthene, fils de Démoſthene, de Péa-
« née; Hypéride, fils de Cléandre, de Sphette;

---

time entre Thebes & Athenes; que les anciens héros, fondateurs des deux villes, fuſſent unis par quelque conſanguinité que nous ignorons, & que Démoſthene fait valoir dans cette circonſtance. Au reſte, la plupart des Grecs, & ſur-tout les Athéniens, traitoient de Barbares les Macédoniens mêmes, quoique leurs rois prétendiſſent deſcendre d'Hercule par Caranus. = *Lorſque les Héraclides....* Euryſthée, l'implacable ennemi d'Hercule & de toute ſa Mnéſitide,

« Mnéſithide, fils d'Antiphane, de Phréare ;
« Démocrate, fils de Sophile, de Phlye; Calleſ-
« chre, fils de Diotime, de Cothoce ».

Voilà, dans la réalité, quel fut le principe & le fondement de la réconciliation d'Athenes & de Thebes, ces deux villes que nos traîtres avoient portées d'abord à la haine, aux inimitiés & à la défiance. Ce décret éloigna le péril qui enveloppoit la république, & le diſſipa comme un nuage. Un bon patriote devoit donc, s'il trouvoit un parti meilleur, en faire part alors à ſes concitoyens, & non blâmer à préſent celui qu'on a pris. Le mi-

---

race, avoit chaſſé les Héraclides, ou deſcendans d'Hercule, du Péloponèſe ſur lequel ils avoient des droits inconteſtables. Ils y rentrerent, & s'y établirent environ un ſiecle après, avec le ſecours des Athéniens principalement, ſi nous en croyons ce que dit ici Démoſthene. = *Ils recueillirent Œdipe.* Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe Œdipe & ſes aventures tragiques. Quoique les Thébains eux-mêmes l'euſſent forcé de renoncer à la couronne, & de ſortir de Thebes ; cependant, comme ce n'étoit que malgré eux qu'ils avoient chaſſé de leur ville ce prince infortuné, pourſuivi par les deſtins, & plus malheureux que coupable, Démoſthene peut faire valoir, vis-à-vis de ce peuple, la compaſſion qui porta les Athéniens à le recevoir dans Athenes, & à ne pas lui refuſer un aſyle dans ſes malheurs.

niſtre & le calomniateur, différens en tout le reſte, différent ſur-tout en ce que l'un donne ſon avis avant les événemens, qu'il ſe livre à la diſcrétion de la fortune, des conjonctures, de ceux même qu'il perſuade, de quiconque veut le juger; tandis que l'autre, qui a gardé le ſilence quand il falloit prendre la parole, ſe déchaîne après coup contre les événemens fâcheux. C'étoit donc alors, je le répete, pour un bon patriote & pour un homme équitable, l'unique tems de parler.

Pour moi, je porte la confiance juſqu'à dire que ſi l'on peut montrer aujourd'hui qu'il y avoit un parti meilleur, ou même un autre parti à prendre que celui que j'embraſſai, je m'avoue coupable. Oui, ſi l'on découvre à préſent quelque projet dont l'exécution alors eût été plus avantageuſe, j'ai dû le connoître, j'en conviens; mais s'il n'y en a pas à préſent, s'il n'y en avoit pas alors, ſi on ne peut en indiquer un ſeul, même à l'inſtant où je parle; que devoit faire un miniſtre? ne devoit-il point, parmi tous les projets réels & poſſibles, choiſir le plus utile? Et c'eſt ce que j'ai fait, Eſchine, quand le héraut crioit, Qui veut conſeiller le peuple? non, Qui veut cenſurer le paſſé & garantir l'avenir? Tranquillement aſſis, dans ces conjonctures critiques, vous gardiez le ſilence; moi, je montois à la tribune, & j'y parlois. Mais

puiſque vous ne l'avez point fait alors, dites-nous, du moins à préſent, montrez-nous quel avis convenable j'ai manqué d'ouvrir, quelle occaſion favorable j'ai manqué de ſaiſir, à quelle alliance, à quelle démarche j'aurois dû plutôt déterminer les Athéniens. On abandonne le paſſé, on n'en fait point un ſujet de délibération ; l'avenir ſeul ou le préſent réclame les conſeils d'un miniſtre. Alors donc il y avoit des périls qui menaçoient la patrie, d'autres qui la preſſoient déja ; examinez ma conduite au milieu de ces périls, ſans accuſer l'événement. La divinité décide du ſuccès des entrepriſes, la conduite du miniſtre annonce ſon habileté. Ne me faites donc pas un crime de ce que Philippe a eu l'avantage de la victoire, d'une victoire qui dépendoit de la fortune & non de l'orateur. Mais que je n'aie pas ſuivi toutes les lumieres de la prudence humaine ; que je ne me ſois pas conduit, dans ces tems difficiles, avec toute la droiture & la vigilance poſſibles, avec une activité même qui fût au-deſſus de mes forces ; que je n'aie pas porté la république à des entrepriſes honorables, dignes d'elle, & néceſſaires ; montrez-le moi, & enſuite venez m'accuſer. S'il eſt ſurvenu, Athéniens, une tempête violente, un coup de foudre ſupérieur à tous vos efforts & à ceux de tous les Grecs, que faire, je vous prie ? faut-il m'imputer ce contre-

tems ? faudroit-il imputer le naufrage à un commandant de navire, qui, n'ayant rien négligé pour la sûreté de ſon vaiſſeau, ayant eu ſoin de le munir de toutes les choſes néceſſaires, le verroit aſſailli, fatigué, & même briſé par la tempête ? Je ne gouvernois pas le vaiſſeau, diroit-il ; & moi, je ne commandois pas l'armée ; je n'étois pas le maître du ſort, le ſort eſt le maître de tout.

Raiſonnez donc, Eſchine, & ouvrez les yeux. Si le ſuccès nous a été ſi contraire, quoique nous fuſſions unis aux Thébains, à quoi falloit-il nous attendre s'ils n'euſſent pas été nos amis, s'ils l'euſſent été de Philippe, qui alors épuiſoit ſa politique pour s'attacher ce peuple. Si la défaite nous a jettés dans un tel péril & dans une telle conſternation, quoique le combat (1) eût été donné à trois journées de l'Attique, que ne devions-nous pas craindre ſi ce malheur fût arrivé ſur notre territoire ? pourrions-nous encore ſubſiſter, conférer, reſpirer ? Un jour eût ſuffi pour ſauver l'état ; mais deux, mais trois, nous ont fourni bien des reſſources. Sans ce délai... Mais, Athéniens, eſt-il beſoin de vous dire les malheurs dont vous fûtes préſervés par la pro-

(1) *Le combat*, la bataille de Chéronée, où Philippe vainquit les Athéniens & les Thébains réunis. Chéronée, ville de Béotie, étoit à trois journées de l'Attique.

tection des dieux, & par cette même alliance qu'on me reproche, & qui fut cependant le rempart d'Athenes ? C'eſt pour vous qui devez nous juger, c'eſt pour ceux qui ſont hors de cette enceinte, & qui m'écoutent, que je ſuis entré dans ces détails; car pour confondre ce vil perſonnage, il ſuffiroit de ce raiſonnement clair & précis.

Si, lorſque nous délibérions ſur les intérêts de la république, l'avenir, Eſchine, caché pour tous les autres, ſe dévoiloit à vous ſeul, vous deviez alors en révéler les ſecrets; s'il ſe cachoit pour vous-même, vous êtes comptable de la même ignorance que les autres. Pourquoi donc ſuis-je plutôt accuſé par vous que vous par moi ? Cependant je l'emporte d'autant plus ſur vous, quant au point dont il eſt queſtion (je ne parle pas encore des autres), que je me ſuis livré à l'intérêt commun, ſans craindre ni conſidérer pour moi aucun danger. Vous, au contraire, vous ne donnâtes aucun avis plus utile; autrement on n'eût pas ſuivi le mien : vous ne fûtes d'aucun ſecours à la patrie. Ce que pouvoit faire le citoyen le plus inutile & le plus mal intentionné, vous le fîtes après l'événement; & tandis qu'Ariſtrate à Naxe, Ariſtolaüs (1) à Thaſe, enne-

(1) Ariſtrate & Ariſtolaüs avoient profité ſans doute de la défaite de Chéronée pour accuſer, chacun dans leur

mis de la république, citoient ſes amis devant les juges, Eſchine, dans Athenes même, accuſoit Démoſthene. Mais un homme qui tire ſa gloire des malheurs de la Grece, mérite d'être condamné au lieu d'en accuſer un autre; un homme qui profite des mêmes circonſtances que les ennemis de l'état, ne ſauroit être bien intentionné pour la patrie: vous le prouvez, Eſchine, par votre vie privée, par votre vie publique, par vos diſcours, & même par votre ſilence. Traite-t-on une affaire intéreſſante pour l'état, Eſchine eſt muet; eſt-il arrivé un malheur imprévu, Eſchine parle. Ainſi dans nos corps les anciennes fractures & autres vices ſemblables, ſe réveillent & s'annoncent par des douleurs, dès qu'il ſurvient quelque maladie (1). Mais puiſque l'accuſateur inſiſte ſi fort ſur l'événement, je vais avancer une eſpece de paradoxe; quelque étrange qu'il puiſſe paroître, je ſupplie ceux qui m'entendent, je les conjure au nom des dieux, de l'écouter ſans répugnance, & de l'examiner ſans prévention.

---

ville, les partiſans d'Athenes, qui étoient la cauſe innocente de cette défaite.

(1) Perſonne n'ignore que lorſqu'on a eu un membre rompu ou démis, les douleurs qu'on avoit ſenties autrefois ſe font ſentir de nouveau quand le corps eſt ébranlé

Quand même l'avenir eût été connu de tous les Athéniens, que tous les Athéniens euſſent prévu notre défaite, & que vous, Eſchine, vous l'euſſiez prédite, la publiant à grands cris, vous qui n'avez pas ouvert la bouche; la république d'Athenes ne devoit pas changer de conduite pour peu qu'elle eût égard à ſa propre gloire, à celle de ſes ancêtres, au jugement de la poſtérité. On penſe à préſent qu'elle a échoué dans une entrepriſe, comme il peut arriver à tous les hommes ſi telle eſt la volonté des dieux; mais alors on l'eût accuſée d'avoir prétendu commander aux Grecs, & de les avoir tous livrés à Philippe, en ſe déſiſtant de cette prétention. Si jamais elle eût cédé, ſans combat, ces objets importans pour leſquels nos ancêtres ont bravé tous les périls, qui n'eût pas eu le dernier mépris, pour vous, Eſchine? car la république & moi nous ſerions à l'abri de tout reproche. De quel œil, grands dieux, verrions-nous accourir ici tous les Grecs, ſi les affaires étant réduites au point où elles ſont, & Philippe nommé chef & arbitre de

---

par quelque maladie. Démoſthene compare fort ingénieuſement Eſchine à un vice inhérent au corps de la république, qui ſe fait ſentir dans les maladies ſurvenues à ce corps, c'eſt-à-dire, dans les malheurs de l'état.

la Grece, d'autres ſans nous euſſent pris les armes pour s'oppoſer à ce déshonneur? & cela, tandis qu'Athenes, en aucun tems, ne préféra jamais une ſûreté honteuſe à des dangers honorables. Qui des Grecs, qui des Barbares ignore, que les Thébains, que les Lacédémoniens qui avoient la puiſſance avant eux, que le roi de Perſe, nous auroient laiſſé volontiers toutes nos poſſeſſions, nous auroient même accordé toutes nos demandes, ſi nous euſſions voulu recevoir la loi, & permettre à un autre de commander aux Grecs? Mais, ſans doute, cette conduite n'étoit pas ſupportable pour des Athéniens; elle n'étoit ni dans leurs mœurs, ni dans leur nature. Non, on n'a jamais pu perſuader à la république d'Athenes de s'attacher à des peuples puiſſans mais injuſtes, d'acheter ſon ſalut au prix de ſa liberté: mais on l'a vue, dans tous les tems, combattre pour la prééminence, s'expoſer pour l'honneur & pour la gloire. Et même, Athéniens, ces principes vous paroiſſent ſi beaux, ſi conformes à votre caractere, que vous vantez ceux de vos ancêtres qui les ont ſuivis, les comblant d'éloges qu'ils méritent, ſans doute. Qui n'admireroit, en effet, le courage & la réſolution de ces grands hommes qui, abandonnant leur pays & leur ville, ſont montés ſur leurs vaiſſeaux pour éviter

de ſouſcrire aux volontés d'un maître (1)? Thémiſtocle qui leur donnoit ce conſeil, fut élu général; Cyrſile, qui leur conſeilloit d'obéir, fut lapidé par vous; & non ſeulement lui, mais ſa femme elle-même fut lapidée par les vôtres. Car les Athéniens d'autrefois ne cherchoient pas un orateur, un général qui leur procurât une heureuſe ſervitude; ces fiers républicains auroient mieux aimé ne pas vivre que de vivre eſclaves. Chacun d'eux ne ſe croyoit pas né ſeulement pour ſes parens & pour ſes proches, mais pour ſa patrie avant tout. Et pourquoi cela? c'eſt qu'un citoyen qui ſe croit né ſeulement pour ſes parens & pour ſes proches, attend de la nature la mort qu'elle lui prépare; celui au contraire qui ſe croit né ſur-tout pour ſa patrie, ira au-devant du trépas pour ne la point voir dans l'eſclavage; & il regarderoit comme plus terribles que la mort, la honte & les inſultes qu'il lui faudroit eſſuyer dans une ville aſſervie.

(1) Xerxès étoit près de fondre ſur l'Attique avec toutes ſes forces; les Athéniens ſe trouvant hors d'état de lui réſiſter, réſolurent, de l'avis de Thémiſtocle, d'abandonner leur ville, de s'embarquer tous, & de ſe retirer à Salamine. Xerxès leur livra près de cette iſle une bataille navale qu'il perdit; Thémiſtocle, élu général des Athéniens, commandoit leur flotte. C'eſt dans une autre circonſtance, quand Xerxès eut quitté la Grece, après ſa défaite de Sala-

Si donc j'osois dire que c'est moi Démosthene, qui vous inspirai des sentimens dignes de vos ancêtres, il n'y a personne qui ne fût en droit de me reprendre : mais je déclare que vos résolutions courageuses sont nées de votre propre fonds, je montre que la république pensoit avant moi avec la même noblesse, en même tems que je soutiens avoir prêté mon ministere à tous ses efforts magnanimes ; & l'accusateur, en m'imputant tout, en vous animant contre moi, comme si j'étois cause de vos périls & de vos alarmes, veut me frustrer d'une couronne pour le moment ; ce qui seroit vous ravir les éloges de tous les siecles à venir. Oui, si, condamnant l'auteur du décret, vous improuvez mon administration, on dira que vous avez failli, & non pas que vous avez subi les rigueurs d'une injuste fortune. Mais non, Athéniens, non, vous n'avez point failli en vous exposant volontairement pour le salut & la liberté de tous les Grecs, j'en

---

mine, & que Mardonius qu'il y avoit laissé à la tête de ses troupes, fit une irruption dans l'Attique, que les Athéniens, qui crurent devoir abandonner de nouveau leur ville, lapiderent Cyrsile (nommé Lycidas par plusieurs historiens), parcequ'il leur conseilloit d'écouter les propositions du général des Perses. L'histoire ajoute que les femmes athéniennes, courant à la maison de ce citoyen timide, lapiderent sa femme & ses enfans.

jure, & par ceux de vos ancêtres qui ont combattu pour la Grece à Marathon, & par ceux que la ville de Platée a vus rangés en bataille, & par ceux qui ont livré le combat naval, ſoit d'Artémiſe, ſoit de Salamine (1), généreux citoyens dont les corps repoſent dans les tombeaux publics. L'état les a honorés tous de la même ſépulture; oui, Eſchine, & non ſimplement ceux dont la fortune a ſecondé la valeur. Cette conduite étoit juſte; car tous avoient montré le même courage, quoiqu'ils euſſent éprouvé chacun le ſort que leur réſervoit la divinité.

Après cela, calomniateur odieux, vil & mépriſable greffier, afin de m'enlever, avec la couronne, l'eſtime & la bienveillance des Athéniens, vous nous avez détaillé les belles actions, les combats & les trophées de nos ancêtres, comme ſi la cauſe avoit beſoin de ce détail. Pour moi, orateur de de la république, qui voulois l'engager à combattre pour la prééminence, quels ſentimens, indigne hiſtrion, devois-je porter à la tribune? ceux d'un homme qui lui conſeillât des baſſeſſes? la mort eût été mon juſte partage.

Enfin, Athéniens, on ne doit pas juger dans

(1) *Marathon, Platée, Artémiſe & Salamine.* Voyez le dictionnaire géographique dans le premier volume.

le même esprit les causes des particuliers & les causes publiques. Les affaires des particuliers se décident d'après les loix & les usages communs, mais dans les grands intérêts de l'état, la gloire de nos ancêtres est l'unique loi qu'il faut consulter. Chacun des juges, s'il ne veut rien faire qu'elle n'avoue, ne doit monter au tribunal pour juger une cause publique, qu'en se pénétrant de cette idée, qu'avec les ornemens de la magistrature, il va revêtir la dignité d'Athenes (1).

Cette digression sur les exploits de vos ancêtres m'a fait omettre quelques faits & quelques décrets : je reprends donc mon récit où je l'avois laissé.

Arrivé à Thebes avec mes collegues d'ambassade, j'y trouvai les députés de Philippe, ceux des Thessaliens & des autres alliés : nos partisans étoient remplis de crainte, ceux du roi pleins de confiance. Pour preuve que ce n'est pas mon intérêt qui me fait parler de la sorte, greffier, lisez-nous la lettre que nous écrivîmes aussitôt de The-

(1) En grec, *qu'il va prendre la dignité d'Athenes avec le bâton & le symbole de la magistrature.* Lorsque les juges alloient au tribunal, ils tenoient à la main une sorte de bâton ou de sceptre. Ils avoient encore un autre symbole, comme il paroît par cet endroit de Démosthene, mais on ne sait pas ce que c'étoit.

bes. Eſchine, cependant, portant la calomnie juſqu'à l'excès, fait honneur aux ſeules conjonctures de tout ce qui eſt arrivé d'heureux, tandis qu'il rejette ſur moi & ſur ma fortune tous les événemens contraires. A l'en croire, un orateur, un miniſtre, n'a contribué en rien à tout ce qui eſt l'ouvrage de la parole & du conſeil, & il a produit ſeul les mauvais ſuccès du général & de ſon armée. Vit-on jamais un calomniateur plus méchant & plus barbare? Liſez la lettre.

LETTRE.

Elle manque (1).

Les Thébains s'aſſemblerent; les députés de Macédoine furent d'abord entendus à raiſon de l'alliance. Ils s'avancent donc pour haranguer le peuple, n'épargnant ni les louanges à Philippe ni les reproches aux Athéniens, & rappellant tout ce que vous fîtes jamais contre le vœu de Thebes. Ils prétendoient, en ſomme, que pour payer les ſervices qu'ils avoient reçus du prince, & venger les injures que vous leur aviez faites, ils n'avoient

(1) On ignore pour quelle raiſon l'antiquité nous ayant conſervé, juſqu'à cet endroit excluſivement, les pieces citées dans cette harangue, on ne trouve point celle-ci, ni les autres dont il eſt parlé enſuite.

pas d'autre parti à prendre que de leur livrer le paſſage, ou de tomber avec eux ſur l'Attique. Si on déféroit à leurs conſeils, diſoient-ils, les troupeaux, les eſclaves, toutes les richeſſes de l'Attique devoient paſſer dans la Béotie; mais ſi on vous écoutoit, la Béotie devoit être le théatre de la guerre & la proie du ſoldat. Ils dirent encore beaucoup de choſes qui tendoient toutes au même but. Je voudrois pour tout au monde pouvoir vous rapporter les diſcours que nous oppoſâmes aux leurs; mais je crains qu'après l'événement & dans la perſuaſion ou vous êtes qu'un déluge de maux a inondé toute la Grece, vous ne regardiez comme inutile & déſagréable tout récit qui vous en retraceroit la mémoire : écoutez néanmoins ce que nous perſuadâmes aux Thébains; leur réponſe va vous en inſtruire. Greffier liſez cette réponſe.

On lit la réponſe des Thébains.

Bientôt après les Thébains vous appellent à leur ſecours, vous partez, vous arrivez; je ſupprime les faits intermédiaires, ils vous reçurent avec tant d'affection, que, tandis que leur infanterie & leur cavalerie campoient hors des murs, ils logerent votre armée dans leur ville, dans leurs maiſons, auprès de leurs femmes, de leurs enfans, de tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Thébains, en ce jour, ont

rendu, à la face de tout l'univers, un témoignage honorable, à votre valeur, à votre juſtice & à votre ſageſſe. En préférant d'unir leurs armes aux vôtres, ils vous ont jugés plus vaillans & plus juſtes que Philippe; & en vous confiant ſans crainte ce qui chez eux, comme chez tous les hommes, eſt gardé avec le plus de ſoin, leurs femmes & leurs enfans, ils ont déclaré qu'ils ne doutoient nullement de votre vertu. Vous ne tardâtes pas à leur apprendre qu'ils ne s'étoient point trompés ſur votre compte. Pendant tout le tems où vôtre armée ſéjourna dans la ville, on ne ſe plaignit jamais, pas même injuſtement; tant vous montrâtes alors de modération. Dans les deux premiers combats (1) livrés de concert avec eux, vous parûres, je ne dis pas irrépréhenſibles, mais admirables, par la diſcipline, le bon ordre & l'ardeur de vos troupes. Auſſi vous receviez des éloges dans les autres villes, & dans la vôtre on faiſoit aux dieux des ſacrifices ſolemnels & des prieres publiques. Lorſqu'Athenes étoit occupée de cette fête, qu'on ne voyoit & n'entendoit par-tout qu'acclamations de joie & tranſports d'alégreſſe, je de-

(1) Le grec ajoute, *livrés l'un auprès du fleuve & l'autre en hiver.* L'hiſtoire ancienne ne nous dit rien de ces deux combats.

manderois volontiers à Eſchine s'il ſacrifioit alors & s'il ſe réjouiſſoit avec le peuple ; ou bien ſi, triſte, abattu, gémiſſant ſur la proſpérité publique, il ſe tenoit caché dans ſa maiſon. S'il aſſiſtoit avec les autres aux ſacrifices, n'eſt-ce pas un crime, ou même une impiété, de vouloir que des juges liés envers les dieux par la religion du ſerment, condamnent comme malheureuſe une alliance qu'il célébroit comme heureuſe à la face de ces mêmes dieux ? s'il s'éloignoit de nos temples, ne mériteroit-il point de périr mille fois pour s'être affligé ſeul de ce qui étoit le ſujet d'une joie univerſelle ? Greffier, liſez-nous les décrets concernant les ſacrifices.

On lit les décrets.

Nous étions donc alors dans la joie & dans les ſacrifices, & les Thébains étoient perſuadés qu'ils nous devoient leur ſalut. Il eſt arrivé, en un mot, que vous qui paroiſſiez avoir bientôt beſoin de ſecours, grace aux menées des traîtres, vous ſecourûtes les autres, grace à mes conſeils. Quel étoit alors le langage de Philippe, quelles étoient ſes alarmes, vous l'allez apprendre par les lettres qu'il écrivit dans le Péloponèſe. Greffier, prenez ces lettres, & faites-en lecture, afin que l'on ſache ce qu'ont produit ma vigilance, mes courſes, mes peines,

peines, & tous ces décrets contre lesquels Eschine s'éleve si fort.

On a vu chez vous, Athéniens, avant moi, un grand nombre d'illustres orateurs; le fameux Callistrate (1), Aristophon, Céphale, Thrasybule, & mille autres : mais aucun d'eux ne s'est livré, comme moi, à toutes les parties d'une affaire. Celui qui avoit proposé le décret n'alloit pas en ambassade; celui qui alloit en ambassade n'eût pas proposé le décret; chacun d'eux cherchoit à épargner ses peines, &, en cas de malheur, se ménageoit une excuse. Quoi donc, dira quelqu'un, avez-vous sur les autres une telle supériorité de force & de courage, que seul vous ayez suffi à tout? Je ne dis pas cela; mais telle étoit à mes yeux la grandeur du péril qui menaçoit la république, qu'il me sembloit devoir exclure toute réflexion sur ma sûreté propre, & demander, pour le bien commun, qu'un seul homme se prêtât à tout sans se refuser à rien. Je m'étois aussi persuadé, peut-être follement, mais enfin je m'étois persuadé que personne ne proposeroit rien de mieux que ce que je proposois, ne

(1) Callistrate, orateur athénien, dont le discours éloquent sur la ville d'Orope fit prendre à Démosthene la résolution de se donner tout entier à l'éloquence. Aristophon, Céphale & Thrasybule, ministres d'Athenes, dont il est parlé dans le discours d'Eschine.

feroit rien de mieux que ce que je faiſois, & ne s'acquitteroit de l'ambaſſade avec plus de zele & d'intégrité : auſſi je me trouvois par-tout. Greffier, liſez les lettres de Philippe.

On lit les lettres (1).

C'eſt ma politique, Eſchine, qui réduiſit Philippe à cette démarche, c'eſt moi qui le fis deſcendre à cet humble langage, lui qui tant de fois écrivit contre nous en termes fiers & hautains. Pour récompenſe, on m'accorda une couronne ; vous qui étiez préſent quand j'étois couronné, vous ne vous y oppoſâtes pas ; Diondas (2) qui attaqua les décrets, n'obtint pas la cinquieme partie des ſuffrages. Greffier, liſez-nous ces décrets qui ne furent ni condamnés par les juges ni attaqués par Eſchine.

On lit les décrets.

Ces décrets ſont conçus dans les mêmes paroles, dans les mêmes ſyllabes dont s'étoit déja ſervi

(1) Nous n'avons point ces lettres de Philippe, dans leſquelles, ſans doute, ce politique habile, qui ſavoit ſe plier aux circonſtances, avoit adouci ſon ſtyle & ménagé ſes paroles, ſoit pour endormir, ſoit pour appaiſer les Athéniens.

(2) *Diondas :* on voit par cet endroit & par un autre

Ariſtonique, & qui ont été depuis employées par Ctéſiphon ; Eſchine néanmoins ne les a pas attaqués, ni ſecondé celui qui les attaquoit. Cependant, ſuppoſé même que l'accuſation actuelle eût quelque fondement, il eût été plus convenable alors de pourſuivre Démomele & Hypéride, auteurs des décrets dont je parle, qu'il ne l'eſt aujourd'hui de pourſuivre Ctéſiphon. Pourquoi ? c'eſt qu'à préſent Ctéſiphon peut s'appuyer de leur exemple, alléguer pour ſa défenſe les déciſions antérieures des tribunaux, le ſilence d'Eſchine qui n'a pas attaqué les décrets qui ont précédé le ſien, & dont le ſien n'eſt que la copie, la diſpoſition des loix qui ne permettent pas de revenir ſur des articles déja décidés, & mille autres raiſons : alors, au contraire, on eût examiné la cauſe ſans aucun de ces préjugés. Mais auſſi l'accuſateur ne pouvoit alors, comme à préſent, calomnier à ſon aiſe, s'étayer d'une multitude de vieilles chroniques & de décrets antiques, qu'on ne ſoupçonnoit pas qu'il pût rappeller en ce jour ; il ne pouvoit changer l'ordre

---

que c'étoit un des grands ennemis de Démoſthene ; voilà tout ce qu'on en ſait. = *Ariſtonique.* Voyez plus haut, page 209, note (1). = *Démomele & Hypéride.* Quel eſt ce Démomele ? eſt-ce celui dont il eſt parlé dans la harangue d'Eſchine, page 50, ligne 4 : c'eſt ce qu'on ignore. *Hypéride.* Voyez plus haut, page 242, note (1).

des tems, ſupprimer les vrais motifs des actions pour y en ſubſtituer de faux, avoir l'air enfin de dire quelque choſe. Non, ces moyens alors n'étoient pas praticables. Mais à l'audience de juges qui auroient eu les affaires encore préſentes & preſque entre les mains; ſous les yeux de la vérité même qui n'auroit pas encore été éloignée, il eût été confondu ſans peine. Il a donc évité de paroître lorſqu'il étoit facile de le convaincre, & ce n'eſt qu'aujourd'hui qu'il entre en lice, s'imaginant, à ce qu'il ſemble, que vous êtes venus pour regarder un combat d'orateurs, & non pour examiner la conduite d'un miniſtre; pour juger les beautés d'un diſcours, & non pour peſer les intérêts de l'état.

Subtil & adroit ſophiſte, il prétend que vous devez dépoſer les opinions fauſſes que vous apportez au tribunal à notre ſujet, & vous rendre à l'évidence des preuves, comme vous vous rendez à l'évidence du calcul, lorſque, perſuadés qu'un comptable eſt en reſte, vous trouvez par l'examen de ſes comptes qu'ils ſont exacts, & qu'il n'eſt rien dû. Voyez, je vous prie, combien eſt ruineux tout ce qui n'a point la vérité pour fondement. Il avoue par cette comparaiſon ingénieuſe, que, du moins en ce jour, vous penſez qu'il parloit pour Philippe, & moi pour la patrie: autrement, s'efforceroit-il de vous faire changer d'opinion ſur le compte de

nous deux ? Au reſte, Athéniens, pour vous prouver l'injuſtice & l'inutilité de ſes efforts, je n'emploierai ni chiffres, ni jettons (car ce n'eſt pas ainſi qu'on calcule les affaires) : mais je réſumerai les faits par une reviſion courte & ſimple ; & dans cette eſpece de compte, vous ſerez à la fois mes témoins & mes juges.

C'eſt par ma politique, objet de ſes accuſations, que les Thébains ſe joignirent à nous pour arrêter Philippe, au lieu de tomber avec ce prince ſur notre pays, comme on le craignoit ; c'eſt par moi que la guerre s'arrêta à ſept cents ſtades de la ville ſur les terres des Béotiens, au lieu de venir embraſer l'Attique ; c'eſt par moi que l'Attique, du côté de la mer, fut en paix pendant toute la guerre, au lieu d'être infeſtée & pillée par les pirates de l'Eubée ; c'eſt par moi que Philippe eut deux ennemis ſur les bras, les Byzantins & nous, au lieu d'envahir l'Helleſpont en prenant Byzance. Eh bien, Eſchine, la reviſion de ces faits vous paroît-elle ſemblable à un calcul d'arithmétique ? faut-il les rayer de nos annales, & non plutôt chercher à en perpétuer la mémoire ? Je n'ajoute pas que les autres peuples ont éprouvé la cruauté de Philippe, toujours terrible, quand une fois il a été le maître ; que vous, Athéniens, vous avez juſtement recueilli les fruits de cette douceur qu'il

affectoit à votre égard, & dont il couvroit ses desseins sur le reste de la Grece (1). Je ne dis rien de cela; mais je ne crains point de dire qu'un homme qui voudroit juger avec équité la conduite d'un ministre, & non la censurer avec malignité, ne me feroit jamais les reproches que vous me faisiez tout-à-l'heure, ne s'amuseroit jamais à forger des métaphores, à ridiculiser des expressions, à contrefaire des gestes (eh! qu'importoit au bonheur de la Grece, que j'usasse de telle expression plutôt que de telle autre, que je portasse la main ici plutôt que là); mais, en juge équitable, il discuteroit le fond même des choses, il examineroit quelles étoient les forces & les ressources de la république lorsque j'entrai dans le gouvernement, celles que je lui procurai lorsque je fus à la tête des affaires, & tous les avantages des ennemis qu'elle avoit à combattre : après quoi, s'il eût été manifeste que j'eusse ou diminué ou augmenté les forces de l'état, vous auriez pu, Eschine, ou dévoiler mes fautes, ou m'épargner vos calomnies. Vous avez évité cette discussion, je vais la faire moi-même; voyez, Athéniens, si je dis vrai.

(1) Philippe & Alexandre, par politique, ménagerent toujours les Athéniens, dont ils redoutoient la puissance. Démosthene, par son activité & son éloquence, n'avoit pas peu contribué à les rendre redoutables.

La république n'avoit pour alliés que quelques insulaires, & les plus foibles, puisque Rhodes, Chio & Corcyre n'étoient point pour nous. Les subsides ne montoient qu'à quarante cinq-talens, qu'on avoit même levés d'avance. Votre infanterie & votre cavalerie se réduisoient aux seuls habitans d'Athenes. Les traîtres, ce qui étoit le plus à desirer pour Philippe, & pour vous le plus à craindre, avoient aliéné vos voisins : les Thébains, les Mégariens & les Eubéens penchoient plus vers la haine que vers l'amitié. Tel étoit à-peu-près l'état de la république ; qui pourroit dire le contraire ? Jettez maintenant un coup d'œil sur la puissance de Philippe, notre ennemi & notre rival. D'abord, ce qui est essentiel dans la guerre, il étoit lui-même généralissime de ses troupes ; ses soldats étoient aguerris, toujours sous les armes, ses finances dans le meilleur état : tout ce qu'il jugeoit à propos, il le faisoit à l'instant sans l'annoncer dans des décrets, sans délibérer en public, sans être cité en justice par la calomnie, ni accusé comme infracteur des loix, sans être obligé de rendre compte à personne, par-tout souverain arbitre, chef & maître absolu. Pour résister à un tel prince (ceci mérite d'être examiné) qu'avois-je en ma disposition ? rien. Le droit même de monter à la tribune, seul avantage que je pusse lui opposer, je

le partageois avec ſes fideles penſionnaires ; & leurs avis pernicieux ne pouvoient l'emporter ſur mes conſeils ; ce qui n'arrivoit que trop ſouvent ſous divers prétextes, que vos réſolutions ne fuſſent au gré de l'ennemi.

Malgré d'auſſi grands déſavantages, je vous procurai l'alliance des peuples de l'Eubée, de l'Achaïe, de Corinthe, de Thebes, de Mégares, de Leucade, de Corcyre ; ces alliances vous ont donné quinze mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie, ſans compter les troupes de la république. Quant aux ſubſides, je les fis monter le plus haut que je pus. Si vous rejettant ſur ce que devoient fournir pour leur part les Thébains, les Byzantins & les Eubéens, vous diſputez, Eſchine, ſur l'égalité des répartitions, vous ignorez, ſans doute, que de trois cents vaiſſeaux que la Grece avoit équipés jadis pour ſa défenſe, la république ſeule en fournit deux cents pour ſa part (1). Elle ne ſe crut pourtant pas léſée, elle n'accuſa point les miniſtres qui lui avoient donné ce conſeil, & ne leur témoigna nulle indignation (c'eût été pour elle un opprobre) ; mais elle

(1) C'étoit à la bataille de Salamine que les Athéniens avoient deux cents vaiſſeaux, tandis que tous les autres Grecs enſemble n'en avoient que cent.

rendit graces aux dieux de ce que, dans le péril commun, & pour le salut de la Grece, elle seule fournissoit le double de tous les autres ensemble. Ajoutez que par vos plaintes vous vous faites un faux mérite auprès des Athéniens; car pourquoi ne dire qu'à présent ce qu'il étoit à propos de faire? pourquoi ne l'avoir point alors proposé, vous qui étiez dans Athenes, qui vous trouviez aux assemblées? si toutefois nous pouvions agir autrement dans ces conjonctures critiques où nous étions forcés d'accepter non ce que nous aurions voulu, mais ce que nous présentoit la fortune. Un autre étoit là pour marchander, pour enchérir, & recevoir les peuples que nous aurions rejettés. On attaque aujourd'hui ce que je fis alors; mais, Athéniens, si par des discussions basses & minutieuses j'eusse obligé les républiques de nous abandonner & de s'attacher à Philippe, en sorte que ce prince se fût vu en même tems le maître de l'Eubée, de Thebes & de Byzance; que pensez-vous qu'auroient fait & dit ces hommes ennemis des dieux? ne m'auroient-ils pas accusé d'avoir rebuté, d'avoir livré à Philippe, des peuples qui sollicitoient notre alliance? Philippe, auroient-ils dit, par le moyen des Byzantins s'est soumis l'Hellespont & dispose du transport des blés dans toute la Grece; par le moyen des Thébains, il a porté de nos frontieres

au ſein de l'Attique une guerre cruelle ; la mer eſt devenue impraticable par les incurſions des pirates de l'Eubée. Voilà ce qu'ils auroient dit ſans doute ; & que n'auroient-ils pas dit encore ? Quel monſtre, ô Athéniens, quel monſtre, qu'un envieux & un calomniateur, toujours prêt à mordre & à déchirer, quoi qu'on faſſe & quoi qu'il arrive ! Tel eſt cet homme mépriſable, qui ne fit jamais rien de louable ni d'honnête, renard maſqué, ſinge tragique, Œnomaüs de village (1), orateur à contre-tems. En effet, Eſchine, quel avantage retirons-nous de votre éloquence ? vous venez à préſent nous donner des avis ſur le paſſé ; tel qu'un médecin qui, après n'avoir indiqué dans ſes viſites aucun remede propre à guérir ſes malades, ſuivroit au tombeau l'un d'entre eux qui viendroit à mourir, & accompagnant les funérailles, diroit : Si cet homme avoit employé tel ou tel remede, il ne ſeroit point mort. Et c'eſt aujourd'hui, orateur inſenſé, que vous venez nous donner des conſeils !

Quant à notre défaite (2) dont vous triomphez, malheureux, lorſque vous devriez en gémir, vous

(1) On doit ſe rappeller qu'Eſchine avoit été comédien, qu'il jouoit dans les campagnes, & qu'entre autres rôles il avoit joué celui d'Œnomaüs.

(2) La défaite de Chéronée.

trouverez, Athéniens, que je n'y contribuai nullement. Un raiſonnement ſimple le démontre. Par-tout où je fus envoyé en ambaſſade, j'eus toujours l'avantage ſur les députés de Philippe, en Theſſalie, à Ambracie, dans l'Illyrie, dans la Thrace, à Byzance, dans mille autres endroits, & dernièrement à Thebes; mais quand j'avois réuſſi à les vaincre par la force des raiſons, le prince venoit tout détruire par la force des armes. C'eſt là pourquoi vous m'attaquez, Eſchine. Vous ne rougiſſez pas de me traiter de lâche, & de vouloir que j'euſſe triomphé ſeul des armées de Philippe, & cela par des diſcours. Car de quelle autre choſe étois-je le maître? je ne l'étois ni de la valeur ou de la fortune des combattans, ni des opérations du général, dont vous me demandez compte, tant la paſſion vous aveugle. Examinez avec telle rigueur qu'il vous plaira les objets qui dépendent d'un miniſtre, j'y conſens; & quels ſont ces objets? Un miniſtre doit obſerver les affaires dans leur principe, en prévoir les ſuites & les annoncer au peuple: je l'ai fait. De plus, il doit d'un côté corriger, autant qu'il le peut, les lenteurs, les irréſolutions, les mépriſes, les contentions, vices inſéparables des républiques & comme inhérens à leur nature; il doit de l'autre porter les citoyens à l'union & à la concorde, & leur inſpirer du zele pour

le ſervice de l'état : je l'ai fait encore, & perſonne ne pourroit me reprocher d'avoir rien omis qui fût en ma puiſſance. Si donc on demande par quels moyens Philippe a exécuté le plus grand nombre de ſes entrepriſes, chacun répondra que c'eſt par ſes troupes, par ſes largeſſes, & ſur-tout en corrompant ceux qui étoient à la tête des affaires. Je n'étois ni le maître ni le chef des armées ; je ne ſuis donc pas reſponſable de leurs opérations. Mais j'ai vaincu Philippe, puiſque je ne me ſuis point laiſſé gagner par ſon or. Car ſi le traître qui ſe vend eſt vaincu par celui qui l'achete, celui qui réſiſte à la corruption eſt vainqueur de celui qui cherche à le corrompre. Ainſi, pour ma part, Athenes fut invincible.

Voilà les motifs, ſans parler de mille autres, qui ont autoriſé & qui juſtifient le décret de Ctéſiphon. Ce que je vais dire à préſent eſt connu de tout le monde.

Auſſitôt après le combat, au milieu des alarmes & des périls, lorſque perſonne n'auroit été ſurpris des emportemens du peuple contre moi, le peuple inſtruit & témoin de mes travaux & de mes peines, adopta mes conſeils pour le ſalut de la république. Tout ce qui avoit rapport à la défenſe de la ville, diſtribution des ſentinelles, réparation des foſſés, contribution pour rétablir les murs, tout ſe faiſoit

par mes décrets. On avoit beſoin d'un intendant des vivres, je fus choiſi préférablement à tout autre. Enſuite, ces hommes attentifs à me nuire, s'étant ligués pour me perdre, me traduiſirent devant les tribunaux comme ayant enfreint les loix, comme ayant malverſé dans l'adminiſtration des affaires & des deniers de l'état. Ils le firent d'abord, non par eux-mêmes, mais par des agens coupables, ſous le nom deſquels ils eſpéroient cacher leurs deſſeins. Dans les premiers tems, vous le ſavez, Athéniens, & vous ne l'avez pas oublié, on m'accuſoit preſque tous les jours; la folie de Soſiclès, la noirceur de Philocrate, la fureur de Diondas & de Mélane (1), furent miſes en œuvre; rien n'étoit épargné. Si dans toutes ces occaſions mes ennemis n'eurent jamais l'avantage; après les dieux, c'eſt à vous & aux autres citoyens que je le dois. Cette juſtice m'étoit due, & je l'attendois de juges équitables qui vouloient être fideles à leur ſerment. Ainſi, dans les cauſes pour crimes d'état,

(1) *Soſiclès*, *Philocrate*, *Diondas*, *Mélane*. L'hiſtoire ne nous apprend rien ſur les cauſes & les effets de la haine implacable de ces quatre hommes, & de leur déchaînement contre Démoſthene. Le Philocrate dont il eſt parlé ici, ne doit pas être le même que celui dont il eſt beaucoup parlé dans les diſcours précédens: nous ſavons d'ailleurs qu'il avoit été exilé d'Athenes.

me déclarer innocent ſans accorder aucun ſuffrage à mes accuſateurs, c'étoit me déclarer un excellent miniſtre; me renvoyer abſous d'une accuſation concernant les loix, c'étoit me rendre le témoignage que je ne diſois & ne propoſois rien que de conforme aux loix; approuver mes comptes, c'étoit reconnoître mon intégrité irréprochable dans le maniement de vos finances. Après cela, en quels termes l'auteur du décret devoit-il s'expliquer ſur ma conduite? pouvoit-il parler autrement que le peuple, autrement que des juges engagés par un ſerment, autrement que la vérité même qui s'exprimoit par la voix publique? Je le veux, dit Eſchine; mais il eſt glorieux de n'avoir jamais été accuſé ainſi que Céphale (1); oui, ſans doute, du moins cela eſt heureux: eſt-ce une raiſon cependant pour blâmer un miniſtre ſouvent accuſé, & jamais convaincu? Mais du moins vis-à-vis de lui je peux m'attribuer le même honneur que Céphale, puiſqu'il n'a ni commencé ni pourſuivi contre moi aucune accuſation, & que par-là il a reconnu lui-même que je ne le cede en rien à Céphale.

La malignité & la baſſe jalouſie éclatent dans pluſieurs de ſes diſcours, mais ſur-tout dans ſes déclamations ſur la fortune (2). En général il faut

(1) Céphale, miniſtre integre. Voyez page 130.

(2) Les anciens donnoient beaucoup à la fatalité: c'é-

manquer de délicateſſe & avoir perdu le ſens pour reprocher à un autre la rigueur du deſtin qui le pourſuit : car ſi le mortel qui croit être le plus fortuné, ignore s'il le ſera juſqu'au ſoir, doit-il vanter ſon propre bonheur, & reprocher au malheureux ſon infortune ? Eſchine, ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres, s'eſt exprimé avec la derniere arrogance. Qu'on voie & qu'on juge combien mes diſcours à ce ſujet ſont plus ſenſés &

---

toit une force aveugle qui entraînoit les hommes dans le malheur, & même dans le crime, ſans qu'il fût poſſible de réſiſter à ſa violence. Cette fatalité eſt le mobile preſque unique de leurs tragédies, & c'eſt peut-être, pour le dire en paſſant, ce qui les a rendues un peu trop uniformes. Non ſeulement ils croyoient que le deſtin s'attachoit à pourſuivre un homme, mais encore que la mauvaiſe fortune, que le ſort malheureux qui le ſuivoit, ſe communiquoit à ceux qui l'approchoient. Oreſte, dans Racine, dit à Pylade :

Je ne ſais de tout tems quelle injuſte puiſſance
Laiſſe le crime en paix & pourſuit l'innocence.
De quelque part ſur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
. . . . . .
. . . . . .
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours ſur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?

En conſéquence de ces principes, Eſchine, mécham-

plus ſolides que les ſiens. Pour moi, j'eſtime la république heureuſe, Jupiter & Apollon (1) nous l'ont aſſuré par leurs oracles ; je regarde, au contraire, comme triſte & fâcheux le deſtin de tous les autres peuples. En effet, quel peuple dans la Grece ou parmi les Barbares, n'a pas éprouvé une infinité de maux dans les circonſtances préſentes ? Mais avoir pris le parti le plus honorable, & n'être pas plus malheureux que les autres Grecs, qui penſoient trouver leur avantage à ſe ſéparer de nous, voilà ce que j'appelle le bonheur de la république : avoir échoué dans quelqu'une de nos entrepriſes,

---

ment, a repréſenté Démoſthene, dans un endroit de ſon diſcours, comme un miſérable pourſuivi par la fortune, & qui communiquoit ſon malheur à tous ceux qui lui confioient leurs affaires.

Démoſthene lui répond ici en faiſant voir, 1°. que quand même il auroit été pourſuivi par la fortune, il ſeroit cruel de lui reprocher ſon malheur ; 2°. qu'il eſt ridicule de prétendre que la deſtinée d'un particulier influe ſur la deſtinée de la république ; 3°. qu'il n'a pas été ſi malheureux pendant ſa vie, que ſa fortune n'a pas été ſi miſérable ; & de là il prend occaſion de comparer ſa fortune avec celle d'Eſchine.

(1) En grec, *Jupiter Dodonien & Apollon Pythien.* Jupiter avoit à Dodone, ville conſidérable de l'Epire, un temple fameux où il rendoit des oracles. *Apollon Pythien*, ainſi nommé parcequ'il avoit tué le ſerpent Python.

&

& n'avoir pas toujours réuſſi ſelon nos deſirs, c'eſt le ſort de tous les hommes, & la part qui nous revenoit dans le malheur commun. Pour ce qui eſt de la fortune attachée à nos perſonnes, à la mienne ou à celle de tout autre, il me ſemble qu'on doit en juger par ce qui nous eſt perſonnel. C'eſt ainſi, Athéniens, qu'il faut raiſonner, & je crois que vous le penſez de même. Au lieu qu'Eſchine prétend que la deſtinée d'un particulier commande à la deſtinée de la république, c'eſt-à-dire, une deſtinée foible & obſcure à une haute & glorieuſe deſtinée. Eh quoi! cela ſe peut-il? Si vous voulez abſolument, Eſchine, examiner ma fortune, mettez-la en parallele avec la vôtre, & ſi vous trouvez la vôtre fort inférieure, ne décriez plus la mienne; remontez donc à la ſource & comparez. Au nom de Jupiter & des autres dieux, qu'on ne m'accuſe pas de folie. C'eſt manquer de ſens, je l'avoue, que de reprocher à un autre ſa pauvreté, & de ſe glorifier d'avoir été nourri dans l'abondance. Si, forcé par les invectives & les calomnies de ce méchant, je me jette dans de pareils détails, j'uſerai du moins dans mes diſcours de toute la modération dont je ſerai capable & que le ſujet pourra permettre.

Dès l'enfance j'eus l'avantage, Eſchine, de fréquenter les écoles les plus honnêtes, & de jouir

d'une assez grande aisance pour n'être réduit par le besoin à rien faire de bas. Au sortir de cet âge, j'agis conformément à l'éducation que j'avois reçue ; je donnai des jeux au peuple, j'équipai des galeres, je fournis aux contributions, j'exerçai en tout tems ma libéralité, soit en particulier, soit en public, je me rendis utile à l'état & à mes amis. Lorsque je fus entré dans le gouvernement, je me conduisis si bien que je fus plusieurs fois couronné par mes compatriotes & par les autres Grecs, & que mes ennemis eux-mêmes n'oserent censurer mon administration. Telle a été ma fortune jusqu'à ce jour. Je pourrois ajouter encore plusieurs traits que je supprime, dans la crainte de choquer ceux qui m'écoutent. Pour vous, homme illustre, qui méprisez les autres, comparez votre fortune avec la mienne.

Né dans la misere & dans la bassesse, vous passâtes votre enfance près de votre pere qui tenoit école. Préparer l'encre, nettoyer les bancs, balayer la classe (1), telle étoit votre occupation ;

(1) Voilà des détails bien bas, & qui pourront déplaire dans notre langue, mais je les donne tels qu'ils sont dans mon auteur. = *Vous couvriez les candidats....* On voit dans toutes ces cérémonies les superstitions du paganisme.

occupation d'un eſclave & non d'un enfant libre. Parvenu à l'adoleſcence, vous aidiez votre mere dans ſes opérations myſtiques, & lui liſiez ſes formules lorſqu'elle initioit. Pendant la nuit vous couvriez les candidats d'une peau de faon, vous leur verſiez du vin, vous les arroſiez d'eau luſtrale, les frottiez de ſon & d'argile; & les faiſant lever auſſitôt après l'expiation, vous leur ordonniez de prononcer ces mots: *J'ai fui le mal, & j'ai trouvé le bien.* Vous vous vantiez de crier mieux que perſonne; & je n'ai pas de peine à le croire. Vous déclamez aujourd'hui d'un ton trop éclatant pour n'avoir pas crié alors d'une maniere remarquable. Pendant le jour vous conduiſiez en triomphe les troupes des nouveaux initiés, qui marchoient dans les rues couronnés de fenouil & de peuplier. Vous preſſiez des ſerpens (1) dans vos mains, les élevant ſur votre tête, criant à haute voix, *Evoë*,

(1) En grec, *des ſerpens joufflus.* C'eſt une eſpece de ſerpens ainſi nommés, parcequ'ils ont des joues enflées & bouffies. On dit qu'ils ne mordent point, ou que s'ils mordent, ils ne tuent pas, mais cauſent ſeulement un peu d'inflammation & de douleur. Lorſque les prêtres & les autres miniſtres de Bacchus célébroient certains myſteres de ce dieu, ils tenoient à la main de ces ſortes de ſerpens, parceque la vue de ces animaux étoit toute propre à remplir les ſpectateurs d'une frayeur ſuperſtitieuſe. = *Evoë*,

ſaboë, & danſant à l'air de ces paroles, *Hyès attès, attès hyès.* Honoré par les vieilles femmes des noms de *chef*, de *conducteur*, de *porte-van*, de *porte-lierre*, & autres ſemblables, vous en receviez des tourtes & des gâteaux, digne fruit de vos peines. Qui n'admireroit après cela ſon bonheur? qui n'envieroit ſa fortune? Quand vous fûtes inſcrit, n'importe comment, je paſſe ſur l'article, enfin quand fûtes inſcrit dans une tribu (1), vous choisîtes auſſitôt l'honnête emploi de greffier & d'huiſſier ſous des magiſtrats ſubalternes. Dégoûté de cette profeſſion brillante où vous aviez commis vous-même les malverſations que vous reprochez aux autres, la ſuite de votre vie ne dépara point de ſi beaux commencemens : vous vous engageâtes, pour jouer les troiſiemes rôles, dans la troupe de

---

ſaboë, deux mots que les prêtres & les prêtreſſes de Bacchus répétoient ſans ceſſe & à grands cris dans les cérémonies de ce dieu. *Hyès attès, attès hyès*, eſpece de refrain que l'on chantoit dans les mêmes cérémonies, & à l'air duquel on danſoit. Comme ces mots *évoë*..... n'étoient employés que dans les myſteres de Bacchus, c'étoient ſans doute des épithetes de ce dieu. Les commentateurs les expliquent ; mais ces explications, ou ne ſatisferoient point du tout, ou n'apprendroient pas grand'choſe. = De *porte-van*, de *porte-lierre*. Le van & le lierre étoient conſacrés à Bacchus.

(1) Lorſque les jeunes gens à Athenes avoient atteint

Simmycas & de Socrate, ces fameux hiſtrions, ſurnommés *les Pathétiques*. Dans vos courſes, vous vous amuſiez à cueillir ſur le terrein d'autrui des figues, des raiſins, des olives, comme ſi vous euſſiez acheté la récolte. Auſſi reçûtes-vous alors plus de coups que dans toutes ces repréſentations où vous riſquiez pour vos jours. Car les ſpectateurs vous avoient déclaré une guerre irréconciliable; & comme ils ont payé vos talens de plus d'une bleſſure, vous êtes fondé à traiter de lâches ceux qui ne connoiſſent pas ces périls.

Sans m'arrêter aux vices qu'on peut attribuer à l'indigence, je viens à ceux qui naiſſent de votre fonds. Dans les affaires politiques (car vous voulûtes auſſi vous en mêler), on vous vit, par une ſuite de vos engagemens, vous affliger des ſuccès de votre patrie, trembler, frémir, redoutant le ſupplice pour les crimes que vous aviez à vous reprocher, & ne montrant de l'aſſurance que quand vos compatriotes étoient malheureux. Mais un homme qui ſe félicite de la mort de pluſieurs milliers de citoyens, que ne doit-il pas avoir à craindre de ceux qui leur ſurvivent?

---

l'âge de vingt ans, ils étoient inſcrits ſur la liſte des citoyens, après avoir prêté ſerment; & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & ſolemnel qu'ils devenoient membres de l'état.

J'aurois encore à dire de lui mille choſes que je ſupprime, perſuadé que je ne dois pas dévoiler au haſard toutes ſes turpitudes, mais ſeulement celles dont je puis parler ſans rougir. Faites donc, Eſchine, ſans aigreur & ſans amertume, le parallele de votre fortune & de la mienne, & demandez à ceux qui nous environnent laquelle des deux ils voudroient choiſir.

Vous étiez valet d'école, moi, j'étois écolier; vous ſerviez dans les initiations, j'étois initié: vous danſiez dans les jeux, j'y préſidois: vous étiez greffier, moi magiſtrat: vous étiez acteur des troiſiemes rôles, moi ſpectateur: vous vous laiſſiez tomber ſur le théatre (1), je ſifflois: dans le miniſtere vous agiſſiez pour nos ennemis, moi pour la patrie: & pour finir le parallele, aujourd'hui même où il eſt queſtion pour moi d'une couronne, on rend juſtice à mon innocence; vous au contraire vous êtes reconnu pour un calomniateur, & il s'agit de décider ſi dans ce jugement on vous impoſera ſilence pour toujours, en ne vous accordant point la cinquieme partie des ſuffrages. Vous le voyez, Eſchine, la fortune brillante qui vous a conſtamment ſuivi, vous donne le droit de mépri-

(1) *Vous vous laiſſiez tomber ſur le théatre*, voyez plus haut, page 268, note (1).

ſer la mienne. Je vais vous lire, Athéniens, les témoignages qui atteſtent les charges publiques que j'ai remplies; vous, Eſchine, liſez les vers que vous débitiez ſi mal, ceux-ci, par exemple,

Je quitte le ſéjour du ténébreux averne....

& ces autres,

Sachez que malgré moi j'annonce des déſaſtres... (1).

Que les dieux, & tous ces hommes qui m'écoutent, te perdent comme tu le mérites, citoyen pervers, traître à la patrie, vil acteur des troiſiemes rôles! Liſez, greffier, les témoignages en ma faveur que j'ai annoncés.

On lit les témoignages qui atteſtent les charges publiques que Démoſthene a remplies.

Dans mes fonctions publiques, voilà comme je

(1) Des deux vers que cite Démoſthene, le premier eſt de l'Hécube d'Euripide, l'autre eſt de l'Antigone de Sophocle. Ils ſont pris ſans doute des rôles qu'avoit joués Eſchine quand il étoit comédien. Je ne crois pas que l'orateur les ait pris au haſard. Dans le premier il me ſemble avoir voulu repréſenter ſon accuſateur ſortant des enfers, le pourſuivant armé de la calomnie; & le montrer dans le ſecond profitant des malheurs de la Grece pour ſatisfaire ſa haine, triomphant de ſes diſgraces, quoiqu'il aſſure n'en parler qu'avec peine & malgré lui.

me ſuis comporté. Dans le reſte de ma vie, ſi vous n'êtes pas tous convaincus que j'ai été doux, humain, toujours prêt à ſecourir nos citoyens indigens, je me tais, & ne me permets de citer ni les priſonniers que j'ai rachetés, ni les filles ſans parens & ſans fortune que j'ai mariées, ni telle autre action dont je pourrois tirer gloire. Car en fait de ſervice tel eſt mon ſentiment : c'eſt à celui qui l'a reçu de le publier, à celui qui l'a rendu de le taire, ſi l'un veut être généreux & ſi l'autre craint d'être ingrat. Qui rappelle un bienfait, a l'air de le reprocher. Je ne ferai rien de ſemblable; rien ne me fera deſcendre à de pareils détails : quoi qu'on penſe de moi à cet égard, je ſuis content.

J'abandonne les objets particuliers pour revenir aux objets publics, je veux encore en dire quelques mots. Si dans tout l'univers, Eſchine, vous pouvez nommer un ſeul mortel, Grec ou Barbare, qui n'ait reſſenti les effets de la puiſſance de Philippe & d'Alexandre, à la bonne heure, je conviens avec vous que mon ſort, ou ſi vous le voulez, mon mauvais deſtin, a cauſé toutes les révolutions préſentes. Mais ſi tant d'hommes qui ne m'ont ni vu ni entendu, je ne dis pas des particuliers, mais des villes & des nations entieres, ont eſſuyé mille diſgraces, n'eſt-il pas plus juſte & plus raiſonnable de rejetter les maux qui accablent tous les peuples,

ſur la rigueur du ſort qui les pourſuit tous, & ſur un enchaînement de circonſtances malheureuſes. Vous donc, Eſchine, vous ſupprimez les vraies cauſes de ces maux ; & parceque j'avois quelque part au gouvernement dans Athenes, vous me les imputez à moi ſeul, ſachant bien qu'au moins une partie de l'imputation retombe ſur tous les orateurs, & principalement ſur vous. En effet, ſi j'euſſe décidé en ſouverain & par moi-même les affaires publiques, vous auriez raiſon, vous & les autres, de vous élever aujourd'hui contre moi ; mais ſi vous étiez préſens à toutes les aſſemblées, ſi l'on délibéroit en commun ſur les intérêts de l'état, ſi tout le monde trouvoit bons mes avis, & & vous ſur-tout, Eſchine, (car, ſans doute, ce n'étoit point par affection que vous me cédiez les eſpérances, la gloire & les honneurs qui étoient le prix de mes conſeils, mais par conviction, mais par impoſſibilité d'en donner de meilleurs) ; n'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice de condamner à préſent ce que je diſois alors, ſi vous n'aviez rien de mieux à dire ?

Voici des regles que je crois invariables & généralement approuvées. Un citoyen a-t-il prévariqué, il doit encourir l'indignation & ſubir la peine ; a-t-il ſimplement failli, on doit l'excuſer plutôt que le punir ; n'a-t-il commis aucun délit, ni fait

aucune faute, mais ſe livrant à ce que tout le monde jugeoit néceſſaire, a-t-il avec tout le monde manqué de réuſſir ; loin d'aggraver ſa douleur par des reproches & des injures, on doit la partager. Ces regles ne ſont point ſeulement fondées ſur les loix, elles ſont établies par la nature même, & gravées de ſa main dans le cœur de tous les hommes. Eſchine donc l'emporte tellement ſur tous en méchanceté & en cruauté, qu'il m'impute comme des crimes les événemens que lui-même repréſentoit comme des coups de la fortune.

D'ailleurs, comme ſi tous ſes diſcours ne reſpiroient que candeur, & zele pour la patrie, il vous avertit de vous défier de moi, & me donnant les noms d'impoſteur, de fourbe, de ſophiſte, & autres ſemblables, il vous exhorte à prendre garde que je ne vous trompe & ne vous ſéduiſe : comme s'il ſuffiſoit de faire les premiers des reproches qui nous conviennent, pour que ces reproches ſoient fondés, & pour que ceux qui les entendent n'examinent point d'où ils ſont partis. Pour moi je ſais qu'Eſchine vous eſt connu, & que vous le jugez plus digne qu'un autre des noms odieux qu'il me donne. Je ſais auſſi que mon éloquence (je paſſe le mot quoique je n'ignore pas que notre réputation dépend en grande partie de la diſpoſition de ceux qui nous écoutent, & qu'un orateur eſt

conſidéré, ſelon que vous l'accueillez favorablement & que vous l'honorez de votre bienveillance); mais enfin ſi j'ai quelque talent, on verra que je l'ai toujours exercé pour vous dans les affaires publiques, & jamais contre vous, même dans les cauſes particulieres. Pour Eſchine, toujours prêt à parler en faveur de vos ennemis, & contre tout citoyen avec lequel il a eu quelque démêlé, ou qui a eu le malheur de lui déplaire, il n'emploie ſon éloquence ni pour la juſtice ni pour le bien général. Cependant, un citoyen vertueux n'excite pas des hommes qui viennent juger des cauſes importantes, à ſervir ſa colere, ſa haine, ſes paſſions; il ne monte jamais à la tribune conduit par de tels motifs, mais travaillant ſur lui-même il réprime les mouvemens de ſon cœur, & les modere du moins s'il ne peut les étouffer. Dans quelles occaſions un orateur-miniſtre doit-il donc ſe piquer de force & de véhémence? c'eſt lorſque la patrie eſt expoſée à de grands périls, ou que le peuple a de grands intérêts à diſcuter avec les ennemis. Voilà les occaſions; & c'eſt alors que le bon patriote ſignale ſon zele. Mais ſans avoir jamais pourſuivi aucun crime dans ma vie publique, j'ajouterai, ni dans ma vie privée, ſoit au nom de l'état, ſoit en ſon propre nom, m'accuſer aujourd'hui ſur la proclamation d'une couronne, s'épui-

ſer à ce ſujet en longs diſcours, c'eſt annoncer la haine, la jalouſie, la baſſeſſe, tout ce qu'il y a de plus odieux; tomber enfin ſur Ctéſiphon ſans m'avoir jamais attaqué directement, c'eſt le dernier excès de la malice.

Vos déclamations, Eſchine, me feroient croire que vous avez entrepris cette cauſe, non pour demander juſtice de quelques délits, mais pour faire parade d'une belle voix. Ce ne ſont néanmoins ni les agrémens des diſcours, ni la beauté de la voix, qu'on eſtime dans un orateur; mais cette conformité de vues & de ſentimens avec la république, qui lui fait aimer & déteſter ceux qu'elle aime & ceux qu'elle déteſte. L'orateur animé de cet eſprit, rapporte toutes ſes paroles à ſon amour pour elle; celui, au contraire, qui flatte ſes ennemis jurés, ne tient pas aux mêmes eſpérances, & par conſéquent n'attend pas ſon ſalut du même endroit que le peuple. Mais, ſans doute, ce ne fut jamais là mon ſyſtême, je ne ſéparai jamais mes intérêts de ceux de l'état, & je n'ai rien fait à part. Ni moi non plus, ditez-vous. Le pouvez-vous dire? vous, Eſchine, qui auſſitôt après le combat, partîtes en ambaſſade vers Philippe, l'auteur de toutes nos diſgraces (1), quoique juſqu'alors vous euſſiez

(1) Après la bataille de Chéronée, les Athéniens

toujours refuſé cette commiſſion, comme perſonne ne l'ignore. Mais je vous le demande, quel eſt le citoyen qui trompe la république? n'eſt-ce pas celui qui parle autrement qu'il ne penſe? quel eſt le citoyen à qui s'adreſſent les malédictions prononcées par le héraut dans chaque aſſemblée (1)? n'eſt-ce pas à un tel homme? quoi de plus criminel, en effet, dans un orateur, que de parler contre ſes propres ſentimens? Telle eſt toutefois la conduite que vous avez tenue.

Après cela vous parlez encore; & vous regardez en face vos compatriotes? croyez-vous donc qu'ils ne ſachent pas qui vous êtes? ou que le ſommeil & l'oubli ſe ſoient emparés d'eux au point qu'ils ne ſe ſouviennent pas des diſcours que vous leur débitiez dans cette tribune, proteſtant avec ſerment & imprécation ſur vous-même qu'il n'y avoit aucune liaiſon entre vous & Philippe; que la haine ſeule, & non la vérité, me portoit à vous faire ce

---

craignant la puiſſance & la colere du vainqueur, lui envoyerent une ambaſſade pour lui demander la paix. Il eſt probable qu'ils lui députerent ceux qu'ils ſavoient être de ſes amis: Eſchine étoit du nombre des députés.

(1) Les aſſemblées commençoient toujours par des ſacrifices & par des prieres, & l'on ne manquoit pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conſeilleroient quelque choſe de contraire au bien public.

reproche ? Cependant, à la premiere nouvelle de la défaite, oubliant toutes vos proteſtations & levant le maſque, vous vous diſiez l'hôte & l'ami de ce Prince, noms dont vous décoriez vos criminels trafics. En effet, à quel titre réel ou légitime, Eſchine, fils de Glaucothée la muſicienne, auroit-il été l'hôte, l'ami, ou ſimplement connu de Philippe, roi de Macédoine ? Pour moi je ne le vois pas ; mais je vois que vous vous êtes vendu à ce monarque pour trahir vos concitoyens. Convaincu de trahiſon, & dans l'eſprit de tout le monde, & par le témoignage de votre conduite, vous m'accablez d'injures, vous me reprochez des malheurs dont il faudroit m'accuſer moins que tout autre.

C'eſt d'après mes conſeils, Eſchine, que la république réſolut & qu'elle exécuta de grandes choſes ; voici la preuve qu'elle ne l'avoit pas oublié. Lorſque immédiatement après notre infortune, il fallut choiſir un orateur pour l'éloge funebre (1),

(1) Athenes étoit fort reconnoiſſante envers les citoyens qui étoient morts à ſon ſervice. Entre autres marques de ſa reconnoiſſance, elle célébroit leur mémoire par des éloges funebres. C'étoit un grand honneur parmi les Athéniens que d'être choiſi pour faire ces éloges ; Démoſthene témoigne ici combien il fut touché d'un pareil choix. Il le devoit être d'autant plus, que lui-même avoit conſeillé la bataille où étoient morts ceux qu'il étoit chargé de

le choix du peuple ne tomba, ni ſur vous qu'on avoit propoſé, vous qu'un ſi bel organe avoit rendu célebre ; ce ne fut pas non plus ſur Démade qui venoit de conclure la paix, ni ſur Hégémon, ni ſur beaucoup d'autres ; ce fut ſur moi ſeul qu'il jetta les yeux. Vous m'attaquâtes alors Pythoclès & vous, & avec quelle fureur, avec quelle impudence, juſte ciel ! vous produiſiez de concert les griefs & les invectives que vous renouvellez en ce jour : mais le peuple n'en fut que plus ardent à confirmer ſon choix. Quoique vous n'en puiſſiez ignorer le motif, je vais cependant vous le dire. Les Athéniens connoiſſoient d'une part mon zele & mon intégrité, de l'autre vos iniquités & vos perfidies. Ces liaiſons avec Philippe que vous dé-

louer. Parmi ſes harangues, nous en avons une qui a pour titre, *Eloge de ceux qui furent tués à Chéronée ;* mais Libanius l'a trouvée ſi foible & ſi indigne des autres ouvrages de ce grand orateur, qu'il l'a crue ſuppoſée. = *Ni ſur Démade....* Démade, de marinier étoit devenu orateur d'Athenes, & fameux orateur. Il avoit beaucoup de vivacité &. de franchiſe. Fait priſonnier à la bataille de Chéronée, il fut le ſeul qui oſa reprocher à Philippe la joie indécente à laquelle il ſe livroit après ſa victoire. Ce prince, loin de lui en ſavoir mauvais gré, l'en eſtima davantage, & lui accorda ſon amitié. Démade en profita pour l'engager à conclure la paix avec les Athéniens. Il périt miſérablement. Il avoit écrit ſecrètement une lettre contre An-

ſavouâtes toujours dans les proſpérités de la patrie, vous en conveniez dans ſes diſgraces. Ils penſoient donc que des hommes à qui les calamités publiques n'étoient qu'une occaſion de découvrir le fond de leur ame, ennemis ſecrets depuis long-tems, n'avoient attendu que le moment pour ſe déclarer. Ils ne croyoient pas qu'on dût confier l'éloge de nos illuſtres morts à celui qui avoit logé ſous le même toit, & participé aux mêmes ſacrifices que ceux contre qui ils avoient meſuré leurs armes; qu'on dût honorer dans Athenes des hommes qui, en Macédoine, avoient célébré la déſolation de la Grece dans la joie & les feſtins, à la table des meurtriers de leurs compatriotes. Ils ne vouloient pas qu'on déplorât le ſort de nos héros avec des larmes feintes, ni qu'on jouât la douleur, mais qu'on la reſſentît réellement. Cette douleur ſincere ils la trouvoient dans leur cœur, dans le mien,

---

tipater, un des ſucceſſeurs d'Alexandre. Caſſandre, fils d'Antipater, qui intercepta cette lettre, égorgea le fils de Démade ſous ſes yeux, & le tua enſuite lui-même ſur le corps de ſon fils. = *Hégémon*, orateur Athénien, qui ſans doute avoit eu quelque prétention à l'éloge funebre. Il eſt parlé d'un Hégémon dans la harangue d'Eſchine. = *Pythoclès*. Démoſthene, dans ſa harangue ſur la fauſſe ambaſſade, parle d'un Pythoclès, fils de Pythodore, ſon ennemi & ami d'Eſchine; c'eſt probablement du même Pythoclès qu'il eſt ici queſtion.

non dans le vôtre ; c'eſt pour cela qu'ils vous ont rejetté & qu'ils m'ont choiſi. Les peres & les freres de nos guerriers malheureux, chargés du ſoin des obſeques, me rendirent la même juſtice. Il étoit d'uſage que le banquet funebre ſe fît chez le plus proche parent des morts ; ils le firent chez moi, & j'oſe dire qu'ils me devoient cette déférence : car ſi par le ſang ils étoient plus unis à chacun d'eux en particulier, je l'étois plus que perſonne à tous en général par le ſentiment. Oui, ſans doute, le plus intéreſſé à leur ſalut & à leurs ſuccès devoit, dans l'affliction commune, ſentir plus vivement qu'aucun autre une perte ſi digne de nos regrets & de nos larmes. — Greffier, liſez-nous l'inſcription même dont le peuple voulut honorer leur mémoire ; Eſchine s'y reconnoîtra pour un inſigne calomniateur, pour un perſonnage odieux.

INSCRIPTION.

Ceux qu'enclôt cette tombe, armés pour la patrie,
A l'intérêt commun ont immolé leur vie.
Contre un injuſte effort leur vaillante fierté
Combattit pour les Grecs & pour la liberté,
Pour les ſauver du joug d'un honteux eſclavage :
La fortune jalouſe a trompé leur courage.
Ils n'ont point réuſſi dans leurs nobles travaux ;
Jupiter l'a voulu : mais en dignes héros

Ces mortels ont péri pour la cauſe publique.
Il n'eſt donné qu'aux dieux, ce privilege unique
De ne faillir jamais, de réuſſir toujours.
De la fatalité qui peut vaincre le cours ?

Entendez-vous, Eſchine, ce que dit l'inſcription :

Il n'eſt donné qu'aux dieux, ce privilege unique
De ne faillir jamais, de réuſſir toujours.

Ce n'eſt pas du miniſtre, mais des dieux qu'elle fait dépendre le ſuccès. Pourquoi donc, calomniateur infâme, pourquoi, au ſujet de nos revers, m'accabler d'invectives, & me charger d'imprécations dont le ciel devroit tourner l'effet ſur vous & ſur vos pareils? Ce qui m'a le plus révolté, Athéniens, dans le cours de ſes calomnies & de ſes invectives, c'eſt qu'en inſiſtant ſur nos malheurs, il en a parlé ſans éprouver ni témoigner la triſteſſe d'un citoyen zélé & vertueux. Avec cet air & ce ton ſatisfait, avec ces éclats d'une voix ſonore, il croyoit m'accuſer ſans doute, & il ne faiſoit que prouver contre lui-même qu'il n'étoit pas auſſi touché que nous de nos infortunes. Toutefois, un citoyen qui aime les loix & le gouvernement de ſon pays, autant qu'Eſchine s'en pique, s'il ne peut rien davantage, doit du moins s'affliger & ſe réjouir avec le peuple, & non embraſſer par ſyſtême le parti de nos ennemis, comme a fait l'accuſateur en m'imputant

le déſaſtre de la nation & les diſgraces d'Athenes. Cependant, Athéniens, ce ne ſont ni mes diſcours ni mes conſeils qui vous ont déterminés pour la premiere fois à ſecourir les Grecs; & ſi vous m'accordiez ce point unique, que c'eſt Démoſthene qui vous fit réſiſter ſi long-tems à une puiſſance qui s'élevoit contre la Grece, ce ſeroit m'accorder le plus grand honneur que perſonne ait jamais obtenu. Mais je ſuis bien éloigné de vous faire cette injure, vous ne le ſouffririez pas, & pour peu que mon adverſaire eût de raiſon, il ne viendroit point, par haine contre moi, ternir l'éclat de vos actions les plus glorieuſes.

Mais pourquoi m'arrêter à ces plaintes, lorſque j'ai à réfuter des calomnies beaucoup plus atroces? Quand on m'accuſe, grands dieux! d'avoir été dévoué à Philippe, que n'eſt-on pas capable de dire? Cependant, j'en atteſte le ciel & la terre, ſi, mettant à part toute imputation fauſſe & injurieuſe, il falloit examiner dans la plus exacte vérité, à qui l'on pourroit juſtement attribuer les révolutions de nos jours, on verroit que c'eſt aux pareils d'Eſchine dans chaque ville, & non à ceux qui me reſſemblent. Lorſque la puiſſance de Philippe étoit encore foible & ſes reſſources bornées, lorſque nous ne ceſſions d'avertir & d'exhorter les peuples, & que nous leur donnions les meilleurs

conſeils, on a vu ces perfides vendre à vil prix les grands intérêts de la Grece, tromper à l'envi & ſéduire leurs compatriotes juſqu'à ce qu'ils les euſſent réduits en ſervitude. Ainſi Daochus, Cinéas, Thraſidée (1) ont aſſervi les Theſſaliens; Cercydas, Hiéronyme, Eucalpidas, les Arcadiens; Myrtès, Téladame, Mnaſée, les Argiens; Euxithée, Cléotime, Ariſtechme, les Eléens; Néon & Thraſyloque, dignes fils de l'odieux Philiade, les Meſſéniens; Ariſtrate, Epicharès, les Sicyoniens; Dinarque, Démarate, les Corinthiens; Ptéodore, Elixe, Périlas, les Mégariens; Timolaüs, Théogiton, Anemœtas, les Thébains : le jour ne me ſuffiroit pas pour nommer tous les traîtres. Ce ſont ces hommes qui chacun dans leurs villes ſuivoient les mêmes principes que ceux-ci dans Athenes : ames de boue, déteſtables flatteurs, redoutables fléaux, qui après avoir mutilé & défiguré leurs patries, aſſis à la table de Philippe & la coupe à la main, lui vendoient la liberté publique (2),

(1) *Daochus, Cinéas, Thraſidée, &c.* Quand l'hiſtoire nous fourniroit des particularités ſur tous les traîtres dont il eſt ici fait mention, on ne finiroit pas en les rapportant; qu'il ſuffiſe de ſavoir, d'après le témoignage de Démoſthene, que tous ces hommes étoient dévoués à Philippe, & que, chacun de leur côté, ils lui vendoient leur patrie.

(2) Le grec a une force particuliere, *propepokotes, qui*

qui, plaçant le bonheur dans les excès & les infamies de la débauche, ne comptoient pour rien l'indépendance, & la douceur de n'avoir pas un maître, avantage que nos peres regarderent toujours comme la regle & le dernier terme de la félicité.

Au milieu de cette conſpiration générale, de cette lâcheté, ou plutôt, s'il faut le dire, de cette perfidie univerſelle, qui a trahi la liberté commune, ſi le monde entier a rendu juſtice à l'innocence d'Athenes comme Athenes me la rend, c'eſt l'ouvrage de mon adminiſtration. Et vous me demandez, Eſchine, à quel titre je prétends mériter une couronne; je vais vous le dire. C'eſt que chez tous les Grecs, tous les miniſtres, en commençant par vous, s'étant laiſſé corrompre d'abord par Philippe, enſuite par Alexandre, je ne cédai, moi, ni à la douceur des paroles, ni à la grandeur des promeſſes, ni aux occaſions, ni à l'eſpérance, ni à la crainte, ni à la faveur, & que rien ne put

---

propinaverunt libertatem (Græciæ) *Philippo; ils ont bu la liberté* (de la Grece) *à la ſanté de Philippe. Ils ont trinqué la liberté de la Grece*, pourroit-on dire dans le ſtyle le plus familier. L'expreſſion grecque eſt belle, on en ſent la beauté, ſans qu'il ſoit beſoin de s'arrêter long-tems pour la faire ſentir. Ne pouvant trouver en françois d'expreſſion auſſi forte, j'ai tâché d'y ſuppléer par une image.

m'engager à trahir ce que je regardai toujours comme les droits & les intérêts de ma patrie ; c'eſt que tous les conſeils que je donnai, je ne les donnai jamais comme vous, en vil mercenaire qui, ainſi que la balance, penche du côté qu'il reçoit le plus, mais que je montrai par-tout une ame droite & incorruptible, & qu'ayant été plus que perſonne à la tête des plus grandes affaires, je me conduiſis dans toutes avec une droiture ſans exemple & une fidélité à toute épreuve. Voilà pourquoi je prétends mériter une couronne.

Quant à ces réparations de foſſés & de murs, objets de vos railleries, je les crois dignes de reconnoiſſance & d'éloges : & pourquoi non ? mais je regarde comme bien inférieure aux autres cette partie de mon miniſtere. Non, ce n'eſt point avec des briques ni avec des pierres que j'ai fortifié Athenes ; ce n'eſt point de cela que je m'applaudis davantage. Examinez vous-mêmes, avec des yeux d'équité, les fortifications dont je l'ai revêtue. Armes, navires, ports, villes, forteresſes, chevaux, ſoldats levés pour la défenſe commune ; voilà ce que vous trouverez, Eſchine ; voilà les remparts dont j'ai couvert & muni l'Attique, autant que le pouvoit la prudence humaine ; remparts qui embraſſoient toute la contrée, & non ſimplement le port & la ville. Enfin, ce n'eſt pas de moi que

triompherent la politique & les armes de Philippe, il s'en faut beaucoup; c'eſt des généraux & des troupes confédérées que triompha ſa fortune. En voici les preuves qui ſont évidentes; jugez-les, Athéniens.

Que devoit faire un citoyen zélé, un miniſtre qui travailloit pour ſa patrie avec toute la prudence, toute l'ardeur, toute la droiture dont il étoit capable? Ne devoit-il pas couvrir l'Attique du côté de la mer, par l'Eubée; du côté du continent, par la Béotie; du côté du Péloponèſe, par le pays limitrophe? ne devoit-il pas nous ménager un paſſage libre & sûr pour le tranſport de nos grains? d'une part nous aſſurer ce que nous poſſédions, la Proconèſe, la Querſonèſe, Ténédos, y faire marcher des ſecours, parler en conſéquence & propoſer des décrets; de l'autre, engager dans notre parti & dans notre amitié Byzance, Périnthe, Abydos, ôter à l'ennemi ſes principales forces, & ſuppléer celles qui nous manquoient? Et c'eſt ce que vous fîtes, Athéniens, en vertu de mes décrets & de mes démarches. Qu'on examine ma conduite ſans paſſion, on verra que je concertai tout avec ſageſſe, que j'exécutai tout avec droiture, que je ne manquai aucune occaſion ni par ignorance, ni par infidélité; que je n'omis rien, en un mot, qui fût au pouvoir & à la portée d'un

ſeul homme. Si la rigueur du ſort, ou quelque divinité contraire, ou l'incapacité des généraux, ou la perverſité des traîtres, ou toutes ces cauſes réunies, ont ébranlé & renverſé la conſtitution de la Grece, où donc eſt la faute de Démoſthene ? Ah ! s'il ſe fût trouvé dans chaque ville un ſeul citoyen tel que j'étois ici dans mon poſte ; que dis-je ? ſi un ſeul homme en Theſſalie, ſi un ſeul en Arcadie eût penſé comme moi ; aucun des Grecs, ni en-deçà, ni au-delà des Thermopyles, ne gémiroit à préſent dans l'oppreſſion ; mais gouvernés par leurs propres loix, & jouiſſant tous d'une heureuſe indépendance, ils vivroient dans leur patrie ſans péril & ſans crainte, redevables de leur bonheur à vous & aux autres Athéniens, grace à mes conſeils. — Pour vous convaincre, Eſchine, que je ne dis rien de trop, & que même je ne dis pas tout, de peur d'irriter l'envie, greffier, prouvez vous-même ce que j'avance, & liſez l'énumération des ſecours que mes décrets ont procurés à la république.

Le greffier lit.

Voilà, Eſchine, voilà ce que doit faire un bon citoyen. Si le ſuccès eût ſuivi, ciel & terre, je vous en atteſte, nous ſerions maintenant au faîte de la grandeur, & à juſte titre : mais ſi le ſuccès nous a

manqué, nous avons du moins cet avantage, que notre réputation eſt integre, notre conduite irréprochable, & qu'on impute tout à la fortune qui regle les choſes à ſon gré : oui, voilà ce que doit faire un bon citoyen, & non ſe détacher des intérêts de la patrie, ſe vendre aux ennemis de l'état pour les ſervir à ſon préjudice ; non déchirer un miniſtre qui s'eſt fait une regle de ne prononcer aucun diſcours, de ne propoſer aucun décret qui ne ſoit digne de la république ; non chercher l'occaſion de venger la moindre offenſe perſonnelle, ni ſe retrancher, comme vous faites ſi ſouvent, dans un loiſir coupable & perfide. Il eſt ſans doute, Athéniens, il eſt un loiſir honnête & même utile à la république ; tel eſt celui dont pluſieurs de vous jouiſſent avec ſimplicité ; mais non celui dont Eſchine abuſe, il s'en faut beaucoup. Eloigné des affaires quand il lui plaît, ce qui n'eſt pas rare, il épie le moment où vous êtes fatigués d'un orateur qui parle ſans ceſſe, & où, par un caprice de la fortune, nous éprouvons quelqu'un de ces accidens qui n'arrivent que trop dans le cours de la vie. A-t-il trouvé cette occaſion ; il ſort à l'inſtant de ſon repos, comme un vent qui s'éleve : devenu tout-à-coup miniſtre, il monte à la tribune, & nous déployant ſa belle voix, il nous débite d'un ton ferme & tout d'une haleine, de longues tirades de mots qui, ſans pro-

duire aucun bien, ni procurer aucun avantage, cauſent la perte des particuliers & la honte de la république. Cependant, Eſchine, ſi votre attention à perfectionner vos talens partoit d'une intention droite, & d'un vrai zele pour l'état, elle auroit dû produire des fruits précieux, utiles à tous; alliances avec des républiques, augmentation des revenus, agrandiſſement du commerce, loix ſalutaires, obſtacles aux deſſeins de nos ennemis: car c'eſt de quoi il étoit queſtion dans les derniers tems, & c'eſt ſur quoi les conjonctures paſſées fournirent au vrai patriote de fréquentes occaſions de ſignaler ſon zele; occaſions où vous ne parûtes jamais ni le premier, ni le ſecond (1), ni dans aucun rang: non, certes, puiſque par-là vous auriez pu accroître les forces de la patrie. Quelle alliance, en effet, quels ſecours, quels amis, quelle gloire avez-vous procurés à la république? quelle ambaſſade, quel emploi de votre part qui l'ait rendue plus illuſtre? quelle affaire des Athéniens ou des autres Grecs a réuſſi entre vos mains? armes, galeres, arſenaux, réparation de murs, troupes de

(1) En grec, *ni le premier, ni le ſecond, ni le troiſieme, ni le quatrieme, ni le cinquieme, ni le ſixieme.* Il me ſemble que cette énumération arithmétique n'auroit eu aucune grace en françois.

cavalerie, lequel vous doit-on de tous ces avantages? quelle reſſource les pauvres ou les riches trouverent-ils jamais dans vos libéralités pour l'état? aucune. Mais au moins, direz-vous, j'ai montré de l'ardeur & du zele. Dans quel lieu, dans quel tems, ô le plus pervers des hommes? Lorſque, ſans exception, tous ceux qui avoient parlé à la tribune contribuerent de leurs biens pour le ſalut commun, que dernièrement encore Ariſtonique fit à la république le ſacrifice d'un argent qu'il deſtinoit à des beſoins perſonnels, vous ne vous montrâtes pas même alors, vous ne donnâtes rien. Peut-être étiez-vous dans l'indigence. Dans l'indigence! vous qui aviez hérité plus de cinq talens de Philon (1) votre beau-frere, & qui aviez reçu pour votre part deux talens que vous donnoient les chefs de chaque claſſe pour avoir changé la loi des armateurs! Mais j'omets ces détails, afin de ne pas me jetter dans des écarts en paſſant ainſi d'un propos à un autre: toujours eſt-il clair que ce n'eſt point par indigence que vous ne fournîtes pas

(1) Il eſt parlé de ce Philon dans la harangue d'Eſchine ſur les prévarications de l'ambaſſade. = *La loi des armateurs.* Je ne ſais pas de quelle loi il s'agit ici; c'eſt peut-être de celle qu'avoit portée Démoſthene, & dont il eſt parlé plus haut, page 223 & ſuiv.

aux contributions, mais dans la crainte d'agir en rien contre les intérêts de ceux qui vous paient.

Quand donc paroiſſez-vous avec avantage? quand brillez-vous le plus? c'eſt quand il faut parler contre vos citoyens: c'eſt alors que vous mettez en œuvre une voix éclatante, une excellente mémoire, tous les talens d'un merveilleux hiſtrion, & d'un fameux Théocrine (1). Vous louez les grands hommes nos prédéceſſeurs! Sans doute, ils méritent des louanges. Doit-on cependant, Athéniens, abuſer du reſpect dû à ces illuſtres morts, pour me comparer avec eux, moi qui vis au milieu de vous. Qui ne ſait, en effet, que tant que nous vivons, nous ſommes plus ou moins en butte à l'envie, & que la haine elle-même ceſſe de nous pourſuivre après le trépas? Dans cette diſpoſition du cœur humain, eſt-ce à ceux qui vécurent avant moi que je dois être comparé? non, Eſchine; il y auroit de l'injuſtice; mais c'eſt à vous, ou à celui que vous voudrez de vos ſemblables, qui vivent

(1) En grec, *d'un Théocrine tragique.* Théocrine fut un calomniateur fameux. Il avoit compoſé d'abord quelques pieces pour le théatre, mais il quitta ce métier pour embraſſer celui d'accuſateur, ou plutôt celui de calomniateur. Son nom fonda parmi les Grecs une eſpece de proverbe. Pour dire un calomniateur, ils diſoient un *Théocrine.*

encore. Conſidérez, outre cela, s'il eſt plus beau & plus utile pour la république, d'oublier & de mépriſer les ſervices préſens, parceque ceux de nos ancêtres ſont au-deſſus de tout éloge, ou d'accorder ſon eſtime & ſa bienveillance à quiconque ſert encore la patrie avec zele. Mais enfin, qu'il me ſoit permis de le dire, ſi l'on examine de bonne foi ma conduite dans le miniſtere, on reconnoîtra que j'ai eu les mêmes principes, que j'ai ſuivi la même route que ces grands hommes, & que vous, Eſchine, vous imitez leurs calomniateurs : car dès ce tems-là on ne manquoit pas d'envieux qui exaltoient les morts pour décrier les vivans, par une baſſe jalouſie, par un procédé tel que le vôtre. Vous dites donc que je ſuis loin d'égaler les héros d'Athenes ; & vous, Eſchine, les égalez-vous ? votre frere (1), ou quelqu'un de nos orateurs les égale-t-il ? aucun, ſelon moi. Mais, de grace, homme juſte, pour ne point me fâcher, comparez les vivans entre eux, & les talens du même genre, comme on fait pour les poëtes, les muſiciens, les

(1) Eſchine avoit deux freres, Philocharès & Aphobête, dont il eſt parlé dans les harangues ſur les prévarications de l'ambaſſade, qui tous deux avoient été employés dans le gouvernement de l'état, ou comme généraux ou comme miniſtres. En étoit-il mort un ? ou y en avoit-il un plus

athletes, & tous les autres. Philamon, par exemple, n'eſt pas ſorti ſans couronne des jeux olympiques, parcequ'il étoit moins fort que Glaucus & d'autres athletes qui ſe ſont rendus célebres avant lui; mais il a été proclamé vainqueur & couronné, parcequ'il a montré plus de vigueur & d'adreſſe que tous ceux qui ſont entrés en lice avec lui. De même, vous, Eſchine, comparez-moi à des orateurs, à vous, par exemple, à tel autre que vous voudrez; je ne cede à aucun. Tant que la république pouvoit prendre le parti le plus avantageux, & que tous les citoyens pouvoient diſputer de zele pour la patrie, on m'a vu donner les avis les plus utiles; tout ſe faiſoit par mes décrets, par mes loix, par mes ambaſſades; nul de vous ne ſe montroit en aucune occaſion, à moins qu'il ne fallût nuire à vos compatriotes. Mais après le coup fatal dont nous n'avons pu nous garantir, quand on ne choiſiſſoit plus de fideles miniſtres, mais des eſclaves dociles, prêts à ſe vendre aux ennemis de l'état, & à ramper devant les tyrans, vous étiez alors en crédit vous & vos pareils, vous paroiſſiez

---

connu & plus diſtingué que l'autre? = *Philamon & Glaucus*, deux athletes fameux, ſur-tout Glaucus. Philamon étoit contemporain de Démoſthene. Par rapport à Glaucus, voyez page 127, note (1).

en public avec tout le faſte de la grandeur & de la puiſſance : pour moi j'étois moins magnifique que vous, je l'accorde, mais plus zélé pour les Athéniens.

Au reſte, un bon patriote, & ce titre eſt le moins ſuperbe que je puiſſe prendre, doit poſſéder ſur-tout deux qualités : il doit dans les grands emplois maintenir l'honneur & la prééminence de la république, & ſe montrer zélé dans toutes ſes démarches & dans toutes les occaſions. Ces qualités ſont au pouvoir de l'homme ; les forces & les ſuccès ne dépendent pas de lui. Non, Athéniens, mon zele pour vous ne m'abandonna jamais ; il ne ſe démentit ni lorſqu'on demandoit ma tête, ni lorſqu'on me citoit au tribunal des amphictyons, ni lorſqu'on vouloit m'ébranler par des menaces ou par des promeſſes, ni lorſqu'on lâchoit contre moi ces furieux comme autant de bêtes féroces. Dès mes premiers pas dans le miniſtère, je ſuivis la route la plus droite, je me fis une loi de ménager les honneurs, la gloire, la puiſſance de ma patrie, & de les partager avec elle. Lorſque nos ennemis proſperent, on ne me voit point d'un air de triomphe & de ſatisfaction me promener dans la place publique, préſenter la main & faire part des bonnes nouvelles (1) à des gens qui les man-

(1) *Des bonnes nouvelles*, c'eſt-à-dire, des événemens

deront en Macédoine ; on ne me voit point, lorſque j'apprends nos ſuccès, trembler, ſoupirer, baiſſer les yeux vers la terre, à l'exemple de ces citoyens dénaturés qui décrient la république, comme ſi par-là ils ne ſe décrioient pas eux-mêmes. Toujours l'œil au dehors, ils obſervent les ſuccès d'un prince (1) qui n'eſt heureux que par les malheurs de la Grece ; ils vantent ſa proſpérité, & prétendent qu'on doit fixer & perpétuer ſes avantages.

Rejettez leurs vœux impies, dieux puiſſans ! mais plutôt, s'il eſt poſſible, rectifiez leur eſprit & leur cœur ; ou ſi leur malice eſt incurable, pour-

---

heureux pour la Macédoine qui arrivoient dans la Grece, & dont les Athéniens pouvoient être inſtruits avant les Macédoniens.

(1) Alexandre, auquel Démoſthene fut toujours oppoſé, comme il l'avoit été à Philippe ſon pere. Il le fut auſſi toujours, & avec la même ardeur, à Antipater, ſucceſſeur d'Alexandre. Il périt enfin, victime de ſon amour pour la liberté. Craignant d'être livré par ſes concitoyens à Antipater, qui ne leur accordoit la paix qu'à condition qu'ils lui livreroient Démoſthene, il ſortit de la ville, & ſe retira dans l'iſle de Calaurie. Il s'empoiſonna lui-même, pour ne pas tomber vivant entre les mains du tyran de ſa patrie, qui le pourſuivoit dans ſa retraite. Les Athéniens lui érigerent une ſtatue après ſa mort, & accorderent divers privileges à ſes deſcendans.

ſuivez-les

ſuivez-les eux ſeuls, exterminez-les ſur terre & ſur mer. Pour nous qu'auront épargnés vos ſoins, ne tardez pas à nous délivrer des périls qui nous menacent, accordez-nous le ſalut & la tranquillité.

Succès des deux Harangues.

ESCHINE ſuccomba, & paya de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence, dont la gloire ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiecles. Il commença ſes leçons par lire à ſes auditeurs les deux harangues qui avoient cauſé ſon banniſſement. On donna de grands éloges à la ſienne; mais quand ce vint à celle de Démoſthene, les battemens de mains & les acclamations redoublerent. Ce fut alors qu'il dit ce mot ſi louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival: *Eh! que ſeroit-ce donc ſi vous l'aviez entendu lui-même?*

Au reſte, le vainqueur uſa bien de ſa victoire. Au moment qu'Eſchine ſortit d'Athenes pour aller à Rhodes, Démoſthene, la bourſe à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter une offre ineſpérée, & une conſolation ſolide. Sur quoi Eſchine s'écria: *Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laiſſe un ennemi ſi généreux que je déſeſpere de rencontrer ailleurs des amis qui lui reſſemblent!*

SOMMAIRE
DES HARANGUES
D'ESCHINE ET DE DÉMOSTHENE,
sur les prévarications de l'ambassade.

PHILIPPE, maître d'Olynthe, & assuré de la Thessalie, voyoit ses états bornés au midi par la Phocide, & au nord par le royaume de Cersoblepte. Il trouvoit dans l'une & dans l'autre des alliés d'Athenes, & il ne pouvoit y rien entreprendre sans y attirer des secours plus puissans que ceux qui avoient retardé la prise d'Olynthe. Il vouloit profiter de la premiere impression de terreur que sa victoire avoit jettée dans Athenes, pour engager les Athéniens à conclure un traité où leurs alliés ne fussent pas compris. Il dit à des députés Eubéens, qui étoient venus le prier de régler les affaires de leur isle, qu'il n'étoit pas éloigné de faire la paix avec Athenes, à la satisfaction de tout le monde. Il étoit sûr que ces paroles ne manqueroient pas d'être reportées à cette république. Elles le furent en effet, mais ne produisirent point, pour le moment, ce qu'il en attendoit. Les motifs de vengeance l'emporterent, & firent nommer des députés pour soulever contre lui toute la Grece. Eubulus & Eschine, qui furent depuis tous deux à la tête de la faction macédonienne, étoient alors les plus animés contre Philippe. Eschine passa en Arcadie, & dans une assemblée nombreuse d'Arcadiens, convoquée à Mégalopolis, il leur

fit promettre de prendre les armes contre le roi de Macédoine.

Cependant un riche Athénien, nommé Phrynon, fut pris & pillé par des ſoldats macédoniens, malgré la treve de quinze jours que l'on obſervoit dans toute la Grece pendant la célébration des jeux olympiques; il fut même obligé de payer une rançon pour ſa perſonne. De retour à Athenes, il demanda au peuple qu'on l'envoyât en Macédoine avec un citoyen portant le caractere de député, pour tâcher de ſe faire rendre l'argent de ſon rachat & les effets qui lui avoient été pris. On lui donna Ctéſiphon pour l'accompagner dans ſon voyage, & pour appuyer ſa requête. Philippe les reçut tous deux avec ſon affabilité ordinaire. Il leur dit entre autres choſes, qu'il n'avoit jamais fait la guerre aux Athéniens que malgré lui, qu'il voudroit bien la voir finir. Phrynon & Ctéſiphon, charmés de l'accueil du monarque, ne manquerent pas d'exagérer à leur retour ſes bonnes diſpoſitions pour la république. Le peuple en reçut la nouvelle avec des applaudiſſemens de joie, & paſſa tout d'un coup de la haine la plus violente à une reconnoiſſance exceſſive. On oublia les préparatifs de guerre, & un citoyen, appellé Philocrate, propoſa d'envoyer un héraut & des députés à Philippe, pour découvrir ſes vraies intentions, & lui faire des propoſitions de paix. Le décret de Philocrate fut d'abord combattu, & enſuite confirmé. Quelques Athéniens, dont les parens avoient été pris dans Olynthe, préſenterent leur requête au peuple, qui députa ſur le champ le comédien Ariſtodeme, pour traiter uniquement de la rançon des priſonniers. Ariſtodeme, à ſon retour, rendit compte de ſa commiſſion; & dans ſon rapport, il aſſura que Philippe étoit prêt,

non seulement à faire la paix avec les Athéniens, mais à conclure avec eux un traité d'alliance : il insista sur l'estime particuliere que ce prince avoit pour la république. Le peuple, extrêmement flatté de ce discours, nomma aussitôt des députés pour traiter de la paix & des intérêts respectifs. Il en choisit cinq, qui se désignerent cinq adjoints. Ctésiphon, Philocrate, Phrynon, Iatroclès, Nauficlès, prirent Cimon, Démosthene, Dercylle, Eschine, Aristodeme : on y ajouta Aglaocréon, Ténédien, de la part des alliés. Il seroit trop long de rapporter ce que les députés firent & dirent en Macédoine, & comment ils furent reçus par Philippe. La lecture des deux discours, & sur-tout de celui d'Eschine, instruira suffisamment de ces détails.

Revenu de l'ambassade, Démosthene donna publiquement des éloges à ses collegues ; il proposa de leur décerner une couronne d'olivier, & de les inviter le lendemain à souper au Prytanée. On indiqua deux assemblées pour délibérer sur la paix ; dans la premiere, Eschine contredit Philocrate, qui proposoit de faire la paix avec Philippe sans y comprendre les alliés ; dans la seconde, où il sembla s'être rapproché de ce ministre, & avoir changé de langage, il exhorta les Athéniens à ne pas écouter les orateurs qui les entretenoient des triomphes de leurs ancêtres, & à ne donner de secours à aucun des Grecs, excepté à ceux qui les auroient secourus auparavant. Quoique Démosthene fût bien éloigné d'approuver Eschine & Philocrate, il étoit d'avis de précipiter la conclusion de la paix, de peur que Philippe ne se prévalût des conquêtes qu'il faisoit alors. C'est dans cette même vue que, quand il fut choisi avec Eschine & avec d'autres pour aller donner & recevoir les sermens, il fit porter un

décret, par lequel il étoit ordonné aux députés de joindre au plutôt le roi de Macédoine; mais loin de faire diligence, ſes collegues prirent de longs détours, & n'arriverent à Pella que cinquante jours après leur départ. Pour abréger, les ſermens furent donnés & reçus, & l'on conclut la paix. Revenu à Athenes, Eſchine, ſoit qu'il voulût favoriſer les projets de Philippe, ſoit qu'il eût été trompé lui-même par ce prince, fit aux Athéniens des rapports & leur donna des eſpérances qui les tranquilliſerent ſur le ſort des Phocéens, malgré les proteſtations de Démoſthene. La malheureuſe Phocide fut entièrement détruite, ſes villes ruinées, & ſes habitans diſtribués par bourgades; le roi de Macédoine ſe fit adjuger le titre d'amphictyon, dont les Phocéens furent déclarés déchus. La nouvelle qu'en reçurent les Athéniens, les jetta dans une grande conſternation, & leur fit prendre l'alarme pour eux-mêmes. Eſchine étoit parti une troiſieme fois en ambaſſade vers Philippe; il ſe trouva avec ſes collegues au repas magnifique que donna le monarque pour célébrer ſes victoires. Quoique Démoſthene ne l'ait accuſé d'avoir prévariqué dans la ſeconde ambaſſade, que trois ans après la deſtruction entiere de la Phocide, il paroît néanmoins qu'il s'y étoit diſpoſé bien plutôt, & qu'il en fut empêché par divers obſtacles qu'on ſuſcita pour retarder ſon accuſation.

La harangue qui nous eſt reſtée de lui, & que j'intitule, *Harangue ſur les prévarications de l'Ambaſſade*, n'eſt pas une des moins belles de cet illuſtre orateur. Quoique inférieure pour l'intérêt à celle de la couronne, il me ſemble qu'elle annonce plus d'imagination & de génie. Dans l'une, Démoſthene avoit une excellente cauſe à défendre, & une matiere abondante. On l'avoit attaqué ſur toutes

les parties d'un long miniſtere, où il s'étoit montré auſſi ardent & zélé qu'integre & incorruptible. Dans l'autre, il accuſoit un collegue d'ambaſſade ſur ce qu'il avoit fait en Macédoine, & pour le convaincre il ne pouvoit guere invoquer le témoignage que des autres députés, partiſans de l'accuſé. Il l'attaquoit ſur ce qu'il avoit dit à Athenes, quoique l'on pût abſolument donner aux diſcours d'Eſchine des interprétations favorables. Malgré la ſtérilité & la difficulté du ſujet, le génie fécond de Démoſthene lui préſente une foule de préſomptions qu'il emploie avec un art admirable. Les inductions qu'il tire d'une multitude de faits recueillis de toutes parts, un grand nombre d'objections qu'il prévient & qu'il détruit d'avance, les réflexions générales & les lieux communs qu'il inſere avec adreſſe, les invectives violentes débitées ſans ménagement contre la perſonne de l'accuſé, le ſel de l'ironie & du ſarcaſme qu'il répand ſur lui à pleines mains, le ridicule ou l'odieux qu'il tâche de jetter ſur les citoyens qui ſollicitent en ſa faveur, ſes efforts auprès des juges pour fermer leurs cœurs à la compaſſion ; tous ces moyens & d'autres réunis, compoſent un diſcours varié, intéreſſant, & plus long que celui de la Couronne.

Son plan d'accuſation eſt compliqué & un peu embarraſſé : il attaque réellement les trois ambaſſades, quoiqu'il paroiſſe n'attaquer que la ſeconde ; & il accuſe tous les députés, quoiqu'il ſemble n'accuſer qu'Eſchine. Ses imputations contre celui-ci tombent ſur les faux rapports qu'il a faits, ſur les mauvais conſeils qu'il a donnés, ſur les ordres reçus d'Athenes qu'il n'a pas exécutés, ſur un tems précieux qu'il a perdu, enfin, ſur ce qu'il s'eſt laiſſé corrompre pour tous ces articles : telle eſt la diviſion qu'il annonce, & qu'il ne ſuit pas fort exactement. On ne ſait

guere où placer l'article des mauvais conſeils donnés. Je ne vois dans toute la harangue que deux endroits où il en ſoit queſtion, ſans que la choſe ſoit bien marquée : d'abord, après le retour de la premiere ambaſſade, lorſqu'Eſchine conſeille aux Athéniens de ne pas écouter les orateurs qui les entretenoient des triomphes de leurs ancêtres ; enſuite, après le retour de la ſeconde, lorſqu'il les exhorte à reſter tranquilles, & à ne point s'inquiéter, dans l'eſpérance que tout s'arrangera à leur gré. Démoſthene ne s'attache point non plus à ſuivre l'ordre des tems ; il remonte, en commençant, à celui où Eſchine étoit contraire au roi de Macédoine, où il haranguoit contre ce prince, ſoit à Athenes, ſoit dans d'autres villes de la Grece. De là il paſſe tout d'un coup au retour de la premiere ambaſſade. Avant de parler de ce qui s'eſt paſſé dans le cours de la ſeconde qui renferme la perte d'un tems précieux que Philippe a mis à profit, & le peu d'attention des députés à remplir les ordres d'Athenes & à prévenir le dépouillement de Cerſoblepte, il s'étend ſur les faux rapports qu'a faits Eſchine au retour de cette ſeconde ambaſſade ; rapports qui, ſelon lui, ont perdu les Phocéens & livré à Philippe le paſſage des Thermopyles. C'eſt là l'objet principal de ſon accuſation. Les autres articles ne ſont, pour ainſi dire, qu'effleurés ; il développe celui-ci avec cette éloquence forte, véhémente & rapide, qui lui étoit naturelle : il réfute toutes les objections qu'on pouvoit faire à ce ſujet. Vient après cela ce qui concerne la troiſieme ambaſſade ; de ſorte qu'on eſt étonné de voir arriver en dernier lieu les délits commis dans le cours de la ſeconde, & le procédé généreux de Démoſthene à l'égard des priſonniers athéniens. L'article de la corruption eſt mêlé avec tous les autres dont il eſt inſéparable. L'o-

rateur termine l'expoſition des griefs par une courte récapitulation, d'après laquelle il prétend qu'il eſt impoſſible aux juges d'abſoudre l'accuſé.

Tout le reſte de la harangue offre des obſervations nouvelles & particulieres ſur ce qu'il a déja dit; quelques moyens nouveaux qui lui avoient échappé, ou qu'il n'avoit pu placer dans le corps de ſes preuves; ſes raiſons les plus fortes préſentées pluſieurs fois ſous des jours différens; &, comme je l'ai déja dit, des réflexions générales & des lieux communs, des objections prévenues & détruites, &c.

Dans la harangue d'Eſchine, digne rival de Démoſthene, il y a moins de force & d'élevation, mais plus d'eſprit & de fineſſe, plus d'ordre & de rapidité dans les faits. Il rapporte de ſuite & dans le détail le plus exact, toute l'hiſtoire de la paix conclue avec Philippe, depuis les premieres propoſitions que ce prince en fit faire aux Athéniens, juſqu'après la ruine des Phocéens & le dépouillement de Cerſoblepte, qui ſuivirent la concluſion.

Son exorde eſt des plus adroits, des plus propres à prévenir les juges en ſa faveur, & à les indiſpoſer contre celui qui l'accuſe. Avant d'entrer en matiere & de parcourir les détails, il cherche à décréditer toute l'accuſation, qu'il repréſente comme confuſe & ſe détruiſant elle-même. L'hiſtoire ſuccincte de la détermination à la paix & de la nomination des députés, montre dans Démoſthene un homme qui étoit ami zélé de ce Philocrate dont il prétend qu'Eſchine étoit le complice; un homme qui étoit impatient de faire cette paix qui, à ſon avis, étoit déshonorante. D'après une narration exacte & détaillée de tout ce qui s'eſt paſſé dans le cours de la premiere ambaſſade & au retour, Eſchine eſt un orateur auſſi ſage & auſſi zélé qu'é-

loquent ; Démoſthene eſt un préſomptueux ridicule qui ſe vante de fermer la bouche à Philippe, & qui ne peut dire un mot, qui eſt réduit au ſilence dès qu'il paroît devant ce prince ; c'eſt un envieux, jaloux du mérite d'autrui ; un fourbe, un perfide, qui a joué indignement ſes collegues, & dont par conſéquent les imputations ne méritent aucune créance ; c'eſt un vil flatteur qui fait baſſement ſa cour au roi de Macédoine ; c'eſt un menteur effronté qui avance des faits contradictoires. Fidele à ſon ſyſtême, il agit toujours de concert avec Philocrate, il eſt impatient de conclure la paix, il précipite les choſes d'une façon indécente. Eſchine ſe juſtifie fort au long ſur certains diſcours qu'il avoit tenus à la tribune, & que Démoſthene lui avoit reprochés avec beaucoup de force ; diſcours par leſquels il conſeilloit aux Athéniens de ne pas écouter les orateurs qui les entretenoient des triomphes de leurs ancêtres. Il rappelle les circonſtances dans leſquelles Athenes délibéroit ſur la paix. Des orateurs brouillons & factieux, peu inquiets du ſalut de cette ville, cherchoient à enflammer leurs concitoyens par l'exemple de leurs ancêtres : lui, leur conſeilloit d'imiter la bravoure de leurs ancêtres, mais d'éviter l'imprudence de leurs peres qui avoient perdu la patrie par des guerres témérairement entrepriſes & follement ſoutenues. — Mais il exhortoit à faire la paix avec Philippe, après avoir animé les Grecs contre ce monarque. — Il expoſe les raiſons qu'il a eues de changer. Enfin, dit-il, il faut juger les députés d'après les circonſtances dans leſquelles ils ont rempli leur ambaſſade, & ne pas les rendre reſponſables d'événemens qui ne dépendoient pas d'eux.

Il termine ſa juſtification par les deux articles les plus eſſentiels ; le dépouillement de Cerſoblepte & la ruine

des Phocéens. Par rapport au premier article, il prouve que Démosthene lui-même a exclu Cersoblepte du traité, & que ce prince étoit dépouillé de ses états avant que les députés partissent pour la seconde ambassade. Il se justifie, en passant, d'être parti pour une troisieme, dont il avoit fait une espece de démission pour cause de maladie. Il répond à l'article des Phocéens en détaillant tout ce qui s'est dit & fait dans le cours & au retour de la seconde ambassade. On y voit Démosthene faisant un grand étalage de zele patriotique, portant avec appareil un seul talent pour racheter des prisonniers athéniens, mais refusant de parler pour les vrais intérêts de la patrie, accusant ses collegues devant Philippe, tenant à son audience des discours frivoles, inutiles, & même ridicules, tandis qu'Eschine parle solidement & avec une noble franchise pour les Béotiens & les Phocéens. Revenu à Athenes, il a rendu compte au peuple de ce qu'il avoit dit à Philippe; il n'a rien promis de la part de ce prince; il a rapporté que les Eubéens paroissoient inquiets de leur union subite avec le monarque; il n'a pas empêché Démosthene d'annoncer la vérité: comment l'auroit-il empêché? Démosthene a donné des louanges à ses collegues dans un décret; il a fait en particulier le plus grand éloge de la maniere dont lui Eschine avoit parlé à Philippe.

Dans le reste du discours il détruit d'une façon victorieuse quelques imputations particulieres; celle de la lettre qu'il a, dit-on, composée pour le roi de Macédoine, celle de la femme olynthienne qu'on l'accuse d'avoir insultée dans l'ivresse; celle d'avoir chanté à la table de Philippe; celle d'avoir varié dans le ministere. Il détruit également la preuve tirée de la renommée; il fait plusieurs reproches à Démosthene; il explique les vraies causes de la ruine

des Phocéens qui, loin de le regarder comme l'auteur de leur déſaſtre, ont envoyé des députés pour ſolliciter en ſa faveur ; il parle de ſa famille, de ſes parens & alliés dont il donne une idée avantageuſe ; il rappelle les ſervices qu'il a rendus comme guerrier ; il établit les avantages de la paix par des exemples pris dans les ſiecles précédens, & qui démontrent que la paix fut toujours auſſi utile aux Athéniens que la guerre leur a été nuiſible. Sa péroraiſon eſt des plus touchantes : c'eſt un chef-d'œuvre de pathétique.

Il eſt ſans doute agréable de voir aux priſes deux grands orateurs ; mais ce qui choque & ce qui révolte dans tous deux, ce ſont les injures groſſieres dont ils s'accablent, ce ſont les menſonges impudens qu'ils ſe ſont permis l'un ou l'autre. L'éloquence n'eſt-elle donc faite que pour ſatisfaire la haine ou pour établir des fauſſetés ? On verra dans le premier tome, diſcours préliminaire, des réflexions ſur les invectives & les injures que ſe permettoient les anciens orateurs ; je n'en dirai rien ici : on peut les lire à l'endroit où je les ai miſes, & les appliquer à tous les diſcours où elles peuvent avoir lieu.

Au reſte, les deux harangues ſur les prévarications de l'ambaſſade ont été prononcées, ſous l'archonte Pythodore ou Pythodote, dans la deuxieme année de la CIX Olympiade. Plutarque doute ſi la cauſe a été plaidée en effet, parcequ'Eſchine & Démoſthene n'en font pas mention dans leurs plaidoyers ſur la couronne. Mais il a pu fort bien arriver qu'ils n'en aient pas parlé, l'un, parceque le jugement ne lui avoit pas été favorable ; l'autre, parcequ'il étoit peut-être reſté ſur ſon compte des ſoupçons peu avantageux qu'il craignoit de réveiller : on prétend même qu'il ne fut abſous qu'à la ſollicitation du

miniſtre Eubulus qui jouiſſoit d'un grand crédit dans Athenes.

J'avertis que je n'entreprends pas (la choſe ſeroit impoſſible) de montrer qui, d'Eſchine ou de Démoſthene, dit la vérité dans beaucoup de faits particuliers qu'ils racontent chacun à leur maniere. Il y a beaucoup d'endroits dans les deux harangues, ſur-tout dans celle de Démoſthene, fort obſcurs & fort embrouillés. Je n'ai épargné aucune peine (& je ne puis dire combien cela m'a coûté) pour tout expliquer & tout éclaircir, pour ne rien laiſſer dans ma traduction qui ne préſente un ſens clair & naturel.

HARANGUE
DE DÉMOSTHENE

ſur les prévarications de l'ambaſſade (1).

En voyant dernièrement, ô Athéniens, lorſqu'on travailloit à compoſer ce tribunal, ceux qui vous importunoient déja & vous obſédoient, vous avez pu juger de toutes les intrigues & de tous les reſſorts que mon adverſaire a fait jouer dans cette cauſe. Quant à moi, je ne vous demande en ce jour que ce que votre équité m'accorderoit ſans que je le demande, c'eſt que vous ne préfériez ni la faveur ni les perſonnes aux droits de la juſtice & à la religion du ſerment; mais que vous regardiez ces deux objets comme les deux plus grands intérêts des juges & de la république; & les ſollicitations des protecteurs de l'accuſé, comme autant d'entre-

(1) Dans ma premiere édition, j'avois intitulé les deux harangues de Démoſthene & d'Eſchine, *Harangues ſur la fauſſe ambaſſade*. Quoique ce titre ſoit aſſez vulgaire, j'ai cru devoir le changer, parcequ'il m'a paru rendre mal le grec, préſenter quelque choſe d'obſcur, & même de faux.

priſes de l'iniquité ſur la juſtice, que les loix vous chargent de réprimer loin de les rendre utiles aux coupables.

Un miniſtre qui n'a rien à ſe reprocher, ſe montre toujours prêt à revenir ſur ſes comptes, quoiqu'il les ait déja rendus : Eſchine agit bien différemment. Avant de paroître devant vous, & de juſtifier ſa conduite, il a eu ſoin d'écarter un de ceux qui ſe diſpoſoient à le pourſuivre (1) ; il va par-tout menaçant les autres, & introduit par-là un abus auſſi criant que nuiſible. Car ſi celui qui a géré quelque partie des affaires publiques, vient à bout d'éloigner ſes accuſateurs non par les preuves de ſon innocence, mais par la terreur de ſa perſonne, c'en eſt fait de votre autorité.

Je me flatte de pouvoir convaincre l'accuſé d'avoir commis les délits les plus graves & encouru les denieres peines : malgré cette confiance, je vous l'avouerai, Athéniens, il me reſte une inquiétude, c'eſt que toutes les cauſes portées à votre tribunal me paroiſſent dépendre encore plus de la

(1) Il eſt queſtion ici de Timarque, un des accuſateurs d'Eſchine, que celui-ci avoit fait condamner comme s'étant livré à des vices infâmes : or, tout homme condamné pour ce ſujet étoit diffamé, & ne pouvoit plus parler en public. Nous avons le diſcours d'Eſchine contre Timarque : je l'ai traduit, & placé à la fin du ſecond volume.

circonſtance que du fond des cauſes mêmes ; & je tremble que le tems qui s'eſt écoulé depuis l'ambaſſade (1), ne vous ait fait oublier les prévarications que je pourſuis, ou ne vous ait familiariſés avec elles.

Il eſt pour vous cependant un moyen facile de prononcer ſelon la juſtice, c'eſt d'examiner avec attention les articles ſur leſquels on doit demander compte à un député ; je veux dire, de conſidérer premièrement les rapports qu'il a faits, ſecondement les conſeils qu'il a donnés, en troiſieme lieu les ordres qu'il a reçus, enfin l'emploi qu'il a fait du tems, & de voir après cela ſi à tous ces égards il s'eſt montré incorruptible. Et pourquoi cet examen ? le voici. Vous ne pouvez délibérer ſur les affaires que d'après le rapport qu'on vous fait : s'il eſt fidele, vous prenez un bon parti ; s'il eſt faux, vous en prenez néceſſairement un mauvais. Pour les conſeils, vous ſuivez de préférence ceux d'un député, le ſuppoſant plus inſtruit qu'un autre des objets qu'il a traités dans ſon ambaſſade. Il ne doit donc pas être convaincu de vous avoir donné

(1) J'ai déja remarqué dans le ſommaire, qu'on avoit ſans doute ſuſcité divers obſtacles pour retarder l'accuſation de Démoſthene, & qu'il s'étoit écoulé trois ans depuis la ruine des Phocéens qui ſuivit de près l'ambaſſade.

des conſeils pernicieux ou peu dignes de vous. Quant aux divers ordres dont vous avez pu le charger, & ſur-tout ceux que vous avez formellement exprimés, il faut qu'il les ait fidelement remplis. Pourquoi encore demander compte du tems ? C'eſt, Athéniens, que le ſort des plus grandes affaires dépend preſque toujours du moment : or ſi, pour l'intérêt des ennemis, on laiſſe paſſer ce moment déciſif, on ne le retrouve plus quoi qu'on faſſe. Quant au déſintéreſſement, recevoir des préſens pour nuire à la patrie, le crime eſt affreux, ſans doute, & mérite toute votre indignation. Le légiſlateur toutefois, ſans déſigner cette circonſtance, défend en général de recevoir des préſens ſous aucun prétexte ; perſuadé, ce ſemble, que quiconque a pu en accepter, ne pourra plus juger avec droiture des intérêts de l'état.

Si donc je convaincs Eſchine (1) d'avoir trompé le peuple par de faux rapports, de l'avoir empêché d'apprendre de moi la vérité, de vous avoir conſeillés contre vos intérêts, de n'avoir exécuté aucun de vos ordres, d'avoir conſumé un tems précieux pendant lequel la république a perdu des occaſions

(1) C'eſt la diviſion du diſcours, que Démoſthene ne ſuit pas exactement, comme je l'ai déja obſervé, mais qui ſe trouve remplie dans toute l'étendue de ſa harangue.

eſſentielles ;

eſſentielles ; enfin ſi je démontre que pour tous ces articles il a partagé avec Philocrate le prix & le ſalaire de la trahiſon, condamnez-le, & faites-lui ſubir une peine proportionnée aux délits. Mais ſi je ne prouve pas ce que j'avance, je dis même tout ce que j'avance, regardez-moi comme un délateur odieux, & renvoyez l'accuſé abſous.

Quoique j'aie à relever dans Eſchine, outre ceux que je viens d'annoncer, beaucoup d'autres griefs capables de lui attirer la haine générale, je commencerai, Athéniens, par vous rappeller, ce que la plupart de vous n'ont pas oublié, quel ſyſtême il ſuivit d'abord dans le miniſtere, & quels diſcours il tenoit à la tribune contre Philippe ; afin de vous prouver que ce ſont principalement les premieres démarches & les premieres harangues de ce miniſtre qui le convainquent de corruption.

C'eſt lui qui le premier des Athéniens, comme il vous le diſoit alors, s'apperçut que Philippe en vouloit aux Grecs, & qu'il corrompoit quelques uns des principaux d'Arcadie ; c'eſt lui qui, ſecondé par Iſchandre, acteur en ſecond ſous Néoptoleme (1), inſtruiſoit là-deſſus, tantôt le ſénat, tantôt

(1) Néoptoleme, comédien fameux. Iſchandre, autre comédien, qui jouoit les ſeconds rôles ſous Néoptoleme. Il y avoit trois ſortes de comédiens ; ceux qui jouoient les

le peuple, & vous perſuadoit d'envoyer par-tout des députés, pour qu'on vînt ici de toutes parts délibérer ſur la guerre contre le roi de Macédoine; c'eſt lui qui, à ſon retour d'Arcadie, vous rapporta les longs & magnifiques diſcours qu'il diſoit avoir débités pour vous à Mégalopolis, dans une aſſemblée nombreuſe, contre Hiéronyme, orateur dévoué à Philippe; c'eſt lui enfin qui expoſoit le tort que faiſoient à leur patrie & à toute la Grece, ceux qui ſe laiſſoient corrompre & recevoient l'or du prince. Telle étoit d'abord ſa conduite dans le mi-

---

premiers rôles, auxquels les autres étoient comme ſubordonnés, *protagoniſtai;* ceux qui jouoient les ſeconds rôles, *deuteragoniſtai;* ceux qui jouoient les troiſiemes rôles, *tritagoniſtai*. Il y en a qui prétendent qu'Iſchandre n'étoit pas acteur; que ces mots, *acteur en ſecond ſous Néoptoleme*, doivent ſe prendre dans un ſens métaphorique, c'eſt-à-dire, qui travailloit en ſecond ſous Néoptoleme, qui ſecondoit Néoptoleme lorſqu'il agiſſoit pour l'état & au nom de l'état. Au reſte, on voit par cet endroit, & par d'autres, que les comédiens n'étoient pas exclus de l'adminiſtration des affaires publiques. = *D'envoyer par-tout des députés*, le peuple d'Athenes nomma des députés pour ſoulever toute la Grece contre Philippe. Eſchine, entre autres, partit en Arcadie. Il aſſembla dix mille Arcadiens, & leur fit promettre de porter les armes contre le roi de Macédoine. Hiéronyme, Arcadien, éleve d'Iſocrate, lui oppoſa en vain ſon éloquence.

niſtere, & les garans qu'il donnoit de ſa façon de penſer.

Lors donc qu'Ariſtodeme (2), Néoptoleme, Ctéſiphon, & d'autres encore qui n'avoient apporté de Macédoine que des paroles trompeuſes, vous eurent perſuadé d'envoyer à Philippe des députés pour la paix, vous nommâtes entre autres Eſchine non comme un ami du monarque, capable de lui vendre vos intérêts, mais comme un homme sûr qui pourroit obſerver les démarches de ſes collegues : les diſcours qu'il avoit tenus & la haine qu'il portoit au prince, devoient vous donner de lui cette idée avantageuſe. Il vint donc me trouver, il me propoſoit de nous réunir dans le cours de la députation, & m'exhortoit à rompre de concert les deſſeins de l'odieux & impudent

(1) Ariſtodeme, comédien de profeſſion, qui ſe mêloit auſſi du gouvernement. = *Ctéſiphon*, citoyen d'Athenes, recommandable par ſon âge & par ſon expérience. Je ne crois pas que ce ſoit le même qui ait propoſé dans un décret de décerner une couronne d'or à Démoſthene, à un orateur qui le traite aſſez mal dans ce diſcours. = *Philocrate*, dont il eſt parlé un peu plus bas, eſt aſſez connu par cette harangue & par d'autres : il eſt ſingulier qu'Eſchine & Démoſthene ſe reprochent mutuellement, ici & ailleurs, d'avoir été aſſociés à ce Philocrate qui ſelon le témoignage de tous deux, s'étoit rendu mépriſable par ſa conduite.

Philocrate ; de ſorte, Athéniens, que juſqu'à notre retour de la premiere ambaſſade, je n'avois pas le moindre ſoupçon qu'il eût été gagné, ni qu'il ſe fût vendu.

En effet, outre ces premiers diſcours dont je parlois tout-à-l'heure, il prit la parole dans la premiere des deux aſſemblées où vous deviez délibérer ſur la paix ; & tel fut ſon début, dont je me rappelle encore les propres termes : « Je crois, Athé-« niens, vous diſoit-il, que quand Philocrate au-« roit long-tems réfléchi ſur le moyen le plus « propre à empêcher la concluſion de la paix, il « n'auroit pu en trouver de meilleur que ſon dé-« cret ; pour moi, tant qu'il reſtera un Athénien, « je ne vous conſeillerai jamais une pareille paix : « toutefois, je dis qu'il faut faire la paix ». Tel fut ſon début auſſi précis que raiſonnable. Il avoit tenu ce langage la veille, en préſence du peuple ; le lendemain, lorſqu'il étoit queſtion de confirmer la paix, j'appuyai le décret des alliés (1), & je prenois des meſures pour qu'on la fît aux conditions

(1) Pluſieurs alliés d'Athenes y avoient envoyé des députés pour délibérer avec les Athéniens ſur la paix qu'on vouloit conclure. Le diſcours d'Eſchine nous apprend ce que diſoit le décret qu'ils porterent dans cette occaſion. Il parle encore, dans ſa harangue ſur la couronne, d'un décret des alliés au ſujet de la paix. Avoient-ils porté

les plus avantageuſes ; vous étiez de mon avis, & vous ne vouliez pas même entendre le mépriſable Philocrate : Eſchine, qui vouloit favoriſer les vues de ce miniſtre, ſe leve, monte à la tribune, & prononçant ces diſcours horribles pour leſquels il devroit mourir mille fois, il oſe dire, grands dieux ! que vous ne deviez point ſonger à vos ancêtres, ni écouter les orateurs qui vous rappelloient leurs combats & leurs victoires ; qu'il porteroit un décret, en forme de loi, ſelon lequel on ne devoit ſecourir que ceux des Grecs qui vous auroient ſecourus les premiers. Le malheureux ! l'impudent ! il parloit de la ſorte à la face & ſous les yeux des députés de la Grece (2), des députés que vous aviez fait venir d'après ſon avis, avant qu'il ſe fût vendu.

Je vous montrerai par la ſuite comment il perdit

---

pluſieurs décrets ? ou l'orateur cite-t-il différens articles du même décret ? c'eſt ce que nous ne pouvons décider.

(1) *Des députés de la Grece*, c'eſt-à-dire, des députés envoyés par les peuples de la Grece autres que les alliés des Athéniens, par les peuples chez leſquels les Athéniens, avant qu'on fût déterminé à faire la paix avec Philippe, avoient envoyé des députés pour les exhorter à défendre la liberté de la nation contre ce prince. Eſchine ſemble prouver avec aſſez de force, qu'il étoit impoſſible que ces députés fuſſent préſens lorſqu'on délibéroit ſur la paix, & lorſque lui Eſchine parloit à la tribune dans la circonſtance que rappelle Démoſthene.

un tems précieux, quand vous l'eûtes nommé pour aller prendre les ſermens, comment il ruina les affaires de la république, & comment il devint mon ennemi par la ſeule raiſon que je m'oppoſois à ſes deſſeins : écoutez auparavant ce qui a ſuivi le retour de cette ſeconde ambaſſade dont je lui fais rendre compte aujourd'hui.

Revenus de Macédoine, où, loin d'avoir trouvé rien de ce qu'on vous avoit annoncé, ni de ce qu'on vous avoit fait eſpérer pour vous perſuader de faire la paix, nous avions vu au contraire qu'on nous avoit joués en tout, & que pluſieurs de nos collegues, agiſſant contre votre décret (1), avoient vendu de leur côté ce qui étoit en leur pouvoir ; revenus, dis-je, de notre ambaſſade, nous nous rendîmes au ſénat (tout le monde peut atteſter ce que je vais dire, puiſque la ſalle étoit pleine) : je pris donc la parole, j'expoſai la vérité même, & je me plaignis des coupables. Après avoir parlé d'abord de ces belles eſpérances que Ctéſiphon & Ariſtodeme avoient rapportées de Macédoine, venant enſuite aux diſcours qu'Eſchine avoit tenus pendant les négocia-

(1) Décret porté par Démoſthene, qui ordonnoit aux députés de joindre au plutôt Philippe. Peut-être cependant s'agit-il d'un autre décret qui marquoit aux députés ce qu'ils devoient dire & faire dans leur ambaſſade.

tions de la paix, j'arrivai aux fautes dans leſquelles on avoit jetté la république, & quant aux autres objets (j'entendois les Phocéens (1) & les Therpyles), je donnai le conſeil de ne pas les abandonner, de ne pas nous expoſer au même inconvénient, de ne pas nous laiſſer conduire d'eſpérances en eſpérances, de promeſſes en promeſſes, dans l'abîme d'où nous ne pourrions plus ſortir : le ſénat applaudit à mes réflexions. Lorſqu'on tint l'aſſemblée du peuple où il falloit vous rendre compte, Eſchine prévenant ſes collegues, s'empara de la tribune. Au nom des dieux, Athéniens, rappellez-vous les faits dont je parle, & apprenez ce qui a perdu & ruiné entièrement vos affaires. Bien loin de dire un mot de ce qui s'étoit fait dans l'ambaſſade, ou

(1) Phocéens, peuple de la Grece, qui habitoit les environs du temple de Delphes. Ils avoient profané des terres conſacrées à Apollon. Ils ſe ſouleverent contre le décret des amphictyons, qui les déclaroit ſacrileges, & qui les condamnoit à une groſſe amende. C'eſt ce qui cauſa la guerre de Phocide, ſi connue ſous le nom de *guerre ſacrée*. Les Thébains s'étoient montrés les plus ardens à pourſuivre la condamnation ; ils furent attaqués par les Phocéens. La longueur de la guerre épuiſa les deux partis, & ſur-tout les Thébains, qui furent réduits à implorer le ſecours du roi de Macédoine. Philippe ne pouvoit ſoumettre la Phocide qu'en ſe rendant maître des Thermopyles. Pour cela il falloit amuſer les Béotiens qui pou-

de parler de ce que j'avois dit dans le ſénat, & d'en conteſter la vérité, cet orateur tint de ſi beaux diſcours, il annonça tant & de ſi grands avantages, qu'il vous ſéduiſit tous. Il avoit perſuadé à Philippe, diſoit-il, de conſulter uniquement les intérêts d'Athenes pour ce qui regardoit les amphictyons (1) & pour tous les autres articles. Il rapportoit en ſubſtance tout ce qu'il avoit dit au prince en beaucoup de paroles pour l'animer contre Thebes, & comptoit que, grace à ſon ambaſſade, vous apprendriez dans deux ou trois jours, ſans ſortir de vos murs, ſans prendre les armes, ſans vous inquiéter de rien, que Thebes ſeule étoit aſſiégée, & qu'on ne touchoit pas au reſte de la Béotie; que Theſpies & Platée étoient rétablies; que l'argent étoit rendu au dieu de Delphes, non par les Pho-

---

voient lui livrer ce paſſage; il falloit endormir les Athéniens qui avoient une flotte aux environs, & qui d'ailleurs, mortels ennemis de Thebes, favoriſoient les Phocéens leurs alliés. Il en vint à bout, en faiſant croire aux uns qu'il avoit envie de rétablir les villes de Béotie que les Thébains avoient détruites, & en trompant les autres par de belles eſpérances qui les engagerent à reſter tranquilles.

(1) C'eſt-à-dire, pour ce qui regardoit les informations qu'il falloit faire contre ceux qui avoient pillé le temple de Delphes; car c'eſt là ce que les amphictyons avoient à cœur.

céens, mais par les Thébains qui avoient médité l'invaſion du temple (1); que lui-même avoit prouvé au monarque qu'avoir médité ce ſacrilege étoit un auſſi grand crime que de l'avoir exécuté; que les Thébains, informés de ce propos, avoient mis ſa tête à prix; qu'en paſſant par l'Eubée, quelques habitans de cette iſle lui avoient témoigné leurs inquiétudes & leurs alarmes ſur votre alliance avec Philippe. Nous ſommes informés, diſoient ces Eubéens, des conditions auxquelles vous avez fait la paix avec le roi de Macédoine; nous n'ignorons pas que ſi vous lui avez cédé Amphipolis, il s'eſt engagé à vous livrer l'Eubée. Enfin, ajouta

(1) Suivant Ulpien, les Thébains & les Phocéens avoient eu guerre originairement pour une campagne ſituée ſur les bords de la mer; les Thébains alors avoient médité de s'emparer des richeſſes du temple de Delphes; de ſorte que les Phocéens n'avoient fait qu'exécuter ce qu'ils avoient médité avant eux. C'eſt là, ſuivant lui, ce qui fonde le raiſonnement que Démoſthene met dans la bouche d'Eſchine. = Plus bas, *avoient mis ſa tête à prix*, en grec, *avoient fait publier par le héraut une ſomme d'argent contre lui*, c'eſt-à-dire, avoient fait promettre une ſomme d'argent à quiconque le tueroit. = *Qu'en paſſant par l'Eubée.* Eubée, iſle de la mer Egée, qui n'étoit ſéparée de l'Attique que par un détroit fort peu large. Philippe & les Athéniens firent diverſes tentatives pour s'en emparer. Philippe s'en rendit enfin le maître, & s'en ſer-

Eſchine, j'ai réglé un autre objet (c'étoit Orope qu'il déſignoit à mots couverts), mais je ne veux pas encore en parler à cauſe de l'envie que me portent à préſent quelques uns de mes collegues.

Ayant donné par ce rapport une haute opinion de ſon mérite, jugé par vous un grand homme d'état, un perſonnage extraordinaire, il deſcend de la tribune avec une gravité impoſante. J'y monte après lui, je proteſte de mon ignorance ſur tout ce qu'il venoit de dire, & j'entreprens de vous expoſer une partie du rapport que j'avois fait au ſénat. Philocrate & lui crioient autour de moi, l'un à droite, l'autre à gauche, me coupoient la parole, & m'accabloient de leurs froides railleries. Vous, Athéniens, vous n'en faiſiez que rire; vous refuſiez de m'entendre, & ne vouliez croire que ce qu'Eſchine vous avoit annoncé. Et cela étoit bien naturel. Qui de vous, en effet, plein de ſi belles eſpérances, eût écouté un orateur qui cherchoit à les détruire, & attaquoit la conduite de ceux-mêmes qui en repaiſſoient votre crédulité. Tout le reſte alors n'étoit rien, ſans doute, au prix de ce

---

vit comme d'une vaſte citadelle pour tenir Athenes en reſpect. = Plus bas, Orope, ville ſur les confins de la Béotie & de l'Attique: les Thébains l'avoient enlevée aux Athéniens, qui auroient bien voulu la recouvrer.

qu'ils vous faiſoient attendre. Contredire des hommes qui avoient ſervi ſi admirablement la république, à ce qu'on croyoit, c'étoit vous fatiguer mal-à-propos, c'étoit jalouſie pure.

Mais pourquoi rappellé-je aujourd'hui ces faits, & ſuis-je entré d'abord dans ces détails ? voici Athéniens, ma principale raiſon. C'eſt pour qu'aucun de vous m'entendant blâmer aujourd'hui ce qui s'eſt fait alors, ne me trouve étrange & peu croyable, ne s'étonne & ne s'écrie : Que ne nous parliez-vous plutôt ? que ne nous inſtruiſiez-vous dans le tems ? mais pour que chacun ſe rappellant & les belles promeſſes avec leſquelles les traîtres, dans chaque occaſion, fermoient la bouche à quiconque vouloit parler, & les eſpérances magnifiques dont Eſchine vous amuſoit, ſente que ce ſont ces promeſſes & ces eſpérances qui vous ont ſéduits, & qui, entre autres préjudices, vous ont empêché d'entendre la vérité ſur-le-champ & dans le moment convenable. Telle eſt la premiere, la principale raiſon qui m'a fait entrer dans ces détails. J'ai voulu en ſecond lieu, & cette raiſon n'eſt pas moins importante, qu'après vous être rappellé quels principes ſuivoit Eſchine avant qu'il ſe fût laiſſé entamer par les préſens, & combien d'abord il étoit en garde contre Philippe, vous puſſiez conſidérer ſon attachement ſubit à ce prince & la con-

fiance qu'il lui témoigna bientôt. Enfin, ſi tout ce que ce miniſtre annonçoit s'eſt réaliſé, & ſi nos affaires ſont devenues meilleures, croyez qu'il a agi avec droiture & pour les intérêts de la république : mais s'il eſt arrivé tout le contraire de ce qu'il nous diſoit, & ſi de tous ſes beaux diſcours il ne nous eſt revenu que de la honte & des périls, ſachez que la vraie cauſe de ſon changement ſoudain eſt un vil intérêt qui lui a fait vendre la vérité à prix d'argent.

Mais puiſque je ſuis tombé ſur cet article, je vais vous dire, avant tout, comment on vous a diſtraits des affaires de la Phocide. Et que nul de vous, Athéniens, d'après l'importance des événemens, ne croie que j'impute à Eſchine des maux qui étoient au-deſſus de ſes forces ; mais qu'il voie que tout homme que vous auriez placé dans le même poſte & rendu maître des conjonctures, que tout homme, dis-je, qui ſe vendant aux ennemis, eût voulu vous tromper & vous ſéduire, auroit fait autant de mal que ce traître. Car ſi dans l'adminiſtration de vos affaires, vous employez quelquefois des hommes mépriſables, les intérêts des peuples qui vous ſont confiés ne le ſont pas ; il s'en faut beaucoup. D'ailleurs, c'eſt bien Philippe qui, ſelon moi, a perdu les Phocéens ; mais les députés l'ont ſecondé. Enfin, il faut examiner ſi

les députés de propos délibéré ont ruiné les Phocéens en tout ce qui dépendoit de leur miniſtere, & non, ſans doute, ſi Eſchine eût pu perdre la Phocide ſeul & par lui-même. Greffier, prenez le décret rendu par le ſénat ſur mon rapport, prenez auſſi la dépoſition du citoyen qui l'a porté. On verra, par ces deux pieces, qu'on ne peut dire que je cherche aujourd'hui, après m'être tu alors, à ſéparer ma cauſe de celle de mes collegues; mais que j'ai lu dans l'avenir, que j'ai accuſé les députés ſur-le-champ, & que le ſénat, à qui il me fut permis d'expoſer la vérité, ne fit d'eux aucun éloge, ne les invita point au Prytanée; affront qui, depuis que la ville exiſte, n'a été fait à aucun député, pas même à ce Timagoras (1) condamné à mort par le peuple, mais qu'ont eſſuyé de nos jours les citoyens chargés de conclure la paix. Greffier, liſez d'abord la dépoſition & enſuite le décret.

On lit la dépoſition & le décret.

Ici on ne voit ni éloge, ni invitation au Prytanée de la part du ſénat pour les députés. Si Eſchine

(1) Les Thébains, vainqueurs à Leuctres, étoient devenus fort puiſſans. Pluſieurs peuples de la Grece, jaloux ou alarmés de leur pouvoir naiſſant, s'étoient ligués pour en arrêter les progrès. Ils avoient député à Artaxerxès Mnémon, alors roi de Perſe, pour l'engager à en-

prétend le contraire, qu'il le prouve, & je deſcends de la tribune : mais il ne le pourroit. Si donc nous avons tous tenu la même conduite dans l'ambaſſade, le ſénat étoit fondé à nous traiter tous avec la même rigueur, puiſqu'alors nous aurions tous été également coupables. Mais ſi les uns ont agi avec droiture, & les autres avec perfidie, il eſt probable que les citoyens corrompus auront fait participer à l'affront les citoyens integres. Comment donc diſtinguer le député perfide ? la choſe eſt facile. Rappellez-vous quel eſt celui qui au retour ſe plaignit de tout ce qui s'étoit fait dans l'ambaſſade. Le prévaricateur, ſans doute, n'avoit beſoin que de ſe taire, de laiſſer couler le tems, & d'éviter de rendre compte de ſes actions ; au lieu qu'en ſe taiſant, le plus integre de vos députés eût paru avoir trempé dans les menées odieuſes de ſes collegues,

---

trer dans leur ligue. Les Thébains députerent de leur côté Pélopidas, qui fut très bien reçu du monarque, & lui perſuada tout ce qu'il vouloit. Timagoras, un des députés d'Athenes, avoit paru ne pas s'éloigner des vues de Pélopidas. Le prince lui avoit fait bon accueil & l'avoit comblé de préſens. A ſon retour il fut accuſé par Léon, ſon collegue, & condamné à mort par le peuple. Il y a toute apparence qu'il ne fut pas accuſé en arrivant, & que, ſuivant l'uſage, il fut invité avec ſon collegue à ſouper au Prytanée.

& eût autoriſé les ſoupçons par ſon ſilence. Or c'eſt moi qui au retour me ſuis élevé contre les autres ; aucun d'eux n'a oſé m'attaquer.

Le ſénat avoit donc porté ſon décret : le peuple s'aſſemble ; Philippe étoit déja maître des Thermopyles ; & c'eſt là la premiere prévarication que je reproche à nos traîtres, de lui avoir livré un paſſage auſſi important, de n'avoir pas averti lorſque vous pouviez délibérer & agir en conſéquence de vos délibérations, & d'être cauſe que vous n'ayez appris la marche de Philippe qu'avec ſon arrivée, & au moment où il n'étoit plus poſſible de vous donner un bon avis. Ce n'eſt pas tout ; dans l'aſſemblée, on ne vous lut pas le décret du ſénat, vous ne sûtes pas même qu'il exiſtoit. Eſchine, monté à la tribune, vous tenoit les diſcours que je rapportois tout-à-l'heure : il avoit perſuadé Philippe, & vous annonçoit de ſa part un nombre infini de grands avantages ; c'étoit pour cela, diſoit-il, que les Thébains avoient mis ſa tête à prix. Vous donc que la marche de Philippe avoit d'abord effrayés, & qui en vouliez aux députés d'avoir négligé de vous prévenir, vous vous radoucîtes dans l'eſpérance que tout s'arrangeroit à votre gré ; vous ne voulûtes m'écouter ni moi ni aucun autre. Après cela, on vous lut une lettre qu'Eſchine

avoit compoſée à notre inſu (1), & qui ne contenoit viſiblement que l'apologie des députés prévaricateurs. Philippe, en effet, vous marque que c'eſt lui qui a empêché vos députés de ſe rendre dans les villes grecques dont ils devoient recevoir le ſerment, qu'il les a retenus pour travailler avec lui à la réconciliation des habitans d'Ale avec ceux de Pharſale. Il ſe charge enfin de tous leurs délits, & les prend ſur ſon compte. Quant aux Phocéens & aux Theſpiens, & à tout ce qu'Eſchine vous annonçoit, il n'en fait nulle mention. Et en cela il avoit ſes vues. Il prend ſur lui la faute des députés, qui méritoient d'être punis pour avoir manqué de remplir vos ordres portés dans le décret; c'eſt lui qui ſe charge de cette faute, lui, ſans doute, qui n'avoit à craindre aucune punition de votre part.

---

(1) Démoſthene prétend qu'Eſchine avoit eu des entretiens ſecrets avec Philippe, & qu'il lui avoit compoſé la lettre dont il eſt ici queſtion. = *Ale*, ville de Theſſalie, étoit en guerre avec Pharſale. Philippe la prit & la livra aux Pharſaliens. = *Theſpiens*, habitans de Theſpies, ville de Béotie, détruite par les Thébains, Les Athéniens en deſiroient le rétabliſſement, ainſi que de Platée, auſſi détruite par les mêmes Thébains. = *Portés dans le décret.* Décret qui marquoit aux députés ce qu'ils avoient à dire & à faire dans leur ambaſſade.

Mais

Mais les promeſſes par leſquelles il vouloit vous ſéduire & vous ſurprendre, c'eſt Eſchine qui les annonce, afin que par la ſuite vous n'euſſiez aucune plainte à faire du roi de Macédoine, ne trouvant ni dans ſa lettre ni dans ſes autres écrits aucune trace de ces promeſſes. Greffier, liſez la lettre compoſée par Eſchine & envoyée par Philippe; & vous, Athéniens, voyez ſi les choſes ſont telles que je les expoſe. Liſez.

On lit la lettre de Philippe.

Vous entendez la lettre, Athéniens, vous voyez combien elle eſt obligeante & flatteuſe (1). Pour l'article des Thébains, ou celui des Phocéens, ou les autres qu'Eſchine a annoncés, pas un mot. Non, il n'y a rien de ſincere dans la lettre de Philippe; & vous en allez juger par vous-mêmes. *Il a retenu*, dit-il, *les députés pour réconcilier les habitans d'Ale*; & toute la réconciliation qu'ont obtenue ces malheureux, c'eſt qu'ils ont été chaſſés de leur pays, & que leur ville a été détruite. Lui

(1) Il y a toute apparence par ce qui ſuit, que ces paroles de l'orateur ſont ironiques. Philippe, probablement, avoit écrit aux Athéniens à peu près en ces termes: Examinez vous-mêmes, Athéniens, dites-moi en quoi je pourrois vous obliger, car j'en cherche les occaſions. C'eſt là ce que Démoſthene appelle enſuite faire des offres vagues de ſervices.

qui cherche en quoi il pourroit vous obliger, ne marque pas même avoir eu la penſée de relâcher vos priſonniers. On vous a déja atteſté, Athéniens, & l'on vous atteſtera encore que j'avois emporté avec moi un talent à deſſein de les racheter. C'eſt pour me ravir l'honneur de cette généroſité, qu'Eſchine a engagé le monarque à vous faire des offres vagues de ſervices. Mais voici ce qu'il y a de plus fort. Philippe, dans ſa premiere lettre (1) que nous vous avons remiſe, vous mandoit qu'il vous auroit expliqué clairement tout ce qu'il vouloit faire pour vous, s'il eût été sûr que vous fiſſiez alliance avec lui: l'alliance s'eſt faite; & il dit qu'il ne ſait pas en quoi il pourroit vous obliger. Comment? il ne le ſait pas, après ce qu'il vous a écrit lui-même! Il le ſauroit, ſans doute, s'il ne vous eût pas joués.

Pour preuve que Philippe a vraiment écrit dans ſa premiere lettre ce que je dis, greffier, prenez la lettre, & liſez à l'article dont je parle. Liſez.

Le greffier lit.

Ainſi, avant d'obtenir la paix, il déclare que ſi on y joint l'alliance, il marquera ce qu'il doit

(1) Cette premiere lettre eſt ſans doute celle que Philippe avoit remiſe aux députés dans leur premiere ambaſſade.

faire pour la république ; & quand il a obtenu l'une & l'autre, il dit ne ſavoir pas en quoi il pourroit vous obliger. Si vous le lui dites, vous, il répondra qu'il ne fera rien qui puiſſe compromettre ſa gloire ; ayant recours à des paroles vagues, afin que ſi vous venez à vous expliquer ſur ſes offres, il ait une défaite toute prête. On pouvoit dans le tems dévoiler ces traits de la politique du prince, & beaucoup d'autres ; on pouvoit vous inſtruire & vous empêcher d'abandonner les affaires, ſi les vaines promeſſes au ſujet de Theſpies, de Platée, de l'humiliation prochaine des Thébains, ne vous euſſent dérobé la vérité. Cependant, ſi l'on ne vouloit que vous amuſer & vous tromper par de vaines paroles, on avoit raiſon de vous annoncer l'humiliation des Thébains comme prochaine : mais ſi elle étoit véritablement réſolue, il falloit en garder le ſecret. En effet, ſi dans la poſition où ils ſe trouvoient, les Thébains ne gagnoient rien à prévoir l'orage, comment n'en ont-ils pas été accablés ? S'ils ne l'ont conjuré que parcequ'ils l'ont prévu, qui eſt-ce qui en a parlé ? n'eſt-ce pas Eſchine ? Mais le projet n'étoit pas de les humilier ; Eſchine ne le vouloit ni ne l'eſpéroit. Auſſi ne lui fais-je pas un crime de ce qu'il a dit ; il devoit vous amuſer de vaines paroles, fermer tout accès à la vérité, vous engager

à reſter tranquilles, & faire paſſer un décret (1) propre à cauſer la perte des Phocéens. C'étoit là le but de toutes ces harangues, de toutes ces promeſſes magnifiques qui vous ont ſéduits. Moi qui étois préſent, qui en connoiſſois le faux, & qui le connoiſſois d'après les raiſons que je vais vous dire : d'abord, lorſque Philippe alloit jurer la paix, nos traîtres annoncerent que les Phocéens étoient exclus du traité, article qu'il falloit néceſſairement omettre, ſi on vouloit réellement leur ſalut; enſuite, ce n'étoit point Philippe dans ſa lettre, ni ſes députés, qui vous faiſoient les promeſſes, mais Eſchine : jugeant donc par-là de leur peu de ſincérité, je montai à la tribune, & j'eſſayai de vous détromper. Sur votre refus de m'entendre, je m'arrêtai, je proteſtai ſeulement (rappellez-vous le fait, au nom des dieux) je proteſtai contre tous les rapports faits par Eſchine, je déclarai que je ne ne croyois pas à ces grands avantages, j'ajoutai même que je ne les eſpérois pas. Comme vous parûtes choqués de ce dernier mot; Eh bien! Athéniens, vous diſois-je, ſi ce qu'annoncent mes collegues ſe réaliſe, accordez-leur, à mon excluſion, des éloges, des honneurs & des couronnes;

(1) C'eſt un décret de Philocrate, dont il va être queſtion tout à l'heure.

s'il arrive tout le contraire, marquez-leur votre indignation : je me retire. Pas encore, dit Eſchine ; reſtez un moment : mais au moins n'allez pas vous attribuer par la ſuite ce qu'annoncent vos collegues. Non, lui dis-je, je ſerois dans mon tort. Philocrate ſe levant après lui, débute avec cette indécence : Athéniens, ne ſoyez pas ſurpris que Démoſthene & moi nous ne penſions pas de même, il boit de l'eau, je bois du vin. Ce début vous fit rire. Mais conſidérez le décret qu'il donna enſuite à lire au greffier. La lecture, il eſt vrai, en eſt agréable ; mais ſi on examine le tems où il a été porté, on verra qu'Eſchine & Philocrate n'ont eu d'autre but que de livrer pieds & mains liés les Phocéens à Philippe. Greffier, liſez le décret.

On lit le décret.

Vous voyez, Athéniens, combien ſont flatteuſes & meſurées les expreſſions du décret ; vous voyez qu'on y ſtipule la paix & l'alliance en faveur de Philippe & de ſes deſcendans, & qu'on lui fait un mérite d'avoir promis de nous ſatisfaire. Mais il n'avoit rien promis, & tant s'en faut, qu'au contraire il mande qu'il ne ſait pas en quoi il pourroit nous obliger ; c'étoit Eſchine qui avoit parlé & promis pour lui. Philocrate vous trouvant tout diſpoſés par les belles paroles de cet orateur, annonce dans ſon décret que, ſi les Phocéens ne ſe

prêtoient à ce qui étoit convenable & ne livroient le temple aux amphictyons, le peuple d'Athenes feroit marcher des troupes contre les oppoſans. Ainſi, Athéniens, profitant du moment où reſtés chez vous, vous ne vous étiez pas tranſportés ſur les lieux, où les Lacédémoniens s'étoient retirés parcequ'ils s'appercevoient de l'artifice, & où aucuns des peuples amphictyoniques n'étoient préſens, excepté les Thébains & les Theſſaliens, Philocrate, avec toute l'adreſſe imaginable, livre le temple à ceux-ci, en propoſant de le livrer aux amphictyons; & à quels amphictyons? On ne voyoit là que les Thébains & les Theſſaliens. Il ſe garde bien de propoſer que l'on convoque les amphictyons, qu'on attende qu'ils ſoient raſſemblés, qu'on enjoigne à Proxene (1) de porter du ſecours dans la Phocide, ou qu'on mette les Athéniens en campagne, rien de tel en un mot. Mais, dit on,

(1) Proxene, général Athénien, qu'on avoit envoyé avec une flotte & une armée, & qui s'étoit mis portée de s'emparer des Thermopyles. = *Vous a écrit deux lettres d'invitation.* Philippe écrivit aux Athéniens deux lettres différentes, dans leſquelles, après les avoir remerciés du dernier décret qu'ils avoient rendu en ſa faveur, il les prioit de lui envoyer inceſſamment des députés pour terminer les affaires de Phocide en leur préſence & de concert avec eux.

Philippe vous a écrit deux lettres d'invitation. Oui, mais vouloit-il ſincèrement vous voir ſortir de vos murs ? point du tout ; car il n'eût pas choiſi pour vous inviter à venir, le moment où il étoit inutile de vous mettre en campagne, il ne m'eût pas empêché de me rendre dans la Phocide comme je l'avois projetté (1), & n'eût pas chargé ce traître de vous amuſer des diſcours les plus propres à vous retenir dans vos murs. Pourquoi donc vous écrivoit-il ? Il vouloit que, perſuadés qu'il agiroit ſelon vos deſirs, vous ne priſſiez aucun parti à ſon préjudice ; & qu'endormis dans leurs eſpérances, les Phocéens qui comptoient ſur vous, ne ſe miſſent pas en état de défenſe, mais que, perdant tout eſpoir, ils ſe livraſſent eux-mêmes à ſa diſcrétion. Greffier, liſez-nous les lettres de Philippe.

On lit les lettres.

Les lettres, il eſt vrai, nous invitent à venir, & même ſur-le-champ. Mais pour peu qu'elles fuſſent ſinceres, Eſchine & les autres ne devoient-ils pas les appuyer, vous engager à faire ſortir vos troupes, & demander que Proxene, qu'ils ſavoient n'être pas éloigné de la Phocide, s'y tranſportât auſſitôt ? Mais ils ont agi & dû agir autrement.

(1) On ne ſait pas pourquoi & en quelle qualité Démoſthene avoit réſolu de ſe rendre dans la Phocide.

Peu attentifs au fond de la lettre, ils ne conſidéroient que les vues du prince qui écrivoit: c'étoient ces vues qu'ils favoriſoient, c'étoient ces vues qu'ils ſecondoient. Lors donc que les Phocéens eurent appris ce qui s'étoit paſſé dans votre aſſemblée, qu'ils eurent en main le décret de Philocrate, & qu'ils furent informés des rapports & des promeſſes d'Eſchine, ils ſe trouverent pris de tous côtés; & voici comment. Quelques uns d'entre eux, hommes ſenſés, étoient d'abord en garde contre Philippe; ils prirent le parti de s'abandonner à ce prince. Pourquoi? c'eſt qu'ils penſoient que, quand Philippe auroit la plus grande envie de les tromper, les députés d'Athenes n'oſeroient tromper les Athéniens; que les rapports d'Eſchine ne pouvoient être faux, qu'on vouloit la perte des Thébains & non la leur. D'autres, pleins de courage, étoient prêts à tout ſouffrir & à ſe défendre; mais ils étoient arrêtés par l'idée que Philippe leur étoit favorable, & que s'ils lui témoignoient de la défiance, vous marcheriez contre eux, vous dont ils attendoient du ſecours. Quelques uns enfin croyoient que vous vous repentiez d'avoir fait la paix avec le monarque; mais on leur montroit que vous étendiez cette paix à vos deſcendans (1): ainſi ils n'eſ-

(1) Selon la formule aſſez ordinaire, les Athéniens

péroient plus rien de votre part. Et voilà pourquoi, raſſemblant tout dans un ſeul article, nos traîtres vous ont frappés du coup le plus cruel qu'ils puſſent vous porter. En effet, propoſer une paix éternelle avec un homme mortel dont la puiſſance n'eſt fondée que ſur quelques conjonctures paſſageres, ſtipuler le déshonneur d'Athenes, nous enlever juſqu'aux occaſions que pourroit nous offrir la fortune, &, par un dernier trait de ſcélérateſſe, envelopper dans une paix nuiſible tous les Athéniens qui exiſtent & qui doivent exiſter; peut-on rien concevoir de plus odieux? Vous n'auriez jamais ſouffert, aſſurément, qu'on ajoutât l'article contre lequel je m'éleve, ſi alors vous n'euſſiez compté ſur ces promeſſes d'Eſchine auxquelles les Phocéens ont eu une confiance qui les a perdus. Oui, après s'être abandonnés à la diſcrétion du prince, après avoir été eux-mêmes lui livrer leurs villes, ces malheureux ont éprouvé tout le contraire de ce qu'on vous avoit annoncé.

Mais afin de démontrer que c'eſt ce con-

---

avoient inſéré dans leur traité de paix les mots de *paix perpétuelle*, de *paix conclue avec eux & leurs deſcendans*. Ce n'étoit à-peu-près qu'une formule; car cette perpétuité ſe bornoit ſouvent à un petit nombre d'années. La déclamation de Démoſthene, qui ſuit, quoiqu'éloquente, n'eſt donc dans la réalité qu'une déclamation.

cours de circonſtances & les manœuvres des députés, qui ont perdu la Phocide, je vais rapporter les dates de chaque fait. Si quelqu'un d'eux trouve faux mon calcul, qu'il monte à ma place, & qu'il prenne, pour me convaincre, ſur le tems qui m'eſt accordé. La paix s'eſt faite le 19 du mois de Mai. Mes collegues & moi nous fûmes abſens trois mois entiers pour recevoir les ſermens. Pendant tout ce tems, les Phocéens ſubſiſtoient encore. Nous revînmes de l'ambaſſade le 13 du mois d'Août; Philippe étoit déja aux Thermopyles, & faiſoit aux Phocéens des promeſſes auxquelles ils ne ſe fioient pas. Ce qui le prouve, c'eſt qu'ils ont envoyé chez nous des députés. Le 16 du même mois ſe tint l'aſſemblée du peuple, dans laquelle Eſchine & ſes complices perdirent toutes les affaires par leurs rapports faux & trompeurs. Je compte que cinq jours après les Phocéens furent informés de vos réſolutions; car leurs députés étoient ici, & avoient intérêt de ſavoir ce que les vôtres rapportoient de Macédoine, & ce que vous alliez décider. Je mets donc au vingt du mois la connoiſſance qu'eurent les Phocéens de ce qui ſe paſſoit dans nos aſſemblées, puiſqu'il y a cinq jours depuis le 16 juſqu'au 20. Le 21 & le 22 ſuivirent: le 23 vit conclure entre Philippe & les Phocéens cet accord qui conſomma la perte de ceux-ci. Qu'eſt-ce qui le prouve?

Le 27 du mois vous étiez aſſemblés au Pirée pour régler les arſenaux de marine ; Dercylle (1) vint de Chalcide vous annoncer que le monarque avoit tout livré aux Thébains. Il y avoit cinq jours, diſoit-il, que l'accord étoit conclu. Du 23 au 27 on a préciſément les cinq jours. Nos traîtres ſont donc convaincus, par le tems où ils ont fait leurs rapports & où ils ont porté leur décret, d'avoir ſecondé Philippe & contribué à la ruine des Phocéens.

Une autre preuve non moins forte que les Phocéens n'ont péri que parcequ'ils étoient perſuadés, grace à nos députés mercenaires, que le roi de Macédoine venoit les ſauver, c'eſt qu'aucune de leurs villes n'a été aſſiégée, priſe d'aſſaut & emportée de force, mais que toutes ont été détruites de fond en comble, uniquement d'après le traité (2) conclu avec un prince dont ils connoiſſoient la perfi-

(1) Dercylle étoit un des députés dans les deux premieres ambaſſades. On en avoit envoyé une troiſieme. Il y a toute apparence qu'il en étoit le chef, & qu'ayant appris à Chalcide le ſort des Phocéens, il étoit revenu ſur ſes pas pour en donner nouvelle à ſes concitoyens.

(1) C'eſt le traité par lequel les Phocéens ſe rendirent à Philippe, & que ce prince ſe chargea de faire approuver aux amphictyons. L'article le plus important étoit, *que la nation ſeroit épargnée, & qu'on feroit tomber la punition ſu*

die. Greffier, prenez le traité d'alliance des Athéniens avec les Phocéens, & le décret en vertu duquel Philippe a détruit leurs villes : on verra par-là ce que les Phocéens devoient attendre de vous, & ce qu'ils ont ſouffert, grace à ces ennemis des dieux. Liſez, greffier.

On lit l'alliance des Athéniens avec les Phocéens.

Voilà, Athéniens, ce que les Phocéens devoient attendre de vous, l'amitié, l'alliance, du ſecours. Voici ce qu'ils ont ſouffert, grace à ce perfide qui nous a empêchés de les ſecourir. Liſez, greffier.

Traité des Phocéens avec Philippe (1).

Avez-vous remarqué, Athéniens, ce qui vient d'être lu ? *Traité des Phocéens avec Philippe.* On ne dit pas avec les Thébains, avec les Theſſaliens, avec les Locriens, ni avec aucun autre peuple am-

---

les ſacrileges. L'orateur ajoute, *conclue avec un prince dont ils connoiſſoient la perfidie*, & auquel, par conſéquent, ils ne ſe ſont fiés que parcequ'ils comptoient ſur les faux rapports d'Eſchine.

(1) Démoſthene fait lire d'abord le traité des Phocéens avec Philippe, parceque ce traité étoit lié étroitement avec le décret des amphictyons qui avoit ſtatué la ruine des Phocéens. Il fait des réflexions ſur le titre même du

phictyonique. Les villes, dit encore le traité, ſeront livrées à Philippe, non aux Thébains, ni aux Theſſaliens, ni à aucun autre peuple. Pourquoi? c'eſt qu'Eſchine vous ayant annoncé que Philippe venoit pour ſauver les Phocéens, ceux-ci avoient toute confiance en ce prince; c'étoit à lui qu'ils rapportoient tout, c'étoit avec lui qu'ils faiſoient la paix. Greffier, continuez de lire. Comparez, Athéniens, ce qu'eſpéroient ces malheureux avec ce qui leur eſt arrivé. Leur eſt-il arrivé rien de ce qu'annonçoit Eſchine, ou même d'approchant? Liſez.

Le greffier lit le décret des amphictyons au ſujet des Phocéens.

Jamais, Athéniens, vous n'avez vu dans la Grece d'événement auſſi fâcheux, ni auſſi impor-

---

traité, & ſur un des principaux articles. Au reſte, les principaux articles du décret des amphictyons qui ſera lu enſuite, étoient, que les Phocéens ſeroient déchus du droit de députer à l'aſſemblée des amphictyons, lequel droit ſeroit dévolu à Philippe & à ſes ſucceſſeurs; qu'ils ſeroient obligés de livrer leurs armes & leurs chevaux, & qu'il leur ſeroit défendu de s'en procurer à l'avenir; que toutes les villes de la Phocide ſeroient détruites & réduites en hameaux de ſoixante habitations, diſtantes l'une de l'autre de plus de cent pas.

tant ; & peut-être n'en vit-on jamais dans les ſiecles qui nous ont précédés. Un ſeul homme, Philippe, eſt devenu maître des plus grandes affaires par la perfidie des députés, ſous les yeux d'Athenes, de cette république accoutumée à veiller en chef aux intérêts de la Grece, & à ne rien ſouffrir de ſemblable. Ce n'eſt pas ſeulement par la lecture du décret, mais plutôt par les événemens qui l'ont ſuivi qu'on peut apprendre les détails du déſaſtre de la Phocide. Spectacle triſte, Athéniens, & bien digne de compaſſion, que celui dont nos yeux furent témoins malgré nous en allant à Delphes : des maiſons renverſées, des murs abattus, des campagnes déſertes, pas un homme en âge de combattre, des femmes, de foibles enfans, quelques vieillards traînant leur caducité & leur miſere ; en un mot, il n'eſt pas d'expreſſion qui puiſſe rendre le déplorable état de ces malheureuſes contrées. Cependant, je vous entends dire à tous que dans la circonſtance où il s'agiſſoit de détruire notre ville (1), les Phocéens combattirent l'opinion des

(1) Lorſque le Lacédémonien Lyſandre ſe fut rendu maître d'Athenes, il délibéra avec les peuples alliés ſi l'on détruiroit cette ville, ou ſi l'on la laiſſeroit ſubſiſter. Les Thébains opinoient à ſa déſtruction : les Phocéens furent d'un avis contraire.

Thébains. Si donc vos ancêtres revenoient à la vie, comment penſez vous qu'ils opineroient dans cette cauſe? que prononceroient ils ſur le ſort des traîtres qui ont opéré la ruine de la Phocide? Pour moi je penſe qu'ils ne ſe feroient aucun ſcrupule de les lapider de leurs propres mains. N'eſt-il pas honteux, en effet, ou plutôt n'eſt-ce pas le comble de la honte, que des peuples qui nous ſauverent alors, qui opinerent pour notre conſervation, éprouvent aujourd'hui un tel déſaſtre, grace à nos députés, & qu'ils ſouffrent ſous nos yeux des maux tels qu'aucun peuple de la Grece n'en ſouffrit jamais? Qui donc eſt la cauſe de ces maux? quel eſt l'auteur de l'impoſture? n'eſt-ce pas Eſchine?

Bien des raiſons, Athéniens, doivent nous faire trouver dans Philippe un monarque heureux; mais il eſt un bonheur, ſelon moi, un bonheur eſſentiel dont il a joui, & dont nul homme de notre âge ne pourroit ſe glorifier. Avoir réduit de grandes villes ſous ſa puiſſance, avoir étendu au loin ſes conquêtes, s'être ſignalé par d'autres ſuccès ſemblables, ce ſont là des proſpérités brillantes & dignes d'envie, ſans doute; mais elles lui ſont communes avec pluſieurs princes. Un bonheur qui lui eſt propre & qu'il ne partage avec perſonne, le voici. Il avoit beſoin d'hommes pervers pour ſervir ſon ambition, & il en a trouvé de plus pervers

qu'il ne pouvoit ſouhaiter. Doit-on penſer autrement de ceux que j'attaque ? ces promeſſes trompeuſes que Philippe, qui avoit de ſi grands intérêts, craignoit de vous faire par lui-même, & qu'il n'avoit oſé vous communiquer dans aucune lettre ni par aucune ambaſſade ; nos députés perfides, vendus à ce prince, vous les ont offertes pour en ſéduire votre crédulité. Sujets & ſerviteurs d'un maître, Antipater & Parménion (1) que vous ne deviez plus revoir, ont craint de vous tromper par eux-mêmes ; & des Athéniens, des députés d'Athenes, la plus libre de toutes les républiques, eux qui devoient vous rencontrer & vous voir à chaque inſtant ; qui devoient paſſer près de vous le reſte de leurs jours, & vous rendre compte de leur conduite, ont eu le front de vous jouer par leurs impoſtures ! ſeroit-il poſſible de trouver des hommes

(1) Antipater & Parménion avoient été députés à Athenes par Philippe, pour la concluſion de la paix. Antipater étoit le plus reſpecté des miniſtres de Philippe, & celui pour qui le roi lui-même avoit le plus de conſidération. Ce prince diſoit quelquefois à table, quand il vouloit ſe livrer à boire, *Buvons à préſent, il ſuffit qu'Antipater ſoit à jeun.* Parménion joignoit tout le mérite d'un grand capitaine à celui d'un courtiſan vertueux. On peut juger du cas que Philippe en faiſoit, par cette réponſe. On lui apprenoit que les Athéniens avoient nommé leurs plus

plus méchans ? disons mieux, des scélérats plus désespérés ? Mais pour vous prouver qu'Eschine a encouru l'imprécation (1), & qu'après toutes ses perfidies, vous ne pouvez l'absoudre sans crime & sans impiété, le greffier va vous lire l'imprécation même établie par la loi. Lisez, greffier.

Le greffier lit.

Telle est, Athéniens, l'imprécation ordonnée par la loi, que prononce le héraut dans chaque assemblée du peuple, & qu'il répete dans le sénat quand la séance est formée. Eschine ne peut dire qu'il l'ait ignorée, puisqu'étant simple greffier, officier subalterne du sénat & du peuple, il la dictoit lui-même au héraut. Ne seroit-ce donc point la chose du monde la plus absurde & la plus étrange si, aujourd'hui que vous en avez le pouvoir, vous ne faisiez pas pour vous-mêmes ce que

---

dix généraux : *Ils sont heureux d'en trouver dix tous les ans*, dit-il en regardant Parménion, *je n'en ai connu qu'un dans ma vie.*

(1) Les assemblées du peuple à Athenes s'ouvroient par un sacrifice & par une imprécation. L'imprécation se faisoit en ces termes ; *Périsse maudit des dieux, avec sa race, quiconque agira, parlera ou pensera contre la république!* Cette même imprécation se prononçoit à l'ouverture des assemblées du sénat.

vous demandez aux dieux par la voix du héraut public ? Pourriez-vous renvoyer abſous celui dont vous priez le ciel d'exterminer la maiſon, la perſonne & la poſtérité ? non, Athéniens, vous ne le pouvez pas. Le miniſtre dont la perfidie échappe à votre connoiſſance, abandonnez-le aux dieux pour le punir ; mais celui qui eſt convaincu & que vous tenez ſous votre main, ne leur commettez pas le ſoin de le pourſuivre.

J'apprends qu'Eſchine, par un excès de hardieſſe & d'effronterie, ne ſongera à ſe juſtifier d'aucun des crimes de ſon ambaſſade, que, ſans parler ni des rapports, ni des promeſſes, ni des menſonges, par leſquels il en a impoſé à toute la ville, & comme s'il paroiſſoit devant d'autres juges moins inſtruits que vous de la vérité, il ſe rejettera ſur les Lacédémoniens, ſur les Phocéens, ſur Hégéſippe. Mais cette maniere de ſe défendre eſt du dernier ridicule & le comble de l'impudence. En effet, tout ce qu'il dira des Lacédémoniens (1), d'Hégéſippe, & principalement des Phocéens ; que ces

(1) Les Lacédémoniens avoient toujours favoriſé & même ſecouru les Phocéens ; mais ceux-ci en dernier lieu venoient de refuſer le ſecours que leur offroit Archidame, roi de Lacédémone. Les Lacédémoniens, en conſéquence, s'étoient retirés, & avoient laiſſé Philippe maître de faire

derniers n'ont pas reçu Proxene, que ce ſont des impies, que ce ſont..... en un mot, quelque reproche qu'il veuille leur faire; tout ce qu'il pourra dire exiſtoit, ſans doute, avant que nos députés fuſſent revenus, & n'empêchoit pas que les Phocéens ne fuſſent ſauvés; qui eſt-ce qui nous en aſſure? Eſchine lui-même. Il ne vous diſoit pas alors qu'à moins que Proxene ne fût reçu, que les Lacédémoniens ou Hégéſippe ne l'empêchaſſent, que tel ou tel autre événement ne vînt tout détruire, les Phocéens ſeroient ſauvés; mais ſans parler d'aucun obſtacle, il diſoit ſimplement qu'il venoit d'engager Philippe à ſauver les Phocéens, à rétablir les villes de Béotie, & à vous rendre maîtres des affaires; que cela s'exécuteroit au plus tard dans deux ou trois jours, & qu'en conſéquence les Thébains avoient mis ſa tête à prix. N'écoutez donc pas ce qu'il vous dira de la conduite qu'ont

---

ce qu'il voudroit. = *D'Hégéſippe.* Je ne vois pas dans l'hiſtoire quel rapport Hégéſippe, orateur d'Athenes, avoit eu avec les Phocéens. = *Que ces derniers n'ont pas reçu Proxene.* Il étoit venu à Athenes des députés de Phocide offrir aux Athéniens de leur remettre les villes de la Pylée, c'eſt-à-dire, les villes voiſines des Thermopyles; mais Phalécus, général des Phocéens, quoique dépoſé, s'étoit jetté dans Nicée à la tête de huit mille auxiliaires, & avoit empêché Proxene de s'emparer de ces villes.

tenue les Lacédémoniens ou les Phocéens avant qu'il vous eût fait ſes rapports ; rejettez cette apologie, & ne permettez pas qu'il s'étende ſur la perverſité des Phocéens. Car, ſans doute, ce n'eſt pas pour leur vertu que vous ſauvâtes autrefois les Lacédémoniens, les Eubéens perfides (1), & tant d'autres ; mais parceque leur ſalut importoit à la république, comme de nos jours celui des Phocéens. Enfin, quelle faute avons-nous faite depuis les diſcours d'Eſchine, nous, Lacédémoniens, Phocéens & autres, pour empêcher l'exécution de ce qu'il vous avoit annoncé ? Faites-lui cette demande, à laquelle il ne pourra répondre. Dans l'eſpace de cinq jours il vous a fait ſes faux rapports, vous les avez crus, les Phocéens en ont eu la nouvelle, ils ſe ſont livrés, ils ont péri. Ce qui prouve avec évidence que le but de toute l'intrigue étoit la ruine des Phocéens. Dans le tems où Philippe, ne pouvant ſe mettre en marche à cauſe de la paix récemment conclue, faiſoit ſes diſpoſitions, il invitoit alors les Lacédémoniens à ſe rendre ſur les lieux, & leur faiſoit de belles promeſſes, de peur que les Phocéens ne ſe les attachâſſent par votre entremiſe. Mais lorſqu'il fut arrivé aux Thermo-

(1) *Que vous ſauvâtes autrefois.... les Eubéens perfides.* Voyez harangue de Démoſthene ſur la couronne, pages 220 & 221.

pyles, & que les Lacédémoniens, découvrant l'artifice, ſe furent retirés, il apoſta de nouveau Eſchine pour eſſayer de vous ſéduire, dans la crainte que vous ne vinſſiez à vous appercevoir qu'il favoriſoit les Thébains, que les Phocéens avec votre ſecours ne fuſſent en état de ſe défendre, & que par-là il ne ſe vît rejetté dans les longueurs d'une guerre qui lui feroit perdre un tems précieux & l'occaſion d'emporter tout, comme cela eſt arrivé, ſans livrer de combat. N'allez donc pas, Athéniens, parceque Philippe a trompé les Phocéens & les Lacédémoniens, pardonner à Eſchine de vous avoir trompés vous-mêmes; vous ne lui feriez pas juſtice.

S'il vous dit qu'en dédommagement de la Phocide, des Thermopyles, & des autres objets que vous avez perdus, il vous reſte la Querſonèſe (1); au nom des dieux, ne recevez pas cette défenſe, & ne ſouffrez pas que, pour mettre le comble au mal qu'il vous a fait dans ſon ambaſſade, il vous charge encore, par ſon apologie, de

(1) Cerſoblepte, roi de Thrace, ſe ſentant trop foible pour défendre la Querſonèſe contre Philippe, l'avoit cédée aux Athéniens. Le roi de Macédoine venoit de le dépoſſéder, & par conſéquent il lui étoit plus facile d'opprimer la Querſonèſe, qui d'ailleurs étoit dépourvue d'un puiſſant ſecours, par la ruine des Phocéens, alliés d'Athenes.

la honte d'avoir vendu vos alliés au prix d'une foible portion de vos domaines. Non, vous ne l'avez point fait. Mais la paix étoit déterminée, & la Querſonèſe nous étoit aſſurée, quatre mois avant la ruine des Phocéens ; & c'eſt Eſchine qui depuis, vous ſéduiſant par ſes faux rapports, a perdu la Phocide. D'ailleurs, la Querſonèſe eſt aujourd'hui plus en danger qu'elle n'étoit alors : car enfin, ſi Philippe l'attaquoit, ſeroit-il plus facile de le réprimer maintenant qu'avant qu'il nous eût dépouillés d'une partie de nos avantages? non, certes. Qu'avons-nous donc gagné à reſter maîtres de cette province, ſi, délivré de toute crainte & de tout péril, le monarque n'a plus rien qui l'empêche de l'opprimer ?

J'apprends encore qu'il doit dire : Je ſuis étonné que Démoſthene m'accuſe quand les Phocéens ne ſe plaignent pas de moi. Il eſt à propos de vous prévenir & de vous en dire la raiſon. Parmi les Phocéens exilés, les uns, ce ſont les plus ſages & les plus modérés, ſupportent leur infortune en ſilence ; éloignés de leur patrie, aucun d'eux ne voudroit, pour venger les maux communs, ſe faire des ennemis particuliers : les autres, à qui l'argent ſeul ouvriroit la bouche, ne trouveront point qui leur en donne. Je ne leur en donnerois pas, moi, pour venir appuyer mon accuſation par le récit de

leurs disgraces : les faits eux-mêmes, trop véritables, parlent assez haut. Quant aux restes infortunés des habitans de la Phocide, ils sont trop malheureux pour s'en venir ici inquiéter ceux de nos citoyens à qui nous faisons rendre des comptes. Distribués en bourgades, & dépouillés de leurs armes, gémissant sous le joug de la servitude, tremblant sous la main des soldats de Thebes & de Macédoine qu'ils sont forcés d'entretenir, leurs maux les occupent assez. Ne permettez donc pas à Eschine d'employer ces moyens de défense ; mais exigez de lui qu'il montre ou que les Phocéens n'ont pas été ruinés, ou qu'il n'a pas promis que Philippe les sauveroit. Voici en deux mots, Eschine, le compte de votre ambassade : qu'est-il arrivé ? qu'avez-vous annoncé ? avez-vous annoncé le vrai ? vous serez absous : le faux ? vous serez puni. Les Phocéens ne se présentent pas ; que conclure de là, sinon que vous les avez réduits, autant qu'il étoit en vous, à ne pouvoir pas plus attaquer leurs ennemis que défendre leurs amis ?

Mais outre la honte & le déshonneur dont nous couvrent les événemens, il est aisé de prouver qu'ils nous exposent aux plus grands périls. Qui de vous, en effet, peut ignorer que la guerre des Phocéens, & le passage des Thermopyles dont ils

étoient les maîtres, vous mettoient à l'abri des Thébains, & leur fermoient, ainſi qu'à Philippe, l'entrée du Péloponèſe, de l'Eubée & de l'Attique. C'eſt donc par leurs artifices & leurs menſonges que mes collegues vous ont fait abandonner l'avantage des lieux & des affaires qui contribuoit à la ſûreté de votre république : & ce rempart que formoient autour de vous des armées nombreuſes, une guerre continuelle, les villes puiſſantes d'un peuple allié, une grande étendue de pays, vous l'avez laiſſé détruire. Vous aviez déja envoyé aux Thermopyles des ſecours qui montoient à plus de deux cents talens, ſi l'on compte les dépenſes des particuliers qui furent de cette expédition ; ces ſecours ont été auſſi inutiles, que vos eſpérances au ſujet des Thébains ont été vaines.

Mais parmi toutes les menées odieuſes qu'employoit Eſchine pour ſervir Philippe, il en eſt une qui annonce tout le mépris qu'il faiſoit de vous & de la république ; la voici. Philippe, dès le commencement, s'étoit fait un ſyſtême d'obliger en tout les Thébains ; Eſchine, en vous rapportant le contraire, & en leur faiſant connoître que vous étiez mal intentionnés pour eux, a fortifié leur haine contre vous & leur attachement pour le monarque. Pouvoit-on vous jouer d'une maniere

plus insultante ? Greffier, prenez le décret de Diophante (1) avec celui de Callisthene, & faites-en lecture. Vous verrez, Athéniens, que, quand vous faisiez ce qui étoit convenable, on vantoit vos actions, on en rendoit graces aux dieux par des sacrifices chez vous & chez les autres peuples de la Grece, mais que quand vous vous êtes laissé tromper par des citoyens perfides, vous vous êtes vus obligés de retirer des campagnes vos femmes & vos enfans, & de célébrer dans la ville les fêtes d'Hercule quoiqu'en tems de paix. Et vous ne puniriez pas un homme qui vous a empêché d'honorer les dieux selon le rit établi par vos ancêtres ! Greffier, lisez les décrets.

On lit le premier décret.

Voilà, Athéniens, ce que vous aviez ordonné précédemment, & ce qui étoit digne de la gloire de vos actions. Lisez le second décret.

On lit le second décret.

Voilà ce que des traîtres vous ont fait ordonner

(1) Diophante avoit été envoyé aux Thermopyles avec une armée. Il occupa les défilés qui séparent la Thessalie de la Phocide, & garnissant de troupes toutes les places des environs, il obligea Philippe de se retirer. Il fut reçu à Athenes comme s'il revenoit d'une victoire ; on lui décerna des couronnes, & il fit ordonner lui-même des sacrifices à Hercule, & des prieres publiques, pour remer-

depuis. Ce n'étoit pas dans cet eſpoir que vous aviez d'abord conclu la paix & l'alliance, & qu'enſuite vous vous êtes laiſſé perſuader de les étendre à vos deſcendans; mais vous deviez, ſur la foi de vos députés, en recueillir de merveilleux avantages. Cependant, vous ſavez tous quelles furent depuis vos alarmes, en apprenant que les troupes de Philippe étoient auprès de Porthmos ou de Mégares. Si donc ce prince ne s'eſt pas encore jetté ſur l'Attique, peu importe, ce n'eſt pas là ce qui doit nous raſſurer; mais ſi, grace à nos députés, il peut y entrer quand il voudra, c'eſt là ce qu'il faut conſidérer, & dans l'appréhenſion d'un pareil danger, déteſter & punir celui qui a cauſé nos alarmes, & qui a ménagé à Philippe un tel avantage.

Je m'attends qu'Eſchine évitera de répondre à mes accuſations, & que, pour vous diſtraire de ſes délits, il décrira longuement les avantages de la paix & les maux de la guerre, qu'enfin pour

---

cier les dieux. On peut voir dans la harangue de Démoſthene ſur la couronne, le décret de Calliſtrate, qui ordonnoit aux Athéniens de tranſporter leurs effets de la campagne dans la ville. Ce fut ſur la nouvelle de la ruine des Phocéens, que fut porté ce décret. Elle jetta les Athéniens dans une conſternation d'où ils ne ſortirent que pour donner des marques de la plus grande frayeur.

toute juſtification il fera l'éloge de la paix. Mais cet éloge même fait ſa condamnation : car ſi la paix, ſource de tant de biens pour tous les autres, eſt devenue pour nous la cauſe de tant de troubles & d'embarras, que doit-on dire, ſinon que nos députés, gagnés par des préſens, ont rendu mauvais ce qui étoit bon de ſa nature? Mais quoi, dira-t-il peut-être, la paix ne vous laiſſe & ne vous aſſure-t-elle pas trois cents vaiſſeaux avec leurs agrès, & de l'argent dans le tréſor? A cela répondez qu'en vertu de la paix les affaires de Philippe ont bien plus proſpéré que les nôtres ; que ſes munitions de toute eſpèce, ſes domaines, ſes finances ſe ſont conſidérablement accrues. Les nôtres, il eſt vrai, ont augmenté auſſi : mais la puiſſance qui réſulte de l'heureux état des affaires & du nombre des alliés, & d'où proviennent tant d'avantages pour ſoi & pour ceux dont les forces & l'amitié peuvent être utiles, nous en avons vu notre part, vendue par nos députés, s'affoiblir & ſe réduire à rien, & celle de Philippe s'accroître & inſpirer la terreur. Or, tandis que ce prince, par leurs manœuvres, a vu multiplier ſes alliés & ſes finances, il ne ſeroit pas juſte de nous faire valoir les fruits de la paix comme un échange des biens que les traîtres nous ont fait perdre. Non, ce n'eſt pas en dédommagement de ceux-ci que

ceux-là nous ont été donnés, tant s'en faut; mais nous aurions joui des uns, & nous aurions eu les autres par surcroît, si ces perfides n'y eussent mis obstacle.

En un mot, Athéniens, & vous en conviendrez avec moi, quelques pertes & quelques disgraces qu'ait essuyées la république, si Eschine n'y a pas contribué, il ne seroit pas juste de l'en punir; mais il le seroit aussi peu de l'absoudre pour les avantages qu'un autre auroit procurés. Ne considérez donc que ce qui est vraiment de lui, & selon qu'il vous paroîtra avoir bien ou mal fait, montrez-lui du ressentiment ou de la reconnoissance. Et comment trouverez-vous la vérité? ce sera en ne lui permettant pas de tout confondre, les fautes des généraux, la guerre avec Philippe, les fruits de la paix; mais en examinant chaque objet à part. Par exemple, nous étions en guerre avec Philippe. Ici quelqu'un accuse-t-il Eschine, & veut-il le rendre responsable des événemens de la guerre? personne. Il est donc justifié à cet égard, & n'a pas besoin de répondre. Car c'est sur les points contestés qu'un accusé doit produire des témoins & fournir des moyens, & non chercher à surprendre en se défendant sur des objets que personne ne lui conteste. Ne venez donc pas, Eschine, nous parler de la guerre sur laquelle vous

n'êtes pas accuſé. Mais pourſuivons : on nous a conſeillé de faire la paix ; nous avons acquieſcé, nous avons envoyé des députés en Macédoine, ceux-ci en ont amené d'autres avec plein pouvoir de conclure. Ici, demande-t-on encore, quelqu'un ſe plaint-il d'Eſchine ? quelqu'un l'accuſe-t-il d'avoir conſeillé la paix, ou d'avoir prévariqué en amenant des députés pour la conclure ? perſonne. Qu'il ne parle donc pas du deſſein de faire la paix qui n'eſt pas ſon ouvrage.

Que prétendez-vous donc, me dira-t-on, & où commencez-vous à l'accuſer ? Je commence, Athéniens, à l'époque où, tandis que vous délibériez, non ſi vous feriez la paix (elle étoit déja réſolue), mais à quelles conditions vous la feriez, Eſchine traverſant des orateurs qui, dans leurs décrets, ne propoſoient rien que de juſte, appuya, après s'être vendu lui-même, le décret d'un miniſtre qui ne propoſoit rien que pour de l'argent. Choiſi pour l'ambaſſade des ſermens, il n'exécuta aucun de vos ordres, perdit ceux de vos alliés qu'avoit épargnés la guerre, & vous en impoſa, ſur des objets de la plus grande importance, par des menſonges qu'aucun homme n'a eu ni n'aura jamais le front de débiter. Dans le commencement, juſqu'à ce que Philippe pût traiter avec nous de la paix, Ctéſiphon & Ariſtodeme s'étoient chargés des premie-

res menées ; & lorſqu'il fut queſtion de conclure, ils remirent le reſte à Eſchine & à Philocrate, qui, prenant leur place, ont tout perdu.

Et après cela, quand il faudra rendre compte de ſes délits & en ſubir la peine, ce fourbe adroit, cet ennemi des dieux, ce vil greffier, ſe juſtifiera comme ſi on l'accuſoit d'avoir fait la paix ; non pour répondre à plus de griefs qu'on ne lui en impute, ce ſeroit une folie, mais parceque ne voyant rien d'honnête, ne voyant que des crimes dans toute ſa conduite, il penſe qu'une juſtification ſur la paix aura du moins une apparence favorable. Je crains, Athéniens, oui, je crains que, ſemblables à ces gens qui empruntent à gros intérêts, nous ne reconnoiſſions, mais trop tard, que nous avons payé cher la paix, dépouillée de ce qui en faiſoit la ſûreté & la force, je veux dire les Thermopyles & la Phocide. Mais, encore une fois, ce n'eſt pas Eſchine qui dans le principe nous a déterminés à la paix. Je vais avancer une propoſition qui tient du paradoxe, & qui n'en eſt pas moins vraie. Si quelqu'un trouve réellement la paix avantageuſe, qu'il en rende grace aux généraux dont tout le monde ſe plaint (1). Car s'ils euſſent fait la guerre comme vous le deſiriez, vous n'auriez pu même

(1) Démoſthene veut parler ici de Charès, de Moloſſus & de quelques autres généraux peu habiles, qui ſe

entendre prononcer le nom de paix. Si donc la paix s'eſt faite, on la doit aux généraux ; & ſi elle eſt devenue dangereuſe & peu sûre, c'eſt par le crime des députés qui ſe ſont vendus au roi de Macédoine. Ecartez donc, Athéniens, écartez Eſchine de toute diſſertation ſur la paix, & renfermez-le dans ſes actions perſonnelles. Ce n'eſt pas lui qui a fait la paix, ce n'eſt pas pour cela qu'on l'accuſe ; mais c'eſt à cauſe de lui qu'on ſe repent de l'avoir faite. En voici la preuve. Si la paix eût été conclue, ſans que depuis vous euſſiez été trompés, & ſans qu'aucun de nos alliés eût péri, qu'aurions-nous à reprocher à cette paix, ſinon d'être peu honorable, & c'eſt un premier tort d'Eſchine de s'être prêté dès lors aux vues de Philocrate. Toutefois rien n'étoit encore perdu : mais les manœuvres du traître nous ont cauſé depuis bien d'autres maux.

Vous voyez, je crois, Athéniens, que les députés ont tout perdu & tout ruiné par des voies auſſi honteuſes que criminelles. Au reſte, je ſuis ſi éloigné d'agir ou de vous faire agir par paſſion dans cette cauſe, que ſi l'on peut attribuer tout ce qui s'eſt fait à un défaut de jugement ou d'ha-

---

conduiſirent fort mal, & qui laiſſerent Philippe remporter ſur eux de grands avantages.

bileté, à quelque ignorance enfin, j'abſous moi-même Eſchine, & je vous conſeille de l'abſoudre, quoique aucune de ces excuſes ne me paroiſſe recevable dans un citoyen. En effet, vous ne forcez & ne contraignez perſonne de ſe charger de vos affaires; mais lorſqu'un homme, perſuadé qu'il en a le talent, ſe préſente, vous l'accueillez avec la bienveillance d'un peuple doux & honnête, & non avec la malignité de l'envie, vous lui conférez les emplois & lui confiez vos intérêts. S'il réuſſit, il a droit aux honneurs & aux diſtinctions dans ſa ville; s'il échoue par ſa faute, en ſera-t-il quitte pour trouver des défaites & des excuſes? cela ne ſeroit pas juſte. En effet, nos alliés, leurs femmes, leurs enfans, & tous les autres, qui auront péri, ſe conſoleront-ils par cela ſeul que leur déſaſtre eſt l'ouvrage de mon ignorance, pour ne pas dire celle d'Eſchine? non, certes. Quoi qu'il en ſoit, pardonnez-lui tous les maux dont il eſt la cauſe, ſi c'eſt par ſimplicité ou par incapacité qu'il nous a porté des coups funeſtes: mais ſi c'eſt par un fonds de perverſité & pour un vil intérêt, ſi les événemens mêmes l'en convainquent, faites-le mourir, s'il eſt poſſible; ou ſi vous le laiſſez vivre, faites-en du moins un exemple.

Examinez, je vous prie, combien eſt ſolide le raiſonnement par lequel je vais le convaincre. Il faut de toute néceſſité que, s'il ne s'eſt pas vendu

à

à Philippe & s'il vous a trompés de bonne foi, il vous ait débité ſes diſcours au ſujet des Phocéens, de Theſpies ou de l'Eubée, ou parcequ'il a entendu le monarque s'engager expreſſément à faire ce que lui Eſchine vous annonçoit; ou parceque ſéduit & gagné par ſa bienveillance pour nous dans le reſte, il attendoit de ſa part ce qu'il vous faiſoit eſpérer; il n'eſt point de milieu. Or, dans ces deux cas, il doit porter à Philippe la haine la plus vive. Pourquoi? c'eſt qu'autant qu'il a dépendu de ce prince, il ſe trouve dans la poſition la plus déshonorante & la plus cruelle. Il vous a trompés, il eſt décrié, on le juge digne de mort, & ſi on eût fait ce qui convient, il y a long-tems qu'on l'eût accuſé comme criminel d'état; mais par ſimplicité & par un excès de condeſcendance, nous nous contentons de lui demander des comptes qu'il rend quand il lui plaît (1). Eſt-il donc quelqu'un qui l'ait entendu s'élever contre Philippe, dévoiler ſa perfidie, dire un mot au déſavantage de ce monarque? non aſſurément; & il n'eſt pas un Athénien qui ne ſe porte plus volontiers qu'Eſchine à ſe plaindre de Philippe,

(1) Nous avons déja remarqué qu'il s'étoit écoulé trois ans depuis la ſeconde ambaſſade, & que ſans doute on avoit ſuſcité des obſtacles pour retarder l'accuſation de Démoſthene.

quoiqu'il n'en ait reçu aucune offenſe perſonnelle. Pour moi, j'aurois voulu que cet orateur, s'il n'avoit rien à ſe reprocher, vous eût dit: Athéniens, faites de moi ce que vous voudrez; j'ai cru Philippe, j'ai été trompé; j'ai failli, je l'avoue; mais je vous en avertis, défiez-vous de ce prince, c'eſt un perfide, un fourbe, un méchant. Ne voyez-vous pas tout le mal qu'il m'a fait & comment il m'a joué? Ni vous, ni moi, n'avons entendu d'Eſchine de tels diſcours. Pourquoi? c'eſt qu'il n'a été trompé ni abuſé, mais qu'il a parlé pour de l'argent, & que s'étant vendu & livré à Philippe, il eſt devenu pour lui un utile & fidele mercenaire, & pour vous un citoyen nuiſible, un député perfide, digne de mille morts.

Mais ce n'eſt pas la ſeule preuve qu'il s'eſt fait payer les promeſſes trompeuſes dont il a ſéduit votre crédulité. Il vint ici dernièrement des Theſſaliens, & avec eux des députés de Philippe, qui vous demandoient d'aſſurer à ce prince le titre d'amphictyon. A qui convenoit-il ſur-tout d'attaquer leurs demandes? à Eſchine, ſans doute. Pourquoi? c'eſt que Philippe avoit fait tout le contraire de ce que lui Eſchine avoit annoncé. Il avoit annoncé que Philippe fortifieroit Theſpies & Platée, qu'il ne perdroit pas les Phocéens, qu'il réprimeroit en votre faveur l'inſolence des Thé-

bains ; & ce prince a augmenté la puiſſance des Thébains contre nos intérêts ; il a ruiné les Phocéens de fond en comble ; il a détruit Orchomene & Coronée, loin de relever les murs de Theſpies & de Platée. La conduite du monarque pouvoit-elle contredire davantage les rapports d'Eſchine ? Celui-ci toutefois n'a pas ouvert la bouche, n'a pas dit un mot pour attaquer ſes demandes ; & ce qu'il y a de plus étrange encore, il eſt le ſeul dans toute la ville qui les ait ſoutenues (1) ; démarche à laquelle n'a pas oſé ſe porter l'impudent Philocrate. Comme vous l'interrompiez par vos clameurs, & que vous refuſiez de l'entendre, il deſcend de la tribune, & ſignalant ſon zele pour le roi de Macédoine aux yeux de ſes députés : Beaucoup de gens, dit-il, font du bruit, mais peu dans l'occaſion

(1) Cet endroit a fait croire à Libanius & à d'autres, que Démoſthene avoit compoſé, ſans la prononcer, la harangue ſur la paix, où il conſeille aux Athéniens de ne pas s'oppoſer au décret, preſque unanime, des amphictyons qui avoient agrégé à leur corps Philippe & ſes deſcendans. Philippe avoit écrit aux peuples qui ne s'étoient pas trouvés à l'aſſemblée ; il leur demandoit de ratifier ſon élection. Démoſthene ne ſoutient pas ſa demande comme légitime, mais il conſeille de ne pas s'oppoſer, crainte de pis, au décret qui l'a élu. Or, comme je l'ai obſervé dans le ſommaire de la harangue ſur la paix, il y a

voudroient combattre. Voilà, vous vous le rappellez, ce que disoit ce guerrier admirable (1), bons dieux !

De plus, si je ne pouvois prouver par de fortes présomptions que les députés se sont laissé corrompre, & si la chose n'étoit pas visible, il faudroit recourir à des informations & autres moyens juridiques. Mais si plus d'une fois Philocrate est convenu lui-même, en pleine assemblée, qu'il a reçu l'or du prince, s'il l'a prouvé lui-même par sa conduite, en achetant des bleds, en construisant des maisons, en se chargeant d'une ambassade sans attendre qu'il fût nommé, en amassant des bois, & faisant valoir ouvertement son argent; il ne peut le nier, sans doute, après son propre aveu & de telles preuves. Mais quel est l'homme qui, pour le seul avantage de procurer de l'argent à Philocrate, pouvant s'unir aux citoyens irréprochables, seroit assez insensé, ou assez ennemi de

---

une grande différence entre parler en faveur de quelqu'un pour appuyer sa demande, & conseiller seulement de ne pas le refuser, de peur que ce refus n'ait des suites dangereuses.

(1) Nous verrons dans la harangue d'Eschine qu'il se piquoit d'être brave guerrier, & qu'il avoit signalé son courage dans plusieurs circonstances. Démosthene n'avoit pas l'avantage de ce côté-là.

lui même, pour aimer mieux se déclarer contre eux, se déshonorer, se jetter dans l'embarras, & consentir à être accusé & confondu avec le coupable plutôt que de s'en détacher ? Non, personne ne seroit capable de cette folie.

Voilà, pour peu qu'on y réfléchisse, voilà des preuves aussi fortes qu'évidentes qu'Eschine a reçu de l'or, & qu'il s'est vendu à Philipe; en voici une autre tirée d'un fait tout récent, & qui n'est pas moins convaincante. Vous savez que dernièrement, lorsqu'Hypéride (1) accusoit Philocrate comme criminel d'état, je m'avançai, & je dis qu'une chose m'étonnoit dans cette accusation, c'est que Philocrate eût conduit seul de telles manœuvres, & que les neuf autres députés n'y eussent aucune part, que cela ne pouvoit être, & qu'il n'eût pu rien faire par lui-même, s'il n'avoit été secondé par quelques uns d'entre eux. Mais afin, ajoutai-je, de ne condamner ni de ne justifier personne, & de laisser aux coupables & aux innocens le soin de se faire connoître, que celui qui le voudra se leve, & que, paroissant devant les juges, il déclare qu'il n'a point trempé dans les menées

(1) Hypéride, orateur d'Athenes, dont il ne nous est resté aucun discours. Il étoit, dit-on, recommandable par beaucup d'esprit & de finesse.

de Philocrate, & qu'il ne les approuve point : je regarde comme purgé de tout ſoupçon celui qui le fera. Vous vous rappellez, ſans doute, ce défi que je leur donnois. Aucun n'a paru, aucun ne s'eſt montré. Les autres du moins avoient chacun leur prétexte. Celui-ci avoit rendu ſes comptes, celui-là étoit abſent, un autre avoit un gendre (1) en Macédoine. Eſchine ne pouvoit alléguer aucune de ces raiſons ; mais il s'eſt vendu tellement à Philippe, que, peu content de lui avoir engagé ſes ſervices par le paſſé, il eſt réſolu, s'il eſt abſous en ce jour, à ne point ceſſer d'agir pour lui à votre préjudice ; & quand même vous lui pardonneriez de n'avoir rien fait, pas même dit un mot qui lui ſoit contraire, il ſe feroit toujours un crime de ne pas agir en tout à ſon gré, aux riſques d'être accuſé, décrié, regardé comme l'opprobre de ſa ville. Mais revenons à Philocrate. Pourquoi cette ſociété avec un pareil homme ? pourquoi cette inquiétude à ſon ſujet ? Suppoſé même qu'il eût parfaitement réuſſi dans ſon ambaſſade, & qu'il n'eût agi que pour l'avantage de l'état, après l'aveu formel qu'il

(1) *Avoit un gendre en Macédoine*, Philippe lui-même, à qui Phrynon, un des députés, avoit envoyé ſon jeune fils, ſur lequel Démoſthene fait entendre que le roi de Macédoine avoit des vues peu honnêtes.

avoit reçu l'or du prince en vertu de cette ambaſſade, un député integre devoit le fuir, craindre les ſoupçons, & proteſter pour lui-même de ſa probité. Mais Eſchine s'eſt conduit autrement.

Tous ces faits, Athéniens, ne ſont-ils pas clairs? ne diſent-ils pas, ne publient-ils pas que l'accuſé s'eſt laiſſé corrompre, qu'un vil intérêt l'a rendu méchant dans tous les points & dans tous les tems, qu'on ne doit rien attribuer à l'ignorance, à l'incapacité, ni à la fortune? Et qui atteſte, dit-il, que j'ai reçu de l'or? car c'eſt là ſon grand moyen de défenſe. Les faits eux-mêmes, Eſchine, l'atteſtent, les faits, qui ſont la plus forte des preuves. Et vous ne pouvez dire que la ſéduction des paroles ou la faveur aient changé leur nature; on aura beau les examiner, ils ſeront toujours tels qu'ils ſont réellement, grace à votre perfidie & à votre corruption.

Ajoutez aux faits le témoignage que vous allez rendre contre vous-même. Oui, je vous ſomme de paroître & de détruire les inductions que je tire contre vous. Et vous ne pouvez vous en défendre en alléguant un défaut de talent: car vous qui, dans un tems limité, avec tout l'art d'un poète qui arrange ſa fable, plaidez des cauſes neuves, & les gagnez ſans le ſecours d'aucun témoin (1),

(1) Eſchine avoit accuſé Timarque de s'être livré à des

il faut que vous ſoyez ſingulièrement habile.

De toutes les démarches d'Eſchine qui doivent paroître auſſi irrégulieres que criminelles, il n'en eſt pas, ce me ſemble, Athéniens, de plus odieuſe que celle que je vais rapporter, ni qui prouve avec plus d'évidence que ce miniſtre s'eſt laiſſé corrompre, & qu'il a tout vendu. Vous vouliez envoyer à Philippe une troiſieme ambaſſade au ſujet des grandes & magnifiques eſpérances dont cet orateur vous avoit amuſés; vous nous aviez nommés lui & moi, & la plupart de ceux qu'on avoit déja députés au monarque: je m'avançai, & déclarai que je refuſois, en proteſtant ſelon l'uſage. Pluſieurs s'animoient & s'obſtinoient à vouloir que j'acceptaſſe; je perſiſtai dans mon refus: Eſchine avoit accepté. L'aſſemblée ſe ſépare; les partiſans du monarque s'attroupent, & déliberent ſur le choix de celui qu'ils laiſſeront ici; & comme les affaires étoient encore en ſuſpens & l'avenir fort incertain, ils conféroient enſemble dans la place publique, & paroiſſoient fort intrigués: ils craignoient qu'on n'indiquât tout à coup une aſſemblée extraordinaire, & qu'apprenant de moi la

---

vices infâmes; il l'avoit attaqué par des inductions & des préſomptions, ſans produire de témoins: Timarque avoit été condamné.

vérité, vous ne priſſiez, ſur le compte des Phocéens, une réſolution convenable, & qu'ainſi le prince ne manquât ſa proie. Car le plus ſimple décret que vous euſſiez porté, la plus légere eſpérance que vous euſſiez fait briller aux yeux de ces malheureux, les auroit ſauvés infailliblement. Oui, ſans doute, puiſque ſi l'on ne vous eût trompés, Philippe ne pouvoit tenir davantage. En effet, il ne trouvoit plus de bled dans un pays reſté inculte à cauſe de la guerre, & il ne lui étoit pas poſſible d'en faire tranſporter, tandis que votre flotte étoit ſur ſon paſſage & dominoit ſur la mer. Les villes des Phocéens étoient en grand nombre, difficiles à réduire, & ne pouvoient l'être qu'après un ſiege un peu long: quand il en eut pris une par jour, elles étoient au nombre de vingt-deux. Par toutes ces raiſons, & afin que vous ne changeaſſiez rien à ce qu'on avoit obtenu de vous par ſurpriſe, il falloit vous laiſſer Eſchine. Mais ſe démettre de l'ambaſſade ſans propoſer d'excuſe, c'eût été une choſe révoltante & fort ſuſpecte. Quoi! vous n'acceptez pas! vous ne partez pas pour nous aſſurer tous les grands avantages que vous nous annoncez! Non, il falloit reſter. Que fait-il donc? il prétexte une maladie. Son frere prend avec lui un médecin, ſe préſente au ſénat, fait atteſter la maladie d'Eſchine, & ſe fait nommer lui-même à ſa place.

Cependant, cinq ou ſix jours après, les malheureux Phocéens ſont détruits ; Eſchine voit conſommer ſon marché, comme tout marché ordinaire ; Dercylle revient de Chalcide, & vous apporte cette triſte nouvelle dans votre aſſemblée du Pirée ; ſenſibles, comme il convenoit, aux malheurs de la Phocide, & craignant pour vous-mêmes, vous ordonnâtes qu'on feroit paſſer de la campagne dans Athenes vos femmes & vos enfans, qu'on répareroit les murs, qu'on fortifieroit le Pirée, & qu'on célébreroit dans la ville les ſacrifices d'Hercule : au milieu du trouble & de l'épouvante univerſelle, cet homme ſage, cet orateur habile & doué d'une belle voix, part en ambaſſade (1) vers l'auteur de nos alarmes, ſans attendre l'ordre du ſénat & du peuple, ſans faire attention à la maladie qui lui avoit ſervi de prétexte, ſans égard au choix d'un autre député & à la peine de mort portée contre une pareille conduite, enfin ſans conſidérer l'abſurdité révoltante de paſſer au milieu de la ville de

(1) Les citoyens choiſis pour une troiſieme ambaſſade, dont probablement Dercylle étoit le chef, ayant appris en route le ſort des Phocéens, étoient revenus ſur leurs pas. Suivant Eſchine, le peuple voulut que les mêmes députés partiſſent de nouveau, & ſe rendiſſent auprès de Philippe. Comme ſa ſanté, dit-il lui-même, étoit meilleure, il partit avec les autres.

Thebes, à travers l'armée des Thébains devenus maîtres de toute la Béotie, & même de la Phocide, après avoir publié que les Thébains avoient mis sa tête à prix. Mais il étoit si transporté, si occupé du salaire de sa trahison, qu'oubliant & négligeant tout le reste, il partit pour se rendre auprès de Philippe.

Ce procédé est affreux, sans doute; ce qu'il fit arrivé près du monarque, l'est bien plus encore. Vous étiez si touchés du désastre des infortunés Phocéens, que vous n'envoyâtes aux jeux pythiques (1) ni sénateurs ni thesmothetes, & que vous vous privâtes de ce spectacle auquel l'usage vous appelloit. Insultant à votre tristesse, Eschine assista aux festins & aux sacrifices par lesquels Philippe célébroit avec les Thébains le succès & la fin de la guerre. Il prenoit part aux libations du roi de Ma-

(1) Les jeux solemnels de la Grece étoient au nombre de quatre; les olympiques, les pythiques, les néméens & les isthmiques. Les jeux pythiques, dont il est ici question, se célébroient tous les cinq ans près de Delphes, en l'honneur d'Apollon. Les amphictyons en étoient les juges. Les Athéniens, comme peuple amphictyonique, y envoyoient de chez eux des sénateurs ou des thesmothetes. On appelloit thesmothetes six des neuf archontes qu'on éliſoit tous les ans à Athenes. Ils étoient les gardiens & les conservateurs des loix: ils avoient soin de les revoir & d'empêcher

cédoine, & aux prieres qu'il adreſſoit aux dieux pour les remercier d'avoir détruit les villes, le pays & les forces de nos alliés. Aſſis à ſa table, couronné de fleurs à ſon exemple, il recevoit la coupe de ſa main, &, dans les chants d'alégreſſe, mêloit ſa voix à celle du vainqueur. Et il ne peut conteſter ce que j'avance. Son excuſe pour ne pas aller en ambaſſade, eſt conſignée dans vos regiſtres qui ſont dépoſés au temple de Cybele ſous la garde d'un officier public: on y trouve auſſi le décret (1) porté à ce ſujet. Quant à ſa conduite près du monarque, ſes collegues & d'autres qui étoient préſens, m'en ont fait le rapport: car je n'étois pas de l'ambaſſade, ayant refuſé d'en être. Greffier, liſez le décret avec l'article des regiſtres, & faites paroître les témoins.

Le greffier lit & fait paroître les témoins.

A votre avis, Athéniens, que demandoient aux dieux les Thébains dans leurs actions de graces,

---

qu'il ne s'y gliſsât des abus. Démoſthene parle des jeux pythiques comme ayant été établis par les ancêtres d'Athenes. L'hiſtoire, cependant, ou plutôt la fable, dit qu'ils furent inſtitués par Jaſon de Theſſalie, ou par Diomede, roi d'Etolie.

(1) Sans doute le décret qui renfermoit l'excuſe d'Eſchine, pour ne pas aller en ambaſſade, & qui en nommoit un autre à ſa place.

& Philippe quand il faiſoit des libations ? ne demandoient-ils pas l'avantage & le ſuccès des armes pour eux & leurs alliés, & le contraire pour les alliés des Phocéens ? Eſchine prioit avec eux ; ſes prieres étoient des imprécations contre la patrie, que vous devez en ce jour faire retomber ſur ſa tête.

Il eſt donc parti contre la loi qui punit de mort un pareil attentat (1) ; arrivé près de Philippe, il a fait des actions dont la mort devoit être le prix ; il en avoit déja fait dans l'ambaſſade précédente pour leſquelles il mériteroit également de mourir ; déterminez la peine en conſéquence, & faites qu'elle égale l'atrocité des délits. En effet, Athéniens, quelle honte, ſi vous qui, réunis en corps de peuple, blâmez tous les événemens qu'on a vus réſulter de la paix, vous qui refuſez de participer aux décrets des amphictyons, qui montrez du mécontentement & de la défiance pour Philippe, & trouvez toute ſa conduite atroce, perfide, auſſi contraire à vos intérêts qu'à ceux de la juſtice, ſi, dis-je, montant au tribunal pour examiner, au nom de l'état, des comptes ſur ces mêmes objets,

(1) Il y avoit probablement peine de mort contre quiconque partoit en ambaſſade ſans être envoyé par le ſénat ou par le peuple.

vous oubliez vos ſermens & renvoyez abſous l'auteur de tous nos maux, un traître dont les crimes ſont notoires & avérés ? Lequel de vos citoyens, ou des autres Grecs, ne vous blâmeroit pas, ſi, quand il vous entend vous plaindre du roi de Macédoine qui, durant les négociations de la paix, n'a fait après tout qu'une action très pardonnable en achetant les intérêts de la Grece des marchands qui les vendent ; il vous voyoit faire grace à un homme convaincu d'avoir livré ces mêmes intérêts d'une maniere auſſi honteuſe, lorſque les loix infligent les derniers ſupplices à de tels coupables ?

On objectera peut-être que ce ſeroit une cauſe de rupture avec Philippe de condamner les négociateurs de la paix. Si cette objection eſt fondée, je n'ai pas de plus fort grief à produire contre Eſchine. Car ſi le prince qui a prodigué ſon or pour obtenir la paix, eſt devenu par-là ſi puiſſant & ſi redoutable qu'il vous faille ſacrifier à l'envie de lui plaire, la juſtice & votre religion ; quelle peine ne doit-on pas faire ſubir à ceux qui vous réduiſent à cette extrémité ?

Mais je crois être en état de prouver que, ſelon toutes les apparences, la punition des traîtres ſera plutôt pour Philippe une raiſon de s'attacher à vous. Ce monarque, ſoyez-en perſuadés, ne mépriſe pas votre république, & s'il vous préfere les Thé-

bains, ce n'eſt pas qu'il vous croie des amis moins utiles ; mais il a entendu dire à nos traîtres (je leur en fis un jour le reproche en pleine aſſemblée, & ils n'entreprirent pas d'y répondre) que le peuple eſt une multitude auſſi inconſtante que téméraire ; que, ſemblable aux vagues de la mer, elle ſe ſouleve ſans ſujet ; que l'un vient, l'autre s'en va ; qu'aucun ne s'embarraſſe, ne ſe reſſouvient même de ce qui a rapport au bien public : que le monarque doit donc avoir des amis qui agiſſent chez vous en ſa faveur, & qui reglent tout ſelon ſes deſirs ; qu'avec ce ſecours il fera dans votre ville tout ce qu'il voudra. Si donc Philippe eût vu que nous avions traité à leur retour, comme ils le méritoient, ceux de nos citoyens qui lui ont tenu ce langage, il eût ſuivi l'exemple du roi de Perſe. Et qu'a fait ce prince ? Il avoit donné, à ce qu'on rapporte, quarante talens à Timagoras (1) qui lui avoit exagéré ſon crédit ; mais lorſqu'il ſut que vous aviez fait juſtice de cet homme, & que, loin de pouvoir

(1) C'eſt le même Timagoras dont nous avons parlé plus haut p. 367, note (1). Je n'ai trouvé nulle part dans l'hiſtoire le fait concernant Amphipolis, dont parle enſuite Démoſthene. C'eſt ſans doute dans le traité de la paix d'Antalcide que le roi de Perſe reconnut qu'Amphipolis appartenoit aux Athéniens.

remplir ſes promeſſes, il n'avoit pu conſerver ſes jours, il s'apperçut qu'il avoit mal placé ſes dons. En conſéquence il vous remit, comme vous appartenant, Amphipolis qu'il avoit défendue juſqu'alors comme une ville amie & alliée, & par la ſuite il ne donna plus d'argent à perſonne. C'eſt ainſi qu'en eût agi Philippe s'il eût appris que quelqu'un de nos traîtres avoit été puni, & c'eſt ainſi qu'il en agira s'il vient à le ſavoir; mais s'il les voit obtenir des diſtinctions parmi vous, dominer à la tribune, & citer en jugement qui bon leur ſemble, quel parti prendra-t-il? de dépenſer beaucoup quand il pourroit dépenſer peu, & de flatter tous les citoyens quand il lui ſuffiroit d'en gagner un petit nombre? il y auroit de la folie.

Jamais ce monarque n'eût ſongé de lui-même à prodiguer ſes bienfaits à tout le peuple de Thebes; il en étoit bien éloigné. Ce furent les députés de cette ville qui l'y déterminerent; & voici comment. Arrivés en Macédoine tandis que nous y étions encore, Philippe voulut leur donner de l'argent, & en aſſez grande quantité, à ce qu'ils ont dit. Mais comme ils s'obſtinoient à le refuſer, ce prince, dans le repas qui ſuivit un ſacrifice, les ayant invités, & les traitant avec amitié, leur offrit divers préſens, des priſonniers, & autres dons ſemblables, & finit par vouloir leur faire

accepter

accepter des coupes d'or & d'argent. Ils refuſerent tout, ſans que rien pût vaincre leur réſiſtance; & même un d'entre eux, nommé Philon, lui fit une réponſe qui auroit été bien mieux placée, ô Athéniens, dans la bouche de vos députés que dans celle des députés de Thebes. Il dit donc à Philippe que ſes collegues & lui étoient fort ſenſibles à ſa généroſité & aux témoignages de ſa bienveillance, mais qu'ils n'avoient pas beſoin de préſens pour être attachés & dévoués à ſa perſonne; que dans les circonſtances où ſe trouvoit leur république, ils le prioient de faire un autre uſage de ſes bonnes diſpoſitions, & de les tourner vers quelque objet digne d'elle & de lui; que par-là il gagneroit à jamais l'affection de la ville & de ſes députés.

Examinez, je vous prie, ce qu'a valu aux Thébains la conduite généreuſe de leurs députés, & ce que les nôtres nous ont produit par leur perfidie mercenaire; & voyez combien, en effet, il eſt eſſentiel de ne pas vendre les intérêts de la patrie.

Les Thébains ont obtenu d'abord la paix dans un tems où, épuiſés & fatigués de la guerre, ils étoient ſur le point de ſuccomber; puis, la perte totale des Phocéens, l'entiere deſtruction de leurs villes & de leurs forteresſes. Eſt-ce là tout? non,

Ajoutez Orchomene, Coronée, Corſies, Tilphoſſée (1), & du territoire des Phocéens tout ce qu'ils ont voulu. Voilà ce qu'ont gagné les Thébains à la paix, & ce qu'ils n'auroient jamais oſé prétendre. Et leurs députés, qu'ont-ils gagné ? rien que l'honneur d'avoir ſervi leur patrie ; rare & magnifique avantage, pour qui met un juſte prix à la vertu & à la gloire que nos traîtres ont ſacrifiées à un vil intérêt.

Mettons en parallele ce que la paix a valu à la république d'Athenes & à ſes députés ; y trouve-t-on rien qui reſſemble à ce que nous venons de voir ? Les Athéniens ont tout perdu, leurs domaines & leurs alliés ; ils ont juré à Philippe qu'ils réprimeroient & traiteroient en ennemi quiconque entreprendroit de leur conſerver ou de leur faire rendre leurs alliés & leurs domaines ; qu'ils regarderoient au contraire comme allié & comme ami celui qui les en a dépouillés. C'eſt là, en effet, ce qu'Eſchine a perſuadé par ſes diſcours, & ce que Philocrate,

(1) Orchomene, Coronée, villes de Béotie fort connues. Philippe les ſoumit aux Thébains lorſqu'il eut détruit les Phocéens qui s'en étoient emparés. Suivant Etienne, Tilphoſſée étoit une place de Theſſalie. Par rapport à Corſies, ni lui, ni Strabon, ne parlent d'une ville de ce nom, ni dans la Béotie, ni dans la Phocide, ni aux environs.

ſon complice, a propoſé dans un décret. Mon ſentiment avoit prévalu le premier jour; je vous avois déterminés à confirmer le décret des alliés (1) avant de donner audience aux députés de Philippe; mais Eſchine, faiſant renvoyer la délibération au lendemain, vous fit adopter l'avis de Philocrate qui contenoit les articles dont je parle, & d'autres encore plus crians. Voilà ce que les Athéniens ont gagné à la paix; il ne ſeroit pas facile d'ajouter à cette infamie. Et les députés, auteurs de ces manœuvres...? Je ſupprime tout ce que vous avez vu de vos propres yeux, le bled, le bois, les maiſons; ils ont acquis dans le pays de nos malheureux alliés (2), des fonds conſidérables, des poſſeſſions qui rapportent à Philocrate un talent, & trente mines à Eſchine. Mais n'eſt-ce pas une choſe affreuſe & déplorable, que vos députés ſe ſoient enrichis du déſaſtre de vos alliés; & que la même paix qui n'a procuré à la république qui les a envoyés, que la ruine de ſes alliés, la perte de ſes domaines, & l'op-

(1) Nous avons parlé de ce décret plus haut, page 358, ligne pénult. & note (1).

(2) Sans doute, des Olynthiens, dont Démoſthene invoquera tout à l'heure le témoignage. On ſait que Philippe avoit détruit de fond en comble la ville d'Olynthe, malgré tous les efforts que firent pour la ſecourir les Athéniens animés par l'éloquence de Démoſthene.

probre en échange de la gloire, ait été pour les députés traîtres à cette même république, une source abondante de revenus & de richeſſes, un paſſage rapide de la miſere à l'opulence ? Mais afin de certifier ce que je dis (1), greffier, faites paroître les Olynthiens, qui nous en rendront témoignage.

Les témoins paroiſſent.

Je ne ſerois pas étonné qu'Eſchine oſât vous dire qu'il étoit impoſſible de faire une paix honorable & telle que je la demandois, nos armes ayant été malheureuſes par la faute de nos généraux. S'il le dit, au nom des dieux, n'oubliez pas de lui demander quelle eſt la république qui l'a envoyé en ambaſſade. Si c'eſt une république qui ait eu d'habiles généraux & d'heureux ſuccès, il a pu recevoir des préſens ; ſi c'eſt Athenes, pourquoi la même paix qui l'a enrichi, a-t-elle dépouillé la ville dont il étoit député ? Il falloit, pour que tout fût dans l'exacte juſtice, que la ville & ſes députés n'euſſent pas un ſort différent : au lieu qu'Eſchine s'eſt vu comblé de biens & ſa patrie dépouillée de ſes poſſeſſions.

Qu'on examine encore ceci ; croit-on que les

(1) C'eſt-à-dire, ſans doute, afin de prouver qu'Eſchine & Philocrate ont acquis des fonds conſidérables dans le pays des Olynthiens.

Phocéens aient eu ſur les Thébains plus d'avantage à la guerre que Philippe n'en a eu ſur nous ? pour moi je prononce ſans crainte en faveur des Phocéens. Ils étoient maîtres d'Orchomene, de Coronée, de Tilphoſſée ; ils avoient dégagé leurs troupes aſſiégées dans Néones (1), tué deux cents ſoixante & dix hommes à leurs ennemis près d'Hédylée, où ils avoient érigé un trophée ; ils étoient ſortis vainqueurs d'un combat de cavalerie ; enfin les Thébains étoient accablés d'un déluge de maux. Vous, Athéniens, vous étiez bien éloignés d'un état auſſi triſte, & puiſſiez-vous n'y tomber jamais ! Ce qu'avoit de plus fâcheux votre guerre contre Philippe, c'eſt que vous ne pouviez faire à ce prince tout le mal que vous auriez voulu ; d'ailleurs vous étiez à l'abri de ſes coups & n'aviez rien à craindre de ſa part. Comment donc ſe fait-il qu'en vertu de la paix, les Thébains, ſi malheureux à la guerre,

(1) Etienne parle d'une ville de Phocide, nommée Néones. Il y a toute apparence que les Thébains aſſiégeoient des troupes de Phocide retirées dans Néones, & que les Phocéens les avoient dégagées. = Hédylée étoit une montagne dans la Phocide. = *Les Thébains étoient accablés d'un déluge de maux.* En grec, *une iliade de maux avoit inveſti les Thébains. Une iliade de maux*, façon de parler, c'eſt-à-dire, des maux pareils à ceux qu'avoient éprouvés les Troyens.

aient recouvré leurs poſſeſſions & envahi celles de leurs ennemis ; & que les Athéniens aient perdu par la paix ce qui leur avoit été laiſſé par la guerre ? c'eſt que les députés de Thebes n'ont pas trahi ſes intérêts, & que ceux d'Athenes ont vendu les ſiens. Cependant Eſchine aura le front de dire que vos alliés étoient épuiſés & fatigués de la guerre. Mais ce qui ſuit vous fera connoître encore mieux combien vos députés, gagnés par l'or de Philippe, ont prévariqué dans leur ambaſſade.

Lorſque la paix de Philocrate qu'Eſchine avoit appuyée, eut été conclue (1), & que les députés du monarque furent repartis après avoir reçu nos ſermens, rien n'étoit encore perdu, la paix n'avoit d'autre inconvénient que d'être peu glorieuſe & peu digne de la république ; mais on nous faiſoit eſpérer de merveilleux dédommagemens : interpoſant alors l'autorité du peuple, je preſſois mes collegues de partir au plutôt pour l'Helleſpont, de ne rien négliger, & de ne pas ſouffrir que Philippe

(1) *Conclue*, de la part des Athéniens qui avoient prêté ſerment entre les mains des députés de Philippe. Philippe devoit le prêter entre les mains des députés d'Athenes, qu'on lui envoyoit. Après avoir parlé fort au long de ce qui a ſuivi le retour de la ſeconde ambaſſade, l'orateur parle, mais beaucoup plus briévement, de ce qui s'eſt paſſé dans le départ & dans le cours de cette même ambaſ-

s'emparât de quelque place dans l'intervalle (1) ; perſuadé que tout ce qui eſt pris durant les négociations de la paix, eſt perdu pour celui qui l'a laiſſé prendre. En effet, lorſqu'on ſe détermine à la paix pour un bien général, on ne va pas recommencer la guerre pour quelques objets particuliers : chacun reſte en poſſeſſion de ceux dont il ſe trouve ſaiſi. D'ailleurs, la diligence de vos députés vous aſſuroit deux avantages eſſentiels. En nous tranſportant ſur les lieux, & faiſant prêter ſerment à Philippe d'après le décret, ou nous l'aurions obligé de rendre ce qu'il avoit pris à notre république, & de ne pas toucher au reſte ; ou s'il ne l'eût pas fait, nous vous l'aurions mandé ſur-le-champ. Et ſans doute qu'inſtruits de ſon avidité & de ſa mauvaiſe foi dans des objets plus éloignés & moins eſſentiels, vous auriez fait plus d'attention à des objets plus voiſins & plus importans, je veux dire les Thermopyles & la Phocide. Par-là Philippe n'étant pas maître de ces poſtes, & vous n'ayant

---

ſade. Il ſe plaint ſur-tout des délais affectés des ſes collegues : plaintes qu'il répete dans ſa harangue ſur la couronne.

(1) Philippe étoit pour lors dans la Thrace, où il s'empara de Serrie & de Doriſque qui étoient des villes athéniennes, & du Mont-Sacré dont il dépouilla Cerſoblepte.

pas donné dans le piege, vous auriez été à l'abri de toute crainte, & le prince ſe ſeroit porté de lui-même à vous donner ſatisfaction. Cette idée me paroiſſoit d'autant plus plus juſte, que ſi les Phocéens ſubſiſtoient aujourd'hui comme alors, & qu'ils fuſſent encore maîtres des Thermopyles, le roi de Macédoine ne pourroit vous forcer par la crainte à céder de vos droits. En effet, n'ayant ni paſſage ſur terre, ni l'avantage ſur la mer, il n'auroit pu pénétrer dans l'Attique ; & s'il eût refuſé de vous faire juſtice, vous pouviez lui fermer tous les ports, le réduire à manquer d'argent, & lui couper ſes autres reſſources. En conſéquence, comme plus intéreſſé à la paix, c'eût été lui qui eût fait toutes les démarches pour l'obtenir.

Et ce n'eſt pas d'après l'événement & pour m'en prévaloir, que je fais aujourd'hui ces réflexions, je les faiſois dès-lors ; je liſois pour vous dans l'avenir, & j'avertiſſois mes collegues : en voici la preuve. Il n'y avoit plus d'aſſemblée du peuple à tenir, tout étoit décidé & terminé ; les députés n'étoient point partis, & perdoient un tems précieux ; je portai, en qualité de ſénateur, (car le ſénat étoit chargé de régler notre départ) je portai un décret d'après lequel les députés devoient partir au plutôt, & ſe rendre, ſous la conduite de Proxene, dans les lieux où ils apprendroient que ſeroit Phi-

lippe. Ce décret étoit conçu dans les propres termes que je dis. Le greffier va vous en faire la lecture.

On lit le décret.

Je fis donc partir mes collegues malgré eux, comme le prouvera la conduite qu'ils ont tenue. Arrivés à Orée, & réunis à Proxene, au lieu de s'embarquer & d'exécuter les ordres qu'ils avoient reçus, ils prirent de longs détours, & nous firent employer vingt-trois jours pour nous rendre en Macédoine. Nous perdîmes près d'un mois à Pella en attendant l'arrivée de Philippe ; & ce tems, joint à celui du voyage, faisoit exactement cinquante jours. Cependant le monarque prenoit dans la Thrace, Dorisque, le Mont-Sacré, & d'autres places fortes ; il profitoit de nos délais pour disposer toute chose à son avantage ; tandis que je ne cessois de me plaindre hautement, & d'avertir les députés, leur parlant d'abord comme un collegue qui donne son avis, ensuite comme quelqu'un qui veut éclairer des gens qui se trompent, enfin comme un homme qui n'a rien à ménager avec des scélérats & des perfides qui se seroient vendus. Celui qui m'étoit le plus contraire, & qui combattoit ouvertement ce que je proposois & ce que vous aviez ordonné, c'étoit Eschine. Les autres députés pensoient-ils comme lui ? vous le saurez

par la ſuite : je ne parle d'aucun d'eux, & ne les accuſe pas encore. Ce n'eſt pas à moi de les forcer en ce jour à faire preuve de leur innocence ; leur propre honneur, & leur conſcience, ſi elle ne leur reproche rien, doivent ſuffire pour les y engager.

Juſqu'ici vous ne voyez dans toute l'ambaſſade que prévarications, trahiſons, corruptions ; on verra par les faits mêmes quels ſont ceux qui ont eu part aux délits. Mais du moins, pendant tout le tems du voyage, ont-ils pris le ſerment des alliés de Philippe, ou rien fait de ce qui étoit convenable ? non, il s'en faut beaucoup. Abſens d'Athenes pendant trois mois, ayant reçu de vous pour leurs dépenſes mille drachmes (1), ſomme plus forte qu'aucune ville n'en fournit jamais à ſes députés, ils n'ont pris le ſerment d'aucun peuple ni en allant ni en revenant ; ils n'ont même pris celui de Philippe qu'au moment où ce prince marchoit déja du côté de l'Attique ; & cela dans un lieu bien peu décent & peu digne de vous, ô Athéniens, dans une hôtellerie que l'on voit en face du temple de Caſtor & de Pollux, ſur la route

(1) Mille drachmes faiſoient environ 500 livres de notre monnoie. Nous ſerions bien éloignés de croire aujourd'hui que ce ſeroit là défrayer largement d'un long voyage dix députés abſens pendant trois mois, à moins que cette ſomme ne fût pour chaque député par mois.

de Phères : ceux qui ont fait le voyage ſavent ce que je veux dire. Philippe avoit le plus grand intérêt que les choſes ne ſe paſſaſſent pas autrement. Inſtruit que, malgré leurs efforts, Philocrate & ſes complices n'avoient pu faire paſſer la clauſe qui portoit, *excepté les Aliens & les Phocéens*, & qu'au contraire Philocrate avoit été forcé de rayer l'article, & d'exprimer clairement, *les Athéniens & les alliés d'Athenes :* inſtruit, dis-je, de ces faits, il ne vouloit pas qu'on reçût le ſerment d'aucun de ces alliés, dans la crainte qu'ils ne refuſaſſent de l'aider à ſe maintenir dans ſes uſurpations, & que les ſermens ne leur en fourniſſent le prétexte ; il vouloit encore qu'il n'y eût pas de témoins des magnifiques promeſſes auxquelles il étoit redevable de la paix, & qu'on ne vît pas que les Athéniens n'avoient point eu de déſavantage à la guerre, que c'étoit lui Philippe qui deſiroit la paix, & qui l'obtenoit de nous à force de promeſſes. De peur que tout cela ne vînt à ſe découvrir, le prince croyoit que nos députés ne devoient ſe rendre nulle part : ceux-ci donnant baſſement dans ſes vues, & ſignalant pour lui leur zele, ſecondoient en tout ſes projets.

Mais s'ils ſont convaincus d'avoir prévariqué en tous points, d'avoir laiſſé perdre un tems précieux, d'avoir abandonné des villes de Thrace, de n'a-

voir rien fait de ce que vous leur aviez ordonné ; rien de ce qui vous étoit utile, de vous avoir trompés par de faux rapports ; peuvent-ils être absous par des juges instruits de leurs devoirs & fideles à leurs sermens ?

Afin de prouver tout ce que j'ai avancé, on va lire d'abord le décret qui prescrit la maniere dont nous devions exiger les sermens ; on lira ensuite la lettre de Philippe, puis le décret de Philocrate (1), enfin celui du peuple.

On lit la lettre & les décrets.

Pour preuve que si on eût voulu me croire, & suivre les dispositions du décret, nous aurions joint Philippe dans l'Hellespont, je vais faire paroître en témoignage ceux qui nous accompagnoient.

Les témoins déposent.

Greffier, lisez une autre déposition, la réponse que fit le prince à Euclide qui vint après nous.

On lit la déposition (2).

Vous allez voir, Athéniens, que les députés ne peuvent nier eux-mêmes d'avoir cherché en tout

---

(1) Le décret de Philocrate, qui exceptoit dans le traité les Aliens & les Phocéens. *Celui du peuple*, qui ordonnoit qu'on effaçât cette clause.

(2) D'Euclide apparemment, qui attestoit la réponse que Philippe lui avoit faite. Cette réponse étoit, sans doute, une preuve en faveur de Démosthene. Euclide

les intérêts de Philippe. Lorsque nous étions à la veille de partir pour la premiere ambassade où il étoit question de négocier la paix, vous fîtes prendre les devants à un héraut d'armes pour assurer notre marche; les députés, faisant la plus grande diligence, arriverent à Orée avant le héraut, ne l'attendirent pas, se rendirent par mer, sans aucun délai, à la ville d'Ale (1) qui étoit assiégée, traverserent l'armée de Parménion qui en faisoit le siege, passerent à Pagase, & avançant toujours, ne furent joints qu'à Lariſſe par le héraut; tant ils mettoient d'ardeur & de précipitation dans leur marche. Et lorsqu'on étoit en pleine paix, qu'ils pouvoient aller en toute sûreté, & qu'ils avoient ordre de faire diligence, il ne leur est venu à l'esprit ni de hâter leur marche, ni de se mettre en mer. Pourquoi cette différence? c'est que, dans le premier cas, la paix ne pouvoit se faire assez tôt pour l'avantage de Philippe, & que dans le second il ne pouvoit y avoir un trop long intervalle entre

---

étoit un homme de lettres; il avoit la plus riche bibliotheque d'Athenes. Les Athéniens l'avoient député seul & à la hâte vers le monarque pour lui représenter que Serrie & Dorisque, dont il s'étoit emparé, étoient des villes athéniennes.

(1) Ale, Pagase & Lariſſe, villes de Thessalie, à une certaine distance l'une de l'autre.

la paix & les ſermens. Greffier, liſez la dépoſition qui prouvera ce que j'ai avancé.

On lit la dépoſition.

Eſt-il donc poſſible de mieux convaincre les députés d'avoir agi en tout pour l'intérêt de Philippe, que de vous montrer que, dans la même route, en divers tems, ils ſe ſont arrêtés quand votre intérêt demandoit qu'ils ſe hâtaſſent, & qu'ils ſe ſont hâtés quand il convenoit d'attendre le héraut?

Examinez, Athéniens, comment Eſchine & moi nous avons employé le tems de notre voyage en Macédoine & de notre ſéjour à Pella. Moi, je me ſuis fait un devoir de travailler au rachat des priſonniers, de les viſiter & de les conſoler, de leur avancer le prix de leur rançon, enfin de ſolliciter Philippe à nous accorder leur liberté au lieu des préſens qu'il nous offroit. Pour Eſchine, je montrerai tout à l'heure quelle conduite il a tenue, toujours fidele à ſon ſyſtême.

Mais pourquoi Philippe nous offroit-il des préſens en commun? car il eſt bon de ſavoir que ce monarque avoit commencé par nous ſonder chacun en particulier, faiſant en quelque ſorte ſonner l'or à nos oreilles; & il ne nous en offroit pas peu, Athéniens. Mais n'ayant pu réuſſir auprès d'un d'entre nous (je ne me nommerai pas, les faits

mêmes désigneront le citoyen integre, quel qu'il soit), il crut que s'il nous en offroit en commun, nous le recevrions tous sans défiance, & que la moindre part que chacun auroit aux largesses communes, mettroit à l'abri ceux qui se seroient vendus séparément. Voilà pourquoi il nous pressoit tous d'accepter ce qu'il appelloit présens d'hospitalité. Comme je m'opposois à ces largesses, les autres se les partagerent à mon insu. Ensuite, je demandois au prince de vouloir bien, à la place de ses dons, nous remettre les prisonniers; mais ne trouvant pas honnête de me refuser, ne trouvant pas décent de me répondre que tels & tels avoient reçu, ou de paroître craindre la dépense, il éluda ma proposition sans la rejetter, & remit aux panathénées à relâcher les prisonniers. Greffier, lisez d'abord la déposition d'Apollophane, & ensuite celle des autres témoins.

On lit les dépositions.

Je vais vous parler, Athéniens, des prisonniers à qui j'ai avancé le prix de leur rançon pendant que nous séjournâmes à Pella pour attendre Philippe. Quelques uns d'entre eux, répandus dans la ville sur leur parole, n'espérant plus, à ce que je pense, obtenir du prince leur liberté entiere, me dirent qu'ils aimoient mieux se racheter eux-mêmes que de lui avoir cette obligation. Ils m'emprunterent

donc les uns trois mines, les autres cinq, d'autres la ſomme dont ils avoient beſoin. Lorſque Philippe eut annoncé qu'il renverroit le reſte des priſonniers, raſſemblant ceux à qui j'avois prêté de l'argent, je leur rappellai ce qui s'étoit paſſé entre nous; & ne voulant pas qu'ils euſſent à ſe repentir de leur précipitation, ni que des citoyens pauvres ſe fuſſent rachetés à leurs dépens, tandis que les autres ſe flattoient que le monarque les renverroit ſans rançon, je leur fis préſent de ce qu'ils m'avoient emprunté. Greffier, liſez les dépoſitions qui atteſtent ce que je dis.

On lit les dépoſitions.

Telles ſont, Athéniens, les ſommes que j'ai remiſes, & dont j'ai fait préſent à des citoyens infortunés. Lors donc qu'Eſchine, dans ſa réponſe, m'adreſſera ces paroles: Pourquoi, Démoſthene, vous qui, dès le moment où je parlai en faveur de Philocrate, vous êtes apperçu de toutes nos manœuvres, à ce que vous dites, avez-vous encore accepté avec nous l'ambaſſade des ſermens? pourquoi ne l'avez-vous pas refuſée? N'oubliez pas, Athéniens, que j'avois donné parole aux priſonniers que j'ai rachetés, d'apporter avec moi le prix de leur rançon, & de concourir de tout mon pouvoir à leur prompte délivrance. Or il eût été indigne de tromper ces malheureux,

malheureux, de les abandonner à leur triſte ſort, & peu sûr comme peu honnête d'errer ſans titre en pays ennemi d'après mon refus de l'ambaſſade. N'eût été ce motif, me puniſſe le ciel ſi, à quelque prix que ce fût, j'euſſe accepté de partir avec de pareils collegues ! Ce qui le prouve, c'eſt qu'ayant été nommé deux fois pour la troiſieme ambaſſade, j'ai refuſé deux fois, & que dans la ſeconde, je n'ai jamais été de leur avis. Ainſi, lorſque les choſes ont dépendu de moi ſeul, elles ont eu le ſuccès que je viens de dire ; elles ont mal tourné pour l'état lorſque le nombre a prévalu. Cependant elles auroient toujours également proſpéré, ſi on eût ſuivi mes conſeils ; & moi qui, dans la ſeule vue de mériter votre eſtime, dépenſois de l'argent tandis que d'autres en recevoient, n'aurois-je pas, à moins que d'avoir perdu le ſens & la raiſon, préféré le double avantage de ne rien dépenſer, & d'être encore plus utile à ma patrie. Oui, Athéniens, oui, je l'aurois préféré, mais il falloit céder au nombre.

A ma conduite oppoſez, je vous prie, celle d'Eſchine & de Philocrate ; le parallele fera reſſortir nos caracteres. D'abord, ils ont exclu du traité les Phocéens, les Aliens & Cerſoblepte, au mépris du décret que vous aviez porté, & malgré les

diſcours qu'on vous avoit tenus (1). Enſuite, ils ont entrepris de changer & de rendre nul le décret qui nous envoyoit en ambaſſade. Ce n'eſt pas tout; ils ont inſcrit dans le traité les Cardiens comme alliés du monarque, & s'étant oppoſés à ce qu'on envoyât la lettre que je vous écrivois, ils en ont fait partir une autre qui ne contenoit que des fauſſetés. Et après cela, parceque je blâmois leur conduite qui me paroiſſoit infâme, & qui me faiſoit craindre de me voir enveloppé dans leur condamnation, cet excellent républicain a oſé dire que j'avois promis à Philippe de détruire votre démocratie, lui qui, pendant le cours de notre ambaſſade, n'a ceſſé d'avoir avec ce prince des entrevues ſecretes!

Je ſupprime les autres faits, & me borne à celui-ci. Une certaine nuit, je n'y étois pas, Dercylle prenant avec lui un de mes eſclaves, obſervoit Eſchine dans la ville de Phères. L'ayant vu ſortir de la tente du monarque, il chargea l'eſclave de me l'annoncer, & de s'en ſouvenir lui-même. Enfin, lorſque nous étions à la veille de notre départ, ce citoyen pervers n'eut pas honte

(1) J'ignore quels ſont les diſcours dont veut parler ici Démoſthene.

de passer un jour & une nuit seul à seul avec Philippe. Pour établir ce que j'avance, je commencerai par l'attester à mes risques, & en donnant acte de ma déposition ; ensuite j'interpellerai mes collegues, & les sommerai d'attester le fait, ou de protester de leur ignorance. S'ils prennent ce dernier parti, il me sera facile de les convaincre de parjure.

On lit la déposition (1).

Vous avez vu les peines & les embarras que m'ont suscités mes collegues pendant tout le cours de l'ambassade. Imaginez, en effet, ce qu'ils ont pu faire en Macédoine près du monarque qui les paie, puisqu'ici, devant vous-mêmes qui pouvez les récompenser ou les punir, ils agissent comme vous voyez.

Je vais rassembler tous les griefs que j'ai produits jusqu'à présent, on verra que je n'ai rien omis de ce que j'ai annoncé dans le début de mon discours. J'ai montré qu'Eschine ne vous a rien rapporté de véritable, qu'il vous a joués & trompés ; ce que j'ai prouvé non par des paroles, mais par des faits. J'ai montré, de plus, que par ses faux

(1) C'est la déposition que fait Démosthene lui-même dan sa propre cause, & dont il donne acte, de façon qu'on peut l'attaquer en justice s'il avance le faux.

rapports & ſes vaines promeſſes, il vous a empêchés d'apprendre de moi la vérité; qu'il vous a donné des conſeils nuiſibles; qu'il a traverſé le projet de paix des alliés, & ſecondé celui de Philocrate; qu'il a perdu aſſez de tems pour que vous ne puſſiez marcher au ſecours des Phocéens, quand même vous l'auriez voulu; que dans le cours de l'ambaſſade, il s'eſt porté à beaucoup d'autres actions auſſi perverſes; qu'il a reçu de l'argent, qu'il a tout vendu, tout livré; qu'enfin il s'eſt ſouillé des crimes les plus atroces. Voilà ce que j'avois annoncé, & voilà ce que j'ai montré. Ce qui me reſte à dire eſt fort ſimple; le voici. Vous avez fait ſerment, Athéniens, de prononcer ſuivant les loix, ſuivant les décrets du ſénat & du peuple; Eſchine eſt convaincu d'avoir agi dans ſon ambaſſade contre les loix, contre les décrets, contre toutes les regles; il doit donc être condamné par des juges équitables.

Quand il ſeroit innocent ſur tout le reſte, il exiſte deux chefs d'accuſation pour leſquels il mérite la mort. Il a livré à Philippe la Phocide & la Thrace. Eſt-il dans toute la Grece deux poſtes qui nous ſoient plus eſſentiels que les Thermopyles ſur terre & l'Helleſpont ſur mer? les députés les ont vendus l'un & l'autre & livrés honteuſement au monarque, à votre préjudice. Quel crime ſur-tout,

ſans parler du reſte, de lui avoir abandonné la Thrace avec ſes places fortes ? On pourroit citer mille exemples de citoyens que vous avez punis de mort pour de ſemblables délits ; il n'eſt pas difficile d'en nommer qui ont été condamnés à de fortes amendes ; Ergophile (1), Céphiſodote, Timomaque ; plus anciennement, Ergoclès, Denys, & d'autres qu'on peut dire avoir moins nui tous enſemble à l'état que l'accuſé. Sans doute, Athéniens, la prudence vous faiſoit alors prévoir & prévenir les diſgraces ; mais aujourd'hui votre négligence ne vous permet d'être ſenſibles qu'aux maux de chaque jour, & qui vous affectent dans le moment. Auſſi vos décrets ſe multiplient à tout propos & ſans effet. Vous voulez que Cerſoblepte

(1) Ergophile, général athénien, dont il eſt parlé dans le diſcours de notre orateur contre Ariſtocrate, & dans les rhétoriques d'Ariſtote. = *Céphiſodote.* Il eſt parlé, dans la harangue d'Eſchine ſur la couronne, d'un Céphiſodote, amiral, qui partit avec une flotte pour l'Helleſpont, & qui à ſon retour fut pourſuivi comme criminel d'état. = Par rapport à Ergoclès, il paroît que c'eſt le même contre lequel Lyſias a écrit un plaidoyer, & qu'il dit, dans ſon diſcours contre Philocrate, avoir été condamné pour péculat par les Athéniens. = Quant aux deux autres, Timomaque & Denys, je n'ai trouvé aucune particularité qui les concerne.

ſoit compris dans le traité, que Philippe n'ait pas rang parmi les amphictyons, que le traité de paix ſoit réformé dans pluſieurs articles. Cependant aucun de ces décrets (1) n'eût été néceſſaire, ſi Eſchine eût voulu s'embarquer ſans délai & faire ce qui étoit convenable. Mais ce qu'on auroit pu conſerver en allant par mer & en vous rapportant la vérité, il l'a perdu en nous faiſant aller par terre & en ne vous annonçant que des menſonges.

J'apprends qu'il doit ſe récrier & ſe plaindre d'être le ſeul des orateurs qu'on oblige à rendre compte de ſimples paroles. Je n'examinerai point ici s'il ne ſeroit pas juſte de rechercher pour ſes paroles quiconque a parlé pour de l'argent; je dis ſeulement que ſi Eſchine, ſans caractere & par ignorance, a parlé mal à propos, il faut l'excuſer & ne pas le traiter à la rigueur; mais ſi, élu député d'Athenes, il s'eſt fait payer pour vous tromper indignement, ne le renvoyez pas abſous, & n'admettez pas le principe qu'on doit être diſpenſé de rendre compte de ſimples paroles. Car de quelle autre choſe peut-on faire rendre compte à des députés? On ne leur confie ni vaiſſeaux, ni places,

(1) Je ne trouve nulle part aucune trace de ces décrets; je ne vois ni qui les porta, ni dans quel tems ils furent portés.

ni ſoldats, ni citadelles; rien de tout cela n'eſt en leur diſpoſition; ils ne diſpoſent que du tems & des paroles. Si donc Eſchine n'a point fait perdre de tems à la république, il n'eſt pas en faute; s'il lui en a fait perdre, il eſt coupable; s'il ne vous a tenu que des diſcours conformes à la vérité & à vos intérêts, on doit l'abſoudre; s'il vous a débité des menſonges pour de l'argent & afin de vous nuire, il doit être condamné. Non, on ne peut vous faire un plus grand tort que de vous déguiſer la vérité. Quelle ſera, en effet, l'adminiſtration d'un état où la parole fait preſque tout, ſi on n'y tient au peuple que des diſcours trompeurs? Mais ſi de plus, gagné par des préſens, on ſe permet de parler pour l'avantage de vos ennemis, ne courez-vous pas les plus grands riſques? Pour ce qui eſt du tems, il eſt d'un autre prix chez vous que dans les gouvernemens ariſtocratique & monarchique; oui, & d'un bien plus grand prix. Dans ces gouvernemens, tout ſe fait ſur-le-champ par un édit. Chez vous, dans toutes les affaires il faut avant tout que le ſénat, inſtruit par un rapport, donne un décret; & il ne s'aſſemble extraordinairement que quand il eſt queſtion de répondre à des députés étrangers. Le décret du ſénat doit être porté à l'aſſemblée du peuple qui ſe tient le jour

fixé par les loix (1). Les miniſtres habiles & bien intentionnés qui y paroiſſent, ont à combattre l'ignorance & la malice. Ce n'eſt pas tout ; lorſqu'enfin on a pris le parti qui ſemble le plus avantageux, il faut attendre que les citoyens les moins aiſés ſe ſoient mis en état d'acquitter leur taxe. Ainſi nous faire perdre du tems dans un gouvernement tel que le nôtre, ce n'eſt pas nous dérober des momens, non, mais nous enlever les affaires.

J'entends certains propos que ne ceſſent de répéter ces hommes qui cherchent à vous faire prendre le change : *On trouble notre ville ; On empêche Philippe de nous faire du bien.* Sans perdre le tems à leur répondre, je vais vous faire lire les lettres de Philippe (2), & vous rappeller chacune des circonſtances où vous fûtes ſéduits. Vous verrez qu'à force de nous jouer par ſes vaines promeſſes qu'on nous rebat juſqu'au dégoût, ce prince a perdu le droit de nous tromper.

---

(1) Il y avoit deux ſortes d'aſſemblées, les unes ordinaires, qui étoient fixées à certains jours ; les autres extraordinaires, qui étoient convoquées exprès, ſelon le beſoin.

(2) Démoſthene ne marque pas & rien ne nous montre quelles ſont les lettres qu'il va faire lire.

On lit les lettres de Philippe.

Après avoir prévariqué dans toutes les parties de ſon ambaſſade d'une maniere ſi honteuſe & ſi contraire à vos intérêts, Eſchine s'en va de tous côtés criant ; Que penſer de Démoſthene qui accuſe ſes collegues ? Oui, certes, je vous accuſe, & j'y ſeſerois forcé quand je ne le voudrois pas ; les pieges que vous m'avez tendus pendant notre voyage m'en impoſent la loi ; & les crimes que vous avez commis dans l'ambaſſade ne me laiſſent d'autre parti à prendre que de me déclarer votre accuſateur, ou de paroître votre complice. Mais je prétends n'avoir pas été votre collegue, le collegue d'un homme dont toutes les démarches étoient iniques, tandis que les miennes n'avoient pour but que l'avantage des Athéniens. Votre collegue, Eſchine c'étoit Philocrate ; les collegues de Philocrate, c'étoit vous, c'étoit Phrynon ; vous aviez tous les mêmes principes, vous teniez tous la même conduite. Où ſont ces tables, ces repas, ces libations qui nous raſſembloient (1) ? s'écrie-t-il ſans ceſſe d'un ton déclamateur : comme ſi c'étoient les ci-

(1) Les anciens conſacroient la table par les libations qu'ils faiſoient aux dieux. C'étoit chez eux un crime d'agir contre les perſonnes avec leſquelles on avoit mangé à la même table.

toyens vertueux & non les citoyens pervers qui violent ces droits ſacrés. Les prytanes ſacrifient partout en commun, & participent aux mêmes repas & aux mêmes libations. Mais parmi eux les gens de bien ne ſe prêtent point pour cela aux vues des méchans ; ils dénoncent au ſénat & au peuple ceux de leur corps qu'ils trouvent en faute. Les ſénateurs, les généraux, preſque toutes les compagnies ont auſſi leurs ſacrifices & leurs repas communs. Laiſſent-ils à cauſe de cela impunis ceux des leurs qui ſe permettent de prévariquer ? il s'en faut beaucoup. Léon accuſa Timagoras (1), quoiqu'il eût été quatre ans ſon collegue d'ambaſſade. Eubulus accuſa Tharrécès & Smicythe, avec leſquels il avoit vécu dans la plus grande intimité. Conon, cet ancien général, accuſa Adimante qui avoit été ſon collegue dans le commandement des armées.

---

(1) Nous avons parlé plus haut de Léon & de Timagoras. Voyez page 367, note (1). = Il eſt parlé dans l'hiſtoire de Xénophon d'un Eubulus, général qui commandoit dans le tems d'Alcibiade ; mais il n'y eſt pas fait mention de Tharrécès & de Smicythe qu'il accuſa. = Conon, fameux capitaine Athénien, aſſez connu. Après le combat des Arginuſes, il fut continué général, & on lui donna pour collegues Philoclès & Adimante. L'hiſtoire ne dit rien de l'accuſation qu'il intenta contre ce dernier.

Parmi tous ces hommes, quels étoient ceux, Eſchine, qui violoient les libations & les ſacrifices? étoient-ce ceux qui deſſervoient leur patrie, qui ſe laiſſoient corrompre, qui prévariquoient dans leur ambaſſade; ou bien ceux qui les accuſoient? c'étoient, ſans doute, ceux qui, par leur conduite criminelle, ne violoient pas des ſacrifices particuliers, mais qui, comme vous, trahiſſoient les dieux de la patrie & livroient leurs temples.

Mais pour vous convaincre, Athéniens, que de tous ceux qui ſont allés trouver Philippe avec titre ou ſans caractere, & en général de tous les hommes, Eſchine & ſes ſemblables ſont les plus pervers & les plus ſcélérats, je vais vous raconter en peu de mots un fait qui eſt étranger à la cauſe.

Philippe (1), après la priſe d'Olynthe, célébroit

---

(1) Cette hiſtoire ſe trouve dans Diodore de Sicile, livre 16, telle à-peu-près que Démoſthene la raconte. = *Jeux olympiques.* On ne ſait point ſi ces jeux olympiques ſont ceux qui furent inſtitués par Hercule en l'honneur de Jupiter, & qui ſe célébroient tous les quatre ans en Elide, près de Piſe, appellée autrement Olympie; ou ſi c'eſt une fête particuliere qu'Archelaüs, un des prédéceſſeurs de Philippe, avoit inſtituée dans la Macédoine, & qui ſe célébroit, non par des combats, mais par des ſpectacles. On peut obſerver au reſte que la CVIII olympiade tombe dans l'année même dont nous parlons, & que Philippe

ſes jeux olympiques ; & pour embellir la fête, il avoit raſſemblé les plus fameux acteurs de toute la Grece. Les ayant admis à ſa table, & diſtribuant des prix à ceux qui s'étoient diſtingués, il s'apperçut que Satyrus, acteur comique, étoit le ſeul qui ne ſe préſentoit pas : ſurpris, il lui en demanda la raiſon ; l'auroit-il ſoupçonné d'avarice ? ou le croiroit-il indiſpoſé contre lui ? Satyrus, dit-on, lui répondit qu'il n'avoit beſoin d'aucun des préſens que deſiroient les autres, que cependant il en étoit un qui lui ſeroit le plus agréable de tous & qui coûteroit le moins à Philippe, mais qu'il n'oſoit en faire la demande dans la crainte d'un refus. Le monarque lui ordonne de parler, & dans un tranſport de généroſité, promet de lui accorder tout ce qu'il demandera. J'avois à Pydna, reprit Satyrus, un ami nommé Apollophane (1), que ſes

---

étoit maître dans l'Elide, où les jeux olympiques ſe célébroient. = *Satyrus*, étoit ſans doute ce comédien fameux, ami de Démoſthene, qui, lui faiſant déclamer des vers de Sophocle, & les déclamant à ſon tour, lui fit ſentir quel étoit le pouvoir d'une belle déclamation, & lui fit abandonner le deſſein qu'il avoit pris de ne plus parler en public, découragé par le mauvais ſuccès de ſa premiere harangue.

(1) Apollophane, de Pydna, étoit un des meurtriers d'Alexandre, frere aîné de Philippe, qui avoit ſuccédé à Amyntas leur pere, & qui ne régna pas un an entier.

ennemis ont fait condamner à mort ſur de fauſſes imputations. Ses proches, qui craignoient pour ſes filles encore enfans, les envoyerent à Olynthe, comme dans un aſyle sûr. La ville ayant été priſe, elles ont ſubi le ſort des habitans, elles ſont vos captives & en âge d'être mariées. Je vous les demande, prince, ne me les refuſez pas. Voici l'uſage que je compte faire de vos bienfaits : loin d'en tirer aucun profit, je fournirai une dot à ces jeunes infortunées, je les placerai d'une maniere convenable, & ne permettrai pas qu'elles éprouvent aucun traitement indigne de leur pere ou de moi. Ce diſcours de Satyrus excita de ſi grands applaudiſſemens parmi tous les convives qui en faiſoient l'éloge à l'envi, que Philippe, touché, lui accorda ſa demande, encore qu'Apollophane, pere des jeunes filles, eût été undes meurtriers d'Alexandre ſon frere.

A cette conduite de Satyrus dans un repas donné par Philippe, comparez celle de vos députés dans un repas donné auſſi en Macédoine par un ſimple particulier, & voyez combien peu elles ſe reſſemblent. Invités chez Xénophron, fils de Phédime (1),

(1) Xénophon, dans la liſte qu'il donne des trente tyrans établis à Athenes par Lyſandre lorſqu'il eut réduit cette ville malheureuſe, ne parle pas d'un Phédime, mais d'un Phédrias, qui ſans doute eſt celui dont il eſt ici queſ-

un des trente tyrans, je ne voulus pas m'y trouver ; ils s'y rendirent. Quand on eut commencé à boire (1), le maître de la maiſon fit entrer une Olynthienne d'une grande beauté, mais encore plus ſage & plus vertueuſe que belle, comme on le verra par la ſuite. D'abord les convives la preſſoient doucement de prendre part au feſtin, ainſi qu'Iatroclès me le raconta le lendemain. Inſenſiblement, le vin échauffant leur audace, ils lui ordonnerent de s'aſſeoir près d'eux & de chanter. Cette malheureuſe femme, qui ne ſavoit ni ne vouloit chanter, s'en défendoit de toutes ſes forces. Eſchine & Phrynon prirent ſon refus pour une inſulte, ils trouvoient étrange qu'une captive née chez un peuple exécrable & ennemi des dieux, chez des Olynthiens, fît ces difficultés. Eh bien ! qu'on faſſe venir un eſclave, qu'on apporte un fouet. L'eſclave

---

tion. Son fils Xénophron n'eſt pas connu.

(1) *Quand on eut commencé à boire.* Cette expreſſion pourra paroître extraordinaire & pas aſſez noble. Mais il falloit exprimer clairement & ſans équivoque des mœurs différentes des nôtres. Dans la plupart des repas, les Grecs, après avoir mangé, ſe mettoient à boire, & ſouvent avec excès comme l'on penſe. Ainſi *être à boire* dans leurs repas, étoit comme qui diroit dans les nôtres *être au deſſert*. Nous verrons dans la harangue d'Eſchine qu'on faiſoit un mérite à Philippe d'avoir le talent de boire.

vient armé d'un fouet, & par l'ordre des convives faciles à irriter, il ſe ſaiſit de l'Olynthienne, qui, fondant en larmes, ſe plaignoit amèrement de cette violence ; il déchire ſa robe & l'accable de coups. Hors d'elle-même, & troublée par un traitement auſſi cruel qu'ignominieux, la femme s'élance, ſe jette aux genoux d'Iatroclès (1), renverſe la table ; & ſi celui-ci ne l'eût arrachée à leur cruauté, elle ſeroit périe victime de leur débauche : car Eſchine, cet homme lâche par caractere, eſt terrible dans l'ivreſſe. Il n'étoit queſtion que de cette hiſtoire dans l'Arcadie ; Diophante vous en a fait le récit, & je l'obligerai d'en rendre témoignage : on en parloit beaucoup en Theſſalie, & par-tout.

Coupable de telles horreurs, cet infâme oſera vous regarder en face, & d'une voix retentiſſante il viendra bientôt nous vanter la vie qu'il a menée ! Une telle effronterie m'indigne : comme ſi on ne vous avoit pas vu, Eſchine (2), dans votre enfance lire à votre mere ſes formules d'initiations ; dans votre premiere jeuneſſe, vous rouler parmi les bac-

(1) Iatroclès, nommé un peu plus haut, étoit un des dix députés qui furent envoyés vers Philippe pour conclure la paix. = *Diophante.* J'ignore ſi c'eſt le même dont il eſt parlé dans ce même diſcours, page 392.

(2) Ces anecdotes ſur la vie d'Eſchine ſont expoſées un peu plus au long dans la harangue ſur la couronne.

chantes, au milieu des troupes de buveurs ; greffier ſous des magiſtrats ſubalternes, trahir votre miniſtere à vil prix ; enfin, & ce tems n'eſt pas éloigné, acteur dans des troupes de campagne, vous eſtimer trop heureux d'y jouer les troiſiemes rôles. Par où donc comptez-vous vous faire valoir ? ce n'eſt pas aſſurément par la vie que vous avez menée, puiſqu'elle eſt telle que je viens de le dire. Et cet homme, grands dieux ! a eu l'impudence de citer quelqu'un devant vous pour ſes déſordres : mais ce n'eſt pas le moment d'en parler. Greffier, liſez les dépoſitions qui atteſtent l'hiſtoire de la femme Olynthienne.

On lit les dépoſitions.

Convaincu de prévarications auſſi graves & en auſſi grand nombre, de prévarications qui renferment tous les crimes enſemble, corruption, fourberie, menſonge, fauſſeté envers la patrie, baſſe adulation, trahiſon & perfidie, tout ce qui peut s'imaginer de plus atroce ; il ne pourra ſe juſtifier ſur aucun des griefs, ni produire pour ſa défenſe un ſeul moyen ſimple & raiſonnable. Un de ceux dont j'apprends qu'il doit faire uſage, me paroît tenir de la folie ; mais enfin, quand on ne trouve pas de raiſon ſolide, c'eſt une néceſſité de recourir à tout. Il dira donc, on m'en a prévenu, qu'après avoir partagé ſes délits, approuvé ſes projets, ſecondé

condé ſes démarches, changeant tout-à-coup de ſyſtême, je viens l'accuſer.

Ce n'eſt pas là juſtifier ſa conduite, c'eſt accuſer la mienne. Si j'ai ſuivi ſon exemple, je ſuis coupable; mais il n'en eſt pas plus innocent, il s'en faut bien. Je crois cependant devoir vous prouver ces deux points-ci, qu'il n'avancera rien que de faux, & que, ce qu'il dira fût-il vrai, cette maniere de ſe juſtifier ne ſeroit pas légitime. Une maniere ſimple & légitime, ce ſeroit de faire voir ou que les événemens pour leſquels on l'accuſe ne ſont pas arrivés, ou que ces mêmes événemens ſont avantageux à la république: & il ne peut avancer ni l'un ni l'autre. Il ne peut, en effet, ni dire que les Phocéens détruits, les Thébains fortifiés, Philippe maître des Thermopyles, ſes ſoldats occupant l'Eubée, ſes troupes entreprenant ſur Mégares, pluſieurs de nos alliés exclus des ſermens pour la paix; il ne peut, dis-je, ni prétendre que ces événemens ſont utiles à la république, après avoir annoncé le contraire comme avantageux & prochain, ni vous perſuader que des faits dont vous n'êtes que trop sûrs pour les avoir vus, ne ſont pas arrivés. Il me reſte donc à vous montrer que je n'y ai eu aucune part.

Voulez-vous que, ſupprimant tout le reſte, mes diſcours dans vos aſſemblées, mes démêlés avec

mes collegues dans le cours de l'ambaſſade comme dans les autres circonſtances, je vous prouve par leur propre témoignage que ma conduite a été oppoſée à la leur, qu'ils ont reçu de l'argent pour trahir la patrie, & que j'en ai conſtamment refuſé ? Voici mes raiſons. Si l'on vous faiſoit ces demandes : Athéniens, quel eſt, à votre avis, le citoyen de cette ville le plus audacieux, le plus téméraire, le plus effronté ? du premier mot, j'en ſuis sûr, vous nommeriez Philocrate. Quel eſt l'orateur qui peut le mieux ſe faire entendre & déclamer d'une voix claire & diſtincte les plus longs diſcours ? ſans héſiter vous répondriez, c'eſt Eſchine. Quel eſt celui auquel ils reprochent le défaut de hardieſſe, & une timidité (1) que j'appelle pudeur ? c'eſt Démoſthene. En effet, je ne fatiguai jamais mes concitoyens, je ne cherchai jamais à me faire écouter par force. Cependant toutes les fois que dans vos aſſemblées il fut queſtion de l'ambaſſade des ſermens, vous me vîtes attaquer les députés, dévoiler leur perfidie, leur reprocher en face de s'être laiſſé corrompre, & d'avoir vendu les inté-

(1) Un peu de timidité dans un orateur, quand elle ne va pas juſqu'à le troubler, lui ſert beaucoup auprès de ſes auditeurs, loin de nuire à l'effet de ſon éloquence. Cicéron dit de lui-même qu'il trembloit de tout ſon corps toutes les fois qu'il commençoit à parler.

rêts de l'état. Aucun d'eux ne combattit mes reproches, aucun ne prit la parole, aucun ne se montra. Comment donc se fait-il que ceux de nos citoyens dont le front est le plus assuré & l'organe le plus sonore, se taisent devant Démosthene de tous les orateurs le plus timide & le moins recommandable par sa voix? C'est que la vérité est aussi forte que le mensonge est foible. La conscience de leur corruption fait tomber leur audace; c'est elle qui enchaîne leur langue, leur ferme la bouche, y étouffe la parole, les réduit au silence.

Voici un fait tout récent que, sans doute, vous n'aurez pas oublié. Dernièrement, lorsqu'assemblés au Pirée, vous vous opposiez à ce qu'Eschine allât en ambassade (1), il s'en prenoit à moi, il menaçoit de me citer en justice, de m'accuser comme criminel d'état, ajoutoit aux menaces les exclamations du dépit. Ces emportemens étoient le prélude & l'annonce de longs discours & d'accusations compliquées. Toutefois, il n'étoit besoin que de deux ou trois mots fort simples, tels qu'eût pu les trouver le plus novice des esclaves. Athéniens, devoit-il dire, la conduite de Démosthene

(1) De quelle ambassade s'agit-il ici? Eschine avoit été des trois grandes ambassades faites au roi de Macédoine.

eſt étrange. Il m'accuſe de crimes dont il eſt complice. Il prétend que j'ai reçu de l'argent ; & c'eſt lui qui en a reçu, ou qui l'a partagé avec nous. Mais il s'eſt bien gardé de tenir ce langage ; vous n'avez jamais entendu de ſa part rien de ſemblable. Il s'en tenoit à de vaines menaces. Et pourquoi ? c'eſt qu'intimement convaincu de ſes délits, il redoutoit tout ce qui pouvoit les rappeller. Si par haſard ſon idée le portoit de ce côté-là, le remords le repouſſoit à l'inſtant & l'arrêtoit ; mais rien ne l'empêchoit de ſe répandre en invectives & en injures vagues.

Mais ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus fort ; écoutez, Athéniens, non des paroles, mais un fait. Etant allé deux fois en ambaſſade, je trouvois juſte de rendre compte deux fois. Eſchine, accompagné de témoins, ſe préſente aux juges, & s'oppoſe à ce que je ſois admis à leur tribunal, ſous prétexte que j'avois déja rendu mes comptes, & que je n'étois plus comptable. La démarche, en elle-même, étoit abſurde : mais quel en étoit le motif ? Ayant rendu compte de la premiere ambaſſade pour laquelle il n'étoit pas accuſé, il auroit voulu ne point reparoître pour la ſeconde ſur laquelle il étoit recherché, & dans laquelle ſe trouvoit renfermé tout le corps de délits. Si j'euſſe paru une ſeconde fois au tribunal, il étoit obligé d'y

paroître lui-même de nouveau ; & c'eſt pour cela qu'il empêchoit que j'y fuſſe appellé. Ce fait, Athéniens, vous prouve évidemment, & qu'Eſchine s'eſt condamné lui-même, enſorte que vous ne pouvez plus l'abſoudre ; & qu'il ne dira rien que de faux contre moi. Oui, s'il avoit quelque choſe de vrai à dire, on l'eût vu pour lors prendre la parole, & m'attaquer devant les juges au lieu de chercher à m'éloigner de leur tribunal. Greffier, faites paroître les témoins qui atteſtent la vérité de ce que j'avance (1).

Obſervez, je vous prie, Athéniens, que ſi Eſchine ne me répond que par des reproches injurieux, étrangers à l'ambaſſade, vous devez refuſer de l'entendre pour plus d'une raiſon. Ce n'eſt pas moi qui ſuis l'accuſé, & il ne me ſera point permis de lui répondre. D'ailleurs, employer les injures, n'eſt-ce pas avouer qu'on manque de preuves ? & un accuſé qui peut ſe défendre, vient-il attaquer ? Faites de plus cette réflexion : ſi, traduit en juſtice, j'avois Eſchine pour accuſateur & Philippe pour juge, & que, dans le déſeſpoir de ma cauſe, j'euſſe recours aux invectives, croyez-vous que Philippe

(1) Avant de faire paroître les témoins & de faire lire leur dépoſition, Démoſthene fait encore quelques réflexions qui ont rapport à ce qu'il vient de dire.

ſouffrît tranquillement qu'en ſa préſence on injuriât ſes amis les plus fideles ? Ne vous montrez donc ni moins délicats, ni moins ſenſibles que le monarque, & forcez Eſchine de ſe juſtifier ſur les crimes dont on l'accuſe. Mais liſez-nous, greffier, la dépoſition des témoins.

On lit la dépoſition.

Ainſi, moi qui ne me ſentois nullement coupable, je ne craignois pas de rendre mes comptes, & je me ſoumettois volontiers à toutes les recherches preſcrites par la loi : Eſchine agit tout différemment. Eſt-il donc poſſible que nous ayons tenu l'un & l'autre la même conduite ? ou peut-il me faire des reproches qu'il ne m'a pas faits juſqu'ici ? non, ſans doute. Il emploiera toutefois ce moyen ; oui, & l'on ne doit pas s'en étonner. Qui ne ſait, en effet, que depuis qu'il exiſte des hommes, & qu'on rend des jugemens, on n'a guere vu de coupable avouer ſon crime ? Ils s'arment tous d'effronterie, nient les faits, en inventent de faux, cherchent des défaites, épuiſent toutes les reſſources pour ſe ſouſtraire à la punition. Ne vous laiſſez tromper, Athéniens, par aucun de ces artifices, mais jugez d'après vos propres connoiſſances ; ne vous en rapportez ni à mes diſcours, ni à ceux d'Eſchine, ni aux témoins payés de l'argent de Philippe pour dépoſer tout ce qu'il voudra : & vous

verrez avec quel zele ils s'en acquitteront. Ne conſidérez pas non plus la beauté & la force de ſa voix, ni la foibleſſe de la mienne : car vous ne devez pas, ſi vous êtes ſages, prononcer aujourd'hui ſur la perſonne des orateurs ni ſur leurs talens, mais enviſager l'infamie qui réſulte des affaires honteuſement & indignement ruinées, la faire retomber cette infamie ſur ſes auteurs, en raiſonnant d'après des faits qui vous ſont connus. Et quels ſont ces faits ? Sans entrer dans un détail qui ſeroit inutile, voici ce que je dis. Si les événemens qui ont réſulté de la paix vous ont été annoncés tels qu'ils ſont arrivés ; ſi vous convenez que, ſans avoir vu les ennemis infeſter votre pays, ni vous être vus attaqués du côté de la mer, & expoſés d'ailleurs à quelque riſque, ſans que le prix des ſubſiſtances fût hauſſé ou que votre ſituation eût rien de plus fâcheux qu'aujourd'hui, prévoyant ou ſachant, pour l'avoir entendu dire aux députés, que vos alliés étoient à la veille de leur ruine, que les Thébains alloient accroître leur puiſſance, Philippe s'emparer des villes de la Thrace & établir dans l'Eubée des forts pour vous tenir en reſpect, qu'enfin il arriveroit tout ce que vous avez vu de vos propres yeux ; ſi, dis-je, vous convenez avoir été aſſez lâches & aſſez bas pour vous trouver trop heureux de faire la paix dans ces circonſtances,

renvoyez Eſchine abſous, & à l'opprobre n'ajoutez pas l'injuſtice. Oui, il ne vous a fait aucun tort, & il y a de la folie à moi de l'accuſer. Mais ſi, au contraire, les députés ne vous ont tenu que des diſcours agréables & flatteurs, s'ils vous ont dit que Philippe étoit bien intentionné pour la république d'Athenes, qu'il ſauveroit les Phocéens & réprimeroit l'inſolence des Thébains; que de plus, s'il obtenoit la paix, vous ſeriez bien dédommagés d'Amphipolis, qu'il vous rendroit Orope & l'Eubée; ſi par ces rapports & ces promeſſes ils vous ont joués & trompés en tout, s'ils vous ont preſque enlevé l'Attique, condamnez-les, &, pour ſurcroît des affronts que vous avez eſſuyés (je ne puis me ſervir d'un autre terme), affronts qui leur ont valu un riche ſalaire, ne vous retirez pas du tribunal chargés d'une malédiction & d'un parjure.

Conſidérez encore ceci, Athéniens; quel motif aurois-je eu de les accuſer, s'ils n'euſſent réellement prévariqué? aucun, ſans doute. Eſt-il ſi doux d'avoir beaucoup d'ennemis? Non, cela n'eſt ni doux ni même sûr. Mais peut-être y avoit-il entre Eſchine & moi d'anciennes inimitiés. Nullement. Que dira-t-il donc? Vous avez craint pour vous-même, Démoſthene, & vous avez cru vous ſauver par une accuſation. Je ſais qu'il le dit.

Mais, Eſchine, il n'y avoit point de danger, puiſque, à vous entendre, il n'y avoit point de prévarication. Au reſte, Athéniens, s'il dit que je craignois pour moi-même, conſidérez dans quelles frayeurs doivent être les coupables, ſi, malgré mon innocence, j'appréhendois de partager la peine de leurs crimes. Ce n'eſt donc point par ces motifs que je vous accuſe, Eſchine. Pourquoi donc vous accuſé-je ? Je vous calomnie peut-être par intérêt, & je veux recevoir de vous de l'argent. Eh ! ne m'étoit-il donc pas plus avantageux d'en recevoir de Philippe qui m'en offroit beaucoup plus que ceux-ci ne pourroient m'en donner, & d'avoir en même tems l'amitié du prince & celle de mes collegues ? Car j'euſſe été, qui, j'euſſe été leur ami ſi j'avois participé à leurs manœuvres ; la haine qu'ils me portent n'eſt pas une haine héritée de leurs peres ; ils ne me haïſſent que parceque je ne ſuis pas entré dans leurs vues. Devois-je plutôt leur demander ma part de leur ſalaire, devenir leur ennemi & celui du monarque, & après avoir tiré de ma bourſe une ſomme conſidérable pour racheter les priſonniers, mendier aujourd'hui une portion modique du prix de la trahiſon que je ne recevrois qu'avec la haine des traîtres ? non, certes. Mais j'ai dit la vérité pour l'intérêt de la vérité ; je me ſuis montré incorrup-

tible pour l'intérêt de la juſtice, & pour en recueillir le fruit par la ſuite, me perſuadant que je partagerois avec quelques uns de vous les récompenſes & les diſtinctions accordées à la vertu, & que rien ne pouvoit me dédommager de votre eſtime. Je hais les députés, parceque dans l'ambaſſade je les ai reconnus pervers & ennemis des dieux, & que leur corruption qui vous a indiſpoſés contre l'ambaſſade en général, m'a privé en particulier des honneurs que j'avois lieu d'attendre. Je les accuſe, & je les oblige à rendre des comptes, parceque je prévois l'avenir, & que je veux qu'il ſoit décidé devant le peuple, & par un jugement, que nos démarches étoient oppoſées. D'ailleurs, Athéniens, je vous dirai ce que je penſe; je crains, oui, je crains que, ſans avoir eu part à leurs délits, vous ne m'enveloppiez un jour dans leur condamnation, & qu'en attendant vous n'agiſſiez contre eux avec trop de molleſſe. Car vous me paroiſſez être dans une indifférence extrême, ne vous montrer ſenſibles aux maux que dans le moment qu'ils arrivent, ne prendre aucune précaution à la vue de ceux qu'éprouvent les autres peuples de la Grece, & ne témoigner aucune inquiétude ſur le ſort de votre république outragée depuis long-tems de la maniere la plus indigne.

Ce que je vais dire vous ſemblera étrange &

peut-être incroyable. Je me ſuis trop retenu & ne puis plus me taire. Vous connoiſſez, ſans doute, Pythoclès (1), fils de Pythodore. J'étois fort lié avec lui, & juſqu'à ce jour il n'y avoit eu entre nous aucun refroidiſſement. Mais depuis qu'il a vu Philippe, il m'évite quand il me rencontre, & s'il eſt contraint de m'aborder, il ſe retire auſſitôt, de peur qu'on ne nous apperçoive enſemble. Au lieu qu'on le voit ſe promener avec Eſchine, faire le tour de la place publique, raiſonner & délibérer avec lui. Mais n'eſt-il pas affreux, Athéniens, que les créatures & les agens de Philippe, frappés du caractere de ce Prince, & croyant le voir ſans ceſſe à leurs côtés, penſent ne pouvoir lui cacher la moindre de leurs démarches, mais devoir régler ſelon ſes vues leur haine & leur amitié; tandis que des citoyens uniquement occupés de vos intérêts, jaloux de votre confiance & incapables de la trahir, ne trouvent chez vous que ſtupeur, inſenſibilité, & que moi-même je me vois forcé de combattre d'égal à égal ſous vos yeux contre des ſcélérats dont les crimes vous ſont connus? Voulez-vous ſavoir la raiſon de cette différence? je vais vous l'appren-

(1) Ce Pythoclès eſt ſans doute le même dont il eſt parlé dans la harangue du même Démoſthene ſur la couronne. Voyez page 320.

dre ; & ne me ſachez pas mauvais gré ſi je vous dis la vérité. Philippe, qui eſt ſeul, chérit abſolument & ſans partage ceux qui ſecondent ſes projets comme il hait ceux qui les traverſent : au lieu qu'aucun de vous en particulier ne peut s'imaginer que quiconque ſert ou deſſert la patrie le ſert ou le deſſert lui-même. Il eſt des motifs qui vous touchent chacun plus fortement que l'intérêt public, & qui ſouvent vous entraînent ; la jalouſie, la mauvaiſe humeur, une fauſſe pitié, les égards pour la ſollicitation, & mille autres. Quand on échapperoit à tout le reſte, pourroit-on échapper à l'envie qui ne peut voir ſans douleur un citoyen integre & zélé. Les fautes qui naiſſent en détail de ces déſordres, ſe multiplient peu à peu, & produiſent en ſomme le malheur de l'état.

Prenez garde, Athéniens, de vous laiſſer toucher dans cette cauſe par aucun des motifs dont je parle, & ne renvoyez pas abſous un homme qui vous a cauſé de ſi grands préjudices. Que dira-t-on ſi vous l'épargnez ? La ville d'Athenes a député vers Philippe, Philocrate, Eſchine, Phrynon, Démoſthene — (1). Eh bien ! — Celui-ci, loin de s'être

(1) Pour entendre tout cet endroit, il faut ſuppoſer une eſpece de dialogue. = Plus bas, *paie ſa table & ſes plaiſirs.* En grec, *achete des courtiſanes & des poiſſons.* Les

enrichi dans ſon ambaſſade, a racheté à ſes dépens les priſonniers : celui-là, c'eſt Philocrate, de l'argent qu'il a reçu pour trahir ſa patrie, paie ſa table & ſes plaiſirs. Un autre, c'eſt l'infâme Phrynon, a envoyé ſon fils, encore adoleſcent, au roi de Macédoine (1). Démoſthene n'a rien fait d'indigne ni de l'état ni de lui. Non content d'avoir rempli la charge de chorege & d'avoir équipé à ſes frais des vaiſſeaux, il a cru devoir fournir la rançon des priſonniers, & n'a pu ſouffrir que, faute d'argent, ſes concitoyens viſſent prolonger leur captivité. Eſchine, loin d'avoir délivré aucun priſonnier, a procuré au monarque les moyens d'aſſervir tout un pays de nos alliés, plus de dix mille hommes de leur infanterie & près de mille de leur cavalerie. — Eh! bien! qu'eſt-il arrivé de là? — Maîtres du ſort des coupables, inſtruits de tout depuis long-tems, les Athéniens..... — Qu'ont-ils fait? — Renvoyant abſous des perfides qui s'étoient laiſſé corrompre, qui s'étoient déshonorés, eux, leurs enfans & leur patrie, ils ont jugé que c'étoient des hommes qui ſavoient conduire leurs affaires, & que celles de

---

Athéniens, & en général les Grecs, étoient friands de poiſſons : c'étoient un des mets délicats de leurs tables.

(1) Voyez plus haut, par rapport à ce fait, p. 406.

la ville n'alloient pas ſi mal. — Et l'accuſateur, comment l'ont-ils regardé ? — Comme un inſenſé qui ne connoiſſoit pas les reſſources de la ville, & ne ſavoit où jetter ſon argent. Qui donc, Athéniens, après de tels exemples, ſera jaloux de ſe montrer integre ? Qui voudra ſe charger des ſoins d'une ambaſſade ſans nul eſprit de cupidité, ſi vous ne témoignez pas plus de confiance à ceux qui ont refuſé de l'argent qu'à ceux qui en ont reçu ? Ainſi ce n'eſt pas un jugement que vous allez prononcer en ce jour, non, c'eſt une loi que vous allez porter, qui décidera à jamais lequel vaut mieux ou de ſe vendre ſordidement aux ennemis dans une ambaſſade, ou de ſe dévouer noblement & ſans aucun intérêt au ſervice de la patrie. Il ne faut pas de témoins pour le reſte, on en va produire aux fins de prouver que Phrynon a envoyé ſon fils à Philippe (1).

Eſchine n'a donc pas accuſé Phrynon d'avoir envoyé ſon fils au roi de Macédoine, ſans reſpect pour ſa jeuneſſe ; & ſi un citoyen, dans la fleur de

(1) L'orateur continue de parler avant que les témoins paroiſſent, & ne fait lire leur dépoſition qu'après avoir encore dit quelque choſe. = *Et ſi un citoyen.* . . . C'eſt de Timarque qu'il eſt ici queſtion, comme dans pluſieurs autres endroits qui ſuivent.

l'âge, distingué par sa figure, a vécu avec trop peu de réserve, & n'a pas prévu les soupçons auxquels la beauté peut donner lieu, il accuse ses mœurs! Mais il faut vous dire un mot du décret d'invitation; j'avois presque oublié cet article, dont il est à propos de vous parler. Au retour de la premiere ambassade, je fis passer dans le sénat un décret que je rapportai dans les assemblées du peuple où vous deviez délibérer sur la paix. Dans ce décret, n'ayant encore vu ni entendu rien qui annonçât les prévarications des députés, & me faisant une loi de la coutume, je leur décernois des éloges & je les invitois au Prytanée, je l'avoue; j'ajoute même que j'ai ouvert ma maison aux députés de Philippe, & que je n'ai rien oublié pour les recevoir honorablement. En effet, ayant vu qu'ils se piquoient de traiter leurs hôtes avec noblesse & magnificence, je n'ai pas cru devoir leur céder cette gloire, mais tâcher de l'emporter sur eux même en cela. Eschine dira tout-à-l'heure; Démosthene a fait lui-même notre éloge, il nous a invités au Prytanée: mais il ne distinguera pas les tems, & ne dira pas que tout s'est passé avant que l'état eût souffert quelque préjudice, avant que la corruption des députés fût manifeste, au moment qu'ils arrivoient de la premiere ambassade dont ils avoient à rendre compte au peuple, enfin avant

qu'on eût pu ſe douter que Philocrate dût porter des décrets nuiſibles, & qu'Eſchine dût les appuyer de ſes diſcours. Si donc il vous parle de mon décret, rappellez-vous qu'il eſt antérieur à leurs prévarications. Je n'ai eu depuis aucune liaiſon avec eux, aucune ſociété. Greffier, liſez la dépoſition des témoins.

On lit la dépoſition (1).

Philocharès & Aphobete, freres d'Eſchine, ſolliciteront peut-être pour lui. Vous ne manquez pas, Athéniens, de réponſes ſolides à leur faire. Voici ce que vous devez leur dire ſans rien craindre & ſans diſſimuler: Aphobete & Philocharès, quoique votre métier, à vous, Aphobete, ſoit de peindre des enſeignes & des tambours, & que vos freres fuſſent des greffiers ſubalternes & des hommes du commun (ce qui, ſans être un crime, n'eſt pas un titre pour commander des troupes), nous vous avons nommés ambaſſadeurs & généraux, emplois les plus honorables qui ſoient dans la république.

---

(1) C'eſt la dépoſition des témoins, qui atteſtent que Phrynon a envoyé ſon fils à Philippe. = *Philocharès & Aphobete*. . . . Eſchine, dans ſon diſcours, tâche de donner une idée plus avantageuſe de ſa famille, & de détruire les mauvaiſes impreſſions que Démoſthene en veut faire prendre.

Aucun

Aucun de vous n'eût-il prévariqué, nous ne vous aurions encore aucune obligation, & c'eſt vous qui nous ſeriez redevables de vous avoir donné la préférence ſur des citoyens qui la méritoient. Mais ſi, dans les fonctions mêmes dont vous avez été honorés, un de vous a grièvement prévariqué, ne devez-vous pas éprouver notre rigueur plutôt que notre indulgence? Oui, & je le penſe ainſi. Peut-être qu'ils inſiſteront, & qu'avec cette voix & ce front qui fait tout leur mérite, ils vous diront qu'il eſt bien pardonnable de ſecourir un frere. Ne vous rendez pas, Athéniens, & penſez que s'il leur eſt permis de venir au ſecours d'Eſchine, c'eſt un devoir pour vous de défendre les loix, l'état en général, & ſur-tout la religion du ſerment que vous avez prêté avant de monter au tribunal. S'ils vous ſupplient d'abſoudre leur frere, demandez-leur ſi c'eſt comme innocent ou comme coupable. Si c'eſt comme innocent, je dis moi-même qu'on doit l'abſoudre: ſi c'eſt dans tous les cas, & quoi qu'il ait fait, ils vous ſupplient donc d'offenſer les dieux par un parjure; car les dieux connoîtront vos ſuffrages encore qu'ils ſoient ſecrets. Et ce ſecret des ſuffrages eſt un trait de ſageſſe dans le légiſlateur. Comment cela? c'eſt que par ce moyen l'accuſé ne peut ſavoir quel eſt le juge qui lui a été favorable, & que les dieux n'en ſauront pas moins quel eſt le

juge qui s'eſt parjuré. Or, ne vaut-il pas mieux que chacun de vous ne prononce rien que de conforme à la juſtice, & s'aſſure la faveur du ciel pour lui & pour ſes enfans, que de rendre à des ſolliciteurs iniques un ſervice caché, & de renvoyer abſous un homme qui s'eſt condamné lui-même par ſa conduite ?

En effet, Eſchine, par quel témoignage plus fort que le vôtre puis-je prouver tous les délits de votre ambaſſade ? N'eſt-il pas évident que ſi vous avez cherché à perdre un citoyen qui ſe diſpoſoit à dévoiler vos prévarications, vous l'avez fait uniquement dans la crainte que le peuple, venant à connoître vos crimes, ne vous en fît ſubir le châtiment ? Ainſi, Athéniens, ſon accuſation, ſi vous êtes ſages, doit ſe tourner contre lui, non ſeulement parcequ'elle eſt une preuve évidente des iniquités de ſon ambaſſade, mais encore parceque dans ſon plaidoyer il a dit des choſes qui retombent maintenant ſur lui-même. Car, ſans doute, Eſchine, les moyens que vous faiſiez valoir en accuſant Timarque, n'auront pas moins de force contre vous dans les mains d'autrui. Démoſthene, diſoit-il alors aux juges, le défendra, il attaquera mon ambaſſade ; & s'il parvient à vous détourner de la cauſe, il triomphera, & s'en ira diſant partout : Eh bien ! ne vous l'avois-je pas dit ? j'ai

donné le change aux juges, &, leur faisant perdre la question de vue, je les en ai détournés adroitement. Ne faites donc pas de même, Eschine, mais tâchez de vous justifier sur les points précis sur lesquels on vous accuse. C'étoit en poursuivant Timarque que vous pouviez vous permettre les imputations vagues, & dire tout ce qu'il vous plaisoit. N'avez-vous pas même, au défaut de témoins, cité contre lui ces vers d'un de nos poètes?

(1) Par la voix des peuples formée,
Fille du Tems, la Renommée
Pourroit-elle jamais périr?
Elle est déesse, & ne sauroit mourir.

Mais, Eschine, puisque tous les Athéniens, d'une voix unanime, disent que vous vous êtes laissé corrompre, ne peut-on pas vous appliquer les vers de la renommée? & cela avec d'autant plus de fondement, que vous êtes plus généralement décrié que Timarque. En effet, tous les peuples voisins ne connoissoient pas celui-ci: au lieu qu'il n'est ni Grec, ni Barbare, qui ne parle de votre ambassade, & qui ne dise que vous vous êtes tous laissé corrompre par l'or de Philippe. Si

(1) Ces vers sont d'Hésiode, poète grec. Voyez plus haut, page 93, note (1).

donc tout ce que la renommée publie eſt vrai, elle a publié votre honte par la voix des peuples : or, ſelon vous, on doit croire à ſes rapports ; elle eſt déeſſe, & vous-même avez reconnu la ſageſſe du poète, auteur de ces vers. Il en a encore recueilli & cité d'autres, tels que ceux-ci :

(1) Si tu vois les méchans & ſi tu les fréquentes,
Je ne demande pas quel eſt ton naturel ;
Je ſais qu'il eſt tel
Qu'eſt celui des gens que tu hantes.

Appliquant ces vers à Timarque, il vous diſoit : Athéniens, quelle idée pouvez-vous avoir d'un homme qui fréquente des académies de jeux, qui ſe promene avec un Pittalacus (2) ? & le reſte. Les mêmes vers, Eſchine, je puis les tourner contre vous, & en vous les appliquant dans cette cauſe,

(1) Ces vers ſont d'une piece d'Euripide intitulée *Phénix*, dont il ne nous reſte que des fragmens. Voyez tome II, page 573.

(2) Pittalacus étoit un eſclave public, compagnon de jeu & de débauche de Timarque. Il en eſt beaucoup parlé dans la harangue d'Eſchine contre Timarque. Démoſthene ſemble annoncer qu'il cite en propres termes les réflexions d'Eſchine après les vers d'Euripide ; cependant je ne trouve dans la harangue de cet orateur ni les choſes ni les paroles.

je ne ferai rien qui ne ſoit à propos. Quiconque fréquente Philocrate & agit de concert avec lui dans une ambaſſade, je n'en demande pas davantage ; je ſais qu'il a pris de l'argent comme Philocrate qui l'avoue. Mais lui qui traite les autres de vils déclamateurs & de ruſés ſophiſtes, qui leur prodigue les injures, mérite lui-même, inconteſtablement, les dénominations odieuſes qu'il leur donne. Les vers qu'il a cités ſont du Phénix d'Euripide. Cette piece ne fut jamais repréſentée ni par Théodore, ni par Ariſtodeme, ſous leſquels Eſchine a joué les troiſiemes rôles ; elle le fut par Molon & par quelques autres de nos anciens acteurs. Mais l'Antigone de Sophocle fut ſouvent donnée par Ariſtodeme & par Théodore : elle eſt pleine de beaux vers, de vers inſtructifs pour les peuples, qu'Eſchine a négligé de rapporter, quoiqu'il les eût déclamés ſouvent & qu'il les sût très bien. Car, ſans doute, vous n'ignorez pas qu'on fait quelquefois la faveur aux acteurs des troiſiemes rôles, de jouer les rôles de roi (1), & de paroître ſur la

(1) Apparemment qu'on donnoit quelquefois à jouer aux plus foibles acteurs, des rôles de roi qui n'étoient pas difficiles, où il falloit plus repréſenter que parler ou agir avec feu : tel eſt dans Antigone le rôle de Créon, qui eſt un rôle tranquille & froid.

ſcene portant le ſceptre & le diadême. Or voyez comment, dans cette piece, le poète fait parler le Créon-Eſchine, qui, dans ſon ambaſſade, ne s'eſt pas appliqué les vers qu'il avoit débités ſur le théatre, & qui, dans ſon accuſation contre Timarque, ne les a pas cités aux juges. Vous, greffier, faites-en lecture.

VERS DE SOPHOCLE (1).

« Il eſt impoſſible de connoître les ſentimens, « l'ame & le caractere d'un homme qui n'a pas « encore vécu ſous l'empire des loix, & géré les « charges de l'état. Tout miniſtre d'une républi- « que qui ne lui donne pas les meilleurs conſeils, « & dont la crainte enchaîne la langue, je l'ai « toujours regardé & le regarderai toujours com- « me un méchant. Quiconque a des amis qu'il « préfere à la patrie, eſt à mes yeux un perſonnage « vil & mépriſable. Pour moi, j'en atteſte Jupiter « qui connoît tout, je ne garderois pas le ſilence « ſi je voyois mes concitoyens expoſés à périr, ſi

(1) Les vers de Sophocle, que j'ai traduits en proſe, ſont tirés de l'Antigone de ce poète, & ſont mis dans la bouche du roi Créon. Je les ai traduits en proſe, parceque j'ai craint de ne pouvoir bien rendre en vers les penſées de Sophocle. D'ailleurs j'ai annoncé dans le volume

« je voyois le désastre s'avancer contre eux ; j'évi-
« terois sur-tout de prendre pour ami l'ennemi de
« la patrie, persuadé que nous lui devons tout à
« cette patrie, que nous ne manquerons jamais
« d'amis tant qu'elle subsistera, tant que nous
« jouirons avec elle d'une navigation heureuse ».

Eschine ne s'est pas rappellé ces vers dans le cours de son ambassade ; mais ne trouvant rien d'aussi grand ni de plus utile que l'amitié de Philippe, il l'a préférée au salut de la patrie, & a dit un éternel adieu à Sophocle & à ses maximes. Quoiqu'il vît le désastre s'approcher de nous avec l'armée qui marchoit vers la Phocide, loin de l'annoncer & d'en avertir, il l'a caché, il a secondé l'entreprise, & empêché qu'on ne vous en parlât, oubliant, sans doute, qu'il devoit tout à sa patrie ; que c'est dans cette patrie que sa mere, avec l'argent des initiations & des expiations, nous a élevé ces rares personnages ; que son pere, qui, comme je l'apprends des nos anciens, tenoit école près du

---

précédent (& j'ai dit pour quelles raisons) que j'avois pris le parti de traduire & de publier en prose les pieces de vers grecs que je rencontrerois dans les orateurs, excepté celles que j'avois déja traduites en vers avant de prendre ce parti.

héros médecin (1), vivoit misérablement, mais enfin vivoit; que c'est dans cette patrie que ses freres & lui, greffiers subalternes, au service de tous les tribunaux, faisoient argent de leurs prévarications, & que par la suite, élevés au rang de greffiers publics, ils ont été nourris deux ans aux frais de l'état; qu'enfin c'est de cette même patrie que nous l'avons vu partir pour une ambassade. Il n'a tenu compte d'aucun de ses bienfaits, & loin de lui procurer une heureuse navigation, il l'a renversée, submergée, livrée aux ennemis, autant qu'il étoit en son pouvoir. Et vous n'êtes pas, Eschine, un vil sophiste, un misérable discoureur, un homme pervers & ennemi des dieux, vous qui, affectant de taire des maximes que vous

(1) Quelques savans prétendent que ce héros médecin se nommoit Toxare, qu'il étoit étranger, & qu'on célébroit tous les ans à Athenes une fête en son honneur. Le même Démosthene, dans la harangue sur la couronne, dit que le pere d'Eschine servoit, en qualité d'esclave, Elpias, maître d'école auprès du temple de Thésée. Est-ce la même anecdote qu'il rapporte ici? & y avoit il auprès du temple de Thésée une statue ou chapelle du héros médecin? = *Nourris deux ans aux frais de l'état*, en grec, *nourris deux ans au Tholus*. Harpocration parle du *Tholus*: il dit qu'on appelloit à Athenes le *Tholus*, la salle

ſaviez pour les avoir déclamées ſouvent, avez recueilli & cité pour perdre un citoyen, des vers qui ne furent jamais dans vos rôles!

Mais voyez, Athéniens, ce qu'il diſoit de Solon (1). Ce grand homme, diſoit-il, repréſenté tenant la main dans ſa robe, donnoit une idée de la ſageſſe des miniſtres d'alors. C'étoit un trait malin qu'il comptoit lancer contre la pétulance de Timarque. Toutefois on dit à Salamine qu'il n'y a pas encore cinquante ans que la ſtatue eſt faite; & l'on en compte près de deux cents quarante depuis Solon juſqu'à nous. Ainſi l'ouvrier qui l'a repréſenté dans cette attitude, ni même ſon aïeul, ne peuvent l'avoir vu. Cependant Eſchine en a parlé aux juges, & a tâché de la rendre, en ajoutant le geſte à la parole. Mais ce qui étoit bien plus eſſentiel pour nous qu'une ſimple attitude,

---

où mangeoient les prytanes, à cauſe de la forme ronde de cette ſalle. En général, on appelloit *Tholus*, tout lieu bâti en voûte avec la forme ronde.

(1) Solon, fameux légiſlateur d'Athenes. Nous verrons enſuite pourquoi on lui avoit érigé une ſtatue à Salamine. = Plus bas, *près de deux cents quarante depuis Solon juſqu'à nous.* Eſt-ce depuis la naiſſance, depuis la mort, depuis le miniſtere de Solon? Cette expreſſion vague, *depuis Solon*, a embarraſſé ceux qui ont voulu vérifier le calcul de Démoſthene.

l'ame & la vertu de Solon, loin de chercher à les connoître & à les exprimer dans ſa conduite, il a fait tout le contraire. En effet Solon, après la défection de Salamine, & malgré la défenſe, ſous peine de mort, de propoſer de la recouvrer, prenant ſur lui les riſques du conſeil, compoſa des vers (1) qu'il débita publiquement, & par-là rendit une place à ſa patrie, & effaça la honte dont elle s'étoit couverte. Mais Eſchine, qu'a-t-il fait? une ville dont le roi de Perſe & tous les Grecs vous avoient déclarés poſſeſſeurs légitimes, Amphipolis, il l'a vendue à Philippe, & il a appuyé de ſes diſcours le décret de Philocrate qui la livroit à ce prince. C'étoit bien à lui, je vous le demande, à citer l'exemple de Solon. Et ce n'eſt pas ſeulement chez vous qu'il agiſſoit de la ſorte; en Macédoine il n'a pas daigné prononcer le nom d'Amphipolis, objet principal de ſon ambaſſade. Et voici, entre

(1) Solon aimoit beaucoup la poéſie. Il avoit renfermé dans un poëme une grande partie de ce qu'il avoit fait pour la république, & mis ſes loix en vers. Il en avoit fait plus de quatre mille, ſi l'on en croit Diogene de Laerce. Plutarque rapporte pluſieurs fragmens de ſes poéſies. Par rapport à Salamine, l'hiſtoire dit que les Athéniens, fatigués de la longue & rude guerre qu'ils avoient ſoutenue contre les Mégariens pour la poſſeſſion de cette ville, défendirent par un décret de rien propoſer ſur cette affaire,

autres choſes, ce qu'il vous diſoit à ſon retour, & que vous devez vous rappeller : J'aurois pu parler d'Amphipolis ; mais je m'en ſuis abſtenu, parceque je voulois laiſſer cette partie à Démoſthene. Prenant auſſitôt la parole, je diſois qu'Eſchine n'étoit pas homme à me laiſſer le ſoin de dire à Philippe ce qu'il étoit jaloux de lui dire lui-même ; qu'il auroit plutôt donné de ſon ſang que de céder un mot à perſonne. Au reſte, Athéniens, comme il avoit reçu le prix de ſa trahiſon, il n'auroit jamais pu contrarier un monarque qui n'avoit donné de l'argent que pour ne pas rendre la place. Greffier, liſez-nous les vers de Solon ; on verra combien il haïſſoit les hommes qui reſſemblent à ce traître. Ce n'eſt pas à la tribune, Eſchine, non, mais en ambaſſade, qu'il faut tenir la main dans ſa robe. Après l'avoir tendue en Macédoine pour recevoir, & par cette baſſeſſe avoir fait rougir votre patrie, vous venez nous prononcer de beaux

---

ſous peine de mort. Solon ne pouvant ſupporter la honte d'une pareille lâcheté, & voyant que les jeunes gens ne reſpiroient que la guerre, mais que perſonne n'oſoit ouvrir la bouche, contrefit l'inſenſé, ſe jetta dans la place publique, & là, monté ſur la pierre où l'on faiſoit les proclamations, prononça les vers qu'il avoit compoſés au ſujet de Salamine. Les Athéniens révoquerent le décret, & la ville fut repriſe.

diſcours, & nous débiter d'une voix ſonore de miſérables lieux communs long-tems médités. Croyez-vous donc que, pour vous ſouſtraire à la peine de tous vos crimes, il ſuffiſe de venir avec le geſt & le ton d'un héros de théatre, nous déclamer de belles maximes, & vomir des injures contre moi? Greffier, liſez les vers.

VERS DE SOLON.

Notre illuſtre cité que Jupiter conſerve,
Par l'effort des mortels ne peut jamais périr;
La fille de ce dieu, la vaillante Minerve,
De ſon bras protecteur ſe plaît à la couvrir.
Ses propres citoyens conjurent ſa ruine:
Pour un vil intérêt, le miniſtre imprudent
Attaque ſa puiſſance & ſourdement la mine.
Des premiers magiſtrats le crédit inſolent
Seconde ſans pudeur ſon projet téméraire.
Leur orgueil de l'état enfante les malheurs;
De la cupidité leur ame mercenaire
Saiſit avidement les conſeils ſéducteurs.
Rien ne peut contenter des cœurs inſatiables
Qui ne ſauroient jouir, dans une heureuſe paix,
Des biens dont le deſir nous rend plus miſérables.
Mais déja, ſans horreur pour les plus noirs forfaits,
Et brûlant de groſſir leurs injuſtes richeſſes,
Ils boivent à longs traits le ſang des malheureux.
Pour eux tout eſt permis, la fraude & les baſſeſſes,
Le pillage & les vols: leur brigandage affreux

Ne reſpecte aucun droit, ni ſacré ni profane;
Ils exercent par-tout leur avide fureur.
La juſtice les voit, & déja les condamne;
Du crime, ce ſévere & terrible vengeur,
Semble avoir oublié leur coupable inſolence;
Mais il les a ſuivis de ſon perçant regard;
Il obſerve leurs pas, il approche en ſilence,
D'autant plus rigoureux qu'il arrive plus tard.
Tout l'état cependant, victime de leur rage,
Eprouve dans ſon ſein les maux les plus cruels,
Et ſe forge les fers d'un indigne eſclavage.
Parmi les citoyens quels débats criminels!
L'ennemi les attaque, & le glaive homicide
Dévore la jeuneſſe, en moiſſonne la fleur.
Le peuple que conduit l'homme injuſte & perfide,
Vaincu de tous côtés, voit tomber ſa grandeur.
L'indigent, ſans eſpoir, honteux, chargé de chaînes,
Loin du pays natal, aux plus rudes ſaiſons,
Va gémir accablé de travaux & de peines.
Ainſi les maux publics entrent dans nos maiſons.
En vain du riche altier les palais magnifiques
Voudroient les éloigner; ils franchiſſent les murs,
Ils ſauront le trouver dans ſes vaſtes portiques,
Et ſous ſes toits dorés lui porter des coups sûrs.
O mes concitoyens, redoutez la licence
Qui trouble les états & les met aux abois;
De vos légiſlateurs chériſſez la prudence;
Aimez le joug utile, aimez le frein des loix:
Des folles paſſions il prévient les ravages.
Pour le crime, les loix ſont un heureux écueil.
De la ſédition diſſiper les orages,
Enchaîner l'injuſtice & réprimer l'orgueil;

Marquer d'un droit douteux les routes tortueuſes,
Contenir l'inſolent, régler nos intérêts,
Et tarir du malheur les ſources dangereuſes:
Des loix, pour les humains, voilà les grands effets.

Vous entendez, Athéniens, ce que dit Solon des citoyens traîtres à la patrie, & des dieux qui veillent à ſa conſervation. Pour moi, je penſe & j'eſpere qu'il ſera toujours vrai de dire que les dieux nous protegent. Il me ſemble même que tout ce que nous voyons ſe réunir dans cette cauſe, eſt un témoignage ſenſible de leur protection. Voici comment. Un homme a commis, dans ſon ambaſſade, les délits les plus graves; il a livré à l'ennemi un pays où les dieux devoient être honorés par vous & par vos alliés; & cet homme, pourſuivant un de ſes accuſateurs, a réuſſi à le faire déclarer infâme. Pourquoi cela? c'eſt afin que lui-même, étant coupable, ſoit condamné par vous ſans pitié & ſans indulgence. De plus, en accuſant Timarque il s'eſt déchaîné contre moi; & dans une aſſemblée du peuple, faiſant éclater ſon dépit, il menaçoit de m'accuſer lui-même. Pourquoi ces menaces? c'eſt afin que vous m'écoutiez favorablement moi qui ai ſuivi & qui connois dans tous leurs détails les délits dont je l'accuſe. Enfin, lui qui a évité juſqu'à préſent de rendre ſes comptes, les rend dans une circonſtance où, vu les périls

qui nous menacent, il n'eſt ni sûr ni poſſible de laiſſer impunies ſes corruptions. En effet, Athéniens, il convient dans tous les tems de déteſter & de punir les perfides qui ſe laiſſent corrompre; mais jamais votre ſévérité ne pourroit être ni mieux placée ni plus univerſellement utile que dans les conjonctures préſentes.

Un mal contagieux s'eſt répandu dans toute la Grece; mal funeſte, aux ravages duquel ne peuvent vous ſouſtraire qu'une vigilance extrême de votre part, & une faveur inſigne de la fortune. Les citoyens les plus diſtingués, ceux qui ſont à la tête des affaires dans leur république, renoncent volontairement à la liberté, & ſe parant des noms d'hôtes, d'amis, d'intimes de Philippe, ils courent, les malheureux! au-devant de la ſervitude. Le peuple & les magiſtrats qui devroient les réprimer, ou les punir de mort ſur-le-champ, loin de ſévir contre eux, les admirent, les vantent, & envient leurs ſuccès. Accru & fortifié par une émulation dangereuſe, ce mal avoit déja fait perdre aux Theſſaliens (1) le rang & la conſidération dont

(1) Les Theſſaliens s'étoient attachés à Philippe; ils avoient en lui toute confiance; mais ce prince ne les délivra de leurs tyrans que pour les aſſervir lui-même. = Plus bas, *les habitans d'Elide*. Voyez ſecond volume, page 228 & 229.

ils jouiſſoient dans la Grece ; il vient encore de leur ravir la liberté, en livrant à des ſoldats macédoniens pluſieurs de leurs citadelles. Pénétrant dans le Péloponèſe, il a armé les uns contre les autres les habitans d'Elide, il a rempli de démence & de fureur ces miſérables qui, pour dominer dans leur patrie, & pour plaire à un prince étranger, ont trempé leurs mains dans le ſang de leurs proches & de leurs concitoyens. Il ne s'eſt pas arrêté là : entré dans l'Arcadie, il l'a bouleverſée ; & ces Arcadiens à qui l'amour de la liberté devoit inſpirer la nobleſſe de vos ſentimens, puiſque ſeuls de tous les Grecs ils peuvent ſe vanter comme vous d'être enfans de la terre qu'ils habitent (1) ; les Arcadiens eux-mêmes, vils flatteurs du roi de Macédoine, lui érigent des ſtatues, lui décernent des couronnes, & décident de le recevoir dans leurs villes, s'il paroît dans le Péloponèſe. Les Argiens n'ont pas été plus ſages. Vous auſſi,

(1) Les anciens diſoient des peuples qui avoient défriché un pays, ou qui n'étoient pas venus s'y établir d'ailleurs, qu'ils étoient nés du pays même, ou enfans de la terre qu'ils habitoient. On les appelloit en grec, *autoctones*, en latin, *aborigenes*. Les Athéniens, les Arcadiens, & quelques autres peuples de la Grece, paſſoient pour *autoctones*, ou nés dans le pays même qu'ils habitoient. Les Arcadiens étoient dévoués à Philippe.

Athéniens,

Athéniens, il faut le dire, vous ne pouvez uſer de trop de précautions contre un mal qui, après avoir parcouru toutes les villes d'alentour, s'eſt introduit enfin dans la vôtre. Tandis qu'il en eſt encore tems, tenez-vous ſur vos gardes, & puniſſez ceux qui les premiers ont apporté chez vous la contagion ; ou craignez de ne reconnoître l'utilité de mes avis que lorſqu'il n'y aura plus de reſſource.

Vous faut-il un exemple plus frappant & plus ſenſible que le déſaſtre des Olynthiens ? infortunés ! ils n'ont péri que par une ſuite de ce déſordre ; comme le prouve toute leur hiſtoire ? Avant la ligue chalcidienne (1), dans le tems où ils n'avoient encore que quatre cents cavaliers, & que tous enſemble ils ne formoient pas ſix mille hommes, les Lacédémoniens vinrent les attaquer avec des armées conſidérables de terre & de mer (Lacédémone,

(1) Chalcide, ville d'Eubée, avoit fondé dans la Thrace pluſieurs villes, dont Olynthe étoit la principale. Toutes ces villes ſe réunirent & formerent une ligue appellé *Chalcidienne*, du nom de leur fondatrice. Les peuples qui la formoient ſe nommoient *Chalcidiens*. Avant cette réunion, les Lacédémoniens, jaloux de la puiſſance d'Olynthe, qui croiſſoit de jour en jour, l'attaquerent vivement. Les Olynthiens, après un vigoureuſe réſiſtance, furent enfin obligés de ſe rendre. Suivant Démoſthene, ce fut à des conditions fort avantageuſes.

vous le ſavez, dominoit alors ſur l'un & l'autre élément) ; aſſaillis par cette puiſſance, ils ne perdirent pas une place, pas même un fort ; ils remporterent pluſieurs victoires, tuerent aux ennemis trois de leurs généraux, & enfin conclurent la paix aux conditions qu'ils voulurent. Mais lorſque quelques uns de leurs chefs eurent commencé à recevoir des préſens, & que le peuple, par une ignorance ſtupide, ou plutôt par un triſte aveuglement, les eut regardés comme plus fideles que ſes miniſtres les plus zélés ; lorſqu'on eut vu Laſthene couvrir ſa maiſon de bois qui lui étoient envoyés de Macédoine, Euthycrate nourrir d'immenſes troupeaux de bœufs qu'il n'avoit point achetés, d'autres raſſembler du bétail de toute eſpece, d'autres élever des courſiers d'un grand prix ; lorſqu'on eut vu le peuple qu'ils trahiſſoient, loin d'éclater & de les punir, les regarder avec admiration, les eſtimer, les reſpecter, vanter leurs talens : lors, dis-je, que les choſes en furent venues à ce point, & que la corruption eut prévalu, alors, quoiqu'ils euſſent ſous les armes mille hommes de cavalerie, plus de dix mille d'infanterie, tous leurs voiſins pour alliés, quoique vous les euſſiez ſecourus de dix mille étrangers, de quatre mille de vos citoyens & de cinquante de vos vaiſſeaux, rien ne put les ſauver. En moins d'une année de guerre, ils avoient per-

du, grace à des perfides, toutes les villes chalcidiennes. Philippe ne pouvoit ſuffire aux offres de ſes créatures, & n'étoit embarraſſé que du choix. Il prit cinq cents cavaliers avec leurs armes, qui lui étoient livrés par les chefs mêmes; choſe inouie & ſans exemple. Mais les traîtres ne reſpectoient ni la lumiere du jour qui les éclairoit, ni le ſol de la patrie qui les nourriſſoit, ni les temples des dieux, ni les tombeaux de leurs ancêtres, ni la renommée qui devoit publier leur infamie : tant la cupidité, ô Athéniens, aveugle & tranſporte les eſprits qu'elle domine ! Vous du moins, vous, ſoyez plus ſages, &, armés de rigueur contre de telles perfidies, puniſſez-les comme elles le méritent. Eh ! ſeroit-il raiſonnable qu'après avoir porté le décret le plus ſévere contre les traîtres d'Olynthe (1), vous n'euſſiez pas la force de punir chez vous des miniſtres prévaricateurs ? Greffier, liſez-nous le décret au ſujet des Olynthiens.

---

(1) Les Athéniens furent ſi touchés de la ruine d'Olynthe, qu'ils porterent un décret contre les traîtres qui l'avoient livrée. Ils furent prévenus par les vainqueurs pour les deux plus coupables. Euthycrate & Laſthene furent d'abord outragés de paroles par les ſoldats macédoniens qui, voyant que Philippe ſembloit autoriſer cette licence, les mirent en pieces preſque ſous ſes yeux.

On lit le décret.

Les Grecs & les Barbares ont applaudi à ce décret porté contre des traîtres, contre des hommes ennemis des dieux. Puis donc que les préſens diſpoſent à la trahiſon, & que pluſieurs n'en reçoivent que dans le deſſein de trahir, regardez, Athéniens, comme traître celui de vos miniſtres qui reçoit des préſens. Si chacun d'eux ne livre à part que les conjonctures, les affaires ou les ſoldats, c'eſt que chacun ne peut livrer que les objets dont il diſpoſe; mais tous méritent également votre haine. Vous êtes les ſeuls des Grecs qui dans cette partie ayez des exemples domeſtiques, & qui puiſſiez imiter vos ancêtres que vous avez raiſon de louer. Si le calme & la tranquillité dont vous jouiſſez maintenant ne vous permettent pas de vous ſignaler par les mêmes expéditions, les mêmes combats & les mêmes exploits, vous pouvez du moins imiter leur ſageſſe. La ſageſſe eſt de toutes les circonſtances; & il n'eſt pas plus difficile & plus pénible d'ouvrir que de fermer l'oreille à ſa voix. Le tems que vous mettez à délibérer, employez-le à connoître & à décider ce qui convient dans chaque affaire, vous ferez proſpérer la république & ſoutiendrez la gloire de vos aïeux; ſi au contraire vous décidez mal, vous perdrez l'état & vous déshonorerez la vertu de vos peres. Que per-

ſoient donc ceux-ci au ſujet des préſens ? greffier, prenez la condamnation d'Arthmius (1) gravée ſur une colonne, & faites-en lecture. Il faut vous montrer, Athéniens, que vous regardez d'un œil indifférent des actions que vos ancêtres puniſſoient du dernier ſupplice. Liſez, greffier.

On lit l'inſcription de la colonne.

Vous entendez, Athéniens, ce que porte l'inſcription : elle déclare ennemi du peuple d'Athenes & de ſes alliés, Arthmius, fils de Pythonax, de Zélie, lui & toute ſa race. Et pourquoi ? parce-qu'il a apporté chez les Grecs l'or des Barbares. Ce qui prouve évidemment combien vos ancêtres veilloient à ce que perſonne, quel qu'il fût, n'entreprît de nuire avec l'or aux intérêts de la Grece : & vous, vous ne ſongez pas même à empêcher qu'aucun Athénien ne nuiſe à la république d'Athenes ! Mais a-t-on déterminé au haſard la place de l'inſcription ? non. Mais dans un lieu tout conſacré & auſſi vaſte que l'eſt notre citadelle, on a placé la colonne à droite de la grande ſtatue de Minerve, monument qu'Athenes a élevé aux frais des autres Grecs pour éterniſer le ſouvenir de la guerre contre les Barbares. Alors, ſans doute, on

(1) Il eſt beaucoup parlé de cet Arthmius dans une des philippiques. Voyez ſecond volume, page 206 & ſuiv.

avoit pour la juſtice un reſpect ſi religieux, & on puniſſoit la corruption d'une maniere ſi éclatante, qu'on crut devoir placer enſemble & la ſtatue de Minerve qui atteſtoit la valeur des Athéniens, & l'inſcription de la colonne qui conſtatoit la peine du coupable. Mais aujourd'hui ſi vous ne réprimez les excès dont nous ſommes les témoins, bientôt les méchans, sûrs de l'impunité, ſe feront un jeu de cette infamie.

Au reſte, Athéniens, ce n'eſt pas dans cette ſeule action que vous devez imiter vos ancêtres, mais dans pluſieurs autres qui ont ſuivi. Vous ſavez, je penſe, pour l'avoir entendu dire, que Callias, fils d'Hipponique (1), étoit chef de l'ambaſſade qui conclut cette fameuſe paix par laquelle il étoit défendu au roi de Perſe de faire avancer des troupes à plus d'une journée de la mer, & de naviger avec un gros vaiſſeau entre les iſles Cyanée & les Chélidoniennes. Convaincu d'avoir reçu des préſens dans ſon ambaſſade, Callias eut peine à éviter la mort, & il fut condamné, quand il

(1) Artaxerxès Longue-main, roi de Perſe, fatigué d'une longue guerre où il avoit fait de grandes pertes, réſolut, de l'avis de ſon conſeil, d'y mettre fin par un accommodement. Il fit faire des propoſitions de paix aux Athéniens. On choiſit de part & d'autre des plénipotentiaires; Callias étoit à la tête de ceux d'Athenes: c'étoit un des plus riches

rendit ſes comptes, à une amende de cinquante talens. La république, ſans doute, n'avoit jamais fait & ne fit jamais de paix plus honorable : mais ce n'étoit pas à cela que s'attachoient vos ancêtres. Que la paix fût honorable, c'étoit, ſelon eux, le fruit de leur bravoure & de la gloire de leur république : que dans le cours de la négociation on eût pris ou refuſé de l'argent, c'étoit l'effet de l'intégrité ou de la cupidité des miniſtres. Or ils penſoient que tout homme public devoit être incorruptible, & ils regardoient comme ſi fort contraire au bien de l'état de recevoir des préſens, qu'ils ne vouloient ni le ſouffrir dans les affaires, ni le laiſſer impuni dans les perſonnes. Et vous, Athéniens, vous qui voyez que la même paix qui a détruit les villes de vos alliés & dépouillé la république de ſes domaines, a établi la fortune de vos députés, & les a comblés de richeſſes au-delà de leurs ſouhaits, vous ne les condamnez pas à mort de vous-mêmes ! vous avez beſoin d'un accuſateur, & il faut vous prouver par des paroles ces

---

citoyens de cette ville. Le traité fut conclu. On peut en voir les articles dans l'hiſtoire ancienne de M. Rollin. Nous en voyons ici un des principaux. = *Entre les iſles Cyanées & les Chélidoniennes*, c'eſt-à-dire, depuis le Pont Euxin juſqu'aux côtes de la Pamphilie.

prévarications qui ne ſont que trop prouvées par les faits !

Mais ce n'eſt pas ſeulement par d'anciens exemples qu'on peut vous exciter à la ſévérité ; de nos jours, & ſous les yeux de gens qui vivent encore, pluſieurs citoyens ont été punis. J'en aurois beaucoup à citer, je n'en nommerai que deux ou trois qui ont ſubi le dernier ſupplice pour une ambaſſade dans laquelle ils ont fait bien moins de mal qu'Eſchine n'en a fait dans la ſienne. Greffier, prenez la ſentence qui les condamne, & faites-en lecture.

On lit la ſentence de condamnation.

La ſentence condamnoit à mort des députés, parmi leſquels ſe trouvoit Epicrate (1). Si j'en crois les plus âgés d'entre nous, c'étoit un citoyen zélé, un citoyen utile à plus d'un égard, un de ceux qui avoient ramené le peuple du Pirée, & qui d'ailleurs étoit ſincèrement attaché à la démocratie. Rien de tout cela ne put le ſauver ; & avec raiſon. En effet, un homme chargé de fonctions

(1) Harpocration parle de pluſieurs Epicrate : celui dont il s'agit dans cet endroit, avoit été, ſous les trente tyrans, un des chefs d'une partie du peuple qui s'étoit réfugiée d'abord dans Phyle, & qui enſuite s'empara du Pirée.

auſſi importantes ne doit pas être integre à demi, ni abuſer de votre confiance pour vous nuire, mais ne vous faire aucun tort, du moins avec connoiſſance. Si de tous les délits pour leſquels les députés dont je parle furent condamnés à mort, il en eſt un que n'aient pas commis Eſchine & ſes complices, faites-moi ſubir la même peine, j'y conſens. Examinons la choſe. *Attendu*, dit la ſentence, *que les députés ont agi contre la commiſſion & le décret.* C'eſt là le premier grief. — Mais ceux-ci n'ont-ils pas agi contre leur commiſſion? Le décret de notre ambaſſade porte que la paix s'étendra aux Athéniens & à leurs alliés: n'ont-ils pas exclu du traité les Phocéens nos alliés? Le décret ordonne qu'on ira prendre dans chaque ville le ſerment des chefs: ne ſe ſont-ils pas contentés du ſerment de ceux que leur envoyoit Philippe? Le décret interdit toute conférence particuliere avec le prince: ont-ils ceſſé de traiter en particulier avec le prince? — *Attendu*, ajoute la ſentence, *que quelques uns d'entre eux ont été convaincus d'avoir fait de faux rapports dans le ſénat.* Mais ceux-ci en ont fait devant le peuple; & par où ſont-ils convaincus? par la preuve la moins équivoque; par les événemens: car il eſt arrivé tout le contraire de ce qu'ils ont promis au nom de Philippe. — *Attendu*, dit encore la ſentence, *qu'ils*

nous ont écrit des fauſſetés. — Ceux-ci n'en ont-ils pas écrit ? — *Attendu*, dit-elle, *qu'ils ont trompé nos alliés & qu'ils ont reçu des préſens.* — Au lieu de tromper ſimplement nos alliés, ceux-ci les ont entièrement perdus : ce qui eſt bien plus que de les avoir trompés. Quant aux préſens, s'ils nioient d'en avoir reçu, il faudroit les en convaincre ; mais puiſqu'ils en conviennent, il ne reſte qu'à les envoyer au ſupplice.

Vous donc, Athéniens, vous les enfans de ceux mêmes qui ont rendu la ſentence, & dont quelques uns l'ont rendue avec eux, vous aurez ſouffert qu'Epicrate, un des bienfaiteurs du peuple, un de ceux qui l'avoient ramené du Pirée, ait été puni de mort ; dernièrement encore vous aurez laiſſé condamner à une amende Thraſybule (1), cet ami du peuple, qui l'a ramené de Phyle ; vous aurez laiſſé ſubir la même peine à un des deſcendans d'Harmodius & d'Ariſtogiton, de ces deux hommes célebres qui vous ont rendu les ſervices

(1) Thraſybule, fameux général d'Athenes, qui délivra ſa patrie de trente tyrans qui l'opprimoient. Suivi d'un petit nombre d'amis, il ſe retira d'abord dans Phyle, forteresſe de l'Attique, où une partie du peuple s'étoit réfugiée. = Plus bas, *un des deſcendans d'Harmodius & d'Ariſtogiton.* Ulpien croit que c'étoit le général Proxene : il n'appuie d'aucune preuve ſon opinion. Harmodius &

les plus importans, en récompenſe deſquels vous avez décidé par une loi qu'ils auroient part aux libations dans nos temples & dans nos ſacrifices, qu'ils ſeroient chantés & honorés à l'égal des dieux & des héros ; vous aurez vu ces trois citoyens ſubir une condamnation, ſans que ni la pitié ni l'indulgence, ni les larmes d'enfans qui portent le nom de vos bienfaiteurs, ſans que rien, en un mot, pût adoucir la rigueur de la ſentence : & le fils d'un Atromete, d'un ſimple maître d'école, le fils d'une Glaucothée, prêtreſſe de Bacchus, qui conduit les troupes de bacchantes, & qui exerce des fonctions dans leſquelles une autre, avant elle, a été punie de mort (1) ; un tel homme, né de tels parens, un homme que vous êtes maîtres de punir, vous le renverrez abſous, comme ſi lui, ſon pere, ou quelqu'un de ſa race, vous euſſent rendu quelque ſervice ! Où ſont donc les chevaux, où ſont les vaiſſeaux qu'il nous a procurés ? dans quelle

---

Ariſtogiton ſont fort connus dans l'hiſtoire d'Athenes. Tous deux de concert tuerent Hipparque, fils de Piſiſtrate, tyran de cette ville. Ils furent regardés par les Athéniens & honorés comme les libérateurs de la patrie.

(1) Ulpien penſe que Démoſthene parle ici d'une Ninus, apparemment auſſi prêtreſſe de Bacchus, qui fut accuſée par Ménéclès de compoſer pour de jeunes gens des philtres amoureux.

expédition militaire, dans quelle charge publique s'eſt-il diſtingué? par quelle contribution, par quels travaux & quels périls a-t-il prouvé ſon zele? dans quel de ces objets & dans quel tems a-t-on vu Eſchine & ſa famille ſe rendre utiles à la république? Vous eût-il bien ſervis dans tout le reſte, il mériteroit la mort pour avoir manqué de droiture & de déſintéreſſement dans l'ambaſſade; mais s'il n'a ſervi l'état ni dans ce dernier objet ni dans les autres, ne le punirez-vous pas? ne vous rappellerez-vous pas ce qu'il diſoit en accuſant Timarque? qu'il (1) n'y avoit rien à eſpérer d'un état qui ne montroit point de vigueur contre les coupables, ni d'un gouvernement où les ſollicitations & la pitié l'emportoient ſur les loix; qu'il ne falloit vous laiſſer attendrir ni par les pleurs & le grand âge de la mere de Timarque, ni par le malheur de ſes enfans, ni par aucune autre conſidération, mais vous convaincre que ſi vous laiſſiez ruiner les loix & le gouvernement, vous ne trouve-

(1) Ce que Démoſthene rapporte comme ayant été dit par Eſchine dans la harangue contre Timarque, ne s'y trouve pas. Nous avons déja fait plus haut la même obſervation. Ce qui ſemble prouver que cet orateur avoit dit bien des choſes en parlant qu'il n'a pas laiſſées par écrit.

riez perſonne qui voulût s'attendrir pour vous. Un citoyen malheureux eſt diffamé, parcequ'il a ſu qu'Eſchine avoit prévariqué ; & vous laiſſeriez impuni le prévaricateur ! Et pourquoi l'épargneriez-vous ? S'il a cru que des citoyens qui n'ont péché que contre eux-mêmes méritoient un châtiment ſi rigoureux, quelle peine des juges fideles à leur ſerment ne doivent-ils pas infliger à des coupables qui ont péché auſſi grièvement contre la république, & dont Eſchine eſt convaincu d'être le complice ? Mais, dit-il, la condamnation de Timarque réformera nos jeunes gens : mais la ſienne réformera nos miniſtres qui jettent la république dans les derniers périls, & qui, je crois, méritent toute notre attention.

Mais il faut vous apprendre que s'il a perdu Timarque, ce n'eſt pas pour opérer la réforme de vos enfans, qui ſont aſſez ſages par eux-mêmes ; & vous préſerve le ciel d'avoir jamais beſoin pour eux de réformateurs tels qu'Eſchine & Aphobete ! il faut, dis-je, vous apprendre que s'il a perdu Timarque, c'eſt que celui-ci étant ſénateur, propoſa de punir de mort (1) quiconque ſeroit convaincu d'avoir envoyé à Philippe des armes ou des

(1) Je ne vois nulle part à quelle occaſion Timarque avoit propoſé le décret dont parle Démoſthene.

agrès de vaiſſeaux. En voici la preuve. Depuis combien de tems Timarque haranguoit il le peuple ? depuis très long-tems. Or, dans tout cet intervalle où Eſchine n'a ceſſé d'avoir part à l'adminiſtration, il n'a jamais paru ni indigné ni révolté de voir un pareil homme monter à la tribune : ce n'eſt qu'à ſon retour de Macédoine, & après s'être vendu à Philippe, qu'il a entrepris de l'en exclure. Greffier, liſez le décret de Timarque.

On lit le décret.

Celui donc qui, pour votre intérêt, a propoſé qu'il fût défendu, ſous peine de mort, d'envoyer des armes à Philippe, a été condamné & diffamé ; & celui qui a livré à ce prince les armes de vos alliés, c'eſt lui qui accuſoit & qui débitoit, grands dieux ! ces longs diſcours contre le déſordre des mœurs, aſſiſté de ſes deux beaux freres, qui ne peuvent ſe montrer ſans exciter la clameur publique ; de l'infâme Nicias qui s'eſt vendu à Chabrias en Egypte ; du déteſtable Cerybion (1) qu'on a vu ſans maſque & ſans pudeur ſe ſignaler dans

(1) Ce Cérybion étoit ſans doute Epicrate, beau-frere d'Eſchine. Cérybion, ſuivant Ulpien, étoit un ſobriquet injurieux. Eſchine appelle Philon, ſon autre beau-frere, que Démoſthene nomme Nicias. Cabrias, fameux général Athénien, avoit ſecouru contre le roi de Perſe, Tachos monté ſur le trône d'Egypte.

les folies des bacchanales. Mais que dis-je ? j'oubliois ſon frere Aphobete qui l'animoit par ſa préſence. Et alors quel torrent de paroles, & que de vaines déclamations ſur le déſordre & l'infamie !

Mais parlons de l'opprobre où ſa perverſité & ſes diſcours trompeurs ont jetté notre ville. Je ſupprimerai le reſte, & ne dirai rien que vous ne ſachiez tous. Autrefois, Athéniens, les Grecs étoient empreſſés de ſavoir ce qui avoit été réſolu chez vous ; aujourd'hui, c'eſt nous qui courons dans les places publiques, qui prêtons l'oreille pour ſavoir ce que les autres ont décidé. Que font les Arcadiens ? qu'ont ordonné les amphictyons ? où va Philippe ? eſt-il en vie ? eſt-il mort ? N'eſt-ce pas là ce qui nous occupe ? Pour moi, ce que je crains, ce n'eſt pas que Philippe meure ou qu'il vive ; mais que la haine contre les traîtres & l'ardeur à les punir ne vivent plus en vous. Philippe, malade ou en ſanté, n'a rien qui m'épouvante, ſi vous conſervez votre ancienne vigueur. Mais ſi des hommes qui ſe laiſſent corrompre par ce monarque, ſont aſſurés chez vous de l'impunité, s'ils ſont ſoutenus par quelques uns des citoyens à qui vous donnez votre confiance, & ſi ceux-ci parlent aujourd'hui pour eux après s'être défendus, par le paſſé, d'agir pour Philippe ; c'eſt là ce qui m'épouvante.

Car enfin, Eubulus (1), d'où vient que, dans la cauſe d'Hégéſilée votre couſin, & dernièrement dans celle de Thraſybule, fils de Nicérate votre oncle, qui vous appelloient à leur ſecours, vous gardâtes le ſilence pendant tout le tems de la diſcuſſion, & qu'au moment où on alloit prononcer la peine, loin de parler pour eux aux juges, vous n'élevâtes la voix que pour leur propoſer vos excuſes? pourquoi, ayant refuſé votre aſſiſtance à vos parens & à vos proches, prenez-vous aujourd'hui la défenſe d'Eſchine; d'Eſchine qui, lorſqu'Ariſtophon (2) accuſoit Philonique, &, en ſa perſonne, toutes les opérations de votre miniſtere, faiſoit cauſe commune avec l'accuſateur, & ſe rangeoit parmi vos ennemis? vous qui, cherchant à effrayer

(1) Eubulus, miniſtre d'Athenes, qui avoit beaucoup de crédit dans la ville. Hégéſilée commandoit en Eubée lorſque les Athéniens envoyerent du ſecours à Plutarque: c'étoit un homme ſans mérite. On l'accuſoit d'avoir ſecondé Plutarque dans ſes perfidies. = *Thraſybule, fils de Nicérate.* On connoît le fameux Thraſybule, & Nicias, fils de Nicérate, dont le fils étoit nommé Nicérate; mais l'hiſtoire ne dit pas que Thraſybule fût de la famille de Nicias. = *Et qu'au moment où on alloit prononcer la peine.* Voyez plus haut, page 131, note (1).

(2) Ariſtophon, général & miniſtre d'Athenes, qui ſe vantoit d'avoir été ſoixante-quinze fois accuſé, & ſoixante-quinze fois abſous. On ne ſait point quel eſt Philo-

l'aſſemblée,

l'aſſemblée, aviez dit qu'il falloit courir ſur-le-champ au Pirée, contribuer de ſes biens, employer pour la guerre les fonds deſtinés au théâtre, & rejetter le parti qu'Eſchine appuyoit par ſes diſcours, & que l'odieux Philocrate propoſoit dans ſes décrets, parti qui, au lieu d'une paix honorable, nous a donné une paix honteuſe; c'eſt au moment que vous voyez qu'ils ont tout perdu par leurs manœuvres, que vous vous réconciliez avec eux! Quoi? vous aurez chargé d'imprécations Philippe en préſence du peuple; vous aurez juré ſur la tête de vos enfans que vous deſiriez la perte de ce prince; & vous vous intéreſſerez maintenant pour Eſchine! Mais Philippe périra-t-il, ſi vous défendez ceux qui lui ſont vendus? Comment, je vous prie, vous avez dénoncé Myroclès (1) pour avoir exigé vingt drachmes de chacun des particuliers qui avoient pris la ferme des mines; vous avez pour-

---

nique, & à quelle occaſion il l'accuſa. = *Les fonds deſtinés au théatre.* Les fonds deſtinés originairement aux dépenſes de la guerre, & employés par abus aux frais des ſpectacles. Voyez ſecond vol. pag. 54 & ſuiv.

(1) Myroclès étoit de Salamine, & ne fut pas heureux dans le gouvernement de la république; c'eſt là tout ce qu'en dit Suidas. = Plus bas, *Céphiſophon.* Il eſt parlé dans la réponſe d'Eſchine, d'un Céphiſophon, ami de Charès; je ne ſais pas ſi c'eſt le même.

ſuivi comme coupable de ſacrilege Céphiſophon ; pour avoir apporté ſept mines à la caiſſe trois jours trop tard : & des citoyens qui ont reçu l'or du monarque, qui en conviennent, qui ſont convaincus de s'être laiſſé corrompre pour la ruine de nos alliés, loin de les pourſuivre, vous demandez qu'ils ſoient abſous ! Cependant, Eubulus, ce ſont là les crimes vraiment à craindre, les crimes qui demandent toute notre vigilance & les plus grandes précautions ; mais les délits que vous pourſuiviez avec tant de rigueur, que ſont-ils ? jugeons-en par des exemples.

Il y avoit dans Elide des citoyens qui pilloient le tréſor ; & cela ſe conçoit. Eſt-il quelqu'un d'entre eux qui ait eu part au renverſement de la démocratie ? aucun. Et quand Olynthe ſubſiſtoit, manquoit-elle de ces ſortes de citoyens ? je penſe que non. Eſt-ce par eux qu'Olynthe a péri ? non, certes. Croyez-vous qu'il n'ait pas paru à Mégares d'infideles adminiſtrateurs des deniers publics ? il y en a paru néceſſairement. Eſt-ce parmi eux qu'il faut chercher les auteurs de ſes infortunes ? non, ſans doute. A qui donc doit-on imputer la ruine de leur patrie ? à ceux qui font gloire d'être amis de Philippe, qui ſont à la tête des armées & des affaires, & qui ſe croient faits pour être au-deſſus du peuple. Dernièrement à Mégares, n'avoit-on

pas accuſé Périlas devant les Trois-Cents (1) de s'être rendu auprès de Philippe ? Ptéodore, le plus conſidérable des Mégariens par ſa naiſſance, ſes richeſſes & ſon crédit, intervient, obtient ſa grace, & l'envoie de nouveau vers le roi de Macédoine. Qu'en eſt-il réſulté ? Périlas, à la tête des troupes étrangeres paroît au-dehors, Ptéodore intrigue au-dedans, & le ſeconde par ſes manœuvres. Tant il eſt vrai qu'il n'eſt rien de plus dangereux que de laiſſer un citoyen quelconque s'élever au-deſſus des autres. Que perſonne n'ait le crédit de faire abſoudre ou condamner tel ou tel à ſon gré, mais que chacun ſoit jugé ſelon qu'il le mérite ; c'eſt là l'eſſence & le ſoutien de la démocratie. On a vu chez vous dans divers tems des citoyens devenir puiſſans ; Calliſtrate (2), après lui Ariſtophon, Diophante, & d'autres avant eux. Mais où chacun

(1) *Les Trois-Cents* étoient probablement, à Mégares, un ſénat compoſé de trois cents perſonnes, comme à Athenes le ſénat *des Cinq-Cents*. = Démoſthene parle dans ſa harangue ſur la couronne, de Périlas & de Ptéodore, comme de traîtres à leur patrie.

(2) Calliſtrate, orateur athénien. Un diſcours éloquent qu'il prononça ſur la ville d'Orope, fit prendre à Démoſthene la réſolution de ſe donner tout entier à l'éloquence. Nous venons de parler d'Ariſtophon. Diophante eſt ſans doute le même dont il eſt fait mention plus haut.

dominoit-il ? à la tribune & ſur le peuple. Aucun, juſqu'à ce jour, n'avoit dominé dans les tribunaux, ſur les loix & ſur les jugemens. Ne ſouffrez pas pas qu'Eubulus commence. Et pour vous prouver combien il vous importe de vous tenir en garde contre un trop grand crédit, loin de l'augmenter par un excès de confiance, il me ſuffit de vous lire un oracle des dieux, qui veillent beaucoup plus à la conſervation d'Athenes que ceux qui la gouvernent. Greffier, liſez l'oracle (1).

On lit l'oracle.

Vous entendez, Athéniens, les avis que vous donnent les dieux. Si c'eſt pendant la guerre qu'ils vous ont parlé, c'eſt de vos généraux qu'ils vous avertiſſent de vous défier ; car pendant la guerre ce ſont vos généraux qui ſont vos chefs : ſi c'eſt pendant la paix, c'eſt de vos miniſtres ; car ce ſont eux que vous ſuivez pendant la paix, eux que vous écoutez, eux ſeuls par qui vous puiſſiez craindre de vous voir trompés. L'oracle exhorte tous les ci-

(1) J'ignore à quelle occaſion fut rendu l'oracle que va faire lire Démoſthene. D'après les premieres réflexions que fait l'orateur à la ſuite de la lecture de cet oracle, il faut ſuppoſer que, entre autres choſes, il avertiſſoit les Athéniens de ſe défier de leurs chefs.

toyens à ſe réunir pour n'avoir tous qu'un même eſprit, & à ne rien faire qui puiſſe réjouir les ennemis. Mais que croyez-vous qui puiſſe réjouir Philippe? ſera-ce de voir abſoudre ou de voir condamner un miniſtre prévaricateur ? ce ſera, ſans doute, de le voir abſoudre. L'oracle avertit encore d'éviter avec ſoin tout ce qui peut être un ſujet de joie pour les ennemis, & nous exhorte à punir, de concert, tous ceux qui leur rendent ſervice. Oui, grands dieux (1), tous ceux qui leur rendent ſervice. Les ennemis ſont au-dehors; ceux qui les ſervent, ſont au-dedans. Chacun a ſa tâche; ceux-là donnent, ceux-ci reçoivent, ou défendent ceux qui ont reçu.

Mais laiſſant l'oracle, & n'écoutant que la raiſon, n'eſt-il pas évident qu'il n'eſt rien de plus pernicieux ni dont vous deviez plus vous garantir, que de permettre qu'un citoyen diſtingué parmi vous ſe faſſe l'ami des ennemis du peuple. Par quels moyens,

(1) Dans cet endroit, Démoſthene invoque Jupiter, Dioné & tous les dieux. Dioné étoit une nymphe, fille de l'Océan & de Thétis. Elle fut au nombre des concubines de Jupiter. Il eut d'elle Vénus qui fut ſurnommée Dioné. Je ne ſais pourquoi Démoſthene invoque ici cette déeſſe. = *Un citoyen diſtingué parmi vous*..... c'eſt d'Eubulus qu'il veut parler.

en effet, croyez-vous que Philippe ſe ſoit rendu maître de tout, & qu'il ait réuſſi dans ſes plus grandes entrepriſes ? c'eſt en achetant les intérêts de chaque peuple, des miniſtres qui en font trafic ; c'eſt en flattant & corrompant les principaux citoyens de chaque ville : voilà ſes moyens. Mais voulez-vous rendre inutiles toutes ſes reſſources ? rien de plus aiſé. Refuſez d'entendre ceux qui prennent la défenſe de ſes amis, & montrez qu'ils ne ſont pas vos maîtres comme ils s'en vantent ; puniſſez le miniſtre qui ſe vend lui-même, & que ſon châtiment devenu public, faſſe un exemple.

Ce ſeroit avec juſtice, ô Athéniens, que vous feriez éclater votre indignation contre tout homme qui, ſe conduiſant par de tels principes, auroit trahi vos alliés, vos amis & les conjonctures ; avantages qui décident de la fortune des états : mais jamais, à mon avis, vous n'aurez paru plus juſtes qu'en ſéviſſant contre Eſchine. En effet, un homme qui d'abord affichoit la défiance contre Philippe, qui a été le premier & le ſeul à voir qu'il étoit l'ennemi commun des Grecs, & qui, changeant tout-à-coup & trahiſſant les ſiens, s'eſt déclaré pour ce prince ; un tel homme ne mérite-t-il pas de périr mille fois ? Cependant il ne peut nier lui-même la vérité de ce que j'avance : car enfin

quel eſt celui qui, dans les commencemens, vous préſenta Iſchandre (1), en vous diſant qu'il arrivoit d'Arcadie avec de bonnes intentions, qui ne ceſſoit de crier que Philippe envahiſſoit la Grece & le Péloponèſe, tandis que les Athéniens s'endormoient ? qui débitoit ces beaux & longs diſcours ? qui faiſoit lire les décrets de Miltiade & de Thémiſtocle (2), & le ſerment prêté par nos jeunes citoyens dans le temple d'Aglaure ? n'eſt-ce pas Eſchine ? Quel eſt celui qui vous conſeilloit d'envoyer des députés preſque juſqu'à la mer rouge, parceque, diſoit-il, la Grece étoit attaquée par Philippe, & qu'il vous convenoit plus qu'à d'autres de réprimer ſon ambition, & de ne pas abandonner les intérêts de la Grece ? N'eſt-ce pas Eubulus qui a propoſé le décret ? n'eſt-ce pas Eſchine qui eſt parti pour l'ambaſſade du Péloponèſe ? Arrivé chez ces peuples, il les a harangués, & leur a dit ce qu'il a voulu ; vous, Athéniens, vous n'avez

(1) C'eſt le même Iſchandre dont il eſt parlé plus haut. Il paroît qu'il étoit Arcadien.

(2) Eſchine faiſoit lire les décrets de Miltiade & de Thémiſtocle pour animer les Athéniens de ſon tems à ſe défendre contre Philippe, comme ces deux grands hommes animoient leurs contemporains à ſe défendre contre les Perſes. = *Dans le temple d'Aglaure.* Aglaure étoit une fille de Cécrops, fondateur & premier roi d'Athenes. Les

pas oublié ce qu'il vous disoit à son retour.

Dans ses harangues il traitoit Philippe de barbare & de fléau de la Grece ; il vous rapportoit avec quelle satisfaction les Arcadiens voyoient Athenes sortir enfin de son assoupissement, & s'occuper sérieusement des affaires. Mais rien, disoit-il, ne l'avoit autant indigné que la rencontre d'Atrestide revenant d'auprès du roi de Macédoine, & traînant à sa suite des femmes & des enfans environ au nombre de trente. Etonné, ajoutoit-il, il avoit demandé à un voyageur quel étoit cet homme & la troupe qui le suivoit. On lui avoit répondu que c'étoit Atrestide qui s'en retournoit avec des prisonniers d'Olynthe, dont Philippe lui avoit fait présent. Touché jusques aux larmes, il avoit gémi, disoit-il, sur le sort de la Grece réduite à voir & à souffrir de pareilles indignités. Il vous conseilloit d'envoyer en Arcadie pour vous plaindre des créatures de Philippe, d'autant plus

---

Thraces, sous la conduite d'Eumolpe, étant venus porter la guerre dans l'Attique, l'oracle promit la victoire aux Athéniens, si quelqu'un du sang royal mouroit pour la république. Aglaure se dévoua elle-même, & se précipita du haut des murs. On lui dédia un temple avec un petit bois dans la citadelle. Les jeunes gens qui faisoient leur premiere campagne, prêtoient le serment militaire dans ce temple.

que ſes amis l'avoient aſſuré que les partiſans du prince ne tarderoient pas à être punis, ſi les Athéniens l'avoient à cœur, & s'ils envoyoient des députés. Tels étoient les diſcours qu'il vous tenoit alors ; diſcours fort beaux, ſans doute, & dignes de la république. Mais dès qu'il eut fait le voyage de Macédoine, & qu'il eut vu l'ennemi de la Grece & le ſien, Philippe, parloit-il de même ou à-peu-près ? Il s'en faut beaucoup. Vous ne deviez plus penſer à vos ancêtres, parler de leurs victoires, ni ſecourir aucun peuple. Il ne concevoit pas ceux qui vouloient qu'on attendît les Grecs pour délibérer ſur la paix avec Philippe, comme ſi vous aviez beſoin de quelqu'un pour terminer vos affaires. A l'entendre, Philippe, grands dieux ! n'étoit pas ſeulement l'homme le plus éloquent, mais le meilleur ami des Grecs, entièrement dévoué à la république d'Athenes. Vous aviez parmi vous des eſprits mal faits & chagrins, qui ne rougiſſoient pas de l'accabler d'injures & de le traiter de barbare. Eſt-il poſſible qu'à moins de s'être vendu, le même homme ait oſé tenir de tels diſcours après ceux qu'il avoit tenus d'abord ? Lui qui s'étoit indigné contre Atreſtide, à l'occaſion des femmes & des enfans d'Olynthe, eût-il pu agir de concert avec Philocrate qui avoit amené ici des femmes libres de cette même ville pour en faire le jouet de ſa

paſſion ; avec Philocrate ſi connu par ſes infamies, que, ſans entrer dans aucun détail, il ſuffit de dire qu'il a amené des femmes pour que les juges & les autres devinent le reſte, & plaignent ces infortunées dont le ſort n'a pas touché le cœur d'Eſchine, ne l'a pas fait gémir ſur le malheur de la Grece, réduite à les voir outragées par des députés d'Athenes, chez les Athéniens mêmes les alliés d'Olynthe.

Après tous les crimes de ſon ambaſſade, il tâchera de vous attendrir par ſes larmes ; peut-être même que, faiſant paroître ſes enfans, il vous les préſentera à la tribune. A ce ſpectacle, Athéniens, oppoſez-en un autre, celui des enfans de vos alliés & de vos amis, chaſſés de leurs villes, traînant leur indigence de contrée en contrée, plongés par les manœuvres d'Eſchine dans les derniers malheurs, & bien plus dignes de compaſſion que les enfans d'un pere auſſi coupable & convaincu d'avoir trahi la patrie. Rappellez-vous vos propres enfans auxquels il a ravi toute eſpérance en les liant par un traité honteux. S'il emploie les larmes, ſongez que vous tenez entre vos mains un homme qui vous exhortoit à envoyer des députés en Arcadie pour vous plaindre des partiſans de Philippe. Mais eſt-il beſoin aujourd'hui d'envoyer une ambaſſade dans le Péloponèſe, de faire les frais & de

ſoutenir les fatigues d'un long voyage ? ne ſuffit il pas que chacun de vous, ſe levant de ſa place, aille juſqu'à la tribune pour prononcer avec juſtice en faveur de la patrie, contre un homme, grands dieux, qui ne vous parloit d'abord que de Marathon, de Salamine, de combats, de victoires, & qui, à ſon retour de Macédoine, changeant tout-à-coup de langage, vous diſoit de ne plus penſer à vos ancêtres, de ne plus parler de leurs triomphes, de laiſſer ſans ſecours les peuples de la Grece, de ne pas délibérer avec eux, &, pour ainſi dire, de renverſer vos murs de vos propres mains ? propos infâmes & révoltans que nul chez vous n'oſa jamais vous tenir.

Que j'interroge, en effet, un Grec, ou même un Barbare : Dites-moi, eſt-il une contrée dans la Grece qui eût conſervé ſon nom, & qui fût poſſédée par les Grecs qui l'occupent, ſi nos ancêtres n'euſſent ſignalé leur courage à Marathon & à Salamine (1) ? .... Non, ſans doute, il n'eſt perſonne qui fût aſſez inſenſé, aſſez peu inſtruit de notre hiſtoire, aſſez ennemi de notre république, pour

(1) Démoſthene fait une queſtion, & ſans attendre la réponſe, il parle comme ſi on lui avoit répondu. C'eſt un mouvement bruſque qui donne de l'énergie au diſcours, & que j'ai cru devoir conſerver.

lui disputer cet honneur, & pour ne pas convenir que, sans elle, toute la Grece eroi maintenant sous le joug des Barbares. Et ces grands hommes à qui leurs ennemis n'oseroient refuser les éloges qu'ils méritent, Eschine demande que vous, leurs descendans, vous perdiez le souvenir de leurs exploits, afin qu'il reçoive le prix de sa trahison! Cependant, la louange due à leurs belles actions, est le seul avantage dont puissent jouir les morts; c'est un bien propre qui les suit au tombeau, & que l'envie n'entreprend plus de leur disputer. Eschine, qui voudroit leur ravir ce bien, mérite de perdre l'honneur par une sentence qui le diffame. C'est la vengeance, Athéniens, que vous devez aujourd'hui à vos ancêtres. Oui, méchant, vous avez cherché par vos discours à obscurcir les triomphes de nos ancêtres, & à les dépouiller de leur gloire; & par ces mêmes discours vous avez causé tous nos malheurs, qui vous ont rendu un homme riche, un homme important. Car avant qu'il eût frappé la république des coups les plus funestes, il ne désavouoit pas, Athéniens, d'avoir été greffier; il reconnoissoit l'avoir été par vos suffrages, & ne sortoit pas des bornes de la modération. Mais depuis qu'il a mis le comble aux maux qu'il vous a faits, il fronce le sourcil, & s'il échappe à quelqu'un de dire, *Eschine qui a été greffier*, il se croit in-

ſulté, il ſe déclare auſſitôt ſon ennemi. On le voit dans la place publique, enflant les joues, laiſſant traîner ſa robe, marcher du même pas que Pythoclès (1). C'eſt à préſent un des affidés & des amis de Philippe, un de ces hommes mécontens de la démocratie, qui la décrient comme un gouvernement orageux & inſenſé, lui qui nagueres rampoit humblement devant le Tholus.

Mais il faut, Athéniens, que, ſans entrer dans un trop long détail, je vous explique comment Philippe eſt venu à bout de vous tromper avec le ſecours de ces hommes ennemis des dieux; & il eſt à propos qu'examinant les choſes avec vous, je vous développe les reſſorts de ſa politique. Ce prince avoit depuis long-tems le plus grand intérêt à finir une guerre qui livroit ſon royaume aux pillages des armateurs, & qui, fermant ſes ports, l'empêchoit d'acheter les productions des divers pays & de vendre celles du ſien; il nous renvoya donc, en les chargeant de paroles flatteuſes, Néoptoleme, Ariſtodeme & Ctéſiphon. Dès que nos députés ſe furent rendus auprès de lui, il prit Eſchine à ſes gages pour appuyer & ſeconder par ſes

(1) C'eſt probablement le même que Pithoclès, fils de Pythodore, dont il eſt parlé plus haut. = *Tholus.* Voyez plus haut, page 472.

discours les manœuvres de Philocrate, & rendre inutiles les bonnes intentions de quelques uns de leurs collegues. De concert avec ce traître, le roi de Macédoine nous écrivit une lettre, sur laquelle il comptoit plus que sur tout le reste pour obtenir la paix. Cependant, il trouvoit que c'étoit avoir peu gagné s'il ne parvenoit à perdre les Phocéens; ce qui étoit d'autant moins facile, que la fortune l'avoit réduit à cette alternative de ne pouvoir rien exécuter de ce qu'il vouloit, ou de manquer à sa parole, de violer ses sermens, & d'avoir les Grecs & les Barbares pour témoins de sa perfidie. S'il recevoit les Phocéens dans son alliance, & s'il les admettoit au même serment que vous, dès-lors il manquoit aux Thébains & aux Thessaliens, & violoit l'engagement de livrer aux uns la Béotie, & de rétablir les autres dans les droits amphictyoniques (1). Si, au contraire, il les excluoit du traité, comme en effet il les en a exclus, il pensoit que vous l'empêcheriez de passer outre, en faisant avancer du secours aux Thermopyles, comme vous

(1) J'ai déja observé dans les remarques pour la harangue *sur la paix*, que les Thessaliens, on ne sait pour quelle raison, avoient perdu le droit de séance à l'assemblée des amphictyons, & qu'ils recouvrerent ce droit par le crédit de Philippe leur protecteur.

auriez fait ſi on ne vous eût trompés. Dans ce cas, il ne lui étoit pas poſſible d'aller plus loin; il le ſentoit, & pour s'en convaincre, il n'avoit beſoin pour preuve que de ce qui lui étoit arrivé à lui-même. La premiere fois qu'il vainquit les Phocéens, dans un combat où Onomarque (1), leur chef & leur général, fut tué, & leurs milices étrangères taillées en pieces, il ne put, encore qu'aucun des Grecs & des Barbares, excepté vous, n'eût marché à leur ſecours, il ne put approcher des Thermopyles, loin d'aller plus avant & d'exécuter ce qu'il avoit réſolu. Il devoit donc voir que dans la conjoncture préſente où les Theſſaliens étoient en différend avec lui (2), où les Phéréens avoient refuſé pour la premiere fois de le ſuivre, & où les Thébains venoient d'eſſuyer une défaite entiere qu'atteſtoit un trophée, il ne pouvoit avan-

(1) Onomarque, général des Phocéens, avoit ſuccédé à Philomele; il remporta d'abord quelques avantages ſur Philippe & ſur les Thébains, mais enfin il fut entièrement défait par ce prince dans un combat où il périt lui-même miſérablement.

(2) Les Theſſaliens étoient dévoués à Philippe; mais comme ils n'étoient pas toujours ſatisfaits de ce prince, & que d'ailleurs, par caractere, ils étoient inconſtans & perfides, ils eurent ſouvent des querelles avec lui. = Phéréens, habitans de Phères, ville de Theſſalie.

cer ſi vous ſecouriez les Phocéens, & que jamais il ne réuſſiroit par la force s'il ne joignoit encore la ruſe. Comment donc, ſe diſoit-il, ſans me déclarer impoſteur & parjure, ferai-je réuſſir mes deſſeins ? Comment ? le voici. J'apoſterai des citoyens d'Athenes pour tromper les Athéniens ; & par-là j'éviterai que l'odieux n'en retombe ſur moi. Les députés de Philippe vous prévenoient donc que leur maître ne vouloit pas recevoir les Phocéens dans ſon alliance. Nos traîtres appuyoient en diſant que le prince ne pouvoit honnêtement les comprendre dans le traité à cauſe des Thébains & des Theſſaliens ; mais que ſi une fois il avoit la paix & la principale influence dans les affaires, il feroit alors ce que nous voudrions qu'il ſtipulât aujourd'hui. C'eſt par de telles manœuvres, par de vaines paroles & par de fauſſes eſpérances, que le prince a obtenu la paix ſans y comprendre les Phocéens. Ce n'eſt pas tout ; il falloit vous détourner d'envoyer des troupes au paſſage des Thermopyles, près duquel cinquante de vos vaiſſeaux attendoient Philippe pour l'arrêter, s'il tentoit de le franchir. Comment s'y prendra-t-on ? quelle ruſe faudroit-il employer ? Il faudroit vous dérober un tems précieux, traîner les choſes en longueur, & vous amener au point que vous ne puſſiez plus vous mettre en campagne au moment que vous le voudriez.

driez. Et c'eſt ce qu'ont fait les partiſans du prince. Quant à moi, Athéniens, je n'ai pu prendre les devants, comme je vous l'ai dit plus d'une fois : j'avois loué un vaiſſeau dans l'intention de partir ; on m'en a empêché. Il falloit encore que les Phocéens, ſe confiant à Philippe, ſe livraſſent eux-mêmes, pour qu'il n'y eût pas de tems perdu, & qu'il ne fût porté chez vous aucun décret contraire à ſes vues. Voici comme raiſonnoit ce monarque : Je ferai dire par les députés d'Athenes que je veux ſauver les Phocéens ; par-là, ceux qui pourroient ſe défier de moi, ne ſe défiant pas des députés, ſe livreront eux-mêmes. J'inviterai les Athéniens à venir en armes, afin que, dans l'eſpoir que tout ſe paſſera à leur gré, ils ne prennent aucune réſolution à mon déſavantage. Mes créatures feront des rapports & des promeſſes, au moyen deſquels Athenes, quoi qu'il arrive, reſtera dans l'inaction. C'eſt par ces voies & ces menées que ces hommes déteſtables ſont venus à bout de leurs funeſtes projets.

Auſſi bientôt après, loin de voir Theſpies & Platée rétablies, vous apprîtes qu'Orchomene & Coronée étoient réduites en ſervitude. Loin que Thebes fût humiliée, ſon inſolence & ſon orgueil réprimés, les villes de vos alliés furent détruites, & détruites par ces mêmes Thébains dont les diſcours

d'Eſchine réduiſoient la ville en bourgades. Loin que l'Eubée nous fût donnée pour Amphipolis, Philippe s'y eſt retranché comme dans un fort élevé contre nous, d'où il ne ceſſe d'entreprendre ſur Géreſte & ſur Mégares (1). Loin qu'Orope nous ſoit rendue, nous prenons les armes pour défendre Dryme & le territoire de Panacte; ce que nous ne fîmes jamais tant que les Phocéens ont ſubſiſté. Loin qu'on obſerve dans le temple de Delphes les anciens uſages, & qu'on rende au dieu les tréſors qui lui ont été ravis, les vrais amphictyons, chaſſés & bannis, ont fui de leur pays, & ont abandonné leurs campagnes dévaſtées; les Macédoniens, Barbares qui ne furent jamais amphictyons, ſe ſont fait reconnoître par force; quiconque parle de rendre les tréſors, eſt puni du dernier ſupplice; Athenes eſt privée du droit de conſulter l'oracle la premiere (2), & tous les événemens ſont pour

(1) Nous avons vu dans la premiere philippique, que Philippe avoit pris aux Athéniens, ſous le cap de Géreſte, pluſieurs vaiſſeaux richement chargés, & plus haut dans ce diſcours, les intrigues de Ptéodore & de Périlas, pour livrer à ce prince Mégares, leur patrie. = Panacte, ſelon Etienne, étoit une fortereſſe de l'Attique. Il y a toute apparence que Dryme, dont il ne parle pas, en étoit voiſine. = Plus bas, *les vrais amphictyons*, c'eſt-à-dire, les Phocéens.

(2) C'étoient les Phocéens qui, comme maîtres du

nous autant d'énigmes. Philippe, qui craignoit de ne pas réuſſir, a obtenu tout ce qu'il deſiroit; vous qui eſpériez tout ce qu'on peut ſouhaiter, vous vous êtes vus entièrement fruſtrés dans votre attente : vous paroiſſez jouir de la paix, & vous ſouffrez plus que pendant la guerre : vos députés ont été payés pour vous tromper, & leur crime eſt encore impuni.

Que ces députés ſe ſoient vendus pour vous trahir, & que le prix de leurs trahiſons ſoit encore entre leurs mains, je crois vous l'avoir ſuffiſamment prouvé; & je crains qu'en voulant trop vous inſtruire de ce que vous ſavez déja, je n'aille contre le but que je me propoſe, & ne réuſſiſſe qu'à vous fatiguer. Cependant j'ai encore une queſtion à vous faire : Eleveriez-vous, je vous prie, une ſtatue dans la place publique à quelqu'un de nos députés revenus de chez Philippe? que dis-je? leur aſſigneriez-vous une penſion au Prytanée, ou telle autre récompenſe dont vous payez les ſervices ren-

---

temple de Delphes, avoient droit de conſulter l'oracle les premiers. Ce droit, dont ils avoient été dépouillés, auroit dû être tranſporté, ſuivant Démoſthene, aux plus anciens amphictyons, & par conſéquent aux Athéniens. Philippe ſe l'étoit fait adjuger par le conſeil amphictyonique.

dus à l'état ? je crois pouvoir assurer le contraire. Et pourquoi ? Ce n'est pas que vous soyez injustes, durs ou ingrats ; mais c'est, pourriez-vous répondre, qu'ils ont agi pour l'intérêt de Philippe & non pour le vôtre. Mais pouvez-vous croire qu'à l'égard des mêmes personnes, le monarque pense différemment, & qu'il leur ait prodigué son or en reconnoissance du zele & de la droiture qu'ils ont montrés pour vous dans leur ambassade ? N'en croyez rien. Voyez (1) comment il en a usé avec Hégésippe & ses collegues. Sans parler du reste, il a chassé ignominieusement de ses états le poète Xénoclide pour avoir exercé l'hospitalité envers ses compatriotes. Voilà comment il traite quiconque a le courage de parler en votre faveur : qui-

(1) Les Athéniens, pendant toute l'année qui suivit la destruction des Phocéens, eurent une conduite équivoque à l'égard de Philippe ; ils lui prêterent leurs galeres pour transporter ses bannis hors de Macédoine, & chercherent après à le traverser dans toutes les occasions. Jaloux de la gloire de ce prince, honteux d'en avoir été les instrumens, redoutant au fond sa puissance, ils se livroient tour-à-tour à ces différens mouvemens, & prenoient plaisir à chagriner, quand ils le pouvoient, les amis déclarés du monarque. Ce fut dans ces dispositions qu'ils envoyerent une ambassade en Macédoine pour justifier leur conduite, & en même tems pour faire des plaintes. Philippe ne fit pas beaucoup d'attention à leurs apologies ; il

conque ſe vend pour le ſervir, eſt traité comme Eſchine & ſes pareils. Faut-il produire des témoins ? faut-il des raiſons plus fortes pour vous convaincre ; & ſeroit-il poſſible de réſiſter à celles que j'ai fournies ?

Dernièrement, quelqu'un s'approchant de moi devant la ſalle du ſénat, me donna un avis bien extraordinaire ; il me dit qu'Eſchine ſe diſpoſoit à accuſer Charès (1), & que par cet artifice il comptoit vous donner le change. Pour moi, quoique je penſe que la conduite de Charès eſt au-deſſus de tout reproche, qu'il vous a toujours ſervis avec toute la fidélité & tout le zele dont il étoit capable, & que s'il n'a pas été plus heureux, il faut s'en prendre aux traîtres dont la corruption a per-

---

exila même de ſa cour le poète Xénoclide, pour avoir logé chez lui l'orateur Hégéſippe, que les Athéniens avoient mis à la tête de cette ambaſſade. Xénoclide étoit un poète grec ; on avoit de lui des poéſies morales & galantes. Il eut une paſſion violente pour Néera, contre qui Démoſthene a fait un diſcours. Hégéſippe étoit contraire à Philippe. On le croit auteur de la harangue *ſur l'Halonèſe*.

(1) Nous avons obſervé dans le ſecond volume que Charès, général d'Athenes, avoit beaucoup de vanité, mais peu de mérite. Il étoit ami de Démoſthene, qui tâchoit au moins de l'excuſer, s'il ne pouvoit le défendre.

du nos affaires; je n'insisterai pas là-dessus, j'irai même jusqu'à convenir de ce que pourra dire Eschine; il ne sera pas moins ridicule à lui d'accuser Charès pour se défendre. Car enfin je ne lui impute aucun des événemens de la guerre, dont les généraux seuls sont responsables; je ne lui reproche pas davantage la paix faite par la république; & jusques-là je le tiens quitte de tout. Quel est donc mon objet, & où commencé-je à l'accuser? Je commence aux premieres négociations de la paix; & je l'accuse d'avoir appuyé les décrets de Philocrate, combattu les avis des ministres les mieux intentionnés, & de s'être fait payer pour cela; je l'accuse d'avoir perdu un tems précieux dans la seconde ambassade, de n'avoir exécuté aucun de vos ordres, d'avoir trompé la ville, & perdu les affaires en vous assurant que Philippe vous accorderoit tout ce vous pouviez desirer; je l'accuse enfin d'avoir pris en toute occasion le parti de ce prince, malgré les avis qu'on vous donnoit de vous défier d'un monarque qui vous avoit fait tant de mal: voilà, dis-je, de quoi je l'accuse, voilà ce que vous ne devez pas oublier. Pour moi, si j'eusse vu que la paix étoit juste & raisonnable, & que vos députés n'avoient pas commencé par se vendre & fini par vous tromper, j'aurois été le premier à leur décerner des éloges & des couronnes. Quant

aux revers qu'un général peut avoir eſſuyés par ſa faute, ils ſont étrangers à la cauſe. En effet, quel général a perdu les Phocéens, livré Ale, Doriſque, Cerſoblepte, le Mont-Sacré, les Thermopyles, ouvert à Philippe le chemin de l'Attique à travers les villes & les campagnes de nos amis & de nos alliés? Quel général a ſoumis à ce monarque l'Eubée, & dernièrement Mégares, ou peu s'en eſt fallu, livré aux Thébains Orchomene & Coronée, & rendu ce peuple puiſſant? De tous ces objets ſi importans & en ſi grand nombre, il n'en eſt pas un qui ait été perdu par la faute de nos généraux, ou cédé dans quelque clauſe que Philippe nous auroit fait accepter par adreſſe; mais tous ont été vendus & livrés par nos députés perfides.

Si donc, cherchant à vous échapper, Eſchine s'écarte de ſon objet & ſe rejette ſur quelque autre, arrêtez-le en lui diſant: Nous ne jugeons pas un général, il ne s'agit pas de guerre & de combats; ne dites pas qu'un autre a opéré la ruine des Phocéens, mais faites voir que vous n'y avez aucune part. Pourquoi, ſi Démoſthene a prévariqué, ne parliez-vous plutôt, & ne l'accuſiez-vous quand il rendoit ſes comptes? cela ſeul ſuffiroit pour vous condamner. Ne venez pas nous vanter les douceurs de la paix & tous ſes avantages; on ne vous impute pas d'avoir engagé la république à la faire. Mais

que la paix n'ait pas été honteuſe & déshonorante, que depuis ſa concluſion on ne nous ait pas trompés par de faux rapports qui ont tout perdu ; c'eſt là ce que vous devez prouver, Eſchine, puiſque c'eſt là ce qu'on a démontré contre vous. D'ailleurs, pourquoi tous ces éloges d'un prince auteur de tous nos maux? Si vous le preſſez ainſi, Athéniens, il n'aura rien à dire pour ſa défenſe. Et vainement voudra-t-il encore faire éclater cette voix qu'il a ſi bien exercée.

Peut-être ſeroit-il à propos de fixer vos idées ſur le cas que vous devez faire de la voix ; d'autant plus que, fier de la ſienne, Eſchine, à ce que j'apprends, compte ſur cette reſſource pour vous ſubjuguer. Pour moi, je ne pourrois concevoir qu'un homme que vous avez hué, chaſſé du théatre, lapidé preſque (1), lorſqu'il repréſentoit les malheurs de Thieſte & les infortunes des Troyens, au point de l'avoir dégoûté pour jamais des troiſiemes rôles ; qu'un tel homme, dis-je, qui a cauſé une infinité de maux, non jouant ſur la ſcene,

(1) Démoſthene, dans la harangue ſur la couronne, dit qu'Eſchine riſquoit pour ſes jours lorſqu'il étoit comédien ; que les ſpectateurs lui avoient déclaré une guerre irréconciliable. Il y auroit ici une queſtion à examiner, dont je laiſſe la diſcuſſion à d'autres. Pourquoi Eſchine

mais chargé des affaires publiques & des grands intérêts de l'état, vous prît par les ſons de ſa voix, & vous forçât de l'écouter. Non, Athéniens, non, ne portez pas la folie à cet excès: ſongez plutôt que s'il s'agit de recevoir un crieur public, vous devez exiger qu'il ait une voix forte & diſtincte; mais que s'il eſt queſtion du choix d'un député, ou de quelqu'un qui ſe propoſe pour vos affaires, il vous faut un homme integre & ſage, un homme qui ſe montre noble & grand lorſqu'il agit pour vous, doux & ſimple lorſqu'il vit avec vous. Moi, par exemple, la gloire de Philippe ne m'a pas ébloui; je n'ai eu des yeux que pour nos priſonniers de Macédoine; je n'ai jamais fléchi devant ce prince. Eſchine rampoit à ſes pieds; aſſis à ſa table, il chantoit ſes triomphes & inſultoit à vos malheurs. Sans doute, quand l'éloquence, la voix & quelques autres talens de cette nature, ſe trouvent dans un citoyen vertueux, uniquement jaloux de vous ſervir & de vous plaire, vous ne ſauriez trop les encourager & les applaudir; c'eſt un

---

qui ſur le théatre ne jouoit que les troiſiemes rôles, & qui encore, ſuivant Démoſthene, n'y brilloit pas, ſe diſtinguoit-il à la tribune, d'après le témoignage même de Démoſthene, par le ſon éclatant de ſa voix & la beauté de ſa déclamation?

bien commun que vous partagez tous : mais quand ces avantages ſe rencontrent dans une ame avide & perverſe, qui cede au plus léger intérêt, vous devez les repouſſer avec le mépris & l'averſion qu'ils méritent. Car les talens du méchant que vous accueillez, ne ſauroient tourner qu'à la ruine de la patrie. Voyez quels maux nous ont cauſés ceux qui brillent dans Eſchine. Les autres talens pourroient peut-être ſe ſoutenir par eux mêmes ; celui de l'éloquence tombe dès qu'il trouve de l'oppoſition dans les auditeurs. N'écoutez donc l'accuſé que comme un traître, un mercenaire, un impoſteur qui ne ſauroit ouvrir la bouche que pour vous tromper.

Conſidérez encore qu'indépendamment de tout autre motif, il eſt eſſentiel dans la poſition où nous ſommes à l'égard de Philippe, qu'Eſchine ſoit renvoyé abſous. En effet, de deux choſes l'une, ou le monarque, forcé de nous rendre juſtice, changera de ſyſtême ; & lui qui juſqu'ici ne s'eſt attaché qu'un petit nombre de gens pour tromper la multitude, ſe tournera de votre côté lorſqu'il apprendra que vous avez puni les perfides, & que vous êtes redevenus les maîtres : ou s'il perſévere dans ſon audace & ſon orgueil, en puniſſant Eſchine & ſes ſemblables, vous aurez purgé la ville d'autant d'ennemis domeſtiques toujours prêts à

ſervir l'ennemi commun. Eh ! ſi la crainte de votre juſtice n'a pu les retenir, que n'oſeront-ils point s'ils ſont aſſurés de l'impunité ? Sur quel Euthycrate, ſur quel Laſthene (1), le moindre de nos traîtres ne l'emportera-t-il pas ? Quel citoyen ſe piquera de vertu, quand il verra que le crédit, les richeſſes, & tout ce que l'amitié de Philippe peut aſſurer de biens, eſt le partage des pervers qui ſe vendent ; & que des hommes qui ont fait preuve d'intégrité, & le ſacrifice d'une partie de leur fortune, ne trouvent pour récompenſe que des embarras, la haine & la jalouſie ? Ne ſouffrez pas, Athéniens, un pareil déſordre. Votre gloire, votre religion, votre sûreté, vos plus grands intérêts, tout s'oppoſe à ce que vous faſſiez grace à Eſchine ; tout exige que vous le puniſſiez pour l'exemple de nos citoyens & de tous les peuples de la Grece.

(1) Euthycrate & Laſthene, citoyens d'Olynthe, dont il a déja été queſtion pluſieurs fois, qui avoient vendu & livré leur patrie à Philippe.

HARANGUE D'ESCHINE

sur les prévarications de l'ambaſſade. *

Je vous prie, Athéniens, de m'écouter avec bienveillance, conſidérant la grandeur du péril que je cours, la multitude des imputations auxquelles il me faut répondre, les intrigues, les artifices, & l'acharnement d'un accuſateur qui a juré ma perte. Il voudroit que des juges engagés par leur ſerment à donner aux deux parties une attention égale, fermaſſent l'oreille à la voix de l'accuſé. Et il oſe le demander, non dans un mouvement d'indignation : car l'auteur d'une impoſture ne ſauroit s'indigner contre un crime qui n'exiſte pas ; & le crime fût-il réel, on n'ôte point à l'accuſé la liberté de ſe défendre. Les juges, avant de condamner un homme cité devant eux, veulent avoir entendu ſes raiſons, & avoir reconnu par eux-mêmes qu'il ne peut ſe juſtifier. Mais des regles auſſi conformes à la juſtice ne ſauroient plaire à Démoſthene ;

* Le ſommaire de la harangue d'Eſchine ſe trouve avec celui de la harangue de Démoſthene qui précede.

& ce n'eſt point un eſprit d'équité qui l'anime en me citant devant vous. Dans le deſſein de vous irriter contre moi, il s'eſt déchaîné contre ceux qui reçoivent des préſens, ſans penſer que, ſur pareille imputation, il a moins droit de parler que perſonne, & que pour faire de ſemblables reproches, il faut être ſoi-même bien éloigné de les mériter.

Je vous avouerai, Athéniens, que l'accuſation de Démoſthene a produit en moi trois ſentimens divers; la crainte la plus vive, l'indignation la plus violente, la ſatisfaction la plus parfaite. J'ai craint d'abord, & je ne ſuis pas encore bien raſſuré, qu'on ne prît de fauſſes idées ſur mon compte & que les tours étudiés d'un orateur artificieux ne fiſſent illuſion à quelques uns de mes juges. Je n'ai pu retenir mon indignation, ni m'entendre accuſer de ſang froid d'avoir inſulté dans l'ivreſſe une femme libre, une Olynthienne. Mais qu'il m'eſt doux de vous avoir vus impoſer ſilence à la calomnie ſur ce point (1), & me payer ce juſte prix

(1) Cet endroit prouve que les deux harangues ont été prononcées. L'imputation de Démoſthene au ſujet de la femme olynthienne, fut fort mal reçue des Athéniens. Je ne crois pourtant pas, comme le prétend Ulpien, qu'ils laiſſerent l'orateur, & qu'ils ne voulurent plus l'entendre. Puiſqu'Eſchine répond aux invectives de Démoſthene ſur

d'une conduite irréprochable ! Auſſi ne ſaurois-je trop vous rendre grace, ni vous donner trop d'éloges, de ce que, dans vos jugemens, vous avez plus d'égard aux mœurs de l'accuſé qu'aux inculpations de ſes ennemis. Je ne me diſpenſe pourtant pas d'entrer en juſtification ſur ce point même. Car ſi quelqu'un des Athéniens que cette cauſe a raſſemblés en grand nombre, ſi un ſeul de mes juges reſtoit perſuadé que j'ai outragé, je ne dis pas une perſonne libre, mais le dernier des hommes, je ne pourrois ſupporter la vie; & ſi dans le cours de ma défenſe, je ne prouve évidemment la fauſſeté de l'imputation, la méchanceté inſigne de celui qui a oſé me la faire, fuſſé-je pleinement juſtifié d'ailleurs, je conſens à être puni du dernier ſupplice.

Il me paroît encore que c'étoit une queſtion bien extraordinaire & bien inique, que de vous demander ſi dans la même ville où l'on avoit pro-

---

ſa famille, qui ſuivent l'hiſtoire de la femme olynthienne, c'eſt une preuve certaine qu'on lui laiſſa continuer ſon diſcours. Il me ſemble qu'ici & plus bas Eſchine veut dire ſimplement que les Athéniens ne voulurent pas entendre l'hiſtoire juſqu'au bout. Au reſte, quand elle eût été vraie, comme Eſchine étoit reconnu pour un homme ſage & régulier dans ſes mœurs, Démoſthene auroit toujours eu tort de la rapporter, n'ayant pas les preuves les plus fortes pour la vérifier.

noncé une ſentence de mort contre Philocrate, qui s'étoit condamné lui-même en ne ſe préſentant pas au tribunal, il étoit poſſible que je fuſſe renvoyé abſous. Pour moi, je penſe que c'eſt là ce qu'il y a de plus favorable dans ma cauſe. En effet, ſi celui qui ne ſe préſente pas, & qui ſe condamne lui-même, ne ſauroit être innocent; celui qui, plein de confiance, offre ſa tête aux loix & à ſes concitoyens, ne ſauroit être coupable.

Quant au reſte de l'accuſation, je vous prie, Athéniens, ſi malgré moi j'oublios quelque article, de m'en avertir, & de me faire connoître ſur quoi vous voulez être inſtruits; je vous conjure de ne point prendre d'impreſſion défavorable, mais d'écouter avec un eſprit non prévenu le détail de ma juſtification.

Je ne ſais trop par où la commencer, tant il regne de confuſion dans le diſcours auquel il faut que je réponde; & voyez ſi mon embarras n'eſt pas naturel. C'eſt moi qu'on accuſe, c'eſt moi qu'on pourſuit criminellement; & la plus grande partie de l'accuſation roule ſur Philocrate, ſur Phrynon, ſur mes collegues, ſur Philippe, ſur la paix, ſur Eubulus & ſon adminiſtration: je me trouve confondu au milieu de tout cela. Démoſthene, à l'entendre, eſt le ſeul qui ait à cœur les intérêts de la république; les autres & moi nous ſommes

autant de traîtres qu'il n'a ceſſé d'accabler d'invectives & d'outrages, ſans faire grace à perſonne. Il me déprime & m'avilit; puis tout-à-coup, ſans aucune raiſon, il change de langage; & comme s'il accuſoit Alcibiade ou Thémiſtocle, deux des plus grands hommes qu'ait eus la Grece, il m'impute d'avoir détruit les villes de la Phocide, de vous avoir ôté, & d'avoir livré à d'autres les poſtes les plus importans de la Thrace, d'avoir dépouillé Cerſoblepte votre allié & votre ami. Il a été juſqu'à me comparer à Denys, tyran de Sicile (1); n'épargnant ni la voix, ni les geſtes, il vous exhortoit à vous tenir en garde contre un homme redoutable & dangereux, ainſi qu'il lui a plu de me peindre : enfin il vous a fait eſſuyer la lecture du rêve d'une prêtreſſe de Syracuſe. Après avoir porté les choſes à cet excès, comme s'il eût voulu me ménager, il attribuoit les événemens aux armes de Philippe plutôt qu'à mes diſcours.

Je ſens, Athéniens, qu'ayant à répondre à un

(1) Démoſthene avoit pu comparer Eſchine à Denys, tyran de Sicile, qui originairement avoit été greffier. Il n'a pas laiſſé dans ſon diſcours cette comparaiſon, qui ſans doute lui parut forcée lorſqu'il l'examina de ſang froid. Il n'y eſt point parlé non plus de l'oracle ou du rêve de la prêtreſſe de Syracuſe, dont parlent Plutarque & Valere-Maxime.

accuſateur

accuſateur auſſi effronté & auſſi téméraire, il ne m'eſt pas facile de le ſuivre dans tous les détails de ſon accuſation, encore moins de parer ſur le-champ à des attaques & à des calomnies imprévues; cependant pour mettre plus d'ordre & de clarté dans le diſcours, & faire reſſortir la juſtice de ma cauſe, je commence au moment où il étoit queſtion de la paix, & où vous nommâtes des députés pour la conclure. Par-là j'eſpere que nous pourrons, moi, me rappeller les faits plus sûrement, les détailler plus aiſément; & vous, les retenir avec moins de peine.

Vous vous reſſouvenez, je crois, que les députés des Eubéens, après avoir traité de la paix avec vous pour eux-mêmes, vous annonçoient de la part de Philippe, que ce prince deſiroit d'entrer en paix avec Athenes & de finir la guerre. Au bout de quelque tems, Phrynon fut pris par des armateurs pendant la treve des jeux olympiques (1), comme il s'en plaignoit lui-même. Lorſqu'il ſe fut racheté & qu'il fut revenu ici, il vous prioit de

(1) Entre tous les jeux de la Grece, les olympiques tenoient ſans contredit le premier rang; & cela pour trois raiſons. Ils étoient conſacrés à Jupiter, le plus grand des dieux; ils avoient été inſtitués par Hercule, le plus grand des héros; enfin, on les célébroit avec plus de pompe & de magnificence que tous les autres, & ils attiroient un

nommer un député pour la Macédoine, & de l'envoyer avec lui vers Philippe, afin de recouvrer, s'il pouvoit, l'argent de son rachat. Sur sa demande, vous nommâtes Ctésiphon pour député, & vous leur permîtes de partir. Ctésiphon revenu de Macédoine, après avoir rendu compte du sujet de son ambassade, ajouta que Philippe lui avoit dit qu'il vous faisoit la guerre à regret, & qu'il voudroit dès à présent la terminer. Ce rapport de Ctésiphon, joint à toutes les promesses flatteuses du monarque dont il vous fit part, fut très bien reçu du peuple, obtint des éloges au député, & n'ayant été contredit de personne, fut suivi d'un décret que proposa Philocrate, & que tout le peuple accepta d'un consentement unanime. Par ce décret, Philippe pouvoit envoyer ici un héraut d'armes & des députés pour la paix. Quelques uns s'y étoient opposés d'abord, & ils avoient fort à cœur de réussir, comme on le vit par la suite. Ils attaquerent le décret comme contraire aux loix, choisirent Lycine pour accusateur, & conclurent à une amende

---

plus grand nombre de spectateurs qu'on y voyoit accourir de toutes parts. Toutes les guerres cessoient dans la Grece pendant la célébration de ces jeux ; il y avoit une treve de quinze jours, & les plus grands ennemis se rapprochoient.

de cent talens ; après quoi, la cauſe fut portée au tribunal. Philocrate, qui étoit malade, chargea Démoſthene de plaider ſa cauſe, & non pas moi. Démoſthene, cet ennemi né de Philippe, employa un jour entier à parler pour Philocrate, qui enfin fut abſous. L'accuſateur n'obtint pas la cinquieme partie des ſuffrages. Ces faits vous ſont connus.

Olynthe avoit été priſe dans ce même tems ; pluſieurs de vos citoyens y avoient été faits priſonniers, entre autres Stratoclès, frere d'Ergocharès, & Everate, fils de Strombique. Leurs parens vous préſenterent une requête, & vous prierent de vous intéreſſer pour eux : leur demande fut appuyée par Philocrate & par Démoſthene, & non par Eſchine. On députe vers Philippe Ariſtodeme le comédien, à qui ſon art avoit procuré les bonnes graces du roi. Ariſtodeme, au retour de ſon ambaſſade, détourné par quelques occupations, ne parut pas auſſitôt dans le ſénat ; il fut prévenu par Stratoclès qui revenoit de Macédoine, & que le prince, dont il étoit le priſonnier, avoit renvoyé ſans rançon. Pluſieurs étoient mécontens qu'Ariſtodeme ne rendît pas compte de ſon ambaſſade, tandis que Stratoclès répétoit, au nom de Philippe, ce que d'autres avoient déjà dit de ſa part. Enfin, Démocrate s'étant rendu au ſénat, engagea l'aſſemblée à mander Ariſtodeme : Démoſthene, qui

m'accuſe, étoit un des ſénateurs. Ariſtodeme parut donc; il inſiſta ſur les diſpoſitions favorables du roi de Macédoine pour notre république, ajoutant que ce prince ſeroit jaloux d'être notre allié. Il tint ce diſcours non ſeulement dans le ſénat, mais devant le peuple. Démoſthene, loin de le contredire, propoſa de lui décerner une couronne. Le peuple ayant été ſuffiſamment inſtruit, Philocrate porte un décret en vertu duquel on choiſira dix citoyens qui ſeront députés vers Philippe, & qui traiteront avec lui de la paix & des intérêts reſpectifs. Le nombre des députés étoit convenu; je fus déſigné par Nauſiclès (1), & Démoſthene par Philocrate contre lequel il s'éleve aujourd'hui. Il mettoit lui-même tant d'ardeur dans toute cette

(1) Il eſt parlé dans la harangue de Démoſthene *ſur la couronne*, d'un Nauſiclès, général athénien, qui, dans un beſoin preſſant, ſoudoya les troupes de ſes propres deniers, & ne redemanda pas la ſomme qu'il avoit déboursée. Le peuple, par reconnoiſſance, lui décerna une couronne. Il fut couronné pluſieurs fois encore pour le même ſujet. Je croirois que c'eſt ici le même Nauſiclès. Il devoit être d'un certain âge, & jouir d'une certaine conſidération, puiſqu'il fut un des cinq députés qui ſe choiſirent chacun un collegue d'ambaſſade. Eſchine ſe ſert du mot *déſigné*, parceque ſans doute cette nomination particuliere devoit être confirmée par le peuple.

affaire, que pour qu'Ariſtodeme pût nous accompagner dans l'ambaſſade ſans que ſes intérêts en ſouffriſſent, il fit choiſir des députés par le ſénat, avec ordre de prier les villes où il devoit jouer de le tenir préſent au théatre. Pour certifier tout ce que je dis, greffier, prenez les décrets de Démoſthene (1), avec la dépoſition d'Ariſtodeme, & faites-en lecture; faites auſſi paroître les témoins de la dépoſition. Les juges verront quel étoit l'intime ami de Philocrate; quel étoit celui qui s'engageoit à obtenir du peuple des graces pour Ariſtodeme.

On lit les décrets & la dépoſition.

Voilà comme les affaires furent conduites dans les commencemens, non par Eſchine, mais par Philocrate & Démoſthene. Dans le cours de l'ambaſſade, celui-ci demandoit à partager notre table; ce ne fut pas à moi qu'il s'adreſſa, mais à ceux qui vivoient avec moi, à Iatroclès un de nos collegues, & au Ténédien Aglaocréon le député

(1) Démoſthene avoit porté deux décrets au ſujet du même Ariſtodeme, l'un pour qu'on lui décernât une couronne, l'autre pour qu'il fût tenu préſent au théatre dans les villes où il devoit jouer. = *Obtenir du peuple des graces pour Ariſtodeme*, ſans doute la confirmation du ſecond décret en ſa faveur. = *Les témoins de la dépoſition*, c'eſt-à-dire, ceux qui atteſtoient que la dépoſition étoit vraiment d'Ariſtodeme.

des alliés ( ). Il prétend que, dans la route, je l'ai exhorté à nous réunir pour traverſer les manœuvres de l'audacieux Philocrate. Pure invention de ſa part. Aurois je animé contre Philocrate, Démoſthene que je ſavois avoir défendu Philocrate dans une accuſation qui lui fut intentée, & avoir été déſigné par lui pour l'ambaſſade. Mais nous étions bien loin, mes collegues & moi, d'avoir des conférences particulieres avec Démoſthene : il nous a fallu eſſuyer, pendant tout le voyage, les propos arrogans de cet homme vain & préſomptueux.

Nous examinions tous enſemble ce que nous pouvions dire à Philippe ; Cimon paroiſſoit craindre que ce prince ne l'emportât ſur nous dans la diſcuſſion des droits (2) : Démoſthene nous promettoit des ſources d'éloquence intariſſables ; il devoit parler de nos droits ſur Amphipolis & des cauſes de la guerre, de façon à fermer abſolument

---

(1) J'ai déja dit qu'Aglaocréon, de Ténédos, étoit le député des alliés qu'on avoit choiſi pour accompagner les dix députés d'Athenes. Ténédos, iſle des Sporades, dans l'Helleſpont.

(2) Philippe étoit auſſi habile politique que grand guerrier. Il parloit d'ailleurs & écrivoit facilement. = *Démoſthene nous promettoit.* . . . Il n'eſt pas beſoin de faire remarquer avec quelle fineſſe l'orateur rapporte ces fanfa-

la bouche à Philippe, & à lui perſuader de rendre Amphipolis aux Athéniens, à la ſeule condition que ceux-ci rappelleroient Léoſthene. Pour ne pas vous arrêter trop long-tems ſur ſon arrogance, dès que nous fûmes arrivés en Macédoine, nous réglâmes entre nous que, lorſque nous paroîtrions devant le prince, chacun parleroit ſuivant ſon âge, en commençant par les plus âgés. Démoſthene étoit le plus jeune, à ce qu'il nous dit lui-même.

Cependant le monarque nous donne audience. Ecoutez (1), Athéniens, ce qui ſuit, avec la plus grande attention. Vous verrez dans notre accuſateur l'excès de la jalouſie, de la timidité & de la méchanceté, ſes manœuvres odieuſes à l'égard de ſes collegues d'ambaſſade dont il partageoit la table; manœuvres qu'on ne ſe permettroit pas contre des ennemis mortels. Il a, dit-il, le plus grand reſpect pour les droits ſacrés de la patrie, lui, je le dirai hardiment, qui n'eſt point du même pays que vous, lui dont l'origine n'eſt point

---

ronades de Démoſthene qui reſta muet devant Philippe. = *A la ſeule condition.....* Léoſthene, orateur athénien, paſſoit pour avoir beaucoup d'eſprit. Ses ennemis l'ayant fait exiler d'Athenes, il ſe retira à la cour de Macédoine: il paroît que c'étoit un homme important.

(1) Ici commence une longue parentheſe qui ne finit qu'à ces mots, *qui fut ſurnommé le juſte.*

la vôtre : & nous qui, dans cette patrie, avons une demeure, des autels & des ſacrifices, les tombeaux de nos peres, des liaiſons honnêtes avec vous, des alliances légitimes, des parens & des enfans, nous, enfin, qui dans Athenes avons mérité votre confiance puiſque vous nous avez choiſis pour députés; à peine avons-nous mis le pied en Macédoine, nous ſommes devenus tout-à-coup des traîtres. Ce Démoſthene qui n'a aucune partie de ſon corps qui ne ſoit vénale, pas même l'organe de la voix, fait éclater contre ceux qui reçoivent des préſens, une haine & des mépris qui le feroient prendre pour le fameux Ariſtide chargé de régler les contributions de la Grece, & ſurnommé le juſte. Mais écoutez les diſcours que j'ai tenus pour la république, & ceux qu'a débités Démoſthene ce grand défenſeur de l'état : car je veux détruire, les uns après les autres, tous les griefs de l'accuſation. Je vous dois, ſans doute, les plus juſtes remercîmens pour l'attention & le ſilence que vous daignez me prêter : ſi donc je ne me juſtifie pas ſur quelques articles, c'eſt de moi ſeul, & non de vous, que j'aurai à me plaindre.

Les plus âgés porterent d'abord la parole : mon tour vint enſuite. J'ai rapporté dans le détail le plus exact, devant le peuple aſſemblé, les diſcours que j'adreſſai pour lors au monarque, & les ré-

ponſes qu'il me fit ; je vais eſſayer de vous en rappeller la ſubſtance.

J'expoſai d'abord à Philippe l'attachement de ſon pere pour la république d'Athenes ; je détaillai les obligations que vous avoit Amyntas, ſans en omettre aucune, & les rapportant toutes par ordre : de là je paſſai aux ſervices dont il étoit lui-même l'objet & la preuve. Amyntas (1) venoit de mourir laiſſant trois fils, Alexandre qui étoit l'aîné, Perdiccas & Philippe qui étoient encore enfans ; Eurydice leur mere étoit trahie par ceux qui ſembloient lui être le plus dévoués. Pauſanias vouloit envahir la Macédoine : il avoit été chaſſé du royaume ; mais aidé par les conjonctures & ſoutenu d'un parti puiſſant, il s'étoit emparé, avec une armée grecque, d'Anthemonte, de Therme, de Strepſa & d'autres places. Les Macédoniens n'étoient pas

(1) La narration devient directe, mais ne s'adreſſe pas à Philippe. = *Pauſanias*, prince du ſang royal de Macédoine, avoit été chaſſé du trône pour ſes cruautés. Il eſſaya d'y remonter après la mort d'Amyntas ; mais il fut repouſſé par Iphicrate. Il revint encore à la charge après Perdiccas, mais Philippe l'obligea de renoncer à ſes prétentions. = Anthemonte, ville de Macédoine. Therme ; Etienne en fait une ville de Thrace, & Thucydide, une ville de Macédoine. Strepſa, ville de Macédoine, ſelon Etienne ; de Thrace, ſuivant Harpocration.

d'accord, & le plus grand nombre penchoit pour Pausanias. Dans ces circonstances, les Athéniens envoyerent Iphicrate, qu'ils avoient nommé général, du côté d'Amphipolis, dont les habitans pour lors étoient maîtres de la ville & du territoire. Iphicrate s'étant rendu sur les lieux, escorté seulement de quelques navires, plutôt pour examiner l'état du pays que pour assiéger la ville, Eurydice votre mere, disois-je à Philippe, le pria de venir; &, au rapport de tous ceux qui étoient présens, elle remit entre ses bras Perdiccas votre frere, & vous plaçant sur ses genoux vous-même qui étiez encore dans la tendre enfance: Iphicrate, lui dit-elle, Amyntas, pere de ces enfans, étoit attaché de cœur aux Athéniens, il vous a adopté pour fils lorsqu'il vivoit; vous tenez donc à nous par des liens publics & particuliers, ami de ce royaume & frere de ces enfans. Ensuite, elle le conjura de la maniere la plus pressante, de prendre en main sa défense, celle de ses enfans & du royaume; en un mot, de les sauver. Notre général, touché, chassa Pausanias de Macédoine, & vous conserva l'empire à vous & à vos freres.

Après cela, Athéniens, je fis mention de Ptolomée (1), établi tuteur des jeunes princes; je rap-

(1) Ptolomée, frere naturel de Perdiccas & de Phi-

pellai ſon ingratitude à votre égard & l'indignité de ſes procédés ; je montrai comment, après vous avoir traverſés au ſujet d'Amphipolis, il avoit fait alliance avec les Thébains ennemis déclarés d'Athenes. Je fis voir que Perdiccas, monté ſur le trône, vous avoit diſputé cette même ville à main armée, & que vous, malgré les offenſes de ce prince, & après l'avoir vaincu ſous la conduite de Calliſthene (1), vous voulûtes bien encore faire une treve avec lui, eſpérant toujours le ramener à la juſtice. Je tâchai de détruire le reproche fait au peuple au ſujet de ce général, & je montrai qu'il avoit été condamné à mort non pour avoir accordé une treve à Perdiccas, mais pour d'autres cauſes. Je ne craignis pas enfin de parler contre Philippe lui-même, & de lui reprocher que, ſuccédant à la couronne, il avoit ſuccedé à la guerre contre notre république. J'apportai pour preuves de tout

---

lippe, & leur aîné. Après divers événemens, il s'empara du trône de Macédoine au préjudice du prince dont il avoit été le tuteur ; mais Perdiccas lui ôta la couronne avec la vie.

(1) Calliſthene, général athénien, étoit ſur le point de reprendre Amphipolis lorſque Perdiccas l'engagea à conclure une treve avantageuſe à la Macédoine. Elle fut déſapprouvée par le peuple d'Athenes, qui peu de tems après condamna à mort le général qui l'avoit faite.

ce que j'avois dit, les lettres reçues de Macédoine, les décrets des Athéniens, & la treve de Calliſthene. Il convenoit auſſi de dire quelques mots de notre premiere poſſeſſion du pays conteſté (1), nommé pour lors *Les-neuf-chemins*, des fils de Théſée, & d'Acamas, un d'eux, qui, à ce qu'on rapporte, l'avoit reçu en dot de ſa femme. Il falloit alors diſcuter ces articles, & j'entrai dans les détails néceſſaires; mais il faut peut-être les abréger aujourd'hui. Voici les preuves que je tirai non des anciennes chroniques, mais des événemens de nos jours. Lorſque les Lacédémoniens (2) & les autres Grecs confédérés s'aſſemblerent, Amyntas, pere de Philippe, envoya à l'aſſemblée générale un député, qui, ſans être gêné dans ſon ſuffrage, prononça librement qu'Amphipolis appartenoit aux Athéniens, & que les Macédoniens s'uniroient avec les autres Grecs pour leur en aſſurer la jouiſſance. Je prouvois par des regiſtres publics l'unani-

(1) C'eſt toujours d'Amphipolis qu'il s'agit. = *Théſée*, dixieme roi d'Athenes, & un des plus fameux héros de l'antiquité. *Acamas*, un de ſes fils, qu'il avoit eu de Phedre, étoit au ſiege de Troie, & fut député avec Diomede pour aller redemander Hélene : il fut un de ceux qui s'enfermerent dans le cheval de bois.

(2) Ici la narration eſt directe, mais non adreſſée à Philippe.

mité des Grecs dans le décret, & je montrois quels en étoient les auteurs. Il n'eſt donc pas juſte, diſois-je à Philippe, qu'une ville qu'Amyntas, votre pere, nous a cédée en préſence de tous les Grecs, non par de ſimples diſcours, mais par une déciſion authentique, vous, ſon fils, vous prétendiez qu'elle fait partie de votre empire. Direz-vous qu'elle vous appartient par droit de conquête? Si vous l'aviez emportée en nous faiſant la guerre, elle vous appartiendroit, ſans contredit, comme acquiſe par le droit des armes; mais lorſque vous avez pris une ville des Athéniens aux habitans d'Amphipolis, ce n'eſt pas le bien de ceux-ci que vous avez pris, mais le bien des Athéniens.

Après ces diſcours & d'autres pareils, je cédai la place à Démoſthene. On attendoit en ſilence de ce génie fécond une piece rare & ſublime; car Philippe & ſes courtiſans, je l'ai ſu depuis, avoient entendu parler de ſes magnifiques promeſſes. Dans cette diſpoſition de tous les aſſiſtans, cet orateur fougueux prononce en tremblant un exorde fort obſcur, il avance un peu dans ſon ſujet; mais tout-à-coup il s'égare, ſe tait, & ne peut plus retrouver la parole (1). Philippe voyant

(1) La diſgrace arrivée à Démoſthene devant Philippe, & qu'Eſchine raconte ſi malignement, lui a été commune

ſon embarras, lui dit pour le raſſurer, qu'il ne devoit pas s'imaginer avoir éprouvé une diſgrace, comme un acteur ſur le théatre; qu'il rappellât tranquillement & peu-à-peu ſa mémoire, & achevât ce qu'il s'étoit propoſé de dire. Mais une fois troublé, & ayant perdu le fil de ſon écrit, il ne put ſe remettre: il eſſaya de reprendre, & toujours avec auſſi peu de ſuccès. Comme on ne diſoit plus rien, l'introducteur nous fit retirer.

Lorſque nous fûmes ſeuls entre nous, Démoſthene, ce citoyen utile, d'un air de mauvaiſe humeur, me dit que j'avois perdu la république & ſes alliés. Fort ſurpris de cette imputation, mes collegues & moi, nous voulûmes en ſavoir la cauſe. Il me demanda ſi j'avois oublié quelle étoit la poſition d'Athenes, & avec quelle ardeur le peuple épuiſé & fatigué deſiroit la paix. Comptez-vous beaucoup, me dit-il, ſur les cinquante vaiſſeaux dont il a réſolu l'armement, & qui ne ſeront jamais équipés? Vous avez irrité Philippe; & vos diſcours étoient de nature à changer une paix en guerre implacable plutôt qu'à faire ſuccéder la guerre à la paix.

---

avec pluſieurs grands orateurs. On ne doit donc pas être ſi mortifié & ſe laiſſer décourager, ſi par haſard on l'éprouvoit lorſqu'on débute dans l'éloquence.

Je commençois à détruire ſon reproche, Philippe nous fait avertir de rentrer. Dès que nous fûmes aſſis, il entreprend de répondre par ordre, mais en peu de mots, à tous nos diſcours. Comme il s'arrêtoit ſur-tout aux miens, & avec quelque raiſon peut-être, puiſqu'autant qu'il étoit en moi, je n'avois rien omis de ce qu'il étoit poſſible de dire; comme il m'adreſſoit ſouvent la parole, ſans faire attention à Démoſthene, qui avoit joué le rôle le plus ridicule; celui-ci étoit à la gêne & au ſupplice. Mais lorſqu'à la fin de ſon diſcours le prince prit un ton de douceur & de bonté, ce méchant homme qui voyoit tomber le reproche calomnieux qu'il m'avoit fait en préſence de nos collegues, de cauſer la guerre & la diviſion, fut déconcerté, & ne put cacher la peine qu'il en reſſentoit: il la manifeſta, & avec indécence, juſques dans le repas où nous fûmes invités par le monarque.

Nous étions en route pour revenir de notre ambaſſade; changeant tout-à-coup contre notre attente, Démoſthene nous parloit à chacun avec une douceur propre à nous ſéduire. Je n'avois pas encore l'idée d'un perfide, d'un fourbe parfait, d'un vrai ſcélérat; cet homme, pendant notre voyage, m'en a fourni le modele. Il nous prenoit chacun à part, promettoit à l'un de lui procurer

une recette (1) & de l'aider de ſa fortune, à l'autre de l'élever au généralat. Aſſidu à me flatter, il vantoit mon génie facile, me félicitoit de la maniere dont j'avois parlé à Philippe, me fatiguoit de mes propres louanges. Dans un repas que nous prîmes enſemble à Lariſſe, il ſe mit à plaiſanter ſur lui-même & ſur l'embarras où il s'étoit trouvé; il aſſuroit que Philippe étoit le plus éloquent des hommes. Je venois à l'appui, & je diſois, pour ma part, qu'il avoit répondu à tous nos diſcours avec une mémoire fort préſente. Ctéſiphon, le plus âgé d'entre nous, comptoit ſes années, en exagéroit le nombre, & ajoutoit que pendant le cours d'une ſi longue vie, il n'avoit pas vu d'homme d'une humeur auſſi facile & auſſi agréable. Ce vrai Siſyphe (2), battant des mains & applaudiſſant à cet éloge; Vous ne répéteriez pas, diſoit-il à Ctéſiphon, ces paroles devant le peuple; & notre

(1) Il paroît que Démoſthene avoit déja, ou du moins qu'il ſe piquoit d'avoir beaucoup de crédit dans ſa ville.

(2) Perſonne n'ignore que Siſyphe, fils d'Eole, étoit un fameux brigand qui déſoloit l'Attique, & qui fut tué par Théſée. Les poëtes ont feint qu'il étoit condamné dans les enfers à rouler ſans ceſſe une groſſe pierre du bas d'une montagne en haut, d'où elle retomboit ſur-le-champ.

habile

habile collegue, c'étoit de moi qu'il vouloit parler; n'oseroit dire aux Athéniens que Philippe est fort éloquent, qu'il est doué d'une belle mémoire. Nous étions sans défiance, nous n'appercevions pas le tour perfide qu'il vouloit nous jouer, & dont vous serez instruits tout-à-l'heure. Il nous amene au point de convenir avec lui que nous répéterions tous devant le peuple les propos que nous venions de tenir. Il me pria instamment de ne pas oublier de dire, dans mon rapport, qu'il avoit parlé d'Amphipolis.

Jusqu'ici, Athéniens, j'ai pour moi le témoignage de mes collegues qu'il n'a cessé d'outrager & de calomnier dans son accusation. Quant aux discours tenus à cette tribune, je ne puis vous en imposer, puisque vous les avez entendus vous-mêmes. Ayez encore, je vous prie, la patience d'écouter les faits qui suivent. Vous desirez d'entendre mes réponses sur ce qui regarde Cersoblepte & les Phocéens, je le sais, & je me hâte d'y arriver; mais si vous n'écoutez les faits qui précedent, vous perdrez la suite de ceux dont je viens de vous offrir le détail. Si dans une cause aussi sérieuse, vous me permettez de suivre le plan que j'ai adopté, vous pourrez m'absoudre d'après les preuves suffisantes de mon innocence; & par

les articles que mes adverſaires avouent, vous verrez la vérité de ceux qu'ils conteſtent.

De retour à Athenes, nous fîmes dans le ſénat un rapport ſuccinct de notre ambaſſade, & nous remîmes la lettre de Philippe. Démoſthene fit notre éloge devant les ſénateurs, & à la face de l'autel qui étoit ſous leurs yeux, il proteſta qu'il félicitoit Athenes d'avoir choiſi pour députés des hommes qui par leur éloquence & par leur intégrité, par leurs paroles & par leurs actions, s'étoient montrés dignes d'une telle patrie. Il dit de moi en particulier, que je n'avois pas trompé les eſpérances des citoyens qui m'avoient nommé pour l'ambaſſade. Enfin, il propoſa de nous décerner une couronne d'olivier (1) pour récompenſe de notre zele patriotique, & de nous inviter le lendemain à ſouper au Prytanée. Pour preuve que je dis vrai, le greffier va vous lire le décret de Démoſthene adopté par le ſénat; & pour confirmer ce qui précede, on lira auſſi les dépoſitions de nos collegues d'ambaſſade.

---

(1) L'olivier étoit conſacré à Minerve; Athenes étoit ſous la protection de cette déeſſe: c'étoit donc un honneur diſtingué que d'obtenir une couronne d'olivier. On gardoit dans la citadelle un olivier appellé ſacré; c'étoit de cet arbre qu'on faiſoit une couronne pour récompenſer

On lit le décret de Démoſthene, & les dépoſitions des collegues d'ambaſſade.

Nous fîmes au peuple le rapport de notre ambaſſade ; Ctéſiphon, comme le plus âgé, monte le premier à la tribune. Il dit, entre autres choſes, ce qu'il avoit promis à Démoſthene de vous dire ; il parle de l'affabilité du prince, de ſa bonne mine, de ſa gaieté dans les repas, & de ſon talent pour boire. Philocrate enſuite, & Dercylle, ayant dit quelques mots, je parois à mon tour. Après avoir détaillé les autres parties de notre ambaſſade, paſſant à l'article dont j'étois convenu avec mes collegues, je fais l'éloge de la mémoire & de l'éloquence de Philippe ; enfin, pour me prêter aux deſirs de Démoſthene qui m'en avoit prié, j'annonce qu'il s'étoit chargé de dire ſur Amphipolis ce qui auroit pu nous échapper.

Quand nous eûmes tous fini notre rapport, Démoſthene ſe leve, ſe frottant le front, & pre-

---

ceux qui avoient bien ſervi l'état. = Le *Prytanée* étoit comme l'hôtel-de-ville d'Athenes. On y donnoit des repas aux citoyens qui avoient rendu quelque ſervice à l'état : quelquefois même on les y nourriſſoit toute leur vie. On l'appelloit *Prytanée*, parceque les prytanes s'y aſſembloient.

nant cet air impoſteur avec lequel il débute pour l'ordinaire. Il avoit vu le peuple approuver mes diſcours & en donner des marques ſenſibles; il dit néanmoins qu'il admiroit également & les députés qui avoient parlé, & les citoyens qui les avoient écoutés; qu'oubliant, les uns d'entrer en délibération, les autres de donner des conſeils, ils ſe contentoient, dans les affaires de leur république, d'un vain babil ſur un étranger; que rien cependant n'étoit plus facile que de faire le rapport de l'ambaſſade. Voici, diſoit-il, comme il falloit s'y prendre. En même tems il fait lire le décret du peuple. Quand il fut lu; C'eſt ce décret, dit-il, qui nous a envoyés en ambaſſade; nous avons exécuté tout ce qu'il porte. Greffier, prenez la lettre que nous avons remiſe de la part de Philippe. Lorſqu'on en eut fait la lecture; Voilà, dit-il, la réponſe du prince, il vous reſte à délibérer. Ce diſcours excita un murmure dans toute l'aſſemblée: quelques uns regardoient Démoſthene comme un orateur habile & précis, & le plus grand nombre comme un envieux & un méchant homme. Voyez, ajouta-t-il, comme je tranche ſur les autres articles. Eſchine a vanté l'éloquence de Philippe. Je ne la trouve pas, moi, ſi admirable; qu'on dépouille ce prince de ſa fortune, un autre qui en ſera revêtu ne lui ſera pas inférieur pour la parole. Ctéſiphon a loué ſa

belle figure. Le comédien Ariſtodeme, un de nos collegues, ne lui cede nullement de ce côté-là. On admire ſa mémoire. Cette qualité n'eſt pas rare. C'eſt un convive agréable & qui boit bien. Philocrate, un des députés, boit mieux encore. On m'a laiſſé dequoi dire ſur Amphipolis. Mais l'orateur qui a parlé avant moi ne céderoit pas un mot à perſonne. Au reſte, diſoit-il, ce ſont là de pures bagatelles. Je vais propoſer un décret, & je demande qu'on traite avec le héraut d'armes de Philippe & les députés qu'il doit envoyer ici, & qu'on charge les prytanes d'indiquer, dès que les députés ſeront arrivés, une aſſemblée pour deux jours de ſuite, dans laquelle on délibérera non ſeulement ſur la paix, mais encore ſur l'alliance. Je demande, en outre, qu'on nous décerne des éloges, à mes collegues & à moi, ſi nous en méritons, & qu'on nous invite pour le lendemain à ſouper au Prytanée.

Pour preuve que je dis vrai, greffier, prenez les décrets de Démoſthene. Vous verrez, Athéniens, toutes ſes variations, ſon naturel jaloux, inſidieux & perfide, ſes liaiſons & ſes complots avec Philocrate. Greffier, faites paroître nos collegues d'ambaſſade, & liſez leurs dépoſitions avec les décrets de Démoſthene.

On lit un premier décret de Démoſthene.

Mais ce n'eſt pas le ſeul décret qu'il ait porté ; il propoſa enſuite dans le ſénat d'aſſigner aux députés de Philippe, dès qu'ils ſeroient arrivés, une place pour les jeux dans les fêtes de Bacchus. Liſez encore ce décret.

On lit un ſecond décret.

Liſez auſſi les dépoſitions de nos collegues d'ambaſſade : on verra que ce Démoſthene, qui ne ſait pas défendre les intérêts de la république, ſignale ſon éloquence contre ceux dont il a partagé la table, & avec leſquels il a fait des libations.

On lit les dépoſitions.

Juſqu'à préſent, Athéniens, vous devez voir que ce n'eſt pas Philocrate & Eſchine, mais Philocrate & Démoſthene qui ſe ſont ligués pour négocier la paix ; & je crois en avoir fourni des preuves ſuffiſantes. J'en appelle à votre témoignage pour les rapports faits devant vous ; j'ai produit les dépoſitions de mes collegues pour ce qui s'eſt dit en Macédoine & ce qui s'eſt paſſé dans notre voyage. Vous avez entendu l'accuſation de Démoſthene ; & vous vous rappellez qu'il la com-

mence aux discours concernant la paix, que j'ai tenus à la tribune. C'est sur-tout à ce sujet qu'il a éclaté en déclamations violentes, quoique, dans cette partie, il n'ait débité que des mensonges.

Il prétend qu'alors j'ai parlé en présence des députés de la Grece, que nous avions invités à se rendre ici, ou pour faire la guerre à Philippe de concert avec nous, s'il en étoit besoin, ou pour participer à la paix, s'il étoit à propos de la conclure. Examinez un peu tout ce qu'il vous a caché d'important, & combien est grande son impudence. Les dates de l'élection des députés envoyés dans la Grece, quand nous étions encore en guerre avec Philippe, le moment du départ, & les noms de ces mêmes députés, sont consignés dans les registres publics; leurs personnes ne sont pas en Macédoine, mais au milieu de nous; il faut un décret du sénat pour que les députés des puissances étrangeres paroissent devant le peuple. Vous prétendez, Démosthene, que les Grecs avoient envoyé des députés; eh bien! montez à cette tribune, je vous la cede pour un moment, nommez la ville grecque qu'il vous plaira, que vous dites avoir pour lors envoyé des députés, & faites lire le décret du sénat porté à leur sujet; produisez pour témoins les députés envoyés d'ici dans les villes de la Grece, & s'ils déposent qu'ils étoient

préſens, qu'ils n'étoient pas éloignés quand on délibéroit ſur la paix, ſi vous prouvez qu'ils ont paru dans le ſénat, & que les décrets ſont de la date que vous prétendez, je ne dis plus rien, & je me condamne moi-même au dernier ſupplice. Greffier, montrez-nous le décret des alliés. Ce décret dit en termes formels que le peuple d'Athenes, délibérant ſur la paix avec Philippe, & que les députés envoyés par les Athéniens dans la Grece pour exhorter les villes à défendre la liberté publique, n'étant pas revenus, les alliés ont ſtatué que, lorſque les députés ſeroient de retour, & auroient fait le rapport de leur ambaſſade aux Athéniens & à leurs alliés, les prytanes convoqueroient deux aſſemblées, ſelon les formes ordinaires, dans leſquelles le peuple délibéreroit ſur la paix, & qu'on regarderoit comme arrêté en commun par les alliés ce que le peuple auroit décidé en particulier. Greffier, liſez le décret de nos alliés.

On lit le décret.

Liſez à préſent, pour l'oppoſer à l'autre, le décret de Démoſthene, par lequel il veut qu'après les fêtes de Bacchus, & l'aſſemblée tenue dans le temple de ce dieu, les prytanes indiquent deux aſſemblées, l'une pour le 18 du mois, & l'autre pour le 19. Il marque un tems fixe, & précipite

les assemblées sans attendre le retour de nos citoyens députés vers les Grecs. Dans leur décret, les alliés, dont je conviens avoir appuyé la décision par mes discours, demandent qu'on délibere seulement sur la paix ; Démosthene vouloit qu'on délibérât même sur l'alliance. On va lire son décret.

On lit le décret de Démosthene.

Vous venez d'entendre, Athéniens, la lecture des deux décrets : ils convainquent Démosthene d'avoir annoncé comme présens des députés qui étoient absens, & d'avoir infirmé le décret des alliés que vous aviez envie de confirmer. Les alliés avoient décidé qu'on attendroit vos citoyens députés vers les Grecs ; Démosthene se hâte tout-à-fait indécemment de changer cette disposition ; & pour empêcher qu'on ne les attende, il emploie non seulement des paroles, mais un décret en forme, par lequel il ordonne qu'on délibérera sur-le-champ.

Il a prétendu que dans la premiere assemblée où Philocrate avoit harangué le peuple, on m'avoit vu monter après lui à la tribune, blâmer la paix dont il étoit le moteur, la présenter comme déshonorante & indigne de la république ; mais que le lendemain parlant en faveur du même Philocrate, & entraînant l'assemblée avec le plus grand succès,

je vous avois perſuadé de ne pas ſecourir les Grecs, de ne pas écouter ceux qui vous rappelloient les combats & les victoires de vos ancêtres. La fauſſeté & même l'impoſſibilité de ces faits, ſeront démontrées, premièrement par le témoignage de Démoſthene lui-même qui les avance; ſecondement par celui du peuple d'Athenes qui ſe les rappelle; en troiſieme lieu par celui d'un homme digne de foi, d'un de vos miniſtres, d'Amyntor, à qui Démoſthene a montré un décret pour ſavoir s'il le donneroit au greffier, décret qui, loin d'être contraire à celui de Philocrate, y étoit abſolument conforme; quatrièmement enfin par la ſeule abſurdité de l'imputation.

Greffier, liſez le décret de Démoſthene, qui porte expreſſément que dans la premiere aſſemblée, tout citoyen ſeroit libre de donner ſon avis, & que, dans celle du lendemain, les préſidens des aſſemblées recueilleroient auſſitôt les ſuffrages, & qu'on n'auroit pas la liberté de parler en ce même jour où il aſſure que j'ai parlé en faveur de Philocrate.

On lit le décret de Démoſthene.

Les décrets reſtent tels qu'ils ont été portés d'abord; la calomnie change de propos au gré des conjonctures. L'accuſateur me prête deux harangues; ſon décret & la vérité ne m'en donnent

qu'une. Pouvois-je parler dans l'assemblée du lendemain, puisqu'on n'avoit pas la liberté de le faire, & que les présidens s'y opposoient ? Mais si j'eusse pensé comme Philocrate, quel eût été mon but en me déclarant contre lui dans la premiere assemblée, & en me prêtant à ses vues dès le lendemain, devant les mêmes auditeurs ? auroit-ce été de lui être utile, ou de me donner de la considération ? Mais par-là je n'obtenois ni l'un ni l'autre, & je m'attirois la haine générale sans rien gagner.

Greffier, faites paroître Amyntor, & lisez sa déposition. Je veux vous prévenir, Athéniens, des termes dans lesquels je demande qu'elle soit conçue. Amyntor dépose en faveur d'Eschine, que lorsqu'en vertu d'un décret de Démosthene, le peuple délibéroit s'il feroit alliance avec Philippe, dans la seconde des deux assemblées, où l'on n'avoit pas la liberté de parler, & où l'on recueilloit les suffrages pour confirmer les décrets qui ordonnoient la paix & l'alliance ; que dans cette assemblée Démosthene, assis à ses côtés, lui montra un décret écrit de sa main & portant son nom, pour savoir s'il le donneroit au greffier, & s'il le feroit présenter aux présidens de l'assemblée ; que dans ce décret il proposoit la paix & l'alliance aux mêmes conditions que Philocrate. Greffier, faites

paroître Amyntor, & s'il refuſe, citez-le juridiquement.

On lit la dépoſition d'Amyntor.

Vous venez d'entendre la dépoſition, ô Athéniens : jugez d'après cela ſi c'eſt moi que Démoſthene accuſe, ou lui-même ſous mon nom. Mais puiſqu'interprétant mes diſcours avec malignité, il a eſſayé de les empoiſonner, je n'en nierai aucun, je les reconnois tous, & je m'en glorifie loin d'en rougir. Je vais vous rappeller les circonſtances dans leſquelles vous délibériez ſur la paix. Je ſuis décidé à parler librement, & ne veux devoir mon ſalut qu'à la vérité ſeule & à ma ſincérité ; ſi vous n'êtes pas de cet avis, traitez-moi avec la derniere rigueur, car je ſuis incapable de rien diſſimuler par crainte.

Nous avions entrepris la guerre pour Amphipolis ; dans cette guerre, notre général (1) avoit per-

(1) Ce général étoit Charès. Au lieu d'employer utilement la flotte qu'il commandoit, il ſe joignit à Déjare, Déipire, Polyphonte, trois corſaires qui piratoient dans la mer Egée : il n'eut pas honte de s'aſſocier à leurs brigandages. = Plus bas, *quinze cents talens*, quinze cents mille écus.

du ſoixante & quinze villes alliées que Timothée, fils de Conon, avoit conquiſes & réunies à cet empire; de cent cinquante vaiſſeaux qu'il avoit emmenés de nos ports, il n'en avoit ramené que quarante-huit, comme on ne ceſſe de vous le prouver dans toutes les accuſations qui lui ſont intentées; il avoit dépenſé quinze cents talens, non pour entretenir les ſoldats, mais pour fournir au faſte des officiers principaux, pour aſſouvir la cupidité d'un Déjare, d'un Déipire, d'un Polyphonte, de miſérables fugitifs ramaſſés dans la Grece, & en particulier de ces mercenaires qui vivent de la tribune & des aſſemblées; tous ces gens-là s'étoient ligués pour rançonner les malheureux inſulaires, & lever tous les ans ſur eux ſoixante talens; ils enlevoient les Grecs & leurs vaiſſeaux ſur la mer qui eſt ouverte à tous les peuples; & notre république oubliant ſa dignité, renonçant à la prééminence dans la Grece, n'ambitionnoit plus que la gloire de Myonèſe (1) & des pirates qu'elle recele; Philippe, un roi de Macédoine, ne combattoit plus avec nous pour Amphipolis, mais pour Lemnos, pour Scyros, pour Imbros, nos poſſeſſions inconteſtables; nos citoyens déſertoient la Querſonèſe qui nous apparte-

(1) Myonèſe étoit une petite iſle proche d'Epheſe, qui ſervoit d'aſyle aux pirates.

noit ſans contredit ; nous étions forcés de tenir plus d'aſſemblées extraordinaires avec crainte & avec alarme, que d'aſſemblées réglées & fixées par les loix ; en un mot, nos affaires étoient dans un état ſi fâcheux & ſi critique, que Céphiſophon, un des amis intimes de Charès, fut obligé de porter un décret, en vertu duquel Antiochus, commandant de la marine légere, partiroit au plutôt, chercheroit le général, & lui diroit, dès qu'il l'auroit joint, que le peuple étoit ſurpris que Philippe marchât contre la Querſonèſe, province d'Athenes, que les Athéniens n'avoient aucune nouvelle ni du général, ni de l'armée dont ils lui avoient confié le commandement. Pour preuve de ce que je dis, écoutez le décret, rappellez-vous la guerre, & quant à la paix, demandez-en compte aux généraux & non aux députés.

On lit le décret du peuple porté par Céphiſophon.

Telle étoit la poſition de la république quand on délibéra ſur la paix. Des orateurs factieux montoient à la tribune, & au lieu de vous donner des conſeils utiles dans la circonſtance, ils vous exhortoient à regarder le veſtibule de la citadelle, à rappeller à votre ſouvenir le combat de Salamine, les tombeaux de vos ancêtres & leurs victoires. Je diſois, moi, qu'en ſe rappellant ces

grands objets, il falloit imiter la prudence de ces mêmes ancêtres, mais éviter les fautes de nos peres, & nous garantir d'une ambition funeſte. Je vous exhortois à imiter la valeur que nos aïeux avoient ſignalée contre les Perſes, ſur terre & ſur mer, dans les journées de Platée, de Salamine, de Marathon & d'Artemiſe; l'intrépidité de Tolmide (1), qui, à la tête de mille Athéniens, avoit parcouru impunément le Péloponèſe déclaré contre nous. Mais je vous conſeillois d'éviter l'imprudence qui avoit engagé vos peres dans l'expédition de Sicile pour ſecourir les Léontins, tandis que les ennemis étoient dans leur pays, & que Décelée étoit fortifié; cette imprudence qui, en dernier lieu, leur fit rejetter, quoique vaincus, les propoſitions de Lacédémone, lorſqu'elle leur offroit la paix, & qu'elle leur laiſſoit l'Attique, Lemnos, Imbros, Scyros, & la liberté de ſe gouverner par leurs propres loix. Ils n'accepterent aucune de ces propoſitions, & voulurent

(1) Ce fut après la réduction d'Egine, que les Athéniens, qui étoient en guerre avec les Lacédémoniens, firent le tour du Péloponèſe, ſous le commandement de Tolmide, un de leurs plus braves capitaines. = Plus bas, *dans l'expédition de Sicile*; les Athéniens entreprirent cette expédition par le conſeil d'Alcibiade, ſous prétexte de ſecourir les Léontins contre les Syracuſains. Elle fut

continuer la guerre qu'ils ne pouvoient soutenir. Un certain Cléophon (1), misérable artisan, que plusieurs se souvenoient d'avoir vu les fers aux pieds, qui, par des moyens honteux & à force de largesses faites au peuple, étoit parvenu à se faire inscrire sur le catalogue des citoyens, menaçoit d'égorger le premier qui parleroit de paix. Enfin Athenes fut réduite à se trouver trop heureuse, pour obtenir la paix, d'abandonner tout, de détruire ses murs, de recevoir de Lacédémone une garnison & un gouverneur, de céder l'autorité à trente tyrans qui firent périr, sans aucune forme, quinze cents citoyens. Je vous avertissois, je l'avoue, d'éviter cette imprudence en même tems que je vous exhortois à imiter les exploits de vos ancêtres.

Je n'apprenois pas, en effet, nos malheurs de la bouche de personnes étrangeres, mais de celui

---

aussi malheureuse qu'elle étoit téméraire. Ils y perdirent une flotte considérable, & l'élite de leur jeunesse. = *Décelée* étoit un bourg de l'Attique. Les Lacédémoniens s'en rendirent maîtres la dix-neuvieme année de la guerre du Péloponèse. Ils y bâtirent un fort, d'où ils causerent de grands dommages aux Athéniens pendant tout le reste de cette guerre.

(1) Par rapport à ce Cléophon, voyez plus haut, page 102, note (1).

auquel

auquel je tiens de plus près. Atromete, mon pere, que vous outragez ſans le connoître, & ſans avoir vu quel il étoit dans ſa jeuneſſe, vous ſur-tout, Démoſthene, qui, du côté de votre mere, tirez votre origine des Scythes (1) vagabonds; Atromete s'eſt exilé ſous les Trente, & a contribué au retour du peuple. Cléobule, mon oncle maternel, fils de Glaucus d'Acarnanie, conjointement avec Démanete, fils de Buzigus, a vaincu, dans un combat naval, Chilon amiral des Lacédémoniens. Tout dans ma famille me rappelle donc les infortunes de la république, mes oreilles en retentiſſent.

Vous me faites des reproches au ſujet de mon ambaſſade en Arcadie, & des diſcours que j'y ai tenus dans de nombreuſes aſſemblées; vous dites que j'ai changé avec les conjonctures, vous qui avez le caractere d'un eſclave fuyard, & à qui il ne manque que d'en porter les marques (2). Pendant la guerre, je l'avoue, j'animois contre Philippe, autant qu'il étoit en moi, les Arcadiens &

(1) L'orateur explique dans ſa harangue ſur la couronne, comment Démoſthene, du côté de ſa mere, tiroit ſon origine des Scythes.

(2) A Athenes, comme à Rome, on marquoit d'un fer chaud les eſclaves fuyards.

les autres Grecs ; mais voyant que nous n'étions ſecourus d'aucun peuple, que les uns étoient indifférens ſur les progrès de l'ennemi, que les autres le ſecondoient même, que chez nous les orateurs faiſoient ſervir la guerre à leurs dépenſes énormes ; je conſeillai aux Athéniens, je ne le nie pas, de ſe rapprocher du roi de Macédoine, & de conclure avec lui une paix que vous regardez comme honteuſe, vous, Démoſthene, qui n'avez jamais manié les armes, mais que je prétends, moi, être plus honorable que la guerre. On doit, ſans doute, juger les députés d'après les circonſtances dans leſquelles ils ont rempli leur ambaſſade, & les généraux d'après les troupes dont ils ont eu le commandement. Ce n'eſt pas aux députés qui annoncent la paix, qu'on érige des ſtatues, qu'on accorde des couronnes, des préſéances dans les jeux, & des penſions dans le Prytanée ; mais aux généraux qui ont remporté quelque grand avantage. Si on rend les premiers reſponſables des événemens militaires pour leſquels on récompenſe les autres, il ne ſera plus poſſible de conclure des traités ; &, perſonne ne voulant plus ſe charger d'une ambaſſade, les guerres deviendront interminables.

Il me reſte à parler de Cerſoblepte, des Phocéens, & des autres reproches calomnieux de

l'accuſateur. Soit dans la premiere, ſoit dans la ſeconde ambaſſade, j'ai annoncé au peuple ce que j'ai vu comme je l'ai vu, & ce que j'ai entendu comme je l'ai entendu. Qu'ai-je donc vu & qu'ai-je entendu touchant Cerſoblepte ? J'ai vu ainſi que tous mes collegues, le fils de Cerſoblepte en otage chez Philippe, & il y eſt encore à préſent. Lors de notre premiere ambaſſade, au moment où mes collegues & moi nous nous mettions en route pour revenir ici, & que Philippe partoit pour la Thrace, ce prince nous promit à nous-mêmes de ne pas attaquer la Querſonèſe tant que vous délibéreriez ſur la paix. Auſſi dans le jour où vous arrêtâtes la paix, on ne parla point de Cerſoblepte, dont il fut enſuite queſtion de cette maniere. Nous avions été nommés pour la ſeconde ambaſſade, l'ambaſſade des ſermens, & nous n'étions pas encore partis ; il ſe tint une aſſemblée que préſidoit Démoſthene, mon accuſateur actuel. Dans cette aſſemblée, Critobule de Lampſaque s'avance, & vous dit qu'il venoit de la part de Cerſoblepte, que ce prince demandoit à prêter ſerment entre les mains des députés de Philippe, & à être inſcrit dans le traité avec vos alliés. Après ces paroles, Aleximaque remet aux préſidens des aſſemblées un décret qui portoit que le député de Cerſoblepte prêteroit ſerment entre

les mains des députés de Philippe avec les autres alliés. Lorsqu'on en eut fait lecture (vous vous rappellez, sans doute, Athéniens, le fait dont je parle), Démosthene se leve du milieu des présidens, il dit qu'il ne feroit point passer ce décret, & ne romproit point la paix avec Philippe, qu'il ne connoissoit point des alliés qui prétendoient être admis aux traités comme aux libations dans les sacrifices (1), qu'on indiqueroit pour eux une assemblée particuliere. Vous vous récriez à ces paroles, & vous invitez les autres présidens à monter à la tribune, de façon que le décret passa malgré Démosthene. Pour preuve que je dis vrai, greffier, faites paroître Aleximaque, auteur du décret, & les co-présidens de Démosthene dont vous lirez la déposition.

On lit la déposition des co-présidens de Démosthene.

Ce Démosthene qui tout-à-l'heure déploroit le sort de Cersoblepte, est donc convaincu d'avoir cherché à l'exclure du traité. Dès que l'assemblée fut levée, les députés de Philippe firent prêter serment aux alliés dans votre prétoire (2). L'accu-

(1) Cet endroit a beaucoup exercé les commentateurs. Cependant en le traduisant comme il m'a paru se présenter assez naturellement, le sens en est clair & facile.

(2) Je ne sais pas ce qu'on appelloit à Athenes pré-

ſateur a eu le front d'avancer que j'ai éloigné du ſerment Critobule, député de Cerſoblepte, en préſence des alliés, des généraux, & du peuple qui venoit d'arrêter le contraire. D'où me ſeroit donc venue cette puiſſance? ou comment n'auroit-on pas relevé ma démarche? Si j'avois eu cette hardieſſe, l'auriez-vous ſouffert, Démoſthene? n'auriez-vous pas rempli la place publique de vos clameurs, en me voyant, comme vous le diſiez dans votre accuſation, éloigner un député du ſerment commun? On va faire paroître les généraux & les députés des alliés: écoutez, Athéniens, ce qu'ils dépoſent.

On lit les dépoſitions.

N'eſt-il donc pas horrible que, dans une cauſe pour crime capital, un homme oſe charger de calomnies auſſi atroces, je ne dis pas ſon (1) concitoyen (ne confondons pas ici les termes), mais un de vos citoyens? & n'eſt-ce pas avec raiſon que nos ancêtres ont établi cette coutume qui

---

toire, ou maiſon du général. = *L'accuſateur a eu le front d'avancer....* C'eſt encore une choſe qu'on ne trouve pas dans le diſcours de Démoſthene.

(1) Démoſthene ne regarde pas ſans doute comme ſon concitoyen quelqu'un qui le pourſuit avec tant d'acharnement; ou peut-être Eſchine lui reproche-t-il encore ici ſon origine barbare du côté de ſa mere.

ſubſiſte encore, que, dans les cauſes pour meurtre (1) jugées auprès du temple de Pallas, on feroit jurer ſur les chairs des victimes l'accuſateur qui auroit gagné ſa cauſe, on l'obligeroit d'affirmer que les juges qui lui ont donné leurs ſuffrages n'ont rien prononcé que de juſte, & que lui-même n'a rien avancé que de véritable ? En cas qu'il ſe ſoit permis des menſonges, il ſouhaite que les dieux le plongent lui & ſes enfans dans les plus affreuſes diſgraces, & qu'ils comblent les juges de proſpérités. Cette coutume, Athéniens, eſt, ſans doute, fort ſage. Car s'il eſt vrai qu'aucun de vous ne voudroit ſe permettre un meurtre même légitime, combien plus éviteroit-il un meurtre inique, par lequel il raviroit à quelqu'un la vie, les biens ou l'honneur ? On en a vu beaucoup pour de telles actions, ſe donner la mort de leur propre main, ou y être condamnés dans les tribunaux. Ne me pardonnerez-vous donc pas, avant que je reprenne

(1) *Dans les cauſes pour meurtre*. . . . On peut regarder Démoſthene comme coupable de meurtre, puiſqu'il veut faire périr un citoyen innocent. Tout cet endroit du diſcours me paroît un peu forcé & tiré de loin. Au reſte, Démoſthene parle aſſez au long, dans ſon plaidoyer contre Ariſtocrate, du tribunal qui ſiégeoit auprès du temple de Pallas, & des regles uſitées en ce tribunal, où l'on jugeoit, dit-il, les meurtres involontaires. Il explique ces

l'article de Cerſoblepte, de traiter Démoſthene d'homme infâme, qui n'a aucune partie de ſon corps pure & integre, pas même celle qui eſt l'organe de la parole?

Mais il faut montrer que ſes autres imputations au ſujet de ce malheureux prince, ſont évidemment fauſſes (1). C'eſt, à mon avis, chez vous un uſage admirable, & utile ſur-tout pour ceux qu'on accuſe ſans fondement, de conſerver, dans les regiſtres publics, les dates, les décrets, & les noms des préſidens qui ont recueilli les ſuffrages. Démoſthene vous diſoit tout-à-l'heure que ce qui avoit perdu Cerſoblepte, c'eſt qu'étant le chef de l'ambaſſade, & abuſant de mon crédit, j'ai refuſé de ſuivre l'avis qu'il nous donnoit à mes collegues & à moi, de paſſer auſſitôt dans la Thrace où Philippe aſſiégeoit Cerſoblepte, pour lui repréſenter l'injuſtice de ſa conduite; qu'au lieu d'agir comme il nous diſoit, nous avons ſéjourné à Orée pour y

---

regles, mais il ne dit rien de ce ſerment terrible que l'accuſateur, ſuivant Eſchine, étoit obligé de prêter lorſqu'il avoit gagné ſa cauſe. Je ne vois pas non plus pourquoi l'orateur, voulant aggraver le crime de Démoſthene, choiſit, pour ſa comparaiſon, un tribunal où l'on jugeoit les meurtres involontaires.

(1) J'ai ajouté cette petite phraſe pour renouer le fil du diſcours.

faire des amis. Ecoutez donc la lettre de Charès, dans laquelle ce général vous marque que Cersoblepte a été dépouillé de ses états, & que Philippe a pris le Mont-Sacré le 24 du mois de Mai : or Démosthene, choisi pour être de l'ambassade, présidoit une assemblée du peuple le 25 du même mois.

On lit la lettre de Charès.

Nous passâmes ici le reste du mois, & même nous ne partîmes que dans le mois suivant. J'en fournis pour témoin le sénat lui-même qui a donné un décret par lequel les députés avoient ordre de partir pour aller prendre les sermens. Greffier, lisez le décret du sénat.

On lit le décret du sénat.

Lisez aussi la date.

On lit la date.

Vous voyez, Athéniens, que le décret est du troisieme jour de Juin ; vous voyez que Cersoblepte étoit dépouillé de ses états plusieurs jours avant mon départ, selon le témoignage de Charès, dont la lettre est du mois précédent, à moins que Mai ne vienne après Juin. Aurois-je donc pu sauver Cersoblepte qui étoit dépouillé

avant que je partiſſe d'Athenes ? Croyez-vous après cela que l'accuſateur n'ait pas avancé des menſonges ſur ce qui s'eſt paſſé dans la Macédoine & en Theſſalie (1), lui qui ne craint pas de mentir contre le témoignage du ſénat, contre la foi des regiſtres publics, des dates, des aſſemblées du peuple ? Vous avez compaſſion de Cerſoblepte à Orée, vous, Démoſthene, qui dans Athenes où vous étiez préſident, l'avez exclu du traité ! Vous vous élevez aujourd'hui contre ceux qui reçoivent des préſens, vous qu'on a vu condamné à une amende par le ſénat de l'Aréopage pour avoir négligé de pourſuivre une accuſation en crime, intentée contre Démomele votre couſin, au ſujet d'une inciſion à la tête que vous vous étiez faite vous-même (2). Vous affichez la nobleſſe des ſentimens, comme ſi nous ignorions que vous êtes le bâtard d'un Démoſthene armurier ! Vous vous

---

(1) *Dans la Macédoine & en Theſſalie*, où les députés avoient fait prêter ſerment à Philippe. Ils accompagnerent ce monarque juſqu'à Phères, ville de Theſſalie, où il prêta ſerment entre leurs mains.

(2) Il lui fait le même reproche dans la harangue ſur la couronne = *D'un Démoſthene armurier.* Le pere de Démoſthene n'étoit ni ſerrurier, ni armurier, ni un forgeron craſſeux & enfumé, comme quelques uns le croient

êtes efforcé de prouver que j'avois prévariqué de nouveau en partant pour la troiſieme ambaſſade dont je m'étois démis ; de deux décrets vous avez cité l'un & ſupprimé l'autre (1).

Voici le fait, Athéniens. Au retour de la ſeconde ambaſſade, dont je faiſois mon rapport avec zele, choiſi député pour les amphictyons, je ne refuſai point cette troiſieme ambaſſade, quoique déja indiſpoſé ; mais je promis de la remplir ſi ma ſanté me le permettoit. Lorſque mes collegues furent partis, j'envoyai au ſénat mon frere, mon neveu & un médecin, non pour me démettre de l'ambaſſade, la loi ne permettant pas de ſe démettre entre les mains du ſénat d'un miniſtere conféré par le peuple ; mais pour prévenir de mon indiſpoſition. Cependant mes collegues, inſtruits de la ruine des Phocéens, revinrent ſur leurs pas ; il ſe tint une aſſemblée du peuple, à laquelle ma

---

peut-être, d'après Eſchine, ſon ennemi, & le mordant Juvénal. C'étoit un homme riche, qui employoit un grand nombre d'eſclaves pour faire valoir des forges.

(1) *Vous avez cité un décret*, celui qui renfermoit l'excuſe d'Eſchine pour ne pas aller en ambaſſade, & qui en nommoit un autre à ſa place. *Vous avez ſupprimé l'autre*, probablement celui qui ordonnoit aux mêmes députés qui étoient revenus ſur leurs pas, de repartir & d'aller trouver Philippe.

ſanté, qui étoit meilleure, me permit d'aſſiſter; & comme le peuple perſiſtoit à preſſer le départ de tous ceux qui avoient été choiſis d'abord, je ne crus point devoir, par une défaite, me refuſer à un tel empreſſement. Vous, Démoſthene, qui n'avez pas attaqué cette derniere ambaſſade quand je rendois mes comptes, vous vous déchaînez contre l'ambaſſade des ſermens, pour laquelle je vais produire des preuves auſſi claires que ſolides.

Vous & les autres impoſteurs, vous trouvez commode de tranſpoſer les tems; je veux, moi, procéder avec ordre, & je commence à notre départ pour l'ambaſſade des ſermens. Nous étions dix députés, ſans compter celui qu'envoyoient les alliés. Inſtruits des tours perfides que Démoſthene avoit joués à ſes collegues dans la premiere ambaſſade, aucun de nous dans la ſeconde ne voulut manger à la même table que ce traître; nous évitions même ſur la route, autant qu'il étoit poſſible, de loger avec lui ſous le même toit. Quant au voyage en Thrace, il n'en étoit pas queſtion parmi nous, le décret ne nous enjoignant pas de nous tranſporter dans ce pays, mais uniquement de prendre les ſermens de Philippe, toute autre choſe en un mot. D'ailleurs, quand même nous ſerions paſſés en Thrace, qu'aurions-nous fait, puiſque

Cerſoblepte étoit déja dépouillé, comme vous venez de le voir ? Tout ce que Démoſthene a dit eſt faux ; & comme il n'étoit pas fondé dans ſon accuſation, il a eu recours au menſonge & à l'impoſture.

Il étoit accompagné de quelques eſclaves qui portoient ſes bagages, dans leſquels il avoit un talent d'argent, comme il le dit lui-même. Ses collegues ne pouvoient le regarder ſans ſe rappeller ſes anciens ſurnoms. Etant enfant, ſa molleſſe, ou quelque vice infâme, le firent appeller Batalus (1). Au ſortir de l'enfance, ayant intenté procès à ſes tuteurs & conclu contre chacun d'eux à dix talens, il fut nommé Argas. Reçu dans la claſſe des hommes, on lui donna le nom de Sycophante, nom commun à tous les méchans. Il faiſoit le voyage, diſoit-il, (vous venez de l'entendre vous-mêmes de ſa bouche) pour racheter nos priſonniers : il ſavoit néanmoins que Philippe, dans la guerre, n'avoit jamais exigé de rançon d'aucun Athénien, & il avoit appris des amis du monarque qu'il renverroit les

(1) *Batalus* étoit un joueur de flûte connu par ſa molleſſe. = J'ignore ſi avant Démoſthene il y avoit un homme nommé *Argas*, ou ſi ce ſurnom venoit du mot grec *argos*, qui veut dire, *dur*, *cruel*, *méchant*. = *Sycophante* ſe diſoit proprement de ceux qui dénonçoient les voleurs de

autres priſonniers de même après la paix conclue. Un grand nombre de nos citoyens étoient en captivité ; & il portoit un talent, ſomme modique ſeulement ſuffiſante pour la rançon d'un ſeul, qui encore n'eût pas été trop riche.

Arrivés en Macédoine, nous y attendions Philippe qui étoit en Thrace. Dès que nous sûmes qu'il étoit revenu, nous eûmes entre nous une conférence. Nous faiſons la lecture du décret qui nous envoyoit en ambaſſade, & nous expliquons les ordres qui nous y étoient donnés, outre les ſermens que nous devions prendre. Comme perſonne ne touchoit les articles eſſentiels, & que tous s'arrêtoient aux objets moins importans, je fais à mes collegues des réflexions qu'il eſt à propos de vous répéter ici. Au nom des dieux, Athéniens, puiſque vous avez écouté l'accuſateur parcourant tous les griefs au haſard & au gré de ſon caprice, écoutez l'accuſé détaillant avec ordre tous ſes moyens de défenſe, & continuez-moi l'attention favorable dont vous m'avez honoré juſqu'à préſent.

Je fis donc part à mes collegues, comme je viens

---

figues. Il s'appliquoit aux calomniateurs, aux médiſans, aux hommes qui aimoient à déchirer la réputation d'autrui, à ſuſciter des affaires & des procès. = *Dix talens*, dix mille écus.

de le dire, de ce que je penſois. Vous me paroiſſez, leur diſois-je, fort éloignés de ſaiſir les ordres eſſentiels du peuple. Car enfin, pour recevoir les ſermens du prince, & traiter avec lui des autres articles, je dis même de celui de nos priſonniers, la république n'avoit qu'à choiſir de ſimples exécuteurs de ſes volontés, à qui elle auroit donné ſa confiance. Mais c'eſt à des députés intelligens à diſcuter en habiles politiques les grands intérêts d'Athenes & de Philippe. Je parle, leur diſois-je, de l'expédition aux Thermopyles qui eſt toute prête. J'ai de fortes preuves pour appuyer mes conjectures, les voici. Les députés de Thebes ſont arrivés, ceux de Lacédémone arrivent, ceux d'Athenes ſont venus avec un décret qui porte que les députés feront ce qui leur ſemblera le plus expédient; tous les Grecs ont les yeux ſur nous, & attendent l'iſſue de notre députation. Si le peuple eût cru devoir exprimer dans le décret, qu'on exigeroit du monarque de réprimer l'orgueil de Thebes, & de rétablir les villes de Béotie, il l'eût marqué nettement dans le décret. Mais uſant de termes généraux pour éviter de ſe compromettre en cas de refus, il a penſé que nous devions en prendre ſur nous les riſques. Si donc nous voulons ſignaler notre zele pour l'état, comme auroient pu faire d'autres députés qu'Athenes pouvoit envoyer

à notre place, nous ne devons pas craindre d'encourir la haine des Thébains. Un de ces Thébains, le général Epaminondas, ſans craindre de choquer notre république, diſoit formellement à Thebes, en pleine aſſemblée, qu'il falloit dépouiller notre citadelle de ſes plus beaux ornemens pour en décorer la ſienne.

Ici Démoſthene m'interrompt en criant, comme le ſavent nos collegues; car il joint à ſes autres vices d'être tout Thébain dans le cœur: Eſchine, diſoit-il en propres termes, eſt un homme hardi, il aime le trouble & les embarras. J'avoue, moi, que je ſuis timide, & que je redoute les périls même éloignés. Je ne ſuis pas d'avis que nous brouillions enſemble les deux républiques; le meilleur parti, je crois, pour nous autres députés, c'eſt de ne nous mêler que de ce qui nous regarde. Philippe va aux Thermopyles! que m'importe? on ne m'accuſera pas pour l'expédition de ce prince, mais pour avoir agi ou parlé mal à propos en paſſant les ordres. Tranchant la difficulté, nos collegues déciderent que, lorſqu'on nous interrogeroit, nous dirions chacun pour notre part ce qui nous ſembleroit le plus expédient. Pour preuve de ce que je dis, greffier, faites paroître nos collegues d'ambaſſade, & liſez leurs dépoſitions.

On lit les dépoſitions.

Philippe étoit de retour, & les députés de toutes les villes s'étoient raſſemblés à Pella (1) dans le palais du monarque. L'introducteur appelle ceux d'Athenes ; nous nous préſentons, nous parlons, non ſuivant l'ordre de notre âge, comme dans la premiere ambaſſade, où nous avions obſervé un uſage ſuivi par quelques peuples, & qui pouvoit faire honneur à la république, mais au gré de l'impudent Démoſthene. Quoiqu'il ſe reconnût le plus jeune, il ne vouloit céder à perſonne le privilege de parler le premier. Il ne permettroit pas, diſoit-il, qu'un ſeul homme, c'étoit moi qu'il avoit en vue, s'emparât de l'attention du prince, & ne laiſsât rien à dire aux autres.

Après une eſpece d'invective contre ſes collegues par laquelle il débute, diſant que nous n'étions pas tous venus pour le même ſujet, & que nous ne penſions pas tous de même, il détaille tout

(1) Philippe étoit en Thrace quand les députés d'Athenes ſont partis ; ils l'ont attendu à Pella, où il leur a donné audience ; de Pella ils l'ont accompagné en Theſſalie, & ont pris ſon ſerment près de Phères, ville de Theſſalie.

ce

ce qu'il avoit fait pour le ſervice du prince. Premièrement, il avoit défendu Philocrate, qui étoit accuſé d'avoir enfreint les loix dans un décret où l'on permettoit à Philippe d'envoyer aux Athéniens des députés pour la paix. Secondement, il fait lecture d'un décret dont lui-même étoit l'auteur, par lequel on devoit conclure un traité avec le héraut d'armes & les députés du monarque. En troiſieme lieu, il lit un ſecond décret qui fixoit les jours pendant leſquels il ſeroit permis de délibérer ſur la paix, & il fait remarquer que par-là il avoit le premier fermé la bouche à ceux qui vouloient éloigner la paix moins par des paroles que par des lenteurs affectées. Quatrièmement, il produit un troiſieme décret en vertu duquel on devoit délibérer même ſur l'alliance. Il lit enfin celui qui accordoit aux députés de Philippe la préſéance aux ſpectacles. Il fait valoir ſes attentions pour eux, le ſoin qu'il avoit eu de leur faire apporter des couſſins, de veiller pour ainſi dire, & de faire la garde autour de leurs perſonnes, en dépit des jaloux qui décrioient ſon empreſſement. Il ajoute des détails miſérables dont rougiſſoient ſes collegues. Il montre comme il avoit logé & traité les mêmes députés, comme, à leur départ, il leur avoit loué des attelages de mulets, comme il les avoit reconduits à cheval, ne ſe cachant pas, ainſi que quelques

autres, mais montrant à découvert ſon ardeur à ſervir le roi de Macédoine. Il ne manque point de corriger ce qu'il avoit dit de lui à la tribune. Je n'ai pas vanté, lui diſoit-il, votre beauté, c'eſt l'avantage d'une femme; ni votre talent pour boire, c'eſt l'éloge d'une éponge; ni votre mémoire, c'eſt le mérite d'un rhéteur qui trafique de la parole. En un mot, il ſe permit à la face des députés de preſque toute la Grece, des propos bouffons qui exciterent la riſée générale.

Quand il eut fini ſa harangue, & qu'on eut fait ſilence, il me fallut prendre la parole après ce mauvais ton de plaiſanterie, & ces excès d'une flatterie groſſiere. Je répondis d'abord ſuccinctement, je ne pouvois m'en diſpenſer, à ſon invective contre ſes collegues, & je dis que les Athéniens ne nous avoient pas envoyés pour faire notre apologie en Macédoine, qu'ils nous avoient éprouvés chez eux & jugés dignes de la république. Je dis enſuite un mot des ſermens que nous étions venus prendre; après quoi, je diſcutai les autres articles que vous nous aviez chargés de traiter; car Démoſthene, cet orateur fécond & ſublime, avoit oublié l'eſſentiel. Je parlai donc de l'expédition des Thermopyles, du temple de Delphes, & des amphictyons. Je demandai ſur-tout à Philippe de ne rien décider à Delphes par la force des armes, mais par le droit des

ſuffrages ; que ſi la choſe n'étoit pas poſſible, comme elle ne l'étoit pas ſans doute, puiſqu'il avoit avoit déja une armée près de cette ville, je lui repréſentai qu'ayant à délibérer ſur des objets ſacrés pour les Grecs, il devoit prendre garde d'offenſer la divinité, & ſe faire une loi d'écouter ceux qui vouloient l'inſtruire des uſages ſaints & antiques. En même tems, je remontai juſqu'à l'origine du temple ; j'expoſai la maniere dont il avoit été bâti, & les premieres aſſemblées des amphictyons ; je lus les ſermens par leſquels ces anciens Grecs s'engageoient à ne détruire aucune ville amphictyonique, à ne point couper, ſoit en guerre, ſoit en paix, les eaux du fleuve qui les arroſe ; ils devoient marcher contre ceux d'entre eux qui manqueroient à ces engagemens, renverſer leurs villes, s'employer des pieds, des mains, de la voix, de toutes leurs puiſſances, pour punir quiconque pilleroit les richeſſes du dieu, ſe rendroit complice du ſacrilege, ou donneroit un mauvais conſeil contre ſon temple. Le ſerment étoit accompagné d'une imprécation terrible. Après cette lecture, je déclarai au prince qu'il me ſembloit juſte de ne pas laiſſer en ruines les villes des Béotiens, puiſqu'elles étoient amphictyoniques & compriſes dans le ſerment. Je nommai enſuite les

douze peuples (1) qui avoient droit à l'assemblée de Delphes, les Thessaliens, les Béotiens (& non les seuls Thébains), les Doriens, les Ioniens, les Perrhébiens, les Magnésiens, les Locriens, les Œtéens, les Phtiotes, les Maléens, les Phocéens. Je montrai que chaque ville avoit un égal droit de suffrage, la plus foible comme la plus puissante; que les députés de Lacédémone n'avoient pas plus de pouvoir que ceux de Dorie & de Cytinie, ni les députés d'Athenes plus que ceux de Priene & d'Erythrée, & ainsi des autres, chaque ville ayant également deux voix. Je représentai que l'expédition actuelle devoit être fondée sur la justice, que les amphictyons étant assemblés dans le temple, & ayant tous un droit égal de parler & de voter, il falloit poursuivre & juger les auteurs de l'invasion du temple & non leur patrie, punir ceux qui auroient eu quelque part à l'impiété, mais épargner les villes qui abandonneroient les coupables à la

(1) Eschine annonce douze peuples, & il n'y en a que onze de nommés. Ce sont sans doute les Achéens dont le nom s'est perdu par la faute des copistes. Les auteurs varient sur la liste des peuples amphictyoniques. Il a pu y avoir des changemens dans la suite des siecles, & ce n'a peut-être pas toujours été les mêmes peuples qui ont eu droit à l'assemblée des amphictyons. Par exemple, les Macédoniens ont remplacé les Phocéens. Au reste, les

décision des juges. Si, employant la voie des armes, disois-je à Philippe, vous confirmez les injustices des Thébains, sans compter que vous trouverez des ingrats dans ceux dont vous favoriserez l'ambition, ne pouvant jamais leur faire autant de bien que ne leur en a fait ci-devant Athenes qu'ils ont payée d'ingratitude; ceux que vous aurez abandonnés injustement, ne pourront être vos amis, & même ils seront plus vos ennemis qu'ils ne l'ont été par le passé.

Sans m'arrêter, Athéniens, à vous détailler les discours que je tins alors au roi de Macédoine, je renferme tout en peu de mots, & pour finir cet article, je dis: La fortune & Philippe étoient maîtres des projets & de leur exécution; je ne l'étois, moi, que du zele & de la parole. J'ai parlé pour la justice & pour vos intérêts; il est arrivé non ce que nous desirions, mais ce que Philippe a voulu. Lequel devez-vous donc estimer davan-

---

Béotiens comprenoient Thebes; les Doriens, Lacédémone; les Ioniens, Athenes; les Achéens, Argos. = Dorie & Cytinie, villes doriennes; Erythrée & Priène, villes ioniennes. Est-ce que toutes les villes sans exception, renfermées dans l'étendue des peuples amphictyoniques, avoient droit d'envoyer des députés à l'assemblée de Delphes? Il faut le conclure, d'après ce que dit ici l'orateur.

tage, ou celui qui n'a cherché à vous rendre aucun ſervice, ou celui qui n'a rien négligé de ce qui étoit en ſon pouvoir ? Je ſupprime beaucoup de choſes en ce moment, vu la conjoncture.

Démoſthene m'accuſe d'avoir fait un faux rapport, en diſant que dans peu de jours Thebes ſeroit humiliée, & d'avoir alarmé les Eubéens, en vous amuſant de vaines eſpérances. Voyez, je vous prie, la mauvaiſe foi du perſonnage. En Macédoine, je déclarai à Philippe que, ſelon moi, Thebes faiſoit partie de la Béotie & non la Béotie de Thebes : revenu ici, je vous annonçai que je l'avois dit au prince. A entendre Démoſthene, je n'ai pas ſeulement annoncé, j'ai promis. Je vous diſois que Léocharès de Chalcide voyoit avec inquiétude notre union ſubite avec le monarque, auſſi-bien que la clauſe du décret par laquelle il nous étoit enjoint de faire ce qui nous ſembleroit le plus expédient. Les citoyens des petites villes, comme eux, redoutoient, diſoit-il, les ſecrets des grands états. Selon Démoſthene, ce ne ſont pas ces paroles que j'ai rapportées, mais une promeſſe formelle que l'Eubée vous ſeroit remiſe. Pour moi, j'ai cru qu'une république qui avoit à délibérer ſur les intérêts de toute la Grece, ne devoit ignorer aucun des propos tenus par les Grecs.

Mais voici de ſa part un nouveau trait de ca-

lomnie : il s'eſt plaint vivement que Philocrate & moi nous l'avions empêché, malgré le deſir qu'il en avoit, de vous annoncer la vérité. Mais, je vous le demande, jamais homme député par vous éprouva-t-il quelque empêchement quand il voulut faire le rapport de ſon ambaſſade ? propoſa-t-il jamais d'honorer par des éloges & d'inviter à un repas public, des collegues qui lui auroient fermé la bouche, & dont il auroit reçu un pareil affront ? Or Démoſthene, au retour de la ſeconde ambaſſade (1), dans laquelle il prétend que les affaires de la Grece ont été ruinées, ne s'eſt pas contenté de nous décerner des éloges dans un décret ; mais lorſque je faiſois le rapport des diſcours que j'avois tenus au ſujet des amphictyons & des Béotiens, dans le détail le plus exact & dans les mêmes termes, & non dans un compte précis & à la hâte, comme je fais maintenant ; lorſque le peuple me donnoit les plus grandes marques d'approbation, Démoſthene dont je réclamai le témoignage avec celui de mes autres collegues, & à qui je demandai ſi je rapportois fidèlement ce que j'avois dit à Philippe, Démoſthene ſe leva après

(1) Démoſthene paroît bien éloigné d'avoir tenu, après la ſeconde ambaſſade, la conduite qu'Eſchine lui prête ici. Comment ont-ils pu ſe contredire l'un & l'autre ſi ouvertement ?

tous les autres qui m'avoient rendu juſtice en termes honorables, & déclara que je n'avois point parlé à la tribune comme en Macédoine, mais que j'avois parlé en Macédoine beaucoup mieux qu'à la tribune. Les juges qui doivent prononcer dans cette cauſe, me ſont témoins de ce que j'avance. Cependant, Démoſthene, ſi j'euſſe trompé les Athéniens, pouviez-vous trouver une plus belle occaſion pour me convaincre? Vous dites que dans la premiere ambaſſade vous n'aviez pas remarqué que je conſpiraſſe contre l'état, & que vous vous en êtes apperçu dans la ſeconde pour laquelle vous m'avez loué en pleine aſſemblée: vous attaquez auſſi la premiere, quoique vous diſiez n'attaquer que la ſeconde, celle des ſermens. Mais enfin, ſi vous blâmez la paix, vous avez vous-même propoſé l'alliance; & ſi Philippe trompoit notre république, il n'uſoit d'artifice que pour obtenir la paix qui lui étoit avantageuſe. Il étoit queſtion dans la premiere ambaſſade d'accorder la paix à ce prince; elle étoit toute accordée quand la ſeconde s'eſt faite: pourquoi donc, Athéniens, vous aurois-je trompés?

Mais voyez toute l'impoſture de l'accuſateur d'après le détail de ſes imputations. Il m'accuſe d'avoir traverſé pendant la nuit le Lydias (1) dans

(1) Le Lydias étoit un fleuve de Macédoine. Il eſt com-

une nacelle pour aller trouver le roi de Macédoine, & de lui avoir composé la lettre qu'il vous a écrite. En effet, Léosthene, que des calomniateurs ont fait exiler d'ici, n'auroit pas été capable de lui composer une lettre ; Léosthene, que quelques uns soutiennent avoir été l'orateur le plus éloquent après Callistrate. Philippe, devant lequel Démosthene s'est vu réduit au silence, ne pouvoit la composer lui-même ; Python le Byzantin ne le pouvoit pas, lui qui se pique sur-tout de bien écrire : mais, sans doute, c'étoit à moi à composer la lettre, cette formalité étoit nécessaire. Vous, Démosthene, qui prétendez que j'ai eu avec Philippe plusieurs entretiens secrets pendant le jour, vous m'accusez de l'avoir été trouver pendant la nuit ; il falloit donc absolument une lettre écrite de nuit. Vous allez être convaincu de faux par le témoignage du Ténédien Aglaocréon, & d'Iatroclès, fils de Pasiphon, qui ont vécu avec moi & couché dans la même chambre tout le tems que j'ai passé

---

munément nommé en grec, *Lydias*. Quelques auteurs, entre autres Harpocration, le nomment *Loidias*. = Nous avons parlé plus haut de Léosthene, page 535, & 534, note (2). = Python de Byzance, grand orateur, s'étoit d'abord attaché aux Athéniens ; il s'attacha depuis à Philippe.

en Macédoine. Ils ſavent que je ne me ſuis pas écarté d'eux une ſeule nuit, ni même une partie de la nuit. De plus, j'ai amené des eſclaves que je livrerai pour être mis à la queſtion. Je vais interrompre mon diſcours ſi l'accuſateur y conſent, & l'on mettra les eſclaves à la torture devant nos juges, s'ils le permettent. J'aurai le reſte du jour pour achever ma juſtification ; car on a conſacré onze heures pour toute cette cauſe. Si, dans la queſtion, les eſclaves dépoſent que je me ſuis éloigné une ſeule nuit de ceux avec qui je vivois, ne m'épargnez pas, Athéniens, & condamnez-moi ſur-le-champ à la mort. Mais ſi vous, Démoſthene, vous êtes convaincu de menſonge, convenez ici en pleine aſſemblée, je me contente de cette peine, convenez que vous êtes un homme efféminé, un vil eſclave par le cœur. Greffier, faites paroître les eſclaves devant cette tribune, & liſez la dépoſition de mes collegues.

On lit la dépoſition avec la propoſition faite par Eſchine à Démoſthene.

Puis donc que Démoſthene ſe refuſe à ma propoſition, & qu'il ne veut pas, dit-il, ſe compromettre en acceptant la dépoſition des eſclaves dans la torture, prenez la lettre que Philippe a

écrite aux Athéniens. Elle doit être fort ſubtile & bien propre à les ſéduire, cette lettre qui exigeoit mes veilles.

On lit la lettre.

Ecoutez, Athéniens, ce que dit la lettre : *J'ai prêté ſerment*, dit Philippe, *entre les mains de vos députés, & j'ai inſcrit le nom de ceux de mes alliés qui étoient préſens avec celui de leurs villes.* Il ajoute qu'il vous enverra les noms de ceux qui ſont venus trop tard. Vous ſemble-t-il, Athéniens, que Philippe n'ait pu écrire cela pendant le jour & ſans moi ? Oui, certes, plus j'y penſe, Démoſthene me paroît n'avoir ſongé en m'accuſant, qu'à briller dans le cours de ſa harangue, & s'embarraſſer peu ſi, quelques heures après, on verroit en lui le plus méchant des Grecs. Car enfin, pourroit-on donner la moindre créance aux diſcours d'un homme qui n'a pas craint de dire que ſi Philippe avoit franchi les Thermopyles, c'étoit à mes paroles qu'il le devoit & non à ſes armes ; d'un homme qui a ſupputé devant vous les jours où j'ai fait le rapport de notre ambaſſade, où Phalécus, tyran des Phocéens, a été inſtruit par ſes envoyés de ce qui ſe paſſoit à Athenes, & où les Phocéens trompés par mes diſcours, ont livré à Philippe le paſſage des Thermopyles, & les villes de la Phocide ?

Voilà ce qu'a forgé un accuſateur artificieux ;

mais ce qui dans la réalité a perdu les Phocéens ; c'eſt premièrement la fortune, qui diſpoſe de tout ; en ſecond lieu la guerre elle-même, qui a duré dix ans. Ce qui avoit formé la puiſſance des tyrans de la Phocide, eſt ce qui l'a détruite. Ils avoient établi leur pouvoir ſur les ruines du gouvernement, en portant une main ſacrilege ſur les tréſors de Delphes, & en ſoudoyant avec ces tréſors des milices étrangeres ; ils l'ont vu tomber dès que les fonds épuiſés par l'entretien de ces milices, leur ont manqué. Une troiſieme cauſe de la perte des Phocéens, ce ſont les diviſions que la diſette amene toujours parmi des troupes. Ajoutons pour quatrieme cauſe, l'aveuglement de Phalécus qui le tranquilliſoit ſur l'avenir. Voici le fait. Dans le tems où l'armée de Philippe & la cavalerie theſſalienne étoient dans la Phocide, & un peu avant que vous fiſſiez la paix, il vous arriva de ce pays des députés qui vous demandoient du ſecours, & qui promettoient de vous abandonner Alpone, Thronium & Nicée (1), villes maîtreſſes du paſſage des Thermopyles. Vous aviez arrêté que les Phocéens remettroient ces places à Pro-

(1) Alpone, Thronium, Nicée, trois villes appartenant aux Locriens-Epicnémides, & voiſines du paſſage des Thermopyles. On les appelloit pour cette raiſon villes de

xene, votre général, & vous étiez réſolus à équiper cinquante vaiſſeaux, & à faire partir l'élite de votre jeuneſſe : mais les tyrans, loin de livrer les places à Proxene, firent mettre en priſon les députés qui étoient venus vous annoncer qu'on vous les livreroit ; & les Phocéens furent les ſeuls des Grecs qui n'accepterent pas le ſauf-conduit que leur offroient nos féciaux pour les myſteres de Cérès (1). Enfin, ſourds aux propoſitions d'Archidame, roi de Sparte, qui ſe diſoit diſpoſé à prendre leurs villes ſous ſa protection & à les défendre, ils lui répondirent qu'ils craignoient la mauvaiſe foi de Lacédémone plus que le déſaſtre de leurs affaires. dans ce tems, vous étiez encore en guerre avec Philippe, & le jour où vous délibériez ſur la paix, on vous liſoit la lettre de Proxene qui mandoit que les Phocéens ne lui avoient pas livré les places ; vos féciaux de retour annoncoient que les Phocéens étoient les ſeuls des Grecs qui n'acceptoient pas le ſauf-conduit, & qu'ils avoient mis en priſon les dé-

---

la Pylée. Les Phocéens s'en étoient emparés.

(1) On appelloit *myſteres de Cérès*, les fêtes qu'on célébroit avec beaucoup de pompe à Eleuſis en l'honneur de cette déeſſe. Tous les Grecs y étoient admis. Les Athéniens offroient un ſauf-conduit pour ſe rendre aux myſteres, à ceux des Grecs, ſans doute, qui étoient encore en guerre avec Philippe.

putés (1) qui étoient venus ici de leur part. Pour certifier ce que j'avance, greffier, faites paroître les féciaux, avec Métagene & Callicrate, députés par Proxene vers les Phocéens, & lisez la lettre de ce général.

Le greffier lit la lettre de Proxene avec les dates & la déposition des témoins.

Vous entendez, Athéniens, les dates tirées des regiſtres publics ; elles vous ont été lues avec la lettre & la dépoſition des témoins, qui ont ajouté qu'avant mon départ pour la troiſieme ambaſſade, Phalécus, tyran des Phocéens, ſe défioit d'Athenes & de Lacédémone, & ſe confioit à Philippe.

Mais étoit-il le ſeul qui ignorât l'avenir ? quelle étoit ici la diſpoſition du peuple ? n'eſpériez-vous pas tous que les Thébains ſeroient humiliés par un prince qui voyoit leur audace, & qui n'étoit pas d'humeur à augmenter la puiſſance d'un peuple perfide ? les députés de Lacédémone, de concert avec les vôtres, n'agiſſoient-ils pas contre les Thébains ? dernièrement, en Macédoine, n'attaquoient-ils pas ouvertement, ne menaçoient-ils pas les députés de Thebes ? ceux-ci n'étoient-ils pas eux-mêmes inquiets & alarmés ? les Theſſa-

(1) Ces députés étoient venus promettre aux Athéniens de leur livrer les villes de la Pylée. Phalécus, à leur retour, les avoit fait mettre en priſon.

liens insultant aux autres, ne se flattoient-ils pas hautement que l'expédition tourneroit à leur avantage ? des courtisans du monarque n'annonçoient-ils pas, en termes formels, à certains d'entre vous que les villes des Béotiens seroient rétablies ? les défiances des Thébains ne leur avoient-elles pas fait mettre en campagne une armée nombreuse ? Philippe, en conséquence, ne vous avoit-il pas écrit une lettre par laquelle il vous exhortoit à vous joindre à lui avec toutes vos troupes pour défendre les droits de la justice ? les ministres, amis de la guerre, qui traitent la paix de lâcheté, n'empêchoient-ils pas votre armée de partir, quoique vous eussiez conclu avec le prince la paix & l'alliance ? ils craignoient, disoient-ils, qu'on ne se servît de vos soldats comme d'ôtages. Est-ce moi qui ai empêché le peuple d'imiter nos ancêtres ? N'est ce pas vous, Démosthene, & ceux qui conspiroient avec vous contre l'état ? étoit-il plus sûr & plus honorable pour Athenes de prendre les armes lorsque les Phocéens étoient le plus transportés par la fureur, lorsque, maîtres d'Alpone & de Nicée, ils résistoient à Philippe, que Phalécus, leur général, n'avoit pas encore livré ces villes aux Macédoniens, & qu'ils rejettoient le sauf-conduit pour les mysteres que leur offroit un peuple qui vouloit les secourir ; lorsque nous unissant

au roi de Macédoine, nous aurions laiſſé de côté les Thébains; enfin lorſque les Theſſaliens & les autres amphictyons étoient ſous les armes, & que nous étions appellés par un monarque avec lequel nous avions conclu une alliance? cette derniere occaſion n'étoit-elle pas plus favorable que celle où, grace à votre lâcheté & à votre jalouſie, les Athéniens tranſporterent leurs effets des campagnes dans la ville. J'étois alors parti pour l'aſſemblée des Amphictyons, dans une troiſieme ambaſſade dont vous oſez dire que je m'étois chargé de mon chef, vous qui, tout mon ennemi que vous êtes, n'avez pas entrepris de m'accuſer de prévarication dans cette partie de mon miniſtere (1); oui vous, qui cependant ne m'épargnez pas les procès criminels. Quoi qu'il en ſoit, les Thébains étoient ſur les lieux & faiſoient leurs demandes; notre république n'ayant pas envoyé de troupes, étoit dans l'alarme par votre faute; les Theſſaliens s'étoient unis aux Thébains par notre imprudence, & à cauſe de leur haine invétérée contre les Phocéens, qui jadis avoient égorgé leurs otages (2);

(1) Démoſthene fait bien en paſſant de vifs reproches à Eſchine ſur la troiſieme ambaſſade; mais il ne l'accuſe pas en forme ſur cet objet.

(2) Plutarque rapporte ce fait dans ſes œuvres morales.

Phalécus

Phalécus avoit fait ſes conditions, & on l'avoit laiſſé aller, avant mon arrivée, avant celle d'Etienne, de Dercylle, & des autres qui étoient députés vers les Amphictyons; les habitans d'Orchomene, effrayés, demandoient à ſe retirer de la Béotie la vie ſauve; Phalécus & les Orchoméniens avoient obtenu ce qu'ils vouloient, quoique les députés de Thebes fuſſent préſens, quoique les Thébains & les Theſſaliens témoignaſſent ouvertement la peine qu'ils reſſentoient de cette facilité du monarque : alors ce ne fut pas moi, ſans doute, mais vous, Démoſthene, mais votre lâche perfidie, mais vos liaiſons avec les Thébains, qui perdirent les affaires. En voici, je penſe, des preuves ſans réplique.

S'il y avoit quelque choſe de vrai dans vos imputations, je ſerois accuſé par les Phocéens & par les exilés de Béotie, dont j'aurois chaſſé les uns, & empêché les autres de revenir. Mais les exilés de Béotie qui approuvent mon zele ſans conſidérer les événemens, ſe ſont réunis pour ſolliciter en ma faveur par des députés. Il eſt venu auſſi pour me défendre, des députés de la part des Phocéens dont j'ai défendu les jours devant les amphictyons, dans une troiſieme ambaſſade. Les Œtéens (1) vouloient qu'on fît périr toute leur

(1) Les Œtéens étoient des peuples de Theſſalie qui

jeuneſſe ; moi, j'obtins que ces malheureux paroîtroient devant les Amphictyons, & plaideroient leur cauſe. On avoit accordé au tyran Phalécus la liberté de ſe retirer ; & on alloit condamner à mort des innocens ! Je pris en main leur défenſe & je les ſauvai du trépas. Pour preuve de ce que je dis, greffier, faites paroître le Phocéen Mnaſon & les députés ſes collegues, auſſi-bien que ceux qui ont été choiſis parmi les exilés de Béotie. Paroiſſez devant cette tribune, Pythion & Lipare, & ſauvez moi du péril que je cours, comme je vous ai ſauvés de la mort.

On fait paroître les députés de Béotie & de Phocide, qui ſollicitent & dépoſent en faveur d'Eſchine.

Qu'il ſeroit donc triſte pour moi de me voir condamné, lorſque je ſuis accuſé par Démoſthene, l'ami des Thébains, le plus méchant des Grecs, & défendu par les Phocéens & les Béotiens !

Il a oſé dire que mes propres paroles me confondoient. Dans votre accuſation contre Timarque, diſoit-il, vous avez cité en témoignage la renommée qui publioit ſa honte, & dont Héſiode, excellent poète, parle en ces termes :

---

avoient droit à l'aſſemblée des amphictyons.

Par la voix des peuples formée,
Fille du tems, la renommée
Pourroit-elle jamais périr?
Elle eſt déeſſe, & ne ſauroit mourir.

Or, ajoutoit-il, la même déeſſe s'éleve aujourd'hui contre vous, puiſque tous les peuples publient que vous avez reçu l'or du roi de Macédoine.

Vous le ſavez, Athéniens; il y a une grande différence entre la renommée & la calomnie : la renommée n'a rien de commun avec la médiſance; la médiſance & la calomnie ſont ſœurs. Je vais vous donner une idée claire de l'une & de l'autre. La renommée eſt la voix de pluſieurs citoyens qui, ſans nul motif étranger, publient un fait tel qu'ils le ſavent. La calomnie eſt le rapport d'un ſeul homme qui cherchant par-tout des imputations, décrie quelqu'un devant un grand nombre de perſonnes, dans les aſſemblées du peuple, ou dans celles du ſénat. Nous ſacrifions publiquement à la renommée comme à une déeſſe; nous pourſuivons publiquement les calomniateurs comme des méchans. Ne confondez donc pas, Démoſthene, ce qu'il y a de meilleur avec ce qu'il y a de pis.

Parmi ſes imputations calomnieuſes, ce qui m'a le plus indigné, c'eſt qu'il m'a reproché d'avoir été traître à la patrie. En me chargeant d'une telle

trahiſon, il falloit faire voir en moi un homme féroce, qui a dépouillé tous les ſentimens de la nature, qui s'eſt déja noirci d'une infinité de crimes. Vous m'êtes des témoins ſuffiſans, vous tous qui m'écoutez, de ma vie & de ma conduite journaliere; mais tous vous ne connoiſſez pas ceux qui compoſent la famille d'un citoyen, & qui ſont chers à ſon cœur s'il eſt honnête. Je vais vous préſenter le plus grand nombre des parens qui me reſtent, & dont je puis tirer gloire. Vous verrez quels gages j'ai laiſſés à Athenes quand je ſuis parti en ambaſſade pour la Macédoine. Vous, Démoſthene, vous avez débité mille calomnies contre mes auteurs, contre toute ma famille, contre les premieres années de ma jeuneſſe : moi, je vais dire les choſes dans l'exacte vérité.

Mon pere Atromete, que voici, eſt preſque le plus âgé des citoyens; il a déja vécu près d'un ſiecle. Dans ſes jeunes ans, avant que d'avoir perdu ſon bien à la guerre, il exerçoit la profeſſion d'athlete. Chaſſé par les Trente, on l'a vu ſervir en Aſie, & ſe diſtinguer dans les combats par ſon courage. Il eſt de la curie qui a les mêmes ſacrifices que les Etobutades (1), & de laquelle, en conſéquence,

(1) Les Etobutades, famille ſacerdotale dans Athenes, ainſi nommée parcequ'elle deſcendoit de Butès, fameux

on tire la prêtreſſe de Minerve. Il s'eſt trouvé, comme je l'ai dit plus haut, parmi ceux qui ont ramené le peuple fugitif. Tous les parens de ma mere ſont libres ; cette mere infortunée, que je m'imagine voir maintenant inquiete & alarmée ſur mon ſort. Elle-même, Démoſthene, ſous les Trente, a ſuivi ſon époux à Corinthe, & a partagé avec lui les malheurs publics. Vous qui prétendez être homme (moi je doute qu'on doive vous donner ce nom), accuſé d'avoir abandonné votre poſte à la guerre, vous n'avez échappé qu'en donnant une ſomme à Nicodeme votre accuſateur, pour lui fermer la bouche. C'eſt ce même Nicodeme que vous avez fait périr de concert avec Ariſtarque (1); &, les mains teintes de ſang, vous oſez paroître dans la place publique ! Philocharès, que voici, l'aîné de mes freres, ne s'eſt pas livré, comme vous le dites méchamment,

---

ſacrificateur. Elle étoit conſacrée particulièrement à Minerve. Il y en a qui prétendent qu'*Etobutades* étoit le nom des citoyens du bourg Butéie. = *Comme je l'ai dit plus haut.* Voyez page 561.

(1) Ariſtarque, jeune homme riche, qui s'étoit attaché à Démoſthene, avoit aſſaſſiné Nicodeme, auquel il en vouloit. Les ennemis de Démoſthene lui reprochoient d'avoir trempé dans ce meurtre. Démoſthene s'étend beaucoup ſur ce reproche, dans ſa harangue contre Midias.

à des occupations déshonnêtes ; mais il a vécu dans les lieux d'exercice, & a ſervi ſous Iphicrate. Il commande dans les armées depuis trois ans, & il eſt venu, Athéniens, pour vous ſupplier de m'abſoudre. Voici encore Aphobete, le plus jeune de mes freres, qui, député vers le roi de Perſe, s'eſt conduit dans ſon ambaſſade d'une maniere digne d'Athenes ; qui, chargé de recueillir les deniers publics, les a adminiſtrés avec la plus grande intégrité ; qui enfin a donné à l'état des enfans légitimes, & n'a pas livré ſa femme à Cnoſion, comme vous, Démoſthene. Il ſe préſente, & ſe met au-deſſus de vos vaines injures ; car de pareils traits ne font qu'effleurer celui auquel ils s'adreſſent.

Vous n'épargnez pas même ceux à qui je tiens par alliance, & vous portez l'impudence & l'ingratitude juſqu'à ne pas chérir, ne pas révérer Philodeme, pere de Philon & d'Epicrate, qui vous a fait inſcrire dans votre bourg, comme le ſavent les anciens du bourg de Péanée. Ma ſurpriſe eſt extrême que vous oſiez dire du mal de Philon, & cela devant les plus ſages de cette ville, que le ſeul motif de l'intérêt public a conduits au tribunal pour juger, & qui font plus d'attention à la vie des citoyens qu'à leurs diſcours. Croyez-vous donc qu'ils n'aimaſſent pas mieux

avoir dix mille ſoldats qui reſſemblent à Philon pour la force du corps & la ſageſſe de la conduite, que trente mille efféminés comme vous ? Vous faites un crime à Epicrate, frere de Philon, de ſa douceur & de ſa complaiſance. Mais ſait-on qu'il ſe ſoit conduit indécemment, ou pendant le jour aux fêtes de Bacchus, comme vous le prétendez, ou pendant la nuit ? Et vous ne pouvez dire qu'on n'a point remarqué ſes déſordres, puiſque ſa perſonne étoit connue. J'ai eu de la fille de Philodeme, ſœur de Philon & d'Epicrate, trois enfans, une fille & deux fils. Je les préſente avec les autres pour me ſervir de preuve auprès de mes juges, & pour leur faire cette unique queſtion : Je vous le demande, Athéniens, vous ſemble-t-il que j'aie livré à Philippe avec ma patrie, avec mes amis, avec les temples des dieux & les tombeaux de nos ancêtres, ces enfans, ce que j'ai de plus cher au monde ? croyez-vous que j'aie préféré la faveur du prince à leur conſervation ? étois-je dominé par quelque paſſion violente ? ou ai-je jamais commis quelque baſſeſſe par intérêt ? Ce n'eſt pas la Macédoine qui nous fait vicieux ou vertueux, mais le naturel ; & nous ne ſommes pas autres au retour d'une ambaſſade, que nous n'étions quand vous nous avez envoyés. Je me ſuis trouvé aſſocié dans une fonction publique, au

plus fourbe, au plus méchant des hommes, qui ne diroit rien de vrai, même malgré lui. Lorſqu'il avance un menſonge, débutant par un parjure, regardant en face ſes auditeurs, il ne ſe contente pas de dire fauſſement qu'une choſe eſt arrivée, il marque le jour où elle eſt arrivée, forge le nom de quelqu'un qu'il dit avoir été préſent, & contrefait ſans nulle pudeur le langage de la vérité même.

Mais ce qui eſt favorable à mon innocence, c'eſt que le bon ſens manque à cet impoſteur inſigne, à ce vil artiſan de mots. Conſidérez, en effet, la folie & la groſſièreté de cet homme qui a fabriqué contre moi, au ſujet d'une femme Olynthienne, des calomnies contre leſquelles vous vous êtes récriés ſur-le champ : car il me reprochoit des excès dont je ſuis fort éloigné, devant des auditeurs qui me connoiſſent.

Et voyez comme il s'eſt préparé de loin à cette accuſation. Il eſt un certain Ariſtophane d'Olynthe, qui fréquente notre ville. Il avoit été recommandé à Démoſthene, dont on lui avoit vanté le talent pour la parole. Celui-ci lui prodigua ſes careſſes, & fit tout ce qu'il put pour l'amener à rendre contre moi un faux témoignage. Il promit de lui donner cinq cents drachmes (1) & autant après

(1) Deux cents cinquante livres.

la déposition, s'il vouloit paroître devant vous, & exciter votre compassion par le récit des prétendues violences que j'avois commises dans le vin envers une captive infortunée, sa parente. Aristophane lui répondit, comme on le sait de lui-même, qu'en lui faisant cette proposition, il avoit fort bien raisonné eu égard à son exil & à son embarras actuel; mais qu'il s'étoit trompé sur son caractere, en le croyant capable de se porter à une pareille démarche. Pour preuve de ce que j'avance, je vais faire paroître Aristophane lui-même, qui déposera en ma faveur.

Greffier, faites paroître l'Olynthien Aristophane & lisez sa déposition; faites aussi paroître Dercylle fils d'Autoclès, & Aristide fils d'Euphilete, qui ont appris le fait de sa bouche, & qui sont venus me le rapporter.

On lit les dépositions.

Vous entendez, Athéniens, les dépositions de témoins qui ont prêté serment. Vous vous rappellez, sans doute, ces tours odieux de rhéteur dont Démosthene s'applaudit avec ses jeunes disciples, & qu'il a employés aujourd'hui contre moi; vous avez vu comme, versant des larmes feintes, & déplorant les malheurs de la Grece, il a loué

Satyrus, acteur comique (1), d'avoir demandé à Philippe, étant assis à sa table & attendri par le vin, quelques uns de ses amis, détenus prisonniers, & occupés à fouir les vignes du monarque. Partant de là, & élevant avec effort sa voix aigre & coupable; Quoi! disoit-il, un homme qui représente des valets de comédie, s'est montré si généreux & si magnanime; & le ministre d'une grande république qui en Arcadie haranguoit de nombreuses assemblées, n'a pu réprimer sa pétulance! échauffé par la débauche dans un repas que donnoit Xénodocus (2), un des courtisans de Philippe, il a traîné par les cheveux, & s'armant d'un fouet, il a accablé de coups une captive malheureuse! Si donc vous l'en eussiez cru, ou si Aristophane eût consenti à déposer contre moi, j'aurois péri injustement, chargé d'un crime horrible. Un aussi mauvais génie, attaché à la perte des citoyens (eh! puisse-t-il ne pas opérer celle de la république), le laisserez-vous triompher im-

(1) Ce n'est pas ainsi que Démosthene a raconté l'histoire de Satyrus, & ce ne sont pas là les réflexions qu'il a faites.

(2) Démosthene ne dit pas Xénodocus, mais Xénophron, fils de Phédime ou Phédrias, un des trente tyrans.

punément ſous vos yeux ? vous qui purifiez l'aſſemblée, vous adreſſerez des prieres au ciel en vertu de ſes décrets, vous enverrez des armées par terre & par mer, malgré ce que dit Héſiode dans un de ſes poëmes !

VERS D'HÉSIODE (1).

Pour un ſeul criminel, ſur une ville entiere
Jupiter a ſouvent fait tonner ſa colere :
Du céleſte courroux qu'allument ſes forfaits
La cité malheureuſe épuiſe tous les traits.

Je n'ajoute plus qu'un mot. S'il eſt parmi les hommes un genre de malice dans lequel je ne prouve pas que Démoſthene ait excellé, je prononce moi-même mon arrêt. Mais, ſans doute, un accuſé a trop de ſoucis & d'embarras pour ſe livrer à tous les mouvemens d'une juſte colere : le péril le rappelle au ſoin de ſa défenſe, & l'occupe tout entier de l'accuſation dont il lui fait craindre d'omettre un ſeul grief. Je vais donc vous

(1) Ces vers ſont tirés du poëme d'Héſiode, intitulé *les ouvrages & les jours*. Ils ſont cités dans la harangue d'Eſchine ſur la couronne, avec quatre autres vers ſuivans du même poëme. Je les donne en vers, parceque je les avois déja traduits en vers dans la harangue ſur la couronne.

rappeller, Athéniens, & me rappeller à moi même les imputations de l'accuſateur : entrons dans le détail.

Suis-je accuſé pour avoir propoſé un décret, pour m'être oppoſé à des loix ou en avoir abrogé, pour avoir conclu quelque traité au nom de la république, pour avoir ſupprimé ou ajouté quelque article de la paix ? La paix déplaiſoit à quelques orateurs ? Eh bien ! ne devoient-ils pas s'y oppoſer lorſqu'elle s'eſt faite, plutôt que de m'accuſer aujourd'hui ? Pluſieurs, dans la guerre, s'enrichiſſoient de vos contributions & de vos revenus ; mais à préſent plus de gain pour eux ; la paix ne nourrit point leur oiſiveté. Ceux donc qui, ſans avoir reçu aucun dommage, nuiſent à la république, accableront le défenſeur de la paix ; & vous, qui en recueillez le fruit, vous abandonnerez les miniſtres qui vous ſervent utilement !

Mais, dit l'accuſateur, j'ai chanté avec Philippe ſes triomphes & la ruine des Phocéens. Quelle preuve peut-il en donner ? j'ai été invité avec mes collegues à un repas de cérémonie, où, en comptant tous les députés de la Grece, ſe trouvoient plus de deux cents convives. Sans doute, je me ſuis fait remarquer dans la foule ; & ne pouvant garder le ſilence, j'ai chanté avec le prince, ſi l'on en croit Démoſthene qui n'étoit pas préſent,

qui ne produit le témoignage d'aucune perſonne préſente (1). Et comment a-t-on diſtingué ma voix, à moins que je n'aie entonné comme dans les chœurs ? Au reſte, Démoſthene, ſi je me ſuis tu, vous m'accuſez à faux. Si, lorſque ma patrie ſubſiſtoit encore, & que l'état n'avoit eſſuyé aucune diſgrace, j'ai chanté, avec mes collegues, des hymnes par leſquels on rendoit aux dieux des honneurs qui ne déshonoroient pas les Athéniens, j'ai fait une action religieuſe, & n'ai commis aucune faute qui puiſſe empêcher les juges de m'abſoudre. Mais je ſuis pour cela même un homme dur & cruel ; & vous une ame tendre & ſenſible, vous qui accuſez des collegues dont vous avez partagé la table, & avec leſquels vous avez fait des libations.

Vous m'avez reproché des variations dans le miniſtere, parceque j'ai été en ambaſſade vers Philippe, après avoir animé les Grecs contre lui. Vous pouvez, ſi vous voulez, faire le même reproche à toute la ville d'Athenes. Nous avions fait la guerre aux Lacédémoniens : nous les avons ſecourus après

(1) Démoſthene, dans ſon plaidoyer, produit des témoins, & ce ne peut être que des perſonnes qui étoient préſentes, autrement leur témoignage n'eût été d'aucun poids.

la bataille de Leuctres. Nous avions ramené dans leur patrie les Thébains fugitifs : nous les avons combattus à Mantinée (1). Nous avions attaqué les Erétriens & leur chef Thémiſon : nous les avons ſauvés quelque tems après. Combien d'autres Grecs à l'égard deſquels nous avons agi de même ? car les états, comme les particuliers, ſont obligés, par politique, de s'accommoder aux circonſtances. Que doit faire un bon miniſtre ? ne doit-il pas donner le meilleur conſeil pour le moment préſent ? Que doit dire un malin accuſateur ? ne doit-il pas déguiſer les conjonctures & attaquer les conſeils ? Mais à quelles marques un traître par caractere ſera-t-il reconnu ? un traître, n'eſt-ce pas celui qui, comme vous avez fait à l'égard de ceux qui avoient recours à vous, & qui vous donnoient leur confiance, compoſe à prix d'argent des plaidoyers qu'il livre à la partie adverſe ? Vous avez compoſé pour le banquier Phormion (2) un plaidoyer qu'il

(1) Mantinée, ville d'Arcadie, fameuſe par la bataille que les Thébains gagnerent ſur les Lacédémoniens, & où Epaminondas fut tué entre les bras de la victoire. Les Athéniens y ſecouroient les Lacédémoniens. = *Nous avions attaqué* .... Ce fait de la conſervation des Erétriens, ou habitans d'Erétrie, ville d'Eubée, eſt rapporté aſſez au long dans la harangue d'Eſchine ſur la couronne.

(2) Je ſuis fâché, pour l'honneur de Démoſthene,

vous a payé, & que vous avez remis à Apollodore qui le pourſuivoit en crime. Vous êtes entré dans la maiſon d'Ariſtarque, fils de Moſchus, maiſon alors heureuſe & floriſſante; vous l'avez ruinée. Vous vous êtes fait donner par Ariſtarque exilé, trois talens qui auroient été pour lui une reſſource dans ſon exil. Vous vous diſiez toutefois l'ami de ce jeune homme diſtingué par ſa beauté: mais vous ne l'étiez pas, puiſqu'un méchant ne peut véritablement aimer. Oui, c'eſt à ces marques, & à d'autres ſemblables, que l'on reconnoît un traître.

Dans un endroit de ſon diſcours, il fait mention du ſervice militaire, & m'appelle, par dériſion, un excellent ſoldat. On ne trouvera pas mauvais, je penſe, que je traite auſſi cet article; & je vais le traiter, non pour répondre à ſes invectives, mais

---

qu'il nous ait laiſſé lui-même des preuves de ſa mauvaiſe foi & de ſon défaut de probité. Parmi les plaidoyers qui nous ſont reſtés de lui, il en eſt deux, dont l'un eſt pour Phormion, & l'autre pour Apollodore, adverſaire de Phormion. Au reſte, Apollodore étoit fils de Paſion banquier. Phormion, eſclave de Paſion, avoit épouſé ſa veuve & gouverné la banque. Il nous reſte pluſieurs plaidoyers de Démoſthene, compoſés pour Apollodore dans diverſes circonſtances. = *Vous êtes entré*. . . . . Le même fait eſt un peu plus détaillé dans la harangue contre Timarque, à la fin du tome ſecond.

à cauſe de l'affaire ſérieuſe qu'il me ſuſcite. Car en quel lieu, en quel tems, ou devant qui en parlerai-je, ſi je ne le fais aujourd'hui?

Au ſortir de l'enfance, je fus employé pendant deux ans à la garde des frontieres (1), comme je le ferai atteſter par ceux de mon âge avec qui je ſervois, & par les chefs qui commandoient alors. La premiere expédition où je me ſuis trouvé, étoit celle où j'accompagnai le convoi de Phlionte avec de jeunes citoyens & les milices étrangeres d'Alcibiade. Nous fûmes attaqués par l'ennemi près du foſſé Némée; & je combattis avec une valeur qui me mérita des éloges de la part des chefs. Je ſervis encore dans d'autres expéditions pareilles. A la bataille de Mantinée, je me comportai d'une maniere honorable & digne de la république. En Eubée, dans l'affaire de Tamynes, je m'expoſai à

(1) Les Athéniens prenoient les armes à l'âge de dix-huit ans. Ils étoient employés pendant deux ans à la garde des frontieres; ce qui s'appelloit en grec *peripolein*. A l'âge de vingt ans ils pouvoient ſervir dans les guerres étrangeres. = *Némée*, contrée d'Elide, entre Cléones & Phlionte. Il y avoit ſans doute dans ce pays un foſſé connu, appellé *le foſſé Némée*. L'hiſtoire ne parle pas de cette expédition dans laquelle ſervit Eſchine. = *Mantinée*, célebre par la victoire qu'Epaminondas remporta ſur les Lacédémoniens, mais qui lui coûta la vie. = Tamynes étoit une

la

la tête d'une troupe choisie avec une hardiesse qui me fit accorder une couronne par les généraux, & ensuite par le peuple, lorsqu'à mon retour je lui apportai la nouvelle de la victoire, & que Téménide, un des principaux officiers qu'on avoit députés du camp avec moi, eut rendu témoignage à la bravoure que j'avois signalée dans le combat. Pour preuve que je dis vrai, greffier, lisez le décret qui me couronne, faites paroître Téménide, & les citoyens avec lesquels j'ai servi pour la république; faites aussi paroître le général Phocion (1), qui se montrera bientôt parmi mes

(1) Phocion eut beaucoup de part au gouvernement des affaires d'Athenes, tant au dehors qu'au dedans. C'étoit en même tems un philosophe austere, un grand capitaine, & un orateur habile. Sa régularité extrême & sa probité exacte ne se démentirent jamais, & le firent généralement aimer & estimer des étrangers comme des citoyens. Il fut employé & mis à la tête des troupes dans plusieurs circonstances, & réussit presque toujours. Il ne sollicita jamais le commandement, & fut toujours nommé général en son absence. Il avoit une sorte d'éloquence serrée & précise, qui plaisoit beaucoup aux Athéniens. Il balançoit à la tribune Démosthene, qui l'appelloit *la coignée de ses paroles*, parce que sans doute il en détruisoit souvent l'effet. Ils étoient opposés dans le ministere. Phocion, quoique distingué par son mérite militaire & par plusieurs avantages remportés sur Philippe, penchoit

défenſeurs, ſi les juges le permettent, & qui eſt maintenant pour moi un témoin que j'abandonne à la malignité de Démoſthene, s'il rend un faux témoignage.

On lit le décret & les dépoſitions.

Puis donc, Athéniens, que je vous ai apporté la premiere nouvelle de la victoire & des ſuccès de vos enfans, je vous conjure de ſauver, dans le premier procès capital qu'il ſubit, un citoyen l'ennemi des méchans, & non du peuple, comme le prétend mon accuſateur, un citoyen qui ne vous empêche pas d'imiter vos ancêtres (je dis vos ancêtres, & non ceux de Démoſthene; il

---

aſſez ordinairement pour la paix; Démoſthene, qui n'étoit point guerrier, mais dont le génie vif & pénétrant démêloit tous les deſſeins de Philippe, & prévoyoit toutes ſes démarches comme s'il eût aſſiſté à ſes conſeils, ne ceſſoit d'animer contre ce prince les Athéniens & les autres peuples de la Grece. Le roi de Macédoine diſoit de cet orateur qu'il valoit pluſieurs armées à ſa patrie.

Eſchine dit que Phocion ſe montrera bientôt parmi ſes défenſeurs, qu'il paroîtra comme ſon avocat, *ſunêgoron*, ſi les juges le permettent. Dans des cauſes importantes, un accuſé prioit quelquefois des perſonnages conſidérables de parler en ſa faveur, & ils parloient en effet ſi les juges le permettoient.= Plus bas, *& non ceux de Démoſthene*. Nous avons déja vu que Démoſthene du côté de ſa mere, étoit Scythe d'origine.

n'en a point ici), mais qui vous exhorte à régler votre conduite sur les traits de sagesse que vous offre la conduite même de vos aïeux. Il faut reprendre les choses d'un peu haut, & vous développer les avantages d'une bonne politique.

Comblée de gloire (1), Athenes se vit dans un état heureux après la bataille navale de Salamine; & quoique nos murs eussent été renversés par les Barbares, la paix dont nous jouissions avec Lacédémone, maintint chez nous la démocratie. Soulevés ensuite par quelques uns d'entre nous qui nous firent entreprendre la guerre contre les Lacedémoniens, après bien des maux soufferts de part & d'autre, Cimon, fils de Miltiade (2), ami de Sparte, nous ménagea avec elle une treve de cinquante années. Cette treve ne dura que treize ans pendant lesquels on nous vit fortifier

(1) Je voulois donner un récit abrégé des faits principaux depuis la bataille de Salamine jusqu'après la destruction de la tyrannie des Trente; mais en consultant l'histoire de ce tems-là, j'ai vu si peu de conformité entre ce que rapportent les historiens & ce que dit l'orateur, que j'ai renoncé à mon projet. Je n'ai pas entrepris de les concilier, ce qui seroit peut-être impossible, & ce qui d'ailleurs est étranger à mon ouvrage.

(2) Cimon, fils de Miltiade, célebre par plusieurs victoires remportées sur les Perses.

le Pirée, élever la partie ſeptentrionale de nos murs, ajouter cent vaiſſeaux à ceux que nous avions déja, renforcer notre cavalerie de trois cents hommes, acheter trois cents archers ſcythes, & maintenir le gouvernement démocratique. La république aſſaillie par des miniſtres qui n'avoient aucune prudence, & dont les ſentimens répondoient à la baſſeſſe de l'extraction, retomba de nouveau dans la guerre occaſionnée par les Eginetes (1). Les dommages qu'elle lui cauſa lui firent deſirer la paix. Elle envoya aux Lacédémoniens une ambaſſade à la tête de laquelle étoit Andocide, & conclut avec eux une paix dont elle jouit pendant trente années, & qui la mit dans un état floriſſant. Elle amaſſa dans le tréſor mille talens d'argent monnoyé, conſtruiſit cent autres

(1) Egine, petite iſle voiſine d'Athenes. Les Athéniens eurent avec les Eginetes une guerre violente, dans laquelle les Lacédémoniens, les Corinthiens, & tous les Péloponéſiens prirent parti en faveur d'Egine, qui cependant fut obligé de ſe rendre, d'abattre ſes murailles & de payer tribut. = *Andocide*, aïeul d'Andocide l'orateur, dont il nous eſt reſté quelques harangues, & qui eut beaucoup de part aux affaires de ſon tems. = *Mille talens*, un million d'écus. En ſe rappellant que le talent attique valoit mille écus, il eſt facile d'évaluer les ſommes ſuivantes, qui paroiſſent énormes & extraordinairement

navires & des arſenaux de marine, recruta les troupes de douze cents cavaliers & d'archers en pareil nombre, éleva la longue muraille du côté du midi ; & perſonne ne tenta d'abolir la démocratie. On nous engagea dans la guerre contre les Mégariens. Le ravage de nos campagnes & la perte de nos poſſeſſions, nous firent deſirer la paix, & nous la conclûmes par l'entremiſe de Nicias, fils de Nicérate (1). Pendant le tems & par le moyen de cette paix, nous remîmes au tréſor ſept mille talens, nous acquîmes trois cents vaiſſeaux légers, bien équipés ; nous levions chaque année un tribut qui nous faiſoit un revenu de plus de douze cents talens ; nous étions maîtres de Naxe, de l'Eubée & de la Querſonèſe, où nous établîmes alors pluſieurs colonies. Au milieu de toute cette poſpérité, nous déclarâmes la guerre à Lacédémone à cauſe des Argiens & à leur ſollicitation. Les diſcours emportés d'orateurs fou-

enflées. = *Cent autres navires*, c'eſt-à-dire cent navires outre les cent dont il a été parlé plus haut.

(1) Nicias, fils de Nicérate, général Athénien fort connu. Il commandoit dans l'expédition de Sicile, qui fut entrepriſe contre ſon avis. Il y périt miſérablement avec toute ſon armée. = Plus bas, *Naxe*, iſle de la mer Egée, près de laquelle les Athéniens remporterent une victoire conſidérable, ſous la conduite de Chabrias.

gueux nous réduisirent enfin à recevoir une garnison dans notre ville, & à subir la domination odieuse des Quatre-Cens & ensuite des Trente (1) : nous fîmes la paix, ou plutôt nous reçûmes la loi qu'on voulut nous imposer. Revenus à une conduite plus sage, nous secouâmes le joug ; le peuple fut ramené de Phyle par Archine & Thrasybule ses défenseurs, qui lui firent jurer une amnistie générale, amnistie dont la sagesse fut reconnue par tous les Grecs. Le peuple s'étant relevé & ayant repris de nouvelles forces, des hommes qui avoient acquis le droit de cité par des voies illicites, toujours soutenus des plus vicieux de la ville, occupés à fomenter la guerre, augurant & annonçant des malheurs pendant la paix, excitant par leurs harangues les esprits vifs & ardens, eux qui n'osent pas même se présenter à l'ennemi quoiqu'ils soient nommés pour lever des troupes & commander les flottes ; ces hommes, dis-je, déshonorés par les excès de leur méchanceté & par

(1) Les Athéniens étoient fort affoiblis, par la défaite entiere qu'ils avoient essuyée en Sicile. Ils avoient besoin d'Alcibiade, qu'ils avoient exilé, & qui ne consentit à revenir qu'à condition qu'on aboliroit le gouvernement démocratique, & qu'on remettroit l'autorité entre les mains de quatre cents citoyens des plus riches. Ceux-ci abuserent extrêmement de leur pouvoir, & ne tarderent

l'infamie de leurs déſordres, jettent la république dans les derniers périls. Ces hommes qui careſſent & qui flattent le nom de la démocratie dont ils violent l'eſprit, ces ennemis de la paix qui eſt le ſoutien du gouvernement populaire, ces avocats de la guerre qui en eſt le fléau, ſe reuniſſent maintenant & ſe tournent contre moi. Philippe, diſent-ils, nous a tout ravi pendant la concluſion du traité; il viole la paix qu'il trouvoit utile à ſes deſſeins, & qu'il a obtenue à prix d'argent; ils m'accuſent, ces mêmes hommes, non comme député d'Athenes, mais comme répondant de Philippe & caution de la paix; ils me rendent reſponſable des événemens, moi qui ne pouvois même diſpoſer de tous les diſcours. Le même orateur qui me loue dans ſes décrets, m'accuſe devant les tribunaux. J'étois dixieme député, & je ſuis pourſuivi ſeul, obligé ſeul de rendre compte de l'ambaſſade.

Vous voyez devant vous, ô Athéniens, pour joindre leurs prieres aux miennes, mon pere qui

---

pas à être dépoſés. La domination des Trente fut établie, quelque tems après, par Lyſandre vainqueur. Archine & Thraſybule furent les principaux chefs du parti qui ramena dans Athenes le calme & la liberté. Thraſybule propoſa cette célebre amniſtie, par laquelle les citoyens s'engagerent, avec ſerment, à oublier le paſſé.

vous conjure de ne pas lui ravir l'eſpoir de ſa vieilleſſe ; mes freres qui, ſéparés de moi, trouveront la vie inſupportable ; ceux à qui je tiens par alliance ; ces jeunes enfans qui ne ſentent pas encore les périls qu'ils courent avec leur pere, & qui n'en ſont que plus dignes de compaſſion s'il doit éprouver quelque diſgrace. Intéreſſez vous pour eux, je vous en conjure ; ne les livrez pas à mes ennemis, à un homme auſſi timide qu'une femme, & non moins cruel dans ſon reſſentiment. Je ſollicite & j'implore pour mon ſalut, les dieux d'abord, & vous enſuite qui allez prononcer dans cette cauſe, vous auprès de qui je me ſuis juſtifié ſur tous les griefs, du moins autant que j'ai pu m'en ſouvenir. Je vous prie de me conſerver, de ne pas me ſacrifier à un vil faiſeur de mémoires, à un Scythe infâme, vous qui êtes peres, qui avez des enfans, ou qui vous intéreſſez à de jeunes freres, vous rappellant en ce jour la condamnation de Timarque, qui eſt pour notre jeuneſſe une exhortation immortelle à la vertu. Vous tous enfin que je n'ai jamais inſultés par mon faſte, vivant ſans luxe comme les plus ſimples particuliers ; vous contre leſquels, par une modération bien rare, je n'ai jamais employé mes talens dans les divers genres de procès, je vous demande la conſervation d'un citoyen qui a ſervi la répu-

blique avec zele dans ſon ambaſſade, & qui ſoutient ſeul les attaques de la calomnie auxquelles ont ſuccombé tant de guerriers célebres. Ce n'eſt pas la mort qui eſt affreuſe; ce qu'on redoute le plus, ce ſont les outrages eſſuyés dans les derniers momens. Qu'il eſt triſte de voir un ennemi qui nous inſulte en face, & d'entendre de ſes propres oreilles les invectives de la haine! Je me ſuis cependant offert à toutes les injures de Démoſthene, & je me ſuis mis entre les mains de la juſtice. Elevé parmi vous, occupé de tous vos exercices utiles (1), je n'ai connu que des plaiſirs honnêtes qui n'ont déshonoré perſonne; on n'a vu perſonne, dans le récenſement des citoyens, accuſé par moi devant ceux de ſa tribu, & privé de ſa patrie; je n'ai traduit perſonne devant les juges pour aucune charge dont il fût comptable. Je n'ai plus qu'un mot à dire, & je finis.

Il étoit en mon pouvoir, Athéniens, de ne

(1) Eſchine étoit grand & fort; il avoit donné une partie de ſa jeuneſſe à la gymnaſtique. = Plus bas, *dans le récenſement des citoyens.* De tems en tems les tribus faiſoient le récenſement des citoyens dont elles étoient compoſées. On examinoit s'il ne s'y en étoit pas introduit quelques uns qui ne fuſſent pas vrais citoyens. Tout citoyen pouvoit les accuſer devant les tribus, & prouver qu'ils avoient uſurpé le titre qu'ils portoient.

vous cauſer aucun dommage; mais ne ſubir aucune accuſation, cela dépendoit de la fortune qui m'a fait rencontrer avec un calomniateur barbare. Au mépris des loix les plus ſaintes, au mépris de la table que nous avons partagée, & des libations que nous avons faites enſemble, ce méchant homme, dans le deſſein d'effrayer ceux qui par la ſuite voudroient ſe déclarer ſes adverſaires, ſe préſente armé contre moi d'imputations calomnieuſes. Si vous conſervez les défenſeurs de la paix & de votre tranquillité, vous aurez un grand nombre de citoyens prêts à ſoutenir vos intérêts & à s'expoſer pour vous. Je choiſis Eubulus parmi les ſages miniſtres; parmi les généraux, Phocion ſupérieur à tous par ſon intégrité comme par ſa bravoure; parmi ceux de mon âge, avec qui je ſuis lié particulièrement, Nauſiclès (1): je les prie de ſolliciter pour moi dans cette cauſe, auſſi-bien que tous ceux avec qui j'ai eu quelque commerce & dont j'ai partagé les occupations. J'ai dit tout ce que j'avois à dire. Diſpoſez de mon ſort, Athéniens; nous vous en rendons les maîtres moi & la loi.

(1) Ce Nauſiclès étoit probablement le fils du Nauſiclès dont nous avons parlé plus haut, page 532, note (1).

TABLE PARTICULIERE

des principaux titres de ce volume.

Réflexions préliminaires sur les plaidoyers publics de Démosthene & d'Eschine, page v
Harangue d'Eschine sur la couronne, ou contre Ctésiphon, 23
Harangue de Démosthene sur la couronne, ou pour Ctésiphon, 167
Harangue de Démosthene sur les prévarications de l'ambassade, 351
Harangue d'Eschine sur les prévarications de l'ambassade, 524

Fautes à corriger dans ce volume.

Page 35, l. 10, à l'huissier des comptes, *lisez* au héraut.
79, l. 14, mêmes, *lis.* même.
140, l. 1, une terre, *lis.* un fonds.
203, l. 5, imputation, *lis.* députation.
296, l. 3, *après* conseils *ne mettez* qu'une virgule.
316, l. 10, des discours, *lis.* du discours.
l. 22, dires-vous, *lis.* direz-vous.
330, l. 15, *lis.* non pas du moins lorsque vous auriez pu accroître les forces de la patrie.
335, l. 17, lorsqu'on lâchoit, *lis.* lorsqu'on déchaînoit.
359, l. 3 & 4, Therpyles, *lis.* Thermopyles.
393, n. (1), *changez* le nom de Callistrate en celui de Callisthene.
490, l. 16, *lis.* à une amende de dix talens, Thrasybule, fils du fameux Thrasybule.

Nota. Partout où j'ai mis *présidents* il faut lire *proëdre*, parce que le mot de président peut donner une idée fausse.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

M. l'Abbé Arnaud & M. Larcher, Commiſſaires nommés par l'Académie pour examiner *la nouvelle édition que M. l'Abbé Auger, Académicien Aſſocié, ſe propoſe de donner de la traduction des ouvrages de Démoſthene & d'Eſchine*, ont dit que cette nouvelle édition leur a paru digne de l'impreſſion. Sur leur rapport qu'ils ont laiſſé par écrit, l'Académie a cédé ſon privilege à M. l'Abbé AUGER pour l'impreſſion dudit ouvrage.

En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. Fait à Paris, au Louvre, ledit jour Mardi douze Août mil ſept cent quatre-vingt-trois. DACIER, *Secr. perp. de l'Acad.*

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

PA
3951 Demosthenes.
.F8A3
1788 Oeuvres complètes.